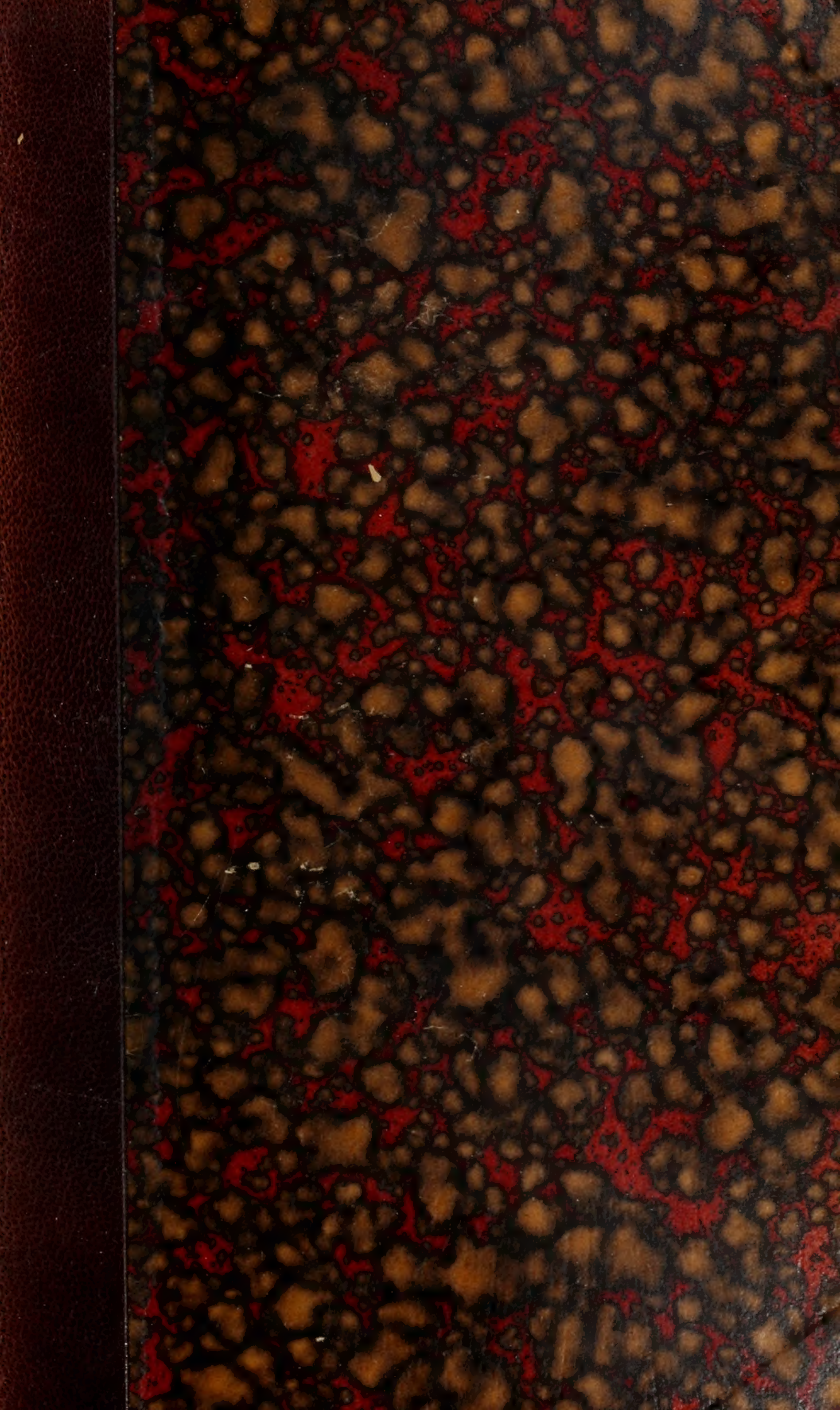



TENTANDA VIA



offert par Isabelle Pinheiro. . 1880.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ANCIEN DÉPUTÉ

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR,

revue et traduite

D'APRÈS LA HUITIÈME ET DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME DEUXIÈME

A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[IE]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXII

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Perse. — Temps obscurs. — Cyrus. — Mages. — Constitution. — Grèce. — Sparte et Lycurgue. — Messène. — Athènes et Solon. — Pisistrate. — Petits États. — Colonies. — Guerre médique. — Suprématie d'Athènes. — Guerre du Péloponèse. — Grandeur et décadence d'Athènes. — Suprématie de Sparte. — Socrate. — Retraite des Dix mille. — Agésilas. — La Béotie et Épaminondas. — Les Macédoniens. — Alexandre. — Littérature. — Beaux-arts. — Philosophie. — Sciences. — Italie. — Premiers habitants. — Institutions. — Grande Grèce. — Sicile. — Autres îles. — Latium. — Gaulois. — Guerre d'Italie.

PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

TEMPS OBSCURS.

Nous appelons Perse, non-seulement le pays sauvage et montagneux nommé *Persis* par les anciens et Pharsistan par les modernes, mais aussi toute la contrée qui s'étend au-dessous du Caucase, entre la Mésopotamie et l'Inde, désignée jadis par les Orientaux sous le nom d'Iran ou Ériène, par opposition au Turan qui indiquait la Scythie ou Tartarie.

Les rois de Perse avaient auprès d'eux, dans le palais, dans les fêtes, à la guerre, des personnes chargées de prendre note de leurs paroles et de leurs actes : usage que nous voyons déjà pratiqué par Assuérus, et qui fut conservé par les derniers conqué-

rants mongols, comme Gengis-Kan, ou comme Haïder-Ali, qui était toujours accompagné de quarante écrivains.

Telle fut l'origine des Chroniques officielles, déposées à Suze, à Ecbatane, à Babylone; malheureusement, ce que le temps avait épargné fut détruit par les mahométans.

Néanmoins, de même que l'on conserve les Védas à l'est de l'Indus, ainsi l'on possède en deçà des livres de la plus haute antiquité, dans un alphabet et une langue dont l'usage est perdu, et qui sont vénérés comme le fondement de la religion nationale. *Naskas* est leur nom; Zoroastre, leur auteur présumé, et la langue, le zend, langue dont on vient à peine de découvrir les éléments; il est donc difficile d'en tirer des inductions, d'autant plus que le manque de toute chronologie positive empêche de déterminer l'âge de ces livres, même par comparaison.

Les Hébreux, surtout pendant leur servitude, en ont parlé quelquefois, et l'on voit que Daniel connut la religion de ces peuples, à laquelle Ézéchiel emprunta quelques-unes de ses images. L'auteur du livre d'Esther, ainsi qu'Esdras et Néhémie, nous ont introduits dans les palais de ces souverains. Les Grecs, auxquels manquait le sentiment de la civilisation orientale, défigurèrent les faits et passèrent pour menteurs, lorsque leur seul tort était souvent d'avoir mal compris. Hérodote et Ctésias purent probablement consulter les archives et les annales dans lesquelles les rois de Perse faisaient consigner tous les événements notables : la *Retraite des Dix mille* et les *Helléniques* de Xénophon sont riches en détails pleins de vérité et d'exactitude, rapportés avec la naïveté qui est le caractère des mémoires; et, quoique la Cyropédie soit un roman, un œil exercé peut aisément discerner la vérité dans le tableau qu'a peint le disciple de Socrate pour représenter l'idéal d'un monarque parfait et d'un empire heureux à l'orientale. D'autres historiens entremêlèrent aux vicissitudes de leur patrie les événements concernant la Perse (1); mais il y a lieu de s'étonner que, non contents

(1) STRABON, ARRIEN, PHILOSTRATE, dans la *Vie d'Apollonius;* DIOGÈNE LAERCE, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, EUSÈBE, dans la *Préparation évangélique;* DAMASCIUS, *Des Principes;* PLUTARQUE, PLINE L'ANCIEN, QUINTE-CURCE, les auteurs de l'*Historia augusta*, JUSTIN, etc.

On peut consulter de plus :

MALCOLM, *History of Persia.*

BARNABÉ BRISSON, *De regio Persarum principatu*, libri III; compilation excellente pour tout ce qui concerne les usages, les lois, les croyances, et devenue plus importante par les notes de Sylburg, édit. de *Lederlin.*

PASTORET, *Histoire de la législation. — Zoroastre, Confucius et Mahomet;* Paris, 1787.

d'en altérer l'ordre et le temps, ils aient même défiguré les noms; ce qui ferait croire que la plupart étaient des titres ou des surnoms. Ainsi, on appelait Darius le *puissant*, Xerxès le *guerrier*, et les diverses nations qui leur obéissaient auront traduit ces mots dans leur langue, ou les auront adaptés aux circonstances qui leur étaient propres (1).

En poursuivant notre récit, interrompu au règne de Sardanapale, nous chercherons à tirer le meilleur parti possible de l'étude critique des écrivains grecs et hébreux, et nous dirons qu'Arbace, satrape de Médie, et Bélésis, satrape de Babylone, lesquels s'étaient révoltés contre ce prince, devinrent les chefs de deux dynasties (2).

Les Mèdes, montagnards farouches, belliqueux et indépendants, originaires d'un pays froid et mal cultivé, s'amollirent une fois descendus dans les plaines de l'Asie, où ils étendirent leur empire jusqu'au Tigre et à l'Ali. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, les commencements de cette révolution furent orageux; les principaux chefs, ne se croyant obligés à l'obéissance envers personne, ne reconnaissaient pour loi que leur volonté. Enfin Déjocès, magistrat politique ou juge, parvint à se concilier l'opinion publique,

Empire médo-bactrien. 759.

Déjocès. 710-657.

BECK, *Anleitung zur allgem. Weltgeschichte.*

DOROW, *Morgenlandische Alterthümer.* La première livraison contient une savante dissertation de GROTEFEND sur les monuments persans symboliques.

LICHTENSTEIN, *Tentamen paleographiæ Assyrio-Persicæ.*

VANS KENNEDY, *Examen de l'histoire persane, selon les musulmans, antérieure à Alexandre le Grand*, dans les *Transactions of the litterary society of Bombay.*

L. DUBEUX, la Perse, *Univers pittoresque;* Paris, Didot, 1841.

Les voyageurs plus récents, NIEBÜHR, *Reise nach Arabien;* OLIVIER, *Voyage dans l'empire ottoman et la Perse;* BRUYN, *Voyage dans le Levant;* CHARDIN, FRANKLIN, FORSTER, abondent en renseignements sur tout ce qui concerne l'antiquité comparée.

De Hammer a inséré des travaux importants sur la Perse dans les *Annales* de Vienne, de Heidelberg, et dans les *Fundgruben des Orients*, *bearbeitet durch eine Gesellschaft von Liebhaber.*

Voyez aussi, quant à la langue : RICHARDSON, *On the language of eastern nations*, au commencement du Dictionnaire persan, et WASH, *Histoire des langues orientales.*

Burnouf, dans le vol. X de la 2me série du *Journal asiatique*, p. 5, 237, 320, disserte sur la langue et les textes zends, outre le *Commentaire sur l'Yaçna;* Paris, 1835, 2 vol. in-4°.

(1) Müller, dans le *Journal asiatique*, 1839, p. 300, démontre que les noms de l'*Astyage* grec, de l'*Azidaac* pelvi, du *Doac* ou *Zoac* des Persans modernes, et de l'*Adaac* des Arméniens, sont tout à fait identiques.

(2) La chronologie est très-incertaine; les uns font régner Sardanapale de 797 à 759, les autres de 707 à 667.

au point de paraître le seul capable d'apporter remède aux maux de la patrie. Il promulgua des lois, institua des magistrats, fit rendre la justice; puis, dégoûté du pouvoir, il y renonça. Aussitôt, comme alors qu'une digue est rompue, les désordres reprirent leur cours avec une nouvelle violence; Déjocès, auquel on eut recours pour les apaiser, prit le titre de roi, et établit une monarchie non moins rigide que celle des Assyriens. Renfermé dans son sérail, à l'abri de murailles fortifiées, visible seulement pour les officiers du palais, auxquels devait s'adresser celui qui avait à lui parler (1), il punissait de mort quiconque osait rire ou cracher en sa présence. Il fonda Ecbatane, qu'il fit entourer de sept murailles, l'une plus élevée que l'autre de toute la hauteur des créneaux: chaque enceinte était distinguée par la couleur différente de ces créneaux, blancs, noirs, rouges, bleus et orange; les deux derniers rangs étaient, l'un argenté, l'autre doré (2).

(1) L'échanson Sacas était l'introducteur auprès d'Astyage. Voy. *Cyropédie*, I, 3.

(2) Ecbatane, qui devint ensuite la capitale de l'ancienne Médie Atropatène, dans son plus grand développement, était, selon Hérodote (I, 98), égale en étendue à Athènes, y compris le Pirée. Selon Polybe (X, 27), le palais seul du roi avait sept stades de tour, et Diodore (XVII, 110) donne à la ville une circonférence de deux cent cinquante stades (environ 40 kilomètres). En lisant dans la version latine du livre de Judith, *Arphaxad ædificavit civitatem potentissimam quam appellavit Ecbatana*, on doit remarquer que le texte grec dit: Καὶ ᾠκοδόμησεν ἐπ' Ἐκβατάνων κύκλῳ τείχη, c'est-à-dire: « il construisit des murs autour d'Ecbatane. »

Les sept enceintes de cette ville représentaient les sept sphères célestes, et leurs couleurs etaient affectées particulièrement aux dieux qui présidaient aux planètes et leur servaient de guides. Winkelmann non plus que les hellénistes n'attachèrent pas grande importance à l'usage allégorique des couleurs, et ne comprirent pas l'architecture symbolique; il est pourtant hors de doute que, dans l'art antique, certaines couleurs étaient rituelles. Ainsi, Saturne, Memnon, Osiris-Sérapis, Knef-Ammon-Agathodémon-Nil, Vischnou-Narajana, Krischna, Bouddha, étaient noirs ou bleu foncé, probablement parce qu'ils se rapportaient à l'eau; Jupiter, couleur de terre ou de feu, comme Ita et Çiva-Ganesa; Mars, rouge, comme Sabramania, Osiris-Horus, Sem ou Somi, etc.; le Soleil, couleur d'or; Vénus, de pourpre; on faisait Mercure d'une pierre azurée; le temple de la Lune, en pierre verte. Voy. Georres, *Mythengeschichte*. Jean-Laur. Lydus dit: « Le rouge était consacré à Mars, le blanc à Jupiter, le vert a Aphrodite, le bleu à Kronos et à Poséidon... en rapport avec les quatre éléments; le rouge étant dédié au feu pour sa couleur, le vert à la terre pour les fleurs, le bleu à l'air, le blanc à l'eau; ou bien aux quatre saisons, c'est-à-dire le vert au printemps, le rouge à l'été, le bleu pâle à l'automne, le blanc à l'hiver. C'était un mauvais présage pour les Romains quand (dans les combats du cirque) le vert avait l'avantage, etc. » Jo.-Laur. Lydus, *de Mensibus*, liv. III, c. 25-56.

Cette symbolique des couleurs a une grande part dans les monuments, ainsi que dans les cérémonies chrétiennes. Indépendamment de la couleur differente

La nation était divisée en six castes, sur lesquelles dominaient les mages, les prêtres et les guerriers. Les rois ne pouvaient révoquer une loi promulguée : immobilité conforme au génie oriental, qui excluait le progrès et le redressement des erreurs ou des abus reconnus, tandis qu'elle ne mettait aucun obstacle à l'arbitraire absolu du monarque (1). Les Mèdes se peignaient le tour des yeux, mettaient du fard et portaient de faux cheveux; ils étalaient un grand luxe en manteaux et en colliers d'or, en chevaux aux caparaçons et aux freins en or (2). Les fils du roi étaient élevés au milieu de la lâche soumission des eunuques; la polygamie n'était pas seulement permise, mais commandée. Néanmoins nous ne saurions concilier deux faits rapportés par Strabon : l'un, que dans les pays de montagnes tout homme devait avoir au moins sept femmes; l'autre, que la femme était méprisée si elle avait moins de cinq maris.

des ornements, certaines parties des églises gothiques ont des couleurs prescrites; l'abside est d'or et d'azur; Marie, reine des cieux, est revêtue du manteau bleu, couleur de l'air; Jésus-Christ, *soleil naissant*, est habillé de rouge. Les couleurs des bannières, dans nos processions, celles du costume des cardinaux, etc., sont symboliques.

Le nombre sept revient à chaque instant dans les annales des Perses. Le roi a sept conseillers et sept eunuques principaux (*Esther*, I, 10); sept jeunes filles servaient Esther (II, 9); sept capitaines commandaient l'armée sous les ordres du général (*Hérod.*, V, 17). Le banquet donné au peuple de Suze dura sept jours (*Esther*, I, 5). Il y avait sept temples principaux consacrés au feu. Généralement, les nombres ne sont jamais arbitraires dans les institutions de l'antiquité. A Rome, les trois cents sénateurs correspondent aux jours des dix mois de l'année cyclique. Carthage avait cent quatre sénateurs, c'est-à-dire le double des semaines d'une année. Les trois cent soixante maisons d'Athènes, les trois cent soixante amphictyons étaient en rapport avec les jours de l'année solaire, comme les sénateurs de Rome avec ceux de l'année cyclique. C'est ainsi qu'il y a trente sénateurs à Sparte, trente confréries chez les Souliotes modernes, trente ducs longobards, et que la truie aperçue par Énée à l'endroit où Rome s'éleva depuis, avait mis bas trente petits : trente villes composaient la confédération latine; trente Sabines furent enlevées par les Romains, et Romulus donna leur nom aux trente curies. Les collines de Rome étaient au nombre de sept, de deux fois sept les quartiers d'Auguste, de sept ceux de Rome chrétienne; il y avait douze tribus d'Israël; les Pélasges avaient fondé douze cités sur le Pô, en Étrurie, au midi du Tibre.

A Athènes, les douze πόλεις étaient distribuées en douze δῆμοι, douze φρατρίαι, douze φυλαί : l'aréopage commence avec les douze dieux; douze vautours apparaissent à Romulus; il y a douze dieux scandinaves, douze compagnons d'Odin, douze chevaliers de la Table ronde d'Arthur, douze paladins à la cour de Charlemagne.

(1) Cela indique seulement, sans doute, le respect que le souverain devait avoir pour les priviléges de chaque caste.

(2) Xénophon (*Cyropédie*, II, 3) représente Cyrus comme élevé dans la sobriété des Perses, par opposition à la mollesse de la cour d'Astyage (I, 3).

Phraorte. 657-635. Déjocès régna cinquante-trois ans, et eut pour successeur Phraorte, qui fit la conquête de la Perse, fut vaincu par les Assyriens, et tué dans la vingt-deuxième année de son règne. Cyaxare, (Cyaxare. 634.) son fils, recouvra ses États, et forma ses sujets à l'art militaire, qui jusque-là n'avait consisté qu'en excursions dévastatrices. Cela ne le mit point à l'abri des Scythes et des Cimmériens, dont les hordes pénétrèrent dans le pays, et le rendirent leur tributaire durant vingt-huit années, au bout desquelles il s'affranchit de la même manière que les Siciliens se délivrèrent des Français. Il fit ensuite la guerre aux Lydiens; puis, s'étant allié avec le roi de Babylone, il alla combattre Chinaladan, roi des Assyriens. Cette nation avait perdu l'empire de l'Asie, mais s'était conservée indépendante jusqu'au moment où Cyaxare s'empara de Ninive et détruisit ce royaume. (625.) Cyaxare eut pour successeur Astyage, dernier roi des Mèdes, qui fut détrôné par Cyrus.

Tel est le récit d'Hérodote; mais Diodore, copiant Ctésias, qui avait consulté les archives de la Perse, raconte de tout autres événements sous des noms bien divers. Selon lui, Mandace aurait succédé à Arbace et régné dix-huit ans; puis, Sésarme aurait régné trente ans, Artyès cinquante, Arbiane vingt-deux, Artée quarante, Artinès vingt-deux. Ce dernier aurait eu à soutenir de rudes combats contre les Saces et les Cardusiens; enfin, après avoir donné un règne de quatorze ans à Artibarne, il fait commencer la dynastie d'Astyage. Xénophon parle aussi d'Astyage, mais lui donne pour successeur Cyaxare II, son fils.

Lequel croire? Faut-il rejeter leurs récits comme fabuleux, ainsi que l'exigeraient la longueur des règnes et leurs circonstances miraculeuses? ou faut-il supposer que Diodore a confondu, avec celle des Mèdes, une autre dynastie régnant dans les mêmes contrées et sortie de la même révolution?

Babylone, ayant secoué le joug des Assyriens, tombe sous la domination des Chasdjim ou Chaldéens. Quel était ce peuple dont parle tant l'antiquité? Représentait-il les habitants primitifs qui renaissaient alors? Était-il nomade, ou ce nom de *Chasdjim* était-il commun à tous les barbares du Nord? Leurs hordes, descendues un siècle auparavant dans le Kurdistan, où les Curdes actuels semblent perpétuer leur race, se seraient-elles répandues dans la Mésopotamie, puis mises à la solde des Assyriens, jusqu'à ce que, soumettant ces derniers, elles eussent, avec leur empire, usurpé dans la postérité la gloire acquise à leur savoir? ou bien encore est-ce le nom d'une caste sacerdotale qui se serait servie de la valeur des peuples du Caucase pour s'emparer du pouvoir dans la

Babylonie? C'est ce que l'histoire n'éclaircit point (1). Seulement, nous trouvons placé à cette époque Nabonassar (2), à partir duquel les astronomes babyloniens commencèrent à computer les années; 26 février 747 mais nous n'avons aucun renseignement certain ni sur lui ni sur ses successeurs immédiats, jusqu'à l'instant où Nabopolassar II affermit la domination chaldéo-babylonienne. 600.

Ce fut sous le règne de Nébokadn-Asar que cet empire brilla Nabuchodonosor. de son plus grand éclat. Il conquit Ninive, vainquit près de Circésium le pharaon Néchao II, et s'avança jusqu'en Égypte : il accomplit sur Tyr les menaces de Dieu, et, après avoir détruit Jérusalem, il transporta les Hébreux à Babylone. Les histoires de Tobie et de Daniel nous donnent une grande idée de la cour chaldéenne. Dans le livre de ce dernier, Nabuchodonosor s'écrie : « N'est-ce « pas là cette Babylone que j'ai fondée pour ma résidence royale, « dans la force de ma puissance, et pour la gloire de ma magnifi-

(1) Abraham vint de *Ur Chaldæorum*. Il est dit en outre dans le livre de Job, I, 17 : *Chaldæi fecerunt tres turmas et invenerunt camelos et tulerunt eos, nec non et pueros percusserunt gladio*, etc. Dans le premier passage, il en est parlé comme d'un peuple civilisé; dans le second, comme de tribus errantes. Il pourrait se faire qu'une partie eût adopté un genre de vie stable, et que l'autre fût restée nomade.

Il n'est plus fait mention d'eux jusqu'à Isaïe, qui les nomme Chasdjim. Ce nom pourrait nous donner au surplus l'etymologie de celui d'Arphaxad, aïeul d'Abraham, qui ne serait autre qu'*Arpha-Chasd*, frontière de Chasd, c'est-à-dire habitant sur la frontière des Chaldéens. Ces derniers alors seraient fort anciens, et il faudrait ajouter foi à Bérose, qui veut que leurs rois aient précédé les Arabes. *Ur* aurait été située sur le versant méridional des monts d'Arménie; une portion des Chaldéens aurait traversé l'Euphrate avec Abraham, et serait venue s'établir dans le pays d'Aram, tandis qu'une autre serait descendue dans l'Arrhapachitis, et de là dans la Babylonie, pour y fonder la dynastie mentionnée par Bérose.

On peut consulter les diverses opinions émises à ce sujet par Gesenius, *ad Isaïam*, XXIII, 13; Schloetzer, *Repertorium für die morgenländische Litteratur*, t. VIII; Michaelis, *Spicilegium Geog. hebr. exter.*, II, 77, qui les suppose Scythes, mais à tort. P. Scheyer a donné un *Essai de l'histoire des Chaldéens* comme appendice à son *Examen des objections contre les prophéties de l'Ancien Testament, surtout celles d'Isaïe*, etc., XIII et XIV, *sur la destruction de Babylone.* (Allem.) Rothenbourg, 1835.

M. Borè, qui visita la Perse en 1840, croit avoir trouvé les Chaldéens au centre de l'Asie occidentale dans les montagnes qui se ramifient entre Mossoul, Diarbékir, Van et Souleimanie. Ils sont appelés *Childan* ou *Assori* par les Arméniens, et *Makin* par les Curdes. Dans ces noms apparaissent ceux des Chaldéens et des Mages, ainsi que celui de l'Assyrie, occupée autrefois par ces peuples. Là, observe Borè, se conserve le véritable langage chaldéen, qu'il ne suffit pas de chercher dans les quelques chapitres de Daniel et d'Esdras, où l'hébreu se mêle à la langue de la servitude.

(2) *Nebo-Nasar*, prophète victorieux.

« cence? » par allusion sans doute aux édifices merveilleux élevés par lui et confondus ensuite avec ceux qu'on attribue à Sémiramis, tels que les jardins suspendus, que, selon Bérose, il fit construire pour plaire à sa femme, Mède d'origine. Il para des dépouilles des vaincus le temple de Bélus et ceux d'autres divinités, et régla le cours du fleuve; puis, enorgueilli de sa puissance, il prétendit être adoré : fol orgueil qui lui valut d'être réduit à la condition de la brute.

562. La monarchie pencha rapidement vers sa ruine sous son fils Évilmérodac, qui fut égorgé par des conjurés, à la tête desquels était Nériglissor; celui-ci lui succéda, et périt dans une guerre qu'il avait provoquée. Laborosoarchod, qui le remplaça sur le trône, fut assassiné après quelques mois de règne; enfin la monarchie chaldéenne périt avec Nabonid, appelé Labynète par Hérodote, et Bal-
538. thazar par Daniel : son despotisme absolu, appuyé uniquement sur la force des armes, ne trouva plus de secours dans le patriotisme, lorsqu'il fut attaqué par un ennemi plus puissant.

Historiens nationaux. Tel est le récit dont on peut puiser les éléments chez les écrivains étrangers, en laissant de côté les détails les plus suspects; mais les ouvrages nationaux nous présentent sous un aspect bien différent ce grand empire de l'Asie.

Vers l'année 1000 de notre ère, le sultan Mahmoud le Ghaznévide résolut de recomposer les anciennes annales des Perses, en faisant recueillir les fragments qui se trouvaient dans les mains de quelques adorateurs du feu, réfugiés dans les montagnes. Ces documents avaient été remis au poëte Dakihi pour qu'il en composât une histoire en vers, depuis le commencement de la monarchie perse jusqu'au dernier des Sassanides, Yezdedgerd III, détrôné par les Arabes en l'an 652. La mort de Dakihi ayant interrompu ce travail, le jeune Aboul-Kasem-Mansour Firdoussy fut chargé de le continuer. Il termina cet ouvrage dans la solitude, où il s'était retiré (1); mais l'ingratitude et l'oubli furent sa récompense. Son poëme, intitulé *Schah-nameh* ou Livre des rois, rempli de fables, de règnes illustres et d'entreprises gigantesques, renferme, en soixante mille distiques, tout ce que savent les Asiatiques concernant les antiquités de la haute Asie. La critique ne doit donc pas plus le négliger que les récits d'Hérodote et de Ctésias, d'autant moins que les livres zends, récemment découverts, ont offert les mêmes noms et les mêmes faits capitaux, adoptés d'ailleurs par Mirkhond et son fils Kondhémir, qui, plus tard, écrivirent

(1) Voir liv. IX, ch. 22, du présent ouvrage.

l'histoire de leur patrie. En fût-il même autrement, ce poëme n'en serait pas moins curieux; car il fait connaître l'opinion que les Orientaux ont de leur histoire primitive. Nous croyons donc de notre devoir d'en tracer une esquisse.

Le fondateur de l'empire ou de la première civilisation fut Mahabali; il édifia les cités, distribua les castes et eut treize successeurs, qui vécurent des milliers d'années. Sous Azer-Abad, l'empire changea de mains, et Schi-Afram fonda la dynastie des Schamanes, qui périt à son tour. Déjà la langue, l'aspect, la religion, attestent la communauté d'origine des Perses et des Indiens, communauté fortifiée d'ailleurs par les traditions, puisque les quatorze Mahabalis (1) rappellent les quatorze Manous de l'Inde, de même que les Samanéens de celle-ci correspondent aux Schamanes.

Après la mort de ces monarques, Yassan fonda la dynastie des Yassaniens; puis l'anarchie anéantit cette civilisation, et les hommes habitèrent les bois et les déserts, jusqu'à ce que la divinité eût suscité Kaïoumarot, fondateur de la dynastie des Pisdadianiens. Ayant réuni les hommes dispersés, il se fixa dans Balkh, vécut mille ans et en régna cinq cent soixante. Il descendit des montagnes, couvert d'une peau de tigre, et enseigna aux hommes à se vêtir et à se mieux nourrir. Tous les êtres vivants, y compris les animaux sauvages, venaient deux fois par jour lui rendre hommage. Arimane, le génie du mal, envoya un démon pour lui livrer une bataille, dans laquelle son fils Siamek fut tué. Uschenk vengea la mort de son père, lui succéda à quarante ans, et enseigna à cultiver la terre. Ayant rencontré un monstre dans la forêt, il saisit une grosse pierre pour la lui jeter; mais, comme celle-ci en heurtant contre un rocher, en fit jaillir des étincelles, il dit : *Ce feu est une divinité; qu'il soit adoré dans le monde entier.* A l'aide du feu, il inventa l'art de travailler le fer; il régla le cours des fleuves, apprit aux hommes à élever les troupeaux, à substituer aux peaux les étoffes de laine, et écrivit des livres de morale (2).

(1) Le nom de *Mahabali*, qui a la même racine que Bélus, Baal, rattache le magisme au brahmanisme.

(2) On attribue à Uschenk divers ouvrages de morale, parmi lesquels sont quatorze maximes intitulées : *Testament de Uschenk*, *ou Des devoirs du roi*, et le *Djavidan*, *ou Livre de l'éternelle raison*. Les premières furent publiées par W. Jones à la fin de ses *Commentarii poeseos asiat*. Silvestre de Sacy a rendu compte de l'autre à l'Institut de France, dont les mémoires en rapportent quelques fragments. Mais ils sont empruntés à la version arabe, la seule qui subsiste, et qui probablement a subi des interpolations, quoiqu'elle soit antérieure à l'islamisme.

Son fils Tamourasb fut le premier à chasser avec le faucon et le lynx ; il enseigna la musique. Un ange lui remit un filet et un cheval pour qu'il chassât les démons, dont il prit un grand nombre ; il leur accorda la vie sauve, à la condition qu'ils lui enseigneraient l'écriture et la science.

Après trente années, Schemschid (1), le héros de la Perse, auquel obéissaient les oiseaux et les péris ou les bons génies, succéda à Tamourasb. Il fut l'inventeur de l'année, construisit Estakhar, *creusée dans les rochers,* et appelée aussi le trône de Schemschid ; il trouva le vase merveilleux nommé *Dscham,* miroir du monde, coupe contenant le plus précieux breuvage (2) ; il divisa le peuple en quatre castes : les *Katours,* prêtres qui habitèrent les hauteurs ; les *Asgars,* guerriers ; les *Sebaisas,* agriculteurs, et les *Anoukekis*, artisans. Il vécut heureux durant trois siècles, jusqu'à ce que, l'orgueil l'ayant rendu rebelle envers la divinité, il fut expulsé par ses sujets, qui s'insurgèrent sous la conduite de Zoak, prince des Tasis ou Arabes, et il mourut après avoir régné sept cents ans (3).

Zoak, horrible tyran, en régna mille. Les démons, avec lesquels il avait fait un traité d'alliance, lui firent naître des épaules deux serpents auxquels il fallait chaque jour, pour les rassasier, la cervelle de deux hommes ; mais les cuisiniers sauvaient adroitement ces infortunés en les envoyant dans les montagnes, où se forma ainsi la population des Curdes. Zoak, instruit par un songe que Férydoun, fils d'une de ses victimes, le punirait un jour, fit chercher partout cet enfant pour le mettre à mort ; mais sa mère, après l'avoir donné à nourrir à la génisse divine Pour-Maïa, l'avait fait passer dans l'Inde, où il fut élevé par un Parsis. A seize ans, il descendit des montagnes ; puis, ayant appris qu'il était issu d'une famille royale de Perse, détrônée par Zoak, il brûlait de s'en venger. Une sédition populaire, à la tête de laquelle était un forgeron qui arbora son tablier au bout d'une lance, lui en fournit l'occasion. Férydoun orna ce tablier de pierres précieuses et d'or, et il en fit l'étendard vénéré Kaveïani-Direfsck (4). Aidé ensuite par l'ange

(1) En retranchant la terminaison *schid*, seigneur, de Schemschid, et la terminaison *ène* de Achémène, nom grec du chef de la dynastie persane, il reste Schem et Achem qui se ressemblent assez pour les croire identiques.

(2) Dans les traditions orientales, la coupe est donnée à Pharaon, à Joseph, à Salomon, à Bacchus, à Hermès, à Alexandre.

(3) On trouve dans les langues de la Perse et de la Médie beaucoup de mots d'origine sémitique, différents de ceux que purent introduire les Arabes modernes, et qui attestent que des colonies sémitiques avaient anciennement passé l'Euphrate et s'étaient établies dans l'Iran avec les nations japétiques.

(4) Ce fut l'étendard de l'empire perse jusqu'à la chute de la dynastie des Sas-

Serouch, il triompha d'un enchantement qui protégeait Zoak, et il l'enchaîna dans une caverne.

Ayant épousé deux filles de Schemschid, jeunes encore après mille ans, il en eut trois fils, qu'il maria à trois princesses de l'Yémen. Il leur partagea alors le monde, en donnant à Selm la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte ; à Tur, la Chine et le pays au delà de l'Oxus (Touran); à Irédi enfin, la Perse (Iran) et l'Arabie. Les deux premiers, mécontents de ce partage, tuèrent Irédi dont ils envoyèrent la tête à son père, qui pria le ciel de prolonger sa vie, afin de pouvoir venger celui qu'ils avaient égorgé.

Une fille d'Irédi, née après sa mort tragique, fut mariée par Férydoun à son neveu Menoudjar, auquel il transmit son sceptre orné de la tète de buffle (*Gao-Peigher*) et tous ses trésors : celui-ci vainquit et tua les meurtriers de son beau-père. Férydoun mourut après un règne de cinquante ans, et Menoudjar lui succéda. Alors vivait Sam, prince du Sedjestan, qui, ayant longtemps supplié et fait des vœux pour obtenir un fils, eut enfin Zal; mais le père, épouvanté de ce que cet enfant était né avec les cheveux blancs, le fit exposer. Simourg, roi des oiseaux, le nourrit et l'éleva, puis le rendit à son père en lui donnant une plume, et le prévint de la brûler s'il se trouvait jamais dans un danger pressant. Menoudjar fit de grands dons et assigna des terres à Zal, qui épousa la belle Roudabe, fille très-belle de l'Arabe Mirab, roi de la race de Zoak. De cette union naquit Roustam, le héros de la Perse, dont les exploits sont célébrés dans le poëme de Firdoucy.

Menoudjar transmit la couronne à son fils Nodar; mais celui-ci mécontenta ses sujets à tel point qu'ils le laissèrent vaincre et faire prisonnier par les Turcs. Afrasiab s'empara alors du sceptre des Châhs; mais Zal, fidèle à la cause de Férydoun, fit proclamer Zab, et, après une longue guerre, l'empire fut partagé en deux royaumes. Gerschap succéda à Zab, et ne laissa point d'héritiers pour monter sur le trône de Perse.

Sans épiloguer sur des rapports de détail, on peut remarquer dans ce qui précède trois faits capitaux conformes à la tradition des Grecs : 1° Un vaste empire antique, qu'ils appelèrent Assyrien; 2° sa ruine par les Mèdes; 3° les incursions des peuples du

sanides. On avait dû l'élargir peu à peu pour y placer les joyaux que les rois voulaient y ajouter; il était ainsi parvenu à une dimension de 22 p. sur 15 quand il tomba entre les mains des Arabes, à la bataille de Kadésia, l'an 25 de l'hegire. Le soldat qui l'avait pris obtint en échange l'armure de Galénus, général perse, et 30,000 pièces d'or. L'étendard fut mis en morceaux et distribué à l'armée avec la masse commune du butin. Voy. Price, *Muhamm. history*, t. I, p. 116.

Caucase, désignés par les Grecs sous le nom de Scythes, par les Perses sous les noms modernes de Chinois et de Turcs.

Dynastie des Kaïaniens.

Quand Gerschap eut cessé de vivre, le roi de Turan envoya Afrasiab pour occuper l'Iran; mais Zal fit élire par les grands Kaï-Kobad, du sang de Férydoun, qui défit cet ennemi avec l'aide de Roustam. L'Oxus resta encore la limite des deux empires.

Kaï-Kous, monté sur le trône après Kaï-Kobad, voulut conquérir Mazanderan, résidence des mauvais génies, et il sortit vainqueur de cette entreprise, comme de beaucoup d'autres, par la coopération de Roustam. Enorgueilli de ses succès, il voulut essayer de monter au ciel sur les ailes de certains oiseaux; mais, retombé à terre, il expia son péché par quarante jours de pénitence. Son fils Siavech, aussi vaillant et aussi beau que vertueux, repoussa l'amour coupable de sa belle-sœur, qui l'accusait de son propre crime, et se justifia par l'épreuve du feu.

Après lui, vient Kaï-Kosrou, peut-être le Cyrus des Grecs, trouvé au milieu des forêts, reconnu pour héritier du royaume d'Iran, grand conquérant, qui se retira ensuite sur une haute montagne en laissant le trône à Lorasp. Sous le règne de ce dernier vivait Zerdust, sage vieillard qui se présenta au schah en lui disant : *Je viens, messager du ciel, pour montrer la voie qui conduit à Dieu.* Il lui remit alors un bassin plein du feu sacré, et sa doctrine qui devint celle de l'empire; ce changement amena d'autres guerres avec les États voisins. Isfendiar, son fils, combattit contre Roustam, encore vigoureux à l'âge de sept cents ans, et fut tué par lui; mais Roustam lui-même mourut par la trahison de son frère.

Gustasp (1) dit en montant sur le trône : *Je suis le roi qui adore Dieu. Dieu nous a donné cette couronne; il nous a donné cette grande couronne pour que nous écartions le loup du sentier de la brebis, pour que nous ne rendions pas la vie douloureuse aux hommes d'une noble nature, et que nous ne fassions pas la guerre à ceux qui pratiquent la justice. Si nous sommes fidèle à nos devoirs de roi, nous ferons entrer les méchants dans la religion de Dieu.* Le poëte ajoute que la justice de Gustasp fut si grande que les brebis se désaltéraient avec le loup au même ruisseau. Il transmit la couronne à Baaman, fils d'Isfendiar (2), qui vengea son père. A sa mort, il laissa enceinte Omaï, qui fit jeter à la mer son enfant nouveau-né. Un prêtre recueillit cet enfant et le nomma Darab, c'est-à-dire

(1) Paraît le même que Hystaspe; mais c'est un nom appellatif, du zend *vista aspa*, seigneur de chevaux.

(2) Mirkhond l'appelle *Ardescir Diraz-Dest,* Artaxerxès Longue-Main.

sauvé des eaux; il fut reconnu et obtint l'empire. Il eut, de deux femmes, les princes Sekander et Darab (1), qui se firent la guerre, l'un à la tête de la Grèce, l'autre de la Perse, parce que Sekander (Alexandre) avait refusé le tribut de mille œufs d'or promis à son père. Les conquêtes des Grecs furent aussi rapides qu'étendues, et Darab succomba.

Tel est le récit poétique des historiens perses. On pouvait supposer que leurs écrivains nationaux, venus vers la fin de cette série d'empires qui s'étaient succédé en Asie, avaient, par ignorance ou vanité, enté leur histoire sur celle des peuples antérieurs, confondant ainsi Mèdes, Assyriens et Perses; mais cette hypothèse est écartée par la découverte des livres zends, où l'on voit paraître les mêmes noms et en général les mêmes faits anciens. Il faut y joindre le *Dabistan*, qui traite de douze religions différentes; il ne fut compilé que dans le dix-septième siècle, mais sur des documents pelvi, entre autres le *Déçatir* (2), publié naguère, et qui, bien qu'étrangement altéré, ne saurait être entièrement rejeté. On y voit aussi que quatre dynasties primitives dominèrent sur l'Iran, parmi lesquelles celle des Yanianiens ou purs dura tout un *aspar*, c'est-à-dire mille millions d'années. Un saint patriarche, Mahabali, demeuré seul à la fin du grand cycle, reçut de Dieu quatre livres de lois et de prières, partagea le peuple en quatre castes, et fonda la grande monarchie de l'Iran. Sous lui et ses treize successeurs, le pays jouit du bonheur de l'âge d'or; Critique.

(1) Alexandre le Grand et Darius. Le premier est aussi appelé Iskender Dzul-Karnaïn, c'est-à-dire Alexandre aux cornes (celles d'Ammon qu'il portait à son cimier).

(2) Le Dabistan, ouvrage de Scheik Mohammed-Mohsen, dit Fani ou le Périssable, traite de douze religions différentes, et, entre autres, de celles de la Perse. Le texte persan fut publié en entier à Calcutta en 1809. Il acquit de la valeur par la découverte du Déçatir, l'une des autorités dont il s'appuie (*The Desatir, by Moulla Firouz bin Kaous*; Bombay, 1820, 2 vol. in-8°). Quelques savants s'en appuyèrent; mais un examen plus rigoureux ne fut pas favorable à ces deux ouvrages. Les orientalistes les plus compétents s'accordent aujourd'hui à penser : 1° que le *Déçatir* (recueil de révélations divines faites dans le cours d'un grand nombre de siècles à quinze prophètes, depuis Mahabad jusqu'à Sassan V, contemporain de Kosroës) n'est pas autrement pelvi, mais qu'il fut écrit dans l'Inde par un auteur inspiré tout à la fois par sa propre religion et par le mahométisme; 2° que l'auteur de la traduction et du commentaire persan est probablement aussi celui du texte, qui n'est écrit dans aucune des langues antérieures aux Sassanides, mais dans l'idiome conventionnel de quelque secte, comme le *Balaïbalan* des Sophis; 3° qu'il est postérieur à l'hégire et peut-être même au treizième siècle. De Hammer soutient qu'il est antique, au moins dans beaucoup de ses parties; mais Silvestre de Sacy le nie. *Journal des savants*, 1821, janvier et septembre.

les cœurs étaient innocents, les offrandes simples et pures, les rois se montraient les pères des peuples. Mais à la simplicité du culte primitif vint se mêler, sous leur règne, celui des astres, des génies et des planètes, représentés tels qu'ils étaient apparus à plusieurs saints et prophètes.

Or comment mettre les récits des Orientaux d'accord avec ceux des classiques? Un grand nombre de systèmes ont été inventés à ce sujet, notamment par les Allemands, aussi savants que laborieux; mais aucun ne saurait convaincre : nous ne leur emprunterons donc que les faits qui nous paraîtront les plus vraisemblables.

Les temps primitifs offrent un caractère plutôt mythique qu'historique : les constitutions astrologiques et les grandes périodes sidérales ont fourni, soit le fond, soit les circonstances de ces récits, dans lesquels les astres figurent comme des hommes, tandis que les prouesses des héros métamorphosés en planètes se confondent avec les révolutions de celles-ci. Des écrivains, cependant, veulent y retrouver la trace d'une grande monarchie qui, en communauté de langage, de croyances et d'institutions, aurait embrassé l'Inde, la Perse et l'Assyrie.

Le premier fait qui ressort de la connaissance des *Naskas* est leur analogie avec les Védas. Les deux langues sont sœurs (1); seulement le pelvi, agreste, moins développé, abonde en aspirations, tandis que le sanscrit est plus musical : le premier revêt le caractère des montagnes dont il ne franchit pas les limites; le second porte l'empreinte de climats plus doux et de divers mélanges. Comme on ne connaît jusqu'à présent que très-peu de chose des Naskas et peu des Védas, on ne saurait établir un parallèle complet; néanmoins ces quelques éléments suffisent pour attester la communauté de leur origine. Presque toutes les dénominations théologiques des Naskas figurent aussi dans les Védas; les noms des divinités sont presque les mêmes, bien qu'on ne puisse encore indiquer les traits particuliers qui les distinguent. Seulement, chose digne de remarque, ce qu'une religion adore est souvent maudit par l'autre. Les *Dévas* sont des divinités bienfaisantes dans l'Inde, et dans les Naskas les *Daévas* sont les ennemis de l'homme. *Ahoura* est le nom du Dieu suprême dans les Naskas, et les *Asouras* dans les Védas sont les génies du mal. Nous ne pouvons expliquer pour quel motif la même race parvint à des différences si fondamentales, tandis qu'elle resta d'accord sur d'autres points. De même, on rencontre

(1) Burnouf le démontre, *Comm. sur le Yaçna.*

souvent dans les livres sanscrits le nom de Mithras, si vénéré dans le magisme, qui lui donne pour compagnon, comme les premiers, Aryaman-Haoma, Dieu suprême des textes zends et identique avec Soma, divinité sanscrite; dans les deux religions, il est représenté par le suc de la plante sacrée, employée dans les sacrifices. Bien plus, le premier nom des deux peuples est le même, puisque celui d'*Airya*, célébré dans les Naskas comme titre national des peuples mèdes, indique dans le sanscrit (*arya*) les agriculteurs et les marchands, c'est-à-dire le gros de la population brahmanique; *Aryavarta* est le nom primitif de l'Inde (1). Peut-être les deux nations se séparèrent-elles lorsque celle de l'Inde adopta le dogme panthéistique.

La plupart, distinguant dès le principe les Mèdes des Perses, rattachent aux premiers Zoroastre, le système des mages et la civilisation des Perses. Les Mèdes n'auraient d'abord formé qu'un seul État avec les Bactriens, civilisés même avant eux; puis ils se seraient divisés en deux royaumes, auxquels se rapporteraient les dynasties différentes d'Hérodote et de Ctésias : mais leur origine et leurs relations avec les Assyriens demeurent tout à fait obscures.

La grande nation des Ériens, dont nous avons déjà parlé, se divisa ensuite en plusieurs peuples. Ceux de la Bactriane, plus voisins du sol natal, restèrent plus fidèles au nom et à l'idiome anciens; d'autres s'en allèrent vers le sud-ouest et le Caucase, où ils transportèrent le nom de l'Albordi et de l'Ériène (Arménie) : de sorte qu'il y eut des Ériens orientaux et des Ériens occidentaux. A ces derniers appartinrent les Mèdes, appelés *Pahlavas* par les Indiens, et les Perses qui, issus du rameau primitif, comme le témoignent des faits nombreux, s'établirent dans la contrée désignée particulièrement sous le nom de *Pars*.

Cette migration se rattache au nom de Schemschid, et nous en voyons l'indication poétique dans le *Vendidad*. L'Ériène-Veedjo, où Ormuzd plaça le premier homme, jouissait de sept mois d'été contre cinq d'hiver; mais, Arimane l'ayant bouleversé, il n'eut plus que deux mois de chaleur. Les habitants le quittèrent donc, et Ormuzd créa pour eux seize autres pays, comblés de bénédictions. Ce fut ainsi qu'ils vinrent de l'est à l'ouest dans la Sogdiane, puis dans le Korassan, dans la Bactriane, enfin dans l'Iran. Là, les Bactriens et les Mèdes devinrent riches par le commerce, tan-

(1) Hérodote lui-même (livre VII) dit que les Mèdes autrefois portaient le nom d'Ériens : Ἐκαλέοντο δὲ πάλαι πρὸς πάντων Ἄριοι.

dis que les montagnards s'occupèrent du soin des troupeaux; ce furent les Perses.

A peine les Perses commencent-ils à paraître, qu'ils tombent sous la domination, soit des Assyriens (1), soit des Arabes Chuscites, soit des Chaldéens, représentés par Zoak, qui peut-être ne fait qu'un avec Nemrod, fils de Chus (2). L'Iran est alors divisé en deux : la partie occidentale appartient aux Chuscites, et l'est ou le nord devient la résidence des Sémites. Dix siècles après, peut-être, ces derniers s'affranchissent sous la conduite de Férydoun (3) ou d'une famille qui se partage l'Iran, le Touran et les provinces de l'ouest. Bientôt les deux premiers pays deviennent ennemis, et deux guerres terribles avaient été soutenues de part et d'autre quand monta sur le trône Kaï-Kobad (4), c'est-à-dire le fondateur de la première dynastie mède des Kaïanides : cette dynastie met fin à la guerre avec le Touran, bâtit des villes et civilise les Mèdes, qui apparaissent comme dominateurs.

La couronne passe alors à Déjocès, autrement à la dynastie des Kaï-Kous, vantée pour sa prudence et son courage, et qui fonde une ville sur une montagne (Ecbatane). Les victoires et les défaites se succèdent; l'Iran se trouve deux fois sur le bord du précipice; il doit son salut à des héros et à des rois (Roustam et Kaï-Kous), et repousse les Scythes (Afrasiab) dans les déserts. Vient en dernier lieu Kaï-Kosrou (Cyrus), issu de deux races ennemies, élevé par son aïeul, auquel il succédera sur le trône, qui poursuivra Afrasiab jusqu'aux extrémités de la terre, et éteindra les inimitiés dans des flots de sang.

Il est inutile de s'arrêter sur les détails, car c'est déjà beaucoup si, dans une obscurité aussi complète, nous pouvons distinguer les masses principales. Nous remarquerons seulement que les Grecs se plaisent à embellir chaque chose et à lui imprimer le cachet européen, soit en commentant, soit en voulant circonstancier. Les Orientaux, au contraire, s'occupant de ce qu'il y a de sévère chez l'homme, de la passion et de la sagesse, encore plus que des faits, mettent souvent dans la bouche des monarques des préceptes de morale. Ils font dire à Férydoun : « Si l'homme con« sidérait bien sa propre nature, la vanité des biens d'ici-bas et « la grandeur de Dieu, il appliquerait toute sa pensée à ce seul

(1) Selon Goerres, les Assyriens sont la dynastie des Pisdadianiens; Schemschid représente les nations des Sémites.

(2) Ce nom comprendrait le Mardokente, le Ninus, le Sésostris des Grecs.

(3) Le Beletoras, Βελιτανᾶς, de Ctésias, vers 1400 avant J.-C.

(4) Arsace, vers 900.

« Être suprême. — Le monde ne fait que nous tromper; en Dieu « réside la vérité. — Que la richesse et le pouvoir ne t'enorgueil- « lissent pas. — Que la chute de ceux que tu as vus élevés te « serve de leçon. — Une même fin nous attend tous, et quand la « mort nous pousse vers la tombe, qu'importe que nous partions « d'une couche royale ou du plus misérable grabat! le voyage « est le même. »

Ils nous raconteront aussi que Kaï-Kosrou fit inscrire dans son appartement: « Ne prenons pas de nous une trop haute opinion « parce que nous nous trouvons au-dessus du commun des hom- « mes; car nous ne sommes pas plus sûrs de nos couronnes qu'ils « ne le sont de ce qu'ils possèdent. La couronne qui, après avoir « passé sur la tête de tant de monarques, pare aujourd'hui la « mienne, passera sur celle de mes successeurs. O roi, ne sois « pas vain d'un bien aussi incertain et passager! »

Leur histoire nous révèle ainsi ce caractère éminemment moral, que nous retrouverons dans toute la doctrine des Perses.

CHAPITRE II.

CYRUS ET SES SUCCESSEURS.

Les Perses, qui habitaient principalement les montagnes, de la frontière de Médie au golfe Persique, étaient divisés en dix tribus: trois nobles, les Pasargades, les Maraphins et les Maspiens; trois agricoles, les Pantaliens, les Drusiens, les Germaniens; quatre nomades, les Daanes, les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens.

L'histoire s'occupe seulement des Pasargades, parmi lesquels était au premier rang la descendance d'Achémène (Schemschid), dont sortit Cyrus. Ce grand nom est l'anneau qui rattache les races primitives aux modernes, dont les Perses font eux-mêmes partie par l'esprit de conquête, source à la fois de tant de mal et de tant de bien, car la force elle-même devient un instrument de lumière.

Déjà, du temps d'Hérodote, l'histoire de Cyrus, qui datait à peine d'un siècle, était altérée par les fables, cortége ordinaire de tout nom illustre (1). Xénophon en recueillit aussi de la bouche

(1) Il montre une grande incertitude sur les faits relatifs à Cyrus, et donne trois récits divers: Τριφάσιας ἄλλας ὁδούς.

des Perses eux-mêmes (1). Les traditions, tout à fait contradictoires, peuvent être ramenées aux faits suivants : Agradate, issu de l'une des tribus des Pasargades, et de la famille d'Achémène, s'étant signalé probablement par sa beauté, son courage, son habileté, et par sa haine pour le joug des Mèdes, fut élu chef de sa tribu, puis successivement de toutes les autres; il descendit des montagnes natales, assaillit les dominateurs, vainquit Astyage, leur roi, et mit fin à l'empire médo-bactrien. Devenu souverain d'un nouveau royaume de Perse, il rendit son peuple sédentaire en construisant Pasargade, et mérita le titre de Cyrus (Koresc), c'est-à-dire soleil. De nouvelles conquêtes rangèrent sous son obéissance les Bactriens, les Indiens, les Ciliciens, les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyniens, les Grecs d'Asie, les Chypriotes, les Égyptiens, outre les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les Cappadociens, les Phrygiens, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens. Les historiens varient sur les détails; cherchons à les mettre d'accord (2).

560.

Babylone et Ninive, assises sur l'Euphrate et le Tigre, qui se jettent dans le golfe Persique, devaient naturellement désirer de communiquer avec la Méditerranée, afin de profiter du commerce des deux mers; Cyrus dirigea donc ses premières expéditions contre l'Asie Mineure : la grande diversité et le nombre de ses habitants

(1) Le titre même de *Cyropedie* n'annonce autre chose que l'intention de raconter l'histoire de l'éducation de Cyrus; le but moral et politique y est si manifeste, qu'il exclut l'idée d'y chercher la vérité. La fin de l'ouvrage semble avoir été ajoutée par une autre main. Pour ne pas entacher son héros du crime d'usurpation, Xénophon fait Cyrus neveu d'Astyage et le défenseur de son fils Cyaxare; mais, dans son histoire de la retraite des Dix mille, il s'accorde avec Hérodote et Ctésias pour le dire monté sur le trône après en avoir renversé son aïeul Astyage. Voy. FRÉRET, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VII.

(2) Xénophon, après avoir dépeint Cyrus comme le plus sage et le plus humain des princes, le fait mourir dans son lit après un règne de trente ans. Hérodote le représente comme un conquérant, fléau de l'humanité; il le montre vaincu par Tomyris, reine des Massagètes, qui plonge sa tête dans un vase plein de sang, en disant : *Rassasie-toi de ce sang dont tu étais si altéré!* Diodore le fait crucifier par elle. Ctésias le dit mort de blessures reçues dans l'Hyrcanie. Son âge avancé et le tombeau de Pasargade, attesté par Arrien, indiquent qu'il mourut dans son lit, quoique la défaite dont il est question soit très-probable.

Il existe une ressemblance singulière entre les traditions relatives au fondateur de l'empire des Perses et celles qui regardent le fondateur de Rome. Astyage craint que sa fille Mandane ne mette au monde un fils, présage sinistre pour sa puissance. Amulius a la même crainte à l'égard de Rhéa-Sylvia. Cyrus est élevé par une chienne, Romulus par une louve; l'un et l'autre se mettent à la tête de bergers, s'exercent à la chasse et à divers jeux, jusqu'à ce qu'ils délivrent leur peuple et fondent, l'un un empire, l'autre une ville.

l'avaient toujours empêchée de se réunir en un seul État. A l'occident, étaient les Cariens; les Phrygiens vivaient dans l'intérieur jusqu'à l'Halys; de l'autre côté de ce fleuve, habitaient les Syriens, les Cappadociens, et, dans la Bithynie, les Thraces. L'histoire fait une mention spéciale des royaumes de Troie, de Phrygie et de Lydie. Nous avons déjà parlé du premier ; quant aux rois de Phrygie, presque tous appelés Midas et Gordius, leur histoire est environnée de fables.

Les Phrygiens sont un peuple antique, puisque Namacus, leur premier roi, est antérieur à Deucalion. Déjà civilisés, ils savaient tisser les étoffes (*opus phrygium*); ils inventèrent l'ancre, le char à quatre roues et l'art d'exploiter les mines. L'histoire fait mention d'un certain Darès, historien phrygien, et du fabuliste Ésope. Midas III, sous le règne duquel le pays jeta son plus vif éclat, offrit au temple d'Apollon un trône magnifique. Midas V mourut sans laisser d'héritiers, et ce royaume tomba sous le joug de la Lydie. 560.

Les Lydiens ou Méoniens, branche de la population carienne, étaient constitués en monarchie dès les temps les plus reculés; ils s'étaient accrus de gens de toute nation qui accouraient chez eux comme dans un pays où se faisait un commerce très-actif, surtout en esclaves, et où le fleuve Pactole et le mont Tmolus fournissaient de l'or en abondance, or qui, recueilli en paillettes, s'accumulait dans le trésor royal. Les premières hôtelleries pour les étrangers furent établies en Lydie; on fabriquait dans ce pays de petits objets de luxe et des jouets divers. Les poëtes célèbres auxquels elle donna naissance, et parmi lesquels il suffit de nommer Homère, firent inventer la fable des cygnes; mais les mœurs des Lydiens étaient excessivement corrompues, et les femmes se faisaient une dot en vendant leurs faveurs. Lydie.

Trois dynasties s'y succédèrent : celle des Atyades, tout à fait fabuleuse, régna jusqu'en 1292; celle des Héraclides, qui commença avec Argon, fils de Ninus, finit en 708; enfin, celle des Mermnades, auxquels commencent seulement les temps certains. Gygès, ayant tué le dernier Héraclide Candaule, régna jusqu'en 670; continuellement en guerre avec les colonies grecques établies le long des côtes de l'Asie Mineure, il s'empara de Colophon. Ardyr II, qui régna jusqu'en 621, conquit Priène; mais sous lui le pays fut désolé par les incursions des Cimmériens. Sadyattes occupa le trône jusqu'en 610, et jusqu'en 559 Alyattes, qui expulsa tout à fait les Cimmériens, soutint une guerre contre Cyaxare et fit l'acquisition de Smyrne. Enfin, parut le célèbre Crésus, qui conquit Éphèse, subjugua l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, porta au plus

haut degré de grandeur le royaume de Lydie, et fut près de réunir toute l'Asie antérieure en un seul empire. On rapporte que, dans
Crésus. ses voyages, Solon, l'un des sages de la Grèce, étant arrivé à la cour de Crésus, ce prince, après lui avoir montré ses immenses richesses, lui demanda s'il avait jamais connu quelqu'un de plus heureux que lui.

Oui, répondit le sage; *j'ai connu l'Athénien Tellus, qui vécut sans être ni riche ni pauvre, et mourut les armes à la main pour sa patrie en laissant deux fils dignes de lui.*

Et après celui-là? reprit le roi.

Après celui-là, je crois que nul ne fut plus heureux que Cléobis et Biton, les fils d'une prêtresse de Cérès. Les bœufs qui devaient la conduire jusqu'au temple pour un sacrifice solennel, tardant à venir pour être mis au char, ils s'y attelèrent eux-mêmes. Leur mère, transportée de joie, pria la déesse de leur accorder la plus grande récompense qu'un homme puisse obtenir. On les trouva morts tous deux le lendemain matin.

Et moi, tu ne me comptes donc pas au nombre des heureux? continua Crésus.

On ne peut dire que quelqu'un soit heureux tant qu'il vit encore.

En effet, Cyrus s'avança contre lui, le défit à Thymbrée, en Phrygie, et le condamna au supplice du feu. La légende raconte en outre que Crésus, enchaîné sur le bûcher (1), se rappelant
548. sa grandeur passée et la chute qui lui avait été annoncée, s'écria : *O Solon, Solon!* Cette exclamation fut rapportée à Cyrus, qui voulut en savoir la cause; l'ayant apprise, il s'appliqua la leçon et rendit la liberté à Crésus (2).

La bataille de Thymbrée, l'une des plus importantes de l'antiquité, décida de l'empire de l'Asie, et mit la région antérieure aux mains de Cyrus, tandis que ses généraux s'emparaient des colonies gr cques. Il fonda dans l'Asie Mineure dix satrapies qui eurent une grande influence sur l'avenir de la Grèce : la principale fut celle de Lydie avec la cité de Sardes, où séjournaient les rois

(1) Quand on connaît le respect des mages pour le feu, on est forcé de voir dans cet acte la preuve, comme nous l'avons dit tant de fois, que la religion des Perses différait de celle des Mèdes.

(2) Solon était mort, néanmoins, l'année où Crésus monta sur le trône. Plutarque ajoute que le fabuliste Ésope vivait alors à la cour de Crésus, et qu'il dit à Solon : On ne doit pas converser avec les princes, ou bien on doit leur être agréable. » Solon lui répondit qu'on ne doit pas les approcher, ou qu'il faut leur dire la vérité.

La chronologie est très-incertaine.

de Perse quand ils venaient visiter les rives fabuleuses du Méandre et du Caystre. Cyrus, voyant toutefois que les colonies grecques supporteraient difficilement le despotisme, inconciliable avec la liberté nécessaire au commerce, leur donna pour chefs leurs citoyens les plus marquants; et ses successeurs les gouvernèrent plutôt par l'adresse que par la force. La politique, ou peut-être la nécessité, lui fit laisser partout en vigueur les lois et la forme de gouvernement établies; il se borna à préposer un des siens à la surveillance générale.

Cyrus, étant retourné en Orient, assiégea Babylone, où régnait Balthazar, jeune homme inconstant et plein d'orgueil. Ce prince, afin de s'étourdir sur le péril, donna un festin splendide aux seigneurs et à ses femmes; mais l'Hébreu Daniel vint troubler la joie de l'orgie en lui prédisant la fin de son règne. Cette nuit même, en effet, Cyrus, ayant détourné le fleuve, pénétra dans la ville par les canaux, et Balthazar passa de l'ivresse à la mort. Cyrus prend Babylone. 538.

Cyrus trouva dans Babylone les Hébreux esclaves, auxquels il devint favorable à cause de la ressemblance des croyances; il fit alors publier dans tout le royaume que tous ceux qui voudraient retourner dans leur patrie, étaient libres de partir, et leur restitua les vases que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem pour les placer dans les siens. 536.

Cyrus agrandissait ses États soit par la conquête, soit par les soumissions volontaires qu'il acceptait, comme il fit à l'égard des villes de la Phénicie; sa domination s'étendit ainsi de l'Indus et de l'Oxus jusqu'à la mer Égée, et de la mer Caspienne au golfe Arabique. Mais, s'étant avancé contre les nomades de l'Asie antérieure, il fut défait au milieu de ses déserts, et mourut dans un âge avancé. « Son « tombeau, à Pasargade, était entouré d'un grand nombre d'arbres, « d'eaux abondantes et d'une riche végétation. La base, en pierre, « avait quarante pieds en carré; au-dessus s'élevait une cellule « aussi en pierre, où l'on entrait par une porte très-étroite. Là « était déposé le cercueil d'or avec les restes du héros, et, auprès, un « trône aux pieds d'or, dont les degrés étaient couverts de tapis « babyloniens. Sur le catafalque étaient étendus des vêtements « précieux, de diverses couleurs, d'un travail mède et babylo- « nien; des colliers, des sabres, des pendants d'oreilles en or et « en perles. A côté s'élevait l'habitation des mages, auxquels, de « père en fils, était confiée la garde du tombeau. Le roi leur « donnait par jour un agneau, une mesure de blé et de vin, et, « chaque mois, un cheval à immoler à Cyrus. On lisait sur le « monument : *Mortel, je suis Cyrus, qui assurai l'empire aux*

« *Perses et gouvernai l'Asie : ne m'envie pas la tombe* (1). »

Les Perses, comme il advient de tous les peuples grossiers vainqueurs de nations policées, adoptèrent la civilisation, les lois, le culte des Mèdes, et altérèrent ainsi leurs usages primitifs. La classe des mages, gardienne des lois et des rites mèdes, fut conservée; mais, comme elle perdit de son ancienne omnipotence, elle frémissait sous la main vigoureuse du vainqueur. Les autres classes étaient soumises, mais non réduites; Cyrus, occupé de guerres continuelles, ne put ni rétablir l'ordre à l'intérieur, ni s'occuper de la fusion d'éléments aussi nombreux et aussi hétérogènes. Ainsi, les louanges qu'on lui décerne pour avoir laissé aux vaincus leurs propres lois signifient qu'il ne mit aucun frein à la tyrannie des chefs militaires, institués par lui dans chaque pays pour le maintenir dans l'obéissance, ni à l'arbitraire des exacteurs chargés de la perception des impôts.

Cambyse. 530-522.

Cyrus laissa deux fils : Cambyse (Kekobad) et Smerdis (Tanyoxarce). Le premier lui succéda au trône de Perse; l'autre eut la Bactriane et les pays à l'orient, affranchis de tout tribut. Mais l'ambitieux Cambyse le fit mettre à mort; puis, désireux d'étendre les conquêtes paternelles, aiguillonné de plus par une haine particulière contre Amasis, roi d'Égypte, il se mit en marche pour soumettre ce pays.

Conquête de l'Égypte

Nous avons vu comment Psammétique avait rétabli l'unité en Égypte; mais ce prince ruina la constitution de son royaume, en s'entourant d'abord de soldats cariens, ioniens, libyens, qui faisaient de leur courage l'ignoble trafic qui se continue encore dans la Suisse républicaine; puis, il livra la plus grande partie du commerce aux Grecs, qui établirent une colonie dans un nome ayant autrefois appartenu à la caste des guerriers. Ceux-ci, blessés de cette préférence, émigrèrent en grand nombre, pour chercher, avec leurs femmes et leurs enfants, une nouvelle patrie dans le fond de l'Éthiopie, où ils bâtirent des villes et répandirent la civilisation. Les armées égyptiennes se réduisaient donc à des mercenaires et à des soldats recrutés dans les derniers rangs de la société. Psammétique, n'ayant plus, pour les refréner, les priviléges de la caste militaire, se laissa donc entraîner à l'esprit de conquête que les législateurs avaient mis tant de soin à comprimer. Il voulut soumettre à ses lois la Syrie et la Phénicie, pays extrê-

(1) Tels sont les termes d'ARRIEN, VI, 29. Le cheval devait probablement être immolé au soleil, appelé aussi Cyrus (*Koresc*), ce qui expliquerait l'erreur dans laquelle l'auteur grec, étranger à cette religion, serait tombé à ce sujet.

mement riches, et tint Azoth, en Syrie, assiégée durant vingt-neuf années.

Néchao II, son fils, poursuivant l'exécution de ses projets, s'a- 617-601.
vança jusqu'à l'Euphrate; mais il fut battu à Circésium par les Chaldéens de Nabopolassar II. Il fit construire beaucoup de vaisseaux, tant sur la Méditerranée que sur la mer Rouge, dans l'intention de les réunir toutes les deux par la bouche Pélusiaque du Nil, au moyen d'un canal percé à travers le mont Casius. Cent mille hommes périrent à ce travail, qu'un oracle ou plutôt d'immenses difficultés firent abandonner, et qui ne fut terminé que par Darius II.

Psammis, fils de Néchao II, se mit à la tête d'une expédition 601.
qu'il fit en Éthiopie, probablement contre les guerriers émigrés.
Apriès (*Pharao Hophra*) battit sur mer les Phéniciens, mais il 595
fut défait par les Cyrénéens, ou (selon la Bible) par Nabuchodonosor, qui parcourut triomphalement l'Égypte.

Amasis, soldat de fortune, étant parvenu au trône, caressa les 570.
prêtres, se montra bienveillant envers le peuple, sans négliger les Grecs, auxquels il permit d'avoir des temples, et, de plus, un tribunal à Naucrate sur le rameau Canopique du Nil. Il fit alliance avec Cyrène, rendit Chypre tributaire, et s'efforça de ramener les lois égyptiennes à leur origine, en même temps qu'il ornait les temples de colosses et d'autres magnificences. Il fléchit devant Cyrus; mais ayant refusé sa fille à Cambyse, il s'attira sa colère, et mourut au moment d'en éprouver les effets.

L'Égypte subissait la peine de son long isolement; la désunion 526.
entre le roi, les prêtres et les guerriers, la jetait dans l'épuisement; aussi, lorsque Cambyse se fut avancé contre Psamménite, successeur d'Amasis, une seule bataille et dix jours de siége lui livrèrent Memphis et tout son territoire. On dit que les Perses
firent ranger sur le front de leur armée une ligne d'animaux sa- 525.
crés, et que les Égyptiens, de peur de diriger leurs coups sur leurs dieux, laissèrent avancer les assaillants sans résistance (1).

Après avoir réduit l'Égypte en province perse, Cambyse, entraîné par l'horreur que sa religion lui inspirait pour l'idolâtrie, résolut de détruire son culte sur les bords du Nil; mais on ne change pas une religion par des violences et des outrages. Combien

(1) Hérodote, liv. III, raconte que, de son temps, on distinguait encore sur le champ de bataille les crânes des Égyptiens de ceux des Perses, ceux des premiers étant très-durs, attendu que dès leur première enfance ils avaient la tête rase et nue, tandis que les Perses l'avaient toujours couverte. C'est là la plus ancienne observation crânologique.

dut souffrir et s'irriter une nation aussi pieuse envers les morts, lorsqu'elle vit cet étranger faire exhumer la momie d'Amasis, la frapper, la percer de coups d'épée, et enfin la brûler ! Dirigé par le même sentiment, Cambyse détruisit en un moment des édifices qui avaient coûté des siècles de travail, et dont les ruines déposent encore contre lui ; mais les prêtres, dépouillés par ce prince de leurs priviléges, ont exagéré ses fautes en les transmettant à la postérité.

Que dit-on de moi? demanda un jour Cambyse à Prexaspe, son favori ; celui-ci, ne se rappelant pas que les grands ne veulent guère ouïr la vérité, même quand ils la demandent, répondit : *On admire tes grandes qualités; mais on te reproche de trop t'abandonner au vin.*

Eh quoi! reprit Cambyse, *pensent-ils que j'en boive jusqu'à perdre la raison? Tu vas en juger.* Il vide maintes fois sa coupe, puis fait venir un jeune enfant, fils de Prexaspe, ordonne qu'il soit placé au fond de la salle, la main gauche sur la tête, prend son arc et, après avoir annoncé qu'il vise au cœur, il tire sur le jeune enfant, qui tombe; il ouvre sa poitrine palpitante, et, montrant à son père le cœur percé de la flèche : *Est-ce que la main me tremble?* lui dit-il d'un air triomphant. Et le courtisan de répliquer : *Apollon n'eût pas été plus adroit!* Les juges de son royaume furent plus avisés, lorsqu'il leur demanda si les lois du pays lui permettaient d'épouser sa sœur; ils répondirent qu'elles le défendaient, mais qu'une loi donnait au roi de Perse le droit de faire ce qui lui plaisait, et Cambyse l'épousa. On rapporte aussi qu'il fit mettre à mort un juge prévaricateur, et recouvrir avec sa peau le siége sur lequel devait s'asseoir son fils en succédant à sa charge, afin qu'il eût toujours cet exemple sous les yeux.

Il transporta dans la Susiane une colonie d'Égyptiens; Cyrène et la Libye se soumirent à lui volontairement. Il forma le projet de porter la guerre dans des contrées célèbres, que la piété, le commerce et leur richesse avaient rendues fameuses, c'est-à-dire Ammonium, à l'occident, et Méroé, au midi de l'Égypte; mais s'étant enfoncé imprudemment dans les sables du désert, il perdit son armée (1), et les prêtres dirent que c'était un châtiment dont le frappaient les dieux outragés. Il dirigeait encore ses vues sur Carthage; mais il ne put rien tenter contre elle, parce que les Ty-

(1) En 1805, une caravane composée de 2,000 individus, fut engloutie par les flots de sable.

riens lui refusèrent des bâtiments de transport pour attaquer leurs colonies.

Les royaumes fondés par l'épée ne se soutiennent que par l'épée. La diversité de religion, chez les anciens, signifiait diversité de nation; il est donc probable que Cyrus ne suivit pas la religion des Mèdes. Lorsqu'il eut conquis la Médie, il s'y forma deux partis, ennemis l'un de l'autre (1). L'ancien parti national fut représenté par les mages, qui, mécontents de voir que la nouvelle dynastie leur avait ravi l'autorité dont ils jouissaient, profitèrent de l'absence de Cambyse pour ourdir une conspiration dans le but de faire revivre la dynastie mède : un faux Smerdis fut présenté par eux au peuple et proclamé roi. Cambyse revenait altéré de vengeance; mais il mourut en chemin, des suites d'une blessure accidentelle, après sept ans et demi de règne (2).

Le faux Smerdis, pour s'affermir sur le trône, exempta les vaincus de tout tribut pendant trois ans; mais l'imposture ayant été découverte, sept seigneurs perses, conjurés contre lui, le tuèrent avec tous les mages qu'ils purent trouver. Ainsi périt, étouffée dans le sang, l'ancienne religion de l'Iran, et l'anniversaire de la *Magophonie* fut, depuis, considéré comme un jour solennel. Faux Smerdis. 521.

Les sept princes, ayant agité mûrement la question de savoir s'ils gouverneraient entre eux l'empire, ou s'ils partageraient le pouvoir avec le peuple, c'est-à-dire avec la tribu principale, se décidèrent enfin pour la monarchie. L'élection du souverain fut remise au hasard, et chacun d'eux promit de se soumettre à celui

(1) Cette animosité respire dans la recommandation que Cambyse fait en mourant à ses fils : « Ne souffrez jamais que la souveraineté retombe dans les mains « des Mèdes. S'ils la reprennent par astuce, employez l'astuce pour la recouvrer; « si c'est par la force, ayez recours aux armes pour la ressaisir. » HÉRODOTE, *Tal.*

(2) Ctésias lui en donne dix-huit. On trouva en 1820, à Nahbar-el-Kelb, à peu de distance de Béryte, entre Byblos et Sidon, des sépultures et des inscriptions mélangées d'égyptien et de perse. On supposa qu'en cet endroit s'élevait le monument, vu par Hérodote, et qui était destiné par Sésostris pour rappeler le souvenir de ses conquêtes ou de son excursion jusque dans l'Ionie; on pensa que Cambyse, à son retour, afin de venger l'Asie de l'Afrique, avait fait mutiler à coups de marteau les inscriptions et les figures, et les avait fait remplacer par des inscriptions en caractères cunéiformes, rappelant ses propres victoires. Ces inscriptions étant bilingues, égyptiennes et perses, on avait espéré expliquer les hiéroglyphes à l'aide des caractères cunéiformes; mais, quoique beaucoup de savants se soient occupés de ce monument, comme on peut le voir dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, ainsi que dans le *Bulletin de correspondance archéologique de Rome*, il ne paraît pas qu'on soit arrivé jusqu'ici à aucun résultat remarquable.

Darius. 522. dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil. Darius, fils d'Hystaspe, issu du sang des Achéménides, dut le trône à ce présage et à un oracle; pour ajouter à ses droits, il épousa deux filles de Cyrus.

Ses conquêtes au dehors, non moins que son administration à l'intérieur, le rendirent le plus grand roi des Perses. Il marcha
516. d'abord contre Babylone, qui avait secoué le joug étranger. Les révoltés, poussés par le désespoir, égorgèrent femmes, vieillards, enfants, tout ce qui était hors d'état de porter les armes, ne laissant la vie qu'à leurs mères et à leurs femmes favorites; puis, ils se défendirent avec une telle opiniâtreté, que Darius allait renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre, l'un de ses amis, feignit de déserter son camp, se mutila d'une façon barbare afin qu'on ne le soupçonnât point d'imposture, et s'introduisit dans Babylone; enfin, lorsque plusieurs victoires lui eurent acquis la confiance des assiégés, il les livra à Darius. Les rois de Perse, pour conserver une ville de si grande importance, résolurent d'y résider une partie de l'année.

Enhardi par la victoire, Darius songea à ranimer les guerres de
Scythes. l'Iran contre le Touran, c'est-à-dire de la Perse contre les Scythes. Les anciens désignaient particulièrement sous ce nom les peuples qui habitaient entre le Don et le Danube, et qui se donnaient dans leur langue le nom de Skolotes. De mœurs farouches et grossières, ils ne vivaient que de guerres et de rapines, tombant à l'improviste sur les pays cultivés autour d'eux, et aveuglant tous leurs prisonniers, faute de résidences fixes où ils pussent les garder esclaves. Refoulés par les Massagètes, ils avaient passé l'Araxe, et chassé de leurs demeures, au nord de la mer Noire, les Cimmériens ou Cimbres; ils se précipitèrent de là sur l'Asie méridionale, et, soixante ans avant Cyrus, ils avaient subjugué l'Asie Mineure et s'étaient avancés jusqu'aux frontières de l'Égypte. La Médie, ainsi que nous l'avons dit, avait été durant vingt-huit ans leur tributaire, et Diodore rapporte qu'ils en avaient emmené des colonies dans la Sarmatie. En effet, les Ossètes, qui occupent aujourd'hui le centre du Caucase, s'appellent entre eux les Irons, conservant ainsi dans leur double nom la trace de l'ancienne nation de l'Oxus et de l'Iran, qui d'abord domina sur la Perse, et qui plus tard ravagea l'Europe sous le nom d'Alains.

Les chroniques géorgiennes rapportent aussi que les Czaares, habitant le pays situé au nord du Caucase, firent irruption entre le Kour et l'Araxe, et emmenèrent beaucoup de prisonniers qu'ils transplantèrent sur le Térek, dans les parages mêmes où sont

aujourd'hui les Ossètes. Leur idiome offre de si nombreuses ressemblances avec le perse, le zend, le curde, que Klaproth les considère comme descendant des Mèdes.

Les Perses donnaient aux Scythes le nom de Saces, qui signifie chiens; le souvenir récent de leurs incursions, qui pouvaient à chaque instant se renouveler, faisait regarder comme nationale une guerre contre eux. Non-seulement, la race dominatrice ou noble prenait les armes pour les combattre, mais tous les peuples soumis étaient obligés d'en faire autant : ce qui rendait les armées innombrables et mettait obstacle à la discipline. Ce fut ainsi que Darius rassembla sept cent mille soldats; mais, comme il s'approchait du pays des Scythes, on lui apporta de la part de l'ennemi un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches; langage symbolique des temps héroïques qu'un sage lui interpréta en ces termes : *Si tu ne t'envoles comme un oiseau, ou ne te caches sous la terre comme un rat, ou ne te plonges dans les eaux comme une grenouille, tu n'echapperas pas aux flèches des Scythes* (1).

Il est, en effet, mal aisé de subjuguer des peuples errants et 503.
sauvages. Après avoir passé le Dniester, le Bog, le Dniéper, le Don, et gagné les steppes nues de l'Ukraine, Darius eut à combattre la même tactique qui, de nos jours, triompha de Napoléon. Les Scythes, fuyant sans cesse devant la cavalerie légère de Darius, dévastaient le pays, tombaient sur la tête ou sur la queue de l'armée, sur les corps détachés, sur les maraudeurs, et disparaissaient aussitôt; aussi, vaincu sans jamais avoir pu combattre, le roi se vit obligé par la faim de faire retraite. Son expédition, néanmoins, ne fut pas sans résultat; car il occupa la Thrace et la Macédoine, mettant ainsi le pied en Europe, où il commença à faire la guerre aux Grecs.

Il fut plus heureux dans son entreprise contre l'Inde, où il avait envoyé d'abord le Grec Scylax pour explorer les pays et reconnaître les contrées le long de l'Indus; il y pénétra ensuite, et soumit à la domination perse le territoire montagneux situé au nord de ce fleuve, qui devint ainsi la frontière de son empire. Cependant, Aryande, l'un de ses satrapes, entreprit une expédition

(1) Dans le Schah-Nâmeh, Dara (Darius) fait présenter au Grec Sekander (Alexandre) une balle, une raquette et un sac de graines de sésame, le traitant en enfant par le don des deux premiers, et le sac faisant allusion à son innombrable armée. Sekander prit la raquette et, s'en servant pour lancer le ballon, il dit : « Voilà comment je ferai sauter la puissance de Dara, et je ferai de son armée comme cet animal de cette graine, » et il la donna à becqueter à un poulet. Il envoya en retour à Dara une coloquinte, par allusion à l'amertume qu'il lui causerait.

en Égypte contre Barca, afin de punir les meurtriers du roi Arcésilas; après avoir détruit cette ville, il en transporta les habitants en Asie. En somme, l'empire de Darius eut pour confins, au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et la péninsule Arabique dont les déserts opposèrent à tous les conquérants une barrière infranchissable; au nord, la mer Noire, le Caucase et la mer Caspienne, qu'aucune armée ne dépassa avant celle de Gengis-Kan; à l'est, l'Indus; à l'ouest, la Méditerranée : l'Euphrate le divisait en deux parts.

La haine des Grecs contre un monarque qui ne cessa de menacer leur indépendance, valut à sa mémoire de violentes attaques; on alla jusqu'à dire qu'un vieillard nommé Ébasus, l'ayant prié de lui laisser au moins un des trois fils qu'il avait sous les drapeaux pour soutenir sa vie défaillante, Darius lui répondit : *Je veux faire plus, je te les laisse tous les trois*, et qu'il les fit égorger. Mais les traditions perses, ainsi que l'injonction qu'il fit aux Carthaginois de s'abstenir des sacrifices humains, nous le représentent bien différemment.

Le fait le plus important de son règne est l'apparition de Zoroastre, le réformateur de la religion.

CHAPITRE III.

RELIGION DES MAGES (1).

La religion des Perses ou Parsis est originaire des mêmes montagnes où prit naissance celle de l'Inde. Simple dans son principe et dirigée vers l'adoration de Dieu, dans la création qui le révèle,

(1) ZOEGA, *Abhandlung*, etc., avec les notes de WELCKER.

J. G. RHODE, *Die heilige Sage und das gesammte Religions-System der alten Baktrer, Meder und Perser, oder des Zendvolks.*; Francfort-sur-Mein, 1820. — Voir aussi dans son *Beytrage zur Alterthumskunde*, etc., l'important traité *Ueber Herodot und die Glaubwürdigkeit seiner Geschichten, besonders in Hinsicht der Religion und Geschichte der alten Perser.*

SEEL., *Die Mithrageheimnisse wahrend der vor-und urchristlichen Zeit*, Aarau, 1823. C'est un assemblage confus de passages empruntés à ses devanciers.

HYDE, *de Religione veterum Persarum*, Oxon., 1700 : le premier qui ait fait des recherches sur le Zend-Avesta. Ce livre sacré fut rapporté par Anquetil du Perron, et publié sous le titre de *Zend-Avesta, ouvrage traduit de Zoroastre*; Paris, 1771. J. K. Kleuker le traduisit en allemand (1776, 1782, 1783),

dans les éléments, dans les fleuves, dans les astres les plus apparents, son culte n'avait point de temples; il était célébré sur la cime des monts par le sacrifice de certains animaux.

On donne aux Perses, pour premier législateur, Hom ou Homanès, que l'on vit paraître sur le mont Albordi, où il habite encore dans un palais soutenu par cent colonnes. Symbolisé par

avec des additions fort importantes, surtout les passages des auteurs grecs et latins sur la religion persane, réunis dans l'introduction.

W. Jones, *Lettre à M. Anquetil*, etc.; Londres, 1771; Meiners et Tychsen, *Mémoires*, dans les *Commentaires de la Société de Gottingen*, ont écrit aussi sur le Zend-Avesta. William Erskine, dans deux mémoires des *Transactions of the literary society of Bombay*, t. II, 1820, nie l'authenticité du livre. Eug. Burnouf a publié une nouvelle traduction des écrits de Zoroastre, dans laquelle il rectifie les erreurs commises par Anquetil.

Rask, *De l'antiquité de la langue zende et de l'authenticité du Zend-Avesta;* Copenhague, 1826.

Eichhorn, *de Deo Sole invicto Mithra,* dans les commentaires de l'Académie de Gœttingue.

On peut voir les discussions engagées entre les Français, les Anglais et les Allemands, sur l'authenticité du Zend-Avesta et sur Zoroastre, résumées par Anquetil et Keukler jusqu'à Tychsen et Heeren, dans une note de M. Guizot sur Gibbon, tome II, p. 7 (Paris, 1819). Rhode, particulièrement dans son grand ouvrage *Die heilige sage*, etc., *Enleitung*, sans rechercher si les innombrables livres attribués à Zoroastre par l'antiquité sont ou non de lui, s'enquiert si les parties que nous en avons aujourd'hui sont vraiment celles que possédaient les anciens Perses; et il soutient, à l'aide de preuves intrinsèques et extrinsèques, que les livres zends sont une portion des livres sacrés que les Perses attribuaient à Zoroastre avant la conquête d'Alexandre, et un fragment des différents Nosks ou livres de l'Avesta. Il s'efforce laborieusement d'assigner une date à ces divers fragments, dont il juge les uns antérieurs, les autres postérieurs à Zoroastre, à qui il en attribue quelques-uns, et notamment le Vendidad. Le Bundehesc pelvi est une compilation d'auteurs d'époques diverses.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1821, puis en 1823, proposa un prix pour la comparaison des monuments qui restent de l'ancien empire persan et chaldéen, soit en édifices, en bas-reliefs, statues, soit en inscriptions, amulettes, monnaies, pierres gravées, cylindres, etc., avec les doctrines et les allégories religieuses contenues dans le Zend-Avesta, ainsi qu'avec tout ce que les auteurs hébreux, grecs, latins et orientaux, nous ont conservé sur les opinions et les usages des Perses et des Chaldéens, en éclaircissant les uns par les autres. Aucun des concurrents n'a jusqu'ici dignement rempli la tâche.

En 1825, elle proposa ce sujet : Déterminer l'origine et la nature du culte de Mithras; signaler ses rapports avec le culte de Zoroastre et avec les autres systèmes religieux répandus dans la Perse; décrire les cérémonies et les emblèmes du culte; faire connaître l'époque et les causes de son introduction dans l'empire romain; remarquer les changements qu'il subit en se combinant avec les opinions religieuses et philosophiques des Grecs et des barbares; en retracer enfin l'histoire aussi complétement que possible, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments de l'art. Le prix fut décerné à M. Félix Lajard, et l'on accorda une mention honorable au baron de Hammer.

l'étoile du Sirius, il est lui-même le symbole de la première parole, l'arbre de la science, de la vie, et sa personnalité s'est perdue au milieu des mille idées astronomiques, physiques, mystiques accumulées sur lui. Peut-être prêcha-t-il aussi aux Indiens sa doctrine toute simple, lorsqu'ils étaient réunis aux Ériens : ce qui expliquerait les nombreuses ressemblances qu'on remarque dans la partie la plus ancienne de leurs croyances. Il paraîtrait que sous le règne de Schemschid, il aurait institué les mages (1), chargés de garder et d'enseigner la loi qui lui avait été révélée ; ils formaient une tribu particulière, comme les Lévites d'Israël, et peut-être comme les Chaldéens d'Assyrie, avec lesquels on les a souvent confondus. Néanmoins, ils ne constituaient pas une caste héréditaire; on les choisissait parmi la fleur de chaque tribu, et leur éducation les faisait passer par différents degrés. D'abord *erbèdes*, ou disciples, ils devenaient ensuite *mogbèdes*, maîtres ou préfets ; enfin, *destour-mogbèdes*, ou maîtres supérieurs. Des étrangers même étaient admis dans leurs rangs par grande distinction, comme le furent Daniel et Thémistocle. Ils portaient une écharpe, non pas au cou comme les brahmines, mais en ceinture, et le *borsom*, faisceau de verges attachées avec un ruban. Ils avaient à subir un long noviciat pour exercer leur patience; ainsi, il leur fallait creuser la terre jusqu'à ce qu'ils trouvassent de l'eau, passer à travers le feu, jeûner dans la solitude. Tout ce qui concerne la religion et la science était de leur ressort, comme interpréter les livres sacrés, observer le cours des astres, deviner l'avenir d'après leurs divers aspects et d'après les songes. Ils prenaient aussi part aux affaires publiques, étaient chargés de l'éducation du roi, siégeaient dans le conseil et dans les tribunaux, se mêlaient de l'administration du royaume, bien qu'ils n'eussent pas le sceptre, et, par l'autorité du ciel, ils limitaient celle du monarque.

Il serait extrêmement difficile de dire quelle était précisément l'ancienne doctrine des mages médo-bactriens ; mais l'antiquité est unanime pour leur attribuer le culte du feu, joint au sabéisme et à l'astrologie, éléments communs à presque toutes les religions antiques. Il paraît qu'ils croyaient à deux principes (2), repré-

(1) *Mag* ou *mog*, dans la langue pelvi, signifie prêtre; dans l'ancien idiome irlandais, science; en langue arménienne, sage.

(2) Dans le système des deux principes, très ancien et dominant en Orient, le principe du bien est assimilé au jour, celui du mal à la nuit. Cela explique beaucoup de passages de l'Écriture, où le bien est indiqué par la lumière, et le mal par les ténèbres. Ainsi, nous lisons dans les psaumes : *Exortum est in te-*

sentés par la lumière et les ténèbres; mais ils conservaient un ancien culte de Mithras en rapport avec celui des Assyriens et des Indiens.

La réforme que Zoroastre introduisit dans un temps de civilisation avancée, ne permet pas de reconnaître le sens primitif et les applications naturelles des noms et des hiérarchies.

Zoroastre est un de ces grands noms autour desquels la tradition accumule les faits les plus éloignés et les plus divers, et dont la trop vive splendeur confond au lieu d'éclairer. Quelques-uns le font vivre six mille ans avant notre ère; Volney le croit contemporain de Ninus, douze siècles avant J.-C.; d'autres voient le Darius, fils d'Hystaspe des Grecs, dans Gustasp contemporain de Zoroastre; ce qui placerait ce dernier à la fin du sixième siècle (1).

nebris lumen rectis corde, — *Fiant viæ eorum tenebræ*; et dans l'Évangile : *Qui in tenebris et umbra mortis sedent;* et dans la première épître de saint Jean : *Quoniam Deus lux est*, avec ce qui suit dans les chapitres I et II. Job dit : *Rursus post tenebras spero lucem;* l'Évangile : *Vos estis lux mundi.* C'est dans ce sens que nous implorons pour les morts la lumière éternelle, et que ceux qui nous aiment *empruntent au soleil une étincelle, pour illuminer notre demeure souterraine* (Foscolo). Peut-être faut-il entendre ainsi les ténèbres palpables de l'Égypte; quelques-uns ont pensé que le *Fiat lux* de la Genèse se rapportait à la création des anges, comme la séparation des ténèbres au châtiment infligé aux rebelles.

On voit sur beaucoup de vases étrusques une étoile au front de certains personnages, peut-être pour indiquer les bons; comme chez nous l'auréole distingue les saints. Hésiode appelle la nuit mère de toute tristesse, Homère appelle φῶς ou φάος toute félicité; dans le premier livre de l'Iliade, il compare à la nuit Apollon irrité, et, dans le onzième de l'Odyssée, comme dernier trait de l'horrible peinture qu'il fait d'Hercule, il le compare à la nuit ténébreuse. Secourir les phalanges en déroute, c'est leur porter la lumière, et les capitaines disent : « Voyons s'il y a moyen de porter là la lumière! »

(1) Gorres, Hyde, Anquetil, Kleuker, Herder, J. Mueller, Malcolm, Hammer et autres. — Heeren, combattant l'opinion de Kleuker et de Tychsen, nie absolument que l'apparition de Zoroastre soit aussi récente, et il inclinerait à la rapporter au temps de Cyaxare, quatre-vingts ans avant Darius, mais non pas à coup sûr postérieurement au septième siècle av. J.-C. Platon fit le premier mention de Zoroastre, qu'il dit fils d'Oromaze (*Alcibiade*, I). D'autres le nomment *Zaratas*, *Zaratus*, et assignent à son nom différentes étymologies. En zend, on l'appelle *Zeretoschtro*, en pelvi *Zeratoscht* ou *Zeradoscht*, en parse *Zerduscht.* De quelque manière qu'on écrive ce nom, il paraît se rapprocher de *Zere*, couleur d'or, épithète donnée à *Hom* et à *Taschter*, étoile de Sirius. Souvent, dans les livres parses, on y joint le titre honorifique de *sapetme* ou *sapetman.* Les anciens lui attribuaient une quantité d'oracles magiques, que l'on crut longtemps des impostures néoplatoniciennes; mais la découverte des livres zends démontra que le fond du moins et les idées capitales sont antiques (*Sibyllina oracula; accedunt oracula magica Zoroastri;* Amsterdam, 1689, édit. de Gallæus ; — Tiedmann, *Quæstio quæ fuerit artium magicarum origo;* Marburg, 1787).

Mais, dans les anciens classiques, on ne trouve aucun témoignage qui le fasse aussi récent, tandis que plusieurs écrivains fixent son existence à une époque beaucoup plus reculée; ce qu'on vit surtout, lorsque l'école d'Alexandrie, par opposition au christianisme, rattacha au nom de ce philosophe tant de traditions, dont quelques-unes le font même roi de la Bactriane, en guerre avec Ninus et Sémiramis. Au contraire, parmi les nombreux auteurs qui ont parlé du règne de Darius, dont ils furent très-rapprochés, aucun ne signale la récente apparition de Zoroastre, et peut-être faut-il regarder comme fortuite la concordance du nom de Gustasp avec Hystaspe, sur laquelle s'est fondée l'incertaine critique du siècle dernier, critique favorisée par l'ignorance, du reste ancienne, des Perses eux-mêmes (2). Il est certain que les Naskas furent autrefois traduits du zend en pelvi, et que le pelvi, dès le troisième siècle de notre ère, ne se conservait plus que comme langue sacerdotale. C'est là un indice de la haute antiquité de ces livres, et, peut-être, cette version en pelvi se fit au temps de Darius, dont, peut-être encore, il était la langue nationale. Aussi, la tradition fait vivre alors un Zoroastre qui réforma la religion de son pays; mais nous sommes disposé à croire qu'il a été précédé par d'autres du même nom, comme d'autres aussi portèrent le nom de Bouddha et de Jésus, et que l'histoire de Zoroastre n'est pas tant celle de l'auteur ou des auteurs de sa doctrine, que de la doctrime elle-même et de ses transformations.

Zoroastre n'est pas une incarnation de Dieu comme dans le brahmisme, mais un mortel distinct, à qui Ormuz s'est communiqué, en lui révélant l'ordre de l'univers, la voie du bien et du mal. Les Fagordis exposent les dialogues entre le législateur qui interroge, et le dieu qui répond. Il se dit envoyé par Ormuz pour raviver le culte jadis institué par Uscheng, Schemschid et Hom, et pour apporter la loi écrite après la loi naturelle et la loi révélée. Pure émanation de la Divinité, il naquit et mourut sans avoir fait souffrir la moindre partie animale ou végétale de la création, et la lumière s'épanchait de toute sa personne. Il visita le ciel, où il reçut d'Ormuz la parole de vie (Zend-Avesta.) Il descendit aux enfers; puis, sa mission accomplie, il se retira sur le mont Albordi, où il resta absorbé dans la méditation et dans la piété (1).

(1) Dès le sixième siècle de notre ère, Agathias, dans son histoire de Perse, dit : « Dans quel temps fleurit ce Zoroastre ou Zaradas, on ne le sait pas. « Les Perses disent seulement qu'il vécut sous Hystaspe, sans ajouter autre « chose; de telle sorte qu'on ignore si ce fut sous le père de Darius, ou sous « tout autre Hystaspe. »

(2) Selon d'autres légendes, Zoroastre était un mage qui, retiré dans une grotte,

Voilà en résumé ce que rapportent les légendes. En effet, le dernier Zoroastre dut être un mage de la Médie septentrionale. On dit qu'il fut en relation avec les Chaldéens de Babylone et les docteurs hébreux répandus dans la Perse; il avait discuté avec les brahmines, mais plus encore avec les mages de la Bactriane, où il commença ses prédications. Il paraît que de son temps les mages, divisés en un grand nombre de sectes, s'occupaient de soins ambitieux et d'intrigues de cour, tandis qu'ils laissaient le vulgaire sans foi véritable et livré à des superstitions absurdes. Rien de plus naturel, par conséquent, que l'empressement avec lequel

apprit les vertus des herbes et des plantes; il acquit ainsi une puissance prodigieuse, et endurcit son corps au point de résister à l'action du feu.

Quand il priait, il se tenait sur un seul pied, et, gémissant devant Dieu du désordre des hommes, il le conjurait de lui enseigner le moyen de les ramener à la vertu. Comme il était un jour dans cette attitude, un ange lui apparut et lui dit : « Ami de Dieu, à quoi penses-tu ? — Je pense, répondit-il, aux moyens de réformer les hommes, et je crois que Dieu seul peut me les enseigner. Mais qui pourrait me conduire au trône de l'Être suprême ? — Moi, » reprit l'ange; et, l'ayant purifié, il le transporta dans les cieux devant l'Éternel, qui vit au milieu des flammes. Dieu lui découvrit ses secrets et lui donna le Zend-Avesta. Il avait d'abord demandé de vivre éternellement pour continuer à instruire les hommes; mais Dieu lui ayant révélé les désastres dont la Perse aurait à souffrir, et lui ayant appris que le monde deviendrait pire en vieillissant, il ne désira pas dépasser le terme prescrit pour sa mission.

Le malin génie chercha à le détourner de son entreprise et à le séduire par l'appât des honneurs et des plaisirs; mais il resta inébranlable et convertit d'abord ses parents, puis un grand nombre de Perses. Il se présenta devant Darius, fils d'Hystaspe, et mit sous les yeux de ce prince le Zend-Avesta, la Soudra, robe des mages, et la ceinture sacrée. Le roi le requit de fournir témoignage de sa mission par des miracles, et Zoroastre, outre l'épreuve du feu, fit croître rapidement un cyprès. Alors le roi le favorisa; mais les mages tramèrent sa perte, et, ayant mis dans sa chambre des os de chien, des ongles et des cheveux de mort, ils l'accusèrent de magie; de sorte que le roi le fit emprisonner. Cependant un des chevaux de Darius étant tombé malade, Zoroastre promit de le guérir, à la condition que le roi ferait faire le procès à ses accusateurs et embrasserait sa doctrine; ayant obtenu l'assurance que ces conditions seraient remplies, il guérit le cheval. Darius lui demanda quatre dons : de pouvoir s'élever au ciel et revenir sur la terre à son gré; de savoir ce que Dieu faisait dans un moment donné et ce qu'il ferait ensuite; d'être immortel et invulnérable. Zoroastre répondit que Dieu n'accordait pas tant de dons à un seul homme, mais qu'il prierait pour qu'ils fussent répartis entre plusieurs personnes : de la sorte, le premier fut accordé à Darius, le second à son magicien, les deux autres aux fils de Darius. Le prophète fit part à chacun du don qui lui était échu au moyen d'une rose, d'une grenade, d'une coupe de vin et d'une coupe de lait.

Sa religion une fois établie, il alla résider à Balk avec le titre de chef suprême des mages. Il voulut convertir Argiaspe, roi des Scythes; mais celui-ci, irrité de son insistance, entra à main armée dans la Bactriane, défit les armées de Darius, massacra Zoroastre avec quatre-vingt mille prêtres, et détruisit leurs temples.

fut accueillie la réforme de Zoroastre; en effet, les princes Lohrasp, Gustasp, Bahman, lui prêtèrent successivement leur appui, de sorte qu'elle devint, comme il arrive presque toujours en Orient, une réforme politique, et contribua à l'affermissement de la dynastie de Darius.

Zoroastre ne fonda rien de nouveau, mais réforma ce qui était, comme le prouve la nature même de son code, où tout est réglé, défini, abstrait, et qui d'ailleurs est moins étendu, moins grandiose dans la forme et dans le fond que ne le sont les plus anciens livres sacrés. Son attention se porte spécialement sur la morale; il représente l'opposition des deux principes comme une lutte dont une chute première fut la cause, et qui finira par une rédemption. On aperçoit néanmoins dans quelques passages une doctrine moins méditée et qui se rapproche plus de celle de l'Inde; dans d'autres brille encore un rayon de l'unité primitive, comme lorsque Ormuzd dit : « Mon nom est le principe et le centre de « toute chose; mon nom est Celui qui est, qui est tout, qui con- « serve tout (1); » comme aussi dans ces expressions : « Le Verbe « donné par Dieu, parole de vie et d'activité, qui était avant l'eau, « le ciel, la terre, les animaux, les plantes; avant le feu, l'homme « pur, les dévis; avant tous les biens, tous les germes purs (2). »

Le Zend-Avesta a deux parties distinctes, écrites en deux langues différentes, le zend et le pelvi. Les livres zends sont tous canoniques : le *Vendidad*, ou militant, ainsi nommé du combat contre le mal; l'*Izesne*, élévation de l'âme; les *Vispereds*, chefs des êtres. Ces trois livres réunis forment le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire que les prêtres doivent réciter chaque jour avant le lever du soleil. Ils sont suivis du *Iescht-Sadé*, recueil de prières en zend, pelvi et parsi; du *Sirouzé* ou trentaine, espèce de calendrier liturgique, et du *Bundehesc*, ou *ce qui fut créé dès le commencement*, livre pelvi qui renferme une cosmogonie et une encyclopédie scientifique de tout ce qui concerne la religion, le culte, l'astronomie, les institutions civiles, l'agriculture.

Ces livres sont à l'Arie ce que le Pentateuque est à la Judée; seulement nous les connaissons depuis très-peu de temps, et d'une

(1) *Yaçna*, p. 19.

(2) *Iescht Ormuzd*, p. 145 du t. II du *Zend-Avesta* d'Anquetil.

On lit au commencement du Yaçna : « J'invoque et je célèbre le créateur « Aoura-Mazda, lumineux, étincelant, très-grand et très-bon, très-parfait et « très-fort, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possède la vé- « ritable science, source de béatitude; qui nous a créés, formés, nourris : il est « le plus parfait parmi les êtres intelligents. »

manière imparfaite. Anquetil, qui traduisit le Zend-Avesta, n'avait pas une notion suffisante du zend; aussi sa version, outre qu'elle est incertaine et superficielle, se trouve-t-elle remplie, non-seulement d'erreurs grammaticales, mais encore de contre-sens théologiques occasionnés par les gloses des docteurs de Surate. Burnouf pénétra bien plus avant dans cette langue; malheureusement il n'a donné qu'une petite partie du Yaçna.

Le Zend-Avesta, comme tous les codes des premières religions, n'offre pas un système complet de cosmogonie, mais seulement une légende, qui même n'est ni ordonnée ni entière ; de sorte que souvent le caprice décide du choix et de la disposition de ces fragments épars. Il ne faut donc pas s'étonner si les récits varient. Nous adopterons dans le nombre celui qui nous paraît le plus suivi et le mieux raisonné (1).

Dieu est le principe du bien, et de lui il ne dérive que du bien; il est dans la nature, mais la nature est distincte de lui, et en est comme le vêtement. Sa puissance est donc plutôt ordonnatrice que créatrice, l'espace et le temps subsistant de toute éternité comme lui.

Au commencement la terre était parfaite, et Ormuzd dit à Sapetman Zoroastre : « J'ai donné un lieu de délices et d'abondance, « comme personne ne peut en donner un d'égal; si je n'avais pas « donné, ô Sapetman Zoroastre, ce lieu de délices, personne ne « l'aurait donné. Ce lieu est le pur Aryana, qui au commen- « cement était plus beau que le monde entier, lequel existe par « ma puissance. Rien n'égalait la beauté de ce lieu donné par « moi (2). »

Zoroastre ne dit pas comment naquit le génie du mal et de la négation. Il entre dans le monde aussitôt que le monde existe; mais, comme il n'apparaît qu'avec la création et ne fait que nier, il faut le placer au-dessous d'Ormuzd. « Au commencement du « monde céleste, il me dit : Tu es la Perfection, je suis le Mal. « L'homme ne sera pur ni dans ses pensées ni dans ses paroles; « il n'y aura ni intelligence, ni obéissance, ni paroles, ni action, ni « loi (2). Moi qui suis Ormuzd, moi qui suis le juste, le pur, après « avoir fait ce lieu pur dont la lumière brillait de loin, je che- « minai dans ma grandeur. Alors le serpent me vit, et cet Ahri- « mane plein de mort produisit contre moi neuf, neuf fois neuf,

(1) Nous abandonnons ici Kleuker, Goerres et Creuzer, pour suivre Rhode, bien qu'il soit en général trop systématique.

(2) *Vendidad*, frag. 1.

(3) *Yaçna*, frag. 44.

« neuf cents, neuf mille, quatre-vingt mille envies. Rends-moi le « premier état, ô parole sainte, toi qui es toute la lumière (1). »

La religion des Perses a pour idée fondamentale la dualité de la lumière et des ténèbres, et une lutte entre ces deux principes, qui doit se terminer par le triomphe du premier. Ils sont personnifiés dans Ormuzd, pure lumière, et Ahrimane, génie du mal, que l'envie rendit pervers de bon qu'il était dans l'origine. Il était naturel que, chez un peuple guerrier, l'opposition constante de ces deux génies fût considérée comme un combat perpétuel, et le monde entier comme une arène partagée en deux camps rivaux, savoir : le ciel et l'abîme en dehors de la nature; ici-bas l'Iran, terre d'Ormuzd, et le Touran, pays de ténèbres et de malice, repaire de barbares nomades, éternels ennemis des Perses. Ainsi, tandis que le brahmanisme fait Dieu auteur du bien et du mal, le magisme fait celui-ci distinct de celui-là ; ce qui met en face du Dieu bon un Dieu méchant, également éternel et indépendant. *Zervan-Akérène* (2), l'Éternel, est le principe suprême qui donna naissance à Zervan, c'est-à-dire au temps. Du trône de l'Éternel sortit le Verbe primitif, *Honover*, le grand *Fiat*, qui produisit toutes les choses bonnes. Ormuzd ne cesse jamais de prononcer cette parole que répètent avec lui les génies disséminés partout ; les prières que les mages, en se remplaçant les uns par les autres sans interruption, devaient prononcer dans les temples selon la diversité des jours et des positions du soleil, sont la constante répétition de ce grand mot sur la terre. Si ce mot cessait de retentir dans le ciel et d'avoir son écho sur la terre, le monde périrait à l'instant. La loi de Zoroastre en est comme le corps ; c'est pour cela qu'elle est appelée Zend-Avesta, ou parole vivante.

Une lutte de douze mille ans se prolonge entre le bon et le mauvais principe, qui règnent alternativement sur les quatre âges dans lesquels est divisé cet espace de temps. Durant le premier, Ormuzd règne seul ; Ahrimane apparaît dans le second, mais soumi encore ; dans le troisième, qui est l'âge courant, il déclare la guerre au bon principe ; dans le quatrième, qui est l'âge à venir, il prévaudra jusqu'à ce que s'accomplisse, à la fin des siècles, le triomphe du bien.

Ormuzd, avec la parole *Honover*, créa, avant toutes choses, les

(1) *Vendidad*, pag. 51.

(2) *Zervan-Akérène* signifie temps absolu. Il paraîtrait donc que les sectateurs de Zoroastre admettaient pour principe le temps, tandis que les bouddhistes voyaient le leur dans un espace lumineux comprenant tous les germes des êtres futurs.

six puissances appelées *amschaspands* par les Parses. Le premier est *Bahman*, ou le bon vouloir ; le second, *Ardibehesct*, la sincérité ; le troisième, *Schariver*, l'équité ; le quatrième, *Sapandomad*, la piété, génie particulier de la terre ; le cinquième, *Kordad*, la puissance ; le sixième, *Amerdad*, l'immortalité. A la suite de ces archanges viennent vingt-huit *izeds*, rois ou chefs de l'armée céleste (1), et autant de *fervers*, ou anges, qu'il y a d'êtres. La loi a son ferver, qui est son esprit et sa vie. Ormuzd a le sien, puisque l'Éternel se contemple dans le Verbe tout-puissant, et cette image de l'être ineffable est le ferver d'Ormuzd. Chaque jour a son ange ; l'année a le sien, toutes les conceptions de l'esprit et les affections ont le leur. Les fervers sont, en un mot, le monde invisible, type du monde visible ; ainsi la religion des mages se présente sous l'aspect d'un véritable idéalisme, avec un caractère essentiellement moral. C'est pourquoi la liturgie offre de fréquentes invocations aux anges et les litanies de leurs perfections ; l'adoration de ces anges est un abus qui devait s'introduire facilement dans le magisme.

Ormuzd façonna d'abord la voûte des cieux, puis la terre sur laquelle elle est étayée, et où il éleva le mont Albordi, dont la cime se dresse à travers toutes les sphères célestes jusqu'à la lumière primitive. C'est là qu'il fixa son séjour. Du sommet de cette montagne, le pont *Chinevad* conduit à la voûte des cieux (*Gorotman*), demeure des fervers et des bienheureux, suspendue sur l'abîme (*Douzak*) où règne Ahrimane.

Afin de soutenir la lutte contre Ahrimane, lutte qu'il savait devoir

(1) Quelques-uns veulent reconnaître les sept planètes dans les sept amschaspands, d'autres le soleil, la lune, le feu, l'eau et leurs différents aspects ; mais, dans le véritable système du Zend-Avesta, ce sont des êtres mythologiques très-complexes. PLUTARQUE les représente sous un singulier point de vue lorsqu'il dit : « Oromaze créa six dieux : le premier de la bienveillance, le second de la vérité, le troisième de la justice ; puis ceux de la science, de la richesse, de la joie, fruit de la vertu. » (*D'Isis et d'Osiris*, ch. XLVII.) Les noms des vingt-huit izeds ou génies sont : *Mithras*, *Corseid*, *Aban* (génie de l'eau), *Aser* (du feu), *Anahid* (planète de Vénus), *Aniran* (première lumière), *Ard* et *Arsching* (femelles), *Ardvisour* (céleste source des eaux ; vierge, fille d'Ormuzd), *Arstad* (génie de l'abondance), *Asman* (ciel, opposé à *Douzak*, l'abîme), *Barzo* (génie de l'Albordi, auxiliaire de *Taschter-Beram*), *Daman*, *Din* (génie de la loi), *Farvardim* (génie des fervers), *Gosc* (qui donne tous les biens), très-rapproché de *Goschoroum* (âme des animaux), *Mah* (la lune), *Mansrespand* (génie de la parole divine), *Neriosengh* (génie du feu qui anime les rois), *Parvand* (en rapport avec *Ard*), *Ramesné Carom* (génie de la révolution du temps et du ciel, ainsi que des plaisirs durables), *Rasné Rast* (génie de la vérité et de la justice), *Serosc Taschter* ou *Tir* (astre de la pluie), *Vad* (génie du vent), *Venant* (astre qui donne la santé), *Zemiad* (génie de la terre). Voy. le *Zend Avesta* de KLEUKER, I, 16 ; RHODE, HAMMER, SEEL, etc.

commencer à la fin du premier âge, Ormuzd tint prête une armée splendide dont faisaient partie les cieux, le soleil, la lune et les étoiles. Il réserva pour lui la dernière des trois sphères célestes, où il établit son trône au sein de l'ineffable lumière; au-dessus de ce trône il plaça le soleil, qui tourne autour de la terre dans une sphère supérieure, puis la lune, qui gravite dans une sphère un peu plus basse; enfin il distribua dans une région plus inférieure encore les cinq planètes secondaires et l'innombrable multitude des étoiles. Les astres sont divisés en douze bataillons dirigés par les constellations zodiacales, et ils forment en tout six millions quatre cent quatre-vingt mille êtres combattant contre Ahrimane. Quatre sentinelles veillent aux quatre points cardinaux, et une cinquième est postée au centre.

Ahrimane, venant du sud et s'étant allié aux planètes, opposa à la création des êtres de lumière celle des êtres ténébreux, égaux aux premiers en nombre et en force. Eschem, démon de l'envie, avec sept têtes, est le chef des *dévis* et l'antagoniste de Sérosc, prince de la terre; des génies inférieurs obéissent aux sept dévis principaux. Les fils de la lumière croient et adorent; ceux des ténèbres disent *peut-être*.

Quelques efforts que fît Ormuzd pour conserver la paix, Ahrimane, ne respirant que la haine et la colère, engagea le combat; mais bientôt, ébloui, confondu à la vue de l'Éternel et des fervers, il renonça à son entreprise, et, vaincu par la parole puissante du Bien, il fut plongé dans l'abîme, où il passa toute la seconde ère.

Cependant Ormuzd continuait la création lumineuse; mais Ahrimane, loin de s'endormir, opposait à chaque créature de lumière, une créature de ténèbres douée d'une puissance égale. Ainsi naquirent d'autres dévis et leurs chefs, distribués dans un ordre analogue aux amschaspands et aux izeds.

Les deux créations terminées, Ormuzd régnait encore seul avec les siens sur la terre, et avait produit le taureau primitif, contenant le germe de toute la vie organique, quand Ahrimane, au commencement du troisième âge, voyant son temps arrivé, envahit le royaume d'Ormuzd. Il s'avança à la tête de sa légion, qu'il laissa en arrière pour s'élancer contre les cieux; mais il fut saisi d'un tel effroi qu'il sauta de là sur la terre sous la forme d'un serpent : il pénétra jusqu'au centre du globe, se glissant dans tout ce qu'il contenait, même dans le taureau et dans le feu, symbole visible d'Ormuzd, et le souilla de fumée. De la terre il remonta au ciel, à la tête des siens, en répandant partout l'impureté et les ténèbres ; enfin Ormuzd, avec ses anges et les fervers des justes, le refoula de

nouveau dans le profond Douzak, après une bataille de quatre-vingt-dix jours et d'autant de nuits. Cependant il n'y demeura point, et, s'étant frayé un chemin à travers la terre, il partagea l'empire avec Ormuzd. Depuis lors, tout ce qui est entre le ciel et la terre resta divisé en lumières et en ténèbres, en jour et en nuit.

Le taureau mourut de ses blessures; mais de son épaule droite sortit *Kaïoumort*, le premier homme; de la gauche, *Goschoroum*, âme du taureau, qui devint le génie tutélaire de la création animale. Ormuzd fit naître de Goschoroum deux autres taureaux, d'où provinrent toutes les espèces d'animaux purs. Leurs cornes produisirent les fruits; leur nez, les plantes potagères; leur sang, le raisin; leur queue, vingt-cinq espèces de grains. Ahrimane se vengea en créant un monde impur : de là, deux séries d'êtres vivants qui sont ici-bas dans une hostilité perpétuelle.

Mais Ahrimane ne sut rien opposer au premier homme; c'est pourquoi il résolut de le faire périr. Kaïoumort, mâle et femelle, accomplissait alors sa trentième année. Au moment de sa mort, sa liqueur prolifique s'épancha sur le sol, où le soleil la purifia; des génies tutélaires veillèrent sur elle; après quarante ans révolus, Ormuzd en fit sortir un arbre qui continua à croître durant dix années, sous la figure d'un homme et d'une femme accouplés. Ses fruits étaient dix couples humains à chaque récolte, et dans le nombre furent Meschias et Meschiane, premiers parents de l'espèce humaine.

Ils vivaient innocents et purs; mais, séduits par Ahrimane, ils burent du lait de chèvre et goûtèrent certains fruits qui leur firent perdre les cent béatitudes, une seule exceptée. La femme fut la première à sacrifier aux dévis. A cinquante ans, ils engendrèrent Siamek et Veschak. Ils moururent à cent ans, et ils subiront dans les enfers le châtiment de leur péché jusqu'au jour de la résurrection.

La mort ne fut introduite sur la terre que par Ahrimane, à cause du péché du premier homme; mais elle est une délivrance pour le Perse, qui lui doit la fin de sa lutte contre le mal. Les âmes des mortels, créées toutes dès le principe par Ormuzd, habitent le ciel, d'où elles sont contraintes de descendre pour s'unir aux corps et accomplir le pèlerinage terrestre, sentier à double issue. Celles qui ont fait le bien, sont reçues par les esprits célestes et conduites au pont Chinevad sous la garde du chien Soura (1); les autres y sont

(1) Chez les Égyptiens, c'est *Sirius Anubis* qui guide les âmes, et il est, ainsi que le Soura des Perses, préposé comme sentinelle à la garde des étoiles. Nous

traînées par les dévis. Là, elles sont toutes jugées par Ormuzd : celles des justes traversent le pont et sont accueillies dans le séjour de la félicité, au milieu des transports de joie des amschaspands; celle des méchants sont précipitées dans l'abîme, au sein de tourments atroces qui dureront en proportion des péchés, et qui peuvent être abrégés par les expiations des parents et des hommes d'une vie sainte; mais la plupart y resteront jusqu'à la consommation des siècles.

Avant qu'elle arrive, et lorsque les hommes, livrés à la merci d'Ahrimane, auront enduré tous les maux, Ormuzd enverra le prophète Sosiosc pour les préparer à la résurrection universelle. Tout à coup Gourzscher, comète malfaisante, se dérobant à la garde de la lune, s'élancera sur la terre et l'embrasera. Tous les êtres, Ahrimane lui-même et les siens, devront passer à travers ces torrents de flammes pour se purifier durant un espace de temps proportionné (1). Puis, l'incendie éteint, il en sortira une terre nouvelle, pure, parfaite, telle qu'elle était au moment de la création, et qui ne périra plus. Ormuzd y apparaîtra d'abord, puis Ahrimane, chacun avec les siens, comme prêtres de l'Éternel, pour célébrer ses louanges, consommer le sacrifice et faire régner sa sainte loi (2).

avons laissé aux lecteurs le soin de remarquer les concordances de cette cosmogonie avec celles d'autres religions.

(1) Plutarque rapporte une opinion, soutenue encore par une secte des Parsis et appuyée sur certains passages des livres sacrés, selon laquelle Ahrimane et les siens, essentiellement pervers, seraient anéantis.

(2) MM. Vullers et Olshausen s'étaient proposé de recueillir et de publier tout ce qu'ils trouveraient chez les Orientaux de relatif à Zoroastre ; nous ne savons s'ils persistent dans cette intention. Vullers a déjà fait paraître : *Fragmente über die Religion des Zoroasters* (Bonn, 1831), avec des commentaires étendus où sont cités plusieurs passages d'auteurs divers qui fournissent des lumières sur cette religion. Nous rapporterons deux courts extraits de l'*Oulemaï Islam*, autrement interprétés que par Anquetil et Vullers, et conformes à la correction de Sylvestre de Sacy.

A cette demande : « Le monde est-il éternel ? » il est répondu comme il suit :

« Tout ce qui est susceptible de formation et de destruction a nécessairement une cause. Avoir une cause ne saurait convenir à Dieu. Il faut donc conclure que le monde n'a pas toujours existé et qu'il fut créé. Or une chose créée doit avoir un créateur. En outre, dans la religion *pelvi* (c'est-à-dire des anciens Perses), professée par les disciples de Zoroastre, on croit le monde créé; or une chose créée suppose de nécessité un créateur. Mais qui le créa ? quand ? comment ? pourquoi ?

« Dans la religion de Zoroastre, il est évident que tout fut créé, excepté le Temps; le créateur est le Temps, puisque le Temps n'a ni limites, ni hauteur, ni profondeur (racine); il a toujours été et sera toujours. Quiconque a l'esprit sain ne demandera pas d'où vient le Temps. Malgré ces prérogatives insignes pos-

Chacun aura pu remarquer que les connaissances astronomiques se mêlent à ces doctrines, de même que dans tout le système persan. Les douze mille ans dans l'espace desquels se développe la création céleste et terrestre, divisés en quatre âges, sont empruntés à la division de l'année en mois et en saisons; il est même dit, dans quelques passages du Zend-Avesta, que la création fut terminée en six époques et trois cent soixante-cinq jours : ce fut en mémoire de cela que Schemschid institua l'année, distribuée en six Gahambars, du nom des six fêtes célébrées par Ormuzd après chacun de ses travaux. Ces fêtes étaient rappelées par les solennités des Perses. Le *Neurouz*, ou nouvel an, se célébrait au mois de *farvardin*, vers l'équinoxe de printemps (1); le *Meherdgian*, ou

sédées par le Temps, il n'était personne qui voulût lui donner le nom de créateur. Et pourquoi? Parce qu'il n'avait rien créé. Il créa ensuite le feu et l'eau; et lorsqu'il les eut mis en contact, Ormuzd reçut l'existence. Alors le Temps fut créateur et seigneur, par suite de la création opérée...

« Le Temps fixa la durée et la divinité d'Ormuzd; et la mesure est de douze mille ans. Il fit le firmament, l'empyrée et les principales étoiles qui y sont attachées (les constellations); il assigna mille ans à chacun des douze signes qui sont dans le firmament. L'œuvre spirituelle (la création des esprits) fut terminée en trois mille ans; alors le Bélier, le Taureau et les Gémeaux dirigeaient le monde chacun pendant un espace de mille ans.

(1) Parmi les nombreuses fêtes des Persans modernes, quelques-unes remontent très-haut. Celle de *Goul-ryze*, c'est-à-dire de la profusion des roses, est déjà mentionnée par les anciens comme d'usage à l'entrée des rois. Il faut ajouter la fête des flammes (*Idi-niram*), celle des eaux (*Abri-Zegan*), celle des sacrifices (*Idi-Kourban*), le *Ramazan* et le petit *Bayram* à la musulmane, l'*Aschoura* ou martyre de Houssan et Houssein. Mais la plus splendide de toutes et la seule qui soit civile est celle du nouvel an (*Neurouz*).

Le jour de l'équinoxe du printemps, des salves de canons et de mousquets annoncent la fête au peuple. Les astrologues se rendent en costume magnifique au palais du roi ou du gouverneur de la province, quelques heures avant l'équinoxe, pour en observer l'instant. Ils font un signal lorsqu'il est arrivé, et alors les décharges d'artillerie, les fanfares, le son des timbales, des cors et des trompettes, retentissent dans les airs. A Ispahan, pendant les huit jours que dure la fête, la musique ne cesse pas devant la porte du roi; on y voit des danses, des feux d'artifice, des comédies, comme dans une foire, et c'est une huitaine de réjouissances générales.

Les Persans appellent aussi cette solennité la *Fête des habits neufs*, parce qu'il n'est personne, si pauvre qu'il soit, qui ne renouvelle alors les siens, et les riches en changent chaque jour. On fait partout échange de cadeaux, et l'on s'envoie la veille des œufs peints ou dorés. Le roi en distribue quelques cents dans son sérail, aux principales dames, dans de riches bassins. L'œuf est revêtu d'or, et l'on voit sur les côtés quatre figurines ou miniatures très-fines. Il y en a qui coûtent jusqu'à 300 sequins.

Le moment de l'équinoxe passé, les grands, la tête couverte du *tadge* orné de pierres précieuses, vont souhaiter la bonne fête au roi, dans la voiture la plus légère qu'ils puissent se procurer, et tous lui offrent des présents, des bijoux, des

fête de Mithras, à l'équinoxe d'automne : elles duraient six jours, les autres quatre. Ces six solennités sont indiquées dans leur calendrier, qui est le mieux distribué parmi ceux des anciens, sous les titres de fêtes du soleil, du feu, de la victoire, de la liberté, du

œufs, des étoffes, des parfums, des objets rares, des chevaux ou de l'argent, en proportion de leur rang et de leur fortune. La plupart donnent de l'or, et s'excusent en disant qu'on ne trouve plus au monde rien d'assez beau pour entrer dans la garde-robe de Sa Majesté. Ceux qui sont employés dans les provinces adressent aussi au roi leurs compliments et leurs dons, sans exception aucune, chacun cherchant à l'envi à surpasser les autres et soi-même. Qu'on se figure dès lors combien le roi accumule durant ces jours de fête; il en distribue ensuite une partie parmi la foule immense du sérail. »

On évalue à un million et demi de tomans (46 francs chacun), c'est-à-dire à 69 millions de francs, ce que le roi recueille en dons de ce genre, appelés le *pichkech;* et il est d'usage que personne ne se présente sans quelque cadeau devant le monarque persan. Plutarque et Élien nous racontent que le roi Artaxerxès Mnémon rencontra un jour un certain Sinétès qui, pris à l'improviste et n'ayant aucun présent à sa portée, courut puiser un peu d'eau limpide dans le creux de sa main; simple don qui, accompagné de paroles flatteuses, fut très-agréable au prince. Un autre, nommé Omisès, offrit au même souverain une grenade d'une grosseur extraordinaire, et le roi, concluant de là que cet homme ferait prospérer de même toute autre chose, l'investit de hautes fonctions. L'anecdote est, du reste, conforme au génie des Orientaux tant anciens que modernes.

Pour revenir au *Neurouz*, Chardin, auquel nous empruntons ce récit, continue en disant que les grands passent la journée à recevoir les visites et les dons de ceux qui dépendent d'eux, l'usage invariable en Orient étant que l'inférieur donne au supérieur, le pauvre au riche, depuis le mendiant jusqu'au roi. Les plus dévots passent, s'ils le peuvent, les premiers jours en prière dans leur logis. Ils se purifient à la pointe du jour en se lavant tout le corps, puis ils mettent du linge blanc, s'abstiennent des femmes, font des oraisons extraordinaires, outre leurs prières habituelles; enfin ils lisent le Koran et autres livres de piété, pour se procurer une année heureuse.

Les Persans sont chiytes, comme on sait; prétendent qu'Ali a reçu de Mahomet le califat le jour même de l'équinoxe. C'est ce qui rend cette fête plus sacrée et fait qu'elle n'est pas mobile, mais réglée par l'année solaire, quoiqu'ils suivent habituellement l'année lunaire.

La science, curieuse de puiser des renseignements aux sources les plus diverses, s'imagina de déduire de cette solennité l'ère de Schemschid ou d'Achémène, fondateur de la dynastie perse. Voici de quelle manière : Schemschid régla le calendrier et institua la fête du Neurouz, qu'il plaça naturellement à la fin de l'année; or Strabon dit que les mariages des Perses se concluaient à l'équinoxe de printemps, et Langlès vérifia, sur le calendrier réformé par Gelaleddin, qu'ils se faisaient les 26 et 27 février. De Strabon à Gelaleddin, le calendrier, dans un espace de onze siècles, se déplaça d'un peu moins d'un mois. Si donc le mois *azer*, qui, selon Gelaleddin, correspond à novembre, se trouvait à la place de *farvardin*, ou mars, et si l'on veut expliquer un tel changement par l'effet d'une irrégularité progressive, il faudra faire remonter l'origine du calendrier de Schemschid et le commencement de l'empire persan à plus de 350 ans avant J.-C.

On voit combien sont gratuites les suppositions qui amènent cette conclusion ingénieuse.

génie et de la création. Celles du soleil se célébraient aux quatre époques solaires; celles du feu le 2 de février, à cause du retour de cet astre, et en novembre pour son renouvellement; celles de la victoire rappelaient les triomphes de Féridoun sur Zoak et l'extermination des créatures d'Ahrimane. Lors des fêtes de la liberté, on plantait des cyprès, et l'on accomplissait d'autres rites assez semblables aux saturnales des Romains. Au commencement de novembre, avait lieu la commémoration des morts, que l'on croyait venir à cette époque visiter leurs parents; on les accueillait donc avec des prières et des cérémonies.

Les sept temples principaux du feu sont aussi en relation avec les planètes. Ce penchant aux idées astronomiques n'apporte pas peu de confusion dans l'histoire : les astres prennent une forme humaine, et les hommes montent au séjour des étoiles; de sorte que l'on passe sans cesse des événements terrestres aux révolutions sidérales.

Les Naskas offrent un caractère plus savant que les Védas; car les puissances célestes s'y trouvent hiérarchiquement disposées sous la suprématie d'Ormuzd. Burnouf croit que l'opposition du magisme ne consiste pas dans les Védas, mais dans les évolutions postérieures, d'où sortit la mythologie des Pouranas. Le nœud de la différence est dans la question du mal et dans le rapport de la nature humaine avec la nature divine. La doctrine des Naskas conçoit un Dieu souverain, auquel sont subordonnées les puissances du ciel et les créatures, tandis que les Védas ne lui assignent point une supériorité absolue.

Peut-être, à l'introduction de cette réforme, œuvre de Zoroastre, les populations mèdes se séparèrent-elles des Indiens; mais, si on laisse de côté tout l'appareil astronomique, on trouve que, sous le rapport du langage, de la poésie et des traditions poétiques, la Perse se rapproche beaucoup de l'Inde, avec laquelle le magisme primitif était peut-être en communauté de croyances. Il admet, en effet, avec la période de douze mille ans, l'unité infinie et incréée, qui produit, embrasse et résume la création finie seulement : le dualisme y prévaut sur le panthéisme, et l'idée de l'émanation le cède à celle de la création; le fini et l'infini, le réel et l'idéal y sont plus distincts, et le monde, au lieu d'être une génération divine opérée par l'amour est pour les mages un antagonisme, un mélange de contraires en lutte. Or, comme l'homme est partie agissante dans ces combats, il ne peut tomber dans la torpeur insouciante des Indiens; tout l'excite, au contraire, à l'activité morale. Mais chaque chose, en se distinguant, se rapetisse, puis-

qu'on ne contemple Dieu que sous l'aspect de temps infini; puis on voit disparaître la métempsycose indienne avec sa magnifique alternative de création et de destruction, attendu que la réflexion subjugue et enchaîne l'intuition.

Rapports avec l'Edda.

La partie mythologique ressemble beaucoup aux mythologies septentrionales et à l'Edda, où se révèle, bien que moins poétiquement, la même vénération pour la nature, pour les purs éléments de la lumière et du feu : ce qui n'est pas le moindre des arguments en faveur de l'opinion qui veut que les Germains soient issus des Perses, ou plutôt qu'ils soient leurs frères.

Avec les Hébreux.

Mais il n'est pas de peuple dont les doctrines religieuses aient plus d'analogie avec celles des Hébreux. Ce Dieu, père de la lumière incréée, ce Verbe éternel qui fait toutes choses, les sept Esprits prosternés devant le trône du Très-Haut, l'armée céleste qui l'environne, le premier séjour de l'homme, la puissance du prince des ténèbres, chef d'esprits rebelles, tout cela est d'accord avec les dogmes hébreux. Les Perses, après tant de mélanges, n'ont pu se confondre avec aucun peuple païen; ils abhorraient l'idolâtrie et le fétichisme plus énergiquement encore que les Hébreux. Chez les Perses, comme en Judée, le sacerdoce résidait dans une seule tribu; ils distinguaient les animaux en purs et en impurs; ils avaient souvent recours aux purifications, et repoussaient avec grand soin les lépreux, qu'ils appelaient esclaves d'Ahrimane; ils savaient qu'un jour un Rédempteur, précédé par une étoile, viendrait relever l'humanité déchue. Ormuzd, comme Jéhovah, était une puissance qui ne pouvait être vue que par l'esprit, sentie que par le cœur; elle était à l'abri des malédictions que les prophètes faisaient entendre contre les idoles de bois et de métal, immobiles et muettes. Aussi le prophète hébreu Jonas fut-il écouté à Ninive, et les mages admirent dans leurs rangs l'autre prophète, Daniel. L'Évangile, tandis qu'il représente les prêtres de Moïse effrayés à l'apparition du Messie, fait venir les mages pour lui rendre le premier hommage des nations.

La religion des Perses se montre en tout si voisine des traditions primitives qu'un auteur les a nommés les *puritains du gentilisme* (1). Un autre croit que l'Écriture sainte, à cause de cette ressemblance, appelle Cyrus l'oint du Seigneur, et que le Messie s'est d'abord révélé aux mages (2). Le feu a toujours servi, dans une certaine mesure, à exprimer les intentions de Dieu envers

(1) Payne Knight, Inquiry into the symbol. ling. § 92.
(2) Schlegel, *Histoire de la littérature.*

l'homme, attendu que l'empire de l'homme sur la nature a commencé par la soumission du feu. Le feu est le fondement de l'institution domestique; il a une apparence de surnaturel qui le rendit sacré sur l'Indus et le Gange comme sur l'autel de la Vesta italique, dans le buisson de Moïse comme dans les encensoirs chrétiens. Le feu n'était pas une divinité pour les Perses, mais le signe ou le souvenir de la prière et d'une force supra-sensible : image du feu primitif qui joint Ormuzd à la durée infinie, produit tout ce qui existe de mieux sur la terre, et, par son union avec l'eau, engendre la lumière. Voilà pourquoi le feu, disséminé partout, était porté devant les rois, et, sous le nom de Dadgab, resplendissait dans les foyers sacrés que l'on alluma d'abord sur la terre nue, puis sur des autels, enfin sous les voûtes des temples (*ateschgad*, πυρεῖα), figurant le ciel et construits à jour, afin que le vent pût librement répandre de toutes parts la suave odeur de la flamme d'Ormuzd.

Le culte des éléments et des astres est chez eux si raffiné, il se rattache tellement à l'idée d'un être éminemment bon, que l'on ne saurait accuser les Perses de panthéisme, encore moins d'idolâtrie. Ormuzd dirige même la surveillance immédiate des choses confiée aux anges, et une invocation du Yaçna (ch. 8), dit : « Selon « ton désir, ô Ormuzd, commande heureusement à tes créatures; « selon ton désir, à l'eau; selon ton désir, aux arbres; selon ton « désir, à tous les biens, dont la semence est pure. Donne l'empire « au saint, enlève-le au darvand; que le saint soit un roi puissant, « et que le darvand ne le soit point. Fais disparaître l'ennemi du « peuple de l'être excellent, et le roi qui n'est pas selon ton « cœur. Que par moi Zoroastre s'élève et répande dans les lieux, « dans les chemins, dans les villes, dans les provinces, cette loi « qui enseigne à être pur d'esprit, pur de parole, pur d'action, « cette loi de Zoroastre, homme d'Ormuzd. »

On a trouvé dans les ruines des bas-reliefs, des cylindres symboliques, et surtout des animaux fantastiques, d'où résulte la preuve qu'ils n'eurent pas d'éloignement pour les représentations figurées des objets de leur culte; mais ce fait n'atteste pas leur anthropomorphisme, et pourrait d'ailleurs provenir de leur contact avec les nations de l'Asie, et plus tard avec les Romains. Ce fut ainsi que le culte de Mithras et de Mithra, qu'ils empruntèrent anciennement aux Assyriens ou aux Babyloniens, prit une apparence d'idolâtrie (1). Mithra était cette Mylitta que nous avons vue l'objet Mithras et Mithra.

(1) Hérodote, I, 102.

d'un culte si honteux à Babylone, où elle était considérée comme un principe féminin de la création : déesse de la fécondité, de la vie, de l'amour, en même temps que de la stérilité, de la mort, de la vengeance, elle réunissait en elle les attributions que le polythéisme grec partagea entre Vénus, Proserpine, Ilithyie, Héra, Hécate, Artémis.

Mylitta était probablement la même divinité qu'Anaïtis, déesse de l'Arménie, honorée par les mêmes obscénités, et dont les temples, aux mille hiérodules ou prêtres, étaient très-fréquentés à Comane dans le Pont comme à Comane en Cappadoce. Le commerce, en se dirigeant vers les pays du Caucase, répandit les rites de ce culte, qui pénétrèrent même en Perse. Artaxerxès Mnémon fut le premier qui éleva dans Babylone, à Suse et à Ecbatane, un temple à Vénus Anaïtis, et qui enseigna aux Perses, aux Bactriens, aux habitants de la Damascène et de Sardes, à adorer cette divinité nouvelle (1).

Sous le nom de Mithras, on adora le feu céleste, et nous verrons ses rites, que quelques-uns croient très-anciens (2), d'autres, postérieurs même au christianisme, revivre et se développer même dans Rome impériale. Plutarque nous dit que Mithras était considéré comme le *médiateur;* ce qui veut dire qu'il participait de la nature des deux principes, soit en se plaçant entre eux comme conciliateur, soit en se faisant leur juge. Les livres zends nous le représentent comme le soleil ou comme le symbole de l'unité antérieure à Ormuzd et à Ahrimane, et devant survivre à tous les deux. Nous voyons figurer dans les monuments mithriaques le globe du soleil, la massue, le taureau, symboles de la vérité suprême, de la suprême activité créatrice, de la suprême force vitale; trinité dont parlent les oracles de Zoroastre, et qui ressemble à celle de Platon : le Bien suprême, le Verbe et l'Ame du monde; à celle d'Hermès Trismégiste : la Lumière, l'Intelligence et l'Ame; à celle de Porphyre : le Père, le Verbe et l'Ame suprême.

Mais il est très-difficile de distinguer avec certitude, dans tout cela, la partie qui était communiquée à tous, et celle qui demeurait un secret sacerdotal; les croyances et les rites antiques qui survécurent, et les croyances et les rites qui s'introduisirent plus tard.

Morale

Dans la législation sacrée de Zoroastre, on admire surtout la moralité. Rendre l'homme semblable à la lumière, repousser loin

(1) BÉROSE, *Fragm.* ed. RICHTER, p. 70.

(2) Dupuis fait remonter les monuments mithriaques à 4500 ans avant J.-C.

de lui les ténèbres au moyen des purifications, confesser Ormuzd comme roi de l'univers dans la pureté de son cœur, honorer la création, faire triompher le bon principe, détruire l'empire du mal dans toute la nature matérielle et spirituelle, reconnaître Zoroastre comme prophète, voilà en quoi consiste toute la morale du Zend-Avesta. Elle a pour première conséquence la conservation de l'ordre, qui fait du royaume terrestre de l'Iran l'image de la cité céleste. De plus, le croyant doit, non-seulement maintenir son corps pur, mais se garder de souiller aucun élément; celui qui souffle sur le feu avec sa bouche encourt la peine de mort (1). De même qu'Ormuzd combat sans cesse Ahrimane, le fidèle doit être toujours prêt à combattre les puissances du mal. Dans les temples, nul ne doit prier pour soi en particulier, mais pour tous.

Quoique Zoroastre fût né dans un pays où la servitude se respire avec l'air, il vit d'un côté les maux de la vie nomade, de l'autre les malheurs causés par l'arbitraire des satrapes et des monarques; comme il ne pouvait réduire ceux-ci à la mesure des autres hommes, on dirait qu'il a voulu les élever à la perfection de Dieu en leur enjoignant d'imiter Ormuzd, et en mettant sous leurs yeux l'exemple de temps plus heureux passés sous Schemschid, despote à l'asiatique, mais rempli de toute la bonté que permet une telle condition. Sous ce père des peuples, le plus glorieux de tous les mortels que le soleil ait élevés au pouvoir, les animaux ne mouraient point : jamais disette d'eau, de fruits, ni de rien de ce qui soutient ou embellit la vie; le génie du bien triomphait du froid, de la chaleur, des passions effrénées, œuvre des dévis, et de la mort elle-même; les hommes paraissaient avoir toujours quinze ans, et les enfants devenaient bientôt adultes. Chacun des sujets de cet excellent prince exerçait son activité comme sous un père, et les arts de la paix prospéraient; la richesse et l'abondance pleuvaient de la main du monarque.

Tel était le type auquel devait se conformer le roi, âme et moteur de tout, soleil de justice, image de l'Éternel; aussi la doctrine sacrée voulait-elle qu'il ne commandât que des choses justes et utiles dans ses décrets, auxquels rien ne résistait.

Tout fidèle d'Ormuzd devait en outre travailler comme lui à extirper le mal de la terre, serpents, herbes vénéneuses, insectes

(1) Pour obvier à ce danger, ils appliquaient sur leur bouche le *penom*, dont on peut voir le dessin dans la planche jointe au tome II du *Zend-Avesta*.

nuisibles. Schemschid cultiva le premier le sol de la Perse ; l'Iran devait donc être le pays de l'agriculture, tandis que le Touran, pays de nomades, était un séjour de discordes et de misères. « O « Sapetman Zoroastre, j'ai créé un lieu de délices et d'abondance « auquel ne pourrait se comparer aucun autre sur la terre, et nul « autre n'aurait su le créer, ô Sapetman Zoroastre ! Il a nom « Ériène Vedjo, et dépasse en beauté le monde et toute son éten- « due. Rien n'égale la prospérité de cette terre de délices par moi « créée. Le premier séjour de bénédiction et d'abondance créé « par moi, par moi Ormuzd, pur de toute souillure, fut Ériène « Vedjo. »

Ceux qui s'adonnaient à la culture des champs honoraient Sapandomad, génie de l'agriculture. Kordab faisait couler pour eux les ondes bienfaisantes ; Amerdab veillait sur leurs arbres et sur leurs jardins. « Juste juge du monde (lit-on dans le Vendidab), « toi qui es la pureté même, quel est le point le plus pur de la « loi ? Ormuzd répondit : C'est de semer sur la terre des grains ro- « bustes, ô Sapetman Zoroastre. Celui qui sème du grain et le « fait avec pureté, accomplit dans toute son étendue la loi du « magisme ; il est grand à mes yeux comme s'il avait donné la vie « à cent créatures, à mille productions, ou fait dix mille sacrifices. « Celui qui produit du grain extermine les dévis. Lorsqu'on en a « produit selon le besoin, les dévis sont atterrés. Pour peu que « l'homme en produise, il abattra et détruira les dévis dans le « lieu où il donnera ce peu de grain. La vaste gueule et la large « poitrine des dévis seront brûlées quand il y aura abondance de « grain. Alors on lira la parole sacrée avec plus de soin. Si l'on « ne mange rien, on n'aura pas de force et l'on ne pourra faire de « travaux ; il n'y aura ni robustes laboureurs, ni enfants vivaces, « si l'on est réduit à désirer sa nourriture. Le monde, tel qu'il « existe, ne vit que par la nourriture (frag. 18). »

Les rois punissaient donc les paresseux et récompensaient les cultivateurs diligents ; une fois l'an, ils venaient s'asseoir à la table de ceux qui tirent du sein de la terre les richesses qu'elle recèle, ou qui, maniant le poignard avec lequel Schemschid ouvrait le sol, en font jaillir l'abondance. Cyrus l'Ancien planta beaucoup d'arbres de sa main ; Cyrus le Jeune se vantait à Lysandre d'avoir dessiné et planté ses jardins lui-même. Les grands entouraient leurs palais de paradis où prospéraient les orangers, les citronniers, la vigne, l'azerolier, les hauts peupliers, et où le saule pleureur courbait ses longs rameaux sur le brillant émail des anémones, des renoncules, des jasmins et des chryanthèmes. Si le

patriotisme des Grecs nous a habitués à maudire ou à mépriser les envahisseurs de l'Hellade, n'oublions pas néanmoins que nous devons à la Perse les fruits les plus exquis, le figuier, l'amandier, le pêcher, le grenadier, le melon et le précieux mûrier.

Les Perses ne vénèrent pas les animaux comme les Brahmines, mais ils savent en inculquer le respect. Le dixième hymne du Yaçna se rapporte à un fragment très-ancien, qui dit : « Hom, ces « paroles de toi sont célèbres : Je prie les animaux afin qu'ils « prient pour moi ; je parle avec douceur aux animaux ; je les « appelle avec grandeur; je nourris les animaux; je vêts les « animaux; je maintiens les animaux en bon état. Ils me « donnent la nourriture et ce qui est nécessaire à la vie. » La loi d'Ormuzd est conforme à cette loi primitive. « Je recommande « de donner à manger au troupeau ; quiconque le fera ira en « paradis. Procure-lui les joies du pâturage, nourris ceux qui ne « sont pas nourris; donne un berger à ceux qui ne l'ont pas. « Que l'homme et la femme sachent que le vent sera propice à « qui fera cette bonne action (*Yaçna*, h. 35). » Voilà pourquoi le soin des animaux domestiques s'est conservé jusqu'à nos jours ; ne pas leur fournir le nécessaire ou les maltraiter est considéré comme un péché, et tous sont obligés d'élever dans leurs maisons un bœuf, un chien, un cheval. On devait, au contraire, détruire les animaux d'Ahrimane. Agathias nous apprend que les mages, à des époques déterminées, se réunissaient en cérémonie pour tuer les reptiles : cet usage dure encore.

Le libertinage est proscrit comme œuvre d'Ahrimane. La monogamie est une loi ; la personnalité de la femme n'est pas absorbée dans celle du mari ; elle pouvait même devenir prêtresse. L'union entre parents était considérée comme la plus estimable; mais il paraît qu'on en abusait au point d'épouser les mères, les filles, les sœurs : usage introduit peut-être par les Perses conquérants, comme la polygamie.

Perses modernes.

Les plus heureuses dispositions, favorisées encore par les lois sacrées, furent altérées par la manie des conquêtes, comme un fleuve limpide que trouble la vase quand il franchit ses bords. Cependant la religion du feu domina durant de longs siècles dans son pays natal, et résista à mille révolutions ; elle jeta même des racines vigoureuses et vivaces chez des peuples lointains et policés, lutta de force avec le christianisme dans les hérésies des Gnostiques et dans les mystères de Mithras, et, au troisième siècle, suffit encore pour relever le puissant empire des Sassanides. Quand ses sectateurs furent persécutés par l'intolérance musul-

mane, plutôt que d'abjurer, ils quittèrent leur patrie; réfugiés dans les déserts du Kerman et de l'Indoustan, ils y conservent encore la flamme immortelle et le code sacré que nous tenons d'eux. A Surate, à Bombay, sur le Gange, au midi de la Perse, sur la mer Caspienne, les descendants des Guèbres abhorrent l'idolâtrie, et voient dans le feu le symbole de la Divinité. Il existe à Artesh-Gah, dans le Caucase, une enceinte carrée contenant vingt cellules : c'est un couvent de sectateurs du Zend-Avesta. Au milieu du cloître s'élève un autel avec quatre cheminées quadrangulaires, au centre desquelles un foyer est sans cesse alimenté par le naphte qui abonde en cet endroit. Dans chaque cellule sont des tubes nombreux, d'où s'échappe du gaz inflammable que les reclus allument à certaines heures du jour et de la nuit. Ces moines, toujours tranquilles, épient avec anxiété le lever du soleil, le saluent de leurs acclamations, et s'embrassent l'un l'autre dès qu'ils le voient paraître ; c'est ainsi qu'ils savent manifester encore cette noble dignité, ce fort et puissant amour de la nature, qui plaisent tant chez les anciens Perses (1).

(1) OUSELEY (*Travels in various countries of the East, more particularly in Persia*; Londres, 1819) déduit, de l'examen de la religion des Parses actuels, qu'ils adoraient en effet Dieu et le feu comme son symbole. Les disciples de Zoroastre se donnent le nom de *Behedin*, *Mazdeisnan*. Le premier signifie *sectateur de la religion excellente;* l'autre, *invocateur d'Ormuzd.* Lorsqu'ils parlent de personnes antérieures à la réforme de Zoroastre, ils les appellent *Pakdin*, homme de religion pure, *Khoda-perest*, *Ieed-perest*, adorateurs de Dieu, en opposition à *Bout-perest*, adorateurs des idoles. Les Persans aujourd'hui les appellent *Guèbres*, nom dérivé de *cafir*, qui, en arabe, veut dire *infidèle*, et a la même racine que *Ghaour*, *Giaour;* ils les nomment aussi *Nogouschas*, c'est-à-dire apostats; *Atisc-perest*, adorateurs du feu; *Philivs* ou *Calivs*, insensés; mais plus communément *Moghs*, de mage, ou *Zioudiks*, Saducéens. LORD (*History of the Persees*), voyageur de peu de critique, il est vrai, mais qui racontait ce qu'il avait recueilli de la bouche d'un de leurs prêtres, rapporte les cinq commandements que chaque *Behedin* ou laïque est obligé d'observer ; les voici :

1° Avoir toujours avec soi la honte, comme préservatif du péché ; car un supérieur n'opprimerait jamais ses subalternes, s'il avait de la honte. On ne volerait pas, si l'on avait de la honte; on ne ferait pas de faux témoignage, si l'on avait de la honte; on ne s'enivrerait pas, si l'on avait de la honte. Mais parce que les hommes chassent parfois la honte, ils sont disposés à commettre tous ces péchés. Ainsi, que tout Behedin pense à la honte.

2° Avoir toujours peur de soi-même, au point de ne jamais ouvrir ni fermer les yeux sans craindre que par hasard les prières ne montent pas au ciel. Que cette pensée retienne de commettre aucun péché; car Dieu fait attention à la conduite de tout homme qui élève ses regards vers lui.

3° Chaque fois qu'on a une chose à faire, réfléchir si elle est bonne ou mauvaise, commandée ou prohibée par le Zend-Avesta. Si elle est prohibée, s'en abstenir; la faire, si elle est permise.

4° La première créature de Dieu que l'on voit le matin doit nous rappeler l'o-

CHAPITRE IV.

CONSTITUTION MORALE ET POLITIQUE DES PERSES.

On jugerait mal les Perses si l'on s'en tenait exclusivement à l'opinion des Grecs, qui avaient contre eux une haine profonde; mais il ne faut pas non plus se les représenter comme de bien Éducation.

bligation que nous avons de rendre grâce à Dieu, qui mit des choses si bonnes à l'usage et au service de l'homme.

5° Quand on adresse à Dieu une prière dans le jour, tourner la face vers le soleil, et, dans la nuit, vers la lune: deux luminaires célestes qui rendent témoignage de la Divinité.

Le même écrivain rapporte ainsi les devoirs des prêtres :

1° Observer la liturgie de Zoroastre, la formule d'oraison qu'il a enseignée étant plus agréable à Dieu que toute autre.

2° Ne pas laisser les yeux désirer ce qui est à autrui, parce que Dieu ayant donné à chacun ce qui lui convient, désirer le bien d'autrui, c'est se montrer mécontent de la Providence et croire avoir droit sur ce que Dieu jugea à propos de nous refuser.

3° Dire toujours la vérité, parce qu'elle vient de Dieu, et que le démon est père du mensonge.

4° Ne s'occuper que de ses fonctions, sans songer aux affaires temporelles, parce qu'un laïque ne doit pas laisser l'ecclésiastique manquer du nécessaire, ni celui-ci désirer rien de superflu.

5° Apprendre par cœur le livre de la loi pour instruire toujours le pauvre laïque, et pour que celui-ci soit toujours tenu de respecter son prêtre.

6° Conserver la pureté, parce que Dieu aime les hommes purs, et que par ce moyen seul on peut en surpasser un autre.

7° Être prêt à pardonner toutes sortes d'injures, et se rendre un modèle de douceur, afin de se montrer le véritable ministre de ce Dieu que nous offensons chaque jour, et qui pourtant ne cesse de nous faire du bien.

8° Enseigner au peuple à prier selon la loi, s'unir à lui pour demander à Dieu la prospérité du pays, et accomplir toujours les devoirs de son état.

9° Unir l'homme et la femme par le mariage, et ne pas souffrir que les parents marient leurs enfants contre leur gré.

10° Passer le plus de temps possible dans le temple pour rendre service à ceux qui viennent le trouver, et répondre ainsi à sa propre vocation.

11° Ne pas admettre d'autre loi que celle qu'a donnée Zoroastre, ne rien y ajouter, n'en retrancher rien, parce que Dieu le veut ainsi.

Le grand prêtre ou *Dislecoos*, qui correspond à l'ancien *Moubad-Moubadan*, a de plus les devoirs suivants :

1° Se préserver de toute souillure, parce que Dieu l'a élu pour être saint.

2° Faire tout lui-même pour que l'impureté d'autrui ne le souille pas, et aussi pour montrer de l'humilité dans son haut rang.

3° Prendre la dîme du laïque, non pour son usage, mais en se considérant

fidèles observateurs de la morale contenue dans leurs livres. « Si « vous voulez être saints, y est-il dit, instruisez vos enfants ; car « leurs bonnes actions vous seront attribuées. » Xénophon nous rend compte en effet du soin qu'ils prenaient de la jeunesse. Les enfants, les jeunes gens, les adultes et les vieillards ayant accompli leur temps de service militaire, se réunissaient par classes distinctes dans un grand espace. Les enfants et les adultes s'y rendaient dès l'aurore ; les vieillards, quand ils avaient le temps ; les jeunes gens y couchaient, revêtus de leurs armes, quand toutefois ils n'étaient pas mariés. Chaque bande avait douze chefs pour diriger les exercices. Là les enfants apprenaient la justice en prononçant sur des cas pratiques (1) : institution excellente que n'ont

comme un aumônier du Tout-Puissant, qui se sert de son ministère pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches.

4° Pour montrer qu'il accomplit exactement ce devoir, qu'il évite tout faste, et qu'à la fin de l'année il distribue tout ce qui lui reste d'argent ; car son revenu ne peut manquer de lui être payé.

5° Qu'il habite près du temple et donne le bon exemple en restant habituellement dans sa maison, et en consacrant son temps à la prière.

6° Qu'il observe en public et en particulier les lois de la frugalité et de la tempérance.

7° Qu'il soit versé dans la connaissance de la loi et dans toutes les sciences, parce qu'il est appelé à instruire tous ceux de sa religion, laïques et ecclésiastiques.

8° Qu'il soit sobre, parce que l'excès de la nourriture et des liqueurs nuit aux facultés de l'âme et trouble la sérénité, qui jamais ne doit manquer à un serviteur de Dieu.

9° Qu'il ne craigne que Dieu, ne haïsse que le péché.

10° Comme chef de la religion, qu'il reprenne les pécheurs sans égard au rang ; et les grands l'écouteront avec soumission quand il parlera, non pour sa cause, mais pour celle de Dieu.

11° Qu'il vise surtout à séparer la vérité de l'erreur.

12° Bien que, par son poste éminent, il puisse être honoré de quelque vision et révélation de Dieu, il ne doit pas toutefois la divulguer, parce qu'il ne ferait qu'embarrasser le peuple qui s'en doit tenir à la loi écrite.

13° Qu'il ait soin que le feu sacré ne s'éteigne pas jusqu'à ce que le monde soit consumé par ce élément. (LORD, *Relation of the Pers.*, p. 36. — HYDE, *Relat. vet. Pars*, c. 13.)

LEBRUN nous donne à peu près la même idée des Guèbres : dans une conversation qu'il eut, dit-il, en janvier 1707, avec un de leurs prêtres, celui-ci lui répondit que « Dieu est l'Être des êtres, esprit de lumière, élevé au-dessus de toute conception humaine, infini, présent partout, tout-puissant, à qui rien n'est caché, et contre la volonté duquel rien ne saurait arriver. »

(1) Voici l'un de ces cas, tel que Xénophon le fait exposer par Cyrus :

« Un enfant de haute taille, qui avait une petite tunique, dépouilla de la sienne un autre enfant de petite taille qui en avait une grande, lui mit sur le dos celle qu'il portait et se revêtit de l'autre. Étant appelé à juger du fait, je décidai qu'il valait mieux pour tous deux que chacun gardât la tunique qui lui allait bien. Le

point imitée les nations plus éclairées, chez lesquelles on n'exerce le premier âge qu'à lire et à tracer des lettres. C'est devant ce tribunal que l'on portait les accusations de larcins, de violences, de fraudes, commis d'ordinaire par les enfants ; et les chefs faisaient attention à ce que l'on condamnât non-seulement les coupables et les calomniateurs, mais encore les ingrats dont le crime est de dégoûter les autres de faire le bien. Les enfants étaient en outre formés à l'obéissance, à la tempérance, et habitués au maniement des armes.

« Lorsqu'ils ont atteint leur seizième année, continue Xénophon, ils passent parmi les jeunes gens jusqu'à vingt-six, couchant la nuit en plein air, exécutant durant la journée ce que les magistrats commandent pour le service public, ou accompagnant le roi dans ses chasses fréquentes. Ils se nourrissent de pain, de cresson et d'eau, sans autres friandises que le gibier qu'ils tuent eux-mêmes ; ils s'exercent souvent à faire assaut d'adresse dans les armes. A vingt-cinq ans révolus ils sont hommes, et prêts à obéir, soit en guerre, soit en paix, au moindre signe des magistrats. On choisit parmi eux les employés et les instituteurs de la jeunesse. A cinquante ans ils entrent dans la catégorie des vieux, qui, exempts du service militaire, jugent les affaires publiques et privées, et connaissent même des délits capitaux. Si un jeune homme est accusé par les surintendants d'avoir manqué aux lois établies, il est cassé par les vieillards et demeure atteint d'infamie.

« Cette éducation seule conduit aux honneurs. Les élèves vivent, du reste, dans une tempérance qui va jusqu'à l'abstinence ; leur propreté est poussée à un tel point qu'ils ne crachent ne se mouchent et ne satisfont aucun besoin corporel qu'en prenant le plus grand soin pour n'être pas vus. »

Voilà ce que raconte Xénophon, dont l'imagination bienveillante à leur égard ne vit peut-être que le côté favorable des choses, ou qui voulut instruire ses concitoyens par le contraste qu'il mettait sous leurs yeux. Il ne faut, dans tous les cas, entendre ce

maître me fustigea pour cette sentence, et me disait qu'elle pourrait convenir si j'avais eu à prononcer sur ce qui leur seyait le mieux ; mais qu'ayant à juger à qui des deux appartenait la tunique, il fallait examiner lequel des deux la possédait justement, de celui qui s'en était emparé par violence, ou de celui qui se l'était procurée, soit en la faisant, soit en l'achetant. Il ajouta ensuite que ce qui se pratiquait selon les lois était juste, mais que ce qui était contraire aux lois était contraire à la justice. Il voulait, en conséquence, que le juge prononçât toujours conformément aux lois. De cette manière je parvins à connaître exactement tout ce qui est juste. »

qu'il rapporte que de la tribu des Pasargades, noblesse du pays qui entourait le trône et était le nerf de l'armée.

Les Perses étaient divisés en quatre classes : prêtres, guerriers, agriculteurs et artisans; mais rien n'indique que ces classes fussent héréditaires. Ils avaient horreur des arts qui pouvaient souiller ou éteindre le feu, et ils n'aimaient pas en général le travail des mains. On vante leur amour de la vérité, qui leur faisait même regarder comme honteux de vivre d'emprunts, parce que cela donne occasion aux mensonges. Ils prenaient pour texte de leurs entretiens à table des sujets importants (1).

Les Perses montagnards, dont les débris subsistent encore dans la tribu des Gaures, étaient généralement laids (2); mais, comme le pays était ouvert aux irruptions et entouré de peuples d'une très-belle race, le mélange produisit une nation qui réunit la vigueur et la beauté. La religion bénissait les pères de beaucoup d'enfants, et le roi les récompensait. On disait que les enfants étaient autant de degrés vers le ciel : plus on en a, plus le passage sur le pont Chinevad est facile. Que celui qui n'a point d'enfants en adopte, ou qu'il marie les enfants des autres, ou qu'il aide aux mariages en fournissant des dots. Si la femme désobéit trois fois, le mari peut la tuer; la répudier, si elle est de mauvaise vie ou mécréante.

Les Perses, en se mêlant avec les Mèdes, perdirent beaucoup sous le rapport des mœurs. Le luxe augmenta parmi eux après Cyrus, et leurs bonnes qualités s'altérèrent : ils devinrent mous, efféminés, s'adonnèrent au vin, à la bonne chère, et recherchèrent les couches moelleuses, les abris contre le soleil, les fourrures contre le froid, et la riche vaisselle. Nous trouvons chez leurs princes la polygamie, le concubinage, le mariage avec leurs propres sœurs, avec leurs filles, avec leurs mères. Artaxerxès Mnémon, voulant épouser sa fille, demanda à sa mère ce qu'elle en pensait; elle lui répondit : *Dieu t'a donné aux Perses comme loi unique, comme règle du bien et du mal, du vice et de la vertu* (3).

(1) PLATON, *Sympos.*, liv. II. — XÉNOPHON, liv. II, ch. II. — Voir les mœurs des Perses, décrites par Hérodote, I, 71.

(2) On peut voir les Perses dessinés dans le voyage de LEBRUN, t. I, c. XLII.

(3) PLUTARQUE. L'histoire de l'évêque Eusèbe déciderait la question, si l'ordre suivant qu'il rapporte était authentique : « Qu'on abolisse les rites du mariage selon les chrétiens; qu'au lieu d'une femme, tous en aient plusieurs, afin que la nation arménienne se multiplie facilement; que les filles soient avec leurs pères, leurs sœurs avec leurs frères; que les mères ne s'abstiennent pas de leurs fils, et que les petits-fils entrent dans le lit des aïeuls. » Ce qui suit jette une

Les litières, les parasols, les étriers et autres objets de luxe ou de commodité, nous sont venus des Perses, qui aujourd'hui encore, comme au temps de Darius, se teignent les sourcils et la barbe, mangent au son des instruments et au chant des bayadères (1). Ils aiment les fleurs, les jardins, et parent leurs concubines de bijoux d'une haute valeur. Leurs châtiments sont atroces, et les mutilations horribles. Ils prodiguent les titres les plus fastueux aux rois, dont les courtisans s'honorent de s'appeler les *chiens*, comme anciennement ils se traînaient, à la manière des chiens, autour de la table pour manger les restes (2) que leur jetait le frère du soleil et de la lune ; en général, ils pratiquent encore leur proverbe d'autrefois : *Baise la main que tu ne peux couper*.

La contradiction qui règne entre les livres grecs et ceux des Perses ne nous permet pas de déterminer dans quelle mesure la constitution tracée dans le Zend-Avesta pouvait s'appliquer à l'état réel du pays. Il est peut-être nécessaire, pour les concilier, de supposer deux constitutions parallèles, une politique à la manière des Orientaux, et empruntée aux anciens royaumes de la Bactriane, de l'Assyrie et de la Médie, où le pouvoir était entièrement monarchique; une autre, rivale et toute religieuse, fondée par Zoroastre pour les *Masdeinan* ou fils d'Ormuzd, Église et société mystiques, où tout dépendait du *mogbed* ou archimage. Cette race, en effet, nous apparaît comme un peuple nomade et guerrier, qui envahit des pays civilisés, où il s'amollit et se corrompt; chez lequel l'omnipotence du roi ne trouve de frein que dans le code religieux, qui ne parle pas au peuple de ses droits, mais au roi de ses devoirs. La religion exerce une grande influence, non-seulement sur l'essence, mais encore sur l'organisation de la *Porte persique :* de même que sept esprits environnent le trône de l'Éternel, ainsi sept princes entourent celui du roi; de même que les génies du ciel surveillent les routes, les villes et les bourgs, ainsi fera l'empire terrestre.

vive lumière sur d'autres coutumes : « Que les animaux destinés à la nourriture ne meurent pas sans être immolés; qu'on ne pétrisse pas la farine sans avoir le bandeau au nez; qu'on ne jette pas au feu la litière et la bouse du bœuf; qu'on ne se lave pas les mains sans savon; qu'on ne fasse pas mourir les castors, les renards, les lièvres; qu'on ne souffre pas les serpents, les lézards, les grenouilles, les fourmis, ou semblables petites bêtes, mais qu'on les apporte aussitôt après les avoir comptés selon la mesure royale. » (Ch. II.)

(1) Les Grecs les appellent μουσουργοί, et les Persans modernes *raccas* ou *alimeh*, c'est-à-dire savantes.

(2) POSIDONIUS dans ATHÉNÉE, XIV.

Les premiers successeurs de Cyrus avaient conservé la forme temporaire du gouvernement qu'il avait établi, quoiqu'il eût donné au pays une capitale dans la ville de Pasargade. Si Darius affaiblit l'empire par ses conquêtes au dehors, il lui donna à l'intérieur la solidité que procure seule une bonne organisation.

En Perse, comme chez les autres peuples de l'Asie, le prince était le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets. Deux courtisans, ayant laissé sortir leurs mains de leurs manches en présence de Cyrus, il les fit mettre à mort : c'est ce que raconte son panégyriste. Quiconque se présentait devant Assuérus sans avoir été appelé était tué sur l'heure, comme nous lisons dans la Bible. On rapporte que Xerxès proposa une récompense à qui inventerait un nouveau plaisir. Élevés dans la mollesse du sérail, habitués à l'obéissance la plus absolue et la plus aveugle, il n'est pas étonnant que les princes se fissent eux-mêmes le centre de toute loi, et ne songeassent qu'à satisfaire toutes leurs fantaisies. Platon nous apprend pourtant que les fils des rois étaient confiés, à l'âge de sept ans, à des eunuques et à des officiers chargés d'exercer leur corps à la vigueur et à l'agilité, leur âme à la vertu. A quatorze ans, quatre docteurs devaient leur enseigner, l'un, la magie, c'est-à-dire la religion et la science du gouvernement; l'autre, à dire la vérité et à administrer la justice; le troisième, à modérer leurs passions; le dernier, à se montrer intrépides dans les dangers. Les rois eux-mêmes entendaient chaque matin, à leur réveil, la voix d'un prêtre qui leur disait : *Seigneur, lève-toi, et pense à quelle fin Ormuzd t'a placé sur le trône!*.

Les monarques perses conservèrent des traces de leur ancienne vie nomade, même après que Darius eut réglé l'étiquette de leur cour; car d'immenses jardins, où ils pouvaient passer une armée en revue, entouraient leurs palais, et, selon les saisons, ils allaient résider tantôt à Babylone, tantôt à Suze, tantôt à Ecbatane, où ils se transportaient avec autant de monde que pour une expédition. Leur cour était composée surtout de Pasargades, et la chasse formait leur principal divertissement. Des pourvoyeurs étaient chargés de tirer de chaque province les produits les plus estimés pour le service des tables royales, sur lesquelles ne paraissaient que des mets exquis : froment d'Éolie; eau du Choaspe, apportée dans des vases d'argent; sel du temple de Jupiter Ammon, en Afrique; vin de Chalybon, en Syrie. Un cérémonial sévère réglait la table royale, où le monarque mangeait seul. Il ne se montrait jamais ou rarement, et il était très-difficile de l'approcher : les princes l'entouraient, de nombreuses sentinelles se te-

naient aux portes, et le palais était en outre gardé par dix mille guerriers; une foule de courtisans peuplaient les vestibules et les portiques. Toute la cour, qui parfois ne comprenait pas moins de quinze mille personnes, se nourrissait aux frais du roi.

Xénophon, qui dans son roman a retracé avec exactitude les mœurs qu'il avait lui-même observées en Perse, raconte ainsi une sortie publique de Cyrus (1) : « Il distribua à tous les grands de « la Perse des vêtements à la mode, de couleur pourpre foncée, « verte, violette. Les rues par lesquelles il devait passer, étaient « nettoyées avec soin, et des palissades s'élevaient de chaque « côté, au delà desquelles les personnes de haut rang pouvaient « seules mettre le pied. Des massiers, armés d'un fouet, en frap- « paient quiconque troublait l'ordre. En dehors du palais se te- « naient les lanciers et les cavaliers qui avaient mis pied à terre, « tous les mains sous leur vêtement. On voyait s'avancer d'abord « quatre magnifiques taureaux et autant de chevaux à sacrifier au « Soleil, puis un char blanc avec un joug en or, orné de guirlan- « des, consacré à leur dieu, et suivi d'un autre en l'honneur du « Soleil, blanc comme le premier, et comme lui chargé de guir- « landes; enfin un troisième, dont les chevaux avaient des hous- « ses écarlates, et derrière lequel des hommes portaient le feu sur « un autel. Cyrus venait après, sur un char, avec sa tiare poin- « tue, sa robe mi-partie pourpre et blanche que seul le roi peut « porter, sa chaussure cramoisie, son manteau de pourpre et « son diadème autour de la tiare, ainsi que tous ses parents; lui « seul tenait ses mains hors de ses manches. A sa suite marchaient « trois cents eunuques magnifiquement montés et vêtus, armés de « javelots; puis les deux cents chevaux de Cyrus, avec des freins « d'or et de housses rayées sur le dos; ensuite des hallebardiers et « des cavaliers, à leur rang. Trois massiers, de chaque côté du « char monté par le prince, transmettaient ses ordres et recevaient « les suppliques présentées par les assistants. Arrivés au temple, « ils brûlèrent les taureaux et les chevaux tout entiers; puis on « fit des courses de jeunes chevaux, et l'on finit par un banquet « solennel où les personnages les plus distingués s'assirent à la « gauche du prince, et qui se passa en conversations et en pré- « sents. »

Le harem était peuplé des jeunes filles les plus attrayantes de tous les pays; gardées par des eunuques et divisées en deux classes qui habitaient deux appartements séparés, elles ne passaient Sérail.

(1) Livre VIII, ch. III-IV.

du premier au second qu'après avoir partagé la couche du roi. Celles qu'il épousait étaient choisies dans la famille des Achéménides; mais quelquefois des concubines montaient au rang d'épouses. Ces femmes ne cessaient de tramer des intrigues basses ou cruelles pour faire appeler à la couronne soit un fils naturel, soit un cadet, le choix étant à la volonté du roi. La reine mère avait plus de pouvoir que la valida chez les Turcs, parce que l'éducation de l'héritier présomptif lui était confiée.

Les mœurs et les intrigues de la cour de Perse sont on ne peut mieux retracées dans un récit de la Bible. Assuérus (1), qui régnait de l'Inde à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces, afin d'étaler sa magnificence, invita à un splendide banquet dans Suze, où il résidait, tous les grands de ses États, tant Perses que Mèdes ; il tint cour plénière durant cent quatre-vingts jours, à l'expiration desquels il convia tous les habitants, du plus grand au plus petit, et, pendant sept jours, les fit servir à des tables dressées dans le vestibule du jardin et du bois, planté des propres mains du roi. A toutes les murailles, on voyait suspendues des tentes de couleur blanche, violette ou verte, soutenues par des câbles de lin et d'écarlate, passés dans des anneaux d'ivoire et attachés à des colonnes de marbre. Les lits d'or et d'argent étaient disposés sur un pavé de porphyre, de marbre de Paros, de mischio et de granit. Les convives buvaient dans des coupes d'or, et les mets étaient servis dans des vases variés à l'infini. Un vin exquis coulait en abondance ; personne n'était obligé de boire plus que sa volonté, et le roi avait préposé à chaque table un de ses seigneurs pour que chacun y prît ce qu'il désirait.

La reine Vasthi invita aussi les dames du sérail d'Assuérus ; mais, le septième jour, le roi, étant un peu gai, envoya sept eunuques dire à la reine de venir avec la couronne, parce qu'il voulait montrer à tout son peuple combien elle était belle. Vasthi refusa d'obéir à cet ordre, par crainte de manquer aux convenances. Assuérus irrité réunit sept sages perses-mèdes, versés dans la connaissance des lois et de la justice, à qui il demanda quel châtiment méritait la rebelle. L'un d'eux, craignant que la désobéissance de Vasthi ne nuisît au respect dû à l'autorité royale et ne

(1) Darius, fils d'Hystaspe, ou Xerxès. Les Perses écrivaient le nom du dernier *Khseversche;* en le faisant précéder de l'A, comme c'est l'usage pour faciliter la prononciation des mots commençant par plusieurs consonnes, on le change facilement en Assuérus. Prideaux croit qu'Assuérus était Artaxerxès Longue-Main. En effet, Mirkhond appelle ce dernier *Ardeschir Diraz-Dest*, surnom qui put donner origine au titre de Darius, que lui applique la Bible.

fût d'un exemple funeste pour les autres femmes, exprima l'avis qu'elle fût immédiatement répudiée, et qu'on publiât la chose dans tout l'empire selon l'écriture et la langue de chacun, pour apprendre aux femmes à obéir à leurs maris. Ainsi fit-on, et des hommes furent envoyés de toutes parts pour chercher les femmes et les jeunes filles les plus belles, afin qu'amenées dans le harem, le roi pût choisir celle qui lui plairait davantage et lui donner la place de Vasthi.

Dans le nombre se trouva Esther, nièce de Mardochée, l'un des Hébreux que Nabuchodonosor avait emmenés captifs à Babylone. Ces femmes étaient durant six mois soumises à des onctions d'huile de myrrhe, puis de pâtes et d'aromates pendant six autres mois; après ce délai, on les parait richement pour les présenter au roi une à une. Elles se rendaient auprès de lui le soir, y restaient jusqu'au matin, et aucune d'elles, son tour passé, ne pouvait y retourner sans que le roi l'eût demandée. Lorsque vint Esther, belle et charmante au delà de toute expression, elle enchanta le roi, qui lui mit le diadème sur la tête et la proclama reine (1). Il fit célébrer des noces splendides et accorda des immunités aux provinces, sans oublier de grandes largesses.

Esther, par le conseil de son oncle Mardochée, qui remplissait dans le palais un emploi des plus infimes, avait caché qu'elle était Israélite. Ce Mardochée découvrit un complot tramé par deux eunuques de la cour, en informa le roi par Esther, et la potence fit justice des traîtres.

Mais l'Amalécite Aman, favori du roi, trouva que Mardochée n'avait pas pour lui assez de respect; il résolut donc, pour se venger, d'exterminer la race juive, qui, répandue partout dans les États d'Assuérus, conservait ses lois et ses cérémonies propres. Le roi fut tellement circonvenu par ses insinuations qu'il ordonna que tous les Hébreux fussent mis à mort le même jour. L'ordre fut immédiatement transmis par des courriers à tous les satrapes et affiché dans la cité.

Esther aurait voulu intercéder pour ses frères; mais il était formellement défendu, sous peine de perdre la tête, de s'approcher du roi sans avoir été appelé. Cependant l'amour qu'elle portait à ses compatriotes lui fit affronter le péril; après avoir prié Dieu, elle se para magnifiquement, peignit ses yeux et son visage, et, suivie d'une femme qui portait la queue de sa robe, puis d'une

(1) Ou peut-être dame du harem, *banou-i-harem*, comme on nomme encore en Perse celle qui est chargée de la surintendance des femmes du roi. Le nom d'Esther vient d'*Asitaré*, étoile, qui a la même racine que le mot *astre*.

autre qui la soutenait dans sa démarche chancelante, démarche qu'elle affectait comme une séduction de plus, elle se présenta devant Assuérus qui, frappé de sa beauté, lui fit grâce de la vie. Elle le pria de dîner ce jour même avec elle, ainsi qu'Aman; puis, lorsque le roi eut bu largement à sa table, elle l'invita encore pour le lendemain.

Durant cette nuit, le roi, ne pouvant dormir, se fit apporter la chronique de son règne, où il trouva noté comment Mardochée lui avait sauvé la vie; informé que cet homme n'avait obtenu aucune récompense pour un si grand service, il le fit conduire en triomphe par la ville, monté sur un cheval et revêtu des habits royaux. Aman, animé contre Mardochée d'une haine mortelle, fut chargé de le conduire. Mais le banquet d'Esther devait achever la ruine du courtisan; car elle profita de cette occasion pour révéler au roi les iniquités de son ministre et demander grâce pour le peuple israélite. Le roi fit périr Aman et éleva Mardochée aux plus grands honneurs, en lui confiant l'anneau royal qu'Aman avait eu à sa disposition; puis, ayant étendu son sceptre en signe de clémence, il arrêta la cruelle extermination des Juifs. Aussitôt des lettres dans la langue de chaque peuple et scellées du sceau du roi furent expédiées par de nombreux courriers, pour faire connaître la trame ourdie par Aman; elles annonçaient aussi que les Hébreux, loin d'avoir commis aucun crime, suivaient des lois justes, étaient les fils du Dieu très-haut et toujours vivant, du Dieu qui lui avait donné et conservé le royaume ainsi qu'à ses ancêtres : en conséquence, le roi non-seulement accordait aux Juifs la vie sauve, mais les autorisait à exterminer tous leurs ennemis (1).

Les affaires étaient ainsi traitées dans le sérail entre les femmes et les eunuques. Il n'y avait point de conseil d'État; dans les cas graves seulement, on réunissait les satrapes et les princes tributaires non pour délibérer sur le fait, mais sur les moyens : toute opposition était punie. Quelques historiens ont écrit que le roi faisait asseoir ses conseillers sur des verges d'or qui devenaient leur récompense quand leur avis était adopté, et qui, dans le cas contraire, servaient à les fustiger.

Satrapies. Lorsque Darius eut franchi l'Indus et conquis le pays des Sères, il divisa son empire en vingt satrapies (2), dont les gouverneurs ne

(1) Livre d'Esther.

(2) La première satrapie, à l'extrême occident de l'Asie, appelé Asie Mineure, embrassait l'Éolie, l'Ionie, la Carie, la Lycie et la Pamphylie, c'est-à-dire la plupart des colonies grecques. Villes principales : Cumes, Smyrne, Milet, Magnésie, Halicarnasse, Xanthe, Milye.

devaient d'abord que veiller à l'administration civile et à la perception des impôts, tenir la main à ce que les terres fussent bien cultivées, exécuter les ordres du prince en tout ce qui concernait la province qu'ils avaient à régir. L'autorité civile se trouvait ainsi sagement séparée de l'autorité militaire; mais elles furent confondues par la suite. Les satrapes, dans les provinces frontières

A l'est de celle-ci se trouvait la seconde satrapie, ou grande Mysie, composée de la Mysie, de la Lydie, de la Cabalie, de l'Hygénie, de la Lasionie. Villes : Pergame et Sardes.

La troisième comprenait les pays au nord et au centre de l'Asie Mineure : la petite Mysie sur les bords de l'Hellespont; la Bithynie, divisée en orientale et en occidentale, sur les rives du Pont-Euxin; la Paphlagonie, à l'est de la précédente et sur la même mer; la Phrygie, qui s'élevait au centre de l'Asie Mineure et à laquelle s'adossaient les autres provinces, c'est-à-dire au nord la Bithynie et la Paphlagonie, à l'ouest la Mysie et la Lydie. Plus tard cette province divisée prit les noms de Galatie, de Pisidie, de Lycaonie. Tout le pays vers l'Arménie, habité par des peuples syriens, fut ensuite appelé Cappadoce grande et petite ou Pontique. Parmi les villes, on distinguait Cyzique, Lampsaque, Dascilium, Apollonie, Pruse, Héraclée, Césène, Colosses, Sagalasses, Comana Pontica.

La Cilicie formait la quatrième satrapie, au sud de la Cappadoce et au nord de la mer Intérieure, avec des villes grandes et riches, telles que Tarse, Salis, Anchiate.

La cinquième se composait de provinces situées entre l'Euphrate et la mer Intérieure, comme la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'île de Chypre, avec les villes de Tripolis, de Damas, de Tadmor.

La sixième était formée de l'Égypte, des Oasis et de la Cyrénaïque.

La septième était le pays à l'occident de l'Indus, habité par les Gandares, les Allacides, les Dadices.

Huitième, la Susiane, à l'est de la Babylonie; capitale, Suse.

Neuvième, la Babylonie, l'Assyrie et la Mésopotamie; capitale, Babylone.

Dixième, la Médie avec Ecbatane.

Onzième, le littoral au sud-est de la mer Caspienne, où l'on trouvait les Caspiens, les Pausiciens, les Pantimales, les Darites.

Douzième, la Bactriane avec Bactres.

Treizième, l'Arménie avec deux autres contrées qui ne sont pas bien déterminées.

La quatorzième se composait des régions Sagariane, Sarangiane, Tamaniane, Utiane, à l'est de la Perse, avec les villes de Proftasie, d'Ariaspe, de Carmana.

La quinzième, à l'extrême orient, avait le pays des Saces et des Casiens, tribus massagètes au nord-est de la Bactriane.

La seizième renfermait la Sogdiane, la Parthie, la Corasmie, l'Arie, avec les villes d'Hécatompylos, de Maracande et d'Artacoane.

La dix-septième, sur la rive de la mer Érythrée, comprenait la Gédrosie, la Paricanie, les Orites.

La dix-huitième, le pays des Ibères, des Albains, des Alarodes.

La dix-neuvième, les Mosques, les Macrons, les Tibarènes, à l'occident des peuples qui précèdent.

La vingtième embrassait les conquêtes indiennes de Darius, où se trouvait Sère, capitale de la Sérique.

surtout, déployaient la plus grande magnificence; ils tenaient une cour qui le cédait peu à celle du monarque, et exerçaient un pouvoir sans bornes. Afin toutefois d'en empêcher l'abus, le roi plaçait auprès d'eux des commissaires, appelés les yeux et les oreilles du prince, auxquels les ordres étaient transmis directement: outre cette surveillance, il envoyait une fois au moins chaque année, des inspecteurs faire le tour des provinces, ou bien il les parcourait lui-même avec un immense cortége. Le moindre soupçon suffisait pour perdre un satrape.

Postes.

Pour faciliter la correspondance de la métropole avec les provinces, les Perses firent usage les premiers de courriers rapides et sûrs, qu'il ne faut pas confondre avec l'institution des postes telle qu'elle existe aujourd'hui; les nôtres, en effet, sont à la disposition des particuliers, les leurs ne servaient qu'au gouvernement. Des chevaux et des hommes étaient préparés de distance en distance, et l'un recevait de l'autre les dépêches à transporter : moyen de communication très-expéditif. En outre, une série de feux allumés donnaient avis des soulèvements ou des invasions, de telle sorte qu'un jour suffisait pour recevoir des nouvelles d'une extrémité du royaume à l'autre.

Finances.

Un peuple nomade, devenu conquérant, veut vivre aux dépens de la conquête; il impose donc des tributs à son gré et les perçoit en nature : tel est le caractère que conservèrent les finances des Perses. Les satrapes recevaient la plupart des taxes en denrées pour l'entretien de la cour et de l'armée, ou en lingots de métal fin que l'on déposait dans le trésor particulier du roi pour les monnayer au besoin. Chaque satrapie avait aussi son trésor particulier, et Alexandre trouva dans la seule ville de Suze 55,000 talents d'argent en barres. Les Perses ne battirent pas monnaie jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe, qui fit frapper des dariques (1). Cyrus et Cambyse établissaient des impôts à mesure du besoin. Darius les rendit annuels, et voulut qu'ils fussent proportionnés

(1) Leurs pièces de monnaie portaient pour empreinte un archer; d'où le mot d'Agésilas : *Artaxerxès me chasse avec trente mille archers*, par allusion à l'argent qui avait servi à corrompre les autres Grecs. — On peut supposer, d'après un passage de Plutarque, que, dès l'époque de Cyrus, les Perses faisaient usage de l'argent monnayé. Cet auteur rapporte en effet que Cyrus, pour récompenser les femmes qui par leur exemple avaient ramené au combat leurs maris prêts à prendre la fuite, leur fit distribuer à chacune une pièce d'or. Voy. Plut., *de Virt. mul.*, p. 246, et Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, t. III, p. 551 (note de la 2e éd. française).

au revenu, ce qui le fit appeler marchand. Hérodote dit (1) que le roi tirait des provinces 14,560 talents euboïques, ce qui ferait moins de 90 millions de francs. Le roi de Perse actuel en perçoit presque autant de son petit royaume. Nous pensons donc qu'il ne faut voir dans ce produit que la somme qui restait au trésor, prélèvement fait des dépenses générales de l'entretien et de la solde de l'armée, et en dehors des revenus en nature. Nous savons en effet que les Ciliciens donnaient chaque jour un cheval blanc ; la Médie seule cent mille moutons et quatre mille chevaux par an (2) ; la Babylonie, outre les chevaux de guerre, devait entretenir un haras de huit cents étalons et de six mille juments ; l'Arménie fournissait chaque année vingt mille poulains ; la contribution de la Cappadoce était de mille cinq cents chevaux, deux mille mulets, cinquante mille têtes de bétail ; celle de l'Égypte consistait en froment, et la pêche du lac Mœris était réservée au roi. Darius soumit à une contribution de femmes les provinces circonvoisines pour repeupler Babylone. La Colchide et les pays limitrophes jusqu'au Caucase envoyaient tous les cinq ans cent garçons et autant de jeunes filles ; l'Assyrie, cinq cents eunuques chaque année ; les Éthiopiens et les Indiens apportaient en don tous les trois ans deux chénices (3) d'or non brûlé, deux cents madriers d'ébène, vingt grandes dents d'éléphant ; les Arabes, cent trente talents d'oliban ; chaque peuple enfin, les produits de son sol. La Perside seule, comme pays des conquérants, était exempte de tribut. L'irrigation, extrêmement étendue, rapportait aussi de riches revenus, grâce aux écluses dont les rois s'étaient arrogé la propriété ; il faut ajouter la pêche, les biens confisqués et les dons *volontaires* de toutes sortes (4).

Le trésor n'avait d'ailleurs à supporter aucune dépense, puisque les personnes attachées à la cour recevaient leur traitement en nature (5). Les magistrats et autres fonctionnaires obtenaient, à

(1) Livre III.

(2) Xénophon.

(3) Un boisseau. Voy. les §§ 90 à 98 du livre III d'Hérodote.

(4) Aujourd'hui encore, aux fêtes du *Neurouz*, tous sont obligés d'apporter au roi un don *volontaire*, dont le produit n'est pas évalué à moins de 69 millions de francs (1,500,000 tomans).

(5) Athénée (IV, 26, p. 145) rapporte un passage d'Héraclide de Cumes, où l'on trouve sur la cour de Perse les renseignements suivants :

« Ceux qui servent le roi, bien lavés et bien vêtus, passent presque la moitié de la journée à préparer son dîner. Quelques-uns des commensaux du roi mangent séparément dehors, et chacun peut les voir ; d'autres, chez lui, dans l'interieur, mais ceux-là même ne sont pas véritablement avec lui. Il y a dans le palais deux

titres d'émoluments, des villes et des bourgades. Xerxès assigna trois villes (1) à l'entretien de Thémistocle réfugié dans ses États. Ces libéralités faisaient retour au roi après la mort du bénéficiaire, mais quelquefois elles devenaient héréditaires. On pourvoyait à tout besoin nouveau au moyen des produits d'une contrée, et chaque province devait entretenir ses magistrats. Le gouverneur de la Babylonie en tirait chaque jour un médimne attique, c'est-à-dire deux millions de francs par an : quatre villes étaient affectées au seul entretien des chiens de chasse de Masistius, satrape de Babylone (2) : tant était grand le luxe de ces hauts dignitaires.

La richesse des dons royaux était égale à l'immensité des revenus (3). Le monarque remettait à chaque ambassadeur étranger un talent babylonien en argent et deux vases du même métal d'une valeur double ; des bracelets, un cimeterre et un collier valant ensemble mille dariques, enfin une robe médique ; les plus favorisés recevaient davantage.

Jugements. Il paraît que les juges appartenaient à la classe sacerdotale, et qu'ils avaient toujours un âge mûr. On mettait l'accusé en face de l'accusateur, et si ce dernier était convaincu de calomnie, il subissait la peine due au délit imputé à tort. Un premier crime n'é-

appartements en face l'un de l'autre : le roi se tient dans celui-ci ; ses convives, dans celui-là. Le monarque les voit à travers le rideau tendu près de la porte, mais eux ne peuvent l'apercevoir. Quelquefois, les jours de fête, ils dînent tous ensemble dans la grande salle. Quand le roi donne un festin, ce qui arrive souvent, il n'admet que douze convives. Il a sa table à part ; un eunuque va appeler ses hôtes, et, quand ils sont réunis, ils boivent avec le roi, mais non pas du même vin : ils s'asseyent sur un coussin, tandis qu'il est couché sur un petit lit aux pieds d'or. Ils sont presque toujours ivres quand ils le quittent. D'ordinaire, cependant, le roi dîne seul. Parfois sa femme ou l'un de ses fils est admis à sa table ; alors les jeunes filles du harem chantent en sa présence. Le dîner du roi est magnifique, bien qu'ordonné avec une sage économie, ainsi que tous ceux des grands. On tue chaque jour pour le service du palais mille victimes, comme chevaux, chameaux, bœufs, ânes et moutons surtout. On y sert un grand nombre de volatiles. Chaque convive a sa portion devant lui et en emporte le reste. La majeure partie des mets, comme aussi le pain, est destinée à la nourriture des satellites, des gardes et autres gens semblables ; elle est portée sous les portiques et là distribuée par rations. Tandis qu'en Grèce les soldats mercenaires reçoivent leur paye en argent, là ils la reçoivent en nature, de même que tous les grands et les commandants des villes et des provinces. »

(1) Des titres semblables furent chez les modernes l'origine du mot *apanage*, c'est-à-dire *ad panem*, et du mot turc *arpalik*, de *arpa*, avoine, c'est-à-dire pays donné pour fournir l'avoine aux chevaux.

(2) HÉRODOTE, liv. III.

(3) Aujourd'hui on évalue à 60 millions de francs le produit des dons, appelés *pisckesc*, encaissés par le roi ; il est d'usage antique que personne ne doit se présenter devant le roi sans lui offrir quelque don.

tait pas passible de la peine capitale; mais on devait examiner la vie entière de l'accusé, pour voir ce qui l'emportait du bien ou du mal : disposition sage dans une certaine mesure seulement, puisque les bonnes actions ne sauraient pas toujours excuser celles qui sont coupables; pour des cas spéciaux, le droit de grâce réservé aux législateurs vaut sans doute beaucoup mieux. L'ingratitude était punie. Aucune loi ne prévoyait le parricide : silence presque général dans les codes antiques, de même que pour le régicide dans nos codes modernes. Certains condamnés étaient enfermés dans un tronc d'arbre creusé, d'où ne sortaient que la tête, les mains et les pieds, que l'on frottait de miel, et qu'on abandonnait en pâture aux guêpes.

La tribu des Perses, qui l'emporta sur les autres, se composait de guerriers; ainsi, conformément à son origine, l'empire fut constitué militairement, et, suivant une division décimale, partagé en cantons militaires pour l'entretien des armées. Les troupes royales étaient distribuées dans les provinces, quelques-unes en cantonnements dans les campagnes, d'autres en garnison dans les villes. Elles consistaient d'abord uniquement en cavalerie, qui, à la manière des nomades, entraînait à sa suite toute la population, et, au besoin, se passait de bagages; aussi opérait-elle avec une extrême rapidité, comme l'ont fait plus tard les Mongols. Afin que les Perses ne perdissent pas leurs habitudes de bons cavaliers, Cyrus leur avait défendu de se montrer à pied sur les chemins; mais ce fut une nouvelle occasion de luxe dans un pays qui offre encore aujourd'hui les races de chevaux les plus belles et les plus robustes. Cela est si vrai que le moderne Kérim-Kan parcourut naguère trois cents milles en cinquante-huit heures, sans changer de monture. Guerre.

Le guerrier qui mourait les armes à la main acquérait, selon les Perses, le bonheur éternel; cette croyance pouvait donner de l'élan et une audace farouche, mais non le courage réglé et soutenu qu'inspirent l'amour de la patrie et le sentiment de l'honneur. Les femmes et les enfants suivaient l'armée, ce qui pouvait exciter sa valeur, mais ce qui devait souvent l'embarrasser dans ses mouvements; il en était de même des chars armés de faux, qui fréquemment devenaient très-nuisibles. Les Perses ne portaient ni arcs ni javelots, mais seulement des armes propres à combattre de près, une cuirasse sur la poitrine, un bouclier, un cimeterre ou une hache.

Ceux qui veulent trouver des ressemblances entre eux et les Germains peuvent invoquer l'usage mentionné par Xénophon, lors-

qu'il dit que Cyrus, élu par sa république chef d'expédition, choisit deux cents de ses pairs (1), chacun desquels fit choix de quatre autres; puis chacun de ces mille guerriers recruta parmi le peuple dix hommes armés de la lance et du bouclier, dix frondeurs et dix archers.

Selon l'ordre établi par Cyrus, chaque compagnie était composée de cent hommes, commandés par un capitaine qui avait sous ses ordres quatre lieutenants avec vingt-cinq soldats, puis des sous-officiers par dix et cinq hommes. Une compagnie logeait tout entière sous une seule tente; derrière les quatre pelotons marchait un officier appelé chef de l'arrière-garde (οὐραγός). Au milieu du camp s'élevait le pavillon royal, tourné vers l'orient; autour se rangeaient les gardes du corps, puis la cavalerie, ensuite les lanciers, les archers. A l'extrême droite étaient les boulangers et les chevaux, à la gauche les vivandiers et les juments, chacun à son poste déterminé. Dresser les tentes, les enlever, les charger sur les mulets, toutes ces opérations et autres semblables s'exécutaient rapidement et avec ensemble; une banderole distinguait les tentes des chefs.

Dans les guerres nationales, on avait recours aux levées en masse, ce qui ne produisait que confusion. Le roi se tenait au centre avec les Perses; le bagage était envoyé en avant, et, comme toutes les provinces devaient fournir leur contingent, l'armée grossissait dans sa marche comme un torrent prêt à déborder. On formait sur la route d'énormes magasins de blé pour les troupes, et l'on amassait pour le roi de telles quantités de vivres qu'on appauvrissait un pays; car il emmenait avec lui femmes, serviteurs, chiens et bêtes de somme en nombre infini. Le repas terminé, on emportait la vaisselle d'argent dont le monarque s'était servi, par suite de l'idée orientale que le roi est le seigneur et maître de tout et de tous.

Après avoir agrandi son territoire par la conquête, la Perse devint aussi puissance maritime; mais la plupart des navires qui composaient ses flottes, appartenaient à la Phénicie ou à l'Asie Mineure.

Amollis bientôt par le luxe, les Perses dégénérèrent de leur ancienne valeur. Les chars armés de faux ne servirent plus à charger l'ennemi aux fortes armures, mais à se transporter commodément sur le lieu de la mêlée. Arrivé là, le guerrier qui le montait en descendait à la hâte, et souvent les chevaux, restés sans

(1) Ὁμότιμοι, les *Comites* de Tacite.

guide, causaient du désordre dans les rangs. Alors on eut recours aux mercenaires grecs, hyrcaniens, parthes et saces. Les premiers nous ont appris que la paye était d'une darique, c'est-à-dire d'un ducat par mois.

Nous avons plus d'une fois indiqué les ressemblances qui existent entre les Perses et les Germains, thème sur lequel se sont exercés beaucoup de savants modernes, dont quelques-uns ont prétendu retrouver la patrie des Germains dans le Kerman antique; un Écossais a même tracé la route suivie par ce peuple pour venir de la Perse jusque dans sa patrie. La principale base de ce système est le langage. Bien qu'il ne soit pas vrai, comme l'a avancé Leibnitz, que des lignes entières, écrites dans l'idiome persan, sont comprises par un Allemand (1), il est certain que tous les dialectes persans offrent un grand nombre de racines, d'inflexions, de constructions germaniques, ainsi que de mots danois, islandais, anglais, tout à fait gothiques (2); et, chose plus étrange encore, ils suivent en partie les règles extrêmement bizarres de la versification islandaise (3). Mais quiconque nous aura suivi dans nos appréciations, ne se laissera pas entraîner à

Origine des Germains.

(1) *Integri versus persice scribi possunt, quos Germanus intelligat*. Ed. d'Hanovre, p. 152.

(2) Adelung, dans le *Mithridates*, I, 284, a recueilli deux cent vingt et une racines allemandes, tirées du parsis. Les infinitifs se terminent aussi dans cette langue en *ten* et *den* : les articles et les préfixes *der*, *bi*, *gi*, correspondent aux *der*, *be*, *ge* allemands, etc., etc.

Ainsi, en langue zende, *fretem* signifie grandeur, *fretaum*, nourrissant; en islandais, *Freya*, nom d'une divinité mentionnée aussi par Tacite, veut dire force nutritive. En zend, *thranfd* signifie aliment, et, en danois, *trives*, s'engraisser; en zend, troupeau se dit *gueochte*, et, en danois, *queg*. En parsis, Dieu s'appelle *Khouda*, et en suédois, *Gud;* en anglais, *God; Got* en allemand. En pehlvi, saint se dit *halaëh*, en islandais, *halog*, et en allemand, *heilig*, etc. Les Perses appelaient *dar*, c'est-à-dire porte, le palais de leur roi, comme les Turcs d'aujourd'hui, et porte se dit, en danois, *dœr ;* en allemand, *thor ;* en anglais, *door*. Les Grecs appelèrent Pasargade la ville capitale de la Perse, et, quand nous trouvons qu'en islandais *parsa gard* signifie camp retranché, nous acquérons la certitude que Parsagard devait être le véritable nom de cette ville, altéré ensuite par les écrivains classiques.

Tir est, chez les Persans, le nom de l'ange qui préside aux troupeaux de bœufs et au mois de juin; or, selon l'Edda des Scandinaves, *Tyr* est le dieu de la force aveugle, le dieu des batailles, avant qu'il soit supplanté par Thor et par Odin. En danois et en suédois, taureau se dit *tyr :* nous pouvons donc croire que la divinité adorée par les Cimbres sous l'emblème d'un taureau d'airain n'était autre que celle de l'Edda.

(3) Comparez Gladwin, *Persian Rhetorices*, avec la *Scalda* ou avec Olafsen, Poétique des anciens Scandinaves (Danois).

des déductions partiales; il n'apercevra dans ce fait qu'une conséquence de la communauté d'origine entre tout ce groupe de peuples que nous avons appelés indo-germaniques, surtout s'il réfléchit que des ressemblances pareilles et plus grandes encore se rencontrent entre l'allemand et le sanscrit, entre celui-ci et le grec et le latin : un critique (1) a même fait remarquer tout récemment que l'ancien slave, qui ressemble beaucoup au persan, a plus d'affinité avec l'allemand et l'islandais que les idiomes slaves modernes.

Langue zende. Le zend, dans lequel sont écrits les livres sacrés, est donc une langue intermédiaire entre le sanscrit et les idiomes germaniques, plus concise et plus mâle que le premier (2). Il paraît décidé qu'il faut désormais classer parmi les sémitiques les caractères cunéiformes, figures de coins ou plutôt de queues d'aronde ou dards qui vont de haut en bas ou de droite à gauche, élément unique dont les combinaisons forment l'alphabet entier; le zend, au contraire, avait un alphabet qui tient du système sanscrit et du chaldaïque, ressemblant à celui-ci par la forme des caractères, et s'écrivant de droite à gauche, mais reproduisant les voyelles usitées en Europe et toutes les articulations de l'indien (3). On n'a pas encore découvert où cette langue fut parlée : peut-être était-elle particulière à la classe sacerdotale, tandis que les guerriers parlaient le pehlvi, langue de la cour des successeurs de Cyrus, et encore vivante parmi quelques tribus septentrionales de la Perse, comme les Paddares du Chirvan : on a fait une traduction des livres sacrés dans cet idiome, qui a été employé dans beaucoup d'inscriptions de l'époque des Sassanides. Mais ces princes introduisirent dans la suite le parsis, dialecte des Pharsistans, probablement en usage chez les anciens Perses; car on y retrouve les racines de la plupart des noms perses conservés par les Grecs et les Latins. Il fut plus tard banni par les Arabes dans le cinquième siècle. Lorsque les Dilémites, en 977, le remirent en honneur, il

(1) SCHLOEZER, dans l'édition de *Nestor*.

(2) Voyez, sur le zend et son affinité avec les langues germaniques, un mémoire de M. Eugène Burnouf dans le *Journal asiatique*, 2e série. t. IX, p. 53 et suiv. Voyez encore : Burton, *Historia veteris linguæ persicæ*, Londres, 1657. — Paulin de S. Barthélemy, *de Antiquitate linguæ zendicæ dissertatio*, Rome, 1798. — Rask, *Ueber das Alter und die Echtheit der zend Sprache*, Berlin, 1826. — De Bohlen, *de Origine linguæ zendicæ*, Journ. des Sav., août 1832. — J. A. Vullers, *Institutiones linguæ persicæ cum sanscrita et zendica lingua comparatæ*, Giessen, 1840. (Note de la 2e éd. française.)

(3) BURNOUF, *Vendidad Sadé*. — BOPP, *Grammaire comparée*.

reparut étrangement altéré et mélangé, et constitua le persan moderne ou déri; mais le parsis, qui s'était répandu dans la cour du Grand Mogol, fut conservé par les Guèbres, adorateurs du feu, et immortalisé par le poëme de Firdoussy (1). Langue parsis.

Toute la littérature qu'il nous a laissée consiste dans les livres zends (2) : ils font vivre vers l'an 1000 Lokman, l'auteur des apologues, dont ils racontent les mêmes merveilles que les Indiens de Vichnou-Sarma, et les Grecs d'Ésope. Il ne faut probablement voir en lui, comme en eux, qu'un personnage collectif auquel ont été attribuées des productions successives du même genre (3). Uschenk, qui d'abord porta le nom de *Picsdad*, parce Littérature

(1) Il a écrit : « L'idiome des Perses était divisé en sept dialectes : le *souki*, l'*harohi*, le *sagzi*, le *serali*, tombèrent en désuétude ; mais le *parsis*, le *deri*, le *pehlvi* sont encore en usage. Le parsis, qui se distingue par sa douceur, se parle principalement sur le territoire d'Istakhar ; le déri, issu de l'antique parsis, et vanté pour sa perfection et son élégance, se parle surtout à Balk, Mervichah-Djihan et Boukara, quelques-uns disent aussi à Bedackhan. » Le kurde est du persan mêlé de chaldéen, comme le pehlvi.

(2) Voyez le mémoire de M. E. Burnouf sur la langue et les textes zends dans le 10e volume de la 2e série du *Journal asiatique*, p. 5, 237, 320, et dans les volumes suivants. Voyez aussi le commentaire du même orientaliste sur le *Yaçna*, Paris, 1835, 2 vol. in-4°. (Note de la 2e éd. française.)

(3) Ces fables, qui existent en arabe, furent publiées en latin en 1676 : c'est le livre sur lequel on commence d'ordinaire l'étude de la langue arabe, comme celle du grec sur les fables d'Ésope.

Lokman est en si grande réputation parmi les Orientaux, qu'un de leurs proverbes dit : *Il n'est pas besoin d'enseigner à Lokman*, comme les Latins disaient : *Ne sus Minervam*. Mahomet, attentif à caresser les sympathies des peuples qu'il voulait gagner à sa foi, lui décerne de grandes louanges dans le chapitre XXXI du Coran, qui, par ce motif, est intitulé *Lokman* : « J'ai donné (dit Dieu) à Lokman l'intelligence, et je lui ai enseigné à me rendre grâces. Celui qui remercie Dieu de ses bienfaits rend service à son âme, parce que Dieu a en horreur les ingrats, et un tribut de louanges doit lui être payé en tout lieu. Souviens-toi que Lokman dit à son fils :... O mon fils, ne crois pas qu'un autre puisse être égal à Dieu ; ce serait un horrible péché. J'ai commandé à l'homme d'honorer son père et sa mère. Sa mère l'enfante et le nourrit pendant deux années. N'oublie pas les bienfaits de Dieu. Honore ton père et ta mère, parce qu'un jour tu comparaîtras au tribunal de l'Être suprême, etc. »

Tout le chapitre continue ainsi en admonitions que Mahomet attribue à Lokman ; aussi les mahométans l'ont-ils en grande estime et l'appellent-ils *Al-Hakim*, le sage. On raconte qu'il naquit en Éthiopie, d'une famille obscure ; ayant été vendu comme esclave, il erra de pays en pays, puis s'en vint en Israel lorsque David et Salomon y régnaient. Toujours esclave, il s'endormit à la chaleur du jour et fut réveillé par les anges, qui le saluèrent en lui disant : « Lokman, nous venons, messagers de Dieu, ton créateur et le nôtre, pour te dire qu'il changera ton sort en celui d'un monarque, et que tu seras son vicaire sur la terre. »

Après un instant de silence, Lokman répondit : « Si Dieu me destine le sort que vous dites, que sa volonté soit faite ; mais j'espère qu'il ne me refusera

qu'il avait toujours à la bouche les mots justice, équité, composa le livre du Droit éternel *Dgiavidam Khired* (1), qui existe encore; mais nous n'oserions affirmer qu'il soit réellement une

« pas sa grâce pour que je puisse exécuter ses commandements. Si pourtant sa « bonté me laissait le choix, je préférerais rester dans l'obscurité et éviter le « danger de l'offenser. Sans cela, les honneurs ne sont qu'un fardeau. »

Dieu l'exauça, et lui donna tant de sagesse qu'il put composer dix mille apologues et sentences morales, dont chacune valait mieux que le monde entier.

Une autre fois qu'il se trouvait au milieu d'une foule qui l'écoutait attentivement, un Hébreu lui demanda s'il n'était pas l'esclave noir qu'il avait vu peu de temps auparavant tondre les moutons: « Oui, c'est moi, répondit Lokman.

« Et comment as-tu fait des progrès si rapides dans la vertu ? reprit cet homme.

« Sans beaucoup de peine, repartit Lokman ; j'ai toujours dit la vérité, toujours tenu ma parole; je ne me suis pas mêlé des affaires qui ne me regardaient pas.»

Son maître l'avait envoyé avec d'autres esclaves cueillir des fruits dans le jardin; ceux-ci mangèrent les meilleurs, puis jurèrent au maître que c'était Lokman. « C'est chose facile à vérifier, dit Lokman : buvons de l'eau tiède, puis prenons-nous la main, et mettons-nous à tourner en rond. »

L'expérience faite, il fut le seul à rejeter l'eau pure. Le narrateur persan auquel nous empruntons cette anecdote ajoute : « Quand au jour du jugement nous boirons tous de cette eau destinée à l'épreuve, tout ce que nous aurons caché à la vue des hommes apparaîtra aux regards de l'univers, et l'hypocrite qui passait pour un saint sera couvert de confusion. »

Chacun saura bien faire des rapprochements faciles entre Lokman et l'Ésope de Phrygie si connu de tout le monde. Ce dernier vivait, si toutefois il a existé, sous le règne de Crésus ; Lokman, du temps de David. Il ne saurait donc y avoir de doute sur celui des deux qui aurait emprunté à l'autre ; mais peut-être Vichnou-Sarma florissait-il avant tout autre; or, quand nous songeons à quel point la croyance de la métempsycose est enracinée chez les Indiens, nous inclinons à penser que la fable a pris naissance dans l'Inde.

En voici, au surplus, quelques-unes de Lokman :

L'OIE ET L'HIRONDELLE.

« L'oie et l'hirondelle, s'étant associées, allaient ensemble en quête de leur nourriture. Il advint qu'elles furent surprises par des oiseleurs. L'hirondelle, les ayant aperçus, s'envola rapidement ; mais l'oie, ne pouvant faire usage de ses ailes, fut prise et tuée. »

L'ENFANT DANS LA RIVIÈRE.

« Un enfant s'élança un jour dans une rivière sans savoir nager. Il ne s'en fallait de rien qu'il ne se noyât. Un homme, accouru à ses cris, se mit à lui faire des reproches. Mais l'enfant répondit : « Sauvez-moi d'abord, vous me gronderez après. »

LE CHIEN DU FORGERON.

« Un forgeron avait un chien qui, tandis que son maître travaillait, dormait de la bonne manière; mais, aussitôt qu'il cessait de battre l'enclume pour se mettre à table avec ses compagnons, le chien se réveillait immédiatement. Le forgeron lui dit un jour : « Méchant animal, comment, lorsque le bruit des marteaux ne te réveille jamais, entends-tu le mouvement des mâchoires qui en font si peu ? »

(1) D'Herbelot le confond à tort avec Kalila et Dimna. De Sacy parle du *Dgia-*

traduction véritable de l'ancien ouvrage : il est du moins très-antérieur à l'islamisme, et peut donner une idée des maximes qui servaient de règles de conduite aux Perses. Sa forme proverbiale le rapproche beaucoup de nos livres de la *Sagesse*.

« Dieu est principe et fin; ce n'est qu'à lui qu'il est utile d'avoir « recours : les actions de grâces ne sont dues qu'à lui.

« Les œuvres sont le soutien de la science; les œuvres reposent « sur la loi; accomplir la loi, c'est observer le juste milieu.

« Les œuvres de piété se divisent en quatre classes : science, « pratique, simplicité de cœur et renoncement aux choses mon- « daines.

« Tout ce qui est nécessaire à l'homme se réduit à quatre qua- « lités : savoir, prudence, abstinence, justice.

« La douceur consiste à renoncer à la vengeance quand on en « a le pouvoir.

« Trois choses ne s'obtiennent pas à l'aide de trois autres : les « richesses, par les désirs; la jeunesse, avec le fard; la santé, « par les médicaments. Trois choses acquièrent du prix de trois « circonstances : secourir les malheureux quand on souffre soi- « même de la faim; dire la vérité quand on est en colère; par- « donner lorsqu'on est puissant. »

Quant aux beaux-arts, il faut chercher les monuments de l'Iran antérieurs à Cyrus dans la Grande-Médie ou Irak-Agemi, avec partie du Kurdistan; là, près de *Kirmancha*, dans les lieux appelés *Takti-Bostan*, montagne du Jardin, et *Bisoutoum* (Baghistan), sans colonnes, se voient les ruines des constructions attribuées à Sémiramis. C'est dans cette contrée aussi qu'il faut chercher les débris d'Ecbatane, résidence des rois mèdes, bâtie par Déjocès à l'endroit où s'élève aujourd'hui Hamadan. Monuments.

Mais, dans la Perse proprement dite, ou dans le Pharsistan, apparaissent les restes les plus authentiques et les plus remarquables de la grandeur des Achéménides. On y trouve les ruines de Persépolis ou Estakar, confondue quelquefois avec Pasargade (1),

vidam Khired, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. IX, 1831, p. 1.

(1) Opinion soutenue par Heeren.

C. Fr. Hock a résumé les travaux et les opinions des voyageurs et des érudits jusqu'à J. Morier et Heeren, sur les monuments persans (*Veteris Persiæ et Mediæ monumenta*; Goëttingen, 1818).

Hammer, dans le *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, t. VII et VIII, continua cette revue jusqu'au second voyage de Morier et à celui de sir W. Ouseley.

sur un plateau situé entre le 30e et le 31e degré de latitude septentrionale, et baignée par l'Araxe (*Bend-emir*). Cette cité fut la capitale des successeurs de Cyrus, le centre de la nationalité et de la religion; les rois y recevaient la consécration et revêtaient la robe de Cyrus, pour y revenir après leur mort. Là étaient le trésor, les assemblées des mages et le sanctuaire élevé sur le sol natal des dieux nationaux. On y voit encore des chambres, des escaliers, des terrasses, des mausolées, des colonnes cannelées dont plusieurs ont jusqu'à soixante pieds de hauteur, avec des chapiteaux étranges, des animaux fabuleux longs de vingt pieds sur dix-huit de haut, des bas-reliefs représentant les hommages et les tributs des peuples vassaux, qui, à ce qu'il paraît, étaient reçus, ainsi que les ambassadeurs, dans un grand portique réservé aux réceptions officielles. Des animaux bizarres, toujours en harmonie avec la destination de chaque édifice, couvrent les parois : les inscriptions sont en caractères cunéiformes (1) et trilingues, zend, pehlvi, et peut-être assyrien; mais on n'a pu déchiffrer jusqu'à présent que les titres des rois. Les Persans appellent encore ces lieux *Toukl al-Schemschid*, trône de Schemschid.

On rencontre les ruines du palais royal de Persépolis à Cil-Minar, sur les flancs du mont Racmed; elles peuvent encore donner la mesure des formes architectoniques. La corniche et le toit étaient des travées de cèdre revêtues de lames métalliques; il s'élève à plusieurs terrasses avec de vastes cours, des portiques magnifiques et une riche décoration dans le style ionique, mais dépourvue de symétrie. Dans ce palais, comme dans le temple, tout est couvert de bas-reliefs et d'animaux symboliques, qui se groupent souvent avec des hommes, et parfois, de représentations historiques. Le château d'Ecbatane, qui tient de celui de Babylone, a des murs en grosses pierres vernies, et des temples où brillaient l'or et l'argent; il en est de même dans le palais de Suse.

SILVESTRE DE SACY, dans le *Journal des Savants*, ann. 1819-1824, a donné d'excellents extraits des voyages de Morier, d'Ouseley et de Ker Porter.

Dans les *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, du même Sacy (Paris, 1793), on trouve des matériaux très-importants sur les inscriptions cunéiformes, bien qu'ils se bornent à donner l'explication des monuments postérieurs aux Sassanides. Tychsen, Munter, Lichtenstein, ont fait beaucoup d'efforts pour déchiffrer ces inscriptions, et surtout Grotefend dans ses Additions aux *Ideen* de Heeren, t. II, 1830, qu'il a fait suivre de l'alphabet zend.

(1) Le savant voyageur Thomas Rawlinson a envoyé, vers 1839, à l'Académie des sciences de Londres trente inscriptions cunéiformes découvertes en Perse, avec leur explication.

Les rois n'étaient pas brûlés, de peur de souiller le feu; la Perse native leur donnait la sépulture. Leurs tombeaux sont donc dans l'enceinte du palais; on y conservait leurs corps avec grand soin, dans la croyance qu'ils devaient ressusciter pour établir le règne d'Ormuzd.

Ces monuments étaient-ils mèdes ou perses, et avait-on forcé les Égyptiens à concourir à leur érection? c'est ce qu'on ne peut affirmer; quoi qu'il en soit, ils annoncent un art propre et déjà avancé. Les murs sont construits de manière à le céder à peine à ceux de l'Égypte; car les énormes pierres tirées des montagnes voisines sont assemblées avec une grande habileté; mais, loin de témoigner d'une dérivation troglodytique, comme sur le Nil et l'Indus, ils s'élèvent en vastes terrasses. Des forêts de colonnes élancées comme le palmier et le lotos, de vastes bassins où jaillirent autrefois des fontaines, des escaliers disposés pour y monter à cheval, rappellent au regard l'image du paradis, comme la solidité des colonnes de Philé et de Thèbes rappelle les grottes d'où sortit l'architecture égyptienne. Dans celle-ci, tout est clos et couvert; dans celle de Perse, tout est ouvert et libre, ainsi qu'il convenait à des adorateurs du soleil et des éléments.

L'art plastique y conserve le caractère d'une cour orientale: point de femmes et rien de nu, mais des poses majestueuses qui, loin d'être roides et violentes comme celles des Égyptiens, expriment le repos et tendent plus à la dignité qu'à la beauté. Au lieu de représenter des divinités comme dans l'Inde et l'Égypte, les artistes perses n'ont copié que des hommes, en distinguant les races diverses; c'est tout au plus s'ils ont sculpté quelques fervers et des izeds. On n'a découvert jusqu'à présent aucune statue, et, dans les bas-reliefs, la sculpture donne la main à l'architecture en l'interprétant: grandiose comme elle, sans être colossale, elle offre une majestueuse simplicité (1).

(1) « Avant de m'éloigner, je parcourus le terrain qui environne la base de la plate-forme, pour voir s'il apparaissait ailleurs d'autres vestiges de l'ancienne cité. Il en reste bien peu. Un portique magnifique s'offrit d'abord à ma vue, isolé dans la plaine, au nord de la plate-forme, et peu éloigné des rochers. Les parois intérieures des deux côtés en sont sculptées: on y voit des personnages en longue robe, mais dégradés. Au sud-ouest, j'aperçus une masse de ruines magnifiques qui paraissent les débris d'un temple, ou d'un autre édifice de grande importance. Cet amas de décombres est indiqué, dans les vues de Persépolis de Chardin et de Le Brun, par une colonne s'élevant seule et majestueuse au milieu de compagnes brisées, comme un héros demeuré debout sur le champ de bataille au milieu de cadavres. Elle est tombée aussi aujourd'hui, et les longues herbes qui couvrent le sol agitent seules leurs verts étendards sur les colonnes renversées de la grandeur. Le dernier coup qui coucha à terre ce splendide débris lui

CHAPITRE V.

LA CRÈTE ET SPARTE.

Nous avons vu que la Grèce avait trouvé dans la nature tous les éléments propres à l'élever à la plus haute civilisation, et que, par sa situation non moins que par ses premières vicissitudes, elle était destinée à offrir le spectacle d'une grande diversité. Parmi les nombreuses tribus primitives, les Doriens et les Ioniens prévalurent, et se distinguèrent par le caractère le plus tranché : les premiers, conservateurs, aristocrates et sévères; les seconds, mous et démocrates. Il ne faut pas se figurer une race qui vient tout entière peupler un pays, mais quelques bandes qui l'envahissent pour le dominer. Les Achéens étaient les plus nombreux; il paraît que les Doriens ne comptaient que de vingt à trente mille individus (1), ce qui les obligeait à faire sentir aux vaincus une autorité vigoureuse, à les refréner par des institutions qui rappelassent continuellement la différence d'origine, par des droits injurieux et des prérogatives humiliantes.

Athènes et Sparte, comme représentant les deux races parmi les divers États de la Grèce, occupèrent le premier rang, non-seulement à cause de leur puissance supérieure, mais encore par la législation, dont l'influence s'est étendue jusqu'à nous. Il est donc juste que nous leur accordions une attention particulière.

Sparte est située au pied du Taygète et sur les bords de l'Eurotas, où la chaîne des monts d'Arcadie va déclinant vers la mer (2). Son premier roi fut, dit-on, un Lélége; le quatrième, un

fut porté, il y a quinze ans, par une bande de naturels avides de s'emparer du fer qui réunissait les morceaux de la colonne. Je le sus d'un paysan qui m'accompagnait, et qui avouait avoir pris part à ce dégât. Mais il protestait que cela n'arriverait plus, parce que l'on connaissait les conséquences d'un semblable sacrilége. Comme je lui demandais ce que cela voulait dire, il me répondit que peu auparavant un habitant de son village, ayant abattu une colonne de la grande terrasse, était mort subitement le lendemain. Ce n'était pas tout : plusieurs songes avaient prédit sa mort et menacé d'un châtiment pareil, de la part de Salomon ou du démon, quiconque imiterait son exemple; de sorte qu'il n'y avait plus personne d'assez hardi pour toucher du doigt ces édifices, dont la construction était due à l'un ou à l'autre de ces personnages, et peut-être à tous deux. Le résultat de cette superstition me plut infiniment, et il faudrait être ennemi de la vénérable antiquité pour dissiper ce nuage protecteur. » KER-PORTER.

(1) MULLER, *Dorier*.

(2) Indépendamment des historiens généraux, on peut consulter le recueil de

Lacédémonien ; le huitième, Œbalus, qui le premier donna l'exemple de contracter de secondes noces, en épousant une fille de Persée. Il eut d'elle Tyndare, qui engendra les deux jumeaux Castor 1740.
et Pollux, et deux filles, Hélène et Clytemnestre. Les deux premiers furent placés au ciel, et les deux autres, immortalisées dans la tragédie et dans l'épopée.

En épousant Ménélas, Hélène transporta le royaume des Perséides aux Pélopides. Lorsque les derniers furent chassés par les Héraclides, le trône passa aux deux fils d'Aristodème, Eurysthène et Proclus, dont les descendants régnèrent en commun ; ce fut 1180.
probablement là une de ces transactions que nous avons déjà vues dans d'autres pays, où deux races et quelquefois deux chefs également puissants exercent ensemble l'autorité sans se détruire l'un l'autre. Les Proclides donc et les Agides, ainsi nommés d'Agis, fils d'Eurysthène, continuèrent durant neuf siècles à donner des rois à la Laconie.

Les Doriens, venus dans cette contrée avec les Héraclides, en chassèrent presque tous les Achéens, et réduisirent en esclavage le petit nombre d'habitants qui restèrent, exerçant à leur égard le droit sauvage de la conquête. Sparte commença sous Agis à soumettre à son autorité, outre le pays ouvert, les cent villes ou villages qui avaient fait surnommer la Laconie Hécatompolis ; tous les habitants du territoire furent obligés de renoncer à la liberté politique, de se dessaisir de leurs armes de guerre et d'accepter de dures conditions. La population d'Hélos seule refusa de courber Ilotes.
la tête ; mais, vaincue de vive force, elle fut réduite au plus dur esclavage.

Trois classes de personnes, nous avons presque dit trois castes,

matériaux sur l'histoire de Sparte, fait avec beaucoup de soin par Nicolas Cragius, *de Republica Lacedæmoniorum* (Genève, 1593), et par Meursius, *de Regno laconico* et *Miscellanea laconica* (Amsterdam, 1661).

Le meilleur ouvrage sur Sparte et sur tout ce qui la concerne dans l'histoire grecque, est celui de J. C. F. Manso, *Sparta, ein Versuch zur Aufklarung der Gesch. und Verfassung dieses Staats;* Leipzig, 1800-1805.

Voyez aussi Heine, *de Spartanorum republica judicium*, dans le XIe vol. des *Comment. soc. Gotting.*, où il redresse plusieurs jugements de Paw. — Pastoret, *Histoire de la législation*, vol. V, VI, VII; Paris, 1824. — Lachmann, *K. H. die spartanische Staatsverfassung in ihrer Entwickelung und ihrem Verfalle;* Breslau, 1836. — C. F. Hermann, *de Causis turbatæ apud Lacedæmonios agrorum æqualitatis;* Marbourg, 1834. — W. Wachsmuth, *Hellenische Alterthumskunde aus dem Gesichtspunkte des Staates;* Halle, 1826-1830. — Fr. Kortum, *Zur Gesch. hellenischer Staatsverfassungen*, etc.; Heidelberg, 1821. — G. Fed. Schoemann, *Antiquitates juris publici Græcorum;* Griefswald, 1838.

constituaient cet État : les Spartiates (*Spartiatæ*), habitants de la cité, race privilégiée et dominante dont l'histoire s'occupe exclusivement ; les Lacédémoniens (*Periœci*), habitants de la campagne, peuple vassal, payant les tributs et faisant le service militaire ; au-dessous d'eux et privés de tous droits, non pas seulement de citoyen, mais même d'homme, les Ilotes et les autres esclaves. Les premiers étaient peut-être au nombre de quarante mille ; on comptait cent cinquante mille Lacédémoniens ; les derniers s'élevaient à deux cent mille. Voilà la liberté de Sparte.

Les Ilotes furent esclaves de l'État plus que des particuliers ; ils ne pouvaient être mis à mort ni affranchis que par décret public, et le gouvernement lui-même, en vertu d'une ancienne convention, ne pouvait les vendre hors du pays. Aux particuliers, dont ils cultivaient les terres, ils donnaient tous les ans une certaine portion du blé et des produits, au delà de laquelle le maître ne pouvait rien exiger, sous peine d'exécration. Tout ce qu'ils ramassaient, après avoir payé ce tribut, leur appartenait, et cette épargne permit à un certain nombre de parvenir à la richesse. En outre, les Ilotes avaient coutume de rendre des services à leurs maîtres ou à tout autre citoyen, et d'accompagner même les premiers à la guerre ; peut-être y en eut-il qui cultivaient les terres, non des particuliers, mais de l'État, et qu'on employait dans les travaux publics. Enfin quelques-uns des plus jeunes et des plus robustes combattaient dans l'armée des Spartiates, mais seulement comme soldats armés à la légère, ou bien comme marins et rameurs sur les flottes, lorsque les Spartiates eurent commencé à faire la guerre sur mer. S'il arrivait, comme on le vit plusieurs fois dans la guerre du Péloponèse, que des Ilotes fussent enrôlés pour servir avec des armes pesantes, on leur promettait en récompense la liberté.

Il ne faut pas croire que les Ilotes fussent particuliers à Sparte, puisque Argos avait les Gymnètes, Sicyone les Corynéphores, la Crète les Démiotes, la Thessalie les Pénestes (1).

Guerroyer contre les Argiens, dompter les Lacédémoniens, combattre à l'intérieur citoyens contre citoyens, par suite de la rivalité des rois et des limites apportées à leur autorité, ou de l'inégalité des richesses, tels furent les exploits des Spartiates durant les premiers siècles qui suivirent l'invasion des Héraclides.

898. L'ordre de succession, dans la double dynastie, continuait cependant en ligne directe ; il fut interrompu à Polydecte, qui mourut

(1) Étienne de Byzance, au mot Χίος.

sans enfants. Lycurgue, son frère, aurait dû lui succéder : mais, la veuve s'étant trouvée enceinte, il ne voulut être que le protecteur de l'enfant qui naîtrait d'elle, et rejeta la proposition que lui faisait sa belle-sœur de faire périr son fruit s'il voulait l'epouser. Pour écarter même tout soupçon, Lycurgue s'eloigna de sa patrie, et visita les pays les plus cultivés, étudiant les lois et les usages qui pourraient être le plus utiles à ses concitoyens.

Lycurgue.

Il visita d'abord la Crète, île distincte de la Grèce, mais considérée comme grecque. Peuplée d'un mélange de Curètes, de Pélasges et d'autres nations, auquel, lors des troubles antérieurs, s'étaient adjoints beaucoup d'Hellènes de race dorique et éolienne, elle était gouvernée de temps immémorial par des rois. Astérius, l'un d'eux, avait envoyé contre les Phéniciens un de ses généraux, qui, s'étant épris d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, l'enleva sur un vaisseau dont la proue portait la figure d'un taureau, et la conduisit sur le continent qui prit d'elle le nom d'Europe.

Ses voyages en Crète.

Rois.

Enlèvement d'Europe.

De cette union naquit, vers l'an 1300, Minos, qui, ayant succédé à son père, soumit l'île entière à son autorité. La situation de la Crète, isolée au milieu de la mer, à l'abri des incursions des nomades, et pouvant communiquer facilement avec l'Égypte et la Phénicie, y hâta la civilisation ; elle devint, en outre, puissante sur mer, et Minos purgea, dit-on, l'archipel des pirates qui l'infestaient, occupa les îles et rendit la sécurité à la navigation. Afin d'aider aux réformes qu'il projetait dans son royaume, il se fit passer pour fils de Jupiter et prétendit avoir des entretiens avec lui : commerce surnaturel que nous avons trouvé et que nous trouverons attribué à tant de législateurs, comme pour nous prouver combien est enracinée chez les peuples cette croyance, que le pouvoir et la sanction des lois dérivent d'une source plus sublime que les conventions humaines.

Minos 1300.

Les lois promulguées par Minos tenaient du caractère farouche des temps héroïques ; elles étaient très-rigoureuses, et avaient surtout pour objet de donner de la vigueur au corps : les citoyens devaient toujours être armés, même pour s'exercer à la danse ; ils s'asseyaient à des tables communes (ἄνδρια) où les jeunes gens servaient les magistrats de la patrie, ou *matrie*, comme ils l'appelaient d'un nom plus affectueux. Les arts et l'agriculture étaient abandonnés aux Périéciens, esclaves distribués en plusieurs classes, auxquels la loi accordait une action contre leurs maîtres et le droit de leur commander durant les fêtes de Mercure.

Ces institutions révèlent une république plutôt qu'une monar-

chie, comme aussi la sanction du peuple, déclarée nécessaire pour valider les décisions des gérontes. LE BIEN SUPRÊME DES SOCIÉTÉS CIVILES EST LA LIBERTÉ, telle était la maxime capitale des lois crétoises. Nous inclinons donc à penser que cette législation prit naissance après l'expulsion des rois, faute de pouvoir connaître avec certitude, à si grande distance, la part qu'y aurait prise l'idéal Minos (1). Il avait acquis, du reste, un si grand renom de justice qu'il passait pour avoir été choisi, avec son frère Rhadamanthe, afin de juger les péchés des humains après leur mort. N'était-ce pas une allusion aux jugements des morts, qu'ils auraient empruntés à l'Égypte et introduits en Crète?

Bien que cette île eût un roi, les villes ne conservaient pas moins leur constitution intérieure, chacune ayant son sénat de douze cosmes ou ordonnateurs, choisis parmi les premières familles, magistrats suprêmes durant la paix et capitaines en temps de guerre; à leur sortie de charge, ils siégeaient dans le conseil. Les juges devaient être d'un âge mûr, et les jeunes ne pouvaient proposer aucun changement de loi. L'assemblée du peuple pouvait accepter ou repousser les propositions des cosmes, non les modifier. Si les cosmes n'accomplissaient pas leurs devoirs, l'insurrection était légitime. Le produit des terres était divisé en douze portions, dont une pour les sacrifices, une pour l'hospitalité; le reste se mettait en commun. Le coupable d'adultère était exposé avec une couronne de laine sur la tête et perdait ses droits publics. Quand un Crétois s'éprenait d'un autre, il l'enlevait violemment, et, le rapt accompli, personne n'avait le droit de le lui reprendre; après l'avoir retenu deux mois, il le renvoyait comblé de dons. On donnait à ces ganymèdes (παραστaθέντες) les premières places aux courses et aux banquets : loi d'infamie justement chargée de réprobation par Aristote et Platon.

Gnosse et Gortyne occupaient le premier rang parmi les cités de l'île, et, quand elles étaient unies, elles dominaient les autres à leur gré; mais souvent, comme il arrive d'ordinaire, la discorde se mettait entre elles, et alors Cydonie faisait pencher la balance du côté où elle se rangeait. Ces dissensions troublaient la paix de l'île lorsque sa position isolée aurait dû la lui assurer. Enfin, vers l'an 800, la monarchie s'éteignit avec Étéarque, et dix cosmes gouvernèrent le pays. Les mœurs et le caractère national finirent

(1) Selon d'autres historiens, deux Minos régnèrent en Crète : le premier, fils d'Europe, vers 1500; le second, frère de Rhadamanthe et père d'Androgée, vers 1320.

même par s'altérer; les lois de Minos tombèrent en désuétude; les règles qu'il avait introduites ou établies pour la vie privée furent mises en oubli dans les villes, et se conservèrent à peine dans la campagne (1).

Ces lois parurent à Lycurgue les plus convenables pour une nation dorique; mais il chercha à les améliorer en visitant l'Égypte, l'Inde, la Grèce. Ayant entendu chanter chez les Ioniens et les Éoliens des épisodes du poëme d'Homère, il reconnut combien ils pourraient contribuer à civiliser et à réunir ses Doriens; il les recueillit donc en un seul corps d'ouvrage, et les apporta dans sa patrie à Sparte.

Il trouva cette ville en proie à cette anarchie qui fait sentir le besoin d'une organisation et d'un frein. Il soumit ses lois à l'examen d'amis sûrs et prudents; afin de satisfaire le vulgaire, il fit déclarer par la Pythie qu'aucun peuple n'en avait de meilleures, et, pour dompter les opposants, il se montra armé au milieu de ses partisans.

Après avoir vu fonctionner ses institutions, dont l'effet lui parut bon, il feignit d'avoir à interroger encore sur certains points le dieu de Delphes, sans l'avis duquel il ne faisait rien; il fit donc jurer aux Spartiates de ne rien changer à son code jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il alla consulter Apollon, et l'oracle lui répondit que les Spartiates seraient grands s'ils observaient les lois qu'il leur avait données. A partir de ce moment, il erra loin de sa patrie jusqu'à sa mort, et, près d'expirer, il ordonna que ses cendres fussent jetées à la mer, de peur que, si elles étaient rapportées à Sparte, ses concitoyens ne se crussent dégagés de leur serment.

Lycurgue n'écrivit rien; ses lois consistaient en maximes et sentences (ῥῆτραι) qui se transmettaient de vive voix. De là vint qu'on lui attribua un grand nombre d'institutions beaucoup plus récentes, et d'autres plus anciennes; l'examen de sa législation fait donc naître le doute et multiplie les contradictions. Il ne songea pas (non plus que tout autre législateur) à constituer d'un seul jet un ordre politique nouveau, mais à ramener sa nation aux anciennes coutumes des Doriens, d'autant plus que les Spartiates, par leur position même, s'étaient tenus à l'écart du progrès uni-

(1) Voy. MEURSII, *Creta, Rhodus, Cyprus*, 1675. Les inscriptions publiées par CHISHULL dans ses *Antiquitates asiaticæ*, 1728, portèrent un nouveau jour sur ce sujet. — SAINTE-CROIX, *Des anciens gouvernements fédératifs*, etc. — MANSO, *Minos*. — HOEK, *Creta*. — NEUMANN, *Rerum antiquarum specimen*, Goettingen, 1829.

forme des autres races grecques, et que chez eux le raisonnement l'emportait encore sur l'imagination. Le but de Lycurgue fut de perpétuer la liberté du petit nombre, aussi bien dans le sens moral que dans le sens politique, en détruisant les inclinations basses et en conservant l'antique gouvernement patriarcal. Quelqu'un lui conseillait d'établir à Sparte la démocratie : *Commence donc*, lui répondit-il, *par l'établir dans ta maison.*

Il conserva les deux rois et le sénat, composé de citoyens âgés de plus de soixante ans. Dans la Laconie, comme dans la Messénie et d'autres lieux du Péloponèse, le pouvoir de cette assemblée

Éphores. était contre-balancé par cinq éphores, magistrats annuels armés d'une autorité redoutable pour préserver de toute atteinte la liberté aristocratique. Lycurgue limita leur pouvoir, et peut-être même les abolit à Sparte : mais, 130 ans après, Théopompe les rétablit : ils pouvaient casser les sénateurs et les punir (1), arrêter les rois et les suspendre jusqu'à ce que l'oracle les eût rétablis. Quand le roi se présentait dans l'assemblée, les éphores ne se levaient pas; mais le roi se levait à leur arrivée. Ils juraient de lui obéir tant qu'il n'outre-passerait par ses pouvoirs; ils veillaient sur la continence des reines, recevaient les ambassadeurs, levaient les soldats, convoquaient l'assemblée du peuple, rappelaient le roi durant la guerre, même au milieu de ses triomphes, marchaient aux combats à son côté pour le conseiller; en un mot, ils étaient tout-puissants comme les prêtres en Égypte. Agésilas était vainqueur quand les éphores lui intimèrent l'ordre de revenir, et il obéit; avant qu'il rentrât dans Sparte, ils lui ordonnèrent d'aller en Béotie, et il obéit encore. Léonidas, ne s'étant pas rendu à leur appel, fut déposé. Le premier éphore donnait son nom à l'année.

Rois. Comme descendants de Jupiter, les deux rois faisaient les sacrifices; comme issus des premiers conquérants, ils commandaient les armées; comme représentants du pouvoir public, ils présidaient les assemblées. Autant leur autorité était limitée, autant on leur prodiguait les honneurs : ils avaient l'initiative dans le conseil, et ils députaient, quand il leur plaisait, deux magistrats pour consulter la Pythie, moyen facile pour faire jouer l'intrigue; les jeunes filles orphelines recevaient d'eux un époux; ils envoyaient les ambassadeurs, obtenaient une plus grande portion de terres et le tiers du butin; leur héritier présomptif était élevé

(1) Aucun fait historique n'atteste pourtant cette assertion toute récente.

à part des autres Spartiates; quand ils mouraient, le deuil était général.

Vingt-huit gérontes à vie, de soixante ans passés, élus par les citoyens, conjointement avec les deux rois proposaient et discutaient les lois, que le peuple acceptait ou refusait à son gré; ils jugeaient les causes civiles et criminelles, même contre les rois. Chaque citoyen âgé de trente ans et payant la cote pour le repas public avait voix dans l'assemblée générale, où l'on traitait de la paix et de la guerre. La petite assemblée se composait des rois, des éphores et des magistrats; on y discutait les affaires d'État, de religion, et les questions, plus délicates encore, où il s'agissait de juger les princes, de déposer les magistrats.

Sénat.

Assemblées.

Lorsque nous disons tout citoyen, il faut entendre les seuls Spartiates, dont les Lacédémoniens n'étaient que les sujets. Sparte avait une constitution aristocratique, sans liberté plébéienne. Le nombre des familles qui jouissaient du droit de cité ne s'accroissait jamais par leur alliance avec des familles nouvelles; en outre, comme la guerre en éteignait beaucoup, la cité fut réduite à une extrémité telle que la perte d'une bataille (celle de Leuctres) la mit au bord de sa ruine. L'aristocratie ne se composa plus alors que de quelques oligarques, qui, vivant clair-semés dans leur patrie, au milieu d'une population étrangère et mécontente, durent avoir recours à des soldats mercenaires et mendier des subsides de souverains étrangers.

Lycurgue, pour assurer à Sparte une existence forte par elle-même, des citoyens invincibles de corps et d'un courage inébranlable, s'occupa moins de la constitution politique que de la vie privée et de l'éducation physique. En conséquence, il eut exclusivement pour but l'égalité des biens et l'uniformité dans la manière de vivre, afin que tous fussent intimement convaincus qu'ils appartenaient à l'État comme à une famille, et que dès lors ils lui prêtassent une obéissance aveugle. D'ordinaire les associations politiques s'affermissent par le soin qu'elles prennent de défendre et de conserver les propriétés et les droits du citoyen; mais Lycurgue commença la sienne en les violant et en les détruisant. Il partagea de nouveau les terres, dont neuf mille portions furent assignées aux Spartiates, et trente mille aux Lacédémoniens; on pouvait les transmettre en héritage ou les donner, mais non les vendre. Elles étaient distribuées de manière qu'il revînt à chaque homme soixante-dix mesures d'orge, douze à chaque femme; les produits, dans la même proportion. Cependant, comme il avait permis aux femmes d'acquérir plusieurs parts, soit par don ou succession, les propriétés

s'accumulèrent dans un petit nombre de familles, au point qu'on finit par ne compter que sept cents propriétaires. Au lieu de monnaie d'or ou d'argent, dont il défendait l'usage, il mit en circulation de grosses pièces de fer si pesantes qu'il fallait une paire de bœufs pour traîner la valeur de dix mines (1). Tout luxe, tout art d'agrément fut banni; la maison et les meubles ne durent être faits qu'avec la hache et la scie. Aussi Léotychidas, voyant à Corinthe des solives incrustées et dorées au plafond de son hôte, s'informa si la nature les produisait ainsi. On se réunissait par classe à des tables de quinze couverts chacune (φειδίτια), plus pauvres que frugales, où l'on consommait, sur des planches en chêne, du pain, du vin, du fromage, des figues, que l'on apportait de chez soi. On ne devait boire que pour se désaltérer, et le poisson ou tout autre mets appétissant était défendu : les chairs des sacrifices étaient données aux jeunes gens; les hommes mûrs avaient le brouet noir, sorte de bouillie faite de farine torréfiée. Un roi de Pont, en ayant goûté, la trouva très-désagréable : *Mais nous*, lui dit un Spartiate, *nous avons une sauce pour l'assaisonner, la course par monts et par vaux sur les rives de l'Eurotas.*

Dans ces banquets, on devait s'entretenir de choses sérieuses, et un vieillard intimait à chacun la défense de rien répéter des questions qu'on y agiterait. Les hommes seuls y assistaient; ainsi les mœurs ne pouvaient s'adoucir par la conversation des femmes, et les citoyens avaient à supporter une double dépense, une pour le repas public et l'autre pour celui de la famille dans leur maison. Le roi Agis, revenu vainqueur des Athéniens, fit prier qu'on lui envoyât sa portion, qu'il voulait manger ce jour-là avec sa femme; le polémarque lui refusa sa demande.

Comme on tenait à ce qu'il y régnât une cordialité confiante, avant d'admettre un nouveau convive à une table, on recueillait les voix, qui se donnaient avec des boulettes de pain; une seule écrasée, signe d'improbation, suffisait pour l'exclure.

Une tunique de laine qui n'arrivait pas au genou, et, par-dessus, un manteau grossier; une chaussure faite d'un cuir épais, un bonnet cylindrique, de longs cheveux tombant des deux côtés du visage, un bâton recourbé à la main, excepté quand ils se rendaient à l'assemblée, tel était l'ensemble du costume des Spartiates.

Lycurgue avait à choisir entre deux partis : restreindre les besoins ou multiplier les moyens d'y satisfaire; il s'arrêta au pre-

(1) Environ 900 francs.

mier. On pourrait le comparer à un général d'armée tout occupé de se procurer des soldats robustes, sans souci de leur moralité et de leurs affections. Il veilla, par ce motif, à ce que les mariages ne fussent pas précoces, c'est-à-dire que l'homme devait, à ce qu'il paraît, être âgé de trente ans et la femme de vingt; les enfants faisaient des huées derrière les célibataires. Le général Dercyllidas entrant un jour au théâtre, un jeune homme refusa de se lever pour lui donner sa place, et lui dit : *Tu n'as pas de fils qui puissent un jour me rendre le même honneur.* Mariages.

Afin que la vie domestique ne diminuât point l'affection conjugale, et que ce sentiment fût au contraire ravivé par la difficulté, les hommes mariés couchaient en plein air avec les autres, et allaient trouver leurs femmes à la dérobée; on les honnissait quand ils étaient aperçus. Pour avoir de beaux enfants, ils suspendaient dans les chambres de leurs maisons les portraits de Castor, de Pollux, d'Hyacinthe, d'Apollon; celui qui n'avait pas de fils, ou qui voulait en avoir de plus robustes, amenait à sa femme quelque jeune homme vigoureux. Le roi Archidamus fut condamné à l'amende pour avoir épousé une petite femme; Anaxandrias dut répudier sa première femme pour avoir des enfants d'une autre, et cependant la première lui avait donné Léonidas. La race lacédémonienne était donc très-belle; les Maïnotes, qui en descendent, conservent encore le caractère de leurs ancêtres dans leurs formes athlétiques, comme dans leur liberté sauvage et indomptable.

Dans le but d'enlever son prestige à l'imagination, les jeunes filles de Sparte allaient demi-nues et combattaient nues au théâtre (1); le don le plus précieux de la femme, la pudeur, était ainsi sacrifié. Les courtisanes n'étant pas tolérées, le jeune homme aurait dû attendre sa trentième année pour connaître la tendresse et la volupté, comme pour acquérir ses droits de citoyen; Lycurgue, trouvant le sacrifice trop grand, fit dévier honteusement la nature, en permettant que chacun fît choix d'un jeune garçon, pour lui prodiguer ses soins et son amour. Certains modernes, pour le disculper, prétendent que ces liaisons furent chastes ou qu'elles servirent d'excitation aux vertus du citoyen; mais comment le croire, quand plusieurs anciens philosophes les flétrissent hautement? On pourrait dire seulement que Lycurgue ne les in- Femmes.

(1) Les anciens l'attestent tout d'une voix. Enn. Quir. Visconti, invoquant le témoignage d'une statue qui représente une Spartiate se livrant à l'exercice du pugilat, a soutenu qu'elles combattaient légèrement vêtues. Son argumentation n'est pas convaincante.

troduisit pas, et qu'il les trouva établies dans les populations d'origine dorique.

Si nous ajoutons que trois ou quatre frères n'avaient parfois qu'une seule femme (1), il sera difficile de savoir ce que signifient les louanges décernées à Lycurgue pour avoir conservé longtemps la pureté des mœurs conjugales. On rapporte qu'un Spartiate, à qui l'on demandait quelle peine on infligerait dans sa patrie à une femme adultère, répondit : *Comment pourrait-on trouver à Sparte une adultère?* Les femmes mariées sortaient voilées; elles étaient consultées dans des circonstances graves. A une étrangère qui leur disait : *Vous êtes les seules femmes qui commandiez aux hommes*, une d'elles répondit : *C'est que nous sommes aussi les seules qui mettions au monde des hommes.*

Oui, elles avaient raison, si la seule force musculaire suffit pour faire un homme; si la destination de la femme est de courir avec agilité, de lutter avec vigueur, d'exposer sans rougir aux regards de tout le monde les charmes que l'amour seul doit connaître, d'étouffer tout sentiment hors celui de la patrie. A la nouvelle que son fils avait été tué, une Spartiate s'écria : *Je savais que je l'avais enfanté mortel.* Quand leurs fils partaient pour la guerre, elles leur présentaient le bouclier, en disant : *Avec, ou dessus.* Une mère, apprenant que son fils avait pris la fuite durant le combat où ses camarades avaient péri, et qu'il arrivait, courut au-devant de lui et le tua, en s'écriant : *L'Eurotas ne coule pas pour les cerfs.* Une autre dit à son fils : *De mauvais bruits circulent sur ton compte; qu'ils meurent ou meurs.* Argiléonis, mère de Brasidas, l'entendant vanter par des Thraces comme le plus valeureux des Spartiates : *Que dites-vous? il était vaillant; mais Sparte en a beaucoup de plus vaillants que lui.* On apprit à une autre que son fils s'obstinait à défendre un poste très-dangereux : *S'il succombe*, répondit-elle, *qu'on mette son frère à sa place.* Une mère vole au-devant d'un courrier : *Quelles nouvelles. — Vos cinq fils ont péri tous. — Ce n'est pas là ce que je te demande : la victoire est-elle à Sparte? — Oui. — Courons rendre grâces aux dieux.*

Vertu farouche! mais les devoirs sacrés de la famille ne dérivent pas des lois humaines. La mère qui punit la lâcheté ou la félonie de son fils fugitif ou traître sera sans doute digne de louange à Sparte; mais la vertu véritable, quelque outragée qu'elle soit, s'élèvera contre cette vertu d'apparat, et maudira une orga-

(1) POLYBE, tome II, p. 384.

nisation politique dans laquelle la société se détruisait elle-même en foulant aux pieds les liens les plus sacrés. A Sparte les femmes, faute de pouvoir séduire par la coquetterie naturelle à leur sexe, cherchaient à plaire par l'insensibilité ; mais, tout en renonçant aux grâces, elles ne dépouillaient pas leur fragilité. A peine la discipline républicaine vint-elle à se relâcher, que le vice fit irruption au milieu d'elles avec une force irrésistible ; diffamées alors dans toute la Grèce, elles furent en grande partie cause des malheurs de leur patrie.

Éducation.

Afin de prouver jusqu'à quel point les institutions peuvent vaincre la nature, Lycurgue brisa les liens de la famille pour rattacher uniquement l'homme à la patrie. L'enfant né chétif ou contrefait était précipité des rochers du Taygète : exécrable coutume que n'ont pas encore répudiée les Monténégrins de l'Illyrie. Si le magistrat le déclarait digne de vivre, il était baigné dans le vin, et on le plaçait, sans l'envelopper ni le couvrir, dans le bouclier paternel, à côté de la lance, pour que les armes éveillassent ses premières sensations. On l'accoutumait à coucher sur la dure, à marcher dans l'obscurité, à ne se plaindre jamais. Il était enlevé à sept ans aux affections domestiques et confié aux instituteurs publics, qui élevaient toute la jeunesse spartiate en commun et de la même manière, à l'exception des fils des rois, pour que la trop grande familiarité ne nuisît pas au respect. Tout tendait à rendre ces jeunes gens durs à la fatigue, patients dans la douleur, prompts surtout à obéir. La tête rasée, les jambes et les pieds nus, rien ne venait les récréer dans cet âge des joies sans trouble. Ils devaient marcher les yeux baissés, sans regarder à droite ni à gauche, les mains sous leurs manteaux. Aucune action n'était indifférente ; les vieillards, sous la direction desquels les plus capables instruisaient les autres, réprimandaient, louaient, battaient, selon les cas ; les éphores veillaient à ce que la sévérité ne se ralentît pas un instant. Au plus fort de l'hiver, on les faisait parfois combattre nus ; c'est nus aussi qu'ils se présentaient, comme en Crète, pour disputer le prix dans les jeux publics. A dix-huit ans révolus, ils luttaient dans le Plataniste, jusqu'à ce qu'une partie des lutteurs fût forcée de se jeter dans l'Eurotas ; souvent ils en venaient aux mains entre eux dans les places publiques, mais ils devaient faire trêve aux coups dès qu'il survenait un vieillard. Ce respect pour la vieillesse était une grande partie de l'éducation spartiate. Un jour que les diverses nations de la Grèce assistaient aux jeux Olympiques, il se présenta un vieillard aux cheveux blancs qui parcourut les gradins chargés de spectateurs, pour

trouver où s'asseoir, sans que personne se dérangeât pour lui faire une place ; mais, quand il arriva aux gradins occupés par les Spartiates, tous se levèrent à l'envi. L'assemblée entière battit des mains, et le vieillard de s'écrier : *Tous les Grecs connaissent la vertu*, *seuls les Spartiates savent la pratiquer.*

Sparte offrait à la Diane de Tauride des sacrifices humains, qui se réduisirent par la suite à la flagellation d'un certain nombre d'enfants ; c'était pour eux un honneur de ne pas laisser échapper le moindre gémissement pendant qu'on les fustigeait cruellement, au point d'y laisser parfois la vie.

Afin de les habituer à l'adresse si nécessaire à la guerre, on leur permettait le larcin, et ils devaient dérober leur nourriture journalière. Le vol, chez une nation pauvre et dépourvue d'arts, n'était pas, aux yeux de Lycurgue, un danger qu'on pût mettre en balance avec les avantages de l'agilité jointe à la ruse prudente. Les délinquants auraient commis une grande faute s'ils s'étaient laissé prendre sur le fait ou convaincre plus tard. Un jeune garçon vole un renard et le cache sous son manteau ; on l'atteint, il nie imperturbablement en face de ceux qui l'accusent, et, durant ce temps, l'animal lui ronge le ventre sans qu'il laisse apparaître un signe de douleur.

L'éducation de l'esprit se faisait par les leçons des vieillards, ou bien en écoutant dans les repas la conversation des hommes sensés. Les jeunes gens devaient garder le silence, à moins qu'ils ne fussent questionnés par des citoyens plus âgés ; interrogés sur le mérite ou le démérite d'une action, leur réponse devait être judicieuse, polie, en bons termes et d'une concision adaptée au sujet. Ils se formaient ainsi l'esprit à une perception aussi vive que prompte, à

Laconisme.

ce style vibrant, précis, qui a pris d'eux le nom de *laconisme*. L'histoire en cite beaucoup d'exemples. Durant la guerre médique, Xerxès ayant envoyé sommer les Spartiates de déposer les armes : *Viens les prendre*, répondirent-ils. Les éphores, dans la crainte que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, lui écrivirent : *Attention!* Les Athéniens ayant, après une longue guerre, détruit la flotte commandée par Mindarus, le capitaine spartiate adressa ce message aux éphores : *C'en est fait de la bataille et de Mindarus ; vite des vivres et des secours.* A la fin de la terrible guerre du Péloponèse, Lysandre n'écrivit rien de plus que ces mots : *Athènes est tombée.* Une longue lettre par laquelle les Macédoniens demandaient à grand renfort de raisonnements le passage à travers la Laconie, obtint pour toute réponse : *Non.* On demandait au roi Léon où les peuples étaient le mieux gouvernés pour le bonheur commun ; il répondit : *Où les sujets ne sont ni*

riches, ni pauvres; où la probité a beaucoup d'amis, la fraude aucun. Ils disaient des vainqueurs d'Olympie : *Gloire à eux, s'ils eussent pris autant de peine pour une victoire.* Un Athénien traitait les Spartiates d'ignorants : *Nous le sommes en effet*, répliqua l'un d'eux, *car nous seuls n'avons appris de vous rien de mauvais.* Archidamidas, à qui l'on demandait combien ils étaient de Spartiates, répondit : *Autant qu'il en faut pour tenir au loin les méchants.* A un roi qui portait aux nues la bonté de Charilaüs, il repartit : *N'est pas bon qui l'est aussi pour les pervers.* Un Spartiate, envoyé au satrape Tissapherne pour l'inviter à préférer l'amitié de Lacédémone à celle d'Athènes, s'expliqua en deux mots; mais, comme l'ambassadeur athénien se jetait dans de longs discours, celui de Sparte présenta au satrape deux lignes, l'une droite, l'autre tortueuse, aboutissant au même point, en lui disant : *Choisis.* Un autre ambassadeur s'en vint avec une harangue interminable réclamer des vivres aux Spartiates : *Nous avons oublié le commencement*, répondirent-ils, *nous n'avons pas compris le milieu, la fin ne nous plaît pas.* Il revint alors avec des sacs vides, et dit à l'assemblée : *Remplissez-les* (1).

Les divertissements eux-mêmes ne consistaient qu'en exercices de force. Dans les fêtes publiques, les vieillards chantaient : « Nous « avons en petit nombre frappé d'effroi de grandes armées; nos « poitrines furent pour Sparte des murailles invincibles. Mais l'âge « nous appesantit désormais; Sparte honorera les tombeaux de ses « généreux défenseurs. » Jeux.

Les jeunes gens répondaient alors d'un ton joyeux : « Qui nous « surpasse en valeur? Les combats ont pour nous le charme de la « danse d'Ionie. A la fleur de l'âge, notre âme est embrasée de « l'amour sacré de la patrie. »

Et des voix enfantines reprenaient : « Laissez passer quelques « années, et la patrie alors saura ce que vaudront en nous le désir « de la gloire et le courage guerrier (2). »

Leur instruction se réduisait presque uniquement à savoir par cœur des vers d'Homère, de Terpandre et de Tyrtée; ils abandonnaient tout ce qui était art aux esclaves, ou à cette portion du peuple qui ne pouvait porter la chevelure longue comme les hommes libres. Quel commerce pouvait avoir un pays où les étrangers et l'argent étaient exclus, et qui avait si peu de besoins? Instruction.

(1) Durant la guerre de Napoléon contre l'Espagne, Lefèvre envoyait dans Saragosse assiégée un billet avec ce seul mot : *Capitulation!* Palafox en expédiait un autre avec ceux-ci : *Guerre au couteau!*

(2) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, 31.

Les seules occupations des Spartiates, en temps de paix, étaient donc la chasse, la gymnastique, et les discussions dans les *leschés* ou salles d'assemblée. Il ne leur était pas possible d'y employer l'art du rhéteur ni les sophismes des logiciens. Non-seulement ils bannirent Archiloque pour avoir écrit une maxime entachée de lâcheté, mais la corde que le musicien Timothée avait ajoutée à la lyre fut coupée par les éphores : ils pouvaient dire comme les Locriens : *Celui qui veut se signaler peut s'en aller ailleurs.*

Religion. Les sacrifices étaient peu coûteux, les funérailles très-simples; toutes les statues des dieux étaient armées, jusqu'à Vénus, et les héros, Ulysse, Agamemnon, Lycurgue, recevaient les honneurs divins. Sparte avait la manie des oracles, et ses rois s'en prévalaient souvent; les éphores, de leur côté, passaient quelquefois les nuits dans le temple de Pasiphaé (1), et se faisaient ensuite prophètes. Tous les neuf ans, ils choisissaient une nuit bien claire et se mettaient à contempler le ciel; s'ils voyaient alors *une étoile se transporter d'un endroit à un autre*, ils mettaient le roi en accusation, comme coupable de lèse-majesté divine, jusqu'à ce que l'oracle de Delphes le réintégrât. Le culte de Mars y resta cruel; car on lui immolait des victimes humaines, mais plus souvent un chien.

Les principales fêtes des Spartiates étaient celles de Bacchus, dans lesquelles les femmes se disputaient le prix de la course; celles d'Apollon Carnéen, durant lesquelles on mangeait sous des berceaux de feuillages, et où les joueurs de cithare se disputaient le prix; les Hyacinthies, dont deux jours étaient consacrés à pleurer Hyacinthe, le favori d'Apollon, et le troisième à se réjouir. Il était défendu de prier pour soi seul, et l'on devait demander aux dieux de protéger les hommes de bien. Cette prière était digne du peuple le plus austère et le plus avare de paroles : *Donnez-nous un esprit sain dans un corps sain* (1); de même que cette autre : *Au bien joignez le beau.*

Guerre. Une pareille nation ne devait ni craindre la guerre, ni fuir la mort; tout homme libre, âgé de vingt à soixante ans, était enrôlé pour porter les armes. L'infanterie formait sa principale force; les moins vaillants servaient comme cavaliers. Point de murailles autour de Sparte, point de machines pour la défendre. Archida-

(1) Déesse fatidique, fille d'Atlas, adorée à Thalames dans l'Éleuthéro-Laconie, où elle rendait des oracles par la voie du sommeil.

(2) Juvénal en a fait ce beau vers : *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.* (Sat. X, 356.)

mus, en voyant une machine de guerre, s'écria : *Désormais, adieu valeur!* Qu'aurait-il dit de notre stratégie moderne?

Lycurgue prescrivit aux Spartiates de ne pas faire longtemps la guerre au même ennemi, afin qu'il ne pût apprendre leur tactique. Ils étaient distribués en cinq régiments (μόραι pour μοῖραι), nombre des tribus, chacun de quatre bataillons (λόχοι), composés de huit pentécostyes (πεντηκοστύες) ou seize énomoties (ἐνωμοτίαι), c'est-à-dire compagnies. Ils avaient pour armes la pique, la lance, une épée courte, un large bouclier orné des lettres initiales de leur pays natal et de leurs propres devises. Un d'eux y peignit une mouche de grandeur naturelle, en disant : *J'irai assez près de l'ennemi pour qu'il la voie.*

Ils s'habillaient de rouge pour le combat, peignaient leurs cheveux avec soin et se couronnaient de feuillage, comme le font encore les Allemands. Arrivés à la frontière, ils sacrifiaient à Jupiter et à Pallas; ils emportaient un tison pris aux autels paternels pour le sacrifice que le roi faisait d'une chèvre le jour de la bataille : celui-ci entonnait alors sur l'air de Castor un chant que tous les soldats répétaient en chœur. Sans demander combien étaient les ennemis, mais où ils étaient, ils marchaient au son de la flûte : usage qu'ils furent les premiers à adopter, ainsi que le vêtement uniforme. Le roi se tenait au milieu de cent braves, obligés de défendre ses jours. Ils ne poursuivaient pas les vaincus, ne les dépouillaient pas et ne suspendaient pas dans leurs temples les trophées pris sur l'ennemi. Celui qui prenait la fuite était plus à plaindre que s'il fût mort : il fallait, durant un temps donné, qu'il restât debout exposé à la vue de l'armée; il ne pouvait plus se montrer sur la place, ni aspirer aux emplois, ni se marier; il devait se lever, même à l'arrivée d'un enfant; s'il se servait d'huile ou de parfums, il était puni par le bâton.

On a dit des Spartiates : *Est-il étonnant que des gens pour qui la vie a si peu d'agréments affrontent la mort avec intrépidité?* En effet, leur ville était un camp où tout avait pour objet d'éteindre le sentiment de la personnalité et d'identifier l'individu avec la patrie. De là, cette absence totale d'ambition qui permettait à Pédarète, repoussé du grand conseil, de se féliciter de ce que Sparte comptait trois cents citoyens qui méritaient sa préférence (1). Athènes promettait des monuments à ses grands citoyens; Rome,

(1) C'est ainsi qu'on le raconte généralement; mais nous ne trouvons aucune magistrature de trois cents citoyens à Sparte. Il y avait, il est vrai, trois cents hippagrètes, bataillon d'élite, obéissant à trois chefs dont chacun choisissait cent braves. Il se pourrait que le mot de Pédarète se rapportât à ceux-ci.

des couronnes; Odin, les belles Valkyries, attendant les braves dans leurs palais resplendissants; Mahomet, les caresses des houris; Sparte, rien. Trois cents de ses défenseurs tombent aux Thermopyles; elle y place une pierre avec cette inscription : *Ils ont fait leur devoir*.

Il semble que Lycurgue ait reconnu combien les privations et les sacrifices unissent plus fortement les hommes que ne le font les plaisirs et les jouissances. C'est pour cela que la patrie est plus chère lorsqu'elle est malheureuse ou menacée ; c'est pour cela que les moines sont d'autant plus attachés à leur ordre que la règle en est plus austère. S'il voulut préserver sa cité des désordres dont les autres villes de la Grèce étaient le théâtre, et la garantir contre l'invasion étrangère, il réussit ; car, durant quatre siècles, aucune altération notable ne s'y fit sentir, même au milieu des bouleversements des États voisins. Mais, si le but d'une législation doit être, non la stabilité, mais le perfectionnement de l'individu et de l'espèce, on ne pourra louer Lycurgue d'avoir formé un peuple ignorant, farouche, orgueilleux; de l'avoir maintenu barbare au milieu d'une civilisation si brillante, comme une caserne de soldats dans une cité florissante. Triste liberté que celle d'un pays où le boire et le manger, le vêtement, les entretiens, bien plus, l'amour conjugal et le soin des enfants, étaient réglés par la loi! Quelle pouvait être la civilisation d'un peuple proscrivant cette compassion qui honore l'homme bien mieux que la plus fière impassibilité?

Que dire du traitement des esclaves? Les ilotes étaient la *chose* de l'État, qui pouvait les exploiter à son gré. La guerre le mettait-il en péril, on les armait. Quelqu'un d'entre eux se faisait-il remarquer par sa belle taille, sa physionomie expressive, son intelligence, il était égorgé, et son maître payait une amende. Voulait-on enseigner aux jeunes gens la tempérance, on faisait entrer dans la salle du banquet un ilote ivre, dont les gestes dégoûtants et les discours désordonnés rendaient l'ivresse repoussante. Leur nombre s'était-il trop accru, on envoyait les jeunes gens s'exercer à la chasse en poursuivant ces malheureux, qu'ils massacraient par divertissement sur le sol arrosé de leurs sueurs. Et ces bêtes humaines étaient deux cent mille! On en expédia une fois deux mille pour aller secourir Brasidas, et l'on n'en eut plus de nouvelles.

Toute la législation de Lycurgue a pour but de conserver la pauvreté, en proscrivant les arts et l'industrie, c'est-à-dire, ce qui nécessairement entraîne l'oisiveté et les maux qu'elle engendre. Il

faut des esclaves pour cultiver les champs; or, comme ces infortunés, qui vivent tranquilles et ne tuent pas leurs enfants maladifs se multiplient, on enverra les jeunes gens les chasser comme des bêtes féroces et les massacrer. Il faut des guerriers et des chasseurs; on jettera dans un abîme les enfants trop faibles de constitution pour le devenir. Telles sont les conséquences d'un principe funeste : législation barbare, qui veut faire de l'homme un sauvage sanguinaire, et qui produit en effet la misère, l'ignorance, la superstition, la violence.

Tout législateur qui condamne un peuple à se renfermer dans un cercle déterminé le corrompt d'avance. Lycurgue avait bien ordonné de ne faire la guerre que pour se défendre, et de ne point avoir de flotte pour éviter la tentation d'aller en course; mais une nation dont l'unique étude avait pour objet la vigueur du corps devait soupirer après toutes les occasions de l'exercer, après les hasards de la guerre, qui seule rompait la monotonie d'une existence pénible. Et alors avec quel acharnement, avec quelle autorité, elle dirigeait ses expéditions militaires ! L'horreur qui nous saisira à raconter les trahisons dont Messène fut victime, les massacres commis à Athènes, où, disait-on, plus de personnes auraient péri en huit années de paix, sous la hache du bourreau, qu'en vingt ans de combats (*Xénophon*), l'infâme traité d'Antalcidas et la guerre de Thèbes cette horreur sera une protestation généreuse contre ceux dont les paroles ou les actes proclament que la force est tout dans le monde.

CHAPITRE VI.

SPARTE ET MESSÈNE.

Lycurgue disposa sa ville natale sur le modèle d'un camp militaire, où la paix aurait été méfiante, ombrageuse, où la vie aurait été une initiation à la guerre; puis il enjoignit aux Spartiates de vivre en paix. Il était naturel qu'ils ne lui obéissent pas; aussi à peine avait-il cessé de vivre qu'ils engagèrent contre les Arcadiens et les Argiens des combats qui durèrent de 873 à 743, et des guerres encore plus mémorables contre Messène (1).

Les Messéniens, bien que de race dorique, avaient pris les Spartiates en haine depuis l'instant où, dans le partage du Pélo- 1re guerre de Messénie.

(1) Pausanias, IV (Μεσσηνικά).

ponèse, ces derniers s'étaient emparés d'une plus grande part de la commune conquête. Les rois des deux pays s'étaient plusieurs fois entr'aidés quand leurs sujets menaçaient de diminuer leur autorité; mais les deux peuples se voyaient de mauvais œil, et plus encore après que Sparte et Mycènes eurent complétement subjugué les habitants de la campagne dans la Laconie. Lorsque la mine est préparée, une étincelle suffit pour la faire éclater. Un certain nombre de jeunes filles spartiates qui se rendaient à une
811. fête dans le temple de Diane, commun aux deux peuples et situé sur les confins, furent surprises et déshonorées par de jeunes Mésséniens, et se donnèrent la mort pour ne pas survivre à l'outrage.

Peu après, Polycharès, riche Messénien, confia ses troupeaux à Évæphnus, Lacédémonien, pour les faire pâturer dans les riches prairies de la Laconie; mais celui-ci les vendit et répandit le bruit qu'ils avaient été enlevés par des corsaires. La fraude ayant été découverte, Polycharès envoie son fils en réclamer le prix à Évæphnus, qui le tue. Le père désolé porte sa plainte devant le magistrat de Sparte ; mais se voyant payé de paroles, la colère l'emporte, et il se précipite en fureur sur tous ceux qu'il rencontre dans la ville. Sparte envoie alors des ambassadeurs à Messène pour demander satisfaction, et, ne l'obtenant pas telle qu'elle la désire, lui déclare une guerre d'extermination. Les deux cités s'arment et combattent à outrance, avec toute la fureur des guerres fraternelles.

Les guerriers spartiates avaient juré de ne pas rentrer dans leur patrie que leur vengeance ne fût accomplie; ils n'épargnaient donc ni les champs ni les hommes. Les Messéniens, réduits à l'extrémité, eurent recours à l'oracle, qui leur répondit : *Il faut apaiser les dieux avec le sang d'une vierge de race royale.* Le sort tomba sur la fille de Lycisque, mais celui-ci la fit éva-
Aristodème. 744. der. Alors Aristodème, qui convoitait les suffrages populaires et l'autorité souveraine, proposa sa propre fille; bien que son amant proteste qu'elle n'est plus vierge, que bientôt même elle donnera le jour au fruit de leur amour, l'impitoyable père l'égorge de sa main. Ce fut ainsi qu'il apaisa les dieux et régna.

724. Messène ne fut pas sauvée pour cela ; l'ambitieux, déchiré par les remords, finit par se tuer, et Ithome, sa dernière place forte, tomba au pouvoir de l'ennemi. Les vaincus se réfugièrent en grand nombre à Argos, dans l'Arcadie, à Syracuse; ceux qui restèrent dans leur patrie, durent jurer fidélité aux Spar-

tiates, leur livrer comme tribut la moitié de leurs récoltes et assister, vêtus de deuil, aux funérailles des rois et des magistrats de Sparte.

En exécution du serment prêté, les rois de Sparte avaient dû rester vingt ans hors de leur patrie, et l'on rapporte que les éphores furent créés, dans cette circonstance, pour les suppléer. Après leur retour, on conserva ces nouveaux magistrats pour statuer, en cas de divergence d'opinion, entre les rois et le sénat, et le peuple fut ainsi réduit à confirmer ou à rejeter ce qui lui était proposé, sans pouvoir y rien modifier. Institution des éphores.

La longue absence de tant de guerriers aurait pu diminuer la population; le sénat envoya donc l'ordre de faire revenir de l'armée les plus jeunes soldats, qui, parvenus plus tard à l'âge d'homme, n'avaient pas prêté le serment, afin de féconder les femmes : morale toute spartiate ! Les enfants nés de cette prostitution légale furent appelés *Parthéniens*. Chassés par les maris à leur retour à Sparte, ils se transportèrent, conduits par Phalante, dans la péninsule italique, où ils fondèrent Tarente. Parthéniens.

Nous retrouvons en Italie d'autres colonies spartiates, notamment les Locriens et les Crotoniates, célèbres comme lutteurs. Les ilotes, qui avaient voulu profiter de la circonstance pour se soulever, furent dispersés dans ces derniers établissements. 707.

La dure tyrannie de Sparte pesa quarante ans sur les Messéniens, jusqu'à ce que le désir de vengeance qui les animait tous devînt chez tous une volonté. Aristomène, rejeton de leurs anciens rois, cédant au vœu national, réunit la jeunesse et l'excita à délivrer la patrie. Il fut proclamé roi ; mais, satisfait du titre de général, il inspira par ses premières expéditions une telle épouvante aux Lacédémoniens qu'ils envoyèrent consulter l'oracle. Ils reçurent pour réponse qu'ils devaient chercher à Athènes un général pour les commander. Athènes était la rivale de Sparte; enorgueillie de la voir recourir à elle, ce fut presque par raillerie qu'elle lui envoya Tyrtée, poëte et boiteux. Mais il fit voir aux Spartiates combien il était injuste de n'estimer que la vigueur du corps; car il sut inspirer par ses chants une telle ardeur aux combattants qu'il ranima leur courage et fit tourner la chance. Par malheur, il consacra son génie à une cause inique, à l'extermination d'un peuple à qui l'excès de l'oppression avait fait convertir en glaives les fers dont on l'avait chargé. Dans les rangs d'Aristomène, le poëte aurait pu du moins parler de patrie, nourrir ses chants de sentiments généreux et consolants; dans ceux de Sparte, il n'avait d'autres ressources que de stimuler la va- 1re guerre de Messénie. Aristomène. 684. Tyrtée.

leur, de montrer la honte de fuir et de survivre à une défaite, mais sans invoquer jamais la vertu, la justice et Dieu.

Les Spartiates avaient affaire à des gens réduits au désespoir, et la victoire fut encore fidèle au héros messénien. Il lutta pendant trois ans ; mais enfin la voix de Tyrtée retentit de nouveau contre lui, et les Arcadiens, achetés par les Spartiates, le trahirent. Aristomène vaincu se retira dans les montagnes, refuge de la liberté, et soutint, dans la forteresse d'Ira, un siége de onze ans.
671. La trahison vint encore l'y atteindre ; Ira fut prise. Aristomène, à la tête des débris de la garnison, s'ouvrit un passage et erra dans la Grèce. Ses soldats se dispersèrent ; une partie d'entre eux, étant passés en Sicile, défirent les habitants de Zancle et donnèrent à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie qu'ils avaient perdue.

Le territoire de Messène fut partagé entre les vainqueurs ; les habitants, réduits à la déplorable condition d'ilotes, baignèrent des
465. sueurs de l'esclavage le sol de leur patrie détruite. Deux cents ans plus tard, ils tentèrent encore de secouer le joug ; mais, comme il arrive trop souvent, ils ne firent que le rendre plus lourd.

Quoique de semblables victoires profitassent à la souveraineté de Sparte, elle les paya de tant de sang qu'il lui fallut longtemps pour réparer ses pertes. Elle s'accrut donc lentement au milieu des Doriens, étendant son territoire au détriment des Argiens et des Arcadiens. Ce ne fut qu'en 544, époque de leur entière sujétion, que la suprématie lui fut acquise parmi les peuples de la même race.

La constitution de Sparte ne subit point de changements tant que ses guerres ne dépassèrent pas les limites du Péloponèse et restèrent, pour ainsi dire, fraternelles. Le contraire arriva lorsqu'elle voulut se mêler aux affaires du reste de la Grèce, avec la prétention d'exercer la suprématie ; mais elle avait pour rivale Athènes, qui marchait à la tête de la race ionique. Le fil de notre récit nous amène naturellement à nous occuper de cette ville, dont les mœurs furent beaucoup plus douces.

CHAPITRE VII.

ATHÈNES. — SOLON.

Sous le règne d'Ogygès, 1832 avant Jésus-Christ, le lac Copaïs inonda l'Attique, et les traditions antérieures se perdirent dans ce

désastre. Un siècle et demi après, Crécrops y arriva, dit-on, Cécrops. 1648. d'Égypte, enseigna la culture de l'olivier et institua l'aréopage. Le déluge de Deucalion eut lieu sous Cranaüs, l'un de ses successeurs. Amphictyon renversa du trône Attis, son beau-père ; mais lui-même fut détrôné par Érichthonius, à qui succéda Pandion, puis Érecthée, sous le règne duquel Cérès, venant de Sicile, aborda sur le rivage de l'Attique, c'est-à-dire que l'agriculture 1536. s'y propagea.

Les premières institutions de ce pays dénotent une origine étrangère : l'aréopage et la distribution du peuple en nobles, en agriculteurs et en artisans, rappellent l'Égypte ; on y trouve aussi des souvenirs de l'Inde, par exemple dans les sacrifices de famille qui devaient s'accomplir aux mêmes degrés de parenté que chez les Indiens (1). Mais l'immobilité orientale ne pouvait durer sur ce sol, et nous y verrons le peuple acquérir peu à peu la liberté. Athènes favorisée par sa position et par la nature de son territoire, protégée contre les incursions des hordes barbares qui ravageaient le reste du pays, atteignit le plus haut degré de civilisation.

L'un des plus anciens événements de l'Attique est la guerre entre le Thrace Eumolpe et l'Athénien Érechthée, qui remporta la victoire. La paix alors confirma la suprématie d'Athènes et son alliance avec Éleusis, alliance probablement cimentée par l'admission d'Athènes aux mystères de Cérès, dont la direction fut toujours réservée aux Eumolpides. Thésée, purgeant le pays des Thésée. 1323. brigands et des monstres qui l'infestaient, l'affranchissant du tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles dû à la Crète, peut être considéré comme le fondateur de l'État athénien. Il donna de la consistance au gouvernement en réunnissant les quatre districts de l'Attique, indépendants jusqu'alors l'un de l'autre, et en faisant d'Athènes la capitale du pays.

On a rapporté de lui trop de choses pour qu'il soit possible de distinguer le vrai du faux, et l'on ne sait rien de ses successeurs jusqu'à Codrus. Quand les Héraclides envahirent le Péloponèse, Codrus. 1160. les Ioniens, chassés de leurs foyers, vinrent accroître la population de l'Attique ; les Héraclides de Sparte en conçurent de la ja- 1132. lousie et déclarèrent la guerre aux Athéniens. L'oracle avait prédit que la victoire resterait à celle des deux armées dont le chef périrait dans le combat. Codrus, en usant de stratagème pour se faire tuer par l'ennemi, assura le triomphe aux siens et rendit son

(1) Bunsen, *de Jure hereditario Atheniensium.* Goëttingue, 1812.

nom glorieux. Les Athéniens, tout en l'admirant, ne voulurent plus avoir de roi; ils se mirent sous la protection de Jupiter et se firent Archontes à Vie. — 1095. gouverner par un archonte, qui fut pris dans la famille de Codrus, pour être héréditaire et perpétuel : mais il devait rendre compte de son gouvernement; soumettre, dans les affaires d'État, son autorité à celle du peuple; dans les affaires criminelles, à celle de l'aréopage; dans les causes civiles, à celle du prytanée. Beaucoup d'Athéniens, mécontents de ce changement, passèrent dans l'Asie Mineure avec les Ioniens, et y fondèrent des colonies.

754. Les Athéniens firent un nouveau pas vers la liberté quand ils rendirent décennal, de perpétuel qu'il était, le pouvoir de l'archonte, toujours choisi d'ailleurs dans la descendance de Codrus. Archontes annuels. Mais finalement, sans que l'on sache par suite de quelles révolutions, les archontes furent portés au nombre de neuf, pour exercer 684. le pouvoir une année. Les trois premiers d'entre eux remplissaient les fonctions attribuées jusqu'alors au chef de l'État.

Ces changements n'étaient toutefois favorables qu'aux familles issues des conquérants; de même que les patriciens à Rome, elles constituaient une tyrannie vigoureuse, ne choisissant que dans leur sein les archontes et les aréopagites. Les vaincus cependant ne se résignaient pas à la servitude, comme en Orient, et des conflits s'élevaient souvent entre le peuple et la noblesse; mais celle-ci, forte de son union, étouffait les réclamations de la foule, exerçait rigoureusement son autorité, rendait la justice à son gré, et opprimait les débiteurs au point de vendre leurs enfants.

Dracon. — 624. L'archonte Dracon avait rédigé des lois sévères, comme toutes celles des aristocraties héroïques; ce n'était, à ce qu'il paraît, qu'un code criminel tracé, disait-on, avec du sang, parce qu'il punissait tous les délits de la peine de mort; selon lui, aucun méfait n'était assez léger pour ne pas mériter le dernier supplice, ni assez grave pour qu'on pût lui en infliger un plus grand. Aussi l'oisiveté était-elle un crime capital, et l'on procédait même contre les choses inanimées qui avaient causé quelque accident. Un tribunal de cinquante-cinq éphètes, auquel toutes les cours de justice devaient soumettre leurs décisions, fut substitué à l'aréopage.

Les Athéniens étaient ainsi tombés du pouvoir illimité des rois sous le coup de lois cruelles dont l'excessive sévérité fut un obstacle à tout bon résultat, d'autant plus que ces lois ne s'étendaient pas à l'organisation civile et n'avaient point en vue le peuple. Les dissensions héroïques s'envenimaient donc de plus en plus entre les trois classes, que distinguaient les noms de Pédiens, de Dia-

criens et de Paraliens, c'est-à-dire de la plaine, des monts et de la côte. Cylon tenta d'en profiter pour usurper le pouvoir ; mais, assiégé dans la citadelle, il réussit à s'enfuir ; ses partisans, réfugiés dans le temple de Minerve, après avoir obtenu d'avoir la vie sauve, furent égorgés sur l'autel. La perte de Nisée et de Salamine, tombées aux mains des Mégariens, et une peste qui la suivit, furent considérées comme un châtiment des dieux pour ce carnage sacrilége. On envoya donc chercher Épiménide, sage fameux de la Crète et ami des dieux. Arrivé dans Athènes, il ordonna qu'on élevât des temples, qu'on sacrifiât des victimes et qu'on accomplît les rites de l'expiation (1) ; il réforma en outre les cérémonies du culte en les rendant moins coûteuses, et supprima les coups dont les femmes se meurtrissaient le sein et le visage pendant les funérailles; il substitua, en somme, des rites plus doux à ceux qui avaient été apportés de l'Orient. Ces mesures rétablirent la concorde, mais pour peu de temps; car, les mêmes causes continuant à subsister, les mêmes querelles se ranimèrent entre les grands, et le peuple en profita pour acquérir des droits avec l'aide de Solon.

Solon.

Né de race royale, mais tombé dans la pauvreté, Solon avait demandé des ressources au commerce, qui lui rendit l'aisance; il se mit alors à voyager et lia connaissance avec les hommes les plus célèbres de son temps, appelés depuis les Sages de la Grèce. Ce n'étaient ni des savants ni des philosophes, mais des gens d'une sagesse vulgaire, qui tiraient des ombres du temple, pour la répandre au dehors, la doctrine des mœurs, et méditaient sur l'homme et sur sa nature, ainsi que sur les moyens de lui donner la meilleure direction possible. On connaît les sentences qui leur sont attribuées (2), forme proverbiale sous laquelle ils mettaient la mo-

Les Sept sages.

(1) J. Tzetzès, dans ses *Chiliades*, V, 23, nous fait connaître les rites au moyen desquels se faisait la purification des villes souillées : « Quand une cité « était désolée par la famine, par la peste ou par quelque terrible calamité, on « apprêtait une victime que l'on conduisait à l'autel. On jetait alors sur le feu du « fromage, des gâteaux, des figues ; puis, après avoir frotté sept fois les parties « génitales de la victime avec de l'ognon marin, des figues sauvages et autres « fruits venus sans le secours de l'art, on brûlait le tout à un feu de bois d'arbres « non plantés; enfin, les cendres étaient jetées à la mer. C'est de cette manière « que l'on chassait au loin les maux dont une ville était affligée. » On se rappelle la lustration annuelle qui se faisait dans Israël en chargeant un bouc des malédictions qu'on voulait détourner du peuple, et en le chassant au désert.

(2) Solon : Connais-toi toi-même, γνῶθι σαυτόν.

Chilon: Rien de trop, μηδὲν ἄγαν.

Pittacus : Saisis le moment opportun, καιρὸν πρόσμενε.

Bias : Les méchants forment le grand nombre, οἱ πλεῖστοι κακοί.

Périandre : Tout est possible à l'activité, μελέτα τὸ πᾶν.

rale à la portée de chacun. Tous, excepté Thalès, furent des hommes d'État : Chilon, éphore de Sparte ; Bias, magistrat dans l'Ionie ; Pittacus, dictateur de Lesbos ; Cléobule, tyran de Linde ; Périandre, tyran de Corinthe.

Réunis un jour dans le palais de ce dernier, avec Anacharsis, venu de la Scythie pour visiter la Grèce et comparer sa civilisation avec la rude franchise de son pays, ils s'entretenaient du meilleur gouvernement possible. Solon dit que c'était celui où l'injure faite à un particulier se considérait comme faite à tous ; Bias, où la loi régnait et non le prince ; Thalès, où les habitants n'étaient ni trop riches ni trop pauvres ; Anacharsis, où la vertu était en honneur et le vice abhorré ; Pittacus, où les dignités ne s'accordaient qu'aux gens de bien : Cléobule, où les citoyens craignaient plus le blâme que le châtiment ; Chilon, où les lois étaient plus écoutées et avaient plus d'autorité que les orateurs ; Périandre, enfin, dit que le meilleur de tous les gouvernements était la démocratie qui se rapprochait le plus de l'aristocratie, parce qu'alors l'autorité résidait dans un petit nombre de gens de bien.

Solon cultiva aussi la poésie, et remplit ses compositions de sentences profondes ; il s'occupa même d'un poëme sur les Atlantides, et fut versé dans l'astronomie, science alors tellement à l'état d'enfance chez les Grecs, que Thalès venait précisément de diviser l'année en douze mois de trente jours, en y intercalant un mois tous les deux ans. Solon la fit lunaire, de trois cent cinquante-quatre jours, avec addition de vingt-trois jours tous les deux ans.

Il se rangea du côté du peuple, en lui enseignant à *se connaître lui-même*, c'est-à-dire à se sentir des droits égaux à ceux des nobles ; et lui seul parut digne d'organiser dans Athènes la liberté
94. populaire. Nommé archonte, il reprit Salamine, et ce fait d'armes augmenta son crédit. Encouragé par l'oracle, il s'appliqua à reconstituer l'État, commençant par abroger les lois aristocratiques de Dracon, à l'exception de celle qui était relative à l'homicide. Puis, afin de venir en aide aux pauvres, au lieu de libérer les débiteurs, il accrut la valeur de l'argent, et leur garantit la liberté personnelle. Il calma ainsi la classe nécessiteuse, et pourvut aux intérêts des riches en refusant le partage des terres, qu'on lui de-

CLÉOBULE : Rien de meilleur que la modération, μέτρον ἄριστον.
THALÈS : Sois garant, la peine arrive, ἔγγυα πάρα δ' ἄτη.
Voir PLUTARQUE, *Banquet des Sept Sages*.

mandait. Il voulut que chacun pût jouir en paix de ses biens, avec le droit de les transmettre (1).

Comme toutes les législations antiques, celle de Solon embrassait le droit public, le droit civil et le droit criminel. Il trouva dans l'Attique, en flagrante opposition avec les familles nobles, le *dème*, c'est-à-dire la commune, composée des descendants des habitants primitifs du pays, qui, sans avoir été réduits à la condition de travailleurs mercenaires, demeuraient dans la campagne, libres et divisés en différentes juridictions. Il abolit l'ancienne distinction des citoyens en trois classes ressemblant aux castes asiatiques, pour y substituer la distribution fondée sur la propriété. Les *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire ceux qui possédaient un revenu de cinq cents *médimnes* ou mesures d'huile et de grain, occupèrent le premier rang; puis, les *chevaliers*, dont le revenu montait à quatre cents; les *zeugites*, à trois cents; les *thètes*, qui possédaient moins. Les trois premières classes étaient admises à tous les emplois; ceux de la dernière pouvaient assister aux assemblées et siéger dans les tribunaux. L'ancienne division fut conservée, soit par tète dans les tribus (φυλαί) qui étaient au nombre de quatre, soit par habitation dans les *dèmes* ou communes des gens de la campagne : on en connaît jusqu'à deux cent soixante-deux (2). Constitution.

Les neuf archontes annuels restèrent à la tête de l'État; le premier d'entre eux portait le titre d'*éponyme*, parce qu'il donnait son nom à l'année; le second, celui de *roi*, et présidait aux choses religieuses; le troisième était le *polémarque*, ou ministre de la guerre; les autres s'appelaient *thesmothetes*, parce qu'ils Archontes.

(1) Voy. Samuel Petit, *de Legibus atticis*, 1615. C'est un excellent recueil qui jette beaucoup de jour sur les lois athéniennes.

Parmi les auteurs anciens, Polybe ne fait aucune distinction entre les lois de Solon et celles qui furent promulguées après. Xénophon ne remonte pas aux anciens temps. Plutarque, dans la vie de *Solon*; Aristote, dans sa *Politique*, II, 7 et 9; Isocrate, dans le *Panegyrique*, sont des guides plus sûrs.

Parmi les modernes, on peut consulter : Pastoret, *Histoire de la legislation*, Paris, 1818, t. VI, VII; Bunsen, *de Jure Atheniensium hereditario ex Isæo cæterisque oratoribus græcis ducto* (Gœttingen, 1812), qui explique fort bien la constitution athénienne pour ce qui concerne la tribu et la famille, le droit hereditaire etant la partie capitale des lois de Solon; Boeckh, *Ueber die Staatshaushaltung der Athener*, Berlin, 1821; Van Limburg Brouwer, *Histoire de la civilisation morale et religieuse des Grecs depuis les Heraclides jusqu'a la domination des Romains*, Groningue; Schoemann, *Antiquitates juris publici græci*, Greifswald, 1838.

(2) La population de l'Attique était répartie entre 174 dèmes. Voir *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique* par C. Hanriot, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, 1853.

rendaient la justice : magistrats suprêmes, ils étaient dès lors exclus des commandements militaires. Avant de procéder à leur élection, le sénat et les héliastes examinaient s'ils étaient fils et petits-fils de citoyens, s'ils avaient servi dans l'armée, et respecté leurs parents. Ils portaient pour signe distinctif une couronne de myrte, et, comme tout magistrat, ils étaient inviolables.

Sénat. Leur autorité était tempérée par quatre cents sénateurs, cent de chaque tribu. Le sort décidait du choix, mais ils étaient soumis à un rigoureux examen de la part des héliastes ; puis on proclamait leurs noms devant le peuple, et, si quelqu'un élevait la voix pour les accuser, ils étaient aussitôt mis en jugement. Les archontes devaient les consulter dans toutes les affaires ; chaque loi nouvelle était d'abord discutée dans le sénat, puis exposée durant trois jours aux pieds des dieux tutélaires de chaque tribu : mais, avant de la proposer, celle qui lui était contraire devait être abrogée, après avoir été défendue par cinq citoyens.

Assemblée générale. La confirmation des lois, l'élection des magistrats, la délibération sur les affaires publiques que devait lui soumettre le sénat, appartenaient au peuple des quatre classes, comme aussi le jugement des procès publics dans les tribunaux qui siégeaient tous les huit jours. Aussi le Scythe Anacharsis s'étonnait-il grandement de ce que, dans Athènes, les sages fussent appelés à discuter et les ignorants à délibérer : tant était nouvelle l'idée de la souveraineté populaire !

Aréopage. L'aréopage, pouvoir conservateur et sauvegarde de la constitution, était composé, à vie, des archontes sortis de fonctions, et qui avaient rendu compte de leur administration : il veillait sur les mœurs, révisait et même annulait les décisions du peuple ; comme tribunal suprême, il statuait sur les affaires capitales, et rendait alors ses jugements avec les rites des temps héroïques ; il invoquait les Érynnies, au milieu des victimes palpitantes et des imprécations ; lorsque les fèves du scrutin se trouvaient en nombre égal de chaque couleur, on y ajoutait, pour l'absolution, la fève blanche de Minerve. L'aréopage infligea une peine à un juge pour avoir tué un petit oiseau qui s'était réfugié dans son sein. Comme l'on proposait d'introduire les jeux de gladiateurs, pour qu'Athènes ne restât pas au-dessous de Corinthe, un aréopagite s'écria : *Renversez donc d'abord cet autel que nos ancêtres ont dressé à la Miséricorde.* Devant ce haut tribunal, censeur sévère des mœurs et des lois, l'éloquence elle-même devait dépouiller ses prestiges ; car on plaidait de nuit, sans gestes oratoires, sans en appeler aux émotions du cœur.

Il semblait à craindre que les membres de l'aréopage n'abusassent d'un aussi grand pouvoir, comme les éphores de Sparte; on reconnut pourtant, à l'épreuve, de combien de maux Périclès fut cause pour l'avoir diminué. La réputation de justice dont jouissait l'aréopage était telle que souvent rois et peuples le prenaient pour juge de leurs différends, et jamais aucun d'eux, dit Démosthène, n'eut à se plaindre de ses décisions.

Solon pensa que ce mélange d'aristocratie et de démocratie assurerait à la république l'équilibre nécessaire, surtout si l'on avait soin de confier le gouvernement aux citoyens les plus dignes. La multiplicité des emplois appelait aux affaires un très-grand nombre de citoyens, qui, tour à tour, se trouvaient supérieurs les uns aux autres (1). Celui qui machinait des innovations était puni de

(1) Afin de prouver que la démocratie coulait pour ainsi dire dans toutes les veines de l'État athénien, et qu'une alternative continuelle rendait les citoyens tantôt supérieurs tantôt inférieurs les uns aux autres, nous passerons en revue les divers emplois, outre ceux qui ont déjà été mentionnés :

1° Les *éphètes*, à savoir cinquante et un sénateurs tirés au sort pour former l'*épipalladium*, l'*épidelphinium*, l'*épiprytanium*, l'*emphréatium;* 2° les *nomophylaces*, dépositaires des lois et des votes des assemblées; 3° les *nomothètes*, choisis parmi les héliastes; 4° les *orateurs publics*, qui devaient défendre les intérêts du peuple dans le sénat et devant les assemblées; 5° les *syndics*, cinq orateurs qui défendaient les lois dont on proposait l'abolition; 6° les *péristiarques*, qui veillaient à la pureté du lieu des assemblees; 7° trente *lexiarques*, qui prenaient note des présents aux assemblées pour mettre à l'amende les absents; 8° trente *syngraphes*, qui recueillaient les suffrages; 9° les *apographes*, qui distribuaient les procès; 10° deux *écrivains* par tribu; 11° un *surintendant* à l'horloge d'eau; 12° les *hérauts*.

Les employés des finances étaient : 1° les *antigraphes*, qui examinaient les comptes; 2° dix *apodectes*, qui faisaient la même chose pour le sénat; 3° les *épigraphes*, qui inscrivaient les comptes; 4° dix *logistes*, qui les revoyaient; 5° douze *euthynes*, qui revoyaient aussi les comptes et prononçaient des amendes; 6° les *mastères*, chargés de la recherche des biens des exilés; 7° les *zétètes*, commission de recouvrements; 8° les *crénophylaces*, gardiens des fontaines; 9° les *epistates*, inspecteurs des eaux; 10° les inspecteurs des rues; 11° les inspecteurs des murs.

La direction générale des finances, exercée pendant cinq ans par Aristide et Lycurgue, était une charge extraordinaire (ταμίας τῆς διοικήσεως). Il y avait les *trésoriers*, choisis parmi les citoyens les plus riches; les *polètes*, douze commissaires pour la vente des choses appartenant à l'État et de celles qui lui étaient dévolues; les *démarques*, administrateurs des tribus; les *administrateurs* des spectacles; les *sitophylaces*, veillant à la distribution du blé : dix en ville, cinq au Pirée.

Les *practores* percevaient les impôts et les amendes, et d'autres magistrats présidaient aux préparatifs des embarquements et faisaient la police du Pirée avec une foule de subalternes.

Les *œnoptes* pourvoyaient à la sobriété des banquets et furent bientôt oubliés. Les *gynéconomes* ou *gynécocosmes* veillaient à la modestie et à la décence des

mort. En cas de révolution, les magistrats devaient se démettre immédiatement; sinon chaque citoyen était en droit de les tuer. Afin d'empêcher les pervers et les ambitieux de prévaloir dans les troubles civils, tandis que les gens de bien hésiteraient, Solon inscrivit dans la loi que chacun devrait, sous peine d'infamie, se déclarer pour un parti.

Ostracisme. L'ostracisme avait encore pour but la conservation de l'État. Lorsque les grandes qualités d'un citoyen l'élevaient assez au-dessus des autres pour que son pouvoir ou son ascendant devînt redoutable, il était éloigné pour dix ans, dès que cette mesure était réclamée par le vote de six mille citoyens au moins.

Rien ne prouve que cette loi fût l'œuvre de Solon, et, en général, il est difficile de distinguer celles qui lui sont propres des additions qu'elles subirent par la suite; d'ailleurs un grand nombre des siennes ne sont pas parvenues jusqu'à nous; il en est qui ne se déduisent que des faits, d'autres n'ont jamais été écrites, et les Eumolpides les conservèrent seulement par tradition. Cela établi, cherchons à procéder par ordre dans l'examen des parties les plus importantes de cette constitution.

Lois religieuses. Si les institutions religieuses vinrent de l'Égypte dans la Grèce, elles ne purent s'y conserver dans une caste exclusive et prédominante; mais elles servirent de contre-poids à la puissance égoïste d'une aristocratie guerrière, de sauvegarde aux droits des peuples et de frein à la fougue irréfléchie des démagogues. La fondation de l'oracle de Delphes auprès du conseil des amphictyons, suffirait déjà à démontrer quelle influence dut avoir la religion dans les délibérations publiques, non pour imposer aux grands, mais pour diriger le peuple, qui se soumettait à un signe du dieu plus qu'à toute autre raison, et pour inspirer des résolutions généreuses, patriotiques, prudentes, conciliatrices. Les mystères propageaient, sinon des mœurs plus pures, au moins

femmes; ils imposaient une amende à celles qui se distinguaient trop par leur luxe et par des parures recherchées. Les *orphanistes* soignaient les orphelins. Les *phratores* faisaient inscrire les enfants dans les registres de leurs tribus. Les *astynomes* surveillaient les charlatans, bateleurs, etc. Les *clérèces* suivaient les colonies pour le partage des terres. Les *episcopes* étaient envoyés en mission dans les villes alliées pour en examiner la conduite et les dispositions. Les *pylagores* représentaient les amphictyons à l'assemblée de Delphes et des Thermopyles, et y parlaient au nom des villes grecques. Les *stratéges*, ou généraux, étaient nommés tous les ans par le peuple, ainsi que les *taxiarques*, lieutenants généraux, les *hipparques*, colonels de cavalerie, les *phylarques*, dont dix étaient sous les ordres d'un hipparque.

Voy. SCHLOSSER, *Histoire universelle de l'antiquité.*

des doctrines plus graves, des idées plus spiritualistes sur l'origine du monde : les jeux publics rassemblaient, soit une province, soit la nation tout entière, afin d'entretenir l'union et de ranimer le sentiment de la fraternité.

Aucune ville n'accueillit jamais plus facilement qu'Athènes les divinités étrangères ; pour ne mécontenter personne, elle érigea même un temple *au dieu inconnu*. L'impiété y était cependant punie, ainsi que ceux qui profanaient les oliviers sacrés, et l'on refusait la sépulture à quiconque avait dérobé des objets du culte. Protagoras fut banni pour avoir douté de l'existence des dieux ; on brûla ses ouvrages, et ceux qui les possédaient durent les remettre au magistrat. Diagoras de Milet, qui professait l'athéisme, eut la tête tranchée. On condamnait certains impies à mourir de faim, assis à une table abondamment servie (1). Nul ne pouvait être arrêté durant les fêtes de Cérès et de Bacchus ; dans les thesmophories, on délivrait quelques prisonniers, et, lors des saturnales, on les mettait tous en liberté ; aucune exécution capitale ne pouvait avoir lieu tant que durait le voyage du navire qui portait à Délos les offrandes des Athéniens. Les rites d'Éleusis une fois accomplis, une commission spéciale s'assurait qu'ils n'avaient été altérés par aucune innovation.

Les traités conclus avec un gouvernement, même illégitime, étaient valables. Un criminel d'État pouvait, devait même être mis à mort par quiconque le rencontrait, et l'on décernait à celui qui le tuait une couronne de laurier, comme aux vainqueurs des jeux olympiques. Les fils d'un tyran étaient enveloppés dans la punition du père. Lois politiques.

Les décrets du sénat avaient force de loi durant une année, à l'expiration de laquelle ils devaient être soumis à l'approbation du peuple. L'admission aux droits de citoyen était quelquefois accordée dans l'assemblée générale pour récompenser un mérite insigne, comme au philosophe Pyrrhon, qui avait tué un tyran de la Thrace. Cette distinction était réputée si honorable qu'elle fut ambitionnée par Perdiccas de Macédoine, Térée de Thrace, Denys de Syracuse, Évagoras de Chypre. Six mille voix au moins, presque le tiers du nombre total des citoyens athéniens, étaient nécessaires pour conférer la qualité de citoyen à un étranger, ou à quiconque était né d'une mère étrangère, pour réhabiliter un condamné, pour décréter l'ostracisme et pour d'autres décisions importantes. Celui qui n'acquittait pas la dette laissée par

(1) Lysias y fait allusion dans le fragment de la harangue acéphale.

son père envers le trésor public, était déchu de tous droits civils (1), et privé de sa liberté jusqu'à ce que cette dette fût éteinte. Les débiteurs particuliers pouvaient aussi être mis en prison; un écriteau indiquait à tous la maison ou le fonds grevé d'hypothèques.

Les *métèques*, ou étrangers, ne jouissaient pas des droits de cité; ils payaient une imposition personnelle et devaient prendre pour patron un citoyen qui répondît d'eux et pût réclamer pour eux en justice contre un Athénien. Ils se nommaient un juge particulier, et répartissaient entre eux la taxe à payer au trésor public. Exposés à des railleries et à des humiliations, on les obligeait à porter, dans les fêtes de Bacchus, les vases pleins d'eau et les ustensiles pour les sacrifices, revêtus d'habits d'une couleur étrange; leurs femmes devaient tenir le parasol aux Athéniennes. Le métèque qui tuait un Athénien encourait la peine de mort, et l'Athénien qui attentait à la vie d'un étranger n'encourait que l'exil; l'étranger était aussi puni de mort s'il osait s'introduire dans l'assemblée ou se présenter à la tribune. Il ne suffisait pas, pour y monter, de jouir des droits de citoyen; il fallait, de plus, avoir une descendance légitime, des propriétés dans le pays, n'être pas né d'une courtisane, n'être pas débiteur du trésor. Quiconque avait outragé les dieux, refusé le service militaire, jeté son bouclier, frappé ses parents, dissipé son patrimoine ou fréquenté les femmes publiques, était exclu de la tribune.

Nous avons dit que l'on comptait vingt mille citoyens (2); car,

(1) Les Rhodiens, par un motif commercial, étendirent cette loi à toutes les dettes, même quand le fils n'acceptait pas la succession paternelle. A Thèbes, le débiteur insolvable était exposé sur la place publique avec une corbeille d'osier sur la tête.

(2) Quand les anciens auraient été moins étrangers aux observations de détail et plus soigneux d'instruire que de plaire, il n'aurait pas été en leur pouvoir de recueillir ces renseignements qui composent aujourd'hui la statistique. Aux difficultés que rencontrent les modernes, se joignait pour eux le mystère que faisait de ces documents la classe dominatrice, qui voulait accroître son importance en les tenant secrets. De là vient que l'on a pu soutenir avec des probabilités égales des opinions opposées en se fondant sur les notions que les anciens nous ont transmises. ISAAC VOSSIUS (*Observ. var.*), MONTESQUIEU (*Esprit des lois*, XXIII, 17, 23), WALLACE (*Dissertation historique et politique sur la population des temps anciens*), prouvèrent que le monde était anciennement plus peuplé. HUME, au contraire (*Essays and Treaties on several subjects*, *Essay* IX), et d'autres encore soutinrent qu'il l'était moins. La même dissidence existe au sujet de la population de l'Attique. Wallace la porte à 524,000 têtes, Hume à 284,000 : mais tous s'accordent à peu de chose près sur le nombre de 20,000 individus libres. La question est traitée de main de maître par Letronne (*Mémoires de l'Académie*, t. VI). Il faudrait, selon lui, compter dans l'Attique, à partir de la guerre du Péloponèse jusqu'à la bataille de Chéronée :

lorsqu'on parle de la liberté antique, il faut toujours l'entendre du petit nombre de ceux qui, formant la classe dominatrice, possédaient cette liberté et en jouissaient seuls. Ainsi, bien que dans l'Attique la constitution ne reposât pas uniquement, comme nous l'avons vu, sur la noblesse héréditaire et sur la propriété foncière, mais aussi sur la fortune mobilière du commerce et de l'industrie, on s'imaginerait à tort y rencontrer l'égalité mathématique, telle qu'elle existe, par exemple, dans les États-Unis d'Amérique.

Lois civiles.

Il importait donc de pourvoir à la conservation des familles; or, dans ce but, il fut statué que le fils occuperait immédiatement la place de son père décédé, et, qu'à défaut de fils, un héritier naturel prendrait le nom du défunt. Celui qui n'avait pas de descendant légitime, testait en faveur de qui lui plaisait; s'il en avait, ses biens étaient partagés entre les enfants par portions égales. La famille même nous révèle le passage de l'unité orientale à la variété grecque, et l'identité du droit public avec le droit privé. Le mariage ne put être contracté qu'entre citoyens, mais par la seule formalité de fournir caution et de consigner une dot. La monogamie n'est pas en désaccord avec la liberté grecque. Le pouvoir paternel s'acquiert par le mariage, par la légitimation et par l'adoption; il ne consiste pas tant dans le droit moral de réprimer et de punir que dans une espèce de droit de propriété sur le fils; mais, quand le père en est mécontent, il déclare au magistrat qu'il cesse de le reconnaître : il le bannit de sa demeure, et tout lien est rompu.

La curie (φρατρία) réunit dans son sein l'État, la famille, la religion : en effet, lors des fêtes Apaturies, l'enfant âgé de moins d'un an était présenté à sa curie, et, au milieu d'un sacrifice solennel, le père jurait qu'il l'avait eu d'une Athénienne. Il lui était présenté de nouveau à l'âge de quinze ans, lors des mêmes fêtes, et une solennité de famille, dans laquelle on invoquait Hercule, Apollon et Diane, consacrait cette seconde admission. C'était par elle que, sous les auspices de la religion, la parenté passait du foyer domestique dans la cité, et prenait le caractère public.

Athéniens.	70,000
Métèques.	40,000
Esclaves.	110,000
En totalité . . .	220,000

Plus, 20,000 étrangers environ : population inférieure à celle de beaucoup de villes modernes; et pourtant que de grandes choses elle opéra !

Le testament se fondait sur l'adoption, si bien que toute libéralité faite par disposition testamentaire était appelée adoption. La faculté de tester ne détruisait donc pas la famille, mais l'agrandissait au contraire ; puis, comme la succession *ab intestat* qui, à ce qu'il paraît, s'étendait indéfiniment aux descendants et aux collatéraux (1), elle se combinait de manière à laisser à la famille sa hiérarchie, son existence, ses liens avec l'État, tout en donnant une liberté suffisante à l'individu : or l'accord de la liberté individuelle avec le pouvoir essentiel et l'unité de l'État produit seul cette harmonie de droits et de devoirs qui fait le charme de la vie sociale.

L'Athénien qui ne laissait qu'une fille pouvait instituer pour héritier son parent le plus proche, à la condition de l'épouser, ou, s'il en avait plusieurs, d'en épouser une et de placer convenablement les autres. Si l'héritière était déjà mariée, son époux devait la céder au parent héritier, et, si celui-ci était âgé, elle en pouvait choisir un plus jeune, pour assurer sa descendance. C'était ainsi que, dans l'intention de perpétuer les familles, on enlevait au mariage cette liberté qui est son premier droit et son premier intérêt, comme son premier moyen de bonheur. Le parent le plus proche était tenu de se charger de l'orpheline pauvre et de la doter. Le frère et la sœur consanguins pouvaient se marier, ainsi que firent Cimon et Elpinice. On ne devait pas oublier une poêle dans le trousseau de la fiancée, comme symbole des soins domestiques confiés à la mère de famille (2). On présentait aux époux des glands, et ils devaient manger à la même assiette avant de cohabiter. Le divorce était permis, mais avec des restrictions ; si la femme le réclamait, elle devait porter son instance devant les tribunaux ; si c'était le mari, il était tenu de lui rendre sa dot et de lui fournir des aliments. Les femmes adultères étaient exclues du service des dieux, et leur châtiment regardait le mari.

En général, la loi athénienne respectait bien plus les mœurs que celle de Sparte : on cherchait à mettre de la décence dans les jeux publics ; l'accomplissement de certains rites était réservé à des

(1) Bunsen voudrait que la succession des descendants eût été limitée au troisième degré ; mais il est réfuté par Gans, *Das Erbrecht in weltgeschitlicher Entwickelung* (Berlin, 1825), que nous suivons en cette partie.

(2) Plutarque fait consister la dot dans le seul trousseau ; mais il paraît qu'il n'y avait de limite imposée qu'aux dons symboliques qui devaient l'accompagner. A Argos, la femme n'apportait point de dot ; elle recevait au contraire des dons du mari. Chez les Béotiens, la nouvelle épouse était conduite dans un char dont on brûlait l'essieu pour indiquer qu'elle ne pouvait plus retourner en arrière. En Thessalie, l'époux offrait à sa femme un cheval couvert de l'armure de guerre.

personnes d'une conduite irréprochable; mais il existait aussi des plaies, et de quelle nature!

L'éducation variait selon les conditions, mais elle était généralement soignée; l'autorité publique instituait les maîtres et fixait même les heures de l'enseignement. On punissait de mort quiconque entrait dans les écoles lorsque les enfants y étaient encore; d'infâmes habitudes réclamaient cet excès de rigueur. Mais nous ne saurions donner le motif d'une autre loi qui défendait, sous la même peine, d'enseigner la philosophie sans le consentement du sénat et du peuple. Il est vrai que cette loi fut révoquée un an après, et que celui qui l'avait proposée fut condamné à une amende de cinq talents (1).

Le fils n'était pas tenu de fournir des aliments à son père, si celui-ci ne lui avait pas fait apprendre un métier, ou s'il l'avait engendré d'une courtisane. Des couronnes glorieuses étaient décernées aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie; on élevait aux frais de l'État les enfants des citoyens morts en combattant, et les débauchés étaient exclus du sacerdoce, du sénat, des emplois publics. Lois judiciaires.

Les juges étaient choisis dans toutes les classes indistinctement; mais ils devaient avoir trente ans révolus, être exempts de toute accusation et de dettes envers le fisc; ils recevaient trois oboles (2) par séance. Quatre tribunaux étaient institués pour les meurtres, six pour tous les autres délits : proportion qui indique combien les actes de violence étaient fréquents. Chacun d'eux se composait ordinairement de cinq cents juges, convoqués et présidés par l'archonte. Un tel nombre de juges, la multiplicité des tribunaux et la diversité de leurs attributions rendent la législation criminelle d'Athènes très-compliquée et fort peu intelligible (3).

(1) Environ 27,500 francs.
(2) Environ 50 centimes.
(3) Les tribunaux athéniens étaient :
1° L'assemblée du peuple, qui connaissait des crimes d'État.
2° Le conseil ou sénat (Βουλή).
3° L'aréopage, qui connaissait de certains homicides et des affaires concernant l'État et la religion.
4° Les héliastes, qui étaient au nombre de 6,000 : ils siégeaient en deux ou trois sections, dont la moindre comptait 500 membres.
5° L'*épipalladium*, pour les meurtres prémédités.
6° L'*epidelphinium*, pour les meurtres non prémédités.
7° L'*emphreatium*, pour les exilés accusés d'homicide et non encore purifiés.
8° L'*épiprytanium*, pour les accidents mortels occasionnés par les animaux ou par des êtres inanimés.

Les villes sujettes d'Athènes devaient y porter leurs différends; on peut juger des inconvénients qui en résultaient pour elles. Quant aux habitants de la campagne, cinquante juges étaient expédiés pour leur rendre une justice sommaire dans les contestations qui ne dépassaient pas la valeur de dix drachmes; celles qui s'élevaient au-dessus de cette somme étaient décidées par des arbitres sexagénaires, choisis annuellement dans chaque tribu. On pouvait appeler de leur décision; mais, s'ils avaient été désignés par les parties, leur sentence était définitive.

Celui qui réclamait judiciairement une succession devait déposer un dixième de la valeur de l'héritage, et il le perdait si sa demande était rejetée. Aucune plaidoirie ne devait excéder le temps qu'une clepsydre met à se vider. Les témoins déposaient à haute voix, et l'accusateur pouvait demander que les serviteurs du prévenu fussent mis à la torture.

Tout offensé pouvait porter son accusation, soit publique ou privée, devant les tribunaux. Si elle était privée, il ne réclamait qu'une amende; si elle était publique, il demandait l'application de la loi, et devait alors jurer de ne retirer sa plainte qu'après le jugement rendu. Le calomniateur pouvait être cité en jugement, et celui qui n'obtenait pas au moins un cinquième des votes était, comme téméraire, passible d'une peine corporelle, mais avec liberté de s'en affranchir en s'exilant avant le prononcé de la sentence. Une admirable maxime de Solon disait que l'injustice disparaîtrait bientôt si celui qui en a connaissance s'en plaignait autant que celui qui en souffre; chacun pouvait donc se constituer accusateur et citer devant le tribunal quiconque se portait à des actes de violence envers un enfant ou une femme, soit libre, soit esclave. Mais l'accusateur devait déposer une somme d'argent; puis, debout sur les chairs consacrées d'un porc, d'un agneau, d'un taureau (1),

9° L'*épithalattium*, pour les délits commis en mer.

Venaient ensuite les tribunaux présidés par les archontes :

10° Le tribunal pupillaire, présidé par l'éponyme avec deux assesseurs et un greffier.

11° Celui du roi, pour les profanations.

12° Celui du polémarque, pour les simples habitants et pour les étrangers.

13° Les thesmothètes jugeaient en premier ressort les affaires de commerce.

14° La police était exercée par les Onze, qui connaissaient des vols nocturnes et des vols commis de jour, jusqu'à la valeur de 50 drachmes.

15° Au Pirée siégeaient les nautodices, devant lesquels étaient portés en première instance les différends entre marchands et marins.

(1) Les animaux mêmes qui avaient servi aux sacrifices, les *suovetaurilia* des Romains.

immolés aux dieux avec les solennités prescrites, il prononçait de terribles imprécations sur lui-même, sur ses enfants, sur sa race, dans le cas où il ne dirait point la vérité.

L'individu qui tuait un bœuf de labour encourait la peine capitale, reste des anciennes coutumes sacerdotales. Dracon lui-même n'avait prononcé aucun châtiment contre celui qui, pour défendre ce qui lui appartenait, avait tué quelqu'un en flagrant délit. Un tribunal spécial connaissait des meurtres involontaires (1). Aucune peine n'avait été portée contre le parricide, réputé impossible. Le coupable de viol devait épouser la femme qu'il avait outragée, ou mourir. L'adultère était puni de mort, s'il n'y avait pas composition à prix d'argent avec le mari, qui pouvait, en outre, vendre la complice. Le suicide était un crime d'État; son châtiment consistait dans l'amputation de la main droite du cadavre et dans une sépulture ignominieuse, à moins toutefois que le suicidé n'eût d'avance exposé au sénat les motifs qui le dégoûtaient de la vie. Lente, d'ordinaire, à punir les particuliers, la justice athénienne était prompte et très-rigoureuse à l'égard des magistrats : l'archonte surpris en état d'ivresse était mis à mort. Les peines tenaient, en général, de la férocité antique, bien que Dracon les eût adoucies en partie, et que Solon fît souvent appel aux sentiments de l'honneur et à la crainte de l'infamie : car un des plus grands châtiments qu'il eût établis était d'être déshonoré (ἄτιμος).

Le déshonneur atteignait celui qui n'avait point de profession. Il était défendu de médire des morts, prescription d'une exécution difficile, comme on peut trouver trop minutieuse celle qui prohibe aux marchands de poisson de diminuer rien du prix demandé, pour les contraindre à ne point surfaire d'abord; ils devaient aussi rester debout tant qu'ils n'avaient pas débité toute leur marchandise. Lois de police.

Il vaut mieux rappeler les compagnies de secours mutuels, dont les membres versaient chaque mois une somme convenue pour subvenir à ceux d'entre eux qui tombaient dans l'indigence. Compagnies de secours mutuels.

La guerre ne pouvait être déclarée qu'après trois discussions publiques; les citoyens étaient obligés de s'armer, d'équiper un cheval, de fournir les navires qu'ils possédaient. La solde ne fut introduite que sous Périclès. Lois militaires.

(1) Dans les cités de Mycènes et d'Argos, le meurtre par accident était considéré comme quelque chose de pire qu'un malheur, pour un effet du courroux particulier des dieux; c'est pourquoi le coupable devait aller en exil et se purifier par les rites de l'expiation.

Lorsque Athènes eut grandi et se fut corrompue par les richesses et la puissance, une foule de lois se succédèrent, proposées, sanctionnées, changées, dénaturées par des orateurs démagogues et la multitude inconstante; c'est pourquoi un satirique disait d'elle, comme Dante de Florence, que celui qui y retournerait après trois mois d'absence ne reconnaîtrait plus le gouvernement et les lois.

Pour n'en citer qu'un exemple, Solon avait accordé les droits de citoyen aux bâtards et aux enfants nés d'une femme étrangère. Périclès fit passer une loi qui les excluait; puis, ayant perdu ses deux fils et voulant faire admettre comme citoyen un de ses bâtards, il fit révoquer cette dernière loi. Après l'expulsion des trente tyrans, la loi de Solon fut de nouveau abrogée, et les enfants nés d'une étrangère, déclarés illégitimes.

Il est impossible, au milieu de semblables variations, de se former une idée nette et uniforme de la législation athénienne; aussi, tandis que celle des Doriens reste fidèle à son origine étrangère, celle-ci se rapproche-t-elle de plus en plus de la nature hellénique. Les Athéniens, fiers de leur liberté et de leur culture individuelle, sensibles, turbulents, avides, éclairés, fantasques, nous offrent le type du caractère grec.

Comme tout autre législateur, Solon dut faire, en beaucoup de choses, des concessions au génie de son peuple. Interrogé s'il croyait lui avoir donné les meilleures lois, il répondit : *Les meilleures qu'il puisse supporter*. Anacharsis lui disait que les lois étaient comme les toiles d'araignée, où les mouches sont prises tandis que les hirondelles passent à travers : *Les miennes*, répliqua Solon, *seront observées, car je les accommode aux intérêts des citoyens, de telle sorte que personne ne trouve son compte à les violer*.

Il connaissait donc les deux principes capitaux de l'opportunité et de l'intérêt privé, rendu gardien de l'intérêt public ; on aura pu d'ailleurs s'apercevoir qu'il ne sacrifia point, comme Lycurgue, la morale à la politique. Ce dernier vit que son petit pays suffisait à la nourriture de ses habitants, et il en bannit tout commerce et tout étranger. Solon dut chercher à naturaliser sur le sol aride de l'Attique les arts et l'industrie. Lycurgue, dans un gouvernement de rois, put faire ce qu'il voulut; Solon, dans un gouvernement populaire, dut faire ce qu'il put. Le premier avait à diriger un peuple grossier et habitué à la tyrannie patricienne; celui d'Athènes, qui avait déjà traversé plusieurs révolutions, voyait ce qui lui était le plus avantageux et la possibilité de l'obtenir. Ly-

curgue, d'un naturel austère, soumit les mœurs aux lois; Solon, d'un caractère doux, adapta les lois aux mœurs; le premier forma le peuple le plus guerrier, l'autre, le plus cultivé. Sparte gardait avec un soin jaloux sa grossièreté traditionnelle, ses lois à l'esprit oriental, et redoutait tout progrès; Athènes, à l'aurore de la liberté, s'élançait vers l'avenir. A Sparte, on apprenait à mépriser la mort; à Athènes, à jouir de la vie; dans l'une, à mourir pour la patrie; dans l'autre, à vivre pour elle. Les Spartiates, régis avec une verge de fer, éprouvèrent moins de secousses intérieures, tandis que la teinture de politique dont chacun était frotté dans Athènes y multiplia les troubles civils. Les uns conservèrent plus longtemps leur indépendance, les autres la perdirent; mais, par bonheur, les armes et la victoire ne sont pas tout au monde, et l'empire des lettres et des sciences ne fut pas perdu avec la bataille d'Ægos-Potamos. Les Athéniens, d'ailleurs, supportèrent l'infortune avec dignité: après la prise de leur ville par les Perses et Lysandre, ils ne perdirent pas courage et se relevèrent; tandis que les Spartiates, après les défaites de Pylos, de Cythère, de Leuctres, tombèrent dans l'abattement comme une nation sans passé et sans avenir. Ainsi ces deux cités représentèrent dans la Grèce les deux éléments de tout État: l'un qui conserve, l'autre qui perfectionne. Sparte aristocratique est la figure des gouvernements taillés à l'asiatique, basés sur la foi, sur l'immobilité sacrée des usages héréditaires, sur l'amour et le respect pour tout ce qui est vieux; Athènes populaire marche en avant dans la voie de la libre discussion, a l'œil fixé sur l'avenir et fonde la liberté.

Lorsque Solon eut exposé ses lois en public, ce furent des allées et des venues continuelles dans sa maison: l'un lui demandait une explication, un autre lui suggérait un changement, un autre lui reprochait telle ou telle disposition. Ennuyé de cela, il sortit encore une fois de la ville, et se remit à voyager durant dix ans.

CHAPITRE XIII.

PISISTRATE.

A son retour dans sa patrie, Solon y trouva ranimées les dissensions entre le peuple, qui, désormais affranchi du joug, voulait se venger, et les nobles, qui cherchaient à recouvrer leur ancienne

suprématie. Les nobles avaient pour chefs les Alcméonides; à la tête du peuple était Pisistrate, parent de Solon, citoyen riche et généreux, qui se montrait le protecteur des faibles et aspirait à la tyrannie. Afin d'y parvenir, il se présenta un jour sur la place publique, couvert de blessures sanglantes, dont il accusa les nobles en disant qu'ils le haïssaient comme partisan du peuple. Il n'en fallut pas davantage pour que la plèbe lui décrétât une garde avec laquelle il s'empara de la citadelle, chassa les Alcméonides et usurpa le pouvoir suprême.

Pisistrate possédait toutes les qualités nécessaires pour séduire, pour aveugler un peuple; beau de sa personne, vaillant, splendide, habile orateur, il joignait l'esprit naturel au savoir; affable avec tous, l'indigent trouvait en lui un bienfaiteur, l'opprimé un appui : toujours favorable à la multitude lorsqu'il s'agissait de lois et d'institutions, il était le protecteur des gens de lettres et des artistes. Solon, lui-même, fut séduit et le favorisa d'abord, lorsqu'il ignorait encore ses projets; mais une fois qu'il les eut pénétrés, il lui dit : *Tu serais le premier citoyen de la Grèce, si tu n'en étais le plus ambitieux*, et il lui fit une vive opposition. Pisistrate lui ayant demandé un jour ce qui l'encourageait à tant de résistance, il répondit : *Ma vieillesse*. On aimerait mieux qu'il eût pu dire : *Mon devoir*. Enfin, ne pouvant supporter plus longtemps le spectacle des maux de sa patrie, Solon l'abandonna et mourut dans un âge avancé. Il avait coutume de dire : *Je vieillis en apprenant*. Près de mourir, il se fit relire des vers, *afin*, disait-il, *de mourir plus instruit*.

Pisistrate ne jouit pas en paix du pouvoir qu'il avait usurpé; il fut même contraint de quitter la ville quand les Alcméonides y rentrèrent avec Mégaclès; mais ses amis conduisirent si bien les choses qu'il s'arrangea avec ses rivaux, en épousant la fille de l'un d'eux. Le peuple, qui le disait ramené par Minerve, le replaça bientôt au premier rang. Il en fut renversé de nouveau, et vécut quinze ans dans l'exil; rappelé à Athènes, il la gouverna jusqu'à sa mort.

Pour rendre les assemblées moins tumultueuses et la brigue moins facile, il dirigea vers l'agriculture beaucoup de citoyens, en leur concédant des terres sous la condition d'y planter l'olivier sacré, et de payer à l'État le dixième du revenu. Afin de polir et d'instruire les Athéniens, il favorisa les arts et les sciences, forma une bibliothèque, mit en ordre les poëmes d'Homère, en même temps qu'il ouvrait des routes au commerce et des asiles aux soldats invalides. Dans l'intention de maintenir le peuple dans la

soumission, il fit construire beaucoup (1), et commença le temple de Jupiter Olympien.

Sa douceur naturelle, son affabilité, sa clémence, contribuèrent à lui concilier les esprits. Un jeune homme ayant osé donner un baiser à sa fille, la mère en demandait vengeance ; Pisistrate lui dit : *Si nous punissons ceux qui montrent de l'amour pour notre fille, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent* ? Quelques mauvais sujets adressèrent un soir des injures à sa femme ; puis, le lendemain, leur ivresse dissipée, ils vinrent présenter leurs excuses ; mais lui, feignant la surprise : *Vous devez vous être trompés, ma femme n'est pas sortie hier au soir.* Quelques-uns de ses amis, fâchés contre lui, se retirèrent dans une place forte; Pisistrate, en étant informé, va les rejoindre, suivi d'un grand nombre d'esclaves qui portaient son bagage, et dit aux boudeurs étonnés : *J'ai résolu de vous ramener avec moi, ou de rester avec vous.*

Avec un pareil tyran, Athènes pouvait se trouver heureuse ; mais un État est bien à plaindre lorsqu'il doit fonder sa félicité sur les qualités personnelles d'un maître ! Sous ses dignes fils, Hipparque et Hippias, la culture intellectuelle se perfectionna dans Athènes (2); des sentences morales, sculptées sur la pierre, fai- Hipparque et Hippias. 528.

(1) ARISTOTE, *Politique*, liv. VIII, ch. IX.

(2) Voici ce qu'écrivait Platon dans l'*Hipparque* (p. 228) : « Hipparque, l'aîné et le plus sage des fils de Pisistrate, celui qui, entre autres preuves de sagesse, a le premier apporté dans ce pays les livres d'Homère, et obligé les rapsodes à les réciter alternativement et par ordre aux Panathénées, comme ils le font encore aujourd'hui, envoya aussi un vaisseau avec cinquante rameurs chercher Anacréon de Téos pour l'amener à Athènes, et retint toujours auprès de lui Simonide de Cos, en le comblant de présents et de pensions. Il cherchait ainsi à former ses concitoyens, voulant commander à des gens éclairés, et trop généreux pour se réserver à lui seul la possession de la sagesse. Quand il eut répandu quelque instruction parmi les habitants de la ville, il dirigea ses soins vers ceux de la campagne, et fit élever pour eux des hermès sur tous les chemins communiquant de la ville à chaque dème. Puis, de tout ce qu'il possédait de mieux dans son esprit et dans ses connaissances, il composa des vers élégiaques pour les faire graver sur les hermès et enseigner la sagesse ; de sorte que bientôt les citoyens n'admirèrent plus tant ces fameux préceptes qui se lisaient inscrits à Delphes : *Connais-toi toi-même*, *Rien de trop*, et autres semblables, et qu'ils trouvèrent plus de sagesse dans ceux d'Hipparque. En lisant ces inscriptions, les passants acquéraient le goût de la philosophie, et accouraient à la ville pour en apprendre davantage. Chaque hermès avait deux inscriptions ; à gauche étaient le nom de l'hermès, celui du lieu et du dème ; à droite, on lisait : *Monument d'Hipparque : Marche en pensant à la justice.* Il y avait d'autres inscriptions, sur d'autres hermès, belles et en grand nombre. Celle de la voie Stiriaque portait : *Monument d'Hipparque : Ne trompe jamais ton ami.* »

saient l'ornement des chemins, tandis qu'à la cour brillaient des esprits d'élite, parmi lesquels se trouvaient Simonide et Anacréon. La contribution du dixième, payée par les cultivateurs, fut réduite au vingtième ; on était sur le point d'achever le temple de Jupiter.

Pourtant les vieilles haines duraient encore. Les Alcméonides bannis s'étaient réfugiés en Macédoine, où ils formaient un noyau de mécontents. Hippias et Hipparque, peu réservés en fait de femmes, corrompaient les autres par leurs exemples, et se créaient des ennemis. Harmodius, outragé dans la personne d'une sœur, se concerta avec Aristogiton et plusieurs autres; ils assail-
514. lirent les deux princes, et tuèrent Hipparque. Hippias lui survécut pour le venger. Harmodius fut massacré par le peuple en fureur. Aristogiton, mis à la torture, désigna pour ses complices les meilleurs amis d'Hippias, qui subirent le dernier supplice. Interrogé par le tyran s'il avait encore des traîtres à dénoncer, il lui répondit : *Maintenant je ne connais plus que toi qui mérites la mort.* Léæna, maîtresse du meurtrier, mise à la torture, se coupa la langue avec les dents, de peur que les tourments ne lui arrachassent quelque nom.

Ces événements réveillèrent chez les Athéniens l'amour assoupi de la liberté. On dressa des statues en l'honneur d'Harmodius, d'Aristogiton et de Léæna; l'hymne fait à leur louange devint un chant national (1). Hippias, en proie aux soupçons et avide de vengeance, rendait sa domination plus pesante. Les Alcméonides appelèrent à leur aide Sparte et les oracles de la Pythie; puis, marchant sur Athènes, ils s'en emparèrent les armes à
510. la main. Le gouvernement républicain fut rétabli, et Hippias s'enfuit chez les Perses.

Clisthène. Ici la confusion est grande. Clisthène, chef des Alcméonides, qui dominait dans Athènes avec le titre de libérateur, chercha à déraciner les vieilles factions, en faisant une nouvelle distribution de citoyens; il porta donc les quatre tribus ioniques au nombre de dix, dans chacune desquelles devaient être pris cinquante sé-

(1) ATHÉNÉE, XV, 15 : « Je porterai mon épée recouverte de myrte, comme Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et rétablirent dans Athènes l'égalité des lois.

« Cher Harmodius, tu n'es pas mort. On dit que tu vis dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, fils de Tydée.

« Je porterai mon épée recouverte de myrte, etc.

« Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran, et rétabli dans Athènes l'égalité des lois. »

nateurs, et chacune encore eut ses magistrats particuliers, formant ainsi une sorte de gouvernement municipal : ce qui faisait sentir davantage la liberté, par l'exercice étendu du pouvoir. Cette liberté fut le véritable fondement de la grandeur d'Athènes.

Cependant Sparte, qui était intervenue dans les affaires d'Athènes, en secourant d'abord les Alcméonides contre Hippias, puis Hippias contre sa patrie, finit par s'unir aux Béotiens, aux Chalcidiens et aux Éginètes, et tenta de soumettre Athènes à la domination d'Isagoras, ennemi de Clisthène. Mais la discipline spartiate succomba sous la vaillance des Athéniens, combattant pour la défense de leurs droits. Enhardis par le succès, ils aidèrent les Grecs de l'Asie Mineure à secouer le joug des Perses ; ce qui leur attira la guerre de Darius et de Xerxès. Mais, avant de nous occuper de ce grand drame, nous devons jeter un regard sur les autres républiques grecques.

CHAPITRE IX.

PETITS ÉTATS DE LA GRÈCE.

LE PÉLOPONÈSE.

Le Péloponèse, outre la montueuse Laconie, comprenait l'Arcadie, que ses pâturages, le temple des Grâces à Orchomène, l'Alphée et l'Érymanthe rendirent fameuse dans les chants des poëtes. Ajoutez-y la Messénie, dont nous avons déploré les infortunes ; l'Élide, où les jeux Olympiques rassemblaient toute la Grèce ; l'Argolide, l'Achaïe, Sicyone, et enfin Corinthe, assise sur deux mers. Péloponèse.

Les Arcadiens se vantaient de n'avoir jamais quitté le territoire natal, ni porté le joug de l'étranger ; c'était un peuple très-ancien, chez lequel furent introduits de bonne heure, par les habitants d'Éleusis, les mystères de la grande déesse, c'est-à-dire la culture du blé. Mylès, l'un de leurs rois, fut l'inventeur des moulins, μύλαι, auxquels il donna son nom, et Eurotas contint par des digues le fleuve du même nom ; si toutefois Mylès et Eurotas ne sont pas des noms collectifs de Pélasges, bienfaiteurs de ce pays, dans lequel leurs débris s'étaient en partie réfugiés. A des mœurs sauvages s'associait, chez les Arcadiens, le goût de la musique, et Arcadie. 1480.

comme les Suisses, ils combattaient pour qui les prenait à sa solde. Pan était dans ce pays l'objet d'un culte spécial. L'Alphée, très-beau fleuve, fut le théâtre des amours d'Apollon et de Daphné; dans le lac Stymphale, Hercule tua les oiseaux malfaisants. Ces traditions mythologiques s'y conservèrent mieux, grâce à l'isolement du pays; mais la civilisation hellénique n'y brilla jamais d'un vif éclat.

Arcas et Lycaon commencèrent une série de rois, soigneux de conserver à leurs sujets les avantages de la paix. Une colonie partie de Psophis en Arcadie, avec le fils de Dardanus, fonda la Psophis de l'île de Zacynthe, qui, plus tard, bâtit Sagonte, en Espagne, deux cents ans avant la guerre de Troie. Quand le Péloponèse fut envahi par les Doriens, l'Arcadie, protégée par son roi Cypsélus, ou plutôt par ses montagnes, fut la seule contrée qui leur échappa; elle se ligua plus tard contre Sparte avec les Messéniens, et, pour les avoir trahis, le roi d'Arcadie Aristocrate fut lapidé par le peuple, qui abolit la dignité royale.

Alors se formèrent autant d'États qu'il y avait de villes; les deux principales étaient Tégée et Mantinée (Tripolitza et Mochli), qui se gouvernaient en république, forme naturelle à des pasteurs, souvent en guerre l'une contre l'autre, et ne s'alliant jamais entre elles (1).

Argos. Argos et Sicyone passaient pour être les deux royaumes les plus anciens de la Grèce, et leur fondation remontait au fabuleux Inachus. Persée, l'un de ses descendants, s'établit à Tirynthe, ville dont les constructions révèlent une origine pélasgienne; ses successeurs y résidèrent jusqu'à l'époque où les fils d'Hercule, chassés par Eurysthée, trouvèrent un asile chez les Doriens. Le royaume de Mycènes, appartenant à la famille de Pélops, dut être fondé aussi par Persée. Lors de l'invasion des Doriens, Argos
920. tomba au pouvoir de Téménus, dont le fils, Cisus, vit son autorité de roi réduite à n'être plus guère qu'un vain nom. Le nom même fut aboli, et le gouvernement républicain remplaça la monarchie. Phidon y dicta des lois, et accorda les droits politiques à quiconque pouvait avoir un cheval; il protégea l'industrie et institua, dit-on, les poids, les mesures et les monnaies. Quatre-vingts sénateurs et des magistrats appelés Artynes, Ἄρτυνοι, étaient à la tête du gouvernement d'Argos. A Épidaure, cent quatre-vingts familles élisaient le sénat dans leur sein. Ces trois villes, Mycènes,

(1) G. A. Breitenbach, *Histoire de l'Arcadie*, 1791 (allem.).

Tirynthe et Trézène, formaient, avec leur territoire, autant d'États distincts; mais les Argiens, ayant prévalu, détruisirent Mycènes, et forcèrent les Tirynthiens à se transférer à Argos, qui finit par dominer sur toute l'Argolide septentrionale.

Sicyone.

Les rois et les prêtres de Sicyone se perdent dans les fables; elle fut d'abord habitée par les Ioniens, puis occupée, lors de l'invasion des Doriens, par Phalcès, fils de Téménus. Après avoir aboli la royauté, elle tomba dans une démocratie effrénée, qui lui fit bientôt subir le joug d'Orthagoras et de ses successeurs, jusqu'à Clisthène, époque à laquelle elle recouvra sa liberté. Les premiers artistes de la Grèce fleurirent dans son sein : Dédale, s'écartant du type si roide de l'art égyptien, détacha les pieds et les mains des statues; Cléanthe de Corinthe, ayant trouvé les couleurs, Eupompe de Sicyone perfectionna son école, et un décret ordonna que tous les enfants nés de citoyens apprissent le dessin. A peu de distance de la ville s'élevait un temple célèbre, dédié à Esculape et à Hygie.

Corinthe.

Corinthe, sur l'isthme du Péloponèse (1), était dans la situation la plus heureuse; elle avait un port sur la mer Égée, un autre sur celle d'Ionie, dans les golfes Saronique et de Crissa, et se trouvait ainsi maîtresse du passage entre le Péloponèse et l'Attique, comme la Savoie entre la France et l'Italie. Elle était dominée par l'Acrocorinthe, citadelle qui renfermait le temple de Vénus armée, divinité dorique, et d'où l'on découvrait au nord jusqu'au Parnasse et à l'Hélicon; elle avait, au levant, l'île d'Égine, la forteresse d'Athènes et le promontoire de Sunium; au couchant, les fertiles campagnes de Sicyone. Sa position en avait fait comme le centre du commerce : la Phénicie lui expédiait des dattes, Carthage des tapis, Syracuse ses blés et ses fromages, l'Eubée des poires et des pommes, la Phrygie et la Thessalie des esclaves. L'industrie y prospérait, surtout la fabrique des couvertures et celle des ouvrages en bronze ou en terre cuite; mais, en même temps, des milliers de courtisanes s'y livraient à leur obscène trafic. Déjà Homère avait célébré l'opulence accumulée dans Corinthe par les rois de la race de Sisyphe. Survinrent les

(1) En 576, Périandre essaya de couper l'isthme. Trois siècles après lui, Démétrius Poliorcète l'essaya encore et laissa le travail inachevé. César, Caligula, Neron, Herode Atticus, projetèrent ou entreprirent la même opération; mais elle ne fut jamais menée à fin : d'où le proverbe, *Isthmum perfodere*, pour exprimer une chose impossible.

1160-807. Héraclides, et Alétès y régna, puis cinq générations de rois, après lesquelles Télesse, Héraclide lui aussi et de la famille des Bacchiades, s'empara du pouvoir suprême et fonda une espèce d'oligarchie qui élisait dans sa famille un prytane annuel. Cet
Cypsélus. état de choses dura jusqu'à Cypsélus, qui restaura le pouvoir absolu. Il disait que le gouvernement populaire valait beaucoup mieux que celui d'un seul, et que la bienveillance générale était une sauvegarde plus sûre que les armes. Quelqu'un lui demandant alors pourquoi il conservait le pouvoir : « C'est répliqua-t-il, qu'il « est aussi dangereux d'y renoncer de son propre gré que de force. » Il fit des lois somptuaires; mais elles ne parvinrent pas à mettre un frein aux énormes dépenses des Corinthiens. Quel qu'eût été son motif, nous devons le louer d'avoir prohibé l'esclavage.

Périandre. 625. Périandre, son fils, est compté parmi les sept sages de la Grèce; après avoir montré de l'humanité, il se rendit odieux par des attentats atroces. Il promit au dieu de Delphes, s'il lui faisait connaître exactement la fortune de chacun, le dixième des richesses qu'il amasserait, et la religion sacrifia les intérêts privés. Sous son successeur, les Corinthiens recouvrèrent leur liberté, qui néanmoins pencha toujours vers l'aristocratie, comme il arrive d'ordinaire dans les pays très-commerçants. Les principales familles, et les Bacchiades eux-mêmes, se livraient au négoce, comme les Médicis à Florence. Les droits d'entrée sur les marchandises constituaient le plus fort revenu de l'État. La loi défendait aux ambassadeurs de recevoir des présents des princes ou des peuples auprès desquels ils étaient envoyés.

Les Corinthiens avaient plusieurs colonies: à l'occident, Corcyre; Épidaure, célèbre par son temple d'Esculape; Leucade, où les amants allaient chercher un remède à leurs maux en se précipitant dans la mer, et la grande Syracuse; à l'orient, Potidée, qui toutefois ne lui resta pas longtemps soumise. Pour tenir ces établissements sous son obéissance et se défendre contre les corsaires, Corinthe arma une flotte; elle inventa les trirèmes, et, en 644, livra un combat naval aux Corcyréens, qui fut le premier en Grèce. Sur la terre ferme, elle stipendiait des soldats étrangers, ainsi que le fit Venise; puis, comme elle trouvait facilement des bras à acheter, elle prit une part active aux différentes guerres de la Grèce. L'ordre corinthien, qu'elle inventa, suffirait pour attester l'élégance de son goût.

Achaïe. L'Achaïe s'appelait d'abord *Ægialée;* elle appartint aux Ioniens jusqu'à l'époque où les Achéens, chassés d'Argos et de la Laconie

par les Doriens, vinrent s'y établir sous Tisamène, fils d'Oreste, dont la famille continua de régner. Les cruautés de Gygès provoquèrent son expulsion, et l'Achaïe se divisa en douze républiques, autant qu'elle comptait de villes, dont chacune dominait sur sept ou huit bourgades. Gouvernées populairement, ces villes formaient une confédération constituée sur la plus parfaite égalité ; nous les verrons résister à Rome et recueillir le dernier soupir de la liberté grecque.

L'Élide, baignée par la mer Ionienne, était si belle qu'on l'appelait Calloscopie. Ses habitants vivaient dispersés dans la campagne, et la ville d'Élis ne fut bâtie qu'en 447 ; mais beaucoup de familles se vantaient de ne l'avoir pas vue depuis trois générations. Ses premiers habitants furent nommés Épéens, de leur roi Épéus ; on compte parmi ses princes Endymion, Élée, Augias, tous célébrés par les poëtes. Les Étoliens, alliés aux Doriens dans leur expédition, s'établirent en ce pays sous Oxyle et se mêlèrent à la population primitive. Iphitus, contemporain de Lycurgue, est fameux pour avoir institué ou renouvelé les jeux Olympiques, qui s'y célébraient solennellement avec une pompe nationale. L'Élide leur devait d'être considérée comme une terre sainte ; mais, pour s'assurer le droit d'y présider, les Éléens eurent à soutenir une guerre contre les Arcadiens. Lorsque la royauté fut abolie en Élide, on nomma pour régler les affaires publiques deux Hellanodices, dont le nombre fut ensuite porté à dix. Il y avait, en outre, un sénat composé de quatre-vingt-dix membres, nommés à vie.

Élide.

780.

LA HELLADE.

La Hellade, ou la Grèce centrale, comprenait, outre l'Attique, sept États : la *Mégaride*, contiguë à l'isthme de Corinthe ; la *Béotie*, pays de montagnes et de marais, où se trouvaient le lac Copaïs, cause d'un déluge, les sources si souvent chantées de l'Hélicon, l'Asope, le Cithéron ; la *Phocide*, avec le mont Parnasse et la ville de Delphes, tous deux consacrés à Apollon, le fleuve Céphise et le port de Cirrha, aux souvenirs poétiques ; la *Locride*, où sont les fameux défilés des Thermopyles ; la petite *Doride*, qui occupe le versant méridional du mont Œta ; l'*Étolie*, la moins civilisée des provinces grecques ; enfin, l'*Acarnanie*.

Les Mégariens prétendaient avoir été civilisés par l'Égyptien Lélex ; ils dépendirent des Athéniens et des princes de la race de Cécrops jusqu'à ce que, Hypérion ayant été tué, ils instituèrent des magistrats électifs et amovibles. Lors de l'invasion des Doriens, les

Mégare.

Corinthiens occupèrent Mégare, la considérèrent comme leur colonie, et, pour la tenir dans la sujétion, ils lui firent plusieurs fois la guerre durant la domination des Bacchiades; mais elle se défendit à cette époque et depuis, tant par terre que par mer. Vers 600, Théagène parvint à y exercer la tyrannie; mais les Mégariens le chassèrent et rétablirent la république, qui devint ensuite tout à fait populaire.

Les descendants de Phocus, chef d'une colonie corinthienne qui s'établit dans la Phocide, y dominèrent d'abord. Les Doriens y introduisirent le gouvernement républicain. Nous passerons sous silence leurs guerres obscures avec les Thessaliens, et nous mentionnerons seulement celle que les Amphictyons déclarèrent à Crissa, pour venger les outrages dont ils l'accusaient envers le temple de Delphes. Cette *guerre sacrée*, qui dura dix ans, se termina par la destruction de Crissa, dont le territoire fut réuni aux autres domaines qui dépendaient de l'oracle. Les étrangers qui venaient en foule le consulter, et les péages établis sur les routes, étaient d'un abondant produit pour les Phocéens.

Ajax, fils d'Oïlée, « régnait sur la Locride quand on combattait sous les murs d'Ilion. » Puis, la royauté fit place, comme dans les autres pays, au gouvernement républicain. Les trois races de ses habitants (*Ozoles, Opuntiens* et *Épicnémidiens*) restèrent toujours distinctes, aussi bien quant à leurs intérêts que pour la manière de s'administrer.

Les Étoliens, mélange de nations diverses, vivaient de leurs rapines sur terre et sur mer. Célèbres d'abord par leurs héros primitifs, Étolus, Pénée, Méléagre, Diomède, ils ne se mêlent presque plus aux événements de la Grèce, jusqu'au moment où elle est prête à succomber.

L'Acarnanie, ainsi appelée d'Acarnan, fils d'Alcméon, son premier roi, semble avoir été, au temps de la guerre de Troie, soumise en partie à l'île d'Ithaque, sa voisine. Elle conquit ensuite son indépendance et sa liberté.

GRÈCE SEPTENTRIONALE.

Elle avait au levant la Thessalie, au couchant l'Épire.

On entre en Thessalie par le défilé des Thermopyles, dans le voi-

sinage duquel est Anthéla, où se réunissaient les Amphictyons. La cavalerie thessalienne jouissait d'une grande renommée; la femme, comme présent de noces, donnait à son mari un cheval enharnaché pour la guerre. C'était aussi le pays des danseurs célèbres, et on lui enviait les délices naturelles de la vallée de Tempé, arrosée par le Pénée, au pied du mont Olympe. L'Olympe, le Pinde, l'Ossa, l'Œta, montagnes de la Thessalie, furent le théâtre des fastes mythologiques, et devinrent même le séjour des dieux; ce qui indique que cette contrée fournit à la Grèce ses premiers instituteurs, et surtout les Hellènes qui en firent toujours leur principale demeure. Là les magiciens préparaient leurs puissants maléfices; là les Centaures combattirent contre les Lapithes; là s'embarquèrent les Argonautes; c'est là que mourut Hercule, que naquit Achille, que chantèrent Thamyris, Orphée et Linus.

Bien que la Thessalie n'ait pas plus de soixante-huit milles d'étendue du nord au sud, et quatre-vingt-un de l'est à l'ouest, elle ne comprenait pas moins de dix États au temps de la guerre de Troie. Chacun d'eux acquit par la suite la liberté; mais, parmi les petits princes féodaux qui vivaient dans des places fortes ou qui parcouraient le pays à cheval, il s'en trouvait facilement un pour subjuguer son voisinage; aussi Phères et Larisse, villes principales, furent-elles presque toujours gouvernées par des tyrans.

L'Épire, ou continent, ainsi appelée par opposition à l'île de Cor- Épire.
cyre qui se trouve en face, est la partie la moins connue de la Hellade et le séjour des énigmatiques Pélasges; c'est là que furent transportées les peines de l'enfer égyptien, sur les bords des fleuves Achéron et Cocyte, près desquels s'ouvre la caverne d'Aornos. La forêt de Dodone était célèbre par ses chênes qui rendaient des oracles, antique vestige de la religion des Pélasges. L'Épire était renommée pour ses agiles coursiers, ses chiens de chasse, et pour sa population belle et fière à la fois, qui n'a pas dégénéré jusqu'à
nos jours. Des Grecs et des étrangers s'établirent successivement 1270.
dans cette contrée; les plus remarquables furent les Molosses, à la tête desquels étaient les Éacides, descendants de Pyrrhus fils d'Achille. Leur dynastie échappa au sort commun et survécut à toutes
les autres; mais elle ne domina sur l'Épire entière qu'à l'époque où 220.
elle se réunit aux Macédoniens.

Arybas, l'un des rois Éacides, élevé à Athènes, institua un sénat pour mettre des limites à l'autorité royale. Les rois juraient sur l'autel de Jupiter de régner selon les lois, et les sénateurs, représentants du peuple, de défendre l'État conformément à ces mêmes lois.

LES ILES.

La Grèce est entourée d'îles (1), les unes isolées, les autres par groupes, comme les Cyclades, les Échinades et les Sporades dans la mer Égée. Parmi les Cyclades, ainsi appelées parce qu'elles sont disposées en cercle autour de Délos, les plus renommées sont :

Naxos. *Naxos*, la plus grande et la plus fertile, consacrée à Bacchus, qui enseigna à ses habitants la culture de la vigne et du figuier;

Andros. *Andros*, qui professait pour le même dieu un culte particulier, et voyait, dans certaines solennités, l'eau d'une fontaine se changer

Mélos, Tenos, Cos. en vin; *Mélos*, patrie de l'athée Diagoras; *Ténos*, avec le bois et le temple de Neptune; *Cos*, patrie de Simonide, de Bacchylide et de Prodicus; ses habitants disaient : *Que celui qui ne peut bien vivre, cesse de vivre mal;* aussi, lorsqu'ils sentaient que leur corps et leur esprit déclinaient, ils réunissaient leurs amis dans un banquet, et, au milieu des coupes et des guirlandes, ils avalaient la ciguë.

Paros. A *Paros*, une multitude d'esclaves étaient occupés à tirer des marbres blancs des carrières du mont Marpesse; elle fut le berceau des peintres Polygnote, Arcésilas et Nicanor, et du satirique Archiloque.

Lemnos. *Lemnos* était en sinistre renom chez les Grecs pour deux méfaits signalés. Les femmes ayant outragé Vénus, la déesse leur fit exhaler une odeur si fétide, que leurs maris leur préférèrent des esclaves de Thrace; irritées de l'affront, elles les assassinèrent et se gouvernèrent seules jusqu'à l'époque où les Argonautes abordèrent sur leur rivage. Plus tard, les Lemniens, étant debarqués près d'Athènes pendant qu'on y célébrait une fête, enlevèrent un certain nombre de femmes, ainsi que firent les Istriotes à Venise : ils en eurent des enfants qui, élevés par leurs mères dans la langue et dans les arts de l'Attique, chérirent tendrement celles dont ils avaient reçu le jour; ce qui fit que les Lemniens massacrèrent les mères et les enfants. Telles sont les *horreurs de Lemnos*, Λήμνια ἔργα.

Délos, patrie d'Apollon, se livrait à un commerce très-actif; elle reçut en dépôt, durant la guerre médique, le trésor commun de la Grèce, qui fut mis sous la protection des dieux; chaque année, les Athéniens y envoyaient un vaisseau avec tout ce qui était nécessaire pour les jeux qu'on y célébrait. Afin de la purifier, tous les cadavres en furent enlevés, et l'on décréta que désormais per-

(1) Voir dans l'*Univers pittoresque* les îles de la Grèce par Louis Lacroix, ancien membre de l'École française d'Athènes; Paris, Didot frères, 1853.

sonne ne devait plus y naître ni y mourir ; c'est pourquoi les femmes, près de leur terme, et les moribonds étaient transportés dans une île voisine, celle de Rhénée. Les Perses, bien qu'ennemis de toute idolâtrie, respectèrent l'île du soleil, et firent une offrande de trois cents talents d'encens à brûler en l'honneur du dieu. Les assemblées générales de la Grèce se réunissaient dans cette île, et ses habitants vivaient plus en sûreté sous la protection d'Apollon que derrière des tours et des murailles. Située sur la route de l'Italie, elle étendit beaucoup son commerce, surtout après la chute de Corinthe et de Carthage, jusqu'à ce que Mithridate la ruina de fond en comble. L'île consacrée au dieu de la lumière, lieu de réunion de la Grèce, était le principal entrepôt des esclaves que les pirates enlevaient de tous côtés, et dont ils trafiquaient en toute sûreté.

La *Crète*, patrie de Jupiter, et *Chypre*, consacrée à Vénus, plus grandes et plus célèbres que les autres îles, étaient isolées. Occupées d'abord par les Phéniciens, les Cariens, les Éthiopiens et d'autres étrangers, elles se rendirent ensuite indépendantes, et traversèrent presque les mêmes phases que le reste de la Grèce. Leurs différentes villes constituaient autant d'États qui se confédéraient entre eux. Puis, quand Athènes eut acquis la suprématie de la Grèce, elles se trouvèrent sous sa dépendance, mais avec le titre d'alliées, en conservant leurs constitutions intérieures.

Nous avons déjà parlé de la Crète ; plusieurs de ses colonies s'établirent dans les Cyclades, où s'étaient implantés d'abord les Cariens, puis les Hellènes.

Chypre, dont on croit la principale ville d'origine éthiopienne, Chypre.
fut dominée longtemps par les Phéniciens ; mais, lorsque Salmanazar assiégea Tyr, les Chypriotes relevèrent la tête et secouèrent le 720.
joug, tout en maintenant avec eux les mêmes relations de commerce. L'île resta divisée en beaucoup de petits États, dont neuf devinrent tributaires des Égyptiens sous Amasis, puis des Perses 525
sous Cambyse, en conservant toutefois leurs lois et leurs princes nationaux. Durant la guerre médique et après, ils furent tantôt sujets des Perses et tantôt en révolte contre eux. Leurs rois étaient absolus, à telles enseignes que Pasicypros, tyran de Citium, vendit sa souveraineté à l'un de ses sujets ; des femmes servaient de marchepied à la reine pour monter en char, et Nicocréon, tyran de Salamine, fit, sans autre forme de procès, broyer dans un mortier le philosophe Anaxarque. La tyrannie germait naturellement dans un pays où l'on rendait à Vénus des hommages licencieux. A certains jours fixés, les jeunes filles étaient envoyées sur le rivage de la mer, pour gagner leur dot en faisant à la déesse le sacrifice de

leur virginité. Parmi la foule des divinités, Vénus était le plus en honneur, et, dans les initiations nocturnes à ses mystères, on donnait aux néophytes une poignée de sel et un phallus; la prostitution était rituelle. Un commerce très-étendu accrut ses richesses à tel point que, lorsque les Romains la subjuguèrent, le butin ne fut pas, comme de coutume, abandonné au général et à l'armée, mais transporté à Rome, et jamais aucun triomphe n'étala autant d'opulence.

Corcyre. *Corcyre*, l'île des Phéaciens, célébrée dans l'Odyssée, était une colonie de Corinthe, avec laquelle elle rivalisait pour le trafic, les forces navales et la mollesse. Lorsque la guerre du Péloponèse éclata, guerre dont elle fut la principale cause, elle mit à la voile cent vingt navires de guerre.

Égine. La triangulaire *Égine* fut occupée par une colonie d'Épidauriens fuyant devant les Doriens; mais, lorsqu'elle eut secoué leur joug, elle grandit par le commerce et la marine, au point de surpasser même Athènes, sa rivale. L'esprit mercantile des Éginètes, qui les premiers tirèrent parti de leurs métaux et des productions de leur fertile territoire, était passé en proverbe. Leur cité renfermait des édifices magnifiques; on y admirait surtout les temples de Bacchus, de Diane, d'Apollon, d'Esculape, de Vénus, et surtout le fameux Panhellénium, élevé aux frais de toute la Grèce, en l'honneur de Jupiter, pour l'accomplissement d'un vœu fait à l'époque d'une grande disette, cinq siècles avant J.-C. Mais Thémistocle frappa Égine d'un tel coup qu'elle ne put jamais se relever (1).

Eubée. Chaque ville de l'*Eubée* avait son gouvernement propre; Chalcis et Érétrie occupaient le premier rang. Les hippobates ou cavaliers exerçaient l'autorité suprême. Chalcis eut plusieurs fois à subir la domination des tyrans.

Les îles de la Grèce étaient habitées par une population aguerrie au métier des armes, exercée à la navigation, gouvernée en général aristocratiquement, qui abandonnait les arts mécaniques à des esclaves pris à la guerre ou achetés aux pirates dont les mers voisines étaient couvertes; en outre, elle se montrait animée du sentiment énergique de la personnalité, de l'amour des richesses, des arts, du savoir, et surtout de cette aversion généreuse pour le joug de l'étranger dont elle donna des preuves signalées dans la guerre contre les Perses.

(1) *Æginetarum liber, scripsit* G. G. MÜLLER, 1817. — BOBLAY, *Description d'Égine*, précédée d'un discours de HENRI DE BLANCHETAIS, *sur le commerce, la navigation, les colonies d'Égine;* Paris, 1835. — *Explication d'une inscription grecque de l'île d'Égine* par PH. LE BAS; Paris, 1842.

CHAPITRE X.

COLONIES GRECQUES.

Aucun peuple de l'antiquité n'envoya au dehors autant de colonies que la Grèce; elles contribuèrent plus qu'on ne saurait le croire à la civilisation et à la richesse de la mère patrie. Leur puissance devint assez grande pour faire pencher la balance en sa faveur dans les plus graves événements politiques (1). Rien ne prouve autant le génie des Grecs, toujours portés au mouvement, que cette incessante activité à se répandre partout, des rivages de l'Asie Mineure aux anses les plus reculées de la mer Noire, du Nil aux côtes méridionales de la Gaule, de l'Espagne, et jusqu'à la Baltique (2). La jeunesse allait y chercher des aventures, les mar-

(1) Sainte Croix, sur les *Colonies des peuples anciens;* Paris, 1786. — D. H. Hegewisch, *Notions historiques et géographiques sur les colonies grecques;* Altona, 1808. Excellent travail. — Raoul-Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques;* Paris, 1815; ouvrage qui embrasse et les anciennes colonies des Pélasges et les nouvelles colonies des Macédoniens, avec plus d'érudition que de méthode et de critique. C'est encore le traité le plus ample, le plus utile et le mieux fait sur cette question.

(2) *Colonies éoliennes.* Ægées, Cume, Larisse, Grynium, Lesbos, Temnos, Pitane, Cilla, Notium, Égiroesse, Néontichos, Myrine avec ses dix villes, l'île de Ténédos. Dans l'Asie Mineure, Protosélène, Lyrnesse, Adramytte, Thèbes, Antandre, Assos, Hamaxite, Néandrie, Élée, Atarne, Andérie, Chrysa, l'antique Pergame, Teuthrenie, Cébrène, Gargare, Sigée, Célène, Syllium, Carène, Cisthène, Astyra, Perpérène, Magnésie sur le Méandre, Sida en Pamphylie, Abydos. En Thrace, Énos, Alopeconnèse, Sestos. En Italie, Spina, sur le Pô, en considérant les Pélasges comme Grecs; Cume, dans le pays des Opiques; Parthénope et les îles Pithécuses.

Colonies ioniennes. Milet, Myonte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène, Érythrée, Smyrne, Phocée, Samos, Chios, Mycale, Tralles, Néapolis, Phygèle, Panormos, Posidéon, Athymbra, Hydrèle, Coscinus, Orthosie, Mastaura, Acharaque, Thessalocé, Pélope, Dascylium, Samorne, Parthénie, Héraclée de Carie, Myrlée en Bithynie, Cionte en Mysie, Polichna dans la Troade. Dans la Chalcidie, Sanos, Acanthe, Stagire. En Thrace, Amphipolis, Argile, Esymna, Galepsus, Éléonte, Abdère, Périnthe. Dans l'Égée, Thasos, Imbros, Lemnos, la Samothrace. Dans les Cyclades, Céos, Cythnos, Sériphe, Siphnos, Cimole, Andros, Gyare, Ténos, Syros, Délos, Mycone, Paros, Naxos, Amorgos; et Pharos, île voisine de l'Illyrie, plus Ammon en Libye.

Colonies doriennes. Indépendamment des villes principales de Milet, de Phocée, de Samos, d'Égine : Pédase, Mynde, Triopium, Mylase, Limyre, Thermes, Héraclée, Aspende, dans l'Asie Mineure. En Cilicie, Tarse, Lyrnesse, Mallos, Anchiale, Soli. Dans les Sporades, Pathmos, Calymne, Rhypara, Caryande près de la Carie et Carpathos. En Macédoine, Œnos, Pydna, Mé-

chands des richesses, les vaincus le repos. Les républiques y envoyaient les gens remuants et l'excès de leur population; car, dans les aristocraties plus ou moins développées, l'administration de l'État étant considérée comme une source de profits, les privilégiés désiraient être aussi peu nombreux que possible, pour augmenter d'autant leur part d'avantages.

L'aristocratie puisait de nouvelles forces dans les colonies, parce que les fondateurs étaient tenus pour sacrés, et, par gratitude, élevés au trône. Le territoire se partageait entre les colons avec cette égalité qui fut le rêve de tous les hommes d'État de la Grèce; mais cette égalité durait peu, et les colons enrichis retournaient dans la mère patrie.

Ces colonies faisaient revivre sur la terre étrangère les noms du pays natal, de même que les nôtres ont rempli l'Amérique et la Nouvelle-Hollande de noms européens. La communauté d'origine n'entraînait pas la communauté de pensées, et les colonies se développaient selon les circonstances locales. Les colonies que fondaient des exilés étaient tout d'abord indépendantes; mais celles qu'envoyaient les métropoles suivaient pour la plupart les lois de la mère patrie, et recevaient d'elle leurs prêtres et leurs magistrats : puis venait l'instant où la force manquait à la métropole pour les dominer; alors la dépendance se relâchait, et il ne restait plus guère qu'une confédération, ayant pour lien la communauté d'origine et

thone, Thermos. Chez les Chalcidiens, Potidée, Mende, Scione, Pallène, Égée, Aphytis, Olynthe, Torone, Sermylie, Chalcis, Spartole, Olophyxe, Cléone, Thysios, Apollonie, Dium, Acroate, Astacus. En Thrace, Eion, Maronée, Sélymbrie, Byzance, Mésembrie; Issa, Nauloque, dans la Scythie. En Bithynie, Chalcédoine, Astacus, Scyros, Péparèthe, Sciathos, Astypalée. En Illyrie, les îles d'Issa, Tragurium et Corcyre la Noire; en outre, Épidamne, Apollonie, Lissos, Acrolissos, Orique. Chez les Molosses, Ambracie. Dans l'Acarnanie, Anactorium, Molycrie, Argos Amphilochique. Dans les îles Ioniennes, Corcyre, Céphallénie, Ithaque, Leucade, Zacynthe, les Échinades, Cythère, Mélos, l'une des Cyclades.

La seule ville de Milet avait pour colonies : Cyzique, Astace et Proconnèse, dans la Propontide; Milétopolis, en Mysie; autour de l'Hellespont, Priape, Colone, Parium, Lampsaque, Gergithe, Arisba, Limnée, Percote et Zélie, au pied de l'Ida. Près de Milet étaient Iasos, Latmos, Héraclée; dans les Sporades, Icarie, Léros; sur les côtes de la mer Noire, Héraclée des Mariandyns, Tium, Sinope, Cotyore, Sésame, Chromne, Amise, Cérasonte, Trébisonde; dans la Colchide, Phasis, Dioscuris; dans la Thrace, Anthéa, Anchialé, Apollonie, Thynias, Phinopolis, Andriacé, Crithote, Pactye, Cardie, Déultum; chez les Scythes, Odessus, Cruni, Calathis, Tomi, Istropolis, Tyra, Olbie; dans la Chersonèse Taurique, Théodosie, Nymphée, Panticapée, Myrmécie; dans le Bosphore Cimmérien, Phanagorie, Hermonasse, Cépi; dans la Sarmatie, Tanaïs; en Chypre, Salamine; en Égypte, Naucratis, Chemmis-Paralie; sur le Tigre, Ampé; sur l'Euphrate, Clauda.

de religion. Le commerce était la principale source de leur prospérité ; placées généralement dans des régions très-favorables, appelées à se constituer chacune un gouvernement, une administration, elles multipliaient les expériences, faisaient mûrir les idées politiques, et hâtaient par elles le développement des intelligences. Aussi les plus beaux esprits de la Grèce appartiennent-ils à ses colonies : Hérodote à Halicarnasse, Hippocrate et Apelles à Cos, Homère à l'Ionie, Thalès à Milet, Pythagore à Samos, Xénophane à Colophon, Anacréon à Téos, Anaxagore à Clazomène. Dans l'architecture, elles créèrent les ordres ionique et dorique; la philosophie prit son premier essor dans l'Ionie. On dirait qu'elles durent servir de canaux pour transmettre à l'Europe les connaissances de l'Asie et de l'Afrique.

Bien que séparées de la mère patrie, les colonies conservaient pour elle de l'attachement, puisqu'elles lui avaient emprunté leur culte, leurs institutions, leurs lois civiles et politiques. L'Apollon de Delphes, le Jupiter d'Élis et la Minerve d'Athènes recevaient des offrandes des colonies. En outre, le droit d'hospitalité qui s'exerçait parmi les citoyens des divers États de la Grèce, s'étendait aux colonies respectives; leurs habitants avaient donc dans la métropole des protecteurs qui les recevaient chez eux, les défendaient et surveillaient leurs affaires. Non-seulement ils assistaient aux jeux publics et aux solennités religieuses, mais ils pouvaient concourir pour les prix. Dans leurs relations commerciales avec la métropole, exportations et importations, les colonies jouissaient de l'immunité; la métropole admettait parmi ses citoyens (*isopolitia*) les colons qui le méritaient. Les citoyens de la mère patrie qui se transportaient dans une colonie, y exerçaient la présidence (*proedria*) des sacrifices et des fêtes, et étaient admis dans les assemblées du sénat et du peuple.

Nous n'entendons point parler ici des colonies des Pélasges et des Hellènes qui, dans des temps très-reculés, passèrent en Italie et en Espagne; elles cessèrent tout à fait d'être grecques, et nous nous en sommes occupé ailleurs. Il s'agit maintenant de celles qui plus tard s'établirent, à l'orient, sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace ; au couchant, dans la Sicile et dans la basse Italie; puis de quelques autres, éparses sur des rivages plus lointains.

A peine l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie eurent-elles fait connaître aux Grecs les plages de l'Asie Mineure, que les colonies s'y multiplièrent, de l'Hellespont jusqu'aux confins de la Cilicie : ce furent les plus anciennes et les plus importantes. Elles fleurirent par le commerce non moins que par la Asie Mineure.

poésie, qui rendit si célèbres les cygnes du Caystre ; ce fut peut-être l'invasion des Doriens qui poussa sur ces bords les premières colonies éoliennes, dans lesquelles il faudrait plutôt voir des immigrations et des déplacements de peuples expulsés. Les Pélopides, chassés du Péloponèse, s'y établirent; Oreste, Penthilus, son fils, Archélaüs, fils de ce dernier, Graïs ou Gras, fils d'Archélaüs, étendirent successivement leur lente conquête jusqu'à l'Hellespont. Les Béotiens et autres Grecs exilés de leur patrie vinrent se joindre à eux, et les aidèrent à s'emparer de la Mysie et de la Carie, des îles de Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse. Ils conquirent sur le continent jusqu'au mont Ida, y propagèrent le nom d'Éolide et fondèrent douze cités, parmi lesquelles Cume et Smyrne brillèrent au premier rang. Cette dernière, qui se vantait d'avoir donné le jour à Homère et qui lui avait élevé un temple, fut depuis comprise dans l'Ionie; détruite par les Lydiens, vers 600, elle fut reconstruite quatre cents ans après par Antigone.

Colonies éoliennes.

Éolide.

Smyrne.

De même que l'on citait l'Ionie pour la douceur de son climat, l'Éolide l'était pour son étendue et sa fertilité; comme chacune de ses villes avait sa constitution particulière, au fond démocratique, et qu'elle se trouvait ainsi agitée par les dissensions intestines, les Æsymnètes avaient la mission de les apaiser, et des pouvoirs illimités leur étaient confiés à cet effet pour un temps déterminé. Elles tenaient des assemblées générales, mais seulement dans des circonstances graves, et le plus souvent à Cume.

Lesbos. 680.

Le principal établissement des Éoliens fut Lesbos, habitée d'abord par les Pélasges, et qui, après avoir été gouvernée par plusieurs tyrans, dut sa constitution à Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce. Le poëte Alcée, qui conspira contre lui, lui reproche d'être gras, d'avoir de grands pieds, d'être négligé dans ses vêtements et de sortir d'une famille obscure : gloire à lui si un ennemi ne sut lui trouver que de pareils torts! Il disait : *Heureux le peuple qui ne permet pas aux méchants de le gouverner, et qui y oblige les gens de bien. — Le pardon vaut mieux que le remords d'un châtiment irréparable. — L'État le plus fort est celui que régissent des lois écrites et connues de tous.*

Dans la prospérité, fais-toi des amis ; dans la disgrâce, éprouve-les. — Prévois les malheurs afin de les éviter, et supporte-les quand ils sont arrivés. — Ne fais pas connaître tes projets, dans la crainte d'exciter la railleries s'ils échouent. — Pouvoir faire le mal est un grand encouragement à mal faire.

Ses lois punissaient doublement celui qui commettait un délit dans l'ivresse, son intention étant de prévenir les excès auxquels

entraînaient les vins célèbres de Lesbos. Mitylène était la ville la plus renommée du pays; extraordinairement riche et puissante sur mer, on ne la citait pas moins pour ses mœurs efféminées. La tête d'Orphée y rendait des oracles, et le temple de Junon était l'arène où les femmes se disputaient le prix de la beauté. Arion et Terpandre se firent une grande réputation comme musiciens; leur art devait être en honneur chez les Mityléniens, puisque, voulant punir des alliés infidèles, ils défendirent d'enseigner à leurs enfants la musique et les belles-lettres.

A la même époque de l'invasion dorienne, les Ioniens, chassés Colonies ioniennes
du Péloponèse par les Achéens, s'étaient réfugiés à Athènes. Nélée et les autres fils de Codrus, que la liberté nouvelle excluait du trône, ne pouvant rester tranquilles, l'oracle de Delphes, c'est-à-dire l'assemblée des Amphictyons, leur ordonna d'emmener les Ioniens hors de l'Attique : sage expédient pour obvier à une restauration menaçante. Des Thébains, des Phocidiens, des Abantes de l'Eubée et d'autres Grecs dispersés dans cet ébranlement général, se joignirent à eux, et ils allèrent occuper les plages méridionales de la Lydie et celles au nord de la Carie; cette contrée 1130
reçut dès lors le nom d'Ionie. Ils fondèrent douze cités, nombre rituel que nous retrouvons dans toute l'antiquité : sur la terre ferme (en les désignant du nord au midi) Phocée, Érythrée, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priène, Myonte, Milet; dans les îles, Samos et Cos. Dans le Panionium, temple de Neptune, bâti à frais communs sur le promontoire de Mycale, ils célébraient les solennités nationales, et délibéraient sur les intérêts généraux. Les formes républicaines prévalaient généralement dans toutes ces villes; mais le triomphe alternatif des factions les livrait tantôt aux maux de la tyrannie, tantôt à ceux, pires encore, de l'anarchie. Les villes, pourtant, restèrent indépendantes l'une de l'autre jusqu'à ce qu'elles se soumirent aux Mermnades, qui occupaient le trône de Lydie, et aux Perses de Cyrus; mais elles conservèrent, même sous la domination étrangère, leur constitution intérieure, payant seulement un tribut, et aspirant toujours à recouvrer leur entière liberté, ce qui fut la première cause de la guerre contre les Perses.

Les philosophes Bias et Thalès, l'écrivain politique Hippodamus, natif de Milet comme Anaximandre, fondateur de l'école ionienne, Anaximène, son élève, et le géomètre Euclide, Anaxagore de Clazomène, Archélaüs, le maître de Socrate, Xénophane de Colophon, et d'autres noms illustres, rendent témoignage de l'état prospère des études dans l'Ionie; mais ces études profitèrent

peu à la liberté politique, car la douceur du climat, l'opulence, l'exemple des Asiatiques rendirent les Ioniens mous et efféminés. La poésie, devenue chez eux un instrument de mollesse et de corruption, essayait pourtant quelquefois de les arracher à ce sommeil paresseux. Callinus disait aux jeunes Éphésiens : « Jus-« qu'à quand resterez-vous oisifs, ô jeunes gens? n'aurez-vous « jamais une âme forte et vaillante? Vos voisins ne vous font-ils « pas honte, insouciants que vous êtes? Espérez-vous dormir en « paix, quand la guerre envahit toute la terre? Levez-vous, levez-« vous : que chacun, dans le combat, heurte de son bouclier un « ennemi, et lance en mourant un dernier trait; car il est hono-« rable, il est glorieux de combattre pour sa patrie, pour ses en-« fants, pour sa jeune épouse. La mort viendra quand les Parques « l'auront décidé. Eh bien! marchez en avant la pique haute, et « sous le bouclier ramassez toute votre énergie au moment de la « mêlée. L'homme ne peut fuir l'heure fatale, fût-il même du sang « des dieux immortels. Souvent celui qui, par la fuite, se soustrait « au tumulte de la bataille, au sifflement des javelots, trouve la « mort dans ses foyers; mais il ne laisse dans le peuple aucun sou-« venir d'affection, aucun regret, tandis que si quelqu'un tombe « victime du sort, petits et grands le pleurent, car ils l'ont vu, « semblable à une tour, faire seul ce qui serait étonnant de la « part de plusieurs. »

Milet. Milet avait été fondée par les Cariens, avant l'arrivée des Ioniens; mais elle n'acquit qu'après leur arrivée la richesse et la puissance, qu'elle dut surtout à son commerce, presque égal à celui de Tyr et de Carthage. Elle arma jusqu'à cent vaisseaux dans ses quatre ports, et, semblable à la Doris de la fable, mère de cinquante filles, elle avait fondé près de trois cents colonies, principalement sur la mer Noire et sur la mer d'Azof; de là, elle pénétrait dans la partie méridionale de la Russie moderne, et, vers l'orient, dans la grande Bucharie, c'est-à-dire jusqu'aux pays voisins de la mer Caspienne, pour en tirer des blés, des poissons séchés, des esclaves et des fourrures; en même temps, elle suivait par terre la route que les Perses avaient ouverte, et, s'avançant au loin dans l'intérieur de l'Asie, elle s'assurait le monopole des denrées septentrionales.

Agitée par des dissensions intestines, elle réclama l'arbitrage de quelques habitants de Paros, qui se rendirent à son invitation; les envoyés visitèrent le pays, et, remarquant les terres les mieux cultivées, ils conseillèrent aux Milésiens de confier le gouvernement à leurs propriétaires, persuadés qu'ils apporte-

raient dans l'administration de la chose publique le même soin attentif dont ils avaient fait preuve pour leurs intérêts domestiques.

Une autre fois, les jeunes filles furent prises d'une telle manie de suicide que prières, remontrances, châtiments, étaient impuissants à les en détourner. Le seul remède efficace fut de décréter que le cadavre de celles qui se donneraient la mort serait exposé nu aux regards du public; ainsi, le sentiment de la pudeur l'emporta chez elles sur l'instinct de la conservation.

La période de la plus grande splendeur de Milet est comprise entre les années 700 et 500 avant J.-C.; c'est à cette dernière époque qu'elle prit part à la révolte d'Aristagoras contre les Perses, qui la renversèrent de fond en comble (1) en 496.

Le commerce de Phocée s'étendait au contraire vers l'occident; Phocée.
elle était renommée pour ses fortes murailles, la construction particulière de ses vaisseaux, ses belles campagnes arrosées par l'Hermus, les qualités propres à ses citoyens, rusés, 540.
laborieux et passionnés pour la liberté. Elle lançait jusqu'au détroit de Gadès ses navires, qui visitaient les côtes de l'Italie, de la Gaule, de l'opulente Espagne, et surtout l'île de Corse, fondant différentes colonies. Lorsque les Perses se furent rendus maîtres de l'Ionie, les Phocéens, impatients du joug, s'expatrièrent. Bien qu'ils eussent, en jetant une masse de fer rouge dans la mer, proféré des imprécations contre ceux qui reviendraient dans leur pays avant que cette masse de fer surnageât, quelques-uns se repentirent et rentrèrent dans l'Ionie; mais la plupart se fixèrent en Corse, où ils commencèrent un commerce si actif, que les Tyrrhéniens et les Carthaginois en conçurent de la jalousie et se liguèrent contre eux; repoussés de vive force, les Phocéens se réfugièrent dans la Lucanie, où ils bâtirent Vélia ou Élée, entre Posidonia et Tarente.

La plus importante de leurs colonies fut Massalia (2), où ils Marseille
conservèrent les lois et les usages de l'Ionie, mais en substituant 599.
une aristocratie tempérée à la démocratie sans frein. Ils se répandirent de là sur tout le littoral de la mer Tyrrhénienne jusqu'à Gènes, peuplant ou accroissant Monaco, Nice, Antibes, l'île de Lérins et celles d'Hyères, Olbie, Tauroentum, Citharista, Agatha, Rhodanusie. Plus tard, Massalia fonda en Espagne Rhoda, Emporium, Héméroscopium, Héraclée, Ménacé. Semblable à la Gènes du seizième siècle, Massalia ne dut pas tant ses richesses à l'étendue de son commerce qu'à l'ordre et à l'économie. Obligée

(1) Rambach, *de Mileto ejusque coloniis;* 1790, in-4°.

(2) Elle fut ainsi appelée de *mass*, mot celtique qui signifie demeure, et des *Salyens*, qui habitaient entre la Durance, le Rhône et la mer.

de se tenir toujours en armes contre l'ennemi, sur terre comme sur mer, elle n'en changea pas moins ses rochers nus en riantes plantations de vignes et d'oliviers; elle cultiva les sciences, mérita le surnom d'Athènes des Gaules (1), et promulgua différentes lois somptuaires dans l'intérêt des mœurs. Ainsi, les femmes ne devaient pas boire de vin, loi commune aux Milésiens et aux premiers Romains; la jeune fille qui entrait à la fin du banquet versait du vin dans une coupe et la présentait à celui qu'elle choisissait pour époux; la dot ne devait pas dépasser cent pièces d'or, en sus de cinq pour les habillements, et d'une somme égale pour les bijoux (2). Celui qui voulait se tuer était tenu d'en déduire les motifs en présence du sénat, et s'ils paraissaient valables, on lui fournissait le poison conservé à cet effet dans un dépôt public (3). Les sénateurs (Τιμοῦχοι) étaient élus pour leur mérite seul, et après une discussion; personne ne devait se montrer armé dans la ville, où l'on ne tolérait pas ceux qui faisaient trafic de choses religieuses. Les représentations théâtrales, qui n'offrent le plus souvent que des amours et des adultères, étaient prohibées (4), comme étant d'un exemple funeste. Les habitants étaient affables, tempérants, et l'on disait à Rome : *Mœurs massiliennes,* pour indiquer la gravité et l'honnêteté (5). Mais, plus tard, la même expression signifia le comble de la corruption, lorsque Marseille, prêtant secours à Rome contre les Gaulois, perdit à la fois sa puissance, la liberté et l'honneur.

Elle donna le jour à Pythéas, qui, au temps d'Alexandre, détermina, à l'aide du gnomon, la latitude de sa patrie, démontra la correspondance des marées avec les phases de la lune, et fit un voyage le long des côtes orientales et occidentales de l'Europe, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à la péninsule scandinave (6).

(1) *Sedes ac magistra studiorum Massilia, locus græca comitate et provinciali parcimonia mistus ac bene compositus.* Tacite, *Agricola*, 4.

(2) STRABON, IV.

(3) VALÈRE MAXIME, II, VI, 7.

(4) *Ibid.*

(5) *Ubi tu es, qui colere mores massilienses postulas!*

(PLAUTE, *Casina*, act. IV, sc. IV.)

(6) J. LELEWEL a publié en 1837 un livre intitulé : *Pythéas de Marseille* (Paris, in-8° avec cartes), où il revendique pour Pythéas la confiance que lui refusèrent Polybe, Strabon et plusieurs modernes, entre autres le savant Gossellin. Il trace exactement le voyage de ce Massaliote, qui côtoie l'Ibérie jusqu'aux colonnes d'Hercule, double le promontoire Sacré (cap Saint-Vincent), et rase, sur l'Océan, les côtes de la Gaule celtique jusqu'au Finistère. Laissant alors la route des Carthaginois, que le commerce avait déjà conduits jusqu'aux Cassitérides (îles Sorlingues) et au cap Bolérium (côte de Cornouailles), il se dirige

Un autre de ses grands navigateurs, Euthymène, explora les mers du midi (1).

Éphèse. Éphèse était l'émule de Phocée et de Milet, sans faire un aussi grand commerce; mais, lors de leur chute, elle s'éleva au point d'être considérée, du temps des Romains, comme la principale ville de l'Asie Mineure. Les Ioniens s'en emparèrent sur les Cariens; Crésus lui ravit son indépendance en 560, puis elle passa sous la domination des Perses. Gouvernée par les grands, qui composaient le sénat (γερουσία), sous la présidence des épiclètes (ἐπίκλητοι), elle était fameuse par son temple de Diane, qui remontait, comme nous l'avons dit, à une époque très-ancienne, et qu'Érostrate incendia, dit-on, pour rendre son nom immortel. Il parvint à son misérable but; mais le temple fut réédifié avec plus de splendeur et d'élégance qu'auparavant (353).

Une loi des Éphésiens enjoignait à quiconque l'emportait sur les autres en esprit ou en vertu d'aller se faire admirer ailleurs, osant ainsi professer ouvertement ce que d'autres républiques pratiquaient sans le dire.

Samos. Parmi les villes insulaires, Samos mérita le premier rang par son commerce et sa puissance maritime : elle forma des établissements en Crète, en Sicile, en Égypte, et ses navires, poussés par la tempête au delà des colonnes d'Hercule, recueillirent à Tartesse, en Espagne, plus d'or que n'en possédait toute la Grèce; cet or fut employé à la construction du temple de Junon, l'un des plus fameux de l'antiquité. On admirait une digue que les Samiens avaient opposée aux flots de la mer, et Mandroclès, leur concitoyen, jeta pour Darius un pont sur le Bosphore. Rhœcus et Théodore perfectionnèrent l'équerre, le niveau et autres instruments mécaniques, comme aussi la fonte du fer. Les vases fabriqués à Samos passèrent en proverbe. On dit qu'Homère, recueilli

au nord jusqu'au détroit, et côtoie la partie orientale de la Grande-Bretagne; parvenu à l'extrémité, il vogue en pleine mer, et, après six jours de navigation, il gagne l'*ultima terrarum Thule*, c'est-à-dire l'Islande, ou plutôt une des îles Féroë; Pythéas s'en éloigne sans l'avoir reconnue, se rapproche du continent européen, et, courant vers le nord, pénètre dans la Baltique jusqu'à l'embouchure de la Vistule.

(1) L'inscription qui se trouve sur l'hôtel de ville de Marseille, mérite d'être citée :

MASSILIA PHOCENSIUM FILIA ROMÆ SOROR CARTHAGINIS TERROR ATHENARUM ÆMULA ALTRIX DISCIPLINARUM GALLORUM AGROS MORES ANIMOS NOVO CULTU ORNAVIT ILLUSTRAVIT QUAM SOLA FIDES MUROS QUOS VIX CÆSARI CESSERAT CONTRA CAROLUM V MELIORE OMINE TUETUR OMNIUM FERE GENTIUM COMMERCIIS PATENS EUROPAM QUAM MODO TERRUERAT MODO DOCUERAT ALERE ET DITARE GAUDET.

Charles-Quint avait tenté de la surprendre.

dans sa vieillesse par Cléophile, y termina sa carrière; c'est là que naquit Pythagore.

535-524. Le tyran Polycrate voila la dure servitude de l'éclat des victoires; il étendit la domination de Samos sur les îles environnantes, et aspira à la souveraineté de l'Ionie. Son frère Syloson reconquit, avec l'aide des Perses, la malheureuse Samos, qui avait secoué le joug, et la ruina entièrement; elle tomba ensuite sous la dépendance des Athéniens, qui la dotèrent du gouvernement populaire, et firent de son port le rendez-vous de leurs flottes durant la guerre du Péloponèse.

Chios. Samos avait pour rivale en richesse l'île de Chios, l'une des plus puissantes de la mer Égée. Les esclaves, qui s'y trouvaient en très-grand nombre, se soulevèrent plusieurs fois; on y célébrait, tous les cinq ans, des jeux en l'honneur d'Homère, que les insulaires affirmaient avoir été leur concitoyen. Cyrus leur ayant demandé de remettre entre ses mains Pactias, qui, après le soulèvement des Lydiens contre les Perses, s'était réfugié au pied des autels de Chios, ils obéirent, et obtinrent pour récompense l'Atarnée, pays de la Mysie; mais ils conçurent tant de honte de leur faiblesse qu'ils n'osaient plus, dans leurs sacrifices, faire usage de l'orge de cette contrée. Quoique tombée sous la domination des Perses, elle put fournir quatre-vingt-quatre voiles sur
500. les cent quatre-vingt-trois bâtiments armés par huit villes de l'Ionie contre les conquérants, et prétendre même à l'empire de la mer.

Colonies doriennes. Les Doriens fondèrent, plus tard que les Ioniens, des colonies sur la côte méridionale de la Carie et dans les îles de Cos et de Rhodes. Des rivages du Péloponèse, ils allèrent, non pas d'une seule fois, mais peu à peu, s'établir dans plusieurs des îles de l'Archipel, et gagnèrent même les côtes de l'Asie, où ils bâtirent Cnide et Halicarnasse; puis Ialyse, Camire et Linde, dans les îles de Rhodes et de Cos. Cnide, patrie de l'historien Ctésias et de l'astronome Eudoxe, était célèbre par son temple de Vénus Euplée (Εὔπλοια), où l'on admirait la statue de la déesse, due au ciseau de Praxitèle. Les six colonies doriennes possédaient en commun, pour les assemblées et les fêtes nationales, le temple d'Apollon Triopien. Halicarnasse en fut exclue dans la suite, parce qu'un de ses citoyens, au lieu de déposer dans le temple le prix de la victoire, l'emporta dans sa maison et l'y suspendit comme un trophée : tant ces confédérations étaient jalouses de conserver la communauté! Comme les colonies éoliennes, celles des Doriens tombèrent sous la dépendance de Crésus, et passèrent ensuite sous celle de Cyrus.

Rhodes fut construite après l'invasion de Xerxès, dans l'île ainsi nommée du parfum de ses roses; on l'appelait encore l'Épouse du Soleil, parce qu'il ne se passait pas un jour sans qu'il y brillât. Là s'arrêtaient les bâtiments qui, de la Grèce, faisaient voile vers l'Égypte. Son colosse (1) fut mis au nombre des merveilles du monde, et sa législation commerciale resta longtemps la règle des transactions entre les négociants de la Grèce et de Rome (2). Le fils était obligé de payer les dettes de son père, renonçât-il à la succession. Lorsqu'il fallait jeter des marchandises à la mer pour échapper au naufrage, ou payer rançon à des pirates, le dommage devait être réparti sur tous les propriétaires de la cargaison; à cet effet, l'état du navire et de ses agrès était constaté au moment du départ; la loi déterminait en outre les conditions des contrats, les salaires, ce qui concernait les gens de l'équipage et le chargement. Aucune convention n'était valable qu'autant qu'elle avait été transcrite sur le registre public. Avant l'exécution de toute sentence capitale, le condamné était rayé du nombre des citoyens, et le bourreau ne devait pas exercer son office dans l'intérieur de la ville. Les obsèques de ceux qui mouraient pour la défense de la patrie étaient à la charge de l'État, qui donnait une dot à leurs filles et une armure complète à leurs fils.

Rhodes.

Loi rhodienne.

Les Romains, sous Claude, adoptèrent les lois maritimes de Rhodes, et accouraient dans ses écoles pour apprendre la philosophie, l'éloquence et les beaux-arts. Les Rhodiens accueillaient les étrangers avec une généreuse hospitalité, faisaient la chasse aux pirates, et, comme tous les peuples commerçants, cherchaient à conserver la paix, et même à vivre en bonne intelligence avec les rois perses; mais l'opulence et le concours des étrangers finirent par corrompre leurs mœurs. Ils sacrifiaient d'abord un homme lors des fêtes de Saturne; plus tard la victime fut un condamné; enfin cet usage cessa.

Rhodez, dans le voisinage des Pyrénées, fut une colonie des Rhodiens, comme aussi Parthénope et Salapia en Italie, Géla et Agrigente en Sicile. Nous aurons plus tard à parler de leurs désastres.

(1) Haut de 33 mètres. Il fut commencé par Charès de Linde, 300 ans avant J.-C., et terminé par Lachès, douze ans après cette date.

(2) En 1782, l'Académie des inscriptions et belles-lettres mit au concours cette question : *Quelle a été l'influence des lois maritimes des Rhodiens sur la marine des Grecs et des Romains, et l'influence de la marine sur la puissance de ces peuples?* Le prix fut remporté par Pastoret. — Voy. aussi Leunclavius, *Jus græco-romanum*. — Targa, *Contrattazioni maritime*. — Morizot, *Histoire du monde maritime*, et le liv. IV, ch. XII, de cet ouvrage.

Autres colonies.

Plusieurs colonies, outre celles que nous avons indiquées, occupaient les bords de la Propontide, de la mer Noire, du Palus Méotide, en majeure partie expédiées par les Milésiens. Lampsaque, où l'encens fumait en l'honneur de Priape, était sur la Propontide, ainsi que Cyzique, située dans une île que deux ponts réunissaient au continent. Sous la protection des Romains, Cyzique devint une des villes les plus florissantes de l'Asie. En face, sur le rivage de la Thrace, s'élevaient Périnthe, nommée ensuite Héraclée, et, à l'entrée du Bosphore, Byzance, destinée à devenir la capitale de deux grands empires.

Sur la côte méridionale de la mer Noire était Héraclée de Bithynie; dans la Paphlagonie, Sinope, la plus importante de toutes ces villes maritimes, et qui faisait le commerce du thon; dans le Pont, Amisus, qui envoya des colonies à Trapézunte. Sur la plage orientale se trouvaient les villes de Phasis et de Dioscuriade, célèbres dans l'expédition des Argonautes et faisant un grand commerce d'esclaves; Panticapée était dans la Chersonèse Taurique. Tanaïs, à l'embouchure du fleuve du même nom, et Olbia, à l'embouchure du Borysthène, occupaient le rivage septentrional. Les colonies de la côte occidentale, Apollonie, Tomes, lieu d'exil d'Ovide, et Salmydesse, étaient renommées pour leur commerce.

Les rivages de la Thrace et de la Macédoine, le long de la mer Égée, étaient aussi couverts de colonies grecques, fondées principalement par Corinthe et par Athènes; c'est de là que les Grecs tiraient la plupart de leurs esclaves.

Cyrène.

Cyrène était sur les côtes d'Afrique. Les Spartiates racontaient qu'un oncle d'Eurysthène et de Proclès, leurs premiers rois, conduisit une colonie dorienne dans l'île de Calliste, occupée par un petit nombre de Phéniciens, et de son nom l'appela Théra. Cette colonie s'accrut peu à peu, jusqu'à ce que, sept siècles avant J.-C., une grande sécheresse la contraignit à émigrer en Afrique, où elle fonda Cyrène. Son commerce, son agriculture, ses belles races de chevaux, rendirent cette ville célèbre, et le luxe y devint tel que les anciens ne cessent de vanter les parfums exhalés de ses jardins, l'essence de ses roses et ses gommes aromatiques; elle cultivait aussi le laserpitium, très-recherché dans le commerce. Cyrène fut gouvernée par des rois jusqu'à l'époque où Démonax de Mantinée appela le peuple à prendre part aux affaires publiques. De là, des guerres civiles dont les Perses profitèrent pour soumettre les villes du voisinage; mais Cyrène leur résista. Lors-

qu'elle demanda des lois à Platon (1), il ne voulut pas lui en
donner, la jugeant trop corrompue; elle fut aussi le refuge des
Messéniens, à qui Sparte ne laissait point de repos. Dès ce moment, 466.
Cyrène resta tout à fait étrangère aux intérêts de la Grèce.
Elle soutint plusieurs guerres contre les Libyens et les Carthaginois; puis elle tomba sous la tyrannie d'Ariston, dont elle finit par s'affranchir, et conserva la liberté plus longtemps que la Hellade, car la Pentapole ne fut réunie à l'Égypte qu'au temps de Ptolémée Soter.

Krennah offre encore sur cette plage quelques ruines de la patrie du philosophe Aristippe, du poëte Callimaque et du géomètre Ératosthène. Les grottes sépulcrales creusées dans la montagne sont plus ou moins ornées d'ouvrages d'architecture et même de peintures : une de celles-ci représente les occupations d'un nègre

(1) BENTHAM, *de l'Organisation judiciaire et de la Codification*, leç. VII, p. 393, est d'avis qu'un étranger doit être chargé de la rédaction des codes. Cette apparente nouveauté n'est qu'une réminiscence d'une idée ancienne; mais, comme tant d'autres, elle est inapplicable à l'état de choses actuel. Les codes doivent, aujourd'hui surtout, avoir pour base les usages, les coutumes, les opinions de chaque peuple; et comment un étranger les connaîtrait-il? Le bill de réforme du jury anglais, en date du 22 juin 1825, commence ainsi : « Considérant qu'il est nécessaire de reviser et de modifier les lois nombreuses et compliquées, relatives à la qualité, à la convocation des jurés, ainsi qu'à la formation du jury en Angleterre; d'augmenter le nombre des personnes aptes à remplir ces fonctions, de changer le mode de formation des jurys spéciaux, et de modifier la législation sous d'autres rapports encore, etc.... » Comment un étranger serait-il au courant de toutes ces choses? Rousseau, chargé de faire un code pour la Corse, écrivait à Buttafuoco : « Je suis charmé du voyage que vous faites en Corse... Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous demander. » Et il veut cependant qu'on lui envoie une bonne carte de la Corse, une description exacte du pays, des renseignements sur son histoire naturelle, ses productions, sa culture; il veut savoir en combien de districts elle est divisée; si le clergé y est nombreux et y jouit de crédit; s'il y a d'anciennes familles, des corps privilégiés, une noblesse; si les villes ont des droits municipaux, et jusqu'à quel point elles en sont jalouses; quelles sont les mœurs du peuple, ses penchants, ses occupations, ses divertissements, l'histoire de la nation, jusqu'au moment actuel; ses lois, ses institutions; comment la justice est administrée; quels sont les revenus publics, quel ordre existe dans les finances; quelle est la répartition et le mode de perception des impôts; en général, ajoute-t-il, « tout ce qui fait le mieux connaître le génie national ne saurait être trop expliqué. Souvent un trait, un mot, une action, en dit plus que tout un livre. » Cela ne dit-il pas assez clairement qu'un étranger est incapable de donner un code? Locke ne pensa pas ainsi; et, dans la constitution qu'il rédigea en 1662 pour la Caroline, il proposa, en tâtonnant, des institutions tout à fait arbitraires : une aristocratie féodale, avec une espèce de gouvernement oligarchique dans la main des propriétaires.

esclave et la manière de se vêtir des anciens Africains; les longues robes, sans agrafes, que portaient les femmes, les châles rouges roulés autour de leur tête, ressemblent beaucoup au costume moderne des Barbaresques. On retire des tombes des urnes et des vases peints, des ornements d'or et d'argent, comme aussi beaucoup de camées. Le type européen domine constamment dans les figures; quant à l'architecture, il paraît que le style grec repose sur des bases égyptiennes, excepté dans l'ancienne Ptolémaïs où le style colossal égyptien est plus généralement employé et plus parfait. A Krennah, on trouve un grand nombre d'inscriptions au milieu des oliviers, des dattiers, des lauriers-roses, des vignes, et l'on montre encore les restes d'un stade, le site de l'hippodrome et du marché chanté par Pindare, une grande citerne, des bains, des temples, et, au milieu de ces ruines, la source limpide (Κρήνη Ἀπόλλωνος) qui donna son nom à la ville (1).

CHAPITRE XI.

GUERRE MÉDIQUE.

Nous avons vu s'établir dans la Grèce une foule de petits États rattachés par des liens si faibles qu'ils semblaient ne pouvoir jamais entreprendre rien de grand en commun. Les circonstances les réunirent cependant, et, comme l'Italie, divisée en autant de républiques que de communes, se sentit une et grande quand Barberousse menaça son indépendance, il en fut de même de la Grèce menacée par les rois de Perse (2).

Dans la pensée des monarques de la Perse, les petits États contigus à leur vaste empire devaient en être les satellites et les vassaux. Lorsqu'ils eurent conquis la Lydie et se trouvèrent ainsi sur la frontière des Ioniens, Bias de Priène, l'un des sept sages, exhorta ses concitoyens à traverser les mers et à passer en Sardai-

(1) L'antique Cyrénaïque est mieux connue depuis que Della Cella, en 1819, accompagna vers la Grande Syrte l'armée que le pacha de Tripoli expédiait contre son fils soulevé, Méhémet Karamilli. Voir aussi J. R. Pacho, *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque;* Paris, 1829.

(2) Nous suivons Hérodote jusqu'à la bataille de Platée, en 479. A partir de là jusqu'à la guerre du Péloponèse en 431, nous n'avons pas d'historiens contemporains : Diodore de Sicile n'y supplée qu'en partie, car ses livres VI, VII, VIII, IX, X, sont perdus, et le XI[e] ne commence qu'à l'année 480. L'introduction de Thucydide permet de corriger ses erreurs de chronologie.

gne, pour conserver la liberté en péril. En effet, quand les nombreuses colonies sur la mer Égée, limitrophes de la Lydie, n'étaient pas même d'accord l'une avec l'autre, comment pouvaient-elles résister à des souverains si puissants? Cyrus les avait déjà menacées, et les Spartiates, qui considéraient les Ioniens comme des frères, le sommèrent de les laisser en paix, s'il ne voulait pas qu'ils tournassent leurs armes contre lui; le despote leur répondit qu'il leur donnerait tant à se plaindre en Europe qu'ils n'auraient pas le temps de songer aux affaires de l'Asie. La mort mit obstacle à ses projets; mais Darius, fils d'Hystaspe, soumit les Ioniens et donna pour 522.
satrape à chaque cité l'un de ses principaux citoyens, afin que l'intérêt particulier de ceux-ci lui répondît de leur zèle à le servir.

Passant alors en Scythie, il jeta sur le Danube un pont, à la 508.
garde duquel il préposa ces satrapes ioniens, en leur remettant une corde garnie de soixante nœuds; ils devaient, d'après son ordre, en défaire un par jour et ne s'éloigner que lorsqu'ils seraient tous dénoués. Parmi eux se trouvait Miltiade, descendant d'un Athénien du même nom, qui, mécontent de sa patrie au temps de Pisistrate, s'était rendu à l'invitation des Thraces et avait fondé une colonie dans la Chersonèse. Reconnu par le roi de Perse comme seigneur de la Chersonèse, mais chéri par les Athéniens pour lesquels il avait conquis les îles d'Imbros et de Lemnos, aussitôt qu'il eut appris que Darius avait échoué dans son expédition, Miltiade donna ce conseil: « Que l'on coupe le pont; Darius périra par la faim, et la Grèce sera libre! »

Mais Histiée de Milet, préférant les douceurs du commandement, s'opposa à l'exécution, et Darius retourna sain et sauf en Perse avec les débris de son armée. Histiée parvint à une haute faveur à la cour; mais bientôt, en butte au mépris, récompense ordinaire des lâches, il songea à changer l'état des choses et s'entendit avec Aristagoras, son neveu, qu'il avait chargé de gouverner Milet, pour soulever l'Asie Mineure contre les Perses. En effet, Aristagoras arbore la bannière nationale, rassemble autour de lui la fleur de la jeunesse ionienne armée dans une même pensée, et chasse les magistrats perses. Il fait plus: afin d'opposer au torrent asiatique un élément de force et d'union, il proclame la liberté, renonce lui-même au pouvoir et dépose les autres tyrans; puis, comme Franklin au temps de nos pères, il vient en Europe implorer contre l'étranger des secours fraternels.

Il s'adressa d'abord à Sparte, où Cléomène régnait seul, après 505.
avoir chassé du trône son collègue Démarate. Tyran, il était du

parti des tyrans. Hippias, irrité contre Athènes qui lui avait arraché le pouvoir, ne tint pas compte de la requête d'Aristagoras. Il fut mieux accueilli des Athéniens, encore dans l'enthousiasme d'avoir recouvré leur liberté, et qui ne pardonnaient pas aux Perses d'avoir donné asile à Hippias, dont ils encourageaient les espérances : ils étaient effrayés d'ailleurs de voir Darius se rapprocher de l'Europe; car, s'il avait échoué en Scythie, il s'était emparé de la Thrace, avait soumis la Macédoine, occupé les îles d'Imbros et de Lemnos, tenté un coup de main sur Naxos et menacé l'Eubée.

Les Athéniens prêtèrent donc volontiers l'oreille à la demande qui leur était adressée, et, après avoir équipé vingt navires que d'autres rejoignirent en route, ils débarquèrent en Lydie et prirent Sardes, qu'ils incendièrent par accident. Remis de sa surprise, le satrape Artapherne, qui résidait dans cette ville, poursuivit les Grecs et leur tua beaucoup de monde. La mauvaise fortune et plus encore l'or des Perses jetèrent la désunion dans leurs rangs. Les Athéniens mécontents se retirèrent; Aristagoras et Histiée furent mis à mort; pour se venger, les Perses détruisirent Milet, soumirent Chios, Lesbos, Ténédos, et dévastèrent l'Ionie, à l'exception de Samos, qui revint la première à l'obéissance. Ainsi s'évanouit cette tentative de liberté. La douceur de la domination des vainqueurs répara les dommages éprouvés par l'Asie Mineure; mais l'agression d'Athènes avait eu pour conséquence funeste de montrer aux Perses le chemin de l'Europe.

Incendie de Sardes — 504.

Le désastre de Sardes avait blessé si vivement Darius qu'un courtisan devait, chaque matin, le faire souvenir de détruire Athènes. Hippias attisait le feu en représentant aux ministres et au monarque la conquête de la Grèce comme non moins facile que glorieuse : tant le désir de revenir au pouvoir l'emportait, chez ce fils dégradé de Pisistrate, sur l'amour de la patrie !

491. En effet, Darius chargea Mardonius de le venger, à la tête d'une puissante flotte et d'une armée nombreuse; mais une tempête engloutit les navires au promontoire d'Athos, et les Thraces exterminèrent les troupes. Le roi de Perse n'en persista pas moins dans ses projets; il fit enjoindre aux Grecs, par deux hérauts, de lui donner la terre et l'eau, symbole d'une soumission absolue. A cette indigne proposition, les Spartiates précipitèrent les hérauts dans un puits et se préparèrent à combattre; mais, loin que le même courage se manifestât chez tous les Grecs, les îles et nombre de villes de la terre ferme se hâtèrent de faire leur soumission, même la puissante Égine, toute voisine d'Athènes. Le péril commun ré-

concilia Athènes et Sparte, qui se réunirent contre la Perse et lui déclarèrent la guerre. Cependant le nuage grossissait, et Darius faisait partir une multitude d'hommes et des vaisseaux, sous les ordres de Datis et d'Artapherne. Guidés par les conseils d'Hippias, ils saccagèrent d'abord Érétrie, dans l'île d'Eubée, qu'un simple canal séparait d'Athènes, et transportèrent ses habitants dans la Susiane, où cinq siècles après Apollonius de Tyane retrouva leurs descendants (1).

A l'approche d'un si grand danger, Athènes envoie demander du secours à ses alliés ; mais, intimidés pour la plupart, ils n'osent pas mettre le pied hors de chez eux. Sparte promet d'envoyer des troupes à la pleine lune, époque que la superstition faisait croire favorable. Platée seule arme mille hommes. Athènes pourtant ne s'épouvante pas; elle est encouragée par Miltiade, qui, ayant eu affaire aux Perses dès son plus jeune âge, ne craint pas leurs troupes nombreuses. Dix mille Athéniens seulement, auxquels s'étaient joints quelques esclaves, vont affronter, à Marathon, une armée qui, au dire des historiens les plus modérés, comptait dix fois autant de Perses. L'expérience de Miltiade, le désintéressement des autres généraux, qui remirent entre ses mains leur propre autorité, la valeur de chaque guerrier, assurèrent la victoire aux Grecs, victoire qui coûta la vie à une multitude d'ennemis et à Hippias lui-même (2). Le lendemain, arrivèrent deux mille Spartiates, auxquels la nouvelle lune avait permis de se mettre en marche.

Bataille de Marathon. 29 septembre 490.

Cette armée formidable, qui devait emmener à Suze tous les Athéniens enchaînés, et qui portait avec elle un bloc de marbre destiné à l'érection d'un monument, fut mise dans une telle déroute, qu'elle ne rentra pas même dans son camp et s'enfuit vers ses vaisseaux. Le marbre fut remis à Phidias, dont le ciseau en fit une Némésis; on dressa des tombeaux aux citoyens morts sur le champ de bataille (3), et la victoire fut représentée par le pinceau dans le Pœcile, l'un des portiques d'Athènes. Miltiade obtint pour unique récompense la faveur d'être peint à la tête des autres généraux,

(1) Philostrate, *Vie d'Apollonius*, I, 23, 2.

(2) Hérodote compte 6,400 morts ; mais ensuite les rhéteurs exagérèrent, et Justin et Suidas en portèrent le nombre à 200,000. Xénophon raconte que les Athéniens avaient fait vœu d'immoler à Diane autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis ; mais que, voyant qu'ils ne pourraient accomplir ce vœu, ils résolurent d'en sacrifier 500 chaque année.

(3) On offrit à lord Byron de lui vendre ce champ pour le prix de 8,000 piastres, environ 2,000 francs.

exhortant les guerriers au combat. Comme il demandait qu'on lui décernât une couronne d'olivier, elle lui fut disputée dans l'assemblée par Socharès, qui lui dit : *Tu auras seul les honneurs quand tu vaincras seul* : tant les Athéniens étaient alors avares de ces honneurs si prodigués depuis !

Miltiade conduisit aussitôt soixante vaisseaux contre les îles pour les punir de leur manque de foi ; mais, l'expédition ayant essuyé un échec à Paros, il fut accusé de trahison et condamné à supporter les dépenses de l'armement. Comme il était trop pauvre pour les payer, on le jeta dans une prison, où il mourut : telle fut la fin de celui qui avait préféré au pouvoir dans la Chersonèse l'égalité dans sa patrie, qui avait vaincu à Marathon et donné le jour à Cimon. Mais de pareils exemples ne sauraient étonner quand on connaît l'histoire et qu'on voit la société.

Mort de Miltiade.

Aristide.

Les champs de Marathon avaient aussi vu combattre Aristide, qui se signalait par une politique désintéressée et par un sentiment profond de la justice, en même temps que Thémistocle déployait une habileté et une valeur sans égales : tous deux furent les vrais fondateurs de la grandeur d'Athènes. Si, dès ce moment, nous paraissons nous occuper davantage de certains hommes, c'est que nous y sommes forcé par la nature même des démocraties puissantes, dont l'histoire se réduit généralement à celle des personnages les plus influents ou les plus heureux.

A cette époque florissait à Athènes le poëte Eschyle, qui, après avoir combattu à Marathon, excitait par ses tragédies le sentiment national : saint emploi du génie ! Dans la représentation d'un de ses chefs-d'œuvre, *les Sept contre Thèbes*, quand on entendit ces vers, *Il veut plutôt être que paraître parfait* (1), tous les regards se tournèrent vers Aristide ; tant l'opinion de sa justice était répandue ! Thémistocle, au contraire, d'un caractère impétueux et passionné, avait été déshérité par son père comme adonné au vice ; mais il effaça cette honte en se livrant à l'étude des affaires, tant publiques que particulières, dans l'intention de devenir le premier citoyen d'Athènes. Il disait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir ; tant il brûlait de l'égaler ! D'une éloquence entraînante, d'une activité infatigable, versé dans la connaissance des lois, dans l'art de gouverner, aussi habile en politique qu'en tactique militaire, il joignait à un courage indomptable sur le champ de bataille et dans les revers une grande fécondité de ressources et d'expé-

(1) Οὐ γὰρ δοκεῖν ἄριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει. V. 592.

dents. Une fois qu'il s'était proposé un but, il savait y marcher d'un pas sûr sans trop s'occuper du chemin qui pouvait l'y conduire; au contraire d'Aristide, il recherchait plus le triomphe que la justice, et aimait mieux paraître vertueux que l'être en effet.

Aristide, comprenant combien de semblables qualités pouvaient [illegible] devenir dangereuses dans un pays libre, se mit à contrarier Thémistocle dès ses premiers pas, et s'opposa à ses propositions les plus avantageuses, de peur qu'il n'acquît trop d'influence dans le gouvernement de la république; mais l'honnête homme succombe facilement lorsqu'il lutte contre un adversaire qui sait manier l'intrigue. La confiance avec laquelle les Athéniens chargèrent Aristide de concilier leurs différends fournit un prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'aspirer à l'autorité suprême, et leur insis- Ostracisme d'Aristide. tance fut telle qu'il fut soumis au jugement de l'ostracisme. Il assistait lui-même à l'assemblée convoquée pour le vote, lorsqu'un citoyen s'approcha de lui sans le connaître, et le pria d'inscrire le nom d'Aristide sur la coquille qui recevait le vote pour la condamnation. Aristide lui demande : *Quel mal t'a-t-il donc fait?* — *Aucun,* répond l'autre, *je ne l'ai jamais vu; mais je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler le Juste.*

Il fut banni, et, en s'éloignant, il pria les dieux de faire en sorte [illegible]. que sa patrie n'eût jamais besoin de ses services. Le pouvoir fut dès Thémistocle. lors entre les mains de Thémistocle, dont la volonté faisait loi ; il songeait aux moyens de réaliser le projet de Miltiade, en châtiant les îles infidèles et en expulsant les Perses de ces positions, pour assurer à Athènes l'empire de la mer. Il persuada au peuple d'employer l'argent des mines du mont Laurium, qui se dépensait d'ordinaire en distributions publiques et en spectacles, à équiper une flotte de cent galères. A la tête de ces forces, il attaqua Égine, dont les pirates infestaient les rivages de l'Attique, et la vainquit ; puis il se dirigea contre Corcyre, puissante aussi sur mer, et qui eut le même sort. Il parcourut alors la mer Égée en maître, enrichit le peuple par le butin fait dans les expéditions, et prêchait à toute la Grèce de se maintenir unie et préparée à tout événement ; car l'incendie, naguère allumé par la Perse, couvait sous la cendre et ne devait pas tarder à éclater de nouveau.

Darius, en effet, avait déjà réuni une nouvelle armée pour laver la honte de Marathon, lorsqu'une révolte en Égypte vint mettre obstacle à son projet. Il mourut peu de temps après, ayant désigné pour son successeur Xerxès, qu'il avait eu d'Atossa, Xerxès Ier. 485. fille de Cyrus, sa seconde femme, et celle qu'il aimait le plus.

Xerxès avait été élevé dans le sérail; son âme était bonne, mais sans énergie; il ne connaissait de la puissance souveraine que la pompe et la volupté. Son frère Achémène alla soumettre l'Égypte, qui fut horriblement maltraitée. Mardonius, son beau-frère, humilié de la défaite qu'il avait essuyée; la famille de Pisistrate, désireuse de pouvoir et de vengeance; les Alévades, princes dépossédés de la Thessalie; le devin Onomacrite, qui exerçait une grande influence sur l'esprit du roi, l'animaient tous contre la Grèce, et ils furent écoutés. On employa trois ans aux préparatifs nécessaires, et l'alliance de Carthage offrit les moyens de subjuguer les colonies grecques de la Sicile. Tous les peuples sujets du grand roi furent appelés à fournir leur contingent, comme pour une guerre nationale; aussi, quand Xerxès se mit en marche à travers l'Asie Mineure, l'Hellespont, la Thrace, la Macédoine, son armée grossissait-elle à chaque pas.

Invasion de la Grèce. — 481.

Deux Spartiates se présentent un jour devant Xerxès; après avoir refusé de lui rendre hommage à la mode orientale, ils lui disent que, Sparte ayant mis à mort, lors de l'autre guerre, deux de ses hérauts, et craignant d'avoir par là irrité les dieux, ils viennent, en réparation de l'outrage, se remettre entre ses mains. Xerxès répondit que, si leurs concitoyens avaient violé le droit des gens, il ne voulait pas les imiter, ni faire expier le sacrilége à leurs envoyés, et il les congédia sains et saufs. Il agit de même avec trois espions athéniens; loin de les faire châtier, il voulut qu'on leur montrât en détail ses immenses préparatifs, afin que leur description suffît pour effrayer les plus intrépides.

Armée de Xerxès.

Cinquante-six peuples différents, habitant des pays très-éloignés, composaient en effet les forces rassemblées contre la Grèce; tous, à pied, à cheval ou sur mer, avaient le costume, les armes et la bannière de leur patrie : c'étaient les Indiens, vêtus d'étoffes de coton; les Éthiopiens, couverts de peaux de lion; les Ballusques noirs de la Gédrosie; les tribus nomades des Mongols et de la Bucharie, chasseurs sauvages comme les Sagartiens, n'ayant pour arme qu'un lacet de cuir; les Mèdes et les Bactriens, aux splendides vêtements; les Lydiens, montés sur des quadriges; les Arabes, sur des chameaux; les Phéniciens, sur leurs vaisseaux; enfin, les Grecs d'Asie. Nous qui avons vu la France armer, à l'époque de sa révolution, près d'un million de soldats, nous aurons moins de peine à croire que l'armée de Xerxès s'élevait à un million sept cent mille fantassins et quatre cent mille cavaliers, que suivaient une multitude de valets, de femmes, de matelots et d'eunuques,

formant en tout cinq millions d'âmes : armée semblable à celle des croisés ou de Gengis-Kan (1).

Un pont fut construit, entre Sestos et Abydos, avec des bar- 480.
ques à l'ancre ; une tempête le détruisit, et Xerxès fit fouetter la mer pour la punir. Un nouveau pont fut établi, et l'armée employa sept jours à le franchir, poussée, comme les Cosaques, à coups d'étrivières contre une poignée d'hommes libres (2). Xerxès la passa en revue à Dorisque, et l'on dit qu'il pleura en pensant que, dans quelques années, il n'existerait plus personne de cette innombrable armée. Pourquoi donc n'épargnait-il pas le sang qu'elle était prête à répandre ? Démarate, roi de Sparte, chassé par Cléomène, s'était réfugié près de lui ; Xerxès lui ayant demandé si les Grecs oseraient attendre de si nombreux ennemis, l'exilé lui répondit : « *Les Lacédémoniens, à coup sûr, les attendront ; ils sont libres, mais ils obéissent à la loi, et la loi leur ordonne de vaincre ou de mourir !* »

Démarate lui-même avait averti les Grecs du danger ; mais ils ne connaissaient pas encore cette union qui fait la force. A la première sommation, Xerxès vit s'incliner devant lui ces Macédoniens qui, peu d'années après, devaient abattre son empire : Éto-

(1) L'armée perse, selon Hérodote, se composait de 1,207

trirèmes, montées par 200 hommes d'équipage........	241,400
30 hommes de service par trirème......................	36,210
3,000 navires portant 80 hommes chacun..............	240,000
Total de l'armée navale................	517,610

ARMÉE DE TERRE.

Infanterie..	1,700,000
Cavalerie...	400,000
Service des chars de guerre et des chameaux.............	200,000
Total des troupes venues de l'Asie.....	2,817,610
On tira de la Thrace et des provinces voisines, pour le service de la flotte..	24,000
Pour l'armée de terre..................................	30,000
Ainsi, tant en Asie qu'en Europe, on avait enrôlé.......	2,641,610
Il faut y joindre un nombre égal pour les fonctions serviles à terre, et pour la chiourme des bâtiments de charge.	
De sorte que le total général était de....................	5,013,220

Hérodote, en faisant le dénombrement de cette armée, se rappelait certainement Homère ; mais il dut avoir aussi sous les yeux des documents perses.

(2) Quoiqu'il ne soit pas impossible que Xerxès ait fait couper le mont Athos, ce fait nous paraît un rêve, comme cent autres fables rapportées même par des historiens recommandables.

liens, Dolopes, Perrhèbes, Locriens, Méliens, Phthiotes, Thébains, Magnésiens, Béotiens, tous firent de même, à l'exception des Thespiens et des Platéens. Les autres, épouvantés par les Perses ou jaloux d'Athènes, se détachèrent de la confédération, et la perte de la Grèce paraissait inévitable ; mais Athènes et Sparte restaient pour combattre. On vit alors ce que pouvait la représentation religieuse et politique des amphictyons ; rassemblés sur l'isthme, ils stimulent le courage de la nation, envoient des ambassadeurs aux alliés et aux colonies, imposent des sacrifices aux prêtres et des oracles à la Pythie. Cependant les Argiens prétendaient avoir le commandement de la flotte, et, blessés de ne pas l'obtenir, ils passèrent du côté de Xerxès. Ce commandement était ambitionné aussi par Gélon, roi de Syracuse, qui, à cette condition, promettait des secours considérables ; repoussé de même, il se contenta d'envoyer une poignée de soldats pour protéger Delphes. Les Crétois et les Corcyréens restèrent spectateurs de la tragédie, attendant le dénoûment ; les colonies italiennes ne purent bouger, menacées qu'elles étaient par les Carthaginois, alliés de Xerxès.

Les Perses s'avançaient en trois corps : l'un suivait la côte, tandis que les deux autres pénétraient dans l'intérieur du pays ; la flotte fournissait en abondance à leurs besoins. De tous côtés les Grecs accouraient pour leur offrir la terre et l'eau : les Thessaliens venaient aussi avec des paroles de soumission ; mieux inspirés ensuite, ils résolurent de résister aux Perses dans les défilés de leurs montagnes. Événète et Thémistocle y accoururent à la tête de dix mille combattants pour défendre le passage de l'Euripe ; mais, instruits que la Macédoine offrait aux Perses une route plus facile, et n'étant pas en mesure de garder l'une et l'autre position, ils se retirèrent, et les Thessaliens furent obligés de rendre hommage à Xerxès.

480. Au milieu d'une telle disette de ressources, il semblait que Thémistocle se multipliât. Déposant tous ses ressentiments, il proposa aux Athéniens le rappel des bannis ; avec eux Aristide revint au secours de sa patrie. La Pythie ayant déclaré que les Athéniens devaient chercher leur salut dans des murs de bois, Thémistocle leur persuada que le dieu voulait ainsi indiquer la flotte ; sur la foi de l'oracle, on abandonna donc Athènes. Les femmes, les enfants, les objets précieux, furent mis en sûreté dans Égine, dans Trézène et Salamine ; le reste s'embarqua sur trois cents navires fournis par les Athéniens et les alliés. Avec cette flotte, Thémistocle alla se poster au nord de l'Eubée, près du cap Artémisium. Là recommencèrent les rivalités au sujet du

commandement : Eurybiade de Sparte y fut appelé par le vote des confédérés, et Thémistocle, bien plus capable que lui de l'exercer, n'en montra aucun dépit ; il continua même de suggérer les mesures qu'il croyait les meilleures. Un jour, dans une assemblée de chefs, la discussion s'échauffa au point qu'Eurybiade leva le bâton sur lui ; Thémistocle lui dit avec sang-froid : « Frappe, mais écoute ! »

Le passage intercepté par mer, les Grecs s'occupèrent de le fermer aussi par terre. Un défilé, appelé les Thermopyles, se resserre entre la Thessalie et la Locride ; bordé, d'un côté, par d'horribles précipices et les rochers du mont Œta, au levant par des marais, il est tellement étroit en certains endroits que deux chariots n'y sauraient marcher de front. Les Phocéens y avaient de plus construit un mur pour arrêter les incursions des Thessaliens. La garde de ce passage fut confiée à Léonidas, roi de Sparte, qui ne voulut pas emmener avec lui plus de trois cents Lacédémoniens. Avant de quitter leur patrie, ils célébrèrent leurs propres funérailles par des jeux solennels. Au moment où Léonidas prenait congé d'elle, sa femme lui demanda : *Quel souvenir me laisses-tu ? — Je te laisse*, répondit-il, *la recommandation d'épouser un homme digne de moi, qui te rende mère de fils dignes de tous deux.* Sept mille Grecs environ se réunirent à cette poignée de héros. Les Thermopyles.

Lorsque Xerxès, qui n'avait pas, en douze mois de marche, vu le visage d'un ennemi, apprit que les Spartiates l'attendaient, il leur envoya dire de rendre les armes. « Viens les prendre ! » fut la réponse qu'il obtint. Il leur promit autant de terres qu'ils en voudraient et la suprématie sur toute la Grèce ; ils répondirent qu'ils ne voulaient pas acheter la domination au prix de l'infamie, et que c'était avec le glaive qu'ils avaient coutume de faire des conquêtes. Ne comprenant pas encore comment quelques centaines d'hommes osaient résister à un déluge de peuples, Xerxès leur fixa un délai de quatre jours pour se rendre, passé lequel il les attaquerait. Le cinquième jour, les sentinelles criaient à ces héros : *Voilà les Perses qui viennent sur nous ! — Eh bien !* répond Léonidas, *marchons sur eux.* — Mais, reprit un envoyé, ils sont si nombreux que leurs flèches obscurcissent le soleil. — *Tant mieux*, répliqua Diénécès, *nous combattrons à l'ombre !*

Ils combattirent et furent vainqueurs ; mais le Grec Éphialte, honte éternelle sur le nom du traître ! enseigna à Xerxès un autre passage, qui lui permit de prendre les Grecs à dos. Ils résolurent alors de battre en retraite : mais la loi disait aux Spartiates : Bataille des Thermopyles. Août.

Mourez plutôt que d'abandonner votre poste. Léonidas resta donc avec ses trois cents et quelques centaines d'alliés : *Je vous invite ce soir à souper chez Pluton*, dit-il à ses compagnons, au milieu du repas qu'ils prirent avant le combat. Puis, la nuit venue, il se mit à leur tête et se jeta dans le camp des Perses, marchant droit sur la tente de Xerxès. Il était temps que le monarque s'échappât; mais les Spartiates passèrent au fil de l'épée beaucoup des grands de sa cour et tous ceux qu'ils rencontrèrent jusqu'au moment où, enveloppés, trahis par les Thébains et par
480. le lever de l'aurore, ils tombèrent percés de coups à l'exception d'un seul. Pour le moment, ils n'eurent d'autres obsèques que celles de plusieurs milliers d'ennemis; plus tard, une inscription leur fut consacrée avec ces vers de Simonide : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.*

Cette défaite valut mieux qu'une victoire. Les Perses avaient appris qu'une poignée de patriotes suffisaient contre une nuée d'esclaves. La Grèce fut encouragée par l'exemple ; les noms de Léonidas, de Diénécès, des deux frères Maron et Alphée, répétés par toutes les bouches, excitaient à les imiter. Les éléments eux-mêmes étaient hostiles à la flotte perse, que le grand nombre de ses bâtiments obligeait à rester au large. Plusieurs combats sans résultat furent engagés dans le voisignage du cap Artémisium ; mais lorsqu'on apprit que les Perses, après avoir franchi les Thermopyles, envahissaient la Grèce, les républicains, dans la crainte que leur flotte ne fût enveloppée par celle de Xerxès qui se dirigeait sur l'Eubée, résolurent de prendre position entre Salamine et Athènes. Mais, en s'éloignant, Thémistocle laissa sur les rochers du rivage, où les alliés de la Perse devaient venir s'approvisionner d'eau, des inscriptions rappelant aux Ioniens la communauté d'origine, les secours reçus pour recouvrer leur liberté, et les invitant à secouer un joug honteux; ces paroles ne furent pas jetées au vent.

Xerxès, plein d'orgueil, s'avançait toujours, dévastant surtout les temples des dieux, en haine de l'idolâtrie que sa religion lui commandait de détruire. Il entra dans Athènes sans rencontrer aucun obstacle, et la réduisit en un monceau de ruines; mais la patrie est là où sont les citoyens.

L'incendie d'Athènes terrifia tellement les Grecs que la flotte était au moment de se disperser. Thémistocle s'y opposa vivement ; mais, voyant qu'il obtenait peu de succès, il envoya donner avis à Xerxès que les Grecs, saisis de terreur, étaient près de se séparer : « Si vous leur donnez le temps de se disperser, lui

mandait-il, vous aurez besoin de longs et pénibles efforts pour détruire tant de flottilles, tandis que vous pouvez les anéantir d'un seul coup, à présent qu'elles se trouvent réunies. »

Xerxès le crut ; il vint attaquer à Salamine, avec ses douze cents voiles, les trois cent quatre-vingts navires des Grecs, et fut vaincu. Artémise, reine de Carie, qui s'était opposée au combat, s'y comporta en héroïne, mais elle fut entraînée dans la fuite générale ; ce qui fit dire à Xerxès que, dans cette journée, les hommes avaient combattu comme des femmes et les femmes comme des hommes. Lorsqu'il traversait l'Hellespont, une tempête s'éleva, et le pilote déclara qu'il fallait alléger le navire. Alors les grands de la Perse, qui couvraient le pont, se prosternent devant le grand roi, puis se précipitent à la mer. La servitude a donc aussi ses héros ! Bataille de Salamine. 19 octobre.

Thémistocle, enhardi par le succès, proposait de couper le pont établi sur le Bosphore, et de retenir l'Asie prisonnière en Europe ; mais l'avis de ceux qui disaient : *Faites un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, l'emporta sur le sien. Le butin fut immense, et l'on envoya les objets les plus précieux au dieu de Delphes. Toute la Grèce proclama que la victoire était due surtout à Thémistocle, et, quand il parut aux jeux Olympiques, l'assemblée entière se leva et l'applaudit.

On ne pouvait, néanmoins, considérer la guerre comme terminée, puisque Xerxès, en se retirant, avait laissé à Mardonius trois cent mille hommes, la fleur de son armée. Ce général voulut d'abord user d'artifice, et chercha à détacher les Athéniens de la ligue commune ; mais ils refusèrent, et Cyrsile, qui leur conseillait cette désertion, fut lapidé ; la vindicte publique s'étendit jusque sur sa femme et ses enfants, qui furent massacrés par les femmes et les enfants. Aristide fit instituer, à cette occasion, un rite par lequel on plongeait dans la mer des barres de fer rougies, en vouant aux Furies quiconque oserait traiter avec les Perses. On s'apprêta donc à combattre, et, dans les champs de Platée, les Grecs, commandés par le Spartiate Pausanias et par Aristide, défirent entièrement les Perses, dont ils tuèrent quarante mille. Mardonius fut au nombre des morts. 479.

Tous les guerriers avaient juré, avant la bataille, de ne pas préférer la vie à la liberté et de donner la sépulture aux alliés morts les armes à la main. Le premier serment, celui des braves, était accompli ; pour satisfaire à l'autre, tout de piété, ils élevèrent des tombeaux sur le lieu même : là, chaque année, on renouvelait des sacrifices en l'honneur des braves qui avaient péri, et, tous les cinq ans, on célébrait des jeux solennels. Derrière un convoi de Bataille de Platée. 22 septembre.

chars couverts de guirlandes de myrte, marchait un bœuf escorté d'un grand nombre de jeunes gens portant des vases de lait, du vin et des parfums; le premier magistrat de Platée s'avançait ensuite, vêtu de pourpre, un vase dans sa main gauche et une épée dans sa main droite. Cette procession traversait la ville et se dirigeait vers le champ de bataille; là, le magistrat puisait de l'eau à la source voisine pour arroser les petites colonnes funèbres, sur lesquelles il versait aussi des essences; puis il immolait le bœuf et vidait une coupe en l'honneur des guerriers dont le sang avait cimenté la liberté de la Grèce.

Victoire de Mycale.

Le même jour qui vit la victoire de Platée, fut signalé par un événement non moins important. La flotte perse, forte de quatre cents voiles, s'était réunie près du promontoire de Mycale, dans l'Asie Mineure, en face de Samos. Les bâtiments ayant été tirés à terre et entourés d'une muraille, les hommes qui les montaient se mirent en mesure de se défendre contre les Grecs, auxquels s'étaient réunis les Ioniens de l'Asie Mineure. La bataille, dans laquelle commandaient, d'un côté Tigrane, de l'autre l'Athénien Xanthippe et le Spartiate Léotychide, fut meurtrière pour les Perses, qui, pour comble de maux, virent leur flotte livrée aux flammes.

Les journées de Platée et de Mycale enlevèrent aux Perses la fantaisie d'envahir la Grèce. Ils combattaient pour obéir à un monarque, les Grecs pour défendre leurs foyers. Chez les uns, les faveurs royales, les intrigues du sérail, l'espérance des richesses; chez les autres, le gouvernement dans les mains du peuple, qui se trompe rarement sur ses véritables intérêts: point de récompense excepté la louange publique, le sentiment de la liberté et de la civilisation. Le seul Spartiate qui eût survécu au combat des Thermopyles, n'échappa à l'infamie qu'en mourant à Platée. Les Perses comptaient beaucoup d'hommes, peu de têtes et de bras; des troupes innombrables et pas un chef (1). Dans cette armée même, les Perses seuls étaient disciplinés; mais les délices de la Médie les avaient énervés. Leur cavalerie était trop nombreuse et armée seulement de javelots et de boucliers d'osier. Les Grecs, au contraire, habitués à la guerre, combattaient serrés l'un contre l'autre, formant des phalanges qui n'avaient que seize hommes de profondeur: aux premiers rangs, la jeunesse ardente; aux derniers, les vétérans: ceux-là prompts à l'attaque, ceux-ci inébranlables au choc. La victoire pouvait-elle être incertaine?

(1) *Huic tanto agmini dux defuit* (JUSTIN). — *Xerxes intellexit quantum ab exercitu turba differat* (SÉNÈQUE). — *Multi homines, pauci autem viri* (HÉRODOTE).

Une expédition aussi désastreuse épuisa la Perse, dont la population avait été levée en masse. Les Grecs d'Asie voulurent en profiter pour recouvrer leur indépendance ; ceux d'Europe les soutinrent, et, durant trente ans, la Perse, obligée de subvenir à une guerre défensive dans l'Asie Mineure, la plus éloignée de ses provinces occidentales, renonça à tout projet de conquête et perdit même son équilibre intérieur.

Xerxès, de retour à Suse, se laissa circonvenir par la reine Amestris ; puis, épris de sa belle-sœur, la femme de Masistès, il espéra se la rendre favorable en mariant une fille qu'elle avait, nommée Artaynta, à Darius, son fils aîné. La résistance de sa belle-sœur continue, et il porte son amour sur Artaynta. Amestris, que la jalousie rend furieuse, se fait livrer la mère de cette princesse, mutile son corps, jette aux chiens ses mamelles, ses oreilles qu'elle lui fait couper, et la renvoie ainsi à Xerxès, qui en donne froidement avis à son frère Masistès. Xerxès périt bientôt après, victime d'une conjuration tramée par Artaban et l'eunuque Spatamitrès.

Fin de Xerxès.

472.

CHAPITRE XII.

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES.

Eschyle avait combattu à Marathon ; Sophocle chantait, dans un chœur d'enfants, des hymnes aux dieux, en actions de grâces pour la victoire de Salamine ; Euripide naquit le jour même où elle fut remportée ; Hérodote se préparait à l'éterniser avec la plume, Phidias avec le ciseau. De pareils noms nous disent assez que c'est le temps où Athènes brille de tout son éclat ; mais est-ce un motif pour nous de taire ses turpitudes ? Elle conservait, dans ses temples, un tableau représentant des processions de courtisanes, avec cette inscription de Simonide : *Elles ont prié la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.* Le jour même de la bataille de Salamine, trois prisonniers des plus jeunes et des plus beaux furent immolés à Iacchus sur le navire de Thémistocle, et Iacchus, que ce sacrifice rendit propice, ne manqua point de contribuer à la victoire par des prodiges.

Les Grecs avaient vaincu ; mais ils avaient près d'eux les satrapes mèdes occupés de corrompre, à prix d'or ou par le luxe et les voluptés, ceux qu'ils n'avaient pu dompter avec le fer, et qui réussi-

rent souvent à séduire, à suborner les principaux citoyens. Le butin fait sur les Perses avait augmenté les richesses; elles furent prodiguées avec l'insouciance de gens qui les ont acquises facilement (1). Une fois que l'ennemi commun n'inspira plus la crainte, les Grecs se divisèrent en factions, et se mirent à s'égorger entre eux. Sparte tâchait de conserver la suprématie en mettant obstacle à la reconstruction d'Athènes incendiée; elle prétextait l'inconvénient d'avoir, hors du Péloponèse, une ville dont l'ennemi pouvait s'emparer à son gré. Mais ses habitants y étaient revenus, et ils apportaient autant d'ardeur à la réédifier qu'ils avaient éprouvé de douleur en la voyant détruire. Quand il s'agit de relever ses murailles, Sparte s'y opposa plus vivement encore; mais Thémistocle trompa les Lacédémoniens par ses parjures, et fit travailler nuit et jour jeunes et vieux, hommes libres et esclaves, en employant les débris des palais et des temples antiques. Grâce à lui, le vieux et misérable port de Phalère fut bientôt remplacé par le port du Pirée, vaste et commode, qui devint comme une seconde cité que deux longues murailles réunissaient à Athènes. Ses brillantes promesses attirèrent dans sa patrie des étrangers et des artisans; il persuada à ses concitoyens d'ajouter, chaque année, vingt galères à leur flotte, et tous ses efforts eurent pour but de placer Athènes à la tête de la Grèce.

Reconstruction d'Athènes.

Préoccupé de cette pensée, il déclara un jour, dans une assemblée du peuple, qu'il avait à faire une proposition de la plus

(1) Depuis Solon jusqu'à Démosthène, la valeur des denrées quintupla dans Athènes. A la moitié du quatrième siècle avant J.C., un médimne de blé valait 5 drachmes; un bœuf en coûtait 80, un mouton 16, un agneau 10. Au commencement de ce même siècle, la journée d'un ouvrier était payée 3 oboles; un cheval de selle, 1,200 drachmes; un manteau, 20; une paire de chaussures, 8; un porc, 3. Au temps de Solon, un bœuf ne valait que 5 drachmes. En 410, Lysias plaidait contre un tuteur qui avait évalué à 16 drachmes un agneau acheté pour les fêtes de Bacchus, et réputait exorbitante une dépense de 5 oboles par jour pour l'entretien de deux jeunes garçons et d'une jeune fille. Une maison était estimée 500 drachmes. Un ami de Socrate se plaignait un jour de la cherté de la vie à Athènes, où le vin de Chios coûtait 1 mine; 3 mines, un vêtement de pourpre; 5 drachmes, une petite mesure de miel. Socrate le conduit chez un marchand de farine, chez un vendeur d'olives, chez un fripier, et lui fait voir que l'on peut avoir une tunique pour 6 drachmes, et, pour très-peu de chose, de la farine et des olives.

Dans les Mémoires de l'Institut (t. XII, 1836) est insérée une dissertation de M. Dureau de la Malle, sur le rapport existant entre le prix du grain et la valeur de l'argent; il prouve que, depuis Périclès jusqu'à Alexandre, le médimne de blé (81 livres) valait à Athènes 5 drachmes, et que le rapport de l'argent au grain était comme 1822 est à 1; tandis que, dans le dernier siècle de la république, il était à Rome comme 2268 est à 1.

haute importance, mais qu'il était nécessaire de la tenir très-secrète; il ne devait donc la confier qu'à celui qui serait désigné à cet effet, et l'on choisit Aristide d'une voix unanime. Il lui expliqua donc comment, les navires de la Grèce entière se trouvant alors réunis dans le port d'Athènes, rien ne serait plus facile que d'y mettre le feu et d'assurer ainsi la prééminence de leur patrie. Aristide reparut devant le peuple, et lui déclara que la mesure proposée était très-avantageuse, mais injuste; il n'en fallut pas davantage pour qu'elle fût unanimement rejetée. Tel est le récit de tous les écrivains, qui nous semble, à nous, un morceau de rhéteur. Si une telle proposition était jamais sortie de la bouche de Thémistocle, Aristide aurait pu dire : « Athéniens, Thémistocle devient « fou. Lui qui vous a persuadé que l'unique salut de la Grèce « était dans les murailles de bois, c'est-à-dire la flotte; lui qui « vous a décidés à mettre tout votre espoir sur les navires; lui « qui, au risque de compromettre sa propre réputation, vous a « exhortés à vous défendre contre les Perses par une flotte com- « mune, il propose maintenant de l'incendier, ce qui équivaut « à livrer à Xerxès non-seulement Athènes, mais toute la Grèce. « Son conseil est le pire qu'un ennemi puisse donner. »

Thémistocle émit un avis plus honorable et non moins utile lorsque, les Spartiates ayant proposé d'exclure des amphictyons les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses, il s'y opposa en démontrant que l'exclusion s'étendrait sur un trop grand nombre, et que la Grèce resterait à la merci de deux ou trois cités. Bien qu'il eût ainsi parlé à cause de sa jalousie contre Sparte, il ne rendit pas moins un grand service au pays tout entier, dont il resserra les liens au lieu de les briser. Ce fut en effet par cette union seule que la Grèce parvint à tant de puissance qu'elle affermit son autorité en Italie, étendit sa domination de Chypre au Bosphore de Thrace et sur les îles de la mer Égée; qu'on la vit s'établir en Thrace et dans la Macédoine, sur les côtes de l'Euxin, depuis le Pont jusqu'à la Chersonèse Taurique (la Crimée), et devenir la protectrice de la liberté ionienne.

La flotte grecque fut d'abord dirigée contre Chypre et Byzance, 479
pour en chasser les Perses. Aristide et Cimon, fils de Miltiade, commandaient les Athéniens, et Pausanias, tuteur de Plistarque, fils de l'héroïque Léonidas, était à la tête des Spartiates. Chypre fut délivrée, Byzance prise, les Perses mis en fuite, et plusieurs parents de Xerxès restèrent prisonniers. Pausanias, qui, enorgueilli Pausanias
de la victoire de Platée, aspirait au pouvoir suprême, résolut de mettre à profit leur captivité. Il les renvoya sans rançon au roi de

Perse, et les chargea de lui dire que, s'il voulait lui donner sa fille en mariage, il lui livrerait la Grèce. Xerxès, auquel la proposition souriait, flatta l'espoir de Pausanias, qui, dissimulant peu ses projets, s'habillait déjà, se nourrissait et recevait à la manière des Perses. Les Ioniens et les autres confédérés, auxquels déplaisaient ces façons d'agir, se détachèrent de Sparte pour s'allier à Athènes, attirés qu'ils étaient d'ailleurs par les vertus d'Aristide et de Cimon. Athènes recouvra ainsi sa prééminence sur mer (1). Pausanias, accusé de trahison, se fit absoudre à prix d'argent; mais, sous main, il cherchait toujours à se faire des partisans, surtout en caressant les ilotes et les Messéniens. Enfin les éphores réunirent 477. assez de preuves contre lui pour le condamner à mort. Comme il s'était réfugié dans le temple de Minerve, asile inviolable, les issues en furent murées, et sa mère apporta la première pierre, ne reconnaissant plus pour son fils celui qui trahissait sa patrie.

On a prétendu que Thémistocle était d'accord avec Pausanias; mais il n'existe d'autres motifs pour le croire que sa soif du pouvoir et les immenses richesses dont il faisait étalage au milieu de ses concitoyens. Il déplaisait par son faste, et aussi parce qu'il avait élevé un petit temple à Diane de Bon Conseil, en reconnaisance de ceux qu'elle lui avait inspirés dans la dernière guerre; en outre, il parlait sans cesse des services qu'il fut assez grand pour rendre, qu'il ne fut pas

(1) Diodore de Sicile (VII, 13) donne, comme il suit, la liste de ceux qui eurent l'empire de la mer, depuis la guerre de Troie jusqu'à l'arrivée de Xerxès :

1° Les Lydiens et les Méoniens, durant..	92 ans.	
2° Les Pélasges	85	
3° Les Thraces	79	
4° Les Rhodiens	23	
5° Les Phrygiens	25	
6° Les Chypriotes	33	
7° Les Phéniciens	45	
8° Les Égyptiens	..	(Nombre perdu.)
9° Les Milésiens	18	
10° Les Cariens	61	
11° Les Lesbiens	68	
12° Les Phocéens	44	
13° Les Samiens	..	(Nombre perdu.)
14° Les Lacédémoniens	2	
15° Les Naxiens	10	
16° Les Érétriens	15	
17° Les Éginètes	10	

Cette liste est tout à fait incomplète et n'a aucune authenticité, car on n'en connait pas l'origine. Elle ne saurait, en tout cas, concerner que la suprématie dans la mer Égée.

assez grand pour oublier. Les îles de la mer Égée, qu'il avait rançonnées, faisaient entendre des plaintes. Sparte, mue peut-être par la vengeance, se porta son accusatrice, et les Athéniens l'appelèrent en jugement; mais il prit la fuite. On lui confisqua cent talents (1) au moins, bien que ses amis eussent caché une grande partie de ce qu'il possédait. Il s'était réfugié près d'Admète, roi des Molosses, et sans doute il se rappela ce que lui avait dit un jour son père, en lui montrant une vieille barque qu'on laissait pourrir sur la plage : *Voilà comment le peuple abandonne ceux dont il n'a plus besoin.*

Thémistocle en exil. — 473.

Mais la haine des Lacédémoniens le poursuivit même dans cette retraite; voyant qu'il n'y était pas en sûreté, il s'enfuit à Pydna, en Macédoine, d'où il fit voile pour l'Ionie. Poussé par la tempête sur la côte d'Asie, il osa se présenter au roi de Perse. Soit qu'il eût en effet des intelligences avec lui, ou qu'il se fît un mérite des conseils perfides donnés à son prédécesseur, au temps de l'invasion, soit qu'il lui apportât l'espoir de le seconder dans la conquête de la Grèce, ou qu'enfin la générosité du monarque perse honorât la valeur même dans un ennemi, Artaxerxès Longuemain, qui avait succédé à Xerxès, l'accueillit généreusement. Il lui assigna le revenu de trois villes et lui fit faire un mariage illustre. Thémistocle finit ses jours dans ce pays, où les uns disent qu'il se tua parce qu'il ne voulait pas ou ne pouvait pas exécuter les promesses qu'il avait faites au grand roi : d'autres assurent qu'il mourut naturellement, et que ses restes furent rapportés dans sa patrie par ses amis. Thémistocle fut l'un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention : il prévoyait longtemps d'avance les événements; fertile en expédients dans les circonstances extrêmes, il savait profiter des idées d'autrui et faire adopter les siennes à force d'éloquence; il fut indomptable dans les revers, mais il ne sut pas résister aussi bien à la prospérité.

471.

450.

Ainsi, l'ambition avait conduit à une fin malheureuse deux des héros de la guerre contre les Perses. Aristide, au contraire, conserva jusqu'à la fin sa pauvreté sans tache; bien qu'il eût entre ses mains le trésor de toute la Grèce, il mourut dans une telle indigence que la république dut faire les frais de ses funérailles et pourvoir à l'éducation de ses enfants.

Mort d'Aristide.

[illegible]

La suprématie était passée des Spartiates aux Athéniens, et cet événement, de haute importance, fut l'origine de longues rivalités entre les deux plus grands États de la Grèce. Athènes, qui

Rivalité pour la suprématie.

(1) Environ 450,000 francs.

montra toujours des intentions plus larges et plus généreuses, organisa une ligue perpétuelle entre les principales républiques et les îles grecques, sauf le Péloponèse, pour continuer la guerre contre les Perses. L'argent nécessaire à cette guerre nationale était d'abord levé arbitrairement, ce qui entraînait des mécontentements et des plaintes fréquentes ; Athènes en régularisa la perception selon les revenus de chacun des États confédérés, et le fit déposer à Délos (1). Aristide, parcourant le pays et examinant les choses de près, avait su contenter tout le monde ; après lui, l'administration du trésor passa en d'autres mains, qui, toujours athéniennes, ne furent pas toujours aussi pures.

Comme Thémistocle l'avait prévu, l'empire de la mer donna celui de la terre ; or la *primauté dans la Grèce*, qui d'abord avait été une simple prééminence dans la guerre contre les Perses, devint un moyen de direction politique, prompt à dégénérer en domination absolue. Lorsque le danger d'une attaque des Perses fut écarté, la continuation de la guerre et les contributions devinrent vexatoires pour les alliés, qui refusèrent leur concours. Athènes leva les contributions par force, regarda comme rebelles les alliés qui ne voulurent pas les acquitter et les soumit par les armes. Les autres États, devenus hostiles, se rapprochaient des Spartiates, qui constituèrent une ligue opposée à celle d'Athènes, indépendamment de leur influence dominante sur le Péloponèse.

Mutations intérieures. Athènes et Sparte avaient cependant adopté de grandes innovations ; sans changer positivement les institutions de Lycurgue et de Solon, elles se relâchaient sur leurs prescriptions, négligeaient certains usages ou bien leur en substituaient d'autres. Désormais les rois de Sparte n'étaient plus rien, et les éphores décidaient de tout ; les choses se passaient entre eux comme, à Venise, entre le doge et les inquisiteurs d'État. Dans Athènes, Aristide avait obtenu que la quatrième classe du peuple fût aussi admise aux emplois ; mais le pouvoir populaire ne s'affermit pas davantage. L'autorité des dix stratéges, généraux élus annuellement, s'étendit au contraire avec l'accroissement des relations extérieures, et ces magistrats attiraient à eux la direction des affaires, tout en affectant de favoriser la multitude.

470-430. Victorieuse des Perses, investie du généralat de la Grèce, Athènes voulut se montrer digne de ce rang, en s'entourant de toute la splendeur de la civilisation, et, dans les quarante années

(1) La contribution s'élevait alors annuellement à 160 talents : elle monta à 600, sous Périclès, et plus tard à 1,300.

suivantes, elle s'éleva au plus haut degré de grandeur. Économes dans leurs dépenses privées, les Athéniens étaient prodigues lorsqu'il s'agissait de la magnificence de leurs fêtes, de leurs spectacles, de leurs édifices; ils sentaient la vie dans sa plénitude, car l'existence publique n'était pas chez eux distincte de l'existence privée, et la conscience de leurs propres forces leur inspirait une énergie extrême pour marcher dans les voies de la science et des arts. A l'aide du seul métier qu'ils crussent digne d'un homme libre, les Athéniens avaient dompté la stérilité de leur sol; quoique l'esprit mercantile n'eût jamais prévalu chez eux, ils se livraient au négoce sur les côtes de la Thrace et de la mer Noire. L'habitude de se mêler des affaires du gouvernement, de discuter en public les intérêts communs de la patrie et leurs propres affaires, leur valut la subtilité du raisonnement, l'aptitude à saisir d'un coup d'œil les rapports des choses, et la facilité pour les exprimer avec élégance; ils avaient même ouvert des écoles où l'on enseignait à bien penser et à bien dire. Qui pouvait mieux parvenir à ce but que ceux pour qui Homère était le livre élémentaire? La poésie se mêlait à toutes les solennités de la vie, Socrate enseignait sur la place publique, Sophocle instruisait au théâtre, Platon professait dans l'école, Démosthène haranguait à la tribune. Caractère athénien.

Le poste de Thémistocle fut occupé par Cimon, fils de Miltiade, égal en habileté à son père, qu'il surpassa en droiture. Aristide l'arracha aux erreurs d'une jeunesse irréfléchie, bien rachetées par une probité incorruptible unie à la plus aimable aménité. Afin de conserver la paix dans sa patrie et l'union dans la Grèce, il continua la guerre contre les Perses, et, s'étant dirigé vers la Thrace, il prit Amphipolis et Éione, dont les habitants, plutôt que de se rendre, se précipitèrent dans les flammes. Avec eux périt en Europe la domination des Perses. Cimon, à la tête de trois cents voiles, s'avançant vers la Carie et la Lycie pour les poursuivre en Asie, appela sur sa route les colonies grecques à la liberté, et purgea l'île de Scyros des Dolopes, corsaires non moins redoutables que les Uscoques modernes. Cimon.

La mort violente de Xerxès et les troubles qui la suivirent, avaient empêché les Perses de s'opposer à l'invasion; mais à peine Artaxerxès se fut-il affermi sur le trône par la mort d'Artaban qui lui en avait ouvert le chemin en égorgeant son père, qu'il envoya des troupes pour recouvrer Chypre, et rassembla une belle flotte sur les rives de l'Eurymédon. Cimon va l'attaquer, s'en 470.
empare, et fait monter les siens, vêtus à la manière des Perses,

sur les navires captifs. Il aborde ainsi dans le voisinage de l'armée de terre, débarque, la taille en pièces, et remporte le même jour deux victoires qui n'ont rien à envier à Salamine et à Platée. Une partie du magnifique butin fut consacrée aux dieux, une autre destinée à fortifier Athènes, et Cimon employa celle qui lui revint à embellir sa patrie de rues, de portiques, de jardins. L'année suivante, il poursuivit le cours de ses victoires en s'emparant de la Chersonèse.

Les alliés d'Athènes murmuraient, comme si les fatigues n'eussent été que pour eux, et pour elle la gloire et les avantages; ils parlaient de rompre la confédération pour se livrer au repos. Cimon acceda à leur vœu, sous la condition qu'au lieu de soldats ils fourniraient leurs navires et de l'argent; cette convention eut pour résultat de les affaiblir et d'accroître la puissance d'Athènes. L'Eubée, Naxos, Thasos, qui se refusèrent à cet arrangement, furent soumises par la force, et la raison d'État justifia la violation des traités faits avec Aristide. Athènes s'était, en outre, renforcée au dehors en s'assurant des côtes de la Macédoine par l'établissement d'une colonie à Amphipolis.

Sparte, pour s'opposer à cet accroissement, déclara la guerre à Athènes; mais de terribles calamités suspendirent ses préparatifs. Un tremblement de terre produisit une telle secousse qu'une cime du Taygète s'écroula sur la ville et ensevelit vingt mille personnes.
IIIe guerre messénienne.
Prompts à profiter de ce désastre, les ilotes et les Messéniens brisèrent les fers de leur rude esclavage, et, relevant de ses ruines cette Ithôme dans laquelle ils avaient autrefois défendu leur indépendance, ils soutinrent une nouvelle guerre de
465.
dix ans; elle durait encore quand Cimon, craignant la contagion de la révolte, persuada aux Athéniens d'envoyer du secours à Sparte, qui le refusa. Les démagogues profitèrent de cette circonstance pour donner à entendre au peuple que Cimon était
461
d'intelligence avec Sparte afin de rabaisser Athènes; il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût réputé digne de subir l'ostracisme (1).

Périclès.
Le principal promoteur de cette mesure avait été Périclès, à qui Zénon d'Élée et Anaxagore avaient révélé les mystères de la nature et appris à mépriser ce que redoutait le vulgaire. D'une naissance illustre, doué de beauté, d'éloquence et d'un grand esprit, versé dans la connaissance des temps et des hommes, il avait cette supériorité nécessaire pour être un bon politique au prix de la justice et de la probité. S'observant avec le plus grand soin

(1) TH. LUCAS, *Versuch einer Charakteristik Cimons*. Hirschberg, 1832.

lorsqu'il parlait, il fut le premier à préparer et à écrire ses discours. Il avait coutume de se dire : *Rappelle-toi que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens*, et il priait les dieux de ne laisser sortir de sa bouche rien qui blessât l'oreille délicate de ses concitoyens. *Ses paroles*, dit Aristophane, son contemporain, *étaient des tonnerres et des foudres qui secouaient toute la Grèce*. A l'éloquence du langage il joignait une argumentation si déliée que le vieux Thucydide disait un jour : *Quand je viens de le jeter par terre, il s'écrie : Non, non, ce n'est pas vrai, je suis debout! et il le persuade au peuple.* Il montait rarement à la tribune; une affaire acquérait donc de l'importance dès qu'on le voyait la discuter. Extrêmement habile à montrer la plus grande insouciance pour ce qui lui tenait le plus à cœur, il ne paraissait viser ni aux honneurs, ni aux richesses, ni à son propre avantage; il écoutait les conseils, ou faisait semblant de les écouter, et agissait avec cette modération qui subjugue les ennemis et séduit la multitude. Un de ses adversaires lui avait adressé des injures à satiété; puis, comme la nuit était survenue durant la discussion, Périclès ordonna à son esclave d'accompagner, avec un flambeau, l'orateur jusqu'à sa maison (1).

Parvenu au maniement des affaires publiques, il visa toujours à accroître l'autorité du peuple, afin que celui-ci pût lui en céder une plus grande part. Toutes ses actions tendirent à ce but durant sa domination; car on peut bien appeler ainsi le pouvoir qu'il exerça quarante ans, quoiqu'il ne fût jamais archonte ni général. Il ne put même jamais se glisser dans l'aréopage, et fit dès lors tout son possible pour en diminuer l'autorité ; un de ses agents, Éphialte, enleva en effet à ce tribunal la connaissance de plusieurs délits, la haute direction des jeux, la révision des lois, la surveillance des mœurs, et chercha même à le discréditer en y introduisant des personnes indignes.

Afin que les jugements populaires ne manquassent pas d'assistants, Périclès fit décréter une rétribution pour ceux qui seraient présents, de sorte que les tribunaux furent pleins de désœuvrés et de fainéants. Il fit assigner une solde aux indigents pour qu'ils pussent entrer aux spectacles, et obtint qu'on leur distribuât une partie des terres conquises; dès lors les oisifs, qui ne savaient

(1) J. Chr. Gottheber : *de Moribus Periclis in Gorgia expressis*; Misenæ, 1775. — R. Weber, *Ueber Pericles Standrede*; Darmst., 1827. — Kutsen, *Pericles als Staatsmann*; Grimmæ, 1834. — R. Lorentzer, *de Rebus Athen. Pericle duce*; Gottingæ, 1734. — Ogienski, *Pericles und Plato*; Wratislaw, 1837.

que bavarder et commenter les lois, sans négliger de porter aux nues celui qui leur valait une pareille abondance, augmentèrent singulièrement de nombre. La plèbe dominait partout, les emplois se vendaient, et l'administration économique, introduite par Aristide, avait fait place à un gouvernement splendide et libéral; au milieu de tout cela se glissait le libertinage sous des dehors séduisants. La maison de la courtisane Aspasie était le rendez-vous de tout ce que la Grèce comptait alors d'hommes remarquables; elle avait enseigné l'éloquence à Périclès. Les mères lui confiaient leurs fils pour achever auprès d'elle leur éducation et acquérir le savoir-vivre; les maris lui envoyaient leurs femmes pour se former aux manières élégantes, et de jeunes filles venaient la trouver pour prendre ses leçons dans l'art de tirer meilleur parti de leurs charmes.

Embellissements d'Athènes.

Périclès, de même qu'il avait dompté les nobles en favorisant la multitude, tint la multitude dans la sujétion en envoyant les braves à des guerres continuelles, en fournissant du travail aux gens paisibles et un aliment au génie, qui, à cette époque, atteignit à sa plus grande hauteur. Le Pirée contenait quatre cents vaisseaux, outre les rades de Munychie et de Phalère; celle-ci, de même que le Pirée, était jointe par une double muraille à la cité, qui, entourée d'oliviers au milieu desquels serpentaient l'Ilissus et le Céphise, avait soixante stades de circuit. On ne rencontrait, dans les rues et aux alentours, que portiques, peintures, sculptures, inscriptions, petites colonnes couvertes de sentences, trophées d'armes enlevées aux Perses ou aux Spartiates, trépieds gagnés par les vainqueurs des jeux. Le théâtre de Bacchus pouvait recevoir dans son enceinte trente mille spectateurs; Périclès dépensa onze millions de francs pour la construction des Propylées, magnifique vestibule dorique de la citadelle, rempli d'ouvrages de Phidias, de Myron, d'Alcamène. Il éleva, à ses frais, le Parthénon, en l'honneur de Minerve, et l'Odéon, pour les représentations musicales : la ville, en un mot, devint telle que Lysippe écrivit ces vers : « Insensé qui ne désire voir Athènes, « insensé qui la voit sans l'admirer; plus insensé qui la voit, l'ad« mire et l'abandonne ! »

Guerre entre les Grecs.

A l'extérieur, Athènes aggravait chaque jour les charges de ses alliés; elle augmenta la contribution que chacun devait payer, et fit transporter de Délos dans ses murs le trésor commun de la Grèce, ce qui lui donna davantage encore l'air d'une
460.
métropole. La jalousie et la malveillance s'accroissaient donc, et Sparte soufflait le feu. Corinthe et Épidaure, s'étant insurgées,

battirent les Athéniens à Haliæ; mais ceux-ci prirent bientôt leur revanche et soumirent même Égine. Un différend s'éleva entre Corinthe et Mégare, au sujet de leurs confins; Athènes embrassa la cause de Mégare, et les Corinthiens furent défaits par Myronide, près de Cimolie. 458.

Les Spartiates ayant embrassé la défense des Doriens contre les Phocéens, une guerre éclata entre Athènes, Sparte et la Béotie. 456. Cimon, bien qu'exilé, se présente à l'armée, offrant son bras et ses conseils; mais il lui est enjoint de se retirer. Une centaine de ses amis, accusés de le favoriser au préjudice de la patrie, se disculpèrent en mourant tous, les armes à la main, à Tanagra, *Id.* où les Spartiates l'emportèrent; mais, l'année suivante et au même endroit, Myronide mit en déroute les Béotiens, tandis que Tolmidas et Périclès se signalaient par les succès les plus heureux et serraient de près Lacédémone effrayée.

Rappel de Cimon.

A la première défaite qu'on essuya, Périclès fut le premier à demander le rappel de Cimon, banni depuis cinq ans. A son retour, il trouva toute la Grèce en armes. Sparte venait enfin de prendre Ithome, et étouffait dans le sang la troisième guerre des Messéniens, dont les débris étaient accueillis dans Athènes; Argos avait détruit Mycènes, l'antique demeure des héros; les Éléens démolissaient Pise, la directrice des jeux sacrés d'Olympie; Athènes attaquait le Péloponèse, que Tolmidas et Périclès menaçaient 455. du côté de la mer. Cimon proposa une suspension d'armes qui, acceptée tacitement, fut suivie d'une trêve de cinq années, et, pour 450. donner une autre direction à l'ardeur guerrière de ses concitoyens, il marcha contre la Perse.

Expédition en Égypte. 463.

L'Égypte s'était révoltée contre elle quelque temps auparavant, avait chassé ses garnisons et ses exacteurs, proclamé son indépendance. Inarus de Libye, qui s'était mis à la tête du mouvement, eut recours aux Athéniens, qui expédièrent à son aide les deux cents navires armés contre Chypre, et les Perses vaincus durent se renfermer dans Memphis; mais leur général Mégabaze, tirant parti du grand nombre des canaux, parvint à détourner le cours d'un bras du Nil, de sorte que la flotte ennemie demeura à sec. Les Athéniens, plutôt que de la laisser tomber au pouvoir des Perses, l'incendièrent eux-mêmes, et déjà ils se préparaient à s'ouvrir le passage avec le fer, quand il leur fut accordé par un traité; mais le petit nombre d'entre eux qui avait survécu aux combats et aux maladies, périt presque entièrement dans la retraite. Soixante autres navires, qui avaient été expédiés comme renfort, 455. furent même coulés bas par les Phéniciens.

Paix de Cimon 449. Cimon, à qui la victoire se montrait fidèle, répara ces désastres, et, méditant l'importante conquête de Chypre, il assiégea d'abord Salamine. Alors Artaxerxès, las de cinquante années d'une guerre désastreuse, demanda la paix et l'obtint : il fut stipulé que toutes les colonies grecques en Asie resteraient libres ; que les flottes perses se tiendraient à trois jours de distance de la côte occidentale ; qu'aucun de leurs vaisseaux ne pourrait naviguer ni sur la mer Égée ni sur la Méditerranée ; que les Athéniens évacueraient Chypre et n'inquiéteraient plus les États du grand roi. Telles étaient les conditions dictées par une ville grecque à l'empire le plus puissant.

Mort de Cimon. Cimon ne vit pas la conclusion de cette paix, son œuvre ; il mourut des suites d'une blessure. Général des plus heureux sur le champ de bataille, il ne fut pas moins habile à négocier les traités et à se concilier la bienveillance de l'ennemi. Riche de douces vertus, bienveillant, modeste, loyal, il s'obstina glorieusement dans le dessein de chasser les Perses de l'Europe, et de ramener la paix parmi les Grecs : sa perte ne prouva que trop combien son influence eût été nécessaire à la concorde publique.

CHAPITRE XIII.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

Comme les eaux s'élancent aussitôt que la digue qui les retenait se rompt, ainsi les jalousies mal dissimulées se déchaînèrent à la mort de Cimon. Une fois qu'il eut mis hors de combat l'ennemi commun, le sentiment commun s'éteignit. Athènes n'est plus nécessaire, et, depuis le traité avec Artaxerxès jusqu'à la bataille de Chéronée, se succèdent cent onze années de paix au dehors et de carnage au dedans.

La trêve de cinq ans durait encore, lorsque les Delphiens disputèrent aux autres Phocidiens la possession du fameux temple d'Apollon. Les Spartiates prêtèrent aux premiers l'appui de leurs
448. armes ; les Athéniens, par le conseil de Périclès, se mirent du parti des seconds. Périclès avait dissuadé ses concitoyens de faire la guerre aux Béotiens, et, comme elle fut malheureuse, sa popularité s'en accrut tellement qu'il ne lui manquait que le nom de roi ; il savait d'ailleurs la conserver en prodiguant les deniers publics en fêtes et en magnificences. Les villes alliées, qui se voyaient con-

traintes de payer pour les plaisirs d'Athènes le triple de ce qui avait été convenu, passaient des plaintes aux menaces, et Périclès n'en tenait pas compte, convaincu que, si elles osaient redresser la tête, il saurait les dompter et les surcharger encore d'impôts. En effet, Thasos, Naxos, Égine, Eubée, Samos et d'autres îles plus petites s'insurgèrent; mais, ne se rappelant pas que la force réside dans l'union, elles furent vaincues l'une après 446.
l'autre par Périclès, démantelées, obligées de recevoir garnison athénienne et de payer. Périclès, à la tête d'une flotte de cent voiles, longeait les côtes du Péloponèse, et parcourait le Pont-Euxin pour inspirer une haute idée d'Athènes, qui portait aux nues son héros : en gouvernant sa patrie à son gré, il ne lui faisait pas sentir les inconvénients inhérents au gouvernement populaire, évitait avec soin toute imprudence, et cherchait à faire croire qu'à lui seul était due la grandeur d'Athènes.

Le parti aristocratique n'avait jamais cessé de lui faire obstacle, et Thucydide était un de ses principaux adversaires. Inférieur à son rival sur le champ de bataille, supérieur à lui dans les délibérations, il succomba néanmoins; exilé par l'ostracisme, il laissa les nobles sans crédit et son rival arbitre suprême du gouvernement. 444.
Périclès prit à tâche de faire triompher la démocratie dans les villes alliées, et notamment à Samos, qui, après neuf mois 441.
de siége, lui ouvrit ses portes et paya les frais de la guerre; ce fut ainsi qu'il remplit le trésor par ses triomphes, et rendit Athènes forte au dedans, respectée au dehors.

Comme pour attester la suprématie de sa patrie, il invita les Grecs à envoyer à Athènes des députés, afin de délibérer sur les moyens d'accomplir les vœux faits aux dieux pour l'expulsion de l'étranger. Les États les plus éloignés se rendirent à son appel; mais ceux d'Europe, s'apercevant que par cette démarche ils reconnaîtraient Athènes pour capitale et pour siége de leurs délibérations, se crurent insultés, et les germes de mécontentement fermentèrent davantage. Le premier résultat de cette disposition des esprits se manifesta dans le différend entre Corinthe et Corcyre, sa colonie, qui, enorgueillie par ses richesses, supportait impatiemment la dépendance.

Guerre entre Corinthe et Corcyre.

Les Corinthiens, ayant expédié à Épidamne (*Durazzo*), colonie de Corcyre, des secours contre les incursions des barbares, les Corcyréens se tinrent pour offensés; ils armèrent quarante navires, défirent les Corinthiens près d'Actium, reprirent Épidamne, firent main basse sur les Corinthiens 435
qu'ils y trouvèrent, ravagèrent leur territoire et celui de leurs alliés, sans épargner l'Élide, terre sainte de la Grèce.

Après ces exploits, les Corcyréens, craignant une vengeance,
demandèrent du secours à Athènes, qui s'empressa de le leur ac-
434. corder, joyeuse qu'elle était d'humilier les provinces septentrio-
nales et de se concilier une île qui pouvait favoriser des projets
déjà formés sur la Sicile et l'Italie, et défendre le passage aux
navires qui viendraient en aide au Péloponèse. En effet, bien
qu'après de courtes hostilités, la trêve avec Sparte eût été renou-
velée pour trente ans, on pouvait facilement prévoir qu'elle ne
durerait guère entre deux cités avides de domination. Les Athé-
niens, ne voulant pas toutefois rompre ouvertement avec les Co-
rinthiens, se bornèrent à faire avec Corcyre une ligue défensive;
lorsque celle-ci fut attaquée, ils expédièrent dix galères, qui, réu-
nies aux cent dix de cette île, remportèrent une victoire si-
gnalée.

433. Les Corinthiens, n'ayant plus dès lors d'autre désir que de
trouver des ennemis aux Athéniens, excitèrent Perdiccas II, roi
Siége de Potidée. de Macédoine, à s'affranchir de la dépendance d'Athènes, et Po-
tidée, la clef de ses possessions en Thrace, à lui refuser le tribut.
Les Athéniens accoururent pour faire rentrer cette ville dans le
devoir; les Péloponésiens la soutinrent, une bataille s'ensuivit, et
433. Potidée fut assiégée par les Athéniens.

A un grief il en succède bientôt mille. Mégare se plaint de ce qu'Athènes, afin de la punir d'avoir donné asile aux fugitifs, lui a fermé ses ports et veut l'affamer; Égine, d'être réduite en esclavage; d'autres ont aussi leurs offenses à alléguer, et Corinthe les pousse à porter leurs doléances à Sparte. Les hommes prudents de cette dernière ville répugnaient à s'attirer sur les bras toute la puissance athénienne; mais ceux qui désiraient la guerre eurent le dessus. Ce fut à Corinthe que se réunirent les députés des sept républiques du Péloponèse (Argos et l'Achaïe gardant la neutralité) et des neuf États de la Grèce septentrionale, à l'exception de l'Acarnanie, de quelques villes de la Thessalie, de Naupacte et de Platée qui restèrent fidèles à Athènes : la guerre fut résolue pour délivrer Potidée.

L'orage réveilla Athènes, qui s'aperçut du péril où l'avait jeté son Périclès. Les poëtes satiriques se mirent à le harceler sans relâche, dénonçant comme la cause de cet incendie Aspasie, l'âme de Périclès et les délices de ceux qui la payaient; elle était irritée contre les Mégariens de ce qu'ils lui avaient enlevé deux jeunes filles de sa suite : *Pour trois coureuses*, disait Aristophane, *on met la patrie sur le bord du précipice.* Anaxagore, le maître de Périclès, fut accusé d'impiété et condamné à mort; l'éloquence du

disciple fit commuer la sentence, et le philosophe en fut quitte pour l'amende et l'exil. Le grand sculpteur Phidias, créature de Périclès, se vit imputer d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été confié pour la statue de Pallas, et de s'être représenté lui-même ainsi que son protecteur ; on le condamna également. Des amis de Périclès on passa bientôt à lui-même ; il fut appelé à rendre compte des trésors dont il avait eu l'administration ; mais il s'en tira, selon les uns, en faisant voir combien il vivait pauvrement dans sa maison, selon d'autres, en offrant de payer de ses deniers tous les monuments érigés dans Athènes, à la condition qu'il y ferait inscrire son nom. La vanité athénienne ne voulut pas y consentir, et le peuple, satisfait de la justification, n'en devint que mieux disposé pour Périclès, qui put faire décider la guerre, et distraire ainsi de la pensée de lui demander des comptes (1).

Les Thébains rompirent les premiers la trêve, en attaquant 431.
Platée, restée fidèle aux Athéniens, qui envoyèrent des troupes pour la soutenir. La mine préparée depuis longtemps n'attendait que cette étincelle pour éclater. Sparte descendit dans la lice

(1) Thucydide, le plus grand historien de l'antiquité, a raconté la guerre du Péloponèse ; il dit (I, 22) : « Pour ce qui est des événements de la guerre, je ne m'en suis rapporté ni aux informations du premier venu, ni même à mon opinion personnelle ; j'ai cru ne devoir rien écrire sans avoir soumis à l'investigation la plus exacte chacun des faits, tout aussi bien ce que j'avais vu moi-même que ce que je connaissais par ouï-dire. Il était difficile, d'ailleurs, de découvrir la vérité ; car ceux qui avaient assisté aux événements ne s'accordaient pas dans leurs rapports, et les dires des deux parties variaient suivant les inclinations personnelles et la mémoire de chacun. Peut-être aussi ces récits, dépouillés de tout merveilleux, paraîtront-ils moins agréables à la lecture ; mais il me suffira qu'ils soient jugés utiles par ceux qui voudront connaître la vérité sur le passé et préjuger les événements, ou identiques, ou analogues, qui naîtront dans l'avenir du fonds commun de la nature humaine. Cet ouvrage est plutôt un bien légué à tous les siècles à venir qu'un jeu d'esprit destiné à charmer un instant l'oreille. »

Voilà l'histoire devenue le patrimoine de l'humanité.

Voyez aussi Diodore, de la moitié du XIIe livre à la moitié du XIIIe, et vers la fin du XVe où il arrive à la bataille de Mantinée, quand Xénophon lui succède avec ses *Helléniques*, la *Retraite des Dix mille*, l'*Agésilas*.

Pour connaître l'état de la Grèce, de l'Égypte et de la Perse à cette époque, il faut consulter surtout les *Athenian Letters, or the epistolary correspondence of an agent of the king of Persia residing at Athens during the Peloponnesian war ;* Londres, 1741, 2 vol. in-4°. — On a dit que BARTHÉLEMY ne les connaissait pas ; le sentiment des temps y est, au reste, beaucoup plus vrai que dans son *Voyage du jeune Anacharsis*.

Voyez enfin LYTTON BULWER, *Athens, its rise and fall;* Londres, 1837, 2 vol. in-8°. C'est une peinture animée, faite d'après les meilleurs originaux.

comme la protectrice de la liberté grecque, ayant avec elle les principaux États de la terre ferme, le Péloponèse, Mégare, la Locride, la Phocide, la Béotie, les cités d'Ambracie et d'Anactorium, plus l'île de Leucade, alliés libres exempts de tout tribut. Athènes, puissance maritime, avait de son côté les îles de Chios, de Samos, de Lesbos, et toutes celles de l'Archipel, moins Mélos et Théra qui restaient neutres; Corcyre, Zacynthe, les colonies grecques de l'Asie Mineure et des côtes de Thrace et de Macédoine; en Grèce, les villes de Naupacte, de Platée et de l'Acarnanie, la plupart obéissant par force à sa tyrannie.

Finances d'Athènes.

Une grosse flotte était nécessaire pour les maintenir dans le devoir, et son entretien réclamait des dépenses énormes. Périclès déclara qu'il avait en caisse six mille talents (1), outre les immenses richesses déposées dans les temples, et qui pouvaient être employées pour le bien public. Les revenus d'Athènes consistaient dans les six cents talents que payaient annuellement les alliés, dans le produit des douanes et des mines d'argent du mont Laurium, dans l'impôt sur les étrangers et dans la contribution des citoyens aisés; en outre, ceux de la première classe devaient équiper les navires, supporter les dépenses des jeux et des représentations théâtrales. On a évalué à deux mille talents (2) le revenu annuel d'Athènes; mais, d'un côté, les fonds de l'État se trouvaient dilapidés non pas tant par les malversations des comptables, que par les prétentions de la multitude, habituée par la condescendance de Périclès à vivre presque uniquement aux dépens de la république, et, de l'autre, par la rémunération assignée aux citoyens qui assistaient aux jugements et aux assemblées.

Sparte, au contraire, ignorait ce qu'étaient les finances; elle n'en reconnut le besoin que lorsqu'elle aspira à devenir une puissance maritime, et qu'elle changea en grandes entreprises les simples incursions auxquelles son ambition s'était bornée jusqu'alors.

Périclès pouvait disposer de douze mille soldats et de trois cents navires, sans compter les garnisons et les troupes des colonies; l'ennemi lui opposait soixante mille hommes; son plan de campagne devait donc consister à ne combattre que sur mer, à ne point se préoccuper des dégâts exercés sur le territoire, à ménager beaucoup la vie des soldats, à ne pas risquer de batailles d'un succès douteux. Lorsque Athènes n'était pas encore la capitale

(1) Environ 33,000,000 de fr.
(2) Environ 11,000,000 de fr.

de la Grèce, Thémistocle l'abandonna aux Perses, et fut vainqueur, de même qu'Alexandre abandonna Moscou à Napoléon et triompha. Mais Périclès pouvait-il avoir le courage d'exposer la cité qu'il avait tant agrandie, qui lui devait ses embellissements et sa splendeur? Il arma donc seize mille hommes de garde urbaine, choisis parmi ceux qui avaient dépassé ou n'avaient pas atteint l'âge militaire; mais, plus habile à conduire une intrigue qu'à combiner les préparatifs meurtriers d'une guerre, il procédait avec plus de timidité que de prudence, moins en général expérimenté qu'en vieillard affaibli.

Les Spartiates s'avançaient lentement, conduits par leur roi Archidamus, et dévastaient la campagne déserte, tandis que les Athéniens ravageaient les côtes du Péloponèse. Cependant cette guerre, qui durant vingt-sept ans désola la Grèce et moissonna la fleur de ses guerriers, doit être considérée plutôt comme une lutte de principes que comme une guerre de nation contre nation. Sparte était à la tête de la faction aristocratique; Athènes représentait le parti démocratique, et mettait tout en œuvre pour faire prévaloir dans les autres États la multitude sur les grands; sa rivale, au contraire, cherchait toujours à faire triompher l'oligarchie chez ses alliés comme chez les vaincus. Les guerres de cette nature sont presque toujours très-meurtrières. Il était d'ailleurs facile de prévoir, comme Athènes avait des forces supérieures sur mer, et ses ennemis sur la terre ferme, qu'on se ferait beaucoup de mal de part et d'autre, avant que cette grande querelle fût vidée.

Quand les Athéniens faisaient une descente sur les côtes, les Spartiates et leurs alliés accouraient défendre leur territoire, dégageaient l'Attique et se dispersaient; mais ils revenaient bientôt avec leurs forces restées intactes, de sorte que, pendant trois années, ce fut plutôt un brigandage qu'une guerre. L'hiver venu, les ennemis se reposaient, ou plutôt se préparaient à de nouveaux combats, et célébraient avec solennité les funérailles des guerriers morts pour la patrie.

La campagne de l'Attique étant ravagée, ses habitants durent se réfugier dans la ville, où ils supportèrent, pour se loger et se nourrir, tous les inconvénients qu'entraîne une affluence extraordinaire de population. De cruelles souffrances, des maladies, une grande mortalité résultèrent de cette accumulation; mais le fléau le plus grand de tous, la peste, vint mettre le comble à tant de maux. Sortie de l'Éthiopie, elle avait commencé par désoler l'Égypte; elle fit alors invasion en Grèce, où le Pirée, exposé au contact des étrangers, dépourvu de ces lazarets qu'une

Peste d'Athènes. 430.

époque de civilisation institua, et que la nôtre voudrait détruire, fut le premier atteint et ravagé. Sur une multitude épuisée par de longues privations, entassée non-seulement dans les maisons, dans les temples, dans les théâtres, mais encore sur les tours, entre les créneaux des remparts, le long de la muraille du Pirée, la contagion se déchaîna avec des symptômes effrayants; on était frappé subitement, en pleine santé, sans cause apparente, et rapidement précipité au tombeau. Mais, hélas! le grand nombre des victimes ne permit pas longtemps de leur donner une sépulture, de remplir ce pieux et salutaire devoir. Les morts gisaient amoncelés là où ils avaient rendu le dernier soupir, ou comme on les avait jetés, le long des rues, sur les places, affligeant la vue, souillant l'air et fournissant au fléau un nouvel aliment. Des superstitions, des désordres, des brutalités de toute nature, ajoutaient encore à une si grande calamité. On répandait le bruit que l'ennemi avait envoyé des émissaires pour empoisonner les puits, et malheur à ceux sur lesquels tombait le soupçon! Il semblait que l'on voulût, en se livrant avidement à de grossiers plaisirs, se hâter de jouir d'une vie qui allait échapper. A côté de nombreux témoignages d'une charité compatissante s'offraient des exemples d'une perversité affreuse. Beaucoup de malades mouraient en blasphémant, et, s'ils levaient les yeux au ciel, c'était pour le maudire de confondre l'innocent avec le coupable. Cette peste terrible sévit sur les Athéniens, tantôt plus, tantôt moins, pendant deux ans environ, puis recommença ses ravages, si bien que cinq mille hommes portés sur les rôles de l'armée furent moissonnés : qu'on juge par là du nombre des autres victimes.

Fin de Periclès. Périclès, ayant échoué dans quelques entreprises, accusé d'avoir propagé la contagion par ses expéditions, tomba dans la disgrâce du peuple, qui le destitua et le condamna à une amende. Son éloquence lui ramena, mais pour peu de temps, la faveur mobile de ses concitoyens; après avoir vu tous ses fils succomber à l'épidémie, et sa patrie engagée depuis deux ans et demi
429. dans une guerre désastreuse occasionnée par son ambition, il fut lui-même atteint de la peste. Ses amis, réunis autour de son lit de mort, rappelaient; ses grandeurs et ses triomphes; mais, les interrompant d'une voix affaiblie, il leur dit : *Les généraux, les soldats et la fortune y ont eu leur part. Ce qui me console à cette heure, c'est de penser que je n'ai fait porter le deuil à aucun citoyen.*

Voulait-il tromper sa propre conscience, ou abuser la postérité? L'un est aussi difficile que l'autre.

Sa mort inspira à l'ennemi, qui profitait, comme on le pense bien, de l'état misérable où se trouvait Athènes, un redoublement de confiance. Le théâtre de la guerre s'élargit, une fois que les Athéniens eurent contracté alliance avec les rois de Thrace et de Macédoine, et que les Spartiates cherchèrent à se liguer avec la Perse. Les sept années qui suivirent la mort de Périclès ne nous enseignent autre chose que le degré d'habileté où peut atteindre l'homme dans l'art de nuire à ses semblables. Les habitants de Platée s'étaient rendus, sous promesse qu'ils auraient la vie sauve; mais les Spartiates, réputés parmi les Grecs comme des modèles de probité (1), voulant complaire à Thèbes, firent égorger judiciairement deux cents des principaux citoyens (2) et démolir leur ville. A Potidée, les assiégés se trouvèrent réduits à une telle extrémité qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Sparte, craignant que les ilotes ne tentassent quelque soulèvement, feignit de donner la liberté à neuf mille d'entre eux, les plus recommandables par leur valeur; ils furent promenés dans la ville, ornés de guirlandes de fleurs, puis on les fit partir, et l'on n'en entendit plus parler (3).

(1) Thucydide, III, 57. Bloomfield observe avec raison que cette réputation était bien imméritée. Indépendamment du massacre des neutres et de la destruction de Platée, aucun crime ne leur coûta jamais pour satisfaire leur ambition.

(2) Les Platéens disaient aux Spartiates : « Il est facile de détruire nos corps; mais vous ne parviendrez pas à effacer l'infamie d'un tel acte; car ce ne sont pas des ennemis que vous punirez en nous, ce qui serait justice; ce sont des amis que la nécessité a réduits à vous combattre... Tournez vos regards vers les tombeaux de vos pères, qui, tués par les Mèdes, sont ensevelis dans notre sol, et que, chaque année, nous honorons publiquement de vêtements et d'obsèques avec toutes les solennités d'usage : nous leur offrions les prémices de tous les fruits de cette terre; amis, nous leur apportions les dons d'une terre amie; alliés, nous honorions en eux d'anciens compagnons d'armes... En nous donnant la mort, en rendant le sol thébain, de platéen qu'il était, vous ne feriez qu'abandonner dans une terre ennemie et près de leurs meurtriers vos pères et vos proches, et les dépouiller des honneurs dont ils jouissent maintenant. Auriez-vous donc le courage d'asservir cette terre sur laquelle les Grecs acquirent la liberté, de rendre déserts les temples de ces dieux qu'ils invoquaient en défaisant les Mèdes, d'abolir les sacrifices nationaux de ceux qui fondèrent et élevèrent ces temples? »

(3) « Les Lacédémoniens, qui avaient déjà mis en usage plusieurs expédients pour se trouver toujours en état de défense à l'égard des ilotes, les voyant alors nombreux et jeunes, ce qui leur inspirait des craintes, eurent recours à la ruse que voici : ils proclamèrent que ceux qui prétendaient s'être montrés les plus vaillants dans les guerres faites au profit de l'État se séparassent des autres pour obtenir la liberté. C'était un piége qu'ils leur tendaient, dans la pensée que ceux qui se presenteraient les premiers pour réclamer la liberté seraient aussi, par

Le caractère sacré d'ambassadeur n'était respecté ni d'un côté ni de l'autre, comme si l'on eût voulu anéantir tout moyen de réconciliation. Lesbos, l'île la plus grande et la plus puissante de la mer Égée, renfermait plusieurs cités florissantes; dans le nombre était Mitylène, qui, lorsque le gouvernement républicain fut introduit dans l'île, lutta contre Méthymne et d'autres villes, qu'elle soumit avec le reste du territoire et une partie de la Troade. Renommée pour ses habitudes de vie recherchée non moins que pour avoir donné le jour à Arion, Terpandre et Méthymnus, puis à Sapho, à Érinne et à Alcée, elle avait eu pour législateur Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce. Après la guerre médique, elle fit alliance avec Athènes; mais, comme celle-ci abusait du pouvoir, les Mityléniens préférèrent la guerre avec la liberté à la paix avec l'esclavage. Cette résolution généreuse leur coûta cher; Cléon et les Athéniens les réduisirent à une telle extrémité qu'ils durent capituler. Cléon avait hérité de l'influence de Périclès; c'était un homme médiocre, au langage flatteur, un démagogue qui ne savait conseiller que les partis les plus violents. Parfois il triompha du péril pour l'avoir affronté sans le connaître; mais le hasard, qui pouvait le rendre vainqueur, ne pouvait en faire un bon général. Il persuada au peuple que, pour faire un exemple solennel, il fallait massacrer tous les Mityléniens, et réserver à l'esclavage leurs femmes et leurs enfants (1). Son opi-

l'élévation de leur caractère, les plus disposés à conspirer. En ayant donc choisi deux mille, ils les conduisirent, parés de guirlandes, autour des temples, comme s'ils eussent déjà été affranchis; mais, peu de temps après, on les fit disparaître, et personne ne sut par quel genre de mort ils avaient péri. Ils en expédièrent promptement sept cents autres pesamment armés, sous le commandement de Brasidas, qui le désirait ardemment, et qui se procura, au moyen de la solde, d'autres troupes dans le Péloponèse. » THUCYDIDE, IV, 80.

(1) Cléon s'exprimait en ces termes : « Je m'étonne qu'on remette en question l'affaire des Mityléniens, et qu'on y apporte des délais qui sont tout à l'avantage des coupables; car, de cette manière, l'offensé poursuit l'agresseur avec un courroux moins vif, au lieu que, lorsque la répression suit de près l'injure, elle ne lui cède en rien, et la vengeance est entière... La faute en est à vous, à la légèreté de vos décisions, à vous qui siégez d'ordinaire tranquilles spectateurs des paroles et auditeurs des faits; à vous qui croyez que les choses à venir peuvent être amenées par les discours des beaux parleurs. Quant au passé, vous accordez moins de confiance à ce que vous avez vu de vos propres yeux qu'à ce que vous entendez de discoureurs habiles à farder agréablement la vérité. Vous êtes d'excellentes gens pour vous laisser abuser par la nouveauté d'un discours, et vous ne savez pas suivre une résolution adoptée; toujours esclaves de ce qui est extraordinaire, dédaigneux de ce qui est habituel, chacun de vous a la rage de passer pour un vaillant orateur, sinon au point d'entrer en lice avec celui qui l'est réellement, assez du moins pour ne pas paraître vous ranger à l'avis d'un

nion l'emporta, et des ordres furent envoyés pour agir en conséquence. Mais, dans une nouvelle assemblée, Diodote sut réveiller, chez les Athéniens, quelques bons sentiments; on expédia une trirème qui, faisant force de rames, arriva heureusement lorsqu'on lisait le décret, et peu d'instants avant qu'il fût exécuté. Le châtiment se réduisit au massacre d'un millier des principaux citoyens; la ville fut démantelée, les navires saisis, les terres partagées entre les Athéniens, et le reste des habitants soumis à un tribut. Peut-être de pareilles délibérations étaient-elles prises sur la place même où s'élevait l'autel de la Pitié.

Un grand nombre d'émigrés de Pylos, unis aux Corcyréens ennemis de la faction athénienne, se réfugient sur une colline, et, après une défense opiniâtre, capitulent sous la condition d'être transférés dans l'île de Ptychia, jusqu'à ce qu'Athènes prononçât sur leur sort; la convention devait être annulée si un seul cherchait à s'échapper. Des Corcyréens leur offrirent avec intention les moyens de s'enfuir, et, pour les décider, leur inspirèrent de vaines terreurs; quelques-uns, trop crédules, prirent la fuite, furent arrêtés, et Thucydide avoue que les généraux athéniens avaient trempé dans ce guet-apens. Aussitôt on les enferma dans un vaste édifice, d'où on les tirait par vingtaines pour les faire passer entre deux rangées d'oplites, qui les égorgeaient; comme les autres refusaient de sortir, on découvrit le toit de leur refuge, où ils furent tués à coups de pierres et de traits. Le massacre continua toute la nuit; le matin venu, on transporta les cadavres hors de la ville, et Corcyre fut réconciliée (1).

Quand nous aurons ajouté que les Athéniens décrétèrent en pleine assemblée qu'on couperait le poing à tous les prisonniers, pour les mettre dans l'impossibilité de manier encore la rame, on concevra une triste idée de leur civilisation si vantée, et l'on aura la

autre; vous louez d'avance celui qui a quelque chose de spirituel à vous dire; vous devinez avec une extrême promptitude la pensée de celui qui vous parle, mais vous êtes très-lents à en prévoir les conséquences; vous rêvez un état de choses opposé, pour ainsi dire, à celui dans lequel nous vivons : très-mauvais appréciateurs du présent, esclaves, en un mot, du plaisir de l'oreille, vous ressemblez bien plus à des spectateurs assis pour entendre des sophistes qu'à des citoyens qui délibèrent sur le salut de la patrie. En m'efforçant de vous mettre en garde contre de pareils égarements, je déclare que Mitylène, une seule ville, est coupable envers vous de la plus cruelle offense... Ne laissons donc aux Mityléniens aucune espérance; il ne faut pas qu'ils puissent compter sur l'éloquence et sur l'argent pour acheter leur pardon. » THUCYDIDE, III, 38, 39.

(1) THUCYDIDE, IV, 48.

juste mesure des horreurs auxquelles ils durent se livrer dans les batailles et dans les invasions.

Ailleurs, autres barbaries. Douze cents Corcyréens avaient été conduits prisonniers à Corinthe ; lorsqu'ils s'attendaient à souffrir toute espèce de maux, ils furent, au contraire, traités de la manière la plus courtoise, les Corinthiens voulant leur prouver combien leur amitié était préférable à la domination d'Athènes. Rendus à leur patrie, ils s'employèrent à la détacher des Athéniens ; mais, contrariés par les démocrates, ils pénétrèrent dans le sénat et donnèrent la mort à soixante de ses membres les plus favorables à Athènes, où les autres réussirent à se mettre à l'abri. Au milieu du désordre qui en est la suite, les Spartiates surviennent ; hommes et femmes leur opposent une résistance intrépide, et les flammes dévorent la moitié de la ville ; des renforts arrivent à l'un et à l'autre parti ; un combat long et meurtrier s'engage entre les riches et le peuple, qui, dans sa fureur sauvage, passe ses adversaires au fil de l'épée.

C'est ainsi que la guerre, dont aucun plan ne réglait la direction, semblait avoir pour but, non la victoire, mais la destruction de la plus belle partie du monde. Le Spartiate Brasidas, l'un de ces grands généraux qui sont d'ordinaire produits par les révolutions, voyant qu'il n'y avait rien de décisif à espérer sur les mers de la Grèce, se tourna vers la Macédoine ; après avoir conclu une ligue contre les Athéniens, il soumit ou réduisit plusieurs villes de la Thrace, prit Amphipolis, dont le territoire était riche en bois de construction, et se disposa à conquérir Thasos avec ses mines
424. d'or. Thucydide fut exilé pour avoir mal défendu Amphipolis ;
422. Cléon partit avec une nouvelle flotte, livra une bataille dans laquelle il périt ainsi que Brasidas, et laissa aux Spartiates une victoire trop chèrement achetée par la mort d'un tel général.

Nicias.

Les Athéniens découragés finirent par demander sérieusement la paix, d'après l'avis de Nicias, général aussi prudent que valeureux, à qui la mort de Cléon laissait le premier rang dans Athènes ; c'était un homme modeste et de mœurs irréprochables, brave de sa personne, quoiqu'il ne fût pas au même degré prompt et résolu
Paix de Nicias. 421. à prendre un parti. Une paix de cinquante ans fut donc conclue d'après ses conseils ; mais les causes de la guerre n'étaient pas détruites. Des plaintes s'élevaient de tous les côtés, et il était aisé de voir que les hostilités recommenceraient dès qu'un ambitieux y trouverait son compte.

Alcibiade.

Cet ambitieux parut bientôt dans la personne d'Alcibiade, neveu de Périclès. Un jour que son oncle réfléchissait profondément

sur les moyens de rendre au peuple les comptes demandés, Alcibiade lui dit : *Tu devrais réfléchir plutôt sur les moyens de ne pas les rendre.* Par ce conseil, trop bien suivi d'ailleurs, on pouvait déjà reconnaître le caractère de l'homme, chez qui l'intrigue et la vanité tiendraient lieu d'habileté véritable et de patriotisme. Beau, riche, éloquent, instruit, recommandé au peuple par la mémoire de Périclès, il devait être doué de qualités rares, puisque Socrate l'aima tendrement, lui sauva la vie dans le combat de Potidée, et mit tout en œuvre pour le faire tourner au bien ; mais, probablement, il usait avec son maître de cette versatilité qui lui permettait de se montrer à son gré, tantôt l'homme le plus vertueux, tantôt le débauché le plus effréné. Alors vivait à Athènes Timon, extravagant qui s'intitulait le Misanthrope, parce qu'il faisait profession de haïr la race humaine ; il se présenta un jour à la tribune. Un grand silence se fit aussitôt, et l'attention fut générale : que peut venir proposer le Misanthrope ? « Citoyens, dit-il, j'ai dans la cour de « ma maison un figuier, et j'ai l'intention de l'abattre ; j'ai voulu « vous en donner avis, afin que si quelqu'un a le dessein de s'y « pendre, il ait à se hâter. » Il avait deviné qu'Alcibiade serait funeste à son pays, et dès lors il lui fit le meilleur visage, comme à l'auteur de la ruine future d'Athènes Tel pouvait devenir en effet celui qui savait, par ses saillies, se faire pardonner ses méfaits. Veut-il détourner l'attention d'un projet qu'il médite, il expose en public un tableau dans lequel il est repésenté nu, dans les bras de courtisanes nues. Apprend-il qu'on murmure de sa vie licencieuse, il fait couper la queue à un très-beau chien, qui lui avait coûté plus de trois mille francs, et l'on ne parle plus dans Athènes que du chien mutilé. A coup sûr, celui-là connaissait le peuple.

Ayant reconnu que le seul moyen de conserver la prééminence à sa patrie était de la pousser à la guerre, il contraria Nicias et le fit même soupçonner de s'entendre avec les Spartiates. Le retard apporté par ceux-ci à l'évacuation d'Amphipolis lui fournit l'occasion désirée, et les hostilités recommencèrent. Athènes s'allia aux Argiens, Sparte aux Thébains, aux Corinthiens, aux Mégariens. Sparte aurait écrasé sa rivale, si elle avait eu un général, ou seulement de la confiance dans celui qui commandait ses armées ; mais elle se défiait de ses meilleurs capitaines, et attachait aux côtés du roi Agis six éphores qui, investis du droit de s'opposer à ce qu'il voulait faire, l'entravaient dans tous ses mouvements. Aussi la guerre se borna-t-elle, durant trois ans, à secourir de part et d'autre les alliés menacés, jusqu'à ce que la bataille de Mantinée, gagnée par les Spartiates, fit succomber

Nouvelle guerre.

419-415.

le parti athénien, et déjoua les projets ambitieux d'Alcibiade.

Destruction de Mélos.

Les Athéniens avaient exigé que l'île de Mélos se soumît à leur autorité : en pleine assemblée, ils dirent à ses envoyés que c'était aux forts de dominer les faibles, que le ciel le voulait ainsi. Les insulaires ne se rendirent pas à des raisons si vieilles et si nouvelles à la fois, et prétendirent rester neutres. Ils furent alors attaqués, vaincus et voués à l'extermination; les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Après avoir joui de sept cents ans de tranquillité, cette île, devenue déserte, fut repeuplée au moyen de nouvelles colonies.

Dans l'intérieur d'Athènes, la lutte était perpétuelle entre Alcibiade et Nicias, entre les jeunes gens pleins de témérité et les hommes mûrs et prudents, entre la violence populaire et la pusillanimité qui soupirait après la paix. Un certain Hyperbolus voulut se jeter à la traverse, dans l'espoir d'élever sa nullité sur la ruine des deux partis; mais il succomba et fut puni par

Abolition de l'ostracisme. 422.

l'ostracisme. Une telle déconsidération s'attacha dès lors à la peine qui l'avait atteint, qu'à partir de ce moment elle ne fut plus infligée à aucun grand citoyen (1).

La lutte devint surtout très-vive entre Alcibiade et Nicias, quand le premier remit en avant l'idée de conquérir la Sicile, projet déjà conçu par Périclès, et qui souriait à la multitude. Nicias

Guerre de Sicile. 415-413.

en détournait ses concitoyens par de graves considérations, et le résultat ne prouva que trop la justesse de ses prévisions. En effet, une armée, envoyée dans cette île sous les ordres de Nicias lui-même, de Lamachus et d'Alcibiade, eut à subir des revers dont nous parlerons ailleurs; Nicias y perdit la vie, et la puissance d'Alcibiade s'écroula avec sa patrie. Rappelé pour se défendre du

Exil d'Alcibiade.

crime de lèse-religion, il se réfugia à Sparte, dont il sut, en affectant l'austérité dorienne, acquérir la confiance et l'amour; comme on lui annonçait qu'Athènes l'avait maudit et condamné à mort (2),

(1) Fr. Michaelis, *De demagogis Atheniensium post mortem Periclis*; Konigsberg, 1840.

Vischer, *Die olig. Partei und die Hetarien in Athen*; Bâle, 1836.

(2) Voici l'acte d'accusation porté contre Albiciade : « Thessalus, fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuse Alcibiade, fils de Clinias, du bourg de Scambonide, d'avoir commis une impiété contre les deux déesses Proserpine et Cérès, en contrefaisant leurs mystères et en les offrant aux regards de ses compagnons dans sa maison, où il avait revêtu un costume pareil à celui de l'hiérophante, en prenant lui-même le nom de ce pontife; en donnant à Polytion l'emploi de porte-flambeau; à Théodore, du bourg de Phégée, celui de héraut, et à ses autres compagnons ceux de mystes et d'époptes : le tout contrairement aux lois et aux cérémonies instituées par les Eumolpides, par les hérauts et par les prêtres d'Éleusis. » Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 26.

il s'écria : *Je lui ferai bien voir que je suis vivant.* En effet, il suggéra aux Spartiates d'envoyer des secours à Syracuse, et de s'élever ainsi au rang de puissance maritime, pour s'opposer à la politique constante de Thémistocle, de Cimon et de Périclès; il leur conseilla même de fortifier Décélie, place très-voisine d'Athènes, de soulever contre elle les alliés et de se mettre d'accord avec les Perses, ce qu'ils exécutèrent : tant le perfide sut être funeste à sa patrie! Il avait cela de particulier que, dans quelque pays qu'il fût, il imitait avec la plus grande facilité les mœurs et le caractère des personnes avec lesquelles il se trouvait : on le vit tour à tour, se livrer, en Ionie, aux délices et à l'oisiveté; en Thrace, monter à cheval et s'adonner à l'ivresse; rivaliser, chez le satrape Tissapherne, de luxe et de magnificence avec les Perses les plus somptueux, et se montrer, à Sparte, sobre, laborieux, austère. Il ne sut pourtant contenir si bien ses vices qu'il ne déshonorât la couche du roi Agis, et n'eût l'audace de s'en vanter. Agis, pour se venger, le rendit suspect aux principaux citoyens, ce qui l'obligea, pour échapper à la mort, de se réfugier chez les Perses.

Athènes se trouvait alors sans flotte, sans alliés, et le trésor était vide; elle avait perdu quarante mille hommes, deux cent quarante gros navires en Sicile, deux cents dans l'Hellespont, autant en Égypte, et dix mille hoplites dans le Pont; elle se voyait donc au bord du précipice; mais, d'un côté, sa prodigieuse activité, de l'autre, la lenteur de Sparte, lui permirent de se relever. Un conseil, élu parmi les anciens, fut chargé de reviser les décisions du peuple dont la toute-puissance avait causé tant de maux; de nouveaux armements furent préparés, et l'on vit apparaître cette grandeur que déploient d'ordinaire dans les revers les États démocratiques. Malheureusement, le pays était déchiré par les dis-
sensions que fomentait le parti d'Alcibiade ; réfugié près de Tis- 422.
sapherne, satrape de Sardes, il acquit ses bonnes grâces par son
genre de vie efféminé et magnifique. Repentant ou vindicatif, il
chercha à le rendre hostile aux Spartiates et à le rapprocher des
Athéniens, en lui représentant qu'il était dans l'intérêt de la Perse
de maintenir les Grecs divisés et en équilibre, pour qu'ils ne pus-
sent entreprendre des expéditions au dehors; il entretenait en
même temps des relations avec l'armée athénienne, campée de-
vant Samos, et lui annonçait que Tissapherne secourrait certaine-
ment Athènes, dès qu'il n'aurait plus affaire à une multitude in-
sensée, mais à un petit nombre d'hommes éclairés.

Son plan lui réussit. Une faction, qui avait pour chefs [illegible]

Pisandre, l'éloquent Théramène, l'intrépide Phrynichus et surtout l'adroit Antiphon, parvint, par la crainte, la persuasion et la ruse, à renverser la démocratie; un conseil supérieur, composé de quatre cents citoyens, fut alors institué et investi du droit de faire la paix et la guerre, et de prendre toutes les mesures qu'il croirait nécessaires au bien public.

Conseil des Quatre-Cents.

Le peuple s'aperçut trop tard de son imprudente concession, lorsqu'il vit les Quatre-Cents devenir des tyrans, supprimer le sénat, s'entourer de satellites, se débarrasser, par le poignard ou des tracasseries, de ceux qui osaient s'opposer à leurs actes, et se refuser au rappel des bannis, dans la crainte d'être opprimés par l'influence d'Alcibiade. Beaucoup de citoyens quittèrent donc leurs foyers et se réunirent au camp de Samos, où ils prévinrent les esprits contre ces innovations, en affirmant surtout que les Quatre-Cents voulaient à tout prix la paix avec Sparte. Thrasylle et Thrasybule, vaillants capitaines athéniens, se rendant les interprètes du vœu général, déclarèrent que tout ce qu'on avait fait à Athènes était nul, et qu'il fallait rétablir la démocratie; ils ne répondirent aux ambassadeurs envoyés par les Quatre-Cents que par l'injonction de se démettre sur-le-champ de leur pouvoir usurpé. Supposant tout de suite qu'Alcibiade, qui s'était vu trahi par le parti aristocratique, ne demanderait pas mieux que de contribuer à sa ruine, ils le ramenèrent en triomphe de Magnésie au camp de Samos, dont ils lui remirent le commandement suprême.

Athènes ne dut pas même à cette tyrannie momentanée le seul bienfait qu'elle produise d'ordinaire, l'anéantissement des factions; leur fureur s'était plutôt accrue et le sang coulait. Si la flotte péloponésienne eût attaqué la ville en ce moment, celle-ci aurait eu d'autant moins de chances de salut que l'ennemi avait reçu les renforts des Phéniciens, et qu'on attendait ceux de la Perse. Le découragement parvint à son comble lorsque cette flotte eut battu celle des Athéniens près d'Érétrie, et que, par suite, l'Eubée se fut révoltée. Bientôt un décret ordonna qu'Alcibiade fût rappelé et purgé de l'anathème dont il avait été frappé; du reste, ses bons offices avaient déjà détourné Tissapherne d'envoyer des secours aux Péloponésiens. La tyrannie des Quatre-Cents fut abolie après quatre mois d'existence, les institutions de Solon remises en vigueur, et tout salaire supprimé à ceux qui rempliraient une charge publique.

Rappel d'Alcibiade.

410.

A ce moment, Alcibiade brille de son plus grand éclat, et l'Hellespont voit les Athéniens vainqueurs dans trois batailles successives. Les Spartiates, qu'ils défont sur mer et sur terre, à Cyzique,

leur demandent la paix et ne peuvent l'obtenir. Heureux par tant de succès, les Athéniens affermissent leur domination sur les Ioniens et sur les Thraces, en s'assurant même la possession de Byzance. La plus grande part dans ces victoires était avec raison attribuée à Alcibiade, qui en peu de temps avait, disait-on, pris ou détruit deux cents galères. Il revint à Athènes, le front chargé de lauriers 407. et justifié par la victoire ; mais son retour, qui eut lieu le jour néfaste des Plyntéries, fêtes dans lesquelles les prêtres lavaient avec mystère la statue de Pallas, fut considéré comme un augure sinistre pour sa nouvelle expédition.

Lysandre. Les Doriens lui opposèrent pour adversaire Lysandre, de la race des Héraclides, qui joignait à la rudesse spartiate l'esprit délié des autres Grecs, n'était pas moins bon politique que vaillant guerrier, et faisait indifféremment usage de la force ou de la perfidie. Son mot favori : *On attrape les enfants avec des jouets et les hommes avec des parjures*, rappelle ce diplomate moderne qui disait que la parole avait été accordée à l'homme pour déguiser sa pensée. Huit cents Milésiens se rendirent à Lysandre, sur la foi d'un serment, et il les fit égorger. Servile envers les orgueilleux Asiatiques, il prenait sa revanche en se montrant hautain jusqu'à l'arrogance avec les siens; dans la Perse, il attisait le feu des discordes, afin que le sang versé affaiblît d'autant l'ennemi, et, en Grèce, il se livrait à toutes les iniquités qu'il pouvait commettre impunément.

L'armée que les Péloponésiens s'étaient hâtés de réunir de nouveau après la bataille de Cyzique s'était amollie par son contact avec les Perses à Éphèse ; car les descendants de Léonidas, liés étroitement avec les Perses, avaient adopté, pour base de leur politique, de conserver l'amitié tantôt de Tissapherne, tantôt d'Artabaze, tantôt de Cyrus, le dernier fils de Darius Nothus. Ce jeune homme, âgé de seize ans, était venu gouverner l'Asie Mineure, déployant beaucoup d'habileté et d'intentions droites. Le rusé Lysandre eut l'art de gagner ses bonnes graces ; il le courtisait avec assiduité, admirait les jardins qu'il plantait de ses propres mains, et, par cette adroite séduction, il sut l'amener à favoriser les Spartiates et à augmenter de trois à quatre oboles la paye que leurs hommes de mer (1) recevaient du roi de Perse. Les Athéniens, au lieu

(1) Les négociations qui eurent lieu alors nous apprennent que l'on donnait chaque mois 90 oboles par tête aux soldats, c'est-à-dire trois oboles par jour ou une demi-drachme, et 108 mines par vaisseau ; ce qui indique que chaque vaisseau était monté par 210 hommes. La flotte, qui comptait à cette époque 90 voiles, portait donc 21,600 hommes. Voir Thucydide, VIII, 29.

de monter eux-mêmes leurs navires, stipendiaient des mercenaires. au prix de trois oboles par jour, somme égale à celle qui, dans leur ville, suffisait à l'entretien d'un homme pauvre. Alcibiade avait même fait diminuer cette solde, de sorte que beaucoup de marins désertèrent pour s'enrôler sur la flotte péloponésienne, où l'on payait presque le double. Sur ces entrefaites, Lysandre attaqua les Athéniens dans les eaux de Samos et leur fit éprouver une défaite.

406. Il n'en fallut pas davantage pour discréditer Alcibiade; destitué du commandement, il s'exila de lui-même sur les côtes de Thrace ; on mit alors à la tête de l'armée dix généraux, au nombre desquels était Conon, qui, par la suite, acquit une grande célébrité.

A la même époque, Lysandre, dont l'année légale était expirée, avait dû résigner le commandement à Callicratidas, général d'une haute habileté, mais dont les mœurs d'une austérité antique le rendaient peu agréable aux Spartiates de son temps. Lysandre, qui omentait les mécontentements, le desservit près de Cyrus, et ce prince refusa de le recevoir. *Il boit*, répondirent les courtisans quand Callicratidas demanda audience. — *N'importe*, reprit le Spartiate; *j'attendrai qu'il ait fini*.

On n'épargna pas les railleries à cette candeur, qui parut de la rusticité; il s'éloigna donc de Cyrus en déplorant les misères de la Grèce réduite à mendier le secours des étrangers. Ne se fiant plus alors qu'à sa seule valeur, il investit Méthymne et s'en empara; puis il vainquit Conon devant Mitylène et l'assiégea dans le port. Cyrus, ayant appris à mieux connaître Callicratidas et regrettant ses mauvais procédés à son égard, lui fit passer des subsides abondants; mais les Athéniens accoururent avec la flotte alliée et battirent, aux îles Arginuses, près de Lesbos, la flotte spartiate : la défaite de Callicratidas fut suivie de sa mort. Comme on invitait ce général à éviter la rencontre de forces si supérieures aux siennes, il répondit que Sparte pourrait équiper une nouvelle flotte, au cas où elle perdrait celle qu'il commandait; mais que, son honneur une fois perdu, rien ne pourrait le lui rendre. Il oubliait que, si dans l'un des plateaux de la balance se trouvait son honneur, l'autre portait le salut de sa patrie.

Bataille des Arginuses.

Une partie de la flotte athénienne fut envoyée contre celle qui bloquait Conon devant Lesbos; le reste alla au secours des bâtiments endommagés qui couraient le danger de couler bas, et eut mission d'ensevelir les morts. Mais, lorsque la première escadre arriva, les Spartiates avaient déjà pris le large, et la tempête em-

pêcha l'autre d'accomplir son pieux office. La flotte revint donc à Samos ; Athènes, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, accusa les généraux d'attentat religieux, et six d'entre eux furent condamnés à mort par le jugement le plus inique, et malgré les protestations de Socrate. Les malheurs qui frappèrent Athènes dans la suite semblèrent un châtiment de ce méfait public. 406.

La défaite que les Spartiates avaient éprouvée leur fit sentir la nécessité des services de Lysandre ; il reparut donc à la tête de leur flotte, aimé des soldats et riche des subsides de Cyrus. Il fit voile pour l'Hellespont, désireux de se mesurer avec les Athéniens. Quoique exilé, Alcibiade vint, au risque de sa vie, avertir ses concitoyens du péril qui les menaçait ; ils ne l'écoutèrent point, et leur flotte, surprise dans les eaux d'Égos-Potamos, essuya une déroute complète. Trois mille prisonniers furent égorgés par le vainqueur ; au nombre de ces prisonniers se trouva Philoctète, qui, dans la confiance de la victoire, avait proposé de couper la main droite à tous les Péloponésiens que l'on prendrait. Lysandre, lui ayant demandé quel traitement il croyait mériter, obtint pour réponse : *Celui que nous t'aurions fait subir à toi-même, si nous avions été vainqueurs.* Défaite d'Égos-Potamos. 405.

Ce fut ainsi qu'Athènes perdit l'empire de la mer, qu'elle avait conservé soixante-douze ans. Ses alliés rivalisèrent d'empressement pour faire leur soumission à Sparte ; quelques-uns, qui hésitèrent, y furent contraints par la force. La garnison laconienne, qui jamais n'était sortie de Décélie, vint alors assiéger Athènes, devant laquelle arriva bientôt Lysandre avec la flotte, et dans tout l'orgueil de la victoire. Les Athéniens se défendirent six mois avec une inexprimable valeur ; mais ils n'avaient pas même la paix dans leurs murs, où Théramène et les débris des Quatre-Cents songeaient moins à sauver la patrie qu'à faire triompher l'aristocratie. Les alliés du Péloponèse voulaient que la ville fût rasée jusqu'aux fondements ; Sparte consentit à lui accorder des conditions aux termes desquelles les fortifications du Pirée et les murailles qui le réunissaient à la cité, seraient démolies ; les Athéniens devaient en outre livrer toutes leurs galères, à l'exception de huit, renoncer à toutes les prétentions sur les autres villes, révoquer la sentence d'exil prononcée contre les partisans des institutions aristocratiques, marcher à la suite de Sparte dans toute guerre offensive ou défensive, et recevoir d'elle la forme de son gouvernement. Ces conditions étaient aussi dures qu'inévitables. Le jour anniversaire de la bataille de Salamine, Athènes ouvrait ses portes à l'ennemi, et le voyait renverser ses murailles, 404. Prise d'Athènes. Septembre.

incendier sa flotte ; c'en était fait pour elle des triomphes et des fêtes.

Telle fut, après vingt-sept années, la fin de la guerre du Péloponèse ; avec elle finit aussi la grandeur d'Athènes, sur laquelle nous arrêterons encore un moment nos regards avant de suivre le cours des événements.

CHAPITRE XIV.

DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE D'ATHÈNES.

La Grèce, une fois sortie de la lutte contre la Perse, avec le sentiment entier de ses propres forces, développa largement ses institutions, qui, dans leurs immense variété, avaient toutes pour but la liberté, l'action, le perfectionnement de la vie individuelle et publique.

Économie politique.

Il serait avantageux de connaître les constitutions de tous les États grecs, d'autant plus que la vie publique s'y confondait avec la vie privée, dans l'intérêt commun. Les États se composaient de la cité avec son territoire, et, par suite, les constitutions étaient municipales ; ils ressemblaient donc aux républiques italiennes du moyen âge plutôt qu'aux royaumes modernes. Tous étaient libres, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas une personne qui ne fût soumise à la juridiction du peuple ; l'État n'était pas une grande machine mue par une volonté unique, mais un individu moral vivant par lui-même, et dont les forces propres déterminaient le mouvement. Il était donc de suprême importance de développer ces forces dans les particuliers comme dans l'État.

Les abus deviennent plus vexatoires dans les petits États, qui, dès lors, regardent les institutions régulières comme le fait capital. Les Grecs, en effet, se les procurèrent de bonne heure, et avant que les questions politiques fussent discutées au point de vue spéculatif ; c'est donc le caractère pratique qui prédomine dans leurs législations.

Selon leurs idées, la commune est un être qui veut se gouverner lui-même. Aussi, loin de chercher les formes de cette souveraineté dans les formes constitutionnelles, ils ne voulurent pas même détruire les institutions antérieures ; les constitutions et les chartes modernes ne rappellent donc pas le système politique des Grecs, qui admettait, au contraire, tout ce qui regarde la vie privée et se fonde sur l'éducation et l'instruction.

La souveraineté réside dans tous les citoyens ou dans certaines classes. Dans les démocraties, tous participaient également à l'assemblée des citoyens et aux droits de juridiction ; nous n'examinons pas si les pauvres en étaient exclus. Dans les États aristocratiques, ce droit était héréditaire, comme dans certaines familles de Sparte, ou plus souvent commun à tous les nobles et aux riches. Les richesses consistaient toujours en biens-fonds, d'autant plus que l'industrie était dans l'enfance ; on s'étudiait à prévenir leur accumulation dans les mains d'un petit nombre.

Le droit de cité, qui avait une grande importance, était déterminé par des lois précises ; tantôt il suffisait d'avoir reçu le jour d'une mère citoyenne, tantôt d'une mère et d'un père citoyens, tantôt il fallait jusqu'à deux ou trois générations (1). On était plus facile à l'égard des colonies, et d'autres villes obtenaient ce titre pour des masses d'habitants ; mais parfois, dans les colonies, les citoyens se divisaient en tribus à l'exemple de la métropole, ce qui faisait naître des troubles.

A Sparte et dans la Crète, d'origine dorique, les habitants de la ville se considéraient comme supérieurs à ceux de la campagne ; il n'en était pas ainsi ailleurs. Les citoyens se classaient selon l'origine, c'est-à-dire la tribu, ou selon le district qu'ils habitaient, ou bien selon les richesses, c'est-à-dire selon qu'ils combattaient à pied ou à cheval.

Les assemblées étaient partout constituées d'après cette division ; la législation, le choix des magistrats et la juridiction suprême regardaient les assemblées générales. Afin d'empêcher que la multitude y prévalût, on introduisit dans quelques-unes le système représentatif ; mais ce système ne pouvait se développer dans des constitutions municipales. On aima mieux attribuer les plus graves affaires à un corps supérieur (conseil, βουλή), périodiquement élu ou composé de vieillards (γερουσία). Les magistrats chargés du pouvoir exécutif devaient rendre compte au peuple de leur administration. Les conditions d'éligibilité étaient de nature différente ; mais, comme l'exercice des magistratures était onéreux, elles devinrent presque un privilége des riches.

La juridiction n'était pas distinguée par la constitution ; elle variait selon les pays, au point qu'il n'est pas toujours possible d'en apercevoir la raison. Les causes étaient publiques (γραφή) ou civiles (δίκη) ; Platon dit : « Si un particulier, lésé par

(1) « Dans les bons États, on n'accorde pas le droit de cité aux artisans » Ἡ δὲ βελτίστη πόλις οὐ ποιήσει βάναυσον πολίτην. ARISTOTE, *Polit.*, III, 5.

« un autre, porte plainte à un juge, c'est une cause civile ; « il y a cause politique si l'on croit que l'État a été outragé « par quelqu'un. » Mais, comme les rapports du citoyen avec l'État variaient, et que les cas particuliers devenaient des précédents légitimes, il était difficile de les discerner : dans les affaires civiles, l'accusation ne pouvait venir que de la partie civile ; dans les causes politiques, tout individu avait le droit de la porter.

Les tribunaux, dans les démocraties, étaient nombreux ; les juges : répondaient *coupable, non coupable*. Quant à la peine, si la loi ne l'avait pas déterminée, on la faisait établir par le coupable, et le tribunal décidait. Parmi tant de tribunaux, on ne savait pas toujours, comme aujourd'hui en Angleterre, quel était le compétent.

Nous nous arrêterons principalement sur Athènes, parce que nous connaissons mieux son histoire et ses grands écrivains ; parce qu'elle est, en outre, la cité la plus mémorable de l'antiquité, excepté Rome, plus grande qu'elle sans doute, mais qui n'a pas les mêmes droits à nos sympathies.

L'Attique, péninsule triangulaire dans la mer Égée, sèche et montueuse, avait à peine trente-six myriamètres carrés de superficie ; elle s'étendait du cap Sunium au fleuve Cithéron, qui la séparait de la Béotie. Le Céphise la divisait en deux parties, l'occidentale et l'orientale ; mais ordinairement on y distinguait les hautes terres au nord, appelées Diacrie, le territoire maritime ou Paralie, la plaine ou Pédion; il faut y comprendre Salamine et Égine. L'agriculture, l'éducation des animaux, l'exploitation des mines et des carrières de pierre, étaient pour l'Attique des sources de richesses (1).

L'agriculture, premier élément de richesse, était protégée par la loi, qui défendait l'exportation des grains, des figues, de l'huile et du vin. Le travail, fait par les esclaves, coûtait très-peu. Rien n'indique qu'une balance générale du commerce, telle que l'ont imaginée quelques modernes, leur fît exclure certains produits, et favoriser les fabricants au détriment des agriculteurs, ou *vice versa;* mais les circonstances semblaient justifier toute espèce d'entraves, les gouvernements antiques, avec leur liberté si vantée, ne s'étant pas proposé pour but la garantie des personnes et des propriétés. Aussi, dans les nécessités publiques, avait-on recours au monopole; l'entrée et la sortie des denrées étaient réglées selon les convenances. On prohibait l'exportation du bois, de

(1) Boeck, *Économie politique d'Athènes* (allemand).

la cire, des cordages, du goudron, des outres, de tout ce qui servait à l'armement des vaisseaux; la vente des armes à l'ennemi était punie de mort.

On établissait des douanes plutôt pour se faire un revenu que pour favoriser l'industrie nationale; en général, il était permis d'exporter les matières brutes, bien que, dans certaines circonstances, on défendît celle des produits les moins abondants; de même, par haine de l'ennemi, on prohibait l'introduction de quelques autres articles de commerce.

D'autres lois opposaient au commerce des obstacles de toute nature : il y avait des taxes sur certaines marchandises; il était défendu d'arracher les oliviers; les métèques ou étrangers ne pouvaient posséder ni maison, ni fonds de terre, ni vendre sur le marché public sans une autorisation particulière; on ne pouvait prêter d'argent sur un vaisseau qui n'avait pas apporté à Athènes du froment ou des denrées.

Athènes recevait des côtes de la Méditerranée des grains, des vins, du fer, du bronze; du Pont-Euxin, de la Thrace et de la Macédoine, du bois de construction, du goudron, des cordes, du cuivre; de la Phrygie et de Milet, de la laine et des tapis. Elle donnait en échange les objets sortis de ses fabriques, les produits et les huiles de son sol; en outre, elle transportait les vins qu'elle allait prendre sur les côtes et dans les îles de la mer Égée. Les navires marchands étaient si vastes qu'ils pouvaient contenir quelquefois jusqu'à 300 personnes, outre la chiourme, les esclaves et le chargement.

Solon avait déclaré l'argent marchandise; l'intérêt n'en était donc fixé par aucune loi. Son taux ordinaire s'élevait à une drachme par mine chaque mois; il fut parfois fixé au triple : on regardait donc comme honnête l'usure de dix ou douze pour cent. Les intérêts maritimes, outre le gage du prêt, s'élevaient jusqu'à trente-six; ils étaient en proportion des risques, de la durée, de la valeur du capital. Les lois étaient favorables aux créanciers et rigoureuses pour les débiteurs; elles punissaient de mort la soustraction d'un gage. Il y avait des banques où l'on déposait le numéraire et les billets, et l'une d'elles rapportait à Pascon un revenu net de cent mines (1), ou 10,000 francs par an. Comme le crédit

(1) L'obole vaut 15 centimes; la drachme, 93; la mine, 92 francs; le talent, 5,560.

La proportion de l'argent à l'or est environ de 1 à 10. Les monnaies d'or étaient fort rares, et l'on n'en connait de réelles que les statères, valant 18 fr. 53; il en reste beaucoup en argent.

était rare, les cautions qui duraient un an, se multipliaient à l'infini. Les dettes civiles n'engageaient pas la personne. Nous apprenons, par les harangues de Démosthène et les récits des historiens, que l'on connaissait, à la bourse du Pirée (λέσχη), les assurances, les lettres de change et même la monnaie fictive.

Il existait des dépôts publics de grains que l'on revendait au peuple à bas prix, et que l'on donnait souvent aux frais du trésor ou de quelques citoyens riches. On trouve l'inscription des dettes et les hypothèques dans plusieurs cités de la Grèce, mais non pas dans l'Attique, où, pour indiquer les biens engagés, on se servait de tables de pierre, sur lesquelles on gravait le nom du débiteur, celui du créancier et le montant de la somme.

Les prix étaient de beaucoup inférieurs à ceux de nos jours, attendu la rareté du numéraire, l'abondance des produits et le défaut de communications avec les pays lointains; ce qui rendait la concurrence plus grande entre les producteurs, et la diminuait entre les consommateurs. On a supposé que les prix d'alors équivalaient au dixième de ceux du siècle dernier. Sur cette donnée, calculons les revenus d'un Athénien.

Le capital de 100,000 fr., à un franc par mois, produisait un revenu annuel de 12,000 fr. Mettons 10,000, parce que, sans doute, les fermages, les loyers et les autres emplois de l'argent ne rendaient pas autant; mais cette somme suffisait pour satisfaire des jouissances et des besoins qui en exigent 100,000 aujourd'hui. Supposons le calcul exagéré; il n'en sera pas moins vrai qu'on se procurait alors, avec la même somme, un plus grand nombre d'objets.

Le taux des salaires était très-bas à cause du nombre des esclaves et des métèques. La journée d'un paysan, d'un jardinier, d'un porte-faix, valait 4 oboles. Le fret d'un navire, d'Athènes à Égine, coûtait 60 centimes; pour la moitié, on avait un bain. Quant aux artistes, aux musiciens et aux acteurs, c'était par mines et talents qu'on les payait.

Un hectare de terre se vendait 555 francs ; les maisons, de 3 à 120 mines; un esclave, d'une demi-mine jusqu'à 10, prix de caprice : aussi l'argent employé à l'achat des esclaves produisait-il 15, 30 pour 100, et même davantage. Un cheval, selon Isée, coûtait 275 fr.; il évalue 100 chèvres, 60 brebis, un cheval et quelques meubles 30 mines, c'est-à-dire 2,748 fr.

Les habitants de l'Attique consommaient annuellement trois millions de médimnes de grains, et le pays n'en produisait que deux millions. Le médimne (équivalant à 51 litres 7 décilitres)

coûtait en Sicile 61 centimes ; mais, dans l'Attique, au temps de Solon, il valait déjà une drachme, et Aristophane l'évalue à trois, Démosthène à 5 ou 6. Le vin se payait en moyenne 4 drachmes le métrète (39 litres) ; mais celui de Chios, au temps de Socrate, se vendait 91 fr., et l'huile 33 fr., à cause de la grande consommation.

Les Athéniens, à cause de la frugalité de leur table, étaient appelés μικροτράπεζοι. Les riches ne faisaient par jour qu'un seul repas, à midi ou au coucher du soleil ; les autres, deux. Un banquet splendide coûtait de 100 à 200 fr.

Les hommes s'habillaient de laine, et les femmes de lin ; pour 10 drachmes, on avait une exomide, vêtement populaire ; pour 12, une chlamyde : mais on payait à prix d'or les étoffes de byssus. On déployait un grand luxe dans la chaussure ; la commune de femme coûtait 2 drachmes, et 8 celle d'homme. Les parfums entraînaient de grandes dépenses ; ceux de première qualité se payaient de 450 à 900 fr. le cotyle (environ 10 litres.)

Tout calculé, une famille athénienne, composée de quatre personnes libres, pouvait vivre, en limitant ses dépenses au strict nécessaire, avec 1 franc et 10 centimes par jour ; Socrate, selon Xénophon, ne dépensait pas davantage. L'existence aisée commençait au-dessus de 650 fr. par an, et la dépense des riches s'élevait à 26,000 et plus.

Les anciens ne réduisirent pas en science la production et la distribution des richesses ; ils n'y virent qu'un simple fait abandonné aux efforts individuels, et n'y cherchèrent point de principes généraux. La plupart des philosophes déclaraient l'argent chose nuisible, et, loin d'enseigner à l'acquérir et à faire des épargnes, ils en prêchaient le mépris. Ils visaient à rendre les États forts par la vertu, plutôt que riches par l'industrie. Platon Aristote et Xénophon sont les seuls qui touchent à cette partie de la science politique. Xénophon, dans ses *Économiques*, se montre plus philosophe qu'homme d'État ; ayant moins pour but l'économie que la morale, il vante l'agriculture parce qu'elle donne de la vigueur au corps, blâme les arts parce qu'ils énervent, et croit la guerre un droit sans limites (1) : doctrine si commune à tous les païens

(1) Le livre de Xénophon sur les *Revenus d'Athènes*, serait précieux s'il disait ce qui était ; mais, au contraire, il se plaît à suggérer ce qu'il faudrait établir. Il conseille d'augmenter le nombre des esclaves, surtout pour creuser les mines. Si la république, dit-il, en avait 10,000, elle gagnerait cent talents par an ; il veut que ceux de l'État portent une marque particulière, et qu'on punisse les individus qui les achèteraient ou les vendraient.

qu'Aristote considère la victoire comme le résultat nécessaire de la vertu, et que Cicéron fait du désir de commander un motif légitime de guerre. Platon, s'élevant au-dessus de ces maximes, proclame la justice éternelle ; à ses yeux, le but du législateur est de rendre le pays heureux en le poussant à la vertu, car il ne saurait l'être sans une piété sincère et une obéissance parfaite. Posant en principe que l'intérêt réciproque rapproche les hommes et les oblige à coordonner leurs efforts, il en déduit la division du travail (1). La liberté est l'unique encouragement qu'il réclame pour le commerce : belles lueurs de vérité, que l'on voit avec regret mêlées à la communauté des femmes, à l'esclavage, à l'infanticide, comme moyen d'obvier à l'excès de la population.

Pour Aristote, la richesse est l'abondance des choses mises en œuvre par le travail domestique ou public. Il devina la statistique lorsqu'il dit que, pour régler l'importation et l'exportation, il faut connaître combien il se consomme, et quels traités il convient de faire avec ceux à qui l'on a recours. Il admet la guerre comme un moyen naturel d'acquérir, la comparant à une chasse d'hommes qui, nés pour obéir, se refusent à la servitude : il semble, ajoute-t-il, que la nature ait imprimé le sceau de la justice à de semblables hostilités.

Esclaves. L'horrible plaie de l'esclavage se laisse apercevoir à travers le manteau pompeux dans lequel se drape l'antiquité. Il y avait dans l'Attique trois cent cinquante mille esclaves contre vingt mille citoyens : proportion démesurée, et que nous voudrions croire fausse pour l'honneur de l'humanité, si les raisonnements opposés avaient la moindre valeur ; mais on comptait aussi quatre cent soixante mille esclaves à Corinthe, quatre cent soixante mille à Égine, et, selon Athénée, l'Arcadie en contenait trois cent mille (2). Les divers États de la Grèce pouvaient, à eux tous, en réunir vingt

(1) Xénophon montre qu'il a eu une idée de la subdivision du travail, lorsqu'il dit dans la Cyropédie, liv. VIII, ch. II : « Dans les petites villes, le même homme fait des lits, des portes, des charrues, des tables ; souvent aussi il fait encore la maison, s'estimant heureux quand il trouve assez de gens qui l'occupent pour lui faire gagner sa vie ; or il est impossible que l'ouvrier qui travaille en plusieurs genres réussisse également bien dans tous. Au contraire, dans les grandes villes, où une multitude d'habitants ont les mêmes besoins, un seul métier suffit pour nourrir un artisan ; souvent même ne fait-il pas ce métier dans son entier, car l'un fait des chaussures d'hommes, et un autre celles de femmes. Tel gagne sa nourriture à coudre des brodequins, tel autre à les tailler ; celui-ci fait des vêtements neufs, celui-là les raccommode. L'homme qui s'applique constamment à un même ouvrage doit, de toute nécessité, réussir à le faire parfaitement. »

(2) ATHÉNÉE, VI, 20, 103. Schol. de Pindare, Olymp. III ; Bœck, VI, 42.

millions : États libres qui tenaient sous le joug six fois autant d'indigènes vaincus ou d'esclaves achetés qu'ils renfermaient de citoyens !

Nous avons donné la conquête pour origine de la servitude ; mais, lorsque les Hellènes soumirent les peuples qui les avaient précédés, ils trouvèrent établies des inégalités politiques, produit de conquêtes antérieures. De là naissaient différents degrés dans l'esclavage. On rencontre chez les Doriens une classe non assimilée pour les droits à la population dominante, mais qui s'en rapproche sous beaucoup de rapports. On les appelait sujets (ὑπήκοοι), campagnards, forains (χωρῖται), voisins (περίοικοι) ; c'étaient probablement des Achéens, qui, s'ils n'entraient pas dans la société politique des citoyens, avaient une existence propre, une espèce de nationalité subalterne (1), une certaine participation à l'assemblée publique, puis des communes particulières, et enfin, dans quelques lieux, le droit de propriété, qui était un des droits les plus essentiels de la liberté civile (2).

Néanmoins, ils ne jouissaient pas, comme les citoyens, de tout le bénéfice des lois (ἰσονομία) ; leurs terres payaient l'impôt, et l'éducation héroïque leur était interdite. Ils restaient pourtant Grecs libres, même aux yeux de leurs maîtres ; ils n'étaient pas exclus des jeux Olympiques, et si la rigide constitution dorique ferma toujours la cité aux Périèques, ils y furent admis dans d'autres lieux. Dans tout le pays ou dans quelque canton spécial, ils vivent épars sur la terre qu'ils ne peuvent posséder, et dont ils ne peuvent se détacher, cultivant à des conditions déterminées la propriété du conquérant. Tyrtée, poëte dorique, les compare à des bêtes de somme succombant sous la charge et les coups (3). L'invasion d'une armée ennemie les déterminait à se soulever ; de là, des précautions féroces pour les contenir.

Le revenu de la terre qu'ils cultivaient était fixé une fois pour toujours (4). A la différence des esclaves domestiques, entièrement abandonnés au maître, ils ne pouvaient être mis à mort sans jugement, ni vendus hors du territoire. A Sparte, en Crète, et peut-être

(1) Müller, *Die Dorier*, tome II, p. 22-30.

(2) Müller croit que les Périèques de Sparte possédaient les deux tiers du territoire lacédémonien.

(3) *Frag.*, page 68.

(4) ATHÉNÉE, XIV ; Ephore ap. Strabon, VIII, p. 365. — Müller assigne à Sparte 82 médimnes pour chaque héritage (κλῆρος) sur chacun desquels étaient sept familles d'ilotes. DORIER, tome II, p. 35. Bœck le porte à un sixième du roduit.

dans les autres sociétés les plus aristocratiques, ils figuraient dans l'armée comme fantassins, soit pour servir leurs maîtres ou les retirer de la mêlée s'ils étaient blessés ou morts ; ils servaient encore comme soldats armés à la légère (ψιλοὶ), et, en Thessalie, comme cavaliers.

Les esclaves subissaient des traitements plus ou moins rigoureux dans les différents pays ; on les traitait d'une manière déplorable dans la Thessalie et dans la Laconie, et moins durement que partout ailleurs dans l'Attique. Solon, en effet, y avait pourvu dans ses lois : il avait privé les maîtres du droit de tuer leurs esclaves, et défendu même de les battre en temps de guerre ; ils pouvaient, en cas de mauvais traitements, se réfugier dans le temple de Thésée. Cependant le maître pouvait les mettre aux fers, les condamner à tourner le moulin, les employer à tout genre de service, quelque vil ou infâme qu'il fût. Mal nourris, appréciés seulement d'après ce qu'ils produisaient, il leur était interdit de boire du vin, d'user de parfums, d'assister à certains rites religieux, de prêter témoignage. Ils portaient des cheveux ras, une camisole courte, et n'avaient d'autre nom que celui de leur pays ; plus tard il leur fut accordé d'avoir des noms propres, à l'exception toutefois de ceux d'Harmodius et d'Aristogiton.

Il se faisait un commerce très-actif de ce bétail humain, qui se vendait au prix de trois cents drachmes par tête, le cinquième de celui d'un cheval. Tombait-on au pouvoir des pirates, on était vendu, à moins que des amis ne fournissent la rançon. Platon fut ainsi racheté moyennant mille drachmes ; Diogène resta esclave, et Xénocrate fut vendu pour n'avoir pu payer la taxe comme étranger. Un peu plus tard, à Déla en Cilicie, on vendit jusqu'à dix mille esclaves dans un jour, pour le service des citoyens de Rome (1).

Euphron, tyran de Sicyone, ayant été assassiné, on fit valoir, pour la défense de ses meurtriers, qu'il abusait de son autorité au point, non-seulement d'affranchir les esclaves, mais de les élever même au rang de citoyens (2).

Aristote, guidé par la logique, trace la véritable ligne de démarcation entre la liberté et la servitude, en appelant les esclaves une propriété animée, des instruments plus parfaits que les autres, qui diffèrent d'ailleurs du citoyen autant que le corps diffère de l'âme, et la brute de l'homme (3). Platon lui-même refuse à l'esclave jus-

(1) STRABON.
(2) XÉNOPHON, *Helléniques*, VII.
(3) XÉNOPHON, *Politique*, I, ch. 2, § 4 et 13 ; *Morale*, VIII, ch. 2, § 11.

qu'au droit de la défense naturelle ; néanmoins, entraîné par le sentiment, il recommande de le traiter comme un ami malheureux. Il est vrai que quelques sages élevaient dès lors la voix en faveur de l'humanité ; mais leurs noms ne nous ont pas même été conservés, et nous ne sommes instruits du fait que par les réfutations du Stagirite (1). Nous voyons, au contraire, par les harangues de Démosthène (2), que Callistrate et Olympiodore mettaient à la torture l'esclave d'un citoyen dont ils héritaient, sur la simple supposition que le défunt avait caché de l'argent. Eschine, dans une affaire où manquaient les témoins, demande qu'on applique les esclaves à la torture pour leur faire déclarer seulement si tel individu est sorti de sa maison durant la nuit : il raconte lui-même (3) que Pitalque, esclave public et bateleur, vit entrer dans son habitation plusieurs citoyens qui jetèrent ses meubles dehors, le lièrent à une colonne et le battirent jusqu'à ce que des voisins fussent accourus pour le délivrer ; les coupables restèrent impunis, et leur victime obtint par grâce de se tirer saine et sauve du procès. Eschine, parlant dans cette circonstance du péché contre nature, dit ces paroles remarquables : *On s'étonnera peut-être de ce que le législateur l'ait prohibé même sur les esclaves ; mais, si vous y réfléchissez bien, vous reconnaîtrez qu'il l'a fait par rapport aux mœurs des citoyens. Peu lui importèrent les esclaves mais, pour déraciner un tel vice, il le défendit même envers eux* (4).

On comprend que l'existence de tant d'infortunés devait profondément altérer les relations domestiques. Quant aux relations publiques, combien les Athéniens ne devaient-ils pas mépriser les professions mécaniques, lorsqu'elles étaient abandonnées à des mains si abjectes ! Leur économie sociale différait donc essentiellement de la nôtre, fondée sur l'industrie.

Les domaines publics étaient évalués, à Athènes, à quarante mille talents en capital (5). La grande injustice par laquelle Solon Économie publique.

(1) Xénophon, *Politique*, liv. I, ch. II, § 3.

(2) Démosthène, *Plaidoyer contre Olympiodore.*

(3) Eschine, 1, 54, *Harangue contre Timarque.*

(4) Dans sa réplique, Démosthène, qui défendait Timarque, accusé de ce méfait, ne sait répondre autrement à Eschine qu'en lui demandant de produire les registres des percepteurs de la taxe mise sur ces infamies.

(5) Polybe, II, 62 : « L'estimation des terres, des maisons et de tous les biens de l'Attique ne monta pas à la somme de 6,000 talents. » Mais, ou le texte est altéré, ou il se trompe. Selon des documents positifs, on comptait dans l'Attique plus de 900,000 plèthres de terres cultivables, valant au moins 50 drachmes le plèthre, ce qui donne 7,500 talents. 10,000 maisons dans l'enceinte d'Athènes,

commença sa réforme en abolissant les dettes, dut rendre plus équitable la répartition des richesses; mais elles ne tardèrent pas à s'accumuler dans un petit nombre de mains. Les petites fortunes étaient celles qui n'atteignaient pas cinq talents; entre cette somme et quarante talents se trouvaient les fortunes moyennes; les grandes dépassaient cette limite, comme dans les familles des Nicias, des Hipponicus, des Callias, où l'on comptait jusqu'à deux cents talents.

Anciennement, chacun avait le nécessaire, et les propriétés étaient très-morcelées; mais, après Alexandre, les classes inférieures s'appauvrirent, et déjà, sous Antipater, on compte douze mille habitants qui n'ont pas deux mille drachmes de capital. Un gouvernement populaire dut naturellement accroître les institutions chargées de multiplier les secours, même sans la condition du travail. Il en était assigné aux citoyens infirmes, et Pisistrate en fit distribuer au guerriers mutilés; le nombre des pauvres ayant augmenté dans la guerre du Péloponèse, on donnait une ou deux oboles par jour (15-30 centimes) aux faibles et aux indigents.

Le peuple votait les lois de finances, dont l'administration était confiée aux cinq cents sénateurs, qui lui en rendaient compte; il est donc probable qu'ils tenaient un registre en règle de ce qu'ils avaient à payer. Les impôts réguliers s'affermaient, ce qui dispensait le gouvernement d'avoir des employés pour leur recouvrement. Les sommes perçues étaient versées dans les mains des trésoriers, un pour chaque tribu, et qui dépendaient d'un trésorier général, élu pour quatre ans par le peuple. On ne trouve rien qui ressemble à un budget, et l'on ne limitait pas les dépenses ordinaires, qui variaient selon les besoins, les caprices, les ressources; il y avait plus de régularité dans les revenus.

Revenus

Ces revenus de l'État consistaient d'abord en produits ordinaires, tels que ceux des domaines publics, des mines, des taxes sur l'industrie et sur la consommation, de la capitation sur les esclaves et sur les étrangers. Les marchandises payaient à l'en-

estimées dix mines chacune, font 1,600 talents; si l'on ajoute 400 talents pour édifices hors de la ville, on arrive, pour la propriété foncière des particuliers, à 9,500 talents, outre le domaine public. Que l'on y joigne la valeur du bétail, de 360,000 esclaves valant une mine chacun, la propriété mobilière, et l'on trouvera le chiffre de 30 à 40 mille talents, qui s'élèveront à 50 en comptant les domaines publics, l'armée, la flotte et le mobilier de l'État. On aura donc en tout 255 millions au lieu des 30 ou 40 donnés par Polybe. Selon des hypothèses plus larges, cette somme ne représenterait même que le revenu du capital.

trée et à la sortie le cinquantième de leur valeur, plus quelque chose pour l'entretien des ports, et aussi pour la douane, si on les y déchargeait ; un vingtième était perçu sur tous les objets importés ou exportés sur le territoire des alliés. Il paraît qu'annuellement, les propriétés publiques ne rapportaient pas plus de deux cent mille drachmes. Quant aux contributions directes, on ne connaissait ni l'impôt foncier ni l'impôt personnel. Seulement, chaque *métèque* ou étranger payait douze drachmes par an, et sa femme, six. La même taxe frappait quiconque, homme ou femme, faisait trafic de sa personne. Les esclaves payaient trois oboles par tête.

Les amendes et les confiscations étaient une seconde source de richesses ; cette dernière peine, si immorale, était la conséquence de toute condamnation à l'exil, au bannissement ou à la mort. L'Athénien qui épousait une étrangère, encourait une amende ; l'étranger qui épousait une Athénienne, était vendu, ainsi que ses biens, dont le tiers revenait au dénonciateur. On vendait également les métèques qui avaient usurpé l'exercice des droits de citoyen, qui ne payaient pas la taxe ou n'avaient pas de répondant. Aussi, dans Athènes, beaucoup de gens ne vivaient-ils qu'en procurant des confiscations, et, dans ce but, ils employaient contre les riches la ruse et la calomnie. On peut juger si les confiscations étaient fréquentes, en songeant à la quantité de citoyens que chaque triomphe d'une faction sur l'autre chassait de leur patrie ; le nombre des exilés devint si considérable que Mégare en fut peuplée.

Il faut ajouter à toutes ces ressources le tribut des alliés, dont nous avons déjà parlé (1), et qui, d'Aristide à Alcibiade, s'éleva

(1) Aperçu du budget d'Athènes, recettes et dépenses :

RECETTES.	Produit des proprietes publiques............	200,000
	Impôts directs................................	380,000
	Tribut des villes alliées........................	3,300,000
	Prestations, taxes de guerre...................	250,000
	Impôts indirects............................	400,000
	Confiscations, amendes......................	1,500,000
		6,030,000
DÉPENSES.	Fêtes..	1,000,000
	Salaires, récompenses, secours...............	2,000,000
	Edifices publics............................	300,000
	Cavalerie en temps de guerre.................	600,000
	Infanterie..................................	1,800,000
	Marine......................................	1,100,000
		6,800,000

Voir sur les finances d'Athènes, sur son budget, le *Cours d'études historiques* de l'exact et savant DAUNOU, t. XI, p. 209-236 ; Paris, Didot, 1845

de quatre cent soixante mille à deux cents talents. Les colons établis sur les terres des vaincus payaient directement à Athènes un tribut, ou peut-être ne s'employaient-ils qu'à lui faire payer celui que les vaincus lui devaient. Les liturgies étaient des servitudes ou des prestations, en argent ou en nature, annuelles ou biennales, volontaires ou obligatoires, pour subvenir aux fêtes publiques, aux repas communs, aux exercices des gymnases, à la construction et à l'armement d'un certain nombre de vaisseaux. Cette taxe arbitraire offrait aux ambitieux un moyen de capter la faveur populaire.

La guerre procurait aussi de grandes richesses; car, indépendamment du butin, les terres conquises étaient partagées, et les habitants devenaient esclaves ou colons. On connaissait aussi une contribution de guerre proportionnée aux propriétés; mais le mode de recouvrement n'est pas bien déterminé.

En cas de nécessité, on avait recours à des contributions spéciales, comme fit Hippias en frappant d'une taxe les balcons, les escaliers, les balustrades des maisons. Chose remarquable, les Spartiates, dans l'intention de secourir les Samiens, jeûnèrent un jour entier, et leur envoyèrent ce qu'ils avaient économisé par ce moyen.

Dans l'économie des peuples anciens, il ne faut pas chercher la dette publique, les banques, les prêts, les moyens de crédit, les autres créations d'une propriété imaginaire dont la valeur repose sur les impôts que les hommes de l'avenir consentiront à payer.

Quant aux dépenses, celles qu'on faisait pour les fêtes et les théories étaient énormes; parfois on immolait, aux frais du trésor, jusqu'à 300 bœufs et 300 chèvres à Diane. Les peaux des animaux sacrifiés valurent quelquefois 4, 734 francs en sept mois. Le prix d'un sacrifice, que Solon avait fixé à trois talents, fut porté à neuf; le voyage à Délos, qui avait lieu tous les quatre ans, coûtait 22, 340 francs.

On faisait au peuple, les jours de fêtes et pendant les jeux, des distributions d'argent, outre le blé et le produit des confiscations qu'on lui donnait en temps ordinaire. Un salaire était assigné à ceux qui assistaient aux assemblées, aux juges, au conseil des cinq cents, aux administrateurs, aux orateurs, aux ambassadeurs et autres fonctionnaires publics. Les indigents et les invalides recevaient des secours; les couronnes, les statues, les récompenses pécuniaires devaient, encore entraîner une forte dépense, comme aussi la réparation et la construction des édifices, des ports, des théâtres.

Il paraît qu'en temps de paix on n'entretenait que 600 cavaliers, dont la dépense est évaluée à 40 talents par an ; ce nombre, lorsque la guerre éclatait, pouvait s'élever à 1000 ou 1200 hommes, dont chacun recevait par jour trois oboles, outre une drachme pour la nourriture. L'infanterie d'abord n'eut pas de solde; plus tard chaque hoplite toucha quatre oboles, puis six, enfin deux drachmes. Il est difficile de calculer les dépenses de la flotte.

L'équilibre entre la dépense et la recette s'établissait au moyen de courses sur le territoire ennemi qu'on pillait, par des surtaxes, l'aliénation des propriétés publiques, la création de quelque monopole, ou la vente du droit de cité aux métèques. L'excédant des revenus sur les dépenses constituait le trésor, qui fut d'abord déposé à Délos ; puis on le transféra dans Athènes, et il contenait alors mille huit cents talents (1). Durant la guerre de Nicias, sept mille talents (2) entrèrent dans la citadelle : c'était une somme considérable soustraite à la circulation.

Périclès, avec ces trésors, soutint les beaux-arts dans l'essor qu'ils prirent alors, et qui ne fut jamais dépassé. Ses libéralités, une admirable réunion d'artistes contemporains, le sentiment exquis du beau, contribuèrent à faire de cette époque le siècle des arts par excellence. On ne faisait pas un pas dans Athènes sans rencontrer un monument, théâtre somptueux ou temple magnifique. Les Propylées, qui avaient coûté deux mille talents, dominaient la ville ; le long de la voie des Trépieds s'élevaient des trophées aux vainqueurs dans les combats du cirque ; les routes, les places, étaient remplies d'hermès, de sentences d'hommes illustres; la rue de l'Académie était ornée d'inscriptions où se lisaient les noms des guerriers morts sur les champs de bataille ; une pierre carrée, sur un tertre, indiquait l'endroit où reposait Thémistocle ; une colonne de bronze vouait à une éternelle infamie le nom d'un traître qui s'était laissé corrompre par l'or des Perses. La prise de Troie, le combat des Amazones, la victoire de Marathon, avaient été retracés par le pinceau de Panème, de Micon et de Polygnote ; tous les héros qui avaient illustré la patrie par leur courage et leur sagesse, tous les dieux qu'adorait la superstition, avaient dans les temples et sur les places des statues, dont une seule suffit aujourd'hui pour appeler de loin l'admiration de l'artiste et du voyageur.

Quels temples devaient être ceux où de pareils chefs-d'œuvre s'offraient en foule aux regards ! Mais l'histoire nous enseigne à

(1) Environ 9,500,000 de francs.

(2) Environ 38,000,000 de francs.

distinguer la splendeur de la prospérité et même de la richesse. Athènes, en effet, au moment même où elle se parait de tout l'éclat des beaux arts, commençait à décroître : nous allons rechercher les causes de sa décadence.

Decadence. Dans un pays régi par un gouvernement populaire, il n'est que trop facile à un citoyen, à l'aide de ses richesses, de ses services et de son éloquence, de s'emparer du pouvoir suprême. Le peuple se laisse aisément abuser, et les ambitieux profitent de ses erreurs ou du repentir qu'il en éprouve pour le dominer. La mobilité des emplois et la multiplicité des lois ,inconvénient particulier à ce mode de gouvernement, font que les magistrats sont moins respectés et les troubles plus fréquents.

Dans les anciennes républiques, les riches et les pauvres étaient, de plus, continuellement en guerre : il est nécessaire, pour comprendre cette lutte sans trêve, de se placer en dehors de nos habitudes et d'un état de choses où les riches ne peuvent rien sans les bras et l'industrie des pauvres, tandis que ceux-ci peuvent, grâce à leur travail, s'élever, acquérir et arriver à l'égalité des droits. Alors, au contraire, les esclaves subvenaient à tous les besoins du riche, et presque aucune voie, pour réaliser des bénéfices, ne restait ouverte au pauvre, qui craignait de s'avilir en se livrant aux professions manuelles ; aussi la haine se perpétuait-elle entre les riches et les pauvres, les premiers désirant accroître leur sécurité à mesure qu'augmentait leur fortune, les seconds ne rêvant que partages et meurtres. De là, ces dissensions si vives, ces alternatives de triomphes et de défaites, qui mettaient tour à tour en fuite une grande partie de la population.

Solon, qui connaissait ces dangers, avait tempéré la démocratie ; mais ses lois furent bientôt violées, et la démocratie pure s'introduisit avec la proposition d'Aristide, qui voulait que l'autorité fût partagée également entre les riches et les pauvres, et que tous pussent être élus aux diverses magistratures. Périclès donna plus d'extension à cette loi, en affectant une rétribution aux emplois, en faisant accourir aux assemblées, pour toucher un modique salaire, tous les gens désœuvrés ; tandis que les propriétaires et les hommes laborieux, c'est-à-dire les meilleurs citoyens, vaquaient à leur commerce ou à l'administration de leurs biens. Ainsi, la partie infime des citoyens concourait directement à la confection et à l'interprétation des lois ; ils se partageaient les tribunaux ordinaires, exerçaient la plupart des magistratures, et se faisaient rendre compte de la manière dont les autres étaient remplies. Le peuple était lui-même juge des attentats contre le

peuple; six mille Athéniens n'avaient d'autre occupation que de statuer sur les procès et de discuter les affaires publiques. Ils gagnaient, comme magistrats, plus de 80,000 drachmes par an, et cette somme était doublée par les parties plaidantes. « Le sénat, » disait Lysias, « ne prévarique pas quand les honoraires suffisent « aux dépenses ordinaires; mais, lorsqu'ils ne suffisent pas, il « peut se considérer comme obligé d'admettre les accusations de « haute trahison, de confisquer les biens des particuliers, de suivre « les mauvais conseils des orateurs. » Si le sénat agissait ainsi, faut-il s'étonner de la corruption effrontée des magistrats d'un ordre inférieur?

Dans de telles conditions, il n'y eut plus de gouvernement stable et tranquille dans Athènes. En effet, si, par le renouvellement annuel de tous les employés, un plus grand nombre de personnes s'initiaient à la connaissance des affaires publiques, c'était aux dépens de la régularité du service, de la science administrative et de ce coup d'œil qui ne s'acquiert que par une longue étude d'un seul genre d'affaires. L'Aréopage, seule magistrature instituée à vie, dut aussi descendre du haut rang où il était placé (1).

Il était naturel que le peuple, resté sans frein, allât d'excès en excès. De là, les accusations multipliées, la satire effrontée, le triomphe des orateurs démagogues; de là, ce débordement de colère envieuse contre les hommes les plus honorables, cette rage de briser ceux qui avaient été les instruments de la puissance publique.

Solon avait pondéré la démocratie; Périclès rompit l'équilibre. Solon avait voulu rendre les citoyens laborieux, en notant l'oisiveté d'infamie; Périclès les détourna du travail, en attribuant un salaire aux fainéants. Solon avait voulu que les offices publics fussent gratuits; Périclès les fit rétribuer. Solon, pour réprimer la fougue irréfléchie du peuple, avait placé les mœurs sous la garde et la protection de l'Aréopage; Périclès anéantit l'autorité de ce tribunal. De si graves altérations devaient avoir préoccupé Socrate et Isocrate, lorsqu'ils insistaient pour que la législation fût ramenée à ses principes.

Les victoires remportées sur les Perses, en répandant tant de richesses et tant d'illustration, firent naître le goût de la guerre; mais la gloire s'acquiert en délivrant sa patrie de l'étranger, et non en molestant ses voisins. Or Athènes, lorsqu'elle fut à la tête de la Grèce, abusa de son pouvoir en opprimant alliés et colonies,

(1) « L'orateur Ephialte, agent de Périclès, contribua beaucoup à la subversion des prérogatives de l'Aréopage. » PAUSANIAS, I, 29.

en exigeant qu'ils lui fournissent de l'or, non pour le salut commun, mais pour l'embellissement de ses édifices ; elle proclama en pleine assemblée que les droits du peuple n'avaient d'autres limites que celles de sa puissance.

Athènes ne sut pas exploiter avec avantage ses mines et ses autres propriétés nationales, ni établir régulièrement des impôts directs ; il fallait donc qu'elle exigeât des alliés un tribut énorme, qui formait la moitié de ses revenus : de là, des dissensions continuelles, des défections, des hostilités, des guerres.

Cependant, Thémistocle ayant augmenté la flotte et tourné vers la mer l'attention de ses concitoyens, un certain nombre d'entre eux déposèrent les armes pour se livrer au commerce ; d'autres, parce qu'ils trouvaient plus commode de les confier à des mercenaires. Les douceurs mêmes de la paix, que les beaux-arts paraient de tant de chefs-d'œuvre, faisaient languir l'esprit militaire ; et malheur à la république où les citoyens ne veillent pas armés au maintien de la paix ! Cette haine de l'étranger, qui avait fait marcher comme un seul homme toute la Grèce contre Xerxès, s'était attiédie depuis que beaucoup de ceux qui se croyaient nés du sol, comme les cigales, avaient été tués à la guerre, et qu'ils étaient remplacés ou par des esclaves affranchis, ou par des étrangers naturalisés. L'or des Perses cessa d'être regardé avec un mépris superbe, et bientôt toutes les républiques virent se former dans leur sein un parti favorable à l'étranger : ce parti finit par jeter la plus grande confusion dans toutes les villes de la Grèce.

Mœurs.

Le luxe, la corruption, firent invasion avec l'or enlevé aux Perses, et plus encore avec celui qu'ils donnaient ; les mœurs, que l'état de la société d'alors rendait déjà mauvaises, se pervertirent tout à fait, et les exemples de personnages illustres en consommèrent la perte. La femme, quoique sortie de la servitude absolue de l'Orient, était bien loin de la dignité qu'elle conserva chez les peuples du Nord et que sanctionna le christianisme. Elle était considérée par les Ioniens comme un être utile, mais insignifiant. La mollesse de leurs chants d'amour indique assez que les Éoliens la regardaient comme un simple objet de volupté. Nous avons vu comment, chez les Doriens, la force morale de la femme dégénérait souvent en atrocité. Si nous envisageons la poésie comme l'expression des sentiments d'une époque ou d'une nation, Calypso, dans Homère, est une amante furibonde ; Hélène et Pâris ne nous offrent que des scènes voluptueuses ; les adieux mêmes d'Hector et d'Andromaque, l'unique passage peut-être de la littérature clas-

Femmes.

sique qui se rapproche des scènes domestiques de la vie moderne, tirent presque tout leur charme du petit Astyanax; Briséis est esclave; les nombreux prétendants de Pénélope visent tous à la posséder, aucun d'eux ne cherche à lui plaire. L'amour a bien peu de place dans les tragédies, et les injures contre les femmes y sont poussées à un degré de grossièreté que l'on n'attendrait jamais de la politesse athénienne. Dans les *Suppliantes* d'Euripide, Éthra, mère de Thésée, dit : « Une femme sage ne fait rien par « elle-même, mais laisse faire aux hommes. » Iphigénie, s'exhortant à se sacrifier pour ne pas exposer les jours d'Achille, s'écrie : « La vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de plusieurs « femmes. » Je ne veux pas répéter les injures prodiguées aux femmes dans les *Sept devant Thèbes*, d'Eschyle; mais je ne saurais taire que, dans les *Euménides*, Apollon ravit aux femmes leur titre le plus naturel au respect et à l'amour, en disant : *Ce n'est pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant ; elle n'est que la nourrice du germe déposé dans son sein ; celui qui engendre, c'est le père. La femme reçoit le fruit et, s'il plaît aux dieux, le conserve.* L'amour de Sapho, dans son ode si connue, ne respire que l'ivresse inquiète des sens, telle qu'une femme douée de quelque pudeur n'oserait jamais l'avouer (1), et la seconde idylle de Théocrite la dépeint sans retenue.

Tels devaient être les effets de la religion. Euripide s'écrie : *Comment la chasteté se conserverait-elle dans le cœur d'une jeune fille spartiate, accoutumée à sortir de la maison maternelle pour se mêler aux exercices de la lutte et de la course avec des garçons, sans autre vêtement qu'une petite tunique courte et flottante* (2)? Comment, ajouterons-nous, les femmes auraient-elles conservé la pureté des mœurs avec le culte de Priape, les orgies de Bacchus et celles de la Grande Déesse, où l'ivresse était sanctifiée et la débauche elle-même portée en pompe, sous les formes les plus expressives? Que devaient laisser à la paix domestique et à la dignité maternelle les prostitutions dévotes? Solon érigea un temple à Vénus avec l'argent reçu des matrones qui présidaient aux lupanars (3). Périandre ordonna qu'en l'honneur de Mélissa, sa femme, toutes les Corinthiennes se rendissent nues au temple de Vénus Aphrodite. Aristophane dévoile, sur le théâtre, toutes les malices féminines, tous les raffinements du libertinage, dans les termes les

(1) Cette ode fut en effet attribuée à l'obscène Catulle, jusqu'à ce que l'on eût retrouvé l'original.

(2) Euripide, *Andromaque*, III, 2.

(3) Athénée, XIII, 3.

moins équivoques; il s'en faut peu qu'il n'y représente l'acte le plus contraire à la pudeur publique (1). Bien plus, le sage Socrate lui-même, ayant ouï parler d'une certaine Théodote, qui posait comme modèle dans l'atelier des artistes, conduisit ses disciples la voir pendant une séance qu'elle donnait à un peintre; là, il la félicita sur les nouveaux amants que lui vaudraient leurs louanges, et lui fit la leçon sur la manière de les prendre dans ses filets (2).

Tant d'excitations au mal n'étaient pas même contre-balancées par un bon système de morale; car la morale se bornait à de simples spéculations, sans consulter la voix de la nature outragée.

L'esclavage, en abolissant la personnalité, livrait le corps de la femme esclave à la discrétion du maître, fût-elle la fille du prêtre Chrysès, l'épouse d'Hector, la prophétesse Cassandre : on achetait de jeunes filles en plein marché, à la porte des temples, aux fêtes les plus solennelles. Les Lydiens de Sardes, ayant réduit Smyrne à l'extrémité, déclarèrent qu'ils ne se retireraient qu'autant qu'on leur enverrait les femmes des citoyens pour en user à leur gré. Une belle esclave délivra les citoyens de la consternation où ils étaient plongés, en leur proposant d'envoyer ses pareilles à l'ennemi, à la place de leurs maîtresses. La substitution eut lieu, et le plaisir épuisa tellement les assaillants, qu'il fut aisé d'en triompher. En mémoire de l'événement, toutes les esclaves de Smyrne se montraient, dans une solennité annuelle, revêtues des habillements de leurs maîtresses.

Dans Athènes, principalement, cette élégance exquise de langage, de manières, de genre de vie que l'on appela *atticisme*, disposait les âmes aux joies insouciantes. Les jeunes gens passaient leur temps en banquets délicats, où ils siégeaient au milieu des danses, des conversations spirituelles, des lectures poétiques, des chants et des caresses de beautés faciles; puis ils quittaient la table pour les théâtres, les promenades, et les caquetages; ils n'avaient donc rien pour les arracher au libertinage, vers lequel ils étaient
Hétaïres. poussés, au contraire, par les doctrines et l'exemple. Solon favorisa l'usage des courtisanes et des concubines, qui annulait l'unité conjugale. *Nous avons des courtisanes pour le plaisir, des concubines pour les soins journaliers, des femmes pour nous donner des enfants et surveiller l'intérieur de la maison :* ce sont les paroles de Démosthène, dans sa harangue pour Nééra, jeune courtisane dont deux rivaux se disputaient la possession : les arbitres décidèrent

(1) ARISTOPHANE, *Fêtes de Cérès*, acte II; *Lysistrata*, acte I, sc. III.
(2) XÉNOPHON, *Entretiens mémorables*, III, 11.

qu'elle appartiendrait deux jours à chacun des compétiteurs.

Que de choses ne revèle pas un semblable jugement ! Encore fut-il rendu dans le temple de Cybèle.

Dans ce discours, le grand orateur nous fait connaître les moyens employés par les matrones pour entraîner les jeunes filles dans la mauvaise voie. Poëtes et artistes travaillaient à l'envi à immortaliser ces pauvres filles perverties. Les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture représentaient les plus renommées ; la victoire de Salamine fut attribuée à leurs prières ; Strabon appelle esclaves consacrées, *hiérodules*, les courtisanes d'Éryx (1) ; Pindare, dans son éloge du Corinthien Xénophane, vainqueur des jeux Olympiques, commence par s'adresser « aux jeunes filles hospitalières, ministres de la persuasion dans l'opulente Corinthe (2). » On sait, en outre, que les fils de Pisistrate vidèrent le trésor public pour satisfaire leurs goûts en ce genre. Thémistocle parcourait les rues d'Athènes avec quatre courtisanes sur son char ; Alcibiade se fit peindre nu dans les bras de deux de ces femmes, également nues ; Harpalus érigea une statue à Pythionice, sur la route qui menait d'Athènes à la ville sacrée d'Éleusis (3).

La mère de famille, au contraire, n'était rien. L'orateur Hypéride disait que, pour sortir de la maison, une femme devait être d'un âge tel que l'on demandât, en la voyant, non de qui elle était l'épouse, mais de qui elle était la mère. Dans la harangue de Lysias contre Diogiton, une veuve trahie et injuriée par son père, qui dilapidait la fortune des enfants qu'elle élevait, convoque ses parents dans sa demeure, pour les intruire de ce qui se passe et leur demander les moyens d'y porter remède ; mais elle se croit obligée de se justifier pour oser parler dans une réunion d'hommes, bien qu'ils soient tous ses proches parents. *Elles n'ont pas cueilli les roses des Muses*, dit Sapho des dames athéniennes, *ce qui fait qu'on ne parle pas d'elles dans la vie, et qu'elles n'auront pas de renom après leur mort* ; *elles passeront de l'obscurité de leur état dans le néant du tombeau, semblables à des fantômes qui errent dans la nuit et qui s'évanouissent à l'aurore.* Et pourtant, ni les précautions jalouses, ni l'obscurité de leur vie ne garantissaient leur chasteté ; pour conserver la paix, dit Xénophon, il faut pardonner leur première faiblesse, oublier la seconde. Comment ne se se-

(1) Strabon, liv. VI, p. 272.
(2) Pindare, fragm. Σκόλια, I.
(3) Athénée, XIII, p. 586.

raient-elles pas trouvées humiliées et de la rivalité de nombreuses esclaves, sollicitant par la variété les sens du mari partagé, et de celle des hétaïres, qui, le visage fardé, les lèvres, les sourcils, les cheveux teints, se promenaient à travers les rues dans tout l'éclat de leurs charmes, réunissaient autour d'elles des sociétés pour y briller par leur esprit et leurs talents, et faisaient étalage de leur beauté, tantôt en public, tantôt dans les ateliers des plus grands artistes, tantôt dans les bains, tantôt sur le rivage de la mer? Aspasie, la souveraine de Périclès, l'institutrice d'Alcibiade et de Socrate (1); Lasthénie, assidue aux leçons de Platon; Phryné, qui offre de reconstruire Thèbes avec le prix de ses faveurs, et bien d'autres encore embellissaient le vice, détournaient des vertus casanières, jetaient du mépris sur l'ignorance et la grossièreté des mères de famille, condamnées au silence et à la solitude des gynécées (2).

On a conservé quelques mots assez fins de ces belles de profession. Gnathène donnait à souper au poëte Diphile, qui s'écria, comme on lui servait une coupe de vin glacé : *De par les dieux, que tu as un puits froid! — C'est que j'y jette de temps en temps*, reprit-elle, *quelques-unes de tes comédies*. Un guerrier, qui avait déserté le champ de bataille, demandait à Mania quelle était celle des bêtes fauves qui courait le plus vite : *Le fuyard*, lui répondit-elle. Le philosophe Stilpon, dont l'école était fréquentée par les hétaïes, reprochait un jour à Glycère de corrompre la jeunesse; voici la réponse qu'elle lui fit : *On t'impute précisément le même tort, en disant que tu gâtes l'esprit de tes disciples à force de subtilités et de querelles de mots; s'ils ont donc à se perdre, qu'importe que ce soit du fait d'un philosophe ou de celui d'une courtisane?* Cette Glycère a été immortalisée par Ménandre et par Térence (3). Le comique Machon ne cesse de parler de l'esprit de ces femmes et du bonheur de leurs amants; Aristophane de Byzance nous en fait connaître cent trente-cinq qui furent célèbres de leur temps, et pourtant Gorgias lui reproche d'en avoir oublié plusieurs des plus renommées. Peu après l'époque

(1) Elle est peinte sous l'aspect le plus flatteur par A. Boullée, dans l'ouvrage intitulé : *Aspasie, notice extraite d'une histoire encore inédite de Périclès*; Lyon, 1836.

(2) Il est fait mention de sept jeunes filles de Milet qui se donnèrent la mort pour échapper à la brutalité des Gaulois; une épigramme de l'Anthologie, VII, 492, a glorifié leur chaste héroïsme. Saint Jérôme les loue; saint Augustin les blâme. (Voy. *Contra Jovianum*, et *de Civitate Dei*, I, 17.)

(3) Athénée, liv. XIII, p. 578 et 581.

où ils écrivaient, la fameuse Démo fut aimée par trois générations de rois : Antigone, Démétrius et Antigone Gonatas.

Il ne faut pas croire, cependant, que ces femmes ne recueillaient que des hommages. Épicrate écrivait de l'une d'elles : « La « fameuse Laïs, qui passe le jour dans l'oisiveté et la coupe à la main, « peut être comparée aux aigles. Jeunes et hardis, ils enlèvent « des chevreaux et des lièvres pour les dévorer tranquillement « dans leur aire ; mais, une fois vieux, ils deviennent inertes et « timides, et attendent sur le toit de quelque masure abandon- « née le moment de surprendre quelque vil animal. Ainsi Laïs, « qui, dans ses vertes années, dans la fleur de sa beauté, se voyait « prodiguer l'or, si hautaine alors qu'il aurait été plus facile d'ap- « procher le satrape Pharnabaze, le plus orgueilleux des mortels, « maintenant que les ans se sont appesantis sur elle, et qu'elle « voit déchoir chaque jour ses attraits usés, chacun peut l'appro- « cher et la posséder ; elle va chez quiconque l'invite à manger « et à boire. Jadis elle dédaignait l'or, à cette heure elle se con- « tente de cuivre ; jeune, vieux, elle reçoit tout le monde (1). » En effet, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, Épicure fréquentait la société de ces courtisanes, qui, au dire d'Anaxilas, étaient capables de toute espèce d'infamies.

On a prétendu que Solon s'était montré indulgent pour de pareilles turpitudes afin d'obvier à une plus grande encore. Mais il semble, au contraire, qu'il ait toléré même cette passion, aussi dégradant pour celui qui l'éprouve que pour celui qui en est l'objet (2); au moins, triomphait-elle effrontément dans toute la Grèce. Le bataillon sacré des Thébains était composé d'amis de cette espèce ; à Sparte, où il était interdit de se marier avant trente ans, chacun devait se choisir un compagnon préféré. Anacréon a rempli ses vers du nom de son cher Bathylle ; Aristippe, Bion et Arcésilas, par leur doctrine et leur conduite, n'ont que trop justifié l'accusation portée contre eux de précepteurs de débauche et de corrupteurs de la jeunesse (3) ; le grave Plutarque raconte qu'Aristide et Thémistocle furent en rivalité d'amour pour le bon Stésilée de Céos ; Phidias sculpta sur le doigt de Jupiter Olympien, qui devait être adoré de toute la Grèce, le nom de son favori, le

(1) ÉPICRATE, dans son *Anti-Laïs*, dont Athénée, XIII, p. 570, a conservé ce fragment.

(2) On peut le présumer d'après la défense qu'il en fit aux esclaves. PLUTARQUE, dans Solon : Νόμον ἔγραψε, διαγορεύοντα δοῦλον μὴ... παιδεραστεῖν. Et ailleurs : Σόλων δούλοις μὲν ἐρᾶν ἀρρένων παιδῶν ἄνειπε.

(3) DIOGÈNE LAERCE, *Arcésilas et Bion*.

jeune Pantarcès; Harmodius, ce héros chanté dans tous les banquets d'Athènes, était plus qu'un ami pour Aristogiton, et ce fut dans la crainte qu'Hipparque n'arrachât par la violence ce qu'il n'avait pu obtenir par la séduction, qu'Aristogiton tua le fils de Pisistrate (1). La loi ne punissait que celui qui, usant de violence envers un citoyen, avait causé sa mort; une taxe mise sur les individus qui se livraient habituellement à de semblables infamies, semblait autoriser leur impureté : mais c'est à peine si nous pouvons croire aujourd'hui à l'inconcevable démarche de l'orphelin Diophante, se présentant devant les archontes pour réclamer d'eux, au nom de la protection due par le tribunal aux orphelins, de lui faire payer le prix de sa corruption.

L'immoralité chez les Athéniens était donc excessive, et la jeunesse se plongeait en aveugle dans la débauche. Les maisons des musiciens, des artistes, des courtisanes, étaient plus fréquentées que le gymnase ou la palestre; elle accourait en foule aux jeux de hasard qui se tenaient publiquement à Phalère, sous le portique de Minerve, avec la protection des lois, et les dés lui enlevaient son temps et son argent.

Parasites.

Tandis que les riches faisaient assaut de luxe, la multitude oisive, couverte de haillons, passait l'hiver dans les étuves du Cynosarge, où l'on exposait les bâtards, où se réunissaient les plus viles prostituées (*aselli*) et des hommes perdus de mœurs. Les uns alimentaient leur fainéantise au moyen du salaire qu'ils recevaient pour assister aux assemblées; les autres vivaient d'escroqueries; ceux-ci d'espionnage, ceux-là en mangeant les offrandes déposées sur les autels, ou en allant s'asseoir aux banquets des grands, pour qui c'était presqu'une obligation de les entretenir. *Jupiter Philos* (s'écrie l'un deux) *fut le premier parasite; il fréquentait les riches et les pauvres, buvait, mangeait et partait sans payer son écot.* Un autre dit dans une pièce d'Alestide : *Je mange avec tous ceux qui veulent bien de moi, mais j'ai ma place de droit aux repas de noces, quand même je ne serais pas invité. Oh! alors, il faut voir comme je suis gai et comme j'anime la réunion. Je loue en face l'hôte qui me traite, je l'approuve en tout, et si quelqu'un ose me contredire, je l'accable d'injures. Je ne pars que quand je suis bien gorgé de vin et de nourriture. Sans esclaves pour m'accompagner avec une lanterne, je marche en trébuchant et seul au milieu des ténèbres; c'est alors une faveur des dieux si je ne*

(1) THUCYDIDE, VI, 54.

rencontre pas la patrouille pour m'écorcher à coup d'étrivières. Arrivé au logis, je m'étends sur des peaux garnies de leur poil, et m'endors plus heureux qu'un satrape (1).

Ces parasites ne faisaient d'autre métier que d'escroquer des dîners et de débiter des quolibets; joyeux de toutes les joies, larmoyant avec tous les affligés, moissonnant sans avoir semé, ils ne s'inquiétaient que de savoir qui avait la meilleure cuisine et la table la plus somptueuse; grâce à eux, les plaisanteries et les anecdotes scandaleuses se trouvaient colportées de table en table, et ils étaient tout ensemble l'amusement et l'opprobre de la ville. Mais quoi! une assemblée d'Athéniens ne décréta-t-elle pas que les droits de cité seraient accordés aux fils de Chéréphile (2), pour l'habileté de leur père à faire la cuisine?

Maintenant, nous pourrions exciter l'horreur si nous retracions les scènes de débauche qui eurent lieu durant la peste d'Athènes, ou faire sourire de pitié sur les plaisants moyens auxquels Alcibiade dut sa popularité. Un jour que l'on traitait, dans l'assemblée publique, une affaire des plus sérieuses, il laissa s'échapper un oiseau de son sein; la foule se mit à rire, et il fit triompher son opinion. Accusé d'infidélité par Hipparète, sa femme, il la prend dans ses bras et l'emporte hors du tribunal; la foule rit, et il gagne sa cause. La lecture des *Vies* de Plutarque serre le cœur, en mettant sous les yeux les perpétuelles entraves apportées aux hommes les plus méritants, dont la capacité se trouvait réduite à l'impuissance, dans Sparte par l'ignorance du peuple, dans Athènes par sa frivolité. C'était pour les Athéniens un spectacle amusant que de voir sur le théâtre la vertu tournée en ridicule, un agréable passe-temps que d'exciter, sur la place publique, les orateurs l'un contre l'autre, dénaturant ainsi les idées du juste et du vrai, et faisant passer, dans les affaires publiques, les mêmes désordres qui s'étaient introduits dans la famille, l'injustice et l'infidélité. Un Grec servit de guide à Xerxès pour tourner la position de Léonidas. Avant la bataille de Salamine, certains généraux s'étaient laissé gagner par l'argent des Perses. Thémistocle accepta trente talents des habitants de l'Eubée, afin que la flotte restât à l'Artémisium, et, pour atteindre ce but, il en donna cinq au Spartiate Eurybiade, trois au Corinthien Adimante (3); par bonheur pour la Grèce, c'é-

(1) Voy. dans Athénée, VI, p. 236 et 239, ces fragments de Diodore de Sinope et d'Alestide.

(2) Athénée, III, p. 119.

(3) Hérodote, VIII, 5.

tait précisément le meilleur parti à adopter. Le même Thémistocle tournait en dérision la probité d'Aristide, disant qu'un coffre-fort en avait autant; enfin Périclès suscita la guerre du Péloponèse pour ne pas rendre ses comptes.

Aucune infamie n'est attachée aux violations du droit public : Lysandre proclame hautement celles dont il se rend coupable; Phébidas s'empare, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes, et Sphodrias tente le même coup de main contre Athènes; les envoyés de Xerxès sont égorgés à Athènes comme à Sparte. Lors du soulèvement d'Héraclée dans la Trachinie, Sparte envoie Hérippidas pour la pacifier; il s'avance sur la place, au milieu de ses soldats, se fait nommer les coupables, et ordonne qu'ils soient à l'instant mis à mort, au nombre de cinq cents. Deux cents Platéens avaient résisté aux Spartiates, lesquels envoient cinq juges qui les interrogent un à un pour savoir si, durant la guerre, ils ont pris les armes en faveur de Sparte et des alliés; le contraire étant établi, tous sont égorgés. Nous avons vu déjà comment Athènes se conduisit à l'égard de Mélos et de Mitylène; non contente d'enlever leur patrie aux Éginètes, elle poursuivit les fugitifs jusque dans l'asile qu'ils avaient trouvé en Laconie (1). Les Corcyréens massacrent de sang-froid tous les prisonniers corinthiens : véritable parricide, puisque leur ville était une colonie de Corinthe. Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre fait égorger trois mille prisonniers athéniens (2); les généraux ennemis, pris les armes à la main, sont condamnés à l'opprobre et à la mort par ceux qui traitaient de barbares les Perses, chez lesquels Thémistocle et Alcibiade, leurs ennemis, étaient accueillis avec honneur.

Ainsi la cruauté s'unissait à la débauche pour souiller le siècle glorieux de Périclès; joignez-y la superstition qui prostituait les édulies à Éryx, à Corinthe, à Comana, et qui, de même qu'avant Codrus elle avait persuadé à Érechthée de sacrifier ses deux fils pour sauver l'Attique (3), fit égorger trois jeunes garçons à Thémistocle pour vaincre à Salamine.

(1) Voir dans THUCYDIDE, IV, 47, un abominable carnage de prisonniers dans les prisons de Corcyre; ce qui prouve que les massacres dans les prisons datent de plus loin que septembre 1793.

(2) Nous voyons dans Hérodote, IV, 202, que la reine Phérétime, secondée par les Perses, ayant repris la ville rebelle de Barcé, dans la Cyrénaïque, fit mettre en croix les plus coupables et trancher les mamelles à leurs femmes puis parer les remparts de ces horribles trophées. Une femme traiter ainsi des femmes!

(3) DÉMOSTHÈNE, *Éloge funèbre*, 27; il cite encore d'autres exemples.

Tel est pourtant le sombre lointain sur lequel se déroule le drame merveilleux de l'histoire grecque. Chacun peut facilement y apercevoir les causes principales de la décadence d'Athènes, qui se trouva épuisée de courage et de patriotisme, lorsque ces vertus lui étaient devenues le plus nécessaires, et pendant que Sparte, avec sa constitution rigide, restait forte et armée.

CHAPITRE XV.

SPARTE A LA TÊTE DE LA GRÈCE.

Au moment où la guerre du Péloponèse éclata, les Spartiates se 403.
montrèrent comme des libérateurs, pour devenir tyrans lorsqu'elle fut terminée. Dans toutes les villes vaincues, dans les villes alliées même, ils voulurent rétablir le gouvernement aristocratique, et Lysandre y excita des révolutions violentes, pour les soumettre à des gens de son parti, sous la présidence d'un *harmoste* lacédémonien. Les garnisons distribuées dans chaque citadelle se livraient, en outre, à tous les excès. Sparte, la ville jadis sans argent, dont les flottes n'étaient entretenues que par les subsides de la Perse, comprenait maintenant la nécessité d'avoir une marine, et remplissait son trésor en rançonnant ses alliés. Lysandre extorqua mille talents (cinq millions et demi) aux villes de l'Asie Mineure; il en expédia mille cinq cents autres à Sparte après la prise de Samos, dernière conquête de cette guerre, indépendamment d'une masse d'or et d'argent qui lui fut offerte avec cette spontanéité ordinaire aux vaincus. Lysandre se servit de cet or pour saper les institutions de sa patrie, que le fer ne pouvait dompter. Une peine sévère fut promulguée contre ceux en la possession desquels on trouverait de la monnaie d'or ou d'argent; mais comment le peuple aurait-il dédaigné ces métaux dont la république faisait tant de cas?

Les alliés de Sparte sentaient donc peser sur eux le même joug que leur avait fait subir Athènes, avec cette aggravation qu'ils avaient pour maîtres des hommes rudes et grossiers : au lieu de Thémistocle et de Périclès, le brutal Lysandre; au lieu des concitoyens de Sophocle et de Phidias, une caserne de Spartiates, tyrans dans les maisons, tyrans dans les camps, tyrans dans les conseils.

Les souffrances d'Athènes nous donneront la mesure de celles

Trente tyrans 404. des autres villes. Après l'avoir fait démanteler, Lysandre y établit les Trente oligarques, avec pleine autorité sur la vie de leurs concitoyens : hommes iniques et lâches, comme tous ceux qui désertent la cause de la patrie pour celle de l'étranger, esclaves de sa volonté et protégés par sa garnison. Les poursuites commencèrent, et l'exil ou la mort attendait quiconque avait un renom de vertu ou de richesse. Joignant la perfidie à la fureur, ils ordonnaient à des personnes probes de faire des arrestations, auxquelles succédait le supplice (1). Les citoyens furent désarmés, et l'Aréopage dut renoncer au vote secret ; ses jugements privés ainsi de la liberté nécessaire, tout accusé encourut une condamnation. L'assertion de Xénophon, qu'il périt plus de monde dans le cours de ces huit mois que dans les vingt-sept années de guerre péloponésiaque, quelque exagérée qu'elle puisse être, nous donne une idée de la violence meurtrière de cette persécution.

A la tête des Trente était Critias, disciple de Socrate. Théramène, l'un d'eux, écouta le premier la voix de la vertu ou des remords, et voulut s'opposer à la rigueur de ses collègues ; mais on ne s'arrête pas impunément sur le chemin de la tyrannie, quand on a des complices qui ne sont pas encore fatigués. Condamné à son tour, il subit la mort avec un courage si paisible que l'on
403. oublia ses fautes pour l'admirer (2).

Les Trente publièrent, au nom de Sparte, un décret menaçant contre quiconque donnerait asile aux bannis d'Athènes ; mais, loin d'écouter cet ordre barbare, les cités les accueillaient, au contraire, avec cette généreuse compassion que les cœurs bien nés
Fin d'Alcibiade. accordent aux exilés. Alcibiade se vit lui-même l'objet du mauvais vouloir des tyrans, qui lui tendirent des embûches. Contraint de quitter l'asile qu'il avait trouvé dans la Thrace, il s'était réfugié auprès de Pharnabaze ; mais, à l'instigation de Lysandre, le satrape envoya des soldats pour s'emparer de lui, et il fut tué en se défendant.

Les maux publics et particuliers étaient parvenus à ce degré qui permet d'espérer quelque soulagement. La domination orgueilleuse de Lysandre lui avait aliéné dans Sparte beaucoup de citoyens ; les bannis, perpétuels artisans de révolutions, entretenaient des intelligences dans Athènes. Ils avaient pour chef

(1) Un ordre pareil fut donné à Socrate, qui refusa d'obéir. PLATON, *Apol.*

(2) L'ouvrage d'ED. PH. HINRICHS, *De Theramenis, Critiæ et Thrasybuli, virorum tempore belli Peloponesiaci inter Græcos illustrium rebus et ingenio, commentatio* (Hambourg, 1820), répand beaucoup de lumière sur cette époque.

Thrasybule, non moins vaillant durant la guerre que juste pendant la paix, et tout dévoué à la liberté de sa patrie; suivi seulement de soixante-dix compagnons résolus, il s'empara du fort de Pylos, sur les confins de la Béotie et de l'Attique. Là, il réunit les mécontents et reçut des renforts, entre autres cinq cents hommes environ que lui expédia Lysias, fameux orateur athénien d'origine syracusaine, pour venger la mort de son frère et défendre la patrie de l'éloquence. Thrasybule aguerrissait par de petites victoires cette poignée de rebelles (c'était le nom qu'ils devaient avoir jusqu'à ce que le succès en fît des héros); et bien que les Trente eussent redoublé de rigueur, ils ne purent l'empêcher de se rendre maître du Pirée. Lysandre accourait pour défendre son ouvrage, lorsqu'il fut arrêté par Pausanias, roi chéri des Spartiates. Soit qu'il eût pitié des souffrances d'Athènes, ou qu'il voulût se débarrasser du présomptueux général, il consentit à traiter avec les Athéniens, et la révolution s'accomplit sans effusion de sang; les tyrans eux-mêmes eurent la vie sauve.

403

Athènes recouvre sa liberté. 403.

Amnistie.

L'oubli général du passé fut proclamé (1), et l'on reconnut la dette publique contractée par le gouvernement précédent : mesures qui tournèrent justement à la gloire de Thrasybule, et devinrent une garantie pour la paix. On remit en vigueur la loi qui prononçait la confiscation et la peine capitale contre quiconque exercerait une magistrature sous un gouvernement contraire à la constitution démocratique; le meurtrier d'un tyran fut déclaré inviolable, et tous durent faire serment de donner la mort aux ennemis de la démocratie, en promettant d'honorer quiconque succomberait pour la venger; enfin, le gouvernement de Solon fut rétabli. Mais les mœurs se rétablissent-elles? Avec les formes des institutions, peut-on en faire revivre l'esprit?

Socrate. 470.

Que Socrate réponde. Né à Athènes, dans une condition obscure, fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, il commença par servir sa patrie les armes à la main; aux batailles de Potidée et de Délium, guerrier intrépide, il arracha, dans la première, Alcibiade à l'ennemi, et, dans la seconde, il ramena sain et sauf sur ses épaules Xénophon blessé. Il s'adonna ensuite à l'étude sous les maîtres les plus habiles, et apprit tout ce que l'on pouvait savoir alors; il s'instruisit aussi dans les arts libéraux, et se forma aux belles manières sous l'élégante Diotime. Ne s'appliquant pas, comme ses prédécesseurs, à des spéculations abstraites, inutiles à la morale, on a pu dire de lui qu'il faisait descendre la philosophie du ciel

(1) C'est le premier exemple historique d'une amnistie.

dans la cité. Il n'ouvrit pas d'école, et ne mit point sa doctrine par écrit : populaire, vulgaire même, sur les places, aux carrefours, devant la boutique du menuisier et la petite table du savetier, il se mettait à questionner ceux qui se rassemblaient autour de lui, prenait pour texte les objets les plus humbles, les idées les plus simples, et guidait pas à pas les esprits à la découverte de la vérité; aussi disait-on que, semblable à la sage-femme sa mère, il ne créait pas, mais qu'il aidait les autres à produire.

Les sophistes.

Cette humilité, que ne tentait nullement la gloire de fonder un système, une école, faisait un contraste singulier avec la vanité orgueilleuse des philosophes et des sophistes, qu'il avait dessein de combattre. Les uns et les autres se donnaient rendez-vous à Athènes, comme au centre de la Grèce, de sorte que les idées se répandaient aisément, et les forces de l'intelligence se multipliaient par l'émulation; mais, en même temps, les écoles favorisaient la paresse des esprits par la facilité de s'instruire et de substituer au libre examen des paroles et des formules apprises. Les premiers sages avaient fait de la philosophie désintéressée; mais il survint bientôt une tourbe de spéculateurs qui, voyant ce que pouvait l'éloquence à Athènes, ouvrirent des écoles où, moyennant rétribution, on faisait métier d'enseigner à discuter et à discourir. Ils dégénérèrent bientôt en professeurs d'arguties et de verbiage; faisant d'autant plus étalage de science qu'ils en possédaient moins, ils enseignaient à trouver des arguments pour et contre, à agrandir les petites choses et à rapetisser les grandes, à infirmer la vérité et à soutenir le mensonge. Ils anéantissaient ainsi toute différence entre le vrai et le faux, et détruisaient la morale en ne lui donnant que des bases arbitraires. Cléon, l'un de ces sophistes, fut le premier qui altéra la dignité de la tribune; il élevait la voix, gesticulait, se frappait la cuisse, se découvrait la poitrine, se démenait tout en pérorant, au contraire de Périclès qui parlait enveloppé dans sa chlamyde, sans faire un geste et sans déclamer (1). Hippias d'Élide se vantait de tout savoir, même de savoir faire les habits, la chaussure, les meubles (2). Gorgias de Léontium se présenta sur le théâtre, en se déclarant prêt à traiter tous les sujets possibles. Dans un gouvernement comme celui d'Athènes, où l'éloquence décidait des

(1) ESCHINE, dans *Timarque*. — PLUTARQUE, *Vie de Nicias*.

(2) « Leur génie est ardent, leur audace effrénée, leur débit impétueux. Commande, il sera ce que tu voudras, car il porte en lui-même non pas un homme, mais cent : il est moraliste, grammairien, physicien, politique; il est géomètre, orateur, médecin, magicien, augure; il est tout, il sait tout. » JUVÉNAL, III, 76.

mesures d'administration comme des jugements, soutenait les usurpations des grands, justifiait les aberrations de la multitude et les excès de la tyrannie, il est facile de voir combien de pareils exercices étaient préjudiciables ; ils tendaient en effet à égarer les esprits, à ravaler le plus noble attribut de l'homme, la raison, en persuadant aux jeunes gens que l'on peut discourir sans réflexion et soutenir sans conviction, sans conscience, une mauvaise cause aussi bien qu'une bonne.

A cette dangereuse contagion Socrate opposait son caractère, un sens droit, une fine ironie, et rappelait la logique à ses véritables principes; puis, grâce à l'insistance de ses questions, il prenait avantage de la plus mince concession pour amener son adversaire à l'aveu qu'il voulait lui arracher. Cette méthode, qu'il serait si profitable de remettre aujourd'hui en usage, pour rendre quelque ensemble aux opinions devenues un chaos, le fit alors passer lui-même pour un nouveau sophiste; mais, bien différent de ces faux sages, il avait pour but de donner à la pensée la plus grande précision logique, d'étudier l'ordre de la nature afin de remonter à une cause première, de développer les idées de vertu et de vice, non en les réduisant à une exactitude scientifique, mais en les introduisant dans la vie pratique. Ainsi, tandis que les philosophes, entourés d'une foule de disciples, donnaient à un prix élevé des leçons d'éloquence, de politique, de peinture, de sculpture, d'art militaire, et même de vertu et de bonheur, semblables à des courtisanes faisant trafic de tous leurs charmes, Socrate paraissait n'avoir tant étudié que pour devenir meilleur, rechercher les sources des sentiments nobles, écarter les fausses apparences, appeler la science au secours de la raison, inspirer à l'homme la confiance en lui-même. Les sophistes orgueilleux, en anéantissant les idées de vertu et de vérité, abattaient la religion, sans la remplacer par rien; Socrate, au contraire, avec une simplicité naïve, reconstituait Dieu, pour ainsi dire, en rappelant les esprits à tout ce qui est vrai, bon, noble et juste, à tout ce qui procède de Dieu et nous ramène à Dieu. Il ne faisait pas la guerre au culte dominant, car les temps n'étaient pas arrivés; il comprenait même que beaucoup pouvaient y associer d'excellents sentiments moraux, mais il donnait une interprétation plus élevée aux croyances populaires, et cherchait à en tirer des enseignements utiles à l'ordre politique et social.

Il n'affirmait rien pourtant, et disait qu'il ne savait qu'une chose : c'est qu'il ne savait rien. Il doutait, interrogeait, conduisait jusqu'à la limite de la vérité, et s'arrêtait là, soit qu'il ait voulu op-

poser un contraste aux décisions absolues des sophistes, ou qu'il ait senti l'impuissance de l'esprit humain, qui peut bien connaître par lui-même la vanité de la science, mais ne saurait embrasser la vérité tout entière, qui est Dieu.

De quelque manière qu'il l'eût acquise, Socrate avait de Dieu une idée sublime. Il proclamait l'unité de l'Être suprême, et c'est de Dieu qu'il déduisait la morale la plus pure qu'un païen ait jamais professée (1). Lorsqu'il la mit en action, il se montra toujours l'ami intrépide de la vérité; la taire, c'eût été se rendre coupable envers sa conscience, organe immédiat et incorruptible de la divinité, et qu'il appelait *son génie* (2). Lorsque les généraux vainqueurs aux Arginuses furent cités en jugement pour sacrilége envers les morts, il s'opposa seul, mais avec constance, à leur condamnation : il fut le seul, parmi les rhéteurs, à qui les Trente défendirent de parler au peuple; mais, sans se laisser effrayer, il les désapprouva par ses discours et son silence. Son amour de la justice et de la patrie aurait dû l'entraîner dans la politique; mais, d'un côté, il voulait combattre la manie, alors universelle, de se mêler des affaires publiques, et, de l'autre, il déclarait que sa mission était d'élever la jeunesse, véritable base de la bonne administration de l'État; il disait donc : *Je sers mieux ma patrie en lui formant de bons citoyens.*

Et cependant son disciple de prédilection fut Alcibiade; il eut aussi pour élève Critias, le chef des Trente, celui qui soutenait que la religion et le culte étaient de belles inventions des législateurs pour abuser le vulgaire. Tous deux s'étaient écartés de la trace du maître; mais les malveillants lui imputaient les fautes de ses élèves, les désordres de l'un, les atrocités de l'autre. Les vérités qui sortaient de sa bouche devaient lui susciter bien des haines : s'il opposait à la démocratie effrénée d'Athènes la stabilité de Sparte, on

(1) Nous parlerons plus spécialement de sa doctrine, en traitant de la philosophie grecque, au chapitre XXII.

(2) Le docteur Lélut a publié dernièrement un livre sous ce titre : *Du démon de Socrate*, dont voici la conclusion :

« Il résulte que Socrate était bien véritablement fou, puisque, s'il y a un « caractère formel et indubitable de la folie, ce sont les hallucinations, c'est-à- « dire cet état intellectuel où nous prenons nos propres pensées pour des sensa- « tions causées par l'action immédiate des objets extérieurs. Sa philosophie a pré- « senté, pendant quarante ans, peut-être, ce caractère irréfragable d'aliénation « mentale. » Ce médecin prétend faire ainsi une application de la psychologie aux études historiques, et il ne fait autre chose que montrer combien le froid calcul est insuffisant pour parvenir à comprendre l'élan vers le beau et le bien, élan irrésistible dans une âme longtemps exercée par la sagesse et par la vertu.

le déclarait malintentionné envers sa patrie ; avait-il dit qu'il préférait la sévérité patriotique d'Euripide aux saillies licencieuses d'Aristophane, celui-ci l'exposait sur la scène, où il le montrait errant parmi les nuées, comme un songe-creux, et lui attribuait les subtilités dont il était l'adversaire le plus déclaré : procédé ancien et cependant toujours nouveau.

Dans les démocraties, quiconque s'élève est toujours vu de mauvais œil ; or les Athéniens, qui ne différaient point des modernes, haïssaient toute supériorité au point de la punir par l'ostracisme (1). C'était ce bas instinct qu'Aristophane caressait, lorsqu'il accablait de ses railleries Socrate, le tragique Euripide, l'astronome Méton, qui inventa le cycle de dix-neuf ans, auquel il donnait le nom de *mesureur de l'air*.

C'était bien pour Socrate le cas de se rappeler ces paroles d'Euripide : *Ayons en horreur ceux qui, en prônant les railleries, rendent les hommes plus méchants*. Il ne songeait pas, néanmoins, à se disculper ; allant droit son chemin, fidèle à ses convictions, il formait des disciples qui devaient lui faire un éternel honneur : Xénophon, Cébès, Antisthène, Aristippe, Platon. Il souffrait patiemment les injures ; lorsqu'il assistait au théâtre à des représentations où il était mis en scène, il restait immobile et attentif, disant qu'il se figurait être à un banquet, où il réjouissait les convives. Il reçoit un soufflet, et se contente de dire : *C'est dommage qu'on ne sache pas quand il faut sortir avec une visière*. Xanthippe, sa femme, était pour lui un tourment domestique, et mettait journellement à l'épreuve sa longanimité : un jour, après l'avoir accablé d'injures, elle lui versa un pot de lessive sur la tète ; il ne prononça que ces mots : *Il est rare, quand il tonne, qu'il ne vienne pas à pleuvoir*. Xanthippe avouait qu'elle avait toujours vu son mari revenir avec le même visage qu'il avait en sortant de sa maison : tant son aspect extérieur reproduisait le calme de son âme. Un certain Zopyre, le Gall ou le Lavater d'Athènes (2), qui prétendait connaître le carac-

(1) Xénophon ('Αθηναίων πολιτεία) dit du peuple athénien : « Il persécute les « hommes de mérite, hait toute supériorité, dégrade, condamne à l'exil ou à « la mort les plus illustres, tandis qu'il comble d'honneurs les gens de rien : le « tout pour la plus grande gloire de la democratie... Jaloux de son honneur, il « ne souffre pas qu'on le représente ou qu'on le censure sur le théâtre ; mais il « autorise sur la scène la satire licencieuse pourvu qu'elle atteigne les nobles, une « personne riche ou célèbre. Ce n'est pas qu'il les méprise, mais il les hait parce « qu'il les estime et les craint. Félicitons-le d'entendre si bien ses intérêts : « il fait ce qui lui convient le mieux. »

(2) Aristote nous apprend que les anciens physionomistes jugeaient des qualité de l'âme par la ressemblance des traits avec ceux des peuples qui diffèrent le

tère d'un homme à sa physionomie, ayant examiné Socrate, lui dit qu'il devait être orgueilleux, stupide, curieux et lascif : ce furent alors de grands éclats de rire parmi tous ceux qui le connaissaient ; néanmoins Socrate avoua que telles étaient en effet les inclinations qu'il avait senties en lui, mais qu'il les avait domptées. Aussi l'oracle de Delphes proclama-t-il qu'il n'existait point d'homme plus libre, plus juste et plus sage que Socrate.

En voyant tant de citoyens périr victimes de la cruauté des Trente, ou s'en aller en exil, il disait : *Le berger qui verrait son troupeau diminuer de jour en jour, et se refuserait à avouer qu'il est un mauvais berger, manquerait de sincérité ; il en manquerait encore plus, le gouverneur d'une cité qui, s'apercevant d'une diminution dans le nombre des citoyens, nierait qu'il gouverne mal.*

Les Trente lui enjoignirent de garder le silence et de ne s'entretenir qu'avec des citoyens âgés de plus de trente ans ; mais il n'en continuait pas moins à parler avec la même liberté et à tout le monde. Or, comme on lui demandait s'il ne craignait pas que la franchise de ses discours ne lui attirât malheur : *Au contraire*, reprit-il, *je m'attends à mille maux; mais aucun n'égalerait le mal que je commettrais en faisant une chose injuste.*

Tant de vertus ne l'auraient fait vivre peut-être que dans le souvenir de ses disciples, si la persécution ne l'avait atteint et conduit à une fin qui fit de lui un idéal inconnu encore à la Grèce, celui d'un sage mourant pour son opinion. Sa vertu, que les tyrans
400. avaient respectée, ne put trouver grâce auprès de ses concitoyens, qui citèrent le juste devant le tribunal, comme coupable d'impiété, comme corrupteur de la jeunesse et comme novateur : délits imputés d'ordinaire à ceux qui n'en ont commis aucun.

Condamnation de Socrate.

Mélitus, poëte tragique sifflé, l'orateur Lycon, Anytus, riche Athénien qui avait aidé Thrasybule à sauver la patrie, et qui affichait des opinions démocratiques, furent ses dénonciateurs et soutinrent l'accusation. Aux juges qui lui demandaient, selon l'usage, quelle peine il croyait mériter, il répondit : *Pour m'être consacré tout entier au service de mon pays, pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la république.* La sentence mise aux voix, il fut condamné à boire la ciguë.

Le droit individuel s'était grandement développé dans Athènes,

plus entre eux, tant pour la forme extérieure que pour les habitudes, tels que les Égyptiens, les Thraces, les Scythes. Διελόμενοι κατὰ τὰ ἔθνη ὅσα διέφερε τὰς ὄψεις καὶ τὰ ἤθη, οἷον Αἰγύπτιοι, καὶ Θρᾷκες, καὶ Σκύθαι. *Physiognomonie*, ch. I.

d'autant plus que tous jouissaient du suffrage, et voulaient attester leur droit en faisant des lois, en intervenant dans les jugements. Par les réformes démocratiques de Périclès, les jugements étaient transférés de l'Aréopage à des tribunaux publics, composés parfois de 500, de 1,000, de 1,500 membres élus au sort. Devant cette tourbe, Socrate aurait-il pu expliquer sa philosophie? Convenait-il à son système de combattre les rites nationaux pour montrer l'excellence de ses innovations? Aussi, croyant qu'il y aurait folie à vouloir les convaincre, et lâcheté à renier ses propres croyances, il ne voulut pas faire usage, devant ses juges, d'aucun des artifices oratoires auxquels les accusés avaient habituellement recours pour se faire absoudre, disant qu'ils lui siéraient aussi mal que des brodequins d'Ionie à ses pieds. Quelqu'un lui demandant pourquoi il ne songeait pas à sa défense : *J'y ai songé toute ma vie*, répondit-il, *en ne faisant rien qui méritât d'être puni*. Quand ce fut à son tour de prendre la parole, il prononça ce discours, *playdoyer puérile, d'une haulteur inimaginable*, dit Montaigne (1) :

« Je suis séptuagénaire, et c'est la première fois que je me pré-« sente devant un tribunal. Je suis donc absolument étranger à « l'artificieux langage de mes adversaires; mais je vous parlerai, « seulement pour obéir à la loi, comme vous m'avez toujours en-« tendu le faire sur la place, devant les boutiques et ailleurs. Mes « accusateurs m'imputent de scruter les choses qui sont au-dessus « et au-dessous de nous, de rendre bonnes les choses mauvaises « et d'enseigner aux autres à en faire autant. Je ne sais pourtant « rien de tout cela, et, puisque j'ai toujours parlé en public, que « l'on dise si quelqu'un m'a jamais entendu proférer rien de pareil, « ou si plutôt ces jeunes gens qui m'ont écouté, parvenus à l'âge « adulte, ne continuent pas à m'aimer. Ma science est tout hu-« maine, et si l'oracle m'a déclaré le plus sage, c'est uniquement « parce que je sais que je ne sais rien. Et pour l'avoir dit, je me « suis attiré l'inimitié des philosophes, des artistes et des poëtes, « qui croient savoir beaucoup. La jeunesse qui m'entend apprend « à ne pas faire grand cas de leur prétendue science ; voilà pour-« quoi ils disent que je la corromps ; voilà pourquoi ils ont excité « contre moi Mélitus, Anytus et Lycon, qui me reprochent de cor-« rompre les jeunes gens, de ne pas croire aux dieux et d'en in-« troduire de nouveaux. Mais la première imputation ne saurait « être crue, car personne ne voudrait, à coup sûr, rendre exprès

(1) T. V, p. 103, édit. de M. Le Clerc; Paris, 1826. *Puérile*, c'est-à-dire *d'une sécurité enfantine*.

« les autres méchants, pour qu'ils lui nuisent après ; si je l'ai fait « par erreur, pourquoi mes accusateurs ne m'ont-ils pas repris et « éclairé à temps? Quant au second chef, il est en contradiction « avec le troisième ; car, lorsque je parle de mon démon, je montre « bien par là que je crois qu'il est des dieux. Ce démon m'a com- « mandé de philosopher, et je lui obéis comme j'ai obéi à vos ca- « pitaines, ô Athéniens, à Potidée, à Amphipolis, à Délium. Si « vous me renvoyez absous, à la condition de cesser de philoso- « pher, je ne voudrais pas, pour vous obéir, désobéir aux dieux, « ne pensant pas pouvoir leur rendre un plus grand hommage que « d'employer tous mes efforts à persuader aux jeunes gens et aux « vieillards de ne pas s'occuper des richesses et des biens du corps, « de préférence à ceux de l'âme. Si je me défends à cette heure, ce « n'est pas tant pour moi que par rapport à vous, afin qu'en me « faisant périr innocent, vous ne péchiez pas contre Dieu, qui m'a « placé sur votre cité comme un taon sur un noble coursier, « pour l'aiguillonner et le tenir en haleine. Or, bien que je n'aie « jamais rempli de magistrature, je crois avoir rendu de grands « services à la patrie, en n'abandonnant jamais la cause de la jus- « tice, en ne cédant ni à la force ni à l'autorité, soit du peuple, « soit des tyrans. Je n'aurai donc pas recours, pour vous disposer « en ma faveur, à des moyens que je crois moins bons et moins « justes ; mais comme, contrairement à ce que m'imputent mes « accusateurs, je crois en Dieu plus qu'aucun d'eux, je m'en remets « de mon jugement à Dieu et à vous. »

Ayant le choix de sa peine et pouvant se condamner à une amende, il refusa ce moyen de salut, pour ne pas paraître s'avouer coupable. Comme ses amis voulaient qu'il se dérobât par la fuite à l'exécution du jugement, il refusa encore, disant qu'il n'y avait aucun lieu dans l'Attique où l'on ne mourût pas. La fuite, en effet, aurait porté atteinte à la dignité de sa cause, tandis que sa constance l'a fait honorer par la postérité.

Quand il entendit sa condamnation (1), il s'écria : « La nature m'a- « vait condamné avant mes juges. » Puis, s'adressant à ceux-ci : « J'ai grand espoir, reprit-il, qu'il est avantageux pour moi d'être « condamné à mort ; car, de deux choses l'une : ou tout finit avec « la mort, ou une autre vie lui succède. Si tout finit, combien il « sera doux de reposer enfin tranquillement, sans rêves, après les « peines si nombreuses de la vie ! S'il est une autre existence,

(1) Les juges, émus par les grands mots de patrie, de culte, d'éducation, le condamnèrent par 281 suffrages sur 556 votants, à une majorité de 3 voix. Voy. DIOGÈNE LAERTE, II. 5

« quelle satisfaction de me trouver avec les anciens sages, de me « réunir à tant d'autres victimes des jugements iniques, et, une « fois sorti de vos mains, de me présenter devant ceux qui s'ap- « pellent à bon droit des juges! Aussi n'ai-je aucun ressenti- « ment contre vous ni contre mes accusateurs, quoique leur in- « tention ait été de me nuire; mais il est temps que nous nous quit- « tions, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le « meilleur partage? Personne ne le sait, excepté Dieu. »

Bien qu'il semblât le mettre en doute, Socrate tenait pour certain que son âme allait entrer dans une vie immortelle. Lorsqu'il eut bu la ciguë avec sérénité, il vit ses amis pleurer autour de lui; seul intrépide, il s'entretint avec eux de ses espérances et mourut avec elles. Au moment où il allait expirer, quelqu'un lui demanda s'il désirait quelque chose : *Oui*, répondit-il, *sacrifiez pour moi un coq à Esculape!*

Ce sacrifice était fait d'ordinaire par ceux qui guérissaient d'une maladie dangereuse; considérant la vie sous cet aspect, il voulait, avec son ironie habituelle, que l'on rendît grâces de ce qu'il en était sorti.

Athènes tarda peu à reconnaître son crime et à s'en repentir : Mélitus fut massacré par le peuple; Anytus prit la fuite, et ses autres persécuteurs subirent, ceux-ci, l'amende, ceux-là, l'infamie, tous les remords.

CHAPITRE XVI.

RETRAITE DES DIX MILLE. LYSANDRE, AGÉSILAS.

Nous devons maintenant reporter nos regards vers la Perse, qui eut une si grande part dans les vicissitudes de la Grèce. Lorsque la défaite éprouvée sur le fleuve Eurymédon et la perte de la Chersonèse de Thrace eurent fermé l'Europe aux Perses, Xerxès se retira dans son sérail, où il fut tué, comme nous l'avons dit. Durant les quarante années du règne d'Artaxerxès, l'empire offrit des signes de décadence, et, bien que ce prince fût doué de bonnes qualités, il n'eut ni la volonté ni le courage d'en rétablir l'ancienne prospérité. Hystaspe souleva la Bactriane contre son frère, qui ne put triompher de lui qu'après deux batailles. La guerre d'Athènes, guerre tantôt sourde, tantôt déclarée, les mécontentements qui éclataient au centre de ses États, la révolte de l'Égypte dont nous

avons parlé, l'occupèrent d'abord sérieusement; puis la victoire
449. de Chypre, remportée par l'Athénien Cimon, vint contraindre Artaxerxès de consentir à la paix : il dut reconnaître la liberté des Grecs d'Asie, et promettre de ne plus envoyer de flotte dans la mer Égée et la Méditerranée. Tel était le glorieux résultat de la guerre médique.

Lors de la guerre d'Égypte, Mégabyse, satrape de Syrie, qui la conduisit à bonne fin, avait promis la vie sauve à Inaras, roi de
456 Libye, promoteur de la révolte. Ce prince ayant été mis à mort, Mégabyse saisit ce prétexte pour soulever la Syrie, défit deux fois les armées royales, et dicta lui-même les conditions de sa réconciliation avec le roi. Ce premier exemple de rébellion heureuse d'un satrape contre l'empire, fut un encouragement pour en tenter de nouvelles. Amestris, mère du roi, et Amytis, sa femme, également corrompues et intrigantes, avaient agi en faveur de Mégabyse, dirigé les affaires à leur gré, et tenu le roi sous leur dépendance jusqu'à l'instant de sa mort. Xerxès II, seul fils légitime laissé par Artaxerxès, n'était sur le trône que depuis quarante-cinq
424. jours, quand son frère Sogdien le tua. Le meurtrier fut, à son tour, détrôné, six mois après, par Ochus, qui le fit périr par le sup-
423. plice des cendres (1). Ce dernier, autre fils naturel d'Artaxerxès, régna sous le nom de Darius II Nothus, c'est-à-dire le Bâtard. Il conserva la couronne pendant dix-neuf ans, et l'on rapporte que, son fils lui demandant comment il avait fait pour régner si longtemps et si heureusement, il répondit : *Par la piété envers les dieux, et la justice envers les hommes.* L'histoire nous apprend, au contraire, qu'il vécut sous la dépendance de sa femme Parysatis et de trois eunuques, l'un desquels, Artoxar, ayant osé aspirer au trône, périt sur l'échafaud.

L'extinction de la race légitime des rois perses ébranla l'empire et diminua l'obéissance; d'autant plus que la nouvelle dynastie s'écarta de l'ancienne constitution, en confiant le gouvernement de plusieurs provinces à un seul satrape, et en l'investissant même de l'autorité militaire. Dès lors les révoltes se multiplièrent, et, bien que la cour réussît à les étouffer, les moyens perfides qu'elle employait dans ce but, étaient autant de preuves de sa faiblesse.

(1) Le patient était précipité du haut d'une tour dans un tas de cendres, où il restait suffoqué. Un autre supplice perse était celui des auges : on enfermait le condamné entre deux auges superposées, en ne laissant en dehors que sa tête ; il recevait dans cette position la nourriture qu'on l'obligeait à prendre en lui piquant les yeux. Il vivait ainsi jusqu'à ce qu'enfin les vers engendrés par l'ordure lui rongeassent les entrailles.

Les plus dangereuses furent celle d'Arsitès, frère du roi, soutenu par un frère de Mégabyse, et celle de Pissouthnès, satrape de Lydie. Ces deux rébellions ne furent apaisées que par la trahison qui livra les deux chefs.

Les Égyptiens profitèrent de la faiblesse et de l'inquiétude de leurs dominateurs. Amyrthée, qui, depuis la révolte d'Inarus, avait continué à se maintenir au milieu des marais, se mit en campagne, et, secondé par la population, chassa de nouveau les Perses de l'Égypte; il conduisit avec tant de bonheur son entreprise, que 414.
les Perses durent se résigner à le reconnaître pour roi, ainsi que ses successeurs.

La Perse aurait été menacée d'un grand péril, si la Grèce eût alors songé à tirer vengeance de ses outrages, et si Conon eût devancé Alexandre; mais la guerre du Péloponèse, qui dura autant que le règne de Darius Nothus, assura tout à la fois la tranquillité des Perses et leur offrit l'occasion de nuire à la Grèce. Jouant à son égard le rôle des empereurs d'Allemagne avec les républiques italiennes du moyen âge, et guettant le moment de s'en emparer comme d'une proie qui leur était due, ils alimentaient les factions, corrompaient à prix d'or les généraux, et soutenaient le parti vaincu, afin d'affaiblir le vainqueur. Ils auraient fini par entraîner la Grèce à sa perte, s'ils avaient toujours eu, pour diriger leur politique, des esprits aussi déliés que Tisapherne, et si les résolutions de la cour n'avaient pas été contrariées par la jalousie et les caprices des satrapes de l'Asie Mineure. Tisapherne avait réussi à conclure avec Sparte un traité d'alliance, dont l'adresse d'Alcibiade sut longtemps empêcher les effets.

Lysandre parvint toutefois à se concilier les bonnes grâces de 411.
Cyrus, second fils de Darius Nothus. Plusieurs écrivains le représentent comme le modèle des princes, tout à la fois prudent, ins- Cyrus le jeune.
truit, actif, courageux, fidèle à sa parole, et d'une invariable probité. Il racontait à Lysandre qu'il avait dessiné lui-même ses jardins dont il faisait ses délices, qu'il en avait bêché le sol et planté les arbres de ses propres mains; comme le Spartiate témoignait quelque incrédulité et faisait allusion au luxe de ses vêtements, aux colliers, aux bracelets dont il était chargé, le jeune prince lui jura par Mithras, qu'il ne prenait jamais aucune nourriture avant de s'être fatigué au travail.

S'il possédait réellement les belles qualités qu'on lui attribue, elles étaient au moins gâtées par l'éducation du sérail et par la prédilection de sa mère Parysatis, qui flattait sa vanité et son désir de régner. Le cérémonial de la cour perse punissait de mort

quiconque regardait le visage d'une concubine du roi, tirait avant lui à la chasse sur une pièce de gibier, ou venait en sa présence sans tenir ses mains cachées dans les manches de l'habit. Deux cousins de Cyrus négligèrent cette formalité en se présentant devant lui, et il les fit mettre à mort. Cette manière d'agir parut à Darius une tendance à l'usurpation des honneurs réservés à la seule majesté royale, et il rappela Cyrus de l'Asie Mineure. Bien que né sur le trône, et malgré les efforts de Parysatis pour le faire désigner comme successeur, le vieux roi resta inébranlable dans

Artaxerxès Mnémon.

son refus, et lui préféra Artaxerxès II, surnommé Mnémon, à cause de sa mémoire prodigieuse ; il assigna cependant à Cyrus le gouvernement héréditaire de la Lydie, de la Phrygie et de la Cappadoce, belles provinces qui furent séparées de l'empire.

Cyrus, d'après les conseils de sa mère, ne les accepta que comme un acheminement au trône, auquel il aspira plus ouvertement après la mort de son père. Tissapherne, qui avait ambitionné le même gouvernement, accusa Cyrus de trahison, dans l'espoir de l'obtenir par sa chute. Le prince fut arrêté; mais la puissante Parysatis le fit remettre en liberté et renvoyer dans les provinces de son obéissance, où il revint avec le désir de se venger. Or, comme il n'y a pas, dans les États despotiques, de milieu possible entre la condition de roi ou d'esclave, Cyrus, ne se sentant pas de disposition à rester esclave, dut songer à devenir roi.

La pensée de renverser un trône appuyé sur un million de soldats, sur l'autorité de la religion et sur la force de résistance que les choses existantes opposent à toute innovation, aurait pu sembler inspirée par la folie, si ce prince n'avait eu pour lui la vigueur de l'esprit, l'obéissance aveugle de sujets dévoués et l'alliance de Sparte. Il s'était concilié l'affection des siens par sa valeur, son habileté et son affabilité ; loin de songer, à l'exemple de ses prédécesseurs, à épuiser les provinces, il s'occupait d'y propager l'industrie, de pratiquer la justice, d'encourager l'agriculture, et se montrait plus jaloux de leur avantage que du sien propre. Il réclama l'amitié de Sparte par une lettre dans laquelle il se vantait d'avoir, plus que son frère, les sentiments d'un roi, d'être instruit dans la religion et en état de boire beaucoup de vin, sans en éprouver d'effet; il ajoutait qu'il priait chaque jour les dieux de lui accorder assez de vie pour récompenser dignement ses amis, et se venger de ses ennemis.

Il arma dans la péninsule asiatique cent mille soldats, que leurs rapports avec les Grecs avaient formés à la discipline et tirés en partie de la mollesse asiatique. Les Spartiates mirent à sa disposi-

tion huit cents guerriers, commandés par Chérisophe, et le secours de leur flotte; ils l'autorisèrent de plus à enrôler tous les volontaires qu'il pourrait trouver dans les États de leur dépendance. Il put réunir ainsi dix mille hommes pesamment armés, et trois mille archers et peltastes.

La négligence d'Artaxerxès permit à Cyrus de terminer tranquillement ces préparatifs, et de faire, en soixante jours de marches forcées, quatre cents lieues, avec les forces qu'il avait rassemblées; il se présenta sur l'Euphrate, sans rencontrer un seul ennemi jusqu'à Cunaxa, à une journée de Babylone. Là s'engagea une bataille sanglante; mais, au moment où ses armes triomphaient, Cyrus fut atteint d'un coup mortel : avec lui tomba, non-seulement l'instigateur, mais encore le motif de la guerre.

401.

Mort de Cyrus.

L'Anabase.

Il ne restait plus à l'armée qui l'avait suivi qu'à songer à son retour; alors Ioniens et Grecs immolèrent un bélier, un taureau, un loup, un sanglier, et jurèrent de se conduire en loyaux amis durant leur difficile retraite. En les voyant rangés en bon ordre et d'accord entre eux, les Perses n'osèrent les attaquer; ils s'engagèrent même, par un traité, à leur fournir des vivres, à la condition qu'ils ne commettraient point de dégâts dans les pays qu'ils traverseraient. Cependant Tissapherne, l'inspirateur de ce traité, projetait de les perdre, et s'entendait à cet effet avec Ariée, qui avait pris le commandement des Ioniens, pour qu'il abandonnât les Grecs. Il enveloppa en effet traîtreusement les dix mille dans le réseau de canaux qui, s'étendant du Tigre à l'Euphrate, couvrait la Babylonie, et assassina Cléarque avec quatre généraux. Les Grecs ne se découragèrent pas; mais, sous la conduite de Chérisophe et de Xénophon, disciple de Socrate, ils continuèrent leur retraite.

Les longs revers éprouvés par cette poignée de braves n'inspireraient plus un intérêt aussi vif, après les désastres de la retraite de Moscou, s'ils n'eussent été admirablement retracés par Xénophon, le Ney de l'antiquité. Nous lui devons la première relation d'une retraite, exploit militaire du plus grand intérêt, parce qu'on n'y voit pas l'homme courir au-devant du péril par ambition, avarice ou héroïsme, mais s'en dégager sous l'empire de la nécessité.

Les chefs formèrent d'abord quatre phalanges, marchant deux par le flanc, deux de front; au centre étaient les hommes armés à la légère, les bêtes de somme, les serviteurs et les femmes. Les chariots, les bagages jusqu'aux tentes, avaient été brûlés, et l'on s'était partagé les objets indispensables. Se trouvant dans un pays

plat, privés de l'espoir même de toute assistance, sans cesse inquiétés par la cavalerie de Tissapherne, ils reconnurent la difficulté de marcher en bataillon carré, alors qu'on est poussé l'épée dans les reins; car les soldats ne peuvent garder leurs rangs, surtout dans les défilés, où il faut resserrer les lignes. Ils formèrent donc six compagnies, de cent hommes chacune, qui, remplissant les vides, remédièrent au désordre; ils fractionnèrent encore plus les détachements pour traverser les montagnes des Carduques. Durant ce long et pénible trajet, Xénophon écouta les leçons de l'expérience, qui lui apprit à faire occuper les hauteurs par des hommes armés à la légère pour surveiller l'ennemi et le tenir au delà de la portée du trait; à asseoir son camp régulièrement, à choisir des positions avantageuses, à marcher les rangs serrés, à ménager les vivres que l'on trouvait, à faire des provisions pour plusieurs jours, à entretenir les feux allumés, à prendre les espions de l'ennemi pour s'en faire des guides. Chaque pas, en un mot, devenait l'occasion d'une leçon nouvelle; il fallait, par de grands froids, empêcher les soldats de s'approcher du feu, faire avancer pendant la nuit les hommes pesamment armés, puis l'infanterie légère, la cavalerie ensuite, de sorte qu'ils se trouvassent réunis à la fin de la journée. De temps à autre, on sacrifiait des victimes aux dieux pour soutenir le courage des soldats.

Ce fut ainsi qu'à travers des privations, des obstacles, des trahisons de toute espèce, les Grecs atteignirent enfin, avec un transport de joie dont on peut se faire une idée, le rivage de la mer, et qu'au bout d'une année ils arrivèrent à Trébizonde, ville amie, où ils accomplirent leur vœu à Jupiter Sauveur. Quand Xénophon, qui commandait seul depuis la mort de Chérisophe, entra dans Parthénium, il n'avait plus avec lui que six mille compagnons, guerriers qui, échappés aux périls, aux fatigues de cette retraite par leur courage et leur constance, étaient un témoignage évident et glorieux de la supériorité d'une poignée de braves disciplinés sur les masses innombrables des Perses.

Le souvenir des anciens exploits se réveillait à ce moment: d'un côté, les Grecs, indignés contre ceux qui les avaient trahis, prenaient la résolution d'appeler l'Asie Mineure à la liberté; de l'autre, Tissapherne s'avançait pour les punir d'avoir pactisé avec les Grecs. Ayant réuni ses forces à celles du satrape Pharnabaze, il investit les villes éoliennes de l'Asie Mineure; celles-ci eurent re-
399. cours à Sparte, qui fit marcher aussitôt à leur aide des troupes du Péloponèse et de l'Attique. Le Spartiate Thymbron, qui les commandait, fut battu par l'ennemi; mais Dercyllidas, qui lui

succéda, conduisit les Grecs à la victoire ; puis, profitant habilement de la jalousie entre Tissapherne et Pharnabaze, il amena le premier à une trêve séparée. Tissapherne la rompit dès qu'il crut 397.
le moment favorable ; mais Sparte voyait alors s'élever un grand capitaine.

Lysandre, bien que né à Sparte, avait les idées d'Athènes ; il voyait quelque chose de bestial dans cette existence sauvage, alors que l'aisance et les manières polies se développaient partout. Parvenu au commandement, il se proposa, non de ramener sa patrie à la barbarie de Lycurgue, mais de la civiliser. Éphèse était plongée dans la misère ; il y appela de toutes parts des marchands, et bientôt elle jouit de l'abondance et du bien-être (1). Sparte, pauvre et isolée, ne pouvait lutter contre tous ; il lui procura de nombreux alliés, en se montrant affable et en adoptant leurs usages les plus précieux. De Cyrus, il obtient en récompense de l'argent pour donner à chaque marin une obole de plus ; cette augmentation de paye amène sur sa flotte les hommes qui servaient sur les navires ennemis. Il parcourt alors les côtes avec la flotte, établissant partout des gouvernements aristocratiques, les seuls qui convenaient à Sparte ; il forme ainsi une ligue sous le commandement indivisible de Sparte.

On le remplace par Callicratidas, aux principes rigides, qui 406.
échoue, mécontente les alliés, se fait battre et meurt près d'Arginuses. Tous les alliés et Cyrus demandent Lysandre, qui rétablit les choses, mais sans confiance dans leur durée.

Agis, roi de Lacédémone, n'avait laissé qu'un fils, nommé Léotychidès ; mais, comme la rumeur publique l'attribuait à Alcibiade, Lysandre fit d'actives démarches pour que le trône ne fût pas Agésilas.
donné par hérédité, mais au plus digne, dans l'espoir d'être choisi. Il aurait réussi sans l'opposition de l'oracle, dont le conseil fit élire 400.
un frère d'Agis, d'une apparence chétive et de plus boiteux, qu'on appelait Agésilas. Cependant, sous un aspect disgracieux, le nouveau roi cachait une grande âme, des sentiments nobles, une généreuse ambition que tempéraient la modestie et l'affabilité. Élevé comme un simple citoyen, il conserva les habitudes rigides prescrites par Lycurgue, et telle était sa popularité que les éphores le frappèrent d'une amende, parce qu'il attirait à lui seul tous les citoyens de la république. Ses prédécesseurs avaient eu à soutenir des luttes continuelles contre les éphores et le sénat ; lui, au contraire, il leur témoigna la plus grande condescendance, en se

(1) PLUTARQUE, *Vie de Lysandre*, III.

montrant exact observateur des lois. S'il parvint au trône par une usurpation, il se la fit pardonner, en prouvant qu'il était seul capable de maintenir Sparte dans le haut rang où elle s'était placée.

Les Lacédémoniens, informés que le roi de Perse faisait armer contre eux une escadre phénicienne, résolurent d'envoyer leur flotte assaillir ses États. Ils en donnèrent le commandement à Agésilas, qui, le premier des rois de Sparte depuis Agamemnon, se trouva ainsi à la tête des forces réunies de la Hellade. Il jura, en partant, de contraindre le roi de Perse à une paix avantageuse, ou de lui causer les pertes les plus cruelles. Au lieu des dix sénateurs qui d'ordinaire accompagnaient à la guerre les rois de Sparte, à titre de conseillers, il en demanda trente. Lysandre était du nombre; comme il avait, plus que personne, fait du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il était extrêmement redouté des uns et très-aimé des autres; les petits tyrans de l'Asie Mineure lui témoignaient plus de respect qu'à Agésilas, qui le voyait avec déplaisir. Aussi, loin de lui remettre toute l'autorité, comme Lysandre s'en était flatté, il cherchait tous les moyens de le ravaler, jusqu'à le charger de l'administration des subsistances. En somme, Agésilas représentait le parti des hommes stationnaires, tandis que Lysandre voulait substituer à une législation stupide et désormais impuissante une législation plus conforme aux besoins des temps.

Tissapherne eut recours à ses artifices et à ses parjures ordinaires, pour entraîner Agésilas à sa perte; mais, plus habile que lui, le roi de Sparte les fit tourner contre le satrape, qui fut battu sur
395. les rives du Pactole. La reine Parysatis, dont le cœur couvait une grande haine contre Tissapherne et contre quiconque avait contribué à la triste fin de son cher Cyrus, s'employa tellement à desservir le vaincu, que le roi envoya Tithrauste dans l'Asie Mineure, pour le remplacer dans le commandement et lui donner la mort.

Tithrauste essaya de gagner Agésilas par de riches présents, mais sa vie frugale éloignait de lui la tentation des trésors; il consentit seulement à porter ses armes contre la Phrygie, gouvernée par Pharnabaze. Grâce à l'alliance qu'il contracta avec le roi d'Égypte, rebelle envers la Perse, Agésilas mit obstacle aux grands armements qu'Artaxerxès, dont les flottes ne pouvaient plus naviguer dans les mers de l'Asie, avait espéré tirer de la Phénicie et de la Cilicie. Pharnabaze fut vaincu. Les satrapes humiliés tremblaient devant Agésilas, qui, connaissant désormais la faiblesse de l'empire, couvait déjà l'idée de le subjuguer; il en méditait les moyens, quand ses projets furent renversés, non par le fer, mais par l'or.

Les Perses avaient appris, par une longue expérience, quel était le pouvoir de l'argent sur les Grecs; ils songèrent donc à susciter.

au sein de la Grèce elle-même, des ennemis à Sparte ; car ils comprenaient que la base étroite sur laquelle Agésilas voulait appuyer un si grand édifice, ne résisterait pas au plus léger choc. Timocrate de Rhodes acheta, moyennant deux cent mille livres, Cyclon d'Argos, Timothée et Polyanthe de Corinthe, Androclide, Isménias et Galaxidore de Thèbes, qui commencèrent à élever la voix contre la tyrannie de Sparte, et à se récrier surtout contre le sacrilége qu'elle avait commis en ravageant le territoire sacré de l'Élide, crime, disaient-ils, que le ciel ne pouvait tarder à châtier. Sparte, il est vrai, n'avait appesanti que trop son joug sur les Corinthiens, les Arcadiens, les Éléens et ses autres alliés dans la guerre du Poloponèse ; elle montrait d'ailleurs l'ambition de dominer partout. Les discours de ces démagogues furent donc écoutés avec faveur ; une ligue se forma entre Corinthe, Thèbes et Argos, ligue à laquelle ne tardèrent pas à adhérer les Thessaliens et Athènes, que Thrasybule excitait à consolider son indépendance par la victoire. Les Thébains commencèrent les hostilités ; Lysandre, qui était accouru mettre le siége devant Haliarte, la place la plus forte de la Béotie, fut attaqué par les Thébains et les Athéniens réunis ; la chance tourna contre lui, et il périt dans le combat.

Fin de Lysandre, 395.

Il mourut à temps, car les Spartiates ne pouvaient plus lui pardonner ses manières hautaines, orgueilleuses, et moins encore ses tentatives pour substituer une royauté élective à la royauté héréditaire, sous le prétexte de favoriser le mérite de préférence au hasard, mais, en réalité, dans le but de parvenir lui-même au trône. Il avait fait parler les oracles et travaillé les esprits à cet effet ; le peuple lui témoignait tant d'estime, que des fêtes avaient été célébrées en son honneur. Les Spartiates étant en difficulté avec les Argiens, au sujet de certaines limites, chacun déduisait ses raisons : *La raison, la voici!* dit Lysandre en portant la main à son épée. Il fut dévoré, dans ses dernières années, d'une fureur jalouse contre Agésilas, *ingrat ami*, dont il avait cru se faire un aveugle instrument et qui en définitive était devenu son maître.

Les grandes richesses qu'il fit transporter d'Athènes dans sa sa patrie, il ne les détourna point à son profit. Du reste, elles étaient inutiles à Sparte où l'on ne pouvait rien obtenir à prix d'argent ; mais, par elles, il aspira à changer les mœurs spartiates et à se placer sur le trône (1). Les vieillards se plaignaient, et ses amis cherchaient à démontrer que l'argent était nécessaire pour le gouvernement, au lieu d'en aller mendier comme avait fait Callicratidas ;

(1) DIODORE, XIV, 13, § 2 ; PLUTARQUE, XXIV.

Lysandre voulait encore mettre les citoyens en mesure de s'en procurer par le travail. L'assemblée prit un moyen terme ; elle décida que l'argent resterait, mais seulement pour les affaires de la république, et qu'on punirait de mort tout particulier qui en conserverait pour son compte.

Était-il possible que le citoyen méprisât pour lui ce qu'il voyait estimé pour le service public?

Il est certain que Lysandre mourut si pauvre que deux citoyens, fiancés à ses filles, les refusèrent lorsqu'ils connurent son peu de fortune : lâcheté qui les rendit infâmes. Quelqu'un ayant envoyé pour elles de magnifiques vêtements, Lysandre leur défendit de les recevoir, en disant : *Ils feraient douter de votre vertu.*

Le roi Pausanias, vaincu à Haliarte, revint à Sparte, où il fut condamné à mort. Agésilas, rappelé alors à grands cris, mit l'obéissance avant la gloire, et renonça à ses vastes projets sur l'Asie ; il rentra en Grèce avec quatre millions et demi de francs et dix mille soldats. Le contact des Perses ne l'avait pas corrompu ; il était assis sur l'herbe, faisant un frugal repas avec les autres soldats, quand les ambassadeurs du grand roi vinrent lui offrir en vain de l'or, de riches habits et toute espèce de mets recherchés (1).

Bataille de Coronée. 394.

Il fit en un mois la route que Xerxès avait mis une année à parcourir, battit les alliés à Coronée, et assura de nouveau la suprématie à Sparte : mais, vers la même époque, Pisandre, s'étant laissé surprendre près de Cnide par la flotte de Conon, avait été défait.

Retour de Conon.

L'illustre amiral athénien, après la bataille d'Ægos-Potamos, s'était retiré près d'Évagoras, tyran de Chypre, et l'avait aidé à policer ce pays qui ne sentait plus la dépendance de la Perse que par un léger tribut; mais l'Athénien, qui avait à cœur de relever sa patrie, cherchait à séduire Évagoras par la gloire d'abattre l'insolente domination de Sparte et de replacer à son rang la cité des lettres et des arts. Afin de parvenir à son but, il ne dédaigna point le secours de l'étranger, et se fit recommander au grand roi par Évagoras et Pharnabaze, au moment où Agésilas mettait en péril la puissance perse. Conon se présenta devant le monarque, et, dispensé de se prosterner à ses pieds, usage auquel répugnaient

(1) Quand le marquis Spinola et le président Ricardot se rendaient à la Haye, en 1608, pour négocier, au nom de l'Espagne, la première trêve avec les Hollandais, ils virent neuf ou dix personnes sortir d'un bateau, s'asseoir sur le rivage et se régaler du pain, du fromage et de la bière que chacun avait apportés. Ils demandèrent à un paysan qui ils étaient : *Ce sont*, répondit-il, *nos seigneurs les députés aux états généraux.* Et les ambassadeurs de s'écrier : *Avec de pareilles gens, il ne serait pas possible de vaincre ; il faut faire la paix !*

les Grecs, il lui démontra la nécessité de faire un grand armement maritime ; l'argent qu'il en reçut lui servit à rassemhler, avec une promptitude admirable, des bâtiments ioniens et phéniciens en assez grand nombre pour aller attaquer Pisandre et le défaire. Ce fut ainsi que Sparte perdit sur mer la prééminence qu'elle avait acquise durant les vingt-sept années de la guerre du Péloponèse. Conon, après avoir conquis les Cyclades, Cythère, et ravagé les côtes de la Laconie, se présenta dans les ports longtemps déserts de Munychie, de Phalère et du Pirée, et releva les murs d'Athènes, sa chère patrie.

Reconstruction des murs d'Athènes.

On conçoit combien Sparte en conçut de déplaisir ; voyant que la force ne lui suffisait pas, elle eut recours à l'intrigue. Le Spartiate Antalcidas, rival d'Agésilas, et jaloux de lui ravir l'occasion de se signaler dans les combats, se rendit en qualité d'ambassadeur près du roi de Perse, bien résolu à lui rendre Conon suspect. Antalcidas était un de ces caractères légers qui sèment de fleurs le chemin du vice ; nullement Spartiate par ses mœurs, et non moins éloquent que rusé, il tournait en ridicule les lois austères de Lycurgue et faisait rire les courtisans perses aux dépens de Léonidas, de Callicratidas et d'Agésilas, dont les noms seuls les avaient fait trembler. Après de longues intrigues, il conclut le traité connu sous le nom de *paix d'Antalcidas*. Dans ce traité, il fut stipulé « que les villes grecques de l'Asie Mineure, Chypre et Clazomène « resteraient sous la dépendance de la Perse ; qu'Athènes conser- « verait sa juridiction sur Lemnos, Imbros et Scyros ; que la Grèce « d'Europe aurait pleine liberté de se gouverner à son gré, et que « Sparte combattrait quiconque nadhérerait pas à ce traité (1). »

Paix d'Antalcidas. 388.

Sparte donnait ainsi à l'étranger des droits de souveraineté sur la Grèce, et reconnaissait lâchement le vasselage de ces républiques pour la liberté desquelles il avait été prodigué tant de sang et de valeur. On a dit qu'il était impossible aux Grecs de maintenir ces provinces indépendantes : oui, tant qu'ils ne faisaient que se déchirer les uns les autres ; mais malheur au pays libre qui rive les

(1) Deux ans après la paix d'Antalcidas, Isocrate disait dans son *Panégyrique* (chap. 34), en parlant du roi de Perse : « Maintenant il est le maître de la « Grèce, il intime des ordres à chaque peuple, et peu s'en faut qu'il ne mette « des gouverneurs dans les villes. Que manque-t-il désormais à notre honte ? « N'est-il pas l'arbitre de la guerre, de la paix, le maître absolu de toutes nos « démarches ? Dans nos querelles domestiques, n'avons-nous pas recours, pour « notre salut, à celui qui voudrait nous voir tous exterminés ? Ne courons-nous « pas vers lui, comme étant notre souverain juge, pour nous accuser les uns « les autres ? Ne l'appelons-nous pas le grand roi, comme si nous étions ses es- « claves ? »

fers d'un autre! Les Perses, en renonçant à la domination sur les autres villes de la Grèce, obéissaient à une longue et douloureuse expérience. La cession des colonies de l'Asie avait d'ailleurs pour résultat nécessaire de faire prévaloir désormais en Grèce, non plus les forces maritimes, mais celles de terre (1).

Sparte s'était assuré, par la dernière clause du traité, la prépondérance en Grèce, puisqu'elle lui fournissait un prétexte de réclamer le secours du grand roi dans l'intérêt de la paix. On ne saurait même donner le nom de *paix* à cet accord momentané; car, bientôt après, Artaxerxès déclara la guerre à Évagoras, qui voulait, avec l'aide des Arabes et des Égyptiens, profiter de ses immenses richesses pour se rendre indépendant, et qui finit par être tué. Athènes et Sparte ne firent, de leur côté, que se traverser
374. réciproquement durant huit années, en fomentant les dissensions entre Corinthe et ses bannis, les villes de la Macédoine et Olynthe; enfin, l'orgueil de Sparte ne cessa de multiplier les causes de mécontentement qui attirèrent sur elle de nouveaux désastres.

CHAPITRE XVII.

LA BÉOTIE. — ÉPAMINONDAS.

Les Béotiens occupaient la vallée inférieure du Céphise, autour du lac Copaïs, et la plaine qui s'étend de l'Hélicon au Cithéron, au Parnès, au Cérycium, au Ptôos : pays bien arrosé et des plus fertiles, qui avait été autrefois inondé par les eaux du lac; aussi ses habitants, pour se préserver de nouveaux désastres, avaient-ils creusé de véritables abîmes dans le mont Ptôos. Ils rendaient un culte particulier à Narcisse et aux trois muses, Mélété, Mnémé, Aœdé, c'est-à-dire, méditation, mémoire, chant. Thèbes était décorée de très-belles sculptures, et l'on y admirait de riches trépieds dans le temple d'Hercule. La contrée renfermait, dans un petit espace, plus de villes qu'aucune autre partie de la Grèce : c'était la patrie de Minerve, d'Harmonie, de l'aveugle Tirésias, de sa fille Manto, symbole de la poésie prophétique. De Thèbes, l'alphabet se répandit en Europe; le trésor de Minyas à Orchomène attestait l'antiquité de l'art de l'architecture. L'air pesant et les esprits épais de la Béotie étaient en mauvais renom; elle a produit pourtant les historiens

(1) XÉNOPHON, *Helléniques*, V, 1.

Anaxis, Dionysodore et Plutarque ; les poëtes Pindare, Corinne et Hésiode ; les grands capitaines Épaminondas et Pélopidas.

Le caractère des Béotiens ne jouissait pas d'une meilleure réputation. Les habitants de Tanagre passaient pour envieux, ceux d'Orope pour avides, ceux de Thespies pour querelleurs, ceux d'Haliarte pour niais ; on disait les Thébains insolents, les Coronéens perfides, les Platéens fanfarons : accusations injustes par leur généralité même, et qui n'attestent autre chose que la rivalité des villes entre elles. Nous pouvons encore y voir un indice que la population en fut souvent renouvelée, comme dans un pays placé sur le chemin des tribus septentrionales. Les Béotiens ne s'adonnaient ni au commerce ni à la navigation, bien que les colonies égyptiennes eussent dû leur en apporter le goût. Quiconque n'avait pas cessé tout négoce depuis dix ans, était exclu des magistratures. Les arts étaient régis par des lois spéciales, dont une punissait le peintre ou le sculpteur qui ne respectait pas la décence ; la musique et la danse faisaient partie de l'éducation publique, et des récompenses étaient décernées aux meilleurs poëtes.

Les premiers événements de la Béotie et de Thèbes ne sont con- 1305.
nus que par leur renommée fabuleuse. Après la prise de Thèbes par les Épigones, les Béotiens éoliens, refoulés par les hordes sorties de la Thrace, passèrent de la Thessalie dans le pays qui prit
d'eux son nom. Leur dernier roi fut Xuthus. Après lui, la Béotie 1126.
fut divisée en autant d'États qu'elle comptait de villes ; les principales étaient Thèbes, Platée, Thespies, Tanagre et Chéronée.

Vers la fin du septième siècle, le Corinthien Philolaüs lui donna des lois, fondées principalement sur l'éducation de la jeunesse, et sur l'égalité des biens que garantissait l'interdiction de la vente des propriétés ; mais il ne put consolider sa constitution. Il paraît qu'au temps de la guerre médique l'oligarchie prévalut dans les villes ; puis elles subirent par intervalles une démocratie sans frein. Enfin les diverses communes formèrent une confédération : aux réunions religieuses dites Panbéotiques participaient Platée, Chéronée, Thespies, Tanagre, Coronée, Orchomène, Lébadée, Thèbes et Haliarte. Chacune des cités élisait un béotarque, et Thèbes deux ou même trois, qui constituaient le conseil des Onze, chargé de préparer et d'exécuter les lois nationales ; le commandement suprême de la confédération et de ses troupes devait appartenir alternativement à un représentant de chaque ville. La guerre permit à Thèbes de changer sa prééminence en domination ; mais les jalousies et une organisation vicieuse empêchèrent la Béotie d'occuper parmi les républiques de la Grèce la place que semblaient

Philolaüs législateur.

lui destiner son étendue et sa population. Dès qu'un grand homme sortit de son sein, elle s'éleva au premier rang; elle tomba dès qu'il disparut.

Sparte, attentive à profiter de la paix d'Antalcidas, ordonna aux Mantinéens de démanteler leur ville et de se disperser dans les villages; sur leur refus d'obéir, elle les y contraignit par la force. Elle agit de même avec les habitants de Phlionte, qui cherchèrent dans les montagnes un refuge à leur indépendance; puis elle envoya des troupes secourir Acanthe et Apollonie contre la puissante ville d'Olynthe, qui, après quatre expéditions, fut forcée de se rendre.

Occupation de la Cadmée. Phœbidas, général spartiate, tandis qu'il marchait contre Olynthe, vint camper près de Thèbes; excité par les aristocrates, opposés aux partisans d'Athènes et de la démocratie, il s'empara par trahison de la citadelle, qui, du nom de son fondateur, s'appelait la Cadmée. L'ordre d'une pareille violation du droit des gens n'était
382. pas émané de Sparte; mais lorsqu'on lui adressa des doléances à ce sujet, Agésilas répondit qu'*il fallait examiner si la chose était utile, et agir selon l'intérêt de la patrie.* C'était le même Agésilas qui avait dit : *Le roi de Perse, que vous exaltez tant, est-il donc plus grand que moi quand je suis juste?*

Les Spartiates, ayant recours à une politique dont les temps modernes offrent de nombreux exemples, destituèrent Phœbidas et le condamnèrent à une amende de dix drachmes; mais ils gardèrent la citadelle, y mirent une garnison et protégèrent les oligarques, qui, au moyen des exils et des confiscations, opprimèrent la patrie pendant cinq ans.

Quatre cents Thébains mécontents s'étaient réfugiés à Athènes; dans le nombre se trouvait Pélopidas, jeune homme plein de courage et de vertu, animé surtout du désir de délivrer sa patrie. Il rassemble les exilés, se ménage des intelligences dans Thèbes, y pénètre furtivement, tue les magistrats traîtres, ouvre les prisons
378. et délivre sa patrie. Lorsque l'illustre exilé parut avec ses compagnons au milieu de ses concitoyens assemblés, tous se levèrent, les prêtres lui offrirent des couronnes, et un cri unanime applaudit au restaurateur de la liberté.

Épaminondas. Alors, comme un puissant auxiliaire, apparut Épaminondas, l'un des héros les plus accomplis de l'histoire, et qui seul suffirait à la gloire de cette école de Pythagore, dont le but était de former des hommes et des citoyens, non des sophistes et des rêveurs. Versé dans les sciences et cultivant les beaux-arts, satisfait d'une honorable pauvreté, généreux, prudent, fort contre les dangers

sans les chercher, ferme dans ses convictions, calme au milieu des partis, les tyrans l'avaient épargné comme étant peu à craindre; il se contenta de leur opposer cette résistance passive, arme du philosophe contre les oppressions qu'il doit inévitablement subir. S'il eut connaissance de la conjuration, il n'y prit aucune part, et se tint renfermé chez lui tandis qu'on se battait dans les rues, pour ne pas souiller ses mains du sang de ses concitoyens : on put le traiter de lâche et de pusillanime, mais la suite le justifia (1). En effet, aussitôt que la guerre civile cessa, et qu'il fut question de chasser l'oppresseur, il prit le commandement des insurgés, leur montra le chemin de la victoire, recouvra la Cadmée; puis, ayant réuni les forces de toutes les villes de la Béotie, et les secours fournis par Athènes, il se prépara à tenir tête aux ennemis.

Les Spartiates s'avançaient avec une redoutable lenteur, sous la conduite de Cléombrote et d'Agésilas; déjà les Athéniens, se repentant de s'être déclarés pour Thèbes, battaient en retraite, quand le général spartiate Sphodrias, à l'instigation adroite de Pélopidas et gagné par l'or des Thébains, tenta de surprendre le Pirée. Le 376.
coup de main manqua; les Athéniens se plaignirent, et, comme ils ne recevaient aucune satisfaction, ils s'unirent plus étroitement aux Thébains et armèrent leurs navires. La flotte mit à la voile sous le commandement de Timothée, fils de Conon, tué naguère, de Chabrias et d'Iphicrate, qui, après avoir désolé les côtes de la Laconie, enlevèrent à Sparte l'île de Corcyre, et anéantirent les forces maritimes du Péloponèse.

Pélopidas, en défendant, les armes à la main, sa patrie contre Cléombrote et Agésilas, ne se montra pas moins vaillant qu'il n'avait été habile dans ses stratagèmes; et, pour la première fois, les Spartiates furent vaincus, à égalité de forces, dans la bataille de Tégyre. Alors les négociations succédèrent aux combats : la Grèce entière demandait la paix; le roi de Perse la conseillait aussi, désireux qu'il était d'obtenir des secours contre l'Égypte rebelle, et, dans cet espoir, il promettait de rendre la liberté à toutes les villes grecques. Sparte et Athènes accédèrent à ses vœux; Thèbes s'y refusa, persuadée que cette paix la laisserait

(1) Voir Seran de la Tour, *Histoire d'Épaminondas*; Paris, 1752. — Meissner, *id.* (allemand); Prague, 1801. — J. G. Scheibel, *Mémoire pour la connaissance plus exacte de l'antiquité* (allemand). Il y a deux parties : l'une concerne Corinthe, l'autre Thèbes.

La vie d'Épaminondas a été aussi écrite par le compilateur connu sous le nom de Cornélius Népos.

isolée, tandis que Sparte resterait à la tête des villes de Laconie soumises à sa domination. *Mais quoi donc?* disait Agésilas à Épaminondas, venu à Lacédémone avec les autres ambassadeurs, *faut-il laisser la Béotie indépendante? — Faut-il laisser la Laconie indépendante?* répondit Épaminondas, qui concevait l'idée, aussi belle que difficile à réaliser, de l'égalité entre toutes les villes de la Grèce, et qui s'apprêtait à soutenir par les faits sa terrible parole. Les peuples insurgés ne doivent cependant compter que sur leurs propres forces, non sur les promesses d'alliés quelconques. Les cités grecques s'entendirent toutes avec Sparte, et les généreux Thébains restèrent seuls.

Mais ils avaient pour eux ce couple glorieux de Pélopidas et d'Épaminondas, et le meilleur des augures, comme disait ce dernier, puisqu'il s'agissait de combattre pour le salut de la patrie (1). Pélopidas, qui jusqu'alors avait été investi de la magistrature suprême, étant sorti de charge, se mit à la tête du bataillon sacré, composé de trois cents guerriers, engagés par serment à se défendre jusqu'à la mort; comme il quittait sa demeure, sa femme en pleurs l'invitait à ménager ses jours : *Cela se recommande aux soldats,* répondit-il; *aux généraux, il faut recommander de conserver les autres.*

Epaminondas, chargé du commandement de l'armée, remporta autant de victoires qu'il livra de batailles. Il entretint le courage du vulgaire au moyen des oracles, celui des braves par une tactique nouvelle. Les Grecs, dans presque toutes les sciences et les arts, produisirent l'homme qui en connut les principes réels, et qui, en les appliquant, devint un modèle pour la postérité : tel fut Épaminondas pour l'art militaire. Les anciens regardaient comme essentiel de cacher à l'ennemi ses desseins et le nombre des troupes. On employait, à cet effet, des espions adroits, des marches simulées, des feux allumés sur plus ou moins d'espace, et des lits laissés plus ou moins nombreux dans le camp abandonné; mais Épaminondas, contraint de combattre des forces supérieures, situation qui donne la mesure du génie militaire, vit qu'il ne pouvait plus suivre l'ancien système, et résolut d'attaquer, avec une partie de son armée concentrée, l'ennemi sur un seul point et de rompre sa ligne. Il introduisit alors l'ordre oblique, auquel Alexandre dut la victoire du Granique, César celle de Pharsale, Frédéric de Prusse celle de

Tactique nouvelle.

(1) C'est le patriotique vers d'Homère (*Iliade*, XII 243) :

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

Hohen-Friedberg, et qui consiste à tomber sur un seul point, en tenant en réserve une partie de l'armée, pour faire attaquer l'ennemi en flanc par des troupes fraîches, et déconcerter ainsi ses plans. A Leuctres, où 6,400 Thébains devaient affronter 25,600 hommes tant Spartiates qu'alliés, Épaminondas disposa en coin la gauche de son armée et tint la droite sur les derrières; lorsque la gauche eut enfoncé la phalange spartiate, il lança sa réserve et fit poursuivre les fugitifs par des troupes détachées. Aussi les Spartiates essuyèrent-ils la défaite la plus sanglante qu'ils eussent jamais éprouvée. Sphodrias et le roi Cléombrote furent tués dans le combat, avec mille quatre cents citoyens. Bataille de Leuctres. 8 juillet 371.

La nouvelle en parvint à Sparte lorsqu'on célébrait les fêtes pour la conservation des fruits de la terre; les éphores ordonnèrent qu'elles continuassent, et envoyèrent aux différentes familles la liste de ceux qui avaient péri, avec injonction aux femmes de s'abstenir de lamentations. Le lendemain, les parents des morts se montrèrent en habits de fête.

Mais, plus encore que la défaite, on déplorait l'opprobre dont s'étaient couverts ceux qui survivaient : ils avaient tourné le dos à l'ennemi, et les anciennes lois punissaient cette faute d'un châtiment ignominieux. Agésilas, afin de ne pas ajouter de nouvelles douleurs à un si grand revers, sans néanmoins abroger les lois, proposa de les laisser sommeiller cette fois, sauf à leur rendre ensuite toute leur vigueur.

Épaminondas, poursuivant ses succès, lança d'abord une armée dans le Péloponèse, où il avait déjà des intelligences avec les Arcadiens, les Argiens et les Éléens; il rendit la liberté aux Messéniens, rebâtit leur ville, et donna un démenti au proverbe qui disait que les femmes spartiates n'avaient jamais vu les feux d'un camp ennemi. Agésilas resta dans la ville, voyant trop bien qu'une autre défaite aurait été irréparable; mais une attaque n'aurait pas eu de moins funestes conséquences pour une ville sans murailles. Cependant Épaminondas soit qu'il craignît de réduire Sparte au désespoir, soit qu'il voulût éviter l'envie qu'aurait causée la prise d'une semblable cité, prit le parti de se retirer.

Durant cette expédition, Épaminondas et ses collègues avaient conservé le commandement quatre mois au delà du terme annuel fixé à tous les emplois chez les Béotiens : or, soit envie, soit stricte observation des lois, ils furent accusés et condamnés à mort. Épaminondas alors s'écria : *J'accepte la condamnation; mais qu'il soit dit dans les motifs : Ils ont été punis de la peine capitale pour avoir sauvé la patrie malgré elle, et rendu la liberté à la Grèce.*

La sentence se changea en applaudissements. Néanmoins, ses rivaux parvinrent à le faire dépouiller de son grade; Épaminondas accepta avec la même tranquillité d'âme le dernier rang dans l'ar-
369. mée, disant que, si les emplois ennoblissent les citoyens, le citoyen peut aussi ennoblir les emplois.

Athènes et Sparte se liguèrent contre la Béotie émancipée, à la condition que le commandement alternerait entre les deux rivales. Denys de Syracuse, dont elles firent solliciter les secours, envoya à la ville dorienne, par égard pour la communauté d'origine, deux mille mercenaires espagnols et gaulois, qui mirent la valeur grecque à une rude épreuve (1). Bien plus, elles réclamèrent l'assistance du roi de Perse lui-même, oubliant, par soif du pouvoir, le sentiment national. Mais Pélopidas se rendit près d'Artaxerxès Mnémon, et lui représenta que, Thèbes n'ayant jamais fait la guerre aux Mèdes, il lui importait de la soutenir, pour opposer un contre-poids à Athènes et à Sparte; il parvint ainsi, non-seulement à le détourner de se joindre à elles, mais à le ranger même du côté de sa patrie.

Alexandre de Phères.

Reconnaissant ensuite que le premier intérêt d'un pays qui a recouvré son indépendance est de propager la liberté, Pélopidas se rendit en Thessalie pour renverser Alexandre, tyran de Phères : abattre un tyran alors que Sparte envoyait des secours et des conseillers à celui de Syracuse, et qu'Athènes recevait des subsides de cet Alexandre et lui érigeait des statues (2)! Cet Alexandre, pourtant, enterrait les hommes vivants, ou bien, après les avoir fait revêtir de peaux d'ours, il excitait les chiens contre eux, ou les poursuivait à coups de flèches; il avait assailli deux villes en pleine paix, et passé au fil de l'épée les habitants rassemblés sur la place publique. Pélopidas, en combattant contre lui, fut fait prisonnier par trahison; mais, loin de perdre courage, il menaçait le tyran dont il portait les fers. Comme celui-ci lui de-
364. mandait s'il ne craignait pas la mort : *Au contraire,* répondit-il, *je la désire, afin que tu mérites davantage la haine des hommes et des dieux, et que tu périsses plus tôt.* Délivré par Épaminondas, il n'aspira plus qu'à se venger, attaqua de nouveau le tyran, et tous les deux se donnèrent la mort.

Épaminondas songea à pourvoir sa patrie d'une flotte qui aurait assuré sa liberté et sa suprématie. Une guerre civile ayant éclaté dans l'Arcadie, entre Mantinée et Tégée, Sparte et Athènes prirent

(1) DIODORE, XV, 70.
(2) PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas.*

le parti de celle-ci ; les Thébains embrassèrent la défense de l'autre. Épaminondas rentre bientôt dans le Péloponèse, où une anarchie pleine de vengeances, de confiscations et d'exils, avait succédé à la domination de Sparte, défendit la cause des villes arcadiennes, rebâtit Mégalopolis à la honte des Lacédémoniens, et pénétra jusque sur la place de Sparte, où Agésilas accourut pour le repousser. Enfin ils en vinrent aux mains près de Mantinée, et, dans l'instant où Épaminondas ne déployait pas moins de vaillance comme soldat que d'habileté supérieure comme général, il tomba percé d'un coup mortel. Lorsqu'on lui eut annoncé que les siens étaient vainqueurs, il fit extraire le fer resté dans la blessure, et rendit le dernier soupir, joyeux de mourir sans avoir essuyé aucune défaite, et de laisser Thèbes triomphante, Sparte humiliée, la Grèce affranchie.

363, 27 juin.

Mort d'Épaminondas.

Personne n'avait plus de savoir qu'Épaminondas, et ne le laissait moins paraître. Ardent en amitié, généreux envers sa patrie, même lorsqu'elle fut ingrate, inaccessible à la corruption, il resta toujours pauvre, même au premier rang; dans le besoin, il avait franchement recours à ses amis; sévère dans ses mœurs, il se faisait admirer de ses compatriotes qui lui ressemblaient si peu. On rapporte que les meubles les plus nécessaires manquaient dans sa maison, et qu'il fut un jour obligé de rester chez lui, tandis qu'on lui raccommodait son manteau : excès justifié par son désir d'opposer un vivant contraste de pauvreté à un luxe corrupteur. Ayant appris que son écuyer avait tiré beaucoup d'argent d'un prisonnier, il lui reprit son bouclier en lui conseillant d'ouvrir une boutique, puisque, devenu riche, il ne voudrait plus risquer sa vie. Il excluait des rangs de ses soldats ceux qui étaient trop gras, ou même trop grands, disant que deux ou trois boucliers ne suffiraient pas pour les couvrir. Comme on lui demandait un jour pourquoi il n'était pas venu au banquet public et ne portait pas d'habits de fête : *Pour vous laisser vous divertir plus à votre aise.* Après la bataille de Leuctres il s'écria : *Ma plus grande joie est de penser à celle de mes parents, lorsqu'ils apprendront cette victoire.*

Avec lui s'éteignirent l'éclat et la puissance de Thèbes. Quand ces Béotiens, qu'il avait relevés et dont il avait fait des héros, auraient eu le plus besoin d'économie, de tempérance et d'activité, ils se plongèrent de nouveau dans la débauche; ils instituèrent un grand nombre de confréries gastronomiques, dont les membres devaient laisser, en mourant, un legs destiné à les perpétuer. On frustrait même pour elles ses héritiers; certains amateurs avaient

acquis le droit de prendre place, dans un mois, à plus de festins qu'il ne comptait de jours (1).

Las de tant de guerres, les Grecs choisirent pour arbitre le roi de Perse, qui décida que chaque ville devait rester indépendante. Sparte ne voulut pas adhérer à cette décision, pour ne pas rendre
363. la liberté à Messène, et, dans l'intention de contrarier le grand roi, elle envoya Agésilas au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui s'était révolté contre la Perse. Ce roi, prévenu défavorablement par l'apparence chétive d'Agésilas, excita le Spartiate, qui s'entendit alors avec Nectanébo, cousin et ennemi de Tachos, et le mit sur le trône. Il revenait avec une somme de deux cent cinquante talents, quand la tempête le jeta sur la côte d'Afrique, où
Mort d'Agésilas. 361. il mourut : ce fut le plus grand homme de Sparte, après Lycurgue. D'un courage extrême à la guerre, il redevenait, à la paix, plein de douceur et de simplicité. Un jour qu'un ambassadeur le trouva s'amusant avec un de ses enfants, à cheval sur un roseau, il continua le jeu et dit à l'étranger : *N'en dites rien jusqu'à ce que vous soyez père* (2). Il faisait dresser sa tente dans les bois sacrés, afin, disait-il, que les dieux fussent témoins de tous ses actes; c'était montrer qu'il avait de la divinité une idée bien matérielle : croyait-il donc que, hors des enceintes sacrées, l'honnête homme pouvait agir sans retenue et se permettre tout impunément?

Dans la dernière guerre, ni Thèbes ni Sparte ne l'avait emporté : l'une avait perdu Messène, l'autre ses généraux. Toutes deux se trouvant épuisées par des efforts extraordinaires, l'équilibre était rétabli, mais la force manquait; la paix avait reparu, mais sans stabilité.

Athènes se maintenait au dehors par sa marine; au dedans, elle était minée par sa démocratie délirante et par ses mœurs corrompues, qui la rendaient soupçonneuse et ingrate envers toute vertu, esclave de quiconque flattait ses inclinations perverses. Ce fut par ces artifices d'adulateur que s'éleva un certain Charès, homme d'une taille athlétique, violent dans ses manières comme dans ses paroles; le souffle populaire le poussa à la tête de l'armée, quand, au dire du brave et généreux Timothée, il était à peine digne de porter les bagages. Après avoir dépensé soixante talents pour traiter
Guerre des alliés. le peuple, il proposa aux Athéniens, afin de remplir le vide du trésor, de saccager les terres des alliés et les colonies. Ces dernières le

(1) Il y avait aussi à Athènes plusieurs de ces sociétés, où l'on s'entretenait même de politique et de sciences. Les clubs anglais ne sont pas autre chose.

(2) Henri IV en dit autant à l'ambassadeur d'Espagne, qui le trouva marchant à quatre pattes, son fils à cheval sur son dos.

prévinrent et se soulevèrent ; la flotte athénienne, envoyée contre Chios, foyer de l'insurrection, fut défaite, et le vaillant amiral 358.
Chabrias, ne pouvant autrement sauver l'honneur, se noya dans la mer. Samos et Lemnos, qui étaient restées fidèles à Athènes, furent saccagées ; Byzance résista aux galères athéniennes, parce que Charès faisait avorter les bons avis d'Iphicrate et de Timothée, qui soutenaient dignement l'antique honneur de leur pays. Il fit plus, car il les accusa devant le peuple, qui les condamna à une amende énorme. Iphicrate dit alors : *Je serais bien fou si je savais faire la guerre pour les Athéniens et non pour moi.* Armant donc de poignards une bande de jeunes gens, il parvint ainsi à se faire absoudre; puis il s'éloigna, et mourut obscurément dans la Thrace.

Timothée, fils d'une courtisane que Conon avait ensuite épousée, vit Jason, tyran de Phères en Thessalie, et Alcétas, roi des Molosses, venir exprès à Athènes pour le défendre devant ses juges ; comme il n'avait dans sa maison ni lit, ni vases, ni tapis pour les recevoir honorablement, il dut aller, à la nuit close, en demander à ses amis, et emprunter une mine (quatre-vingt-douze francs) afin de traiter ses illustres hôtes. Amyntas II, roi de Macédoine, instruit qu'il voulait bâtir une maison, lui envoya le bois nécessaire ; mais il ne put même payer les frais de transport. Plus tard, dans l'expédition qu'il fit en Égypte pour secourir le roi de Perse, il s'enrichit immensément, devint l'un des personnages les plus somptueux, et sa conduite montre avec quelle effronterie les citoyens d'Athènes affichaient leur immoralité ; afin de ne pas subir sa peine, il prit la fuite, erra longtemps et mourut à Lesbos. C'est ainsi que les héros disparaissent de la scène l'un après l'autre, pour faire place à une nouvelle génération d'hommes, à un nouvel ordre d'événements.

Charès, devenu l'arbitre de la république, vit les îles de Cos et de Rhodes subjuguées par Mausole, ce roi de Carie que rendirent fameux les honneurs funèbres dont il fut l'objet de la part de sa femme Artémise. Puis ce même Charès, réduit à l'impuissance de satisfaire aux exigences de ses soldats et à celle de son propre luxe, se mit, avec toute l'armée, à la solde d'Artabaze, satrape d'Ionie, révolté contre le grand roi ; mais Artaxerxès III l'emporta, et, la rébellion domptée, il contraignit Athènes d'accepter une paix par laquelle elle reconnaissait l'indépendance des provinces insurgées, qui se trouvèrent ainsi affranchies du tribut. L'humiliation au dehors et la corruption au dedans préparaient la voie à Philippe II de Macédoine, pour arriver à dominer la Grèce.

CHAPITRE XIII.

LES MACÉDONIENS.

La Macédoine ou Émathie est située au delà de la partie la plus septentrionale de la Grèce, après l'Épire et la Thessalie : au nord, elle est séparée de la Mésie supérieure par les monts Scardus et Orbélus (*Argentaro*); au levant, de la Thrace par le Pangée (*Castagnati*); de la Thessalie par le Pinde et l'Olympe, qui sont, avec l'Hémus et l'Athos (*Monte-Santo*), ses principales montagnes. Nous devons citer, parmi ses cinquante villes, Stagire, sur le golfe du Strymon, patrie d'Hipparque et d'Aristote ; Thessalonique (*Saloniki*), Amphipolis; Philippes, célèbre par la bataille où se décida le sort de la liberté romaine; Pella (*Palatiza*), qui, après Édesse (*Vodina*), en devint la capitale; enfin, Éges et Olynthe. Elle était divisée en trois parties qui se composaient des territoires de la Piérie, du Pangée et de la péninsule Chalcidique. Les golfes Thermaïque et Strymonien, les baies Toronique et Singétique y favorisaient la navigation; les navires venant d'Italie abordaient au port de Dyrrachium.

Le climat de la Macédoine était rude, comme il l'est d'ordinaire dans les pays montagneux; ses montagnes abondaient en mines d'or et d'argent. La population, comme celle de l'Épire et de l'Illyrie, était probablement un mélange de Pélasges et de Scythes; elle appartenait en somme à la race dorique, et n'avait pas quitté le pays à l'époque des émigrations. Mais beaucoup de colonies y arrivèrent d'ailleurs : une, d'Athènes, bâtit Amphipolis, et une autre, de Chalcis de l'Eubée, fonda Chalcis, qui se soumit ensuite aux Athéniens, puis se révolta, de sorte que les Grecs se transportèrent à Olynthe. Cette dernière ville, située au fond du golfe Toronique et bâtie, dit-on, par Olynthe, descendant d'Hercule, acquit de l'influence sur les autres, bien que toujours tributaire d'Athènes; elle prit part aux guerres entre l'Attique et Sparte, jusqu'à l'époque où Philippe II la subjugua.

Potidée, sur l'isthme qui joint la péninsule Chalcidique à celle de Pallène, était une colonie de Corinthe, qui, chaque année, lui envoyait des magistrats. Elle devint, après la guerre des Perses, tributaire des Athéniens; mais, s'étant révoltée contre eux, ils
429. chassèrent ses habitants et la repeuplèrent de leurs nationaux.

La colonie principale fut celle qui, sous la conduite de l'Héraclide Téménide, vint d'Argos dans l'Émathie, et posa les fondements du royaume de Macédoine. Elle se soutint au milieu des indigènes, et, dans la suite, étendit sa domination; mais il n'y a rien de certain sur ses premiers rois. On cite dans le nombre Caranus, qui régna vingt-huit ans; Cœnus, vingt-sept; Tyrimmas quarante-cinq; Perdiccas, de 695 à 647; Argée I[er], mort en 609; Philippe I[er], en 576; Aiéropas, en 556; Alcétas, en 538. Il serait inutile de rechercher ce qu'ils firent, quand il y a confusion même dans les noms. Leurs entreprises durent d'abord se borner à des guerres suivies de résultats divers avec leurs voisins, notamment avec les Piériens et les Illyriens, qui avaient leurs rois particuliers.

Le territoire des Macédoniens n'embrassait, à ce qu'il paraît, que l'Émathie, la Mygdonie et la Pélagonie, bien qu'ils eussent pour tributaires quelques autres pays environnants. L'autorité des rois de Macédoine était limitée par les priviléges féodaux des grands, qui ne purent jamais oublier leurs antiques franchises, même à l'époque la plus brillante de leur histoire. Le souverain n'était chez eux que le premier parmi ses égaux, ne s'entourait d'aucune pompe, n'avait que son armure pour marque distinctive, et chacun pouvait le saluer d'un baiser sur le front. Sobres dans la vie privée et splendides dans leurs fêtes, les Macédoniens avaient pourtant plusieurs femmes et de nombreuses concubines. Un jeune homme n'était admis à leurs banquets qu'autant qu'il avait tué un sanglier avec la lance; les femmes en étaient exclues. Malheur à celui qui aurait répété au dehors ce qu'on y avait dit! Dans les solennités nuptiales, ils coupaient un pain en deux avec l'épée, et le mari et la femme en prenaient chacun une moitié. Semblables encore aux héros d'Homère, ils buvaient jusqu'à l'ivresse, se livraient à des jeux guerriers, formaient dans l'armée un conseil politique et militaire, et se jugeaient entre eux, car la constitution militaire se liait à la constitution civile.

Quand les Perses vinrent attaquer l'Europe, ils eurent d'abord à traverser la Macédoine, que Darius, fils d'Hystaspe, soumit à un tribut, qui fut payé par Amyntas I[er], mort en 496, et par Alexandre I[er], son fils, mort en 452. Ce dernier, comme les autres vassaux de l'empire, dut accompagner Xerxès dans son expédition contre les Grecs, dont la victoire affranchit aussi la Macédoine (1).

(1) La Macédoine n'a pas d'historiens propres. Il est parlé d'elle par HÉRODOTE, THUCYDIDE, ARRIEN, et surtout par DIODORE DE SICILE. Ce dernier, comme JUSTIN, s'appuie sur THÉOPOMPE. Les harangues d'Eschine et de Démosthène

Elle eut toutefois à lutter contre deux ennemis redoutables : les Thraces, qui d'abord, sous Sitalcès, puis sous Zeuthès, son successeur, formèrent le puissant empire des Odryses, et les Athéniens,
424. qui, devenus forts sur mer, réduisirent à l'état de vasselage les colonies situées sur les côtes ; elle se trouva dès lors impliquée dans les affaires des Grecs, qui jusque-là avaient considéré les Macédoniens comme des barbares. En effet, bien que de la même origine, ils n'avaient pas participé à la civilisation hellénique, et les Grecs avaient d'eux la même opinion que l'Europe des Moscovites il y a un siècle ; mais, comme les Moscovites, ils s'efforçaient constamment de s'insinuer dans la société hellénique.

Les Athéniens commencèrent par soutenir Philippe I[er] contre son frère Perdiccas II, qui, par vengeance, fit révolter contre eux Potidée, ainsi que nous l'avons vu ; cet événement obligea les Grecs de Chalcis et des villes voisines à se réfugier à Olynthe. Potidée succomba à la fin ; mais Perdiccas louvoya si bien durant la guerre du
Perdiccas. 452. Péloponèse, engagée alors, qu'il abusa les Athéniens, en même temps qu'il sut détourner les menaces des Thraces, en mariant sa sœur à Zeuthès, héritier de ce royaume. S'étant ensuite déclaré pour les Spartiates, il se rendit très-incommode aux Athéniens, qui perdirent Amphipolis et durent s'estimer heureux de se réconcilier avec ce roi.

Archélaüs. 420. La politique habile d'Archélaüs fut encore plus profitable à ce royaume que les artifices de Perdiccas. Ce prince civilisa ses peu-

instruisent de ce qui concerne Philippe, pour peu qu'on sache se tenir en garde contre leur partialité. Quant à Alexandre, indépendamment du XVII[e] livre de Diodore, Plutarque nous a conservé sur ce conquérant beaucoup de documents et d'anecdotes ; mais il a quelque chose du rhéteur, et il est peu exact. Arrien est préférable en ce qu'il est très-judicieux dans le choix des autorités historiques. Nous ne faisons aucun cas de Quinte-Curce. Quand même le livre ne serait pas supposé, son auteur serait toujours trop récent et trop ignorant des mœurs, des lieux et des faits.

Quant aux modernes, on peut consulter, outre les histoires générales :

Olivier, *Hist. de Philippe de Macédoine*, 1740. C'est une apologie de Philippe.

Leland, *Hist. de la vie et du règne de Philippe*; Londres, 1761 (anglais). Œuvre plus impartiale, mais aussi plus aride que la précédente.

Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre*; 2[e] édition, Paris, 1804. Excellent travail.

Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine, contenant des recherches sur l'histoire, la géographie et les antiquités de ce pays*; Paris, 1831.

Heeren, *Commerce et politique des peuples anciens.*

L. Flathe, *Geschichte Macedoniens, etc.*; Leipzig, 1832.

Brueckner, *König Philipp, Sohn Amyntas, etc.*; Goettingue, 1837.

Droysen, *Geschichte Alexander des Grossen*; Berlin, 1833.

ples, que les guerres précédentes avaient déjà réveillés; il ouvrit des routes, fortifia plusieurs places, attira les gens de lettres à sa cour, et favorisa les arts de la Grèce. C'était un autre artifice pour 405.
s'introduire parmi les Grecs; ainsi, Amyntas avait demandé le titre de citoyen d'Athènes pour avoir détruit un corps de Perses après la bataille de Platée, et Alexandre, la faveur d'être admis aux solennités nationales d'Olympie, par égard pour Hercule, père commun des Doriens. Du reste, ces rois, toujours déterminés par des vues politiques, espéraient accroître leur prépondérance si leurs feudataires se poliçaient. Archélaüs fut bientôt assassiné, et des troubles graves naquirent pour sa succession, mal déterminée par les lois du pays, et ambitionnée par plusieurs prétendants, que soutenaient des Macédoniens et des étrangers. Aiéropas, tuteur du jeune Oreste, usurpa le trône qui revenait à celui-ci; mais il mourut, et son fils Pausanias, ayant été tué, Amyntas II, neveu de Amyntas II.
Perdiccas, vainquit Argée, frère de Pausanias, appuyé par les Il- 396.
lyriens, et s'affermit sur le trône. La puissante ville d'Olynthe fut la seule qui ne voulut pas se soumettre à son autorité; il eut alors recours aux Spartiates, et, avec leur aide, il la réduisit, par la force, à subir de dures conditions.

Amyntas laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe; l'aîné ne succéda à son père qu'en chassant son compétiteur Ptolémée d'Alorus, avec l'aide de Pélopidas, et en donnant pour otage aux Thébains son plus jeune frère, Philippe, qui fut élevé dans la maison du grand Épaminondas. Mais, dans la même année, 369.
Ptolémée renversa Alexandre du trône et prit en main les rênes du gouvernement, sous prétexte de conserver le pouvoir royal aux deux jeunes princes mineurs, ainsi que le lui avait enjoint Pélopidas. Perdiccas III, qui supportait impatiemment sa tutelle, 366.
lui arracha la vie, et les Athéniens, commandés par Iphicrate, l'aidèrent à triompher de Pausanias, autre prétendant à la couronne. Un demi-siècle de révolutions semblait devoir entraîner la Macédoine à sa ruine; en effet, les Illyriens en profitèrent pour lui imposer un tribut, et Perdiccas fut tué en combattant contre eux. 360.

Instruit de la mort de son second frère, Philippe s'enfuit de Thèbes, où il était toujours en otage, dans l'intention de prendre le gouvernement comme tuteur de son neveu, le jeune Amyntas, mais en réalité pour son propre compte; dans le cours d'un règne de vingt-quatre années, il éleva la Macédoine au premier rang. S'il ne montra point qu'il avait appris d'Épaminondas la morale et la probité, la prudence persévérante avec laquelle il sut combiner

ses desseins et en assurer la réussite, n'est pas moins étonnante qu'instructive; car, grâce à elle, on le vit, au milieu d'obstacles qui auraient lassé une volonté moins énergique, atteindre au comble de la puissance, sans pourtant s'en laisser éblouir.

Il eut tout d'abord à défendre sa couronne contre deux concurrents, Argée et Pausanias, que favorisaient les Thraces et les Athéniens, toujours jaloux des progrès de la Macédoine. Philippe, ranimant le courage de ses partisans, défait Argée, achète la paix des Athéniens en reconnaissant la liberté d'Amphipolis, et fait un arrangement avec les Thraces; Pausanias, abandonné, est contraint de se désister de ses prétentions.

Alors, à l'exemple d'Épaminondas, il institua la phalange, corps de six ou sept mille combattants, dont chaque file avait seize hommes de profondeur, tous armés de *sarisses*, ou piques de vingt et un pieds. Les piques des cinq premières files dépassaient toutes également, opposant ainsi à l'ennemi cinq fois plus de pointes qu'il n'y avait d'hommes de front. A partir du sixième rang jusqu'au dernier, les piques venaient successivement s'appuyer sur les épaules de ceux qui se trouvaient en avant, de manière à présenter un buisson impénétrable. Cette masse inerte absorbait trop de forces lorsqu'on avait affaire à des troupes plus agiles, comme la légion romaine; mais elle était excellente pour enfoncer les armées innombrables et tumultueuses des rois d'Asie. En outre, on pouvait y encadrer les milices le jour même qu'elles arrivaient au camp, et elles étaient, pour ainsi dire, absorbées par les autres. Un grand bouclier couvrait de la tête aux pieds les phalangistes; ils étaient armés d'une épée destinée à frapper de pointe et de taille, comme celle des Romains, mais plus difficile à manier. Ils avaient à porter, en outre, leurs bagages et des tentes de cuir, qui pouvaient suffire à deux, et servir, au besoin, pour le passage des fleuves. Associant ainsi à la valeur cette discipline qui la dirige et la protége, Philippe s'assura la prééminence sur les barbares; lorsque les Macédoniens, qui avaient besoin d'un homme, non d'un enfant, l'eurent proclamé roi, il soumit les Péoniens, défit les Illyriens que naguère les Macédoniens n'osaient regarder en face, et leur tua sept mille hommes; avec eux périt leur roi Bardylis. Philippe eut bientôt étendu sa domination jusqu'aux confins de la Thrace, et, à l'occident, jusqu'au lac Lychnide.

Le plus difficile était de mettre en défaut la jalousie qu'un pareil accroissement causait aux Athéniens et aux colonies grecques du voisinage, à Olynthe surtout. Philippe y déploya l'habileté d'un diplomate consommé ; il sut les amuser et couvrir de paroles sé-

duisantes les faits trop irritants. Sa première pensée devait être l'assujettissement des villes grecques de la Macédoine ; car c'était le moyen de donner à son pays l'unité et la consistance nationale qui lui manquaient, comme aussi d'éloigner de plus en plus des étrangers envieux. Potidée tombe entre ses mains, et, sur les réclamations des Olynthiens, il la restitue ; mais en même temps, prodigue de promesses envers les Athéniens, il sait si bien les endormir qu'il occupe Amphipolis. Par cette conquête, il se trouve maître de tout le pays qui s'étend entre le Nestus et le Strymon, 350. et, ce qui est bien plus important, des mines de la Thrace, qui rendaient mille talents par an (1). L'or, en effet, était dans les mains de Philippe un instrument non moins efficace que les armes et les piéges. Il disait : *Aucune forteresse n'est imprenable, pourvu qu'on puisse y faire entrer un mulet chargé d'or. — La gloire d'un combat,* disait-il encore, *se partage avec les soldats, celle d'une ruse m'appartient tout entière.* Il voulut suivre à la lettre le conseil que lui avait donné la pythie : *Combats avec l'or, et tu vaincras tout.*

Situation de la Grèce.

Vaincre la Grèce ! combien cette pensée devait flatter la vanité de Philippe ! combien devait l'encourager l'exemple d'Epaminondas, qui, à la tête d'un peuple nouveau, avait brisé la principale puissance hellénique ! Avec sa sagacité, il devait bien voir que la situation de la Grèce était extrêmement favorable à l'accomplissement de ses desseins ambitieux.

La distinction primitive entre les Doriens du Péloponèse et les Ioniens de l'Attique, de l'Eubée, des îles, ne cessa jamais ; elle se révèle continuellement par le dialecte divers et par les mœurs plus diverses encore, surtout par rapport aux femmes, que les Doriens faisaient participer à la vie publique, tandis que les Ioniens les tenaient renfermées dans le gynécée. Sparte ambitionnait de figurer à la tête des Doriens, et ses institutions étaient diamétralement opposées à celles des Athéniens. Dans les colonies mêmes, les deux tribus continuaient la lutte ; dans la guerre de Syracuse avec les Léontins, toutes les cités doriques de Sicile embrassèrent la cause de la première, et les villes ioniques défendirent les autres.

Cette animosité se manifesta dans la guerre du Péloponèse, dont les effets se firent sentir dans toutes les cités, où les aristocrates et les démocrates en vinrent aux mains, ceux-là appuyés par Sparte, ceux-ci par les Athéniens. Non-seulement les liens se rompirent entre les États et les citoyens, mais encore entre les hommes et les dieux : on douta des oracles, le temple de Delphes fut pillé

(1) Environ 5,500,000 francs.

afin de subvenir aux frais de la guerre, et l'on introduisit l'usage de combattre avec des troupes mercenaires.

Les États de la Grèce avaient entre eux un droit public extérieur plutôt qu'un droit social intérieur ; ils se défiaient les uns des autres, bien qu'ils fussent tous hostiles à quiconque n'appartenait pas à la nation hellénique, et ne concevaient l'union, si nécessaire contre les ennemis, que sous une suprématie qui engendrait la tyrannie. Athènes d'abord, puis Sparte, avaient exercé cette tyrannie, qui ne fut interrompue un moment que par les Thébains ; le génie national et la coexistence de races hétérogènes sur le même sol produisaient la faiblesse de tous, et rendaient très-difficile la formation d'une société civile plus vaste que la commune et la cité.

Épaminondas, Agésilas, Chabrias, Timothée, Xénophon, avaient disparu; il n'existait plus personne d'un patriotisme ou d'un mérite assez généralement reconnu pour suffire à la tâche difficile de concentrer dans un intérêt général les forces des républiques désunies. Les Spartiates avaient perdu la suprématie et leur simplicité de mœurs; ils ne se rendaient plus au frugal repas en commun, ou se contentaient d'y faire passer quelque plat ; leurs salles à manger, où l'on ne voyait jadis que des escabeaux de bois, étaient ornées de tapis, de coussins et de lits, si riches par le tissu et les broderies que les convives n'osaient pas y appuyer le coude (1) : c'était de plus un grand luxe de vaisselle, une profusion de services, de parfums, de vins et de fleurs.

Nous ne saurions mieux faire connaître la situation de la Grèce, à cette époque, qu'en reproduisant les paroles d'Isocrate : « Notre « cité, au temps de la guerre médique, était aussi supérieure à « celle d'aujourd'hui que Thémistocle, Miltiade et Aristide étaient « au-dessus d'Hyperbolus, de Cléophon et des autres favoris de « la multitude... Nos pères ont mérité de graves reproches pour « avoir composé l'équipage de leurs vaisseaux des oisifs de la « Grèce, hommes capables de tous les méfaits : ce qui nous a « rendus odieux à toute la Grèce. Il est cependant étrange que, « tandis qu'on expulsait de la patrie les meilleurs citoyens, on y « appelât le rebut de la Grèce. Ne dirait-on pas que nos pères cher- « chaient le plus sûr moyen de se faire détester? Ainsi, l'on dé- « créta qu'on porterait en procession aux fêtes de Bacchus, solen- « nellement et séparément, chaque talent de superflu, provenant « du tribut des alliés. Le décret fut exécuté : on fit étalage de ces

(1) Athénée, liv. IV.

« richesses sur le théâtre, à l'instant même où l'on présentait au « peuple les enfants des guerriers morts en combattant. Les alliés « avaient donc sous les yeux leurs trésors amassés avec tant de « peine et prodigués au peuple par des orateurs mercenaires, « tandis que les autres Grecs étaient émus de compassion à la « vue des orphelins, qui leur rappelaient les malheurs causés par « notre ambition... Athènes s'aperçut trop tard que les sépultures « publiques se remplissaient de ses citoyens, et que leurs noms « étaient remplacés sur les registres des curies par des noms « étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent « alors, c'est que les familles des plus grands hommes, les maisons « les plus illustres qui avaient survécu aux agitations intérieures et « aux guerres de la Perse, furent détruites et sacrifiées à cet em- « pire maritime, objet de tous nos vœux ; et si l'on juge, par ce « qui est arrivé aux familles connues, de ce qu'ont éprouvé les « familles obscures, vous serez convaincus que notre population « s'est presque entièrement renouvelée. Cependant le plus grand « mérite d'une république ne consiste pas à rassembler au hasard « une multitude d'hommes de races diverses, mais à conserver et « à perpétuer la race des anciennes familles... Nous déclarons « la guerre à tout le monde, mais nous ne voulons pas endurer « les fatigues de la guerre ; nous ramassons des gens sans patrie, « des bannis chargés de méfaits, bien certains qu'ils marcheraient « contre nous si d'autres leur offraient une solde plus forte. Nous « rougirions si nos fils commettaient des actions déshonnêtes « dont nous aurions à rendre compte, et lorsqu'il s'agit des rapines « et des violences de ces mercenaires, loin de sévir contre eux, « nous ne faisons qu'en rire. Notre folie est poussée au point que, « ne pouvant satisfaire à nos propres besoins, nous entretenons « une foule d'étrangers, et c'est pour cela que nous épuisons nos « alliés. Au temps où l'or et l'argent étaient en abondance dans « la citadelle, nos aïeux croyaient devoir risquer leur vie pour exé- « cuter ce qu'avait résolu l'assemblée du peuple ; aujourd'hui, « nous sommes réduits à ne plus employer, comme le roi de Perse, « que des troupes mercenaires, bien que la population abonde « dans notre ville. Il fut un temps où, lorsqu'on armait une flotte, « les rameurs et l'équipage étaient étrangers ou esclaves ; mais les « hoplites étaient citoyens d'Athènes. Maintenant, quand on dé- « barque sur une terre ennemie, il est étrange de voir ceux qui « aspirent à l'empire de la Grèce descendre des bancs des rameurs, « et des hommes tels que je viens de les dépeindre, courir tous « les risques des entreprises... Les Spartiates eux-mêmes se mon-

« trent corrompus par l'ambition, et leur changement a rendu muets « ceux qui avaient coutume de les vanter, et d'attribuer nos er- « reurs à la démocratie. Selon ces panégyristes, les Spartiates, « devenus maîtres de la Grèce, devaient faire son bonheur et le « leur ; et pourtant ils ont subi plus vite que les autres les effets de « l'habitude du commandement. Leur république, qui, durant sept « cents ans, n'avait pas souffert de troubles intérieurs, a été tout « à coup bouleversée de manière qu'elle a failli se dissoudre en- « tièrement. Au lieu de suivre leurs coutumes sévères, les citoyens « s'abandonnèrent à l'injustice, à la négligence, à l'arbitraire, à « la convoitise ; ils négligèrent leurs alliés, envahirent les posses- « sions d'autrui, oublièrent ou méprisèrent et serments et traités. « Avides de guerre et de périls, ils ne connurent ni amis ni bien- « faiteurs. En vain le roi de Perse avait envoyé plus de cinq mille « talents ; en vain Chios leur avait été d'un plus grand secours, « avec sa flotte, que tout autre allié ; en vain Thèbes avait fourni « le plus magnifique contingent de troupes de terre : à peine la « victoire se fut-elle déclarée en leur faveur, qu'ils cherchèrent à « ruiner Thèbes par la ruse, expédièrent contre le roi de Perse « Cléarque, à la tête de la flotte, bannirent de Chios ses premiers « citoyens et emmenèrent ses vaisseaux. Cela ne suffisait pas : ils « dévastèrent le continent, maltraitèrent les îles, anéantirent en « Sicile et en Italie les constitutions qui tenaient le milieu entre « l'aristocratie et la démocratie, et favorisèrent l'ambition des « tyrans. Le Péloponèse resta continuellement en proie aux trou- « bles, aux guerres intestines. Quelle ville ne fut pas attaquée ? « quelle ville n'eut pas à souffrir des outrages ? N'ont-ils pas en- « levé à l'Élide une partie de son territoire, saccagé celui de Co- « rinthe, détruit Mantinée et transporté ailleurs une partie de ses « habitants ? N'ont-ils pas assiégé Phlionte, envahi plusieurs fois « l'Argolide ? N'ont-ils pas été constamment occupés à faire du mal « aux autres peuples, et à préparer ainsi leur défaite de Leuctres ? « Ce n'est pas cette défaite qui a rendu les Spartiates odieux, mais « leurs désordres antérieurs. Ils acquirent l'empire de la mer en « présidant avec justice à la guerre continuelle ; mais une fois « qu'ils en furent les maîtres, ils mirent de côté toute modération « et perdirent leur suprématie : on ne parla plus des lois de leurs « aïeux ; les anciens usages furent abandonnés ; enfin, ils se per- « suadèrent que la seule règle à suivre était leur propre volonté, « et un pouvoir sans bornes les perdit (1). »

(1) *De la Paix*, ὁ περὶ Εἰρήνης, 75 et suiv. On peut voir dans l'*Aréopagi-*

On voit que le rhéteur Isocrate savait quelquefois être aussi orateur. En réalité, la marine d'Athènes s'était appauvrie depuis quarante ans, et de plus l'insurrection de ses alliés avait épuisé les

tique d'Isocrate, où il cherche à présenter l'idéal d'une democratie à l'antique, un autre rapprochement du même genre. Démosthène, qui rappelle très-souvent aux Athéniens les anciennes vertus, leur parle ainsi dans son discours sur les Réformes publiques, περὶ Συντάξεως, 20 et suiv. :

« Autrefois, Athéniens, les taxes étaient payées par classes ; aujourd'hui c'est par classes que vous gouvernez. Chacune a pour chef un orateur, qui traîne après lui un général, sa créature ; les trois cents sont là pour l'épauler. Tous, vous suivez en foule votre bannière : l'un est pour celui-ci, l'autre pour celui-là ; personne ne s'appartient plus. Quel profit vous revient-il de cette manière d'agir ? On dresse à celui-ci une statue ; celui-là s'enrichit ; un ou deux citoyens s'élèvent au-dessus de la république, tandis que vous autres, vous restez témoins impassibles de leur prospérité ; et pourvu que vous n'ayez pas à renoncer à votre nonchalance bien-aimée, vous abandonnez volontiers dans les mains de quelques-uns cette fortune qui est à vous tout entière. Considérez de grâce, Athéniens, si, du temps de vos ancêtres, les choses allaient ainsi ; car, sans recourir aux faits etrangers, les souvenirs domestiques peuvent vous servir d'exemple et de guide... Non, Athéniens, nos ancêtres ne se dépouillaient pas d'un seul de leurs exploits ; jamais on n'a attribué la victoire de Salamine à Thémistocle ; Athènes, et non Miltiade, avait vaincu à Marathon. Et maintenant, comment s'exprime-t-on? « Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a taillé « en pièces une armée de Lacédémoniens ; la victoire navale de Naxos a été « remportée par Chabrias. »... Mettons en regard les actions de vos pères et les vôtres ; ce parallèle vous élèvera peut-être au-dessus de vous-mêmes. Ils exercèrent pendant quarante-cinq années, d'un consentement libre et général, la suprématie en Grèce ; ils déposèrent dans la citadelle plus de dix mille talents ; ils érigèrent un grand nombre de glorieux trophées à la suite de batailles sur terre et sur mer, dont la renommée fait encore notre orgueil : trophées que ces hommes vaillants n'élevèrent pas à l'effet d'être seulement pour leurs neveux des objets de stérile admiration, mais avec l'intention qu'ils vous servissent d'aiguillon pour devenir leurs émules en vertu. Voilà les grandes choses opérées par vos ancêtres, ô Athéniens ! Et vous qui, presque seuls, restés sans rivaux dans la vaste arène de la gloire, pouviez vous y déployer librement, dites-le-moi, avez-vous fait rien de semblable ?... Certes, ils nous ont laissé de si somptueux édifices, des temples si magnifiques et si splendides, des ponts si nombreux et si commodes, que nul de leurs descendants ne pourra jamais les surpasser. Regardez les arsenaux, les portiques, le Parthénon, et tant d'autres chefs-d'œuvre qui sont sous vos yeux, et dites-moi s'il est possible de mieux faire. Eh bien ! ceux qui siégeaient au gouvernement de la république étaient si modestes dans leurs habitations privées, et respectaient tant l'égalité populaire, que si vous cherchez la maison de Thémistocle, ou d'Aristide, ou de Cimon, ou de Miltiade, ou de tout autre des plus illustres, vous n'apercevez rien qui la rende plus remarquable qu'aucune autre du voisinage. Aujourd'hui, Athéniens, nos gouvernants croient avoir suffisamment pourvu à la splendeur publique par des réparations de routes, des restaurations de fontaines, des badigeonnements de murs, par des riens. Le ciel me garde de vouloir par là blâmer les auteurs de ces embellissements ; mais c'est vous que je blâme, vous, Athéniens, si vous croyez, à si peu de frais, avoir accompli votre devoir. D'un autre côté, si mon regard se porte sur ceux

finances. Thèbes, retombée dans sa nullité, s'en consolait en faisant bonne chère. Au milieu de tant de guerres, un grand nombre de jeunes gens s'étaient habitués à ne vivre que de la profession des armes, et à vendre leur sang à des capitaines vendus eux-mêmes. Ainsi que Carmagnola, Braccio et tant d'autres le firent au quinzième siècle en Italie, Iphicrate avait développé parmi les Grecs le goût de faire la guerre par métier, en mettant ses bandes au service de qui payait le mieux. Ces hommes, ayant perdu l'habitude du travail, ne désirant que les combats, comme occasion de butin, d'aventures et de violences, quels que fussent la cause et le but de la guerre, offraient une armée à quiconque avait de l'argent.

Jason de Phères. 375. Le premier qui songea à en tirer parti, pour accroître sa domination, fut Jason, tyran de Phères. Il soumit à son autorité toute la Thessalie, et il professait ouvertement que beaucoup de petites injustices étaient nécessaires afin de pouvoir être juste en grand (1).

Thessalie. La Thessalie était un pays de nobles feudataires, ressemblant à nos barons du moyen âge, comme eux couverts de fer, cavalier et cheval, s'enrichissant par le butin qu'ils faisaient, avides de danger, mais plus encore de plaisirs, au point de faire danser devant eux des jeunes filles nues (2). Avec de pareilles mœurs, il est facile à une famille de prédominer; c'est ce qui arriva à celle des Alévades, de la race d'Hercule. Jason, à force d'artifices, avait réuni sous sa loi toute la Thessalie et augmenté ses troupes; il refréna ses belliqueux voisins, fit trembler la Macédoine, subjugua l'Épire, et conçut l'espoir de devenir le capitaine général de toutes les forces grecques. N'ayant pu y réussir, il se fit médiateur entre Sparte et Épaminondas, et chercha à obtenir la haute direction des jeux Pythiques. Il méditait la conquête de la Babylonie, quand il fut assassiné.

371. Les Thessaliens maintinrent sa famille au pouvoir. Polyphron

qui ont quelque part à l'administration publique, je vois que certains d'entre eux ont des maisons qui, par la grandeur et la magnificence, effacent non celles des particuliers, mais les édifices publics eux-mêmes. D'autres achètent comptant des domaines d'une telle étendue, que leur imagination ne l'eût jamais embrassée, même en songe. La cause de cette différence est que le peuple en ce temps-là était souverain et maître des fonctionnaires et de toute chose, que chacun s'estimait heureux de devoir au peuple les honneurs, les magistratures, les grâces. Aujourd'hui, au contraire, les fonctionnaires sont les arbitres de toute faveur; ils sont tout. Et toi, peuple, te voilà surnuméraire et valet; trop heureux de recevoir la part qu'ils vont peut-être te jeter! De là, l'étrange situation de la république : qu'on lise vos décrets, qu'on parcoure vos actes, on ne croira pas que les uns et les autres émanent de la même nation. »

(1) PLUTARQUE, *Préceptes d'administration publique*, 24.

(2) ATHÉNÉE, XIII, p. 607.

tua son frère Polydore, pour garder seul l'autorité, qu'Alexandre 368.
lui enleva bientôt avec la vie. Nous avons vu ce tyran féroce s'emparer, par trahison, de Pélopidas. Thébé, femme d'Alexandre, disait un jour au prisonnier : *Combien je plains ta femme!* — *Je te plains bien plus,* reprit Pélopidas, *toi qui, étant libre, vis avec Alexandre.* Cette parole ne fut pas perdue, et, peu après, Thébé 357.
donna la mort à son mari, d'accord avec ses beaux-frères Pitholaüs et Lycophron, qui, parvenus au pouvoir, imitèrent le tyran.

Les Alévades, las de leurs excès, invitèrent Philippe de Macédoine à leur prêter assistance contre les usurpateurs. Ce prince intervint avec joie comme libérateur là où il aspirait à dominer en maître; car cette acquisition devait le rapprocher de la Grèce, en augmentant ses revenus et ses forces. Il chassa donc les tyrans de Phères, et les Thessaliens, plus reconnaissants que prudents, lui cédèrent les revenus provenant des foires et des villes de commerce, ainsi que l'usage des cales et des chantiers. Onomarque, chef des Phocidiens dans la *guerre sacrée*, donna des secours aux tyrans de Phères; ce fut pour Philippe un motif ou un prétexte de guerre : il le défit complétement, devint le maître de la Thessalie, mit garnison dans les trois places principales, et la réduisit à l'état de pro- 352.
vince macédonienne. Unissant alors à la tactique d'Épaminondas la politique de Jason, il poursuivit les desseins du Thessalien, et songea à se créer une armée assez puissante pour dominer la Grèce et menacer l'Orient.

Malheur aux libertés sous un conquérant! Philippe, saisissant la Macédoine d'une main robuste, en fit pencher le gouvernement au despotisme; il se choisit parmi la noblesse une garde (δορυφόροι), qui lui forma dans le pays une cour armée, et lui assura des otages lorsqu'il en sortait. Mais le plus grand obstacle qu'il rencontra à son projet de dominer la Grèce, était de lui être étranger; il devait donc tendre, avant tout, à se faire considérer comme Hellène, et à faire compter la Macédoine parmi les États helléniques.

Il fut servi à souhait, sous ce rapport, par la guerre sacrée, dont Guerre sacrée. 355-346.
nous venons de faire mention : guerre civile, qui, excitée par des animosités personnelles, dirigée par l'intrigue, faite avec des troupes mercenaires, finit, après dix ans, par la déplorable intervention de l'étranger. La Phocide, dont la situation était des plus fortes, devait au temple de Delphes d'immenses richesses, qui lui permettaient d'entretenir des soldats stipendiés et de jouir d'une paix armée. Depuis longtemps, le dieu avait déclaré maudits les territoires de Crissa et de Cirrha, de sorte que les habitants furent

exterminés et les terres condamnées à une éternelle stérilité. Mais il arriva que les Phocidiens en cultivèrent une partie et furent déclarés sacriléges par les Amphictyons, qui prononcèrent en même temps une amende de cinq talents contre les Spartiates, pour avoir, vingt-cinq ans auparavant, surpris en temps de paix la citadelle de Thèbes.

Cette assemblée maintenait encore les liens de confraternité entre les grands et les petits États de la Grèce; mais la guerre du Péloponèse nous a montré combien c'est à tort qu'on la prend pour une assemblée fédérale, et combien elle était impuissante à maintenir l'unité, puisque, dans le cours de toute cette guerre, Thucydide n'a pas même occasion de la nommer. Elle était obéie dans les choses religieuses, surtout quand il s'agissait de la profanation du temple de Delphes, mais non pour le reste. L'intrigue ou la force dictait ses décisions plus souvent qu'une justice sévère. Or ce ne fut ni le sacrilége ni la perfidie qui déterminèrent ces condamnations, mais la rancune des Thébains, désireux de ranimer la lutte avec les Spartiates. Le Phocidien Philomèle, dont l'ambition avait attisé le feu, élu général par ses compatriotes, s'empare du temple de Delphes, et les sommes immenses qu'il y trouve lui servent à solder des troupes arrivées d'Athènes et d'ailleurs, pour tenir tête aux Thébains et aux Locriens, leurs alliés : ceux-ci venaient en effet pour exécuter la sentence des Amphictyons, qui avaient prononcé la confiscation du territoire des Phocidiens contumaces. Philomèle ayant été tué, Onomarque, son frère, aussi
354 ambitieux que lui, mais plus vaillant et plus artificieux, lui succède. Il continue à *se faire prêter de l'argent* par l'oracle d'Apollon, attire un grand nombre de troupes par l'appât d'une forte solde, et triomphe des alliés, auxquels s'est réuni Philippe de Macédoine; mais il est tué en soutenant contre ce dernier les deux tyrans
352. de Phères, et laisse son poste périlleux à Phayllus, son troisième frère.

La guerre continuait, très-meurtrière, comme toutes les guerres sacrées : les Thébains tuaient, comme excommuniés, tous les Phocidiens qui tombaient entre leurs mains; les Phocidiens en faisaient autant par représailles, plus barbares de jour en jour, en même temps qu'ils se corrompaient au milieu des grandes richesses mises en circulation par la dilapidation du trésor de Delphes. Des jeunes gens d'une vie infâme et des courtisanes se promenaient parés des dons sacrés; à Métaponte, une joueuse de flûte assistait à une fête publique, ayant au doigt un joyau dont cette ville avait fait hommage au dieu de Pytho.

Phayllus fit argent de tout ce qui restait dans ce trésor, s'élevant à quatre mille talents (plus de seize millions de francs), outre six mille talents en statues d'argent, sans compter tout ce qui fut dissipé ou volé. Des arguments aussi puissants lui valurent non-seulement un grand nombre de mercenaires, mais encore le secours des Lacédémoniens et des Athéniens. Les Thébains, les Doriens, les Locriens, tous ceux qui professaient pour le dieu de Delphes une dévotion zélée, s'appuyaient alors sur Philippe, qui gagnait de la considération et des partisans en se faisant le protecteur de la religion; pour détourner les soupçons, il menait joyeuse vie, tandis qu'il augmentait ses forces par l'adjonction des cavaliers thessaliens à la phalange macédonienne. A la tête de ces corps redoutables, il tenta de pénétrer en Grèce; mais les Athéniens, étant accourus à temps aux Thermopyles, repoussèrent ces barbares; puis les Amphictyons se réunirent et résolurent de surveiller Philippe.

Humilié, mais non découragé, il assiége Olynthe, la prend et, l'ayant démantelée, il assure ainsi ses frontières contre d'incommodes voisins. Deux traîtres, qui lui avaient facilité la conquête de cette place, vinrent se plaindre à lui de ce que les Macédoniens eux-mêmes les méprisaient et les traitaient de félons : *Que vous importent*, leur répondit Philippe, *les discours de gens grossiers qui appellent les choses par leur nom?* Olynthe une fois en sa possession, il célèbre, avec une grande solennité, la fête des Muses, à laquelle il convie tous les Grecs, amis et ennemis : il fait, comme aux jeux Olympiques, un banquet général et couronne lui-même les vainqueurs, toujours désireux d'imiter ces Grecs parmi lesquels il aspire à se voir compté.

Les Olynthiens ont recours aux Athéniens; mais à peine Philippe a-t-il montré qu'il sait combattre avec l'or, qu'il trouve des orateurs pour exalter les vertus qu'il a, et suppléer, par l'invention, à celles qui lui manquent; des généraux, pour trahir leurs armées; des incendiaires, pour brûler les arsenaux; des oracles, pour philippiser. Autant les secours envoyés à Olynthe sont faibles et lents à y parvenir, autant Philippe déploie d'activité dans ses entreprises; or, tandis que les ambassades ne font qu'aller et venir, il s'empare, une à une, de toutes les colonies et chasse les Athéniens de l'Eubée : puis, lorsqu'il ne lui reste plus rien à acquérir, il consent à faire la paix, dont il exclut pourtant les Phocéens. Immédiatement après, afin de punir les sacriléges et de seconder les Thébains, il franchit les Thermopyles qu'avait déjà passées le mulet chargé d'or, met le pied dans cette Grèce tant

désirée, envahit la Phocide, et termine la guerre sacrée sans répandre une goutte de sang. La joie de ses amis, qui le portaient au ciel, ne fut pas plus grande que la confusion et la terreur de ses ennemis.

Il convoque aussitôt les Amphictyons, par lesquels il fait décréter la démolition des forteresses des Phocidiens, la proscription de leurs chefs et leur exclusion du nombre des douze États confédérés, en leur substituant les Macédoniens. Or, comme les Corinthiens avaient prêté assistance à ces profanes, la surintendance des jeux Pythiens leur est enlevée par le même décret et conférée à Philippe. Son vœu était donc rempli : il était Hellène, il présidait moralement aux délibérations de la Grèce, il avait humilié Athènes et Sparte, et, pis encore, il les avait corrompues.

On n'avait jamais vu d'intrigues aussi perverses ni aussi effrontées ; jamais un trafic des consciences et des votes exercé avec une pareille lâcheté ; jamais une telle prostitution de la morale et du patriotisme. La guerre sacrée avait fait tomber dans le mépris les choses saintes, et si l'impiété avait été punie par d'éclatantes défaites, elle était encore enviée par ceux qui la voyaient récompensée avec l'or des temples et des oracles.

Philippe prodiguait encore un autre or, également corrupteur, parce qu'il ne payait que d'indignes services. Ne se souciant ni de justice ni de loyauté, il s'engageait dans les sentiers les plus tortueux ; changeait, selon les circonstances, du jour au lendemain ; affectait le vice et la légèreté, tout en suivant ses projets avec une persévérante circonspection.

Athènes ne conservait plus que la suprématie incontestée du savoir et des belles-lettres, ainsi que le privilége de décerner le blâme et la louange ; mais elle possédait encore un reste de ces *murailles de bois* que lui avait conseillées l'oracle ; elle pouvait opposer à Philippe une marine qui, bien qu'amoindrie, était de beaucoup supérieure à la sienne, et deux grands hommes, Démosthène et Phocion. Le premier devait à la nature et à un travail obstiné une éloquence qui est restée sans rivale : il y joignait une politique prévoyante, avec cette confiance dans un avenir meilleur que la Providence semble alimenter dans certaines âmes, afin que l'enthousiasme ne s'éteigne pas entièrement, et que le doute décourageant n'arrête pas toute action généreuse ; il rêvait encore les temps d'Aristide et de Thémistocle, quand le patriotisme était la première vertu des citoyens. Il croyait qu'au premier besoin de sa patrie, ces trésors, qu'Athènes recélait en plus grande quantité que le reste de la Grèce ensemble, seraient prodigués par les citoyens ; que l'amour du sol natal fournirait plus d'argent que

Démosthène et Phocion.

les douze cents chameaux qui venaient apporter les tributs des nations aux pieds du grand roi ; que les mercenaires eux-mêmes lui vendraient leurs services sur le Gange et sur l'Oronte, mais jamais contre les Grecs (1). Il n'ignorait pas, cependant, la dépravation de ses concitoyens. *Philippe ne nous méprise pas*, disait-il, *mais il a su par ses ambassadeurs ce que je vous ai dit en pleine assemblée, que notre nation est la plus inconstante du monde ; qu'elle est, comme l'onde de la mer, facile à s'émouvoir ; que celui qui y compte des amis peut ce qu'il veut : l'on va, l'on vient, mais personne ne pense au bien public.* C'est ainsi qu'intrépide et véhément, il foudroyait ses ennemis et faisait retentir, aux oreilles d'une multitude efféminée, les noms tombés en désuétude de gloire, d'intérêt public et de patrie : puissance morale qui proteste contre la force physique.

Phocion, au contraire, voyait les choses en homme trop désabusé ; il se défiait de son caractère et des ressources de sa patrie, tout en l'aimant et en la servant avec plus de courage et de probité que Démosthène lui-même, mais presque comme un médecin qui assiste un malade de la guérison duquel il désespère. Croyant que le citoyen est tenu, ainsi que le héros d'Homère, de savoir, d'agir et de parler, il avait étudié l'éloquence, non pour en faire étalage, mais afin de pouvoir s'expliquer de la manière la plus concise et la plus efficace. Quelqu'un, le voyant méditer profondément au moment de prendre la parole, lui dit : *A quoi penses-tu donc, Phocion? — Je pense*, répondit-il, *au moyen d'abréger ce que je vais dire.* Il disait à Léosthène : *Tes paroles, mon enfant, ressemblent aux cyprès, qui s'élèvent bien haut et ne portent pas de fruits.* Son intègre pauvreté contrastait noblement avec la dépravation et la vénalité de ceux qui l'entouraient. Loin de flatter la populace, il opposait à ses entraînements la plus rigide fermeté. Étonné un jour de l'entendre applaudir à son discours : *Est-ce qu'il m'est échappé quelque sottise?* demanda-t-il à un de ses amis. Comme Démosthène lui disait : *Le peuple te tuera s'il devient fou*, il lui répondit : *Et toi, s'il devient sage.* Cet inepte et déplorable Charès s'étant mis à tourner en ridicule les épais sourcils de l'orateur philosophe : *Mes sourcils*, dit-il, *ô Athéniens, ne vous ont jamais causé le moindre dommage, mais les bouffonneries de pareils hommes vous ont coûté souvent bien des larmes.*

Démosthène était donc un homme d'enthousiasme, qui, loin d'aspirer aux avantages faciles, démontrait que le salut public doit

(1) Voyez la harangue *Sur les classes des armateurs*.

venir après l'honnête et le beau ; Phocion, utilitaire, le rappelait à la réalité, au calcul : épreuve dangereuse pour l'éloquence, et qui faisait dire à Démosthène : *Cet homme est la hache de mes discours.*

Démosthène et Phocion avaient pénétré depuis longtemps le projet héréditaire des Macédoniens, et comprenaient que ce mélange de ruse et d'audace, de violence et d'égards de Philippe causerait la ruine de la liberté grecque. Ils s'employèrent donc contre lui de tout leur pouvoir; mais ce qui étonne, c'est de voir que Phocion, qui fut investi quarante-cinq fois du commandement, conseillât toujours la paix, tandis que Démoshène, poltron de sa nature, ne prêchait que la guerre. Phocion répondit à un citoyen qui lui demandait s'il osait encore venir parler de paix : *Oui, je l'ose, bien que je sache qu'en guerre tu aurais à m'obéir, tandis qu'en temps de paix, c'est moi qui dois t'obéir.* Il conseillait donc sans cesse de ne point exaspérer Philippe par la résistance, et lorsqu'il entendait déclamer contre ce roi, il montait à la tribune pour blâmer les accusateurs. Lorsqu'on proposait une expédition, il disait : *Je crois qu'il vaut mieux recourir aux prières. Il faut être les plus forts, ou les amis des plus forts.* Et au peuple : *Je vous conseillerai la guerre lorsque vous pourrez la soutenir, et que je verrai la jeunesse obéissante et courageuse, les riches généreux envers la république, les orateurs décidés à ne plus voler le trésor public.*

Les orateurs, en effet, apportaient à la tribune le désir vaniteux de la victoire, non la conviction du bien, et les sophistes enseignaient dans l'école à faire assaut d'arguties, non à démontrer la vérité : la défense d'Athènes était confiée à des bras mercenaires; la jeunesse se plongeait dans la débauche; les revenus publics étaient gaspillés en représentations théâtrales et en spectacles, et la proposition d'en faire un autre emploi eût été un crime capital; la justice se vendait, et l'intrigue faisait obtenir les magistratures et les commandements; le besoin d'une vie de jouissances était substitué à l'amour de la gloire, le scepticisme et la raillerie aux croyances religieuses : or, quand un peuple barbare vient recueillir l'héritage d'une civilisation moribonde, le triomphe ne saurait lui échapper.

Philippe, devenu Grec, et dès lors en droit d'être respecté et obéi, veut laisser au temps le soin d'affermir des sentiments nouveaux; il s'en retourne donc en Macédoine, et, comme s'il n'eût jamais pensé aux affaires de la Grèce, il porte ses armes contre la Thrace, l'Illyrie, la Chersonèse, étendant son royaume jusqu'au

Danube et à l'Adriatique, et se procurant une excellente cavalerie
légère. Enhardi, par ce qu'il a fait, à faire davantage, il se plaint
que les Athéniens ont aidé ses ennemis, et s'empare d'une partie
de l'Eubée qu'il appelait une des entraves de la Grèce; puis, sous
de légers prétextes, il assiége Périnthe et Byzance, dont la pos- 341
session lui aurait assuré le moyen d'affamer Athènes à son gré. A
ce moment, les Philippiques de Démosthène réveillèrent les Athé-
niens de leur torpeur; par son conseil, ils recherchèrent l'alliance
du roi de Perse, et mirent sur pied une armée. Phocion, qui en eut
le commandement, déploya une grande habileté, et contraignit
Philippe à se retirer. 340.

Pour détourner de nouveau l'attention, le roi macédonien reprit
ses expéditions sur le Danube, et fit des excursions dans la Scythie,
sans négliger toutefois d'agiter la Grèce par ses émissaires. Les Lo-
criens d'Amphise ayant renouvelé le sacrilége de cultiver les ter-
rains sacrés, la guerre leur fut déclarée; Eschine, alors rival de 339.
Démosthène en éloquence, mais vendu à Philippe, proposa et per-
suada aux Amphictyons d'élire pour général des Grecs le roi de
Macédoine. Philippe, qui ne désirait rien de mieux, affecte de se
faire prier, puis accepte, entre en Grèce, prend Platée, la place
la plus importante de la Phocide, et laisse entrevoir qu'il n'a pas
pour unique mobile le désir de venger l'offense faite à Apollon.
Les Thébains se croient menacés; Démosthène tonne sur l'immi-
nence du péril; Athènes alors et la Béotie se liguent pour le con-
jurer. En vain Phocion conseillait à ses concitoyens de rester
tranquilles; en vain la Pythie faisait des réponses sinistres : on se
battit à Chéronée, et les alliés furent mis en déroute. Le bataillon
sacré d'Épaminondas combattit comme il le devait dans la der- Bataille de Chéronée.
nière lutte pour la liberté, et les quatre cents périrent jusqu'au 3 août 338.
dernier (1); Démosthène jeta son bouclier et s'enfuit. Phocion,
qui avait été exclu du commandement, soutint les esprits et les
empêcha de s'abandonner au désespoir.

Cette journée livra la Grèce à la merci de Philippe, qui s'en
amusait hautement et fredonnait, au milieu des coupes du festin,
le décret lancé contre lui par Démosthène. Mais l'orateur Démade,
son prisonnier, lui dit : *Si la fortune te permet d'être Agamemnon,
pourquoi veux-tu te montrer Thersite?* Ce juste reproche fit ren-

(1) Un lion colossal de marbre blanc fut placé sur le polyandre érigé *pour rappeler leur courage*, dit Pausanias, *mais sans épitaphe*, *parce que la fortune avait trahi leur valeur*. Les débris de ce monument, la tête du lion, sa croupe et d'autres morceaux, ont été dessinés par Dupré dans le *Voyage à Athènes et à Constantinople*.

trer en lui-même le roi de Macédoine, qui, en se donnant un air de générosité, renvoya les prisonniers libres à Athènes, renouvela les traités avec cette cité, accorda la paix aux Béotiens, mais en laissant garnison dans Thèbes.

Démosthène, cependant, jurait par les ombres des héros tombés à Platée, à l'Artémisium, à Salamine, que les Athéniens n'avaient point commis une faute en faisant cette guerre; ils le crurent, et leur foi en ses paroles fut telle qu'ils le chargèrent du soin de faire fortifier Athènes, menacée par Philippe, et lui décrétèrent une couronne d'or, qui lui fut vivement contestée par Eschine.

Malgré toutes les déclamations de Démosthène, qui exagérait par colère et pour réussir, nous ne croirons jamais que Philippe voulût détruire la nationalité de la Thessalie et de la Grèce; ce qu'il ambitionnait, c'était le commandement suprême de nations indépendantes. Peut-on dire que cette ligue monarchique n'aurait pas valu à la Grèce une existence plus heureuse et plus durable? Mais s'il avait voulu la soumettre, qui l'en empêchait? Au contraire : il faisait demander la suprématie par des orateurs et des ambassades, puis il réveillait la pensée nationale de faire la guerre aux Perses.

Projet d'invasion en Asie.

Le bruit courait qu'Artaxerxès Ochus, nouveau roi de Perse, préparait une expédition contre Athènes, pour la punir d'avoir soutenu la rébellion du satrape Pharnabaze. Philippe y vit une occasion favorable pour exécuter le grand dessein qu'il méditait, celui d'armer toute la Grèce contre l'Asie, et de terminer le grand drame de la guerre médique, en mettant pour toujours hors de combat un ennemi qui, par ses armes d'abord, puis par ses intrigues, n'avait cessé d'être funeste aux Grecs. Philippe, sans doute, n'obéissait qu'à son ambition personnelle; mais le projet n'en était pas moins magnanime. Nulle autre guerre ne pouvait réunir la Grèce entière dans une seule confédération : elle avait ses outrages anciens et récents à venger; les sciences désiraient acquérir des connaissances nouvelles, les aventuriers appelaient de nouveaux combats, et la retraite des Dix Mille, l'expédition d'Agésilas, les tentatives de Jason de Phères, démontraient qu'il était possible, facile même, de renverser le trône de Cyrus.

[illegible]

Qui mieux que Philippe pouvait être mis à la tête d'une aussi grande entreprise? quel autre généralissime pouvait être proposé par les orateurs gagnés et par les oracles obéissants? Démosthène avait beau s'écrier : *Que ne méprisez-vous ce Philippe? Loin d'être Grec, il n'a rien qui tienne du Grec; il n'est pas même né d'un sang illustre parmi les barbares; vil Macédonien, issu d'un*

pays d'où ne nous vint jamais seulement un esclave qui valût quelque chose; le patriotisme faussait son jugement ou exagérait l'expression de sa pensée. Corrompu et corrupteur, prodiguant l'or à des bouffons, à des proxénètes, à d'impudiques Thessaliens; profond dans l'art de dissimuler et de feindre, généreux seulement par calcul et d'une mauvaise foi effrontée, Philippe méprisait le genre humain, qu'il croyait pouvoir facilement acheter ou frapper d'épouvante; mais, au milieu de ses vices, il se montra parfois le digne élève d'Épaminondas. Ce n'était pas un barbare que celui qui se plaisait à entendre la vérité, dont la voix est si importune à l'oreille des grands : il disait même que les orateurs d'Athènes lui avaient rendu un grand service en lui reprochant ses défauts, puisqu'il pouvait ainsi s'en corriger. Un prisonnier qu'on allait vendre l'accablait de reproches : *Mettez celui-ci en liberté*, dit-il; *je ne savais pas qu'il fût de mes amis.* Comme on l'excitait à punir quelqu'un qui avait dit du mal de lui : *Voyons d'abord*, reprit-il, *si nous lui en avons donné sujet.* Une femme qu'il avait condamnée au sortir d'un banquet, s'écria : *De Philippe ivre j'en appelle à Philippe à jeun.* Il revit l'affaire, et prononça avec plus d'équité. Une autre, à laquelle il refusait audience, en lui disant : *Je n'ai pas le temps,* lui répondit impunément : *Cesse donc d'être roi.* Démocharès, ambassadeur d'Athènes, venait de lui exposer avec beaucoup d'insolence, la mission dont il était chargé; Philippe lui ayant demandé, en le congédiant, s'il ne pourrait rien faire qui fût agréable à la république, en obtint pour réponse : *Oui, en te pendant.* Les assistants, indignés, s'apprêtaient à le punir, quand Philippe leur dit : *Laissez en paix ce bouffon;* et s'adressant aux autres ambassadeurs : *Dites à vos compatriotes que celui qui insulte ainsi est bien au-dessous de celui qui pardonne avec le pouvoir de punir.*

Il était plutôt l'ami de ses soldats que leur général. Dans Pella, ornée de nouveaux édifices, il appela les lettres et les beaux-arts, qu'il protégea; il honorait le mérite jusque dans ses ennemis, et son ambition lui inspirait le désir d'introduire dans ses États les arts et l'élégance pour lesquels la Grèce était si vantée. Lors de la naissance d'Alexandre, son héritier présomptif, il écrivit à Aristote : *Il m'est né un fils : je remercie d'autant plus les dieux qu'ils me l'ont accordé de ton vivant. J'espère qu'élevé par tes soins, il sera digne de me succéder* (1).

(1) Le texte de cette lettre nous a été conservé par AULU-GELLE, *Nuits Attiques*, III, 9.

Il répudia par la suite Olympias, fille du roi des Molosses et mère d'Alexandre, pour épouser Cléopâtre. Attale, oncle de cette seconde reine, ayant dit dans un repas qu'elle donnerait à Philippe un héritier légitime : *Quoi ! suis-je donc un bâtard ?* s'écria le jeune Alexandre, et il lui lança une coupe à la tête. Philippe, irrité, se leva pour le châtier : mais le vin qu'il avait bu avec excès le fit chanceler; il s'embarrassa parmi les lits, et tomba. Alexandre se mit à le plaisanter : *Quoi ! tu veux passer d'Europe en Asie*, lui dit-il, *quand tu ne peux passer d'un lit à un autre!* Cette scène le brouilla avec son père, et il dut sortir du royaume. Soit effet de sa vengeance ou de celle d'Olympias, soit à l'instigation de la Perse, désireuse de conjurer l'orage qui la menaçait, soit ressentiment personnel, un certain Pausanias assassina Philippe à Æges, pendant les fêtes du mariage de sa fille; il était âgé de quarante-sept ans, et en avait régné vingt-quatre.

Fin de Philippe. 336.

CHAPITRE XIX.

ALEXANDRE LE GRAND.

Les Athéniens, qui n'avaient plus d'espoir que dans la mort de Philippe, croyaient pouvoir respirer enfin sous son fils Alexandre. Persuadés qu'ils allaient avoir affaire à un prince inhabile et vain, ils accueillirent avec d'insolentes manifestations de joie la nouvelle de l'assassinat. Démosthène, oubliant qu'il avait dit : *Si Philippe meurt, vous en créerez bientôt un autre* (1), se montra couronné de fleurs, et proposa même de voter des actions de grâces aux dieux et des couronnes à Pausanias; mais Phocion disait : *L'armée qui nous vainquit à Chéronée n'est diminuée que d'un homme.*

Il était réservé au jeune Alexandre d'accomplir avec plus de grandeur les projets de son père; car il avait profité de ses leçons dans la politique, comme de celles d'Aristote dans les sciences, pour diriger vers un but élevé son ambition naturelle. Cette ambi-

(1) Cette parole révèle le grand homme qui voit les événements naître de l'enchaînement des faits, non de la personnalité dans laquelle ils se manifestent, ni de l'accident minime qui les détermine. Voltaire dit, en racontant la mort de Charles VI, empoisonné par un champignon, que ce champignon changea la face de l'Europe. La balance européenne qui fléchit sous le poids d'un champignon, voilà une idée grandiose !

tion dut être encore aiguillonnée par la lecture habituelle de l'Iliade, qu'il appelait le guide de l'art militaire, et dont les héros, plus ou moins au-dessus des hommes, gâtèrent peut-être le caractère de celui qui était le plus digne de régénérer la Grèce. On lui demandait un jour si, comme son père, il disputerait la palme aux jeux Olympiques : *Oui*, répondit-il, *quand les concurrents seront des rois*. Lorsqu'il vit les ambassadeurs de Perse à la cour de Macédoine, il ne s'informa ni du luxe, ni des réceptions fastueuses, ni du trône d'or de leur maître, mais bien des forces, des distances, des chemins du royaume; aussi dirent-ils : *Notre roi est riche, mais Alexandre sera grand*. Lorsqu'il entendait parler des conquêtes de Philippe, il s'écriait en soupirant : *Mon père prendra tout, il ne me laissera rien à conquérir*.

A la mort de Philippe, les seigneurs macédoniens espéraient recouvrer les priviléges dont il les avait dépouillés; mais Alexandre fait échouer leurs complots, et, pour se concilier l'aristocratie, il l'exempte de tout impôt et lui donne dans l'armée les postes d'honneur. Alors il marche contre les Triballes, les Illyriens, les Gètes et les Thraces, dont il punit sévèrement la rébellion. Les Thessaliens le proclament chef de leur féodalité, et lui fournissent, mais surtout les Agriens, de la cavalerie légère; après avoir reçu ce renfort, il se dirige vers la Grèce.

Il jouissait auprès des Grecs d'une réputation si contestée que sa destinée future semblait dépendre des premiers actes de sa vie militaire. A Démosthène, qui ne lui avait pas épargné les outrages, il écrivit : *Tu m'as traité d'enfant quand j'étais dans le pays des Triballes; de jouvenceau, quand je passai en Thessalie; devenu homme, j'espère arriver bientôt sous les murs d'Athènes*. La Grèce entière était soulevée: mais à ces communes, comme à celles du moyen âge, manquaient l'accord et la persévérance; tout se résolvait en déclamations d'orateurs et en décrets non exécutés. Thèbes, qui avait égorgé sa garnison, fut ruinée de fond en comble; il vendit 30,000 de ses citoyens (1), et n'épargna que les prêtres, la maison et les descendants de Pindare. Une femme thébaine précipita dans un puits un soldat de Thrace qui voulait lui faire violence; on l'amena devant Alexandre, à qui elle dit : *Je suis Timoclée, veuve de Théagène, mort à Chéronée, en combattant contre ton père pour la liberté de la Grèce*. Alexandre l'admira.

Destruction de Thèbes. 335.

Athènes est épouvantée; Démosthène fait encore appel aux ar-

(1) Cette vente lui rapporta, pour sa part, 440 talents (près de 2,420,000 francs).

mes; mais Phocion s'écrie : *Que les Grecs se contentent de pleurer Thèbes, et fassent en sorte de n'avoir pas à pleurer aussi Athènes.* En effet, elle s'empresse de demander la paix, et le vainqueur l'accorde (1), à la condition qu'on lui remettra Démosthène, Hypéride, Lycurgue, Charidème et d'autres instigateurs de la révolte; mais Démade, s'étant transporté auprès de lui, obtint qu'il leur pardonnât, et il se contenta de bannir Charidème, qui se réfugia près de Darius.

Les amphictyons confirmèrent à Alexandre le commandement général de la Grèce; l'assemblée réunie à Corinthe le déclara chef de l'expédition contre la Perse. La pythie lui répondit : *O mon fils, tu es invincible.* Poëtes, philosophes, orateurs, accoururent le complimenter. Diogène le cynique fut le seul qui refusa de lui rendre hommage. Le jeune roi alla le voir, et lui demanda en quoi il pouvait lui être agréable; Diogène lui répondit : *En te mettant de côté pour que je jouisse du soleil.*

Si l'expédition de Perse, projetée par Philippe, n'était pour lui qu'un moyen, elle était le but principal d'Alexandre. Il confie à Antipater le gouvernement de la Macédoine, et, pour se concilier l'affection des généraux, il leur donne tout ce qu'il possède, *ne gardant pour lui que l'espérance.* Parmi les Thraces et les Illyriens, auxiliaires turbulents, il choisit les meilleures troupes pour son armée. Il laisse à la Grèce son entière administration intérieure, dans la persuasion qu'elle serait affaiblie par les factions bien plus que par sa vigilance; puis, après avoir célébré la solennité des Muses, il part avec trente-cinq mille hommes d'élite (2) guidés par des capi-

(1) On retrouve quelques-unes des conditions de cette paix généreuse dans la harangue de Démosthènes (ou peut-être d'Hypéride), sur le traité conclu avec Alexandre, *ὁ περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον ῥυθμικῶν* : « Les Hellènes seront libres et se régiront par leurs propres lois... Ceux qui détruiront les gouvernements établis dans chaque État à l'époque de la prestation du serment pour la paix, seront ennemis de tous les confédérés... Le conseil chargé de veiller sur les intérêts communs empêchera, dans les cités confédérées, tout supplice, tout bannissement illégal, les confiscations, le partage des terres, l'extinction des dettes, l'affranchissement des esclaves, enfin toute innovation... Il est interdit aux émigrés de partir armés d'aucune des villes confédérées pour en attaquer une autre, sous peine d'exclusion du traité pour la ville d'où ils seront partis... Les confédérés auront la mer libre, nul n'arrêtera et n'emmènera un seul de leurs navires; quiconque violera cette défense sera un ennemi pour la confédération. » En outre, aucune trirème macédonienne ne devait entrer dans un port d'une ville confédérée, sans qu'elle y eût consenti.

(2) C'est-à-dire 12,000 Macédoniens, 7,000 alliés, 5,000 mercenaires, tous à pied; 5,000 Odryses, Triballes, Illyriens; 1,000 archers agriens, 1,500 cavaliers macédoniens, même nombre de cavaliers thessaliens, 600 cavaliers grecs, 900 éclaireurs de Thrace et de Péonie : en tout, 30,000 fantassins et 4,500 chevaux. Puis,

taines expérimentés, soixante-dix talents et des vivres pour un mois, afin d'accomplir la plus vaste entreprise qui eût encore été tentée par les Européens.

Cette armée, déjà préparée par Philippe, se composait d'armes de toute sorte. Les forces macédoniennes, qui en formaient le noyau, étaient soutenues par la grosse cavalerie, corps redoutable auquel la Grèce ne pouvait opposer rien de semblable; elle était même, pour l'armure, le nombre et l'habileté dans les manœuvres, supérieure à la cavalerie romaine. Les hommes étaient choisis parmi la noblesse macédonienne, et la représentaient. L'infanterie qui composait la phalange se recrutait dans le peuple, dont elle était si bien la représentation qu'on la réunissait pour prononcer sur un crime capital. A défaut d'amour de la liberté, ces nobles Macédoniens avaient pour mobiles l'orgueil national et le sentiment de leurs propres droits. Loin d'être des instruments aveugles dans la main d'un chef, ils faisaient la guerre comme un peuple qui marche contre un autre peuple; aussi Alexandre dut-il revenir sur ses pas lorsqu'ils ne voulurent plus le suivre. Les Macédoniens seuls lui étaient attachés par la naissance, les habitudes, l'intérêt. Il devait se concilier les autres par l'affabilité et les récompenses; mais il ne les traita jamais comme sa nation, à laquelle il réservait exclusivement les commandements supérieurs, sa familiarité, ses largesses.

Armée d'Alexandre.

Les argyraspides, choisis dans la noblesse inférieure, tenaient le milieu entre la grosse infanterie et les fantassins armés à la légère; combattant avec une lance et un bouclier plus commode à manier, leurs évolutions étaient plus faciles. Les autres peuples servaient dans l'arme où ils étaient le plus redoutables : les Odryses, les Triballes et les Illyriens, dans les troupes légères; les Thessaliens, dans la grosse cavalerie. Les Thraces et les Péoniens étaient employés comme éclaireurs, à la manière des Tyroliens et des Pandours; du reste, point de femmes et d'enfants, au plus quelques chariots pour le transport des bagages.

A Sestos, il passe sur 160 trirèmes, outre les navires de transport, et rend un nouvel hommage au génie grec en se prosternant sur le tombeau d'Achille, dont il envie la destinée, bien que mort jeune, parce que le chantre méonien lui avait assuré l'immortalité. Éphestion rendait aussi des honneurs à Patrocle, comme un

comme renfort, il recueillit tout ce qu'il put de cavalerie, et forma des *dimaques*, espèce de dragons, qui combattaient à pied et à cheval; beaucoup d'hommes armés à la légère, avec un corps composé uniquement de Macédoniens, à pied et à cheval, lui servaient de garde.

grand hommage à l'amitié qui le liait, lui aussi, au héros macédonien : les jeux célébrés sur la tombe des héros, et les sacrifices offerts à Neptune qui avait détruit les remparts d'Ilion, rappelaient à la mémoire la première expédition des Hellènes unis contre les Asiatiques. La même pensée dirigeait la nouvelle entreprise, la plus grande de l'antiquité, et à laquelle il ne manqua qu'un Homère.

Perse. Jetons maintenant un regard sur ceux qu'ils vont assaillir. Nous avons déjà vu que, depuis Xerxès, les Perses s'acheminaient vers leur déclin. Sortis nomades et guerriers de leurs vallées natales, ils élevèrent sur les ruines de la Médie un empire dont l'organisation tenait de leur état primitif de vagabondage armé; loin de perdre, en se civilisant, la manie des conquêtes, ils portèrent toujours à la plus grande distance l'esclavage et la dévastation : les ruines de Babylone, de Thèbes en Égypte, de Sidon, d'Athènes, furent les tristes monuments de leur vaillance. Leurs conquêtes accrurent le nombre de leurs ennemis, et les jetèrent parfois contre des peuples qui, comme les Grecs, les taillèrent en pièces. Plus souvent ils furent vainqueurs; mais l'excessive étendue de leur domination lui enlevait toute consistance : car un vaste empire n'est pas une création naturelle, et vingt peuples différents ne sauraient guère se fondre dans cette unité qui seule peut donner une force durable.

Ils avaient, en retour, contracté les vices de la civilisation; ainsi qu'il arrive toujours, les vainqueurs furent énervés par la mollesse et les vices des vaincus : ils adoptèrent le luxe et le despotisme des Mèdes; leurs rois furent entourés de femmes et d'eunuques, et leur histoire se remplit d'intrigues, de conjurations, de révoltes. Cet assemblage de peuples hétérogènes avait pour centre les satrapes de chaque pays, vassaux plutôt que ministres du roi. Éloignés ou indépendants, les satrapes exerçaient sur les peuples une tyrannie insupportable, et si le monarque voulait y mettre un frein, ils se déclaraient en rébellion ouverte; car il y a dans le despotisme quelque chose de violent et de désordonné, qui souvent oppose au droit l'audace de la force ou les perfidies de la dissimulation. L'armée ne se composait que de hordes sans discipline ni sentiment commun, et que l'aristocratie poussait à la guerre.

Un semblable édifice, si le choc vigoureux de l'étranger vient le heurter, sera certainement abattu, puisqu'on ne pourra rien attendre de l'honneur et du patriotisme de peuples qui n'ont de commun que la servitude.

Les conquêtes des Perses dans l'Asie Mineure n'y changèrent presque rien aux mœurs et au caractère ; elles ne firent que mettre en communication des pays d'abord très-disparates, et agiter la Grèce par les factions qu'elles y suscitèrent. La honteuse paix d'Antalcidas assura à la Perse cette portion de l'Asie, avec Chypre et Clazomène. Sa domination y fut d'autant plus incontestée que l'apparition d'Épaminondas vint abaisser Lacédémone ; mais d'autres provinces n'étaient pas aussi tranquilles. Les Cadusiens, habitants du Caucase, défirent Artaxerxès II, l'Égypte se ré- 384. Artaxerxès II. volta sous son roi Nectanébo Ier, et la Perse ne put la ramener à 374. l'obéissance qu'en appelant à son aide les armes grecques ; mais, à peine Iphicrate et Artabaze cessèrent-ils d'opérer d'accord, que l'expédition avorta. Artaxerxès vivait encore, que ses trois fils se disputaient sa succession, soutenus par les intrigues d'un serail dont un vieux monarque devient le premier esclave. La partie occidentale de l'empire s'insurgea en même temps que les gouverneurs de la Syrie et de l'Asie Mineure, secondés par Tachos, roi d'Égypte ; mais Darius, l'aîné des princes, fut tué, et les tentatives des deux autres frères échouèrent par la trahison d'Oronte, l'un de leurs principaux partisans, gagné par l'or de la cour de Perse.

Ochus, le dernier des fils du grand roi, ayant succédé à son Artaxerxès III. père sous le nom d'Artaxerxès III, s'affermit sur le trône par le mas- 362. sacre de toute la famille royale, faisant ensevelir sa propre sœur et égorger les personnages les plus illustres. Cependant Artabaze, satrape de l'Asie Mineure, parvint à se soutenir avec l'aide des Thébains, et la manière dont Philippe de Macédoine se comporta à son égard permit d'entrevoir les desseins qu'il méditait sur l'Asie. Les Phéniciens et les Chypriotes, qui s'étaient alliés avec l'Égypte, se révoltèrent aussi ; mais la trahison, et plus encore les armes grecques les remirent sous le joug du roi de Perse. Mentor, général des confédérés, lui livra Sidon ; cette ville fut détruite et la Phénicie domptée. Phocion et Évagoras l'aidèrent à prendre Chypre ; enfin Artaxerxès lui-même, s'étant rendu en Égypte avec les troupes mercenaires, vainquit Nectanébo II près de Péluse, détruisit les temples et les archives, et fit du pays une province de la Perse.

C'était la dernière lueur d'un flambeau prêt à s'éteindre. Le traître Mentor et l'eunuque Bagoas s'emparèrent de toute l'autorité, en ne laissant qu'un vain titre à Artaxerxès, jusqu'au moment où il plut à Bagoas de l'empoisonner. Son meurtrier fit également périr tous ses fils, à l'exception d'Arsès, le plus jeune,

Darius Codoman. 336. qu'il laissa vivre pour régner sous son nom. Deux ans après, il trancha aussi ses jours, et donna la couronne à Darius Codoman, parent éloigné de la famille royale.

Mais, s'il crut s'en faire un instrument docile, il se trompa. Darius, qui n'avait pas été élevé dans la mollesse du sérail comme ses prédécesseurs, eut les vertus d'un homme et d'un roi; il commença par punir l'infâme Bagoas, et se montra capable de rétablir
335. la puissance des Perses, si la chose avait été possible encore, et si, dès la seconde année d'un règne mal affermi, Alexandre n'était pas venu fondre sur ses États.

La fortune parut d'abord vouloir punir la témérité du Macédonien, en plaçant près de Darius le général rhodien Memnon. Connaissant trop bien que les Perses avaient perdu de leur valeur et de leur discipline, ce guerrier habile leur insinua d'opposer à l'ennemi le genre de guerre qui fit échouer Napoléon en Russie : il donnait le conseil de dévaster le pays, d'éviter les batailles rangées, et d'affamer l'armée d'Alexandre. De pareils actes ne peuvent être accomplis que par une tyrannie absolue ou par un ardent patriotisme; or le satrape de Phrygie s'y refusa par amour pour ses jardins, ses richesses et son sérail. Alors Memnon résolut de porter la guerre en Macédoine, espérant, non sans raison, que, par jalousie et à prix d'or, les Grecs le soutiendraient contre le redoutable fils de Philippe; mais celui-ci le prévint, en traversant
Passage du Granique. 334. avec une extrême rapidité l'Hellespont, et en passant le Granique (l'*Oustvola*) sous les yeux de l'ennemi, qu'il mit en déroute. Cette victoire était moins importante par elle-même que par la mort de Memnon, l'unique espoir de la Perse. L'Athénien Charidème, qui, banni de sa patrie, comme nous l'avons dit, aidait Darius de ses conseils, pouvait remplacer en partie ce général; mais, pour l'avoir invité à ne pas exposer sa personne dans les combats, le monarque le fit mettre à mort.

Alexandre, afin d'éloigner des côtes les Perses, qui, dans les invasions, tiraient de la marine leur force principale, rend l'indépendance à l'Asie Mineure, politique que Napoléon ne sut pas imiter à l'égard de la Pologne; il rétablit partout le gouvernement populaire, ordonne la reconstruction du temple d'Éphèse, et, pour montrer à la Grèce qu'il l'associe à ses victoires, il envoie une partie du butin à Athènes; puis, sous les auspices de ses premiers succès, il marche en avant. La victoire ne devait pas sembler douteuse aux Grecs, qui joignaient le courage à l'intelligence; du reste, persuadés qu'il s'agissait, non de l'ambition d'un seul, mais d'une cause commune à tous, ils la favorisaient, et se laissaient conduire

par un peuple nouveau et robuste qui concentrait les forces jusqu'alors désunies.

Alexandre, en effet, était digne de guider la Grèce. Dans la vi- 333.
gueur de l'âge, il préfère aux jouissances d'un trône assuré les fatigues d'une grande entreprise. Artiste, instruit, guerrier, il conçoit avec promptitude, exécute avec prudence. Il est accompagné de savants et d'ingénieurs, recueille partout des renseignements et sent enfin qu'il s'agit d'une invasion d'idées, d'un échange de civilisation, plutôt que de force brutale; il regrette de ne pas avoir un Homère pour célébrer ses exploits, et veut mettre à son service la plume d'Aristote. Ce n'est donc pas un héros de courage inconsidéré, un simple soldat; il se dirige, au contraire, d'après de vastes desseins et des vues diverses.

Au lieu d'une marche simple, toujours en avant, il suit un plan stratégique que les Perses ne savent pas interrompre. Leur flotte ne lui dispute même pas le passage de l'Hellespont : qu'avait à craindre un empire immense d'une poignée de soldats qui venaient sur son propre territoire? La décadence, pourtant, devait être bien évidente, si, comme nous l'avons dit, le Rhodien Memnon avait donné le conseil de ne pas attendre l'ennemi, mais de se retirer devant lui et de tout détruire; si Darius ne crut pas pouvoir compter sur sa propre garde, et s'entoura de mercenaires grecs; si le premier corps opposé aux Macédoniens se composait en grande partie de ces mercenaires, et si aucun des satrapes ne commanda en chef.

Ces armées nombreuses empêchaient les évolutions. Alexandre, après sa victoire du Granique, posséda toute l'Asie grecque, qui aurait formé un des plus vastes empires modernes. Mais cette victoire ne l'éblouit pas au point de l'entraîner dans la haute Asie ; il comprend qu'il doit d'abord s'assurer des provinces maritimes et s'y fortifier, car il pourra en tirer de l'argent et des vivres pour terminer son expédition. Maître de la mer, il assure ses communications, tandis qu'il élève une barrière entre la Perse et les auxiliaires qu'elle tirait de la Grèce. Memnon, qui, lié à toute l'aristocratie de l'Asie Mineure, avait bien exercé la flotte, était mort, heureusement pour les Macédoniens. Alexandre conduit l'armée le long des côtes, qu'il fait suivre par la flotte et s'empare de l'Asie Mineure, où il laisse aux Grecs leur ancienne forme de gouvernement; mais, quant à l'administration civile et militaire établie par les Perses, il la soumet à une véritable surveillance, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'alors.

Darius, au lieu de l'attendre dans les vastes plaines de l'Assyrie

où il pouvait développer ses innombrables armées, s'engage dans des défilés, et puis est entièrement défait à Issus, où il combat en personne, jusqu'à ce qu'il voie les chevaux de son char tomber percés de coups. Il paraît qu'Alexandre ne conçut qu'après cette victoire le dessein de renverser entièrement le trône de la Perse ; il refuse les propositions de paix, et se croit si sûr de triompher qu'au lieu de poursuivre Darius, il songe à s'assurer l'empire de la mer en mettant le siége devant Tyr.

Bataille d'Issus. 333.

Tyr était l'alliée naturelle du roi de l'Euphrate, et une dépendance nominale, comme celle de Venise envers les empereurs d'Orient, lui procurait la paix et favorisait ses spéculations maritimes. Fière d'une position qui l'avait sauvée des attaques des rois d'Assyrie et de Nabuchodonosor, elle ose donc résister à Alexandre, et déploie toute la puissance dont Venise a fait preuve contre l'Europe conjurée dans la ligue de Cambrai. Mais les Grecs, animés par une colère jalouse contre la flotte tyrienne, toujours prête à transporter leurs ennemis, l'assaillirent avec acharnement. Les cités commerçantes, dont les guerres sont toujours à mort, la haïssaient par rivalité ; aussi la phénicienne Carthage ne répondit-elle pas à sa demande de secours, et la grecque Syracuse l'accueillit par des railleries. Darius lui-même, pendant les sept mois que dura le siége, ne vint pas la secourir, et ne réunit pas même une armée pour tenter une diversion, unique stratégie en usage chez les anciens.

La nouvelle Tyr avait été bâtie, après la destruction de l'ancienne par Nabuchodonosor, dans une île voisine, et semblait inexpugnable sans le secours d'une flotte ; mais Alexandre avait des ingénieurs habiles dans tous les genres de travaux militaires, et un courage qu'augmentait les obstacles. Il parvint, au moyen d'une digue souvent interrompue par les sorties et par les tempêtes, à réunir l'île au continent, et s'empara de la ville après sept mois d'attaques obstinées et de résistance opiniâtre ; huit mille citoyens furent passés au fil de l'épée, trente mille exposés en vente, deux mille jeunes gens périrent sur des gibets après avoir mis bas les armes (1), et l'on vit, sur les ruines fumantes de la reine de la mer, le despote d'un canton de la Grèce offrir des sacrifices à l'Hercule tyrien (2). Il préparait un semblable traite-

(1) DIODORE DE SICILE, liv. XVII, 46.

(2) Les Rhodiens furent les premiers à s'occuper avec succès de l'art des siéges ; cet art de la poliorcétique fut successivement perfectionné par les Carthaginois, par Denys, Philippe et Alexandre ; après eux, par Démétrius Poliorcète et les Ptolémées.

« Straton, dont la puissance s'appuyait sur celle de Darius, régnait à Sidon ;

ment à la ville de Jérusalem pour la punir d'être demeurée fidèle aux Phéniciens; mais Jaddus, grand prêtre des Hébreux, étant

la ville s'étant rendue plutôt par la volonté du peuple que par la sienne, il ne parut plus digne de régner. Éphestion, ayant eu d'Alexandre la faculté de faire roi celui qui conviendrait le plus aux Sidoniens, se proposa de le choisir parmi ses hôtes, jeunes gens des plus illustres de la cité. Mais ceux-ci déclinèrent son offre, disant que, selon l'usage du pays, nul ne pouvait être élevé à une telle dignité, s'il n'était de race royale. Éphestion admira leur grandeur d'âme, qui refusait ce que d'autres cherchent à se procurer par le fer et par le feu, et leur dit : « Honneur à votre vertu, ô cœurs généreux, qui les premiers comprenez qu'il y a plus de gloire à refuser qu'à accepter un royaume. Choisissez donc vous-mêmes quelqu'un de race royale qui se souvienne d'avoir reçu de vous le trône. » Alors ceux-ci, voyant que le désir de régner en amenait beaucoup à faire des flatteries et des caresses aux amis d'Alexandre, déclarèrent que personne n'en était plus digne qu'un certain Abdolonyme, lié par le sang à une longue suite de rois, et qui, par pauvreté, cultivait de ses propres mains un petit jardin dans les faubourgs de la ville. Il avait, comme beaucoup d'autres, appris à l'école de la pauvreté à vivre en homme de bien; or, tout occupé de son travail journalier, il n'avait pas entendu le fracas des armes qui avaient bouleversé l'Asie. Ceux dont nous avons parlé entrent à l'improviste dans le jardin avec les insignes royaux à la main, et ayant trouvé Abdolonyme qui arrachait les mauvaises herbes de son champ, ils le saluèrent roi, et l'un d'eux lui dit : « Il te faut maintenant « échanger contre ces vêtements que tu vois en ma main les haillons qui te cou- « vrent; nettoie ton corps de sa sueur et de ses souillures; prends l'âme d'un « roi, et porte la même modération dans le haut rang dont tu es digne. Et lorsque « tu siégeras sur le trône royal, maître de la vie et de la mort de tous, n'oublie « jamais l'état où nous te trouvons, et sache bien que c'est à cause de ta vertueuse « pauvreté que tu reçois aujourd'hui la couronne. » Abdolonyme croyait rêver, et s'informait si ceux qui se permettaient un jeu si cruel, étaient bien sains d'esprit. Mais, lorsqu'au milieu des questions qu'il faisait, on eut lavé son corps, qu'on l'eut revêtu de la robe de pourpre resplendissante d'or, et qu'il put ajouter foi à leurs serments, roi déjà, il s'en vint au palais en leur compagnie. La chose excita, comme cela devait être, une grande rumeur par la ville; les uns en témoignaient de la joie, et les autres du dépit; les riches lui faisaient un crime de sa pauvreté et de sa bassesse auprès des amis d'Alexandre. Alexandre le fit aussitôt introduire près de lui, et après l'avoir bien considéré : « Ton aspect, dit-il, « ne dément pas la noblesse de ta race; je voudrais donc savoir comment tu « as supporté la pauvreté. — Veuille le ciel, répondit-il, que je puisse supporter « le sceptre avec le même courage; ces mains ont fourni à tous mes désirs; « n'ayant rien, rien ne m'a manqué. » Ces paroles inspirèrent au roi une haute idée de l'âme d'Abdolonyme; il ordonna, en conséquence, qu'on lui donnât, non-seulement tout le mobilier royal de Straton, mais encore une partie du butin qu'il avait fait sur les Perses, et il ajouta même à son État le pays qui environnait la ville. »

Tel est le récit de *Quinte-Curce* (IV, I), que nous avons préféré, non que nous ayons confiance en cet écrivain, mais parce qu'il rapporte cette anecdote de la manière la plus raisonnable. Arrien n'en fait pas mention; Diodore en parle, mais il transporte la scène à Tyr, dont le roi ne s'appelait pas d'ailleurs Straton, et n'était pas absent de la ville quand elle fut prise par Alexandre, car il fut fait prisonnier, et le conquérant lui restitua plus tard la couronne. Plutarque n'en dit mot dans la vie d'Alexandre; il en parle dans le discours sur la fortune d'A-

venu au-devant de lui dans toute la majesté du costume sacerdotal, parvint à l'apaiser (1).

Bétis résista intrépidement dans Gaza, ancienne capitale des Philistins; mais Alexandre en triompha, et, se souvenant de l'Achille d'Homère plus que du respect dû au courage malheureux, il tua cruellement ce brave guerrier, le traîna autour de la ville, fit égorger dix mille citoyens, vendre les femmes et les enfants.

Alexandre en Égypte.

Alexandre se rend alors en Égypte, qu'il soulève sans peine contre les Perses, odieux surtout pour leur intolérance envers l'idolâtrie. Lorsque le général Bonaparte parut dans ce pays, il fit afficher une proclamation dans la langue usuelle, conçue en ces termes : « Peuples d'Égypte, si l'on vous dit que je viens pour « détruire votre religion, ne le croyez pas. Répondez que je viens « pour vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je « révère, plus que les Mamelouks, Dieu, son prophète et le Coran... Cadis, scheiks, imans, scorbaïs, rapportez au peuple que « nous aussi nous sommes de vrais musulmans. N'avons-nous pas « abattu le pape, qui prêchait que l'on devait faire la guerre aux « musulmans? n'avons-nous pas détruit les chevaliers de Malte, insensés qui croyaient que c'était la volonté de Dieu que de faire « la guerre aux musulmans (2)? » La politique qui dictait cette proclamation à l'Alexandre de nos jours inspira à celui de l'antiquité le rétablissement des lois et du culte des Égyptiens, et le porta à témoigner son respect envers leurs dieux, comme il l'avait témoigné envers les oracles de la Grèce, le Melkart Tyrien et l'Adonaï des Hébreux; enfin, bravant de nouveaux dangers, il traversa les sables du désert pour aller visiter dans l'Oasis le temple de Jupiter Ammon, dont il se proclamait le fils.

Alexandre, sur d'autres points, ressemblait encore à Napoléon. Cherchant comme lui à rendre la guerre profitable aux arts de la paix, il emmenait avec lui un état-major, comme on dirait aujourd'hui, composé d'une section de géographes et d'une section d'ingénieurs, pour lever les plans, prendre les mesures, disposer les campements et les moyens d'attaque. D'autres recueillaient tous

lexandre, mais il met l'aventure à Paphos et sur le compte d'un certain Alynome, oubliant qu'Alexandre n'alla jamais à Paphos. Justin rapporte aussi l'anecdote (XI, 10) conformément au récit de Quinte-Curce. En définitive, c'est un fait que la critique peut difficilement accepter.

(1) Josèphe est le seul historien qui rapporte l'intervention du grand prêtre ; Quinte-Curce est aussi la seule autorité en ce qui concerne Bétis.

(2) L'original de cette proclamation est rapporté par SILVESTRE DE SACY, dans la *Chrestomathie arabe*. (Paris, 1826.)

les objets rares que l'on rencontrait (1), pour les envoyer à Aristote, qui put ainsi écrire sur l'histoire naturelle ; des philosophes examinaient la doctrine des peuples vaincus, et des historiens prenaient note des faits de chaque jour.

Fondation d'Alexandrie 331.

Alexandre, dont le regard se portait sur toutes choses, vit un grand lac appelé Maréotide, qui, recevant les eaux du Nil et communiquant avec la mer, lui sembla très-favorable pour construire un port. Il y fonda une ville ; l'architecte Sostrate en traça le plan de manière que les vents étésiens circulassent dans les rues afin d'y maintenir un air pur. Alexandrie, bâtie sur la limite du désert, n'appartient à l'Égypte que par le canal destiné à recevoir le trop-plein du Nil ; elle communique avec l'Europe par la Méditerranée, et, près de là, le golfe Arabique lui permet de recevoir les productions de l'Inde : situation favorable, s'il en fut jamais, pour devenir le centre du commerce et de la navigation. Telle fut en effet Alexandrie, qui se conserva à travers les siècles et leurs révolutions ; elle est encore aujourd'hui le marché de tout le commerce entre l'Égypte et la Méditerranée, l'Europe et les Indes.

La fortune d'Alexandre était suivie de tant de prospérités que Darius, toujours plus désireux de la paix, faisait de larges propositions ; mais Alexandre, sans les écouter, passa l'Euphrate et le Tigre, et soumit facilement l'Asie inférieure, qui, florissante et tranquille, resta indifférente à la chute de ses dominateurs.

Bataille d'Arbelles. 1er octob. 331.

A Gaugaméla, près d'Arbelles, la petite armée disciplinée et dévouée d'Alexandre rencontra l'innombrable armée de Darius, multitude de soldats mercenaires ou recrutés de force, traînant à sa suite une foule infinie de femmes, d'eunuques, de tentes, de bagages. Là encore, la tactique triompha du nombre. Darius, au milieu de tant de désastres qu'il avait en vain tenté de conjurer, se montra digne d'un meilleur sort. Il combattit en soldat ; puis, entraîné dans la fuite de son armée, il se montra plus généreux que Napoléon à la Bérésina et à Leipsick ; car il ne voulut pas que le pont fût coupé derrière lui, et, dans la crainte d'humilier ses Perses, il refusa de confier sa défense aux Grecs mercenaires. Mais

Fin de Darius 330.

(1) L'armée d'Alexandre rencontra près de Nicée, sur l'Hydaspe, une si grande quantité de singes qu'on les prit pour une armée. Les anciens faisaient ainsi la chasse à ces animaux : les chasseurs disposaient dans le bois un certain nombre de vases pleins d'eau et s'y lavaient le visage à la vue des singes ; puis, substituant de la glu à l'eau, ils abandonnaient le tout en se retirant. Leur instinct d'imitation amenait alors les singes près des vases, où ils se barbouillaient le museau, de manière qu'aveuglés par le liquide, ils ne pouvaient plus fuir. Voy. DIODORE DE SICILE, XVII, 90.

les Perses le trahirent : assassiné par Bessus, satrape ambitieux, il chargea, au moment d'expirer, un Macédonien d'aller remercier Alexandre de la manière généreuse dont il avait traité sa femme et ses filles prisonnières. Alors Babylone, Suze, Écbatane, tombent sans la moindre résistance au pouvoir du conquérant, qui, dans l'ivresse du triomphe et du vin, incendie Persépolis, dont les flammes annoncent que l'empire de Cyrus est fini.

La Bactriane, où Bessus avait tenté de se former un royaume, se soumet au vainqueur, et cette province et la Sogdiane, toutes deux sillonnées par les voies du commerce, riches entrepôts de la haute Asie, accroissent l'importance de cette merveilleuse conquête. Alexandre, au milieu de pays plus élevés que les Alpes, sans cartes ni traces antérieures, soumet la constance de ses compagnons aux plus rudes épreuves. Après avoir puni Bessus, il se dirige vers Samarcande, s'approvisionne de chevaux dans une contrée qui les fournit en abondance, et se rapproche de l'Iaxarte (*Gihoun*), sur les rives duquel il fonde une autre Alexandrie. Là, il fait une station, qui ne l'éloigne pas trop de la Perse, et lui permet de recueillir des informations sur l'Inde. Maître de la mer Caspienne, il met en communication, au moyen d'une route militaire vers Hérat et Nichapour, toutes les parties de la Perse, et fonde des villes grecques, dont l'opportunité n'est pas contestable, puisqu'elles ont conservé jusqu'à nos jours leur prospérité commerciale.

Mais la prospérité fut pour Alexandre, comme pour la plupart des hommes, un fardeau trop lourd à porter. Il s'abandonna, au milieu de ses victoires, à des excès de toute sorte, et la débauche le précipita dans des extravagances et des cruautés honteuses. Il vit, gravé sur une colonne d'airain, l'ordre de tuer chaque jour, pour le roi de Perse, cent bœufs, quatre cents oies grasses, trois cents pigeons ramiers, six cents oiseaux, trois cents agneaux, trente gazelles, trente chevaux, peut-être pour les sacrifices : c'était une dépense de quatre cents talents par repas, pour la nourriture de quinze mille individus (1). Le roi de Perses invitait d'ordinaire à sa table dix ou douze personnes; mais il mangeait seul dans un cabinet, d'où il voyait sans être vu. Il ne se mettait à table avec ses convives que dans les solennités, et il siégeait alors sur un trône très-élevé, du haut duquel il leur jetait les mets, les appelant près de lui pour boire du vin d'une qualité inférieure au sien, et ne cessant que lorsqu'ils étaient tous ivres.

Luxe d'Alexandre.

(1) Environ cent cinquante francs par tête.

Alexandre voulut imiter ce faste déplorable, dépensant de dix à douze mille francs par repas, auxquels il conviait soixante personnes pour causer sur le pied de l'égalité, avec cette franchise militaire que favorisent les libations bachiques. Il ordonna que toute la pourpre qu'on trouverait dans l'Ionie, fût achetée pour sa cour, où cinq cents personnes portaient cette couleur distinctive de la royauté. Sa tente d'audience contenait cinq cents petits lits, et se dressait sur huit colonnes d'or soutenant un baldaquin richement brodé en or; cinq cents gardes s'y tenaient constamment, revêtus d'un uniforme pourpre et orange; mille étaient habillés de jaune vif et d'écarlate, et d'autres encore de bleu; cinq cents Macédoniens portaient en outre le bouclier d'argent; le siége sur lequel il s'asseyait, élevé au milieu du pavillon, était aussi d'argent.

Ce que l'on raconte de sa libéralité est à peine croyable. Les distinctions et les largesses pleuvaient sur les Grecs et sur les étrangers; il paya les dettes des Macédoniens, moyennant cent trente millions de francs; en licenciant une partie des soldats, il leur fit don de vingt et un mille talents, et dix mille autres soldats, avec leur congé, reçurent une gratification de vingt mille talents, ou cent dix millions (1). Il réunit dans son sérail trois cent soixante concubines, des eunuques, des odalisques, et tout ce qui était d'usage en Perse (2).

Mécontentements.

Le titre de dieu et de fils des dieux était commun aux rois orientaux; on le donna même aux successeurs d'Alexandre, qui lui étaient si inférieurs; mais, dans le principe, les Macédoniens ne pouvaient le lui pardonner : attachés à leurs priviléges nationaux, ils voyaient avec déplaisir le roi guerrier de Pella métamorphosé en monarque de Perse. De là, des murmures contre lui, puis des mots blessants proférés à haute voix, et des complots peut-être; de là, la méfiance, les soupçons du roi, habitué par l'adulation à ne pas rencontrer d'obstacles : il s'irrite, et sa colère devient impitoyable. Cassandre, de retour de Macédoine, témoin des adorations dont il était l'objet, ne put s'empêcher de rire; Alexandre, irrité, le saisit par les cheveux et le jeta plusieurs fois contre le mur. Philotas est mis à mort pour n'avoir pas révélé une conjuration; Parménion, son père, le meilleur capitaine de Philippe, l'ami d'Alexandre, est tué lui-même, dans la crainte qu'il ne songe à venger son fils : tant est glissant le sentier du despotisme! Clitus, autre ami d'Alexandre, ayant osé dans un

(1) SAINTE-CROIX, p. 457.

festin lui adresser un reproche, le roi, dans son ivresse, fond sur lui et le perce de sa lance, sauf à verser sur lui les pleurs d'un remords éternel. Le philosophe Callisthène, qui croyait pouvoir rester à la cour sans flatter, fut accusé de complicité dans une conspiration (1) et mis à mort. Cratès, autre philosophe, non moins sincère, mais plus prudent, conserva ses habitudes macédoniennes, ce qui faisait dire au fils de Philippe : *Éphestion aime Alexandre, Cratès aime le roi*. Il employait en conséquence le premier à traiter avec les Perses, le second avec les Macédoniens.

Éphestion était pour Alexandre l'objet de la plus tendre affection. Lorsqu'il mourut, le héros fit mettre en croix le médecin qui l'avait traité, détruire les murs d'Ecbatane, raser le poil de tous les chevaux, renverser le temple d'Esculape, éteindre le feu sacré dans toute l'Asie. Les Cosséens, nation belliqueuse de la Médie, ayant été vaincus, il ordonna de les égorger tous en hécatombe aux mânes de son ami. Il fit abattre cinq cent dix toises des murs de Babylone pour en construire une immense pyramide funèbre, et dépensa pour les funérailles, dans lesquelles on immola dix mille victimes, les revenus de vingt riches provinces (2) ; enfin, il

(1) Aristote disait de Callisthène : *C'est un excellent orateur, mais il manque de jugement*. L'entendant parler trop familièrement à Alexandre, il lui appliqua ces mots de Thétis à Achille : *Il me semble te voir déjà mourant, déjà mort* (Iliade A, 413). Alexandre lui ordonna un jour, pour divertir ses amis, d'improviser les louanges des Macédoniens ; il s'en acquitta avec tant d'éloquence que tous les Macédoniens lui jetèrent leur couronne. Alexandre seul garda la sienne, disant qu'il ne s'étonnait pas si un beau sujet lui fournissait de belles paroles ; et aussitôt il lui imposa pour tâche de révéler les défauts des Macédoniens, afin qu'ils pussent en faire leur profit. Il entama alors la déclamation la plus mordante, surtout contre le roi Philippe, et conclut en appliquant aux nobles présents ces paroles piquantes : « Quand la discorde entre dans un royaume, ceux qui valent le moins sont élevés aux premiers rangs. » Les Macédoniens en furent cruellement blessés, et de son côté Alexandre observa que l'on apercevait dans le discours de Callisthène beaucoup moins d'éloquence que de fiel contre les Macédoniens. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 53.

(2) 10,000 talents (environ 55,000,000 francs), suivant ARRIEN, VII, 14. Le comte de CAYLUS, dans le tome XXXI des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a voulu donner un dessin de la pyramide funéraire d'Éphestion ; mais il paraît avoir moins bien saisi le sens de l'historien et compris l'art grec que M. QUATREMÈRE DE QUINCY, qui, dans les Mémoires de l'Institut, t. IV, en a donné la description et le dessin. D'après ses conclusions, cette construction, par son usage comme par sa disposition, était semblable à celles qui servaient pour l'apothéose des empereurs romains, telles que nous les trouvons décrites dans Hérodien et représentées sur certaines médailles. Elle formait un ensemble pyramidal de cinq étages, avec un comble qui servait de base au couronnement. Voy. aussi SAINTE-CROIX, p. 472.

envoya le cadavre en Égypte, en promettant à Cléomène, inique gouverneur de ce pays, l'impunité pour ses vexations odieuses, s'il obtenait des prêtres de déifier son ami.

Les adulations que ses flatteurs faisaient résonner à ses oreilles devaient l'encourager à étendre encore plus loin ses expéditions; il y était poussé aussi par le désir d'aller à la source des richesses et du commerce : peut-être encore fut-il amené, par le défaut de notions suffisantes sur le monde asiatique, à croire que son empire devait avoir pour limites naturelles l'Océan oriental. Il entra donc dans la partie septentrionale de l'Inde, que les naturels appelaient Pendjab et les Grecs Pentapotamie, c'est-à-dire *aux cinq fleuves* : pays considéré par les Indiens comme grossier et barbare, mais très-peuplé et d'une riche culture. Il était habité par les Seikhs et les Mahrattes, c'est-à-dire par la caste guerrière des Indiens; Alexandre y trouva donc une plus forte résistance que partout ailleurs. Ajoutons que, dans l'ignorance des pluies périodiques de cette contrée, il y pénétra sur la fin du printemps, c'est-à-dire au moment où elles commençaient dans les montagnes, grossissant les fleuves, interceptant les passages, et gênant la marche durant quarante jours (1).

Expédition dans l'Inde 327.

Mais Alexandre fut aidé, comme de nos jours les Anglais, par les dissensions des princes entre lesquels le pays était divisé. Il traversa l'Indus à Taxila (*Attok*), et gagna l'Hydaspe (*Behat*), sur les bords duquel il défit Porus, l'un des plus puissants rois de l'Inde (2); il passa ensuite l'Acésines (*Tchennab*) et l'Hydraotes (*Raveï*); mais parvenues à l'Hyphase (*Begah*), ses troupes refusèrent de le suivre plus loin, dans un pays aussi difficile, vers des contrées reculées et inconnues, où la victoire ne leur promettait aucun profit. Laissant alors des garnisons de Gazna à Caboul, il tourna vers le pays des Malles (*Moultan*), et, retrouvant l'Hydaspe, il y fit débarquer la majeure partie de ses soldats, pour se rendre dans l'Acésines, et de ce fleuve dans l'Indus, dont le cours le conduisit à la mer (3).

(1) Tamerlan évita cette faute. Nadir Schah envahit l'Inde en 1738 par la même route que suivit Alexandre, et l'on peut juger par les désastres de cette marche, dont le récit nous a été laissé par le Kachemirien SEIKH ABDULKURREEM, de tous les maux que les Macédoniens eurent à endurer.

(2) Alexandre perdit là son cheval Bucéphale, presque aussi fameux que lui-même.

(3) Voyez, au sujet de cette expédition, indépendamment de SAINTE-CROIX, le major RENNEL, *Memoir of a map of Hindostan*, Londres, 1793. ARRIEN, dans son *Histoire de l'Inde*, Ἰνδική, nous a conservé le journal de la navigation de Néarque, qui dura depuis le commencement d'octobre 326 jusqu'à la fin de février 325, presque autant que la marche d'Alexandre : son livre a été l'objet

L'espérance de conquérir l'Inde était donc perdue; mais cette expédition sans résultat, ou qui du moins parut telle aux yeux de quelques-uns, ouvrit entre l'Inde et l'Europe des communications qui depuis ont toujours continué. En effet, les colonies qu'il avait fondées durent maintenir le passage libre de l'une à l'autre par terre, tandis que Néarque, son amiral, l'ouvrait par mer, depuis le confluent du Béhat avec le Schennab jusqu'à l'embouchure de l'Indus; c'était préparer une nouvelle communication avec la Perse. Une autre Alexandrie fut fondée dans l'endroit où les cinq fleuves qui donnent leur nom au Pendjab se jettent dans la mer.

Une division de la flotte devait, en suivant l'Helmound, descendre jusqu'au lac Zerrah, puis traverser le désert de Seistan pour s'introduire dans la Caramanie; ainsi fut complétée la reconnaissance du pays en deçà de l'Indus. L'autre division, sous Néarque, avait pour mission d'explorer les ports et les côtes, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'à celle de l'Indus : tant était grandiose son plan stratégique.

A cette époque remontent les premières notions sur l'Inde, où les Grecs trouvèrent alors à peu près les mêmes institutions qu'aujourd'hui : la division en castes, les deux grandes sectes religieuses, les Samanéens et les Brahmines. Confondant le nom de Brahma avec celui de Bromios ou Bacchus, ils firent de ce dernier le conquérant de l'Inde. Les Cathéens, vaincus par Alexandre, sont la caste des Xathryas ou guerriers. Déjà les rois indiens avaient pour monture des éléphants, et la puissance d'un royaume se mesurait d'après le nombre de ces animaux. Quand les compagnons d'Alexandre décrivent les fins tissus de coton que les Indiens jetaient sur leurs épaules et roulaient autour de leurs têtes, leurs barbes teintes en blanc, en rouge ou en bleu, leurs boucles d'oreilles d'ivoire, leurs parasols, leurs chaussures élégantes, on croirait presque entendre des voyageurs modernes.

Ainsi qu'il l'avait fait dans d'autres pays, Alexandre voulut

d'un travail d'éclaircissements de la part de D. VINCENT, dans *the Voyage of Nearchus from the Indus to the Euphrates*. Londres, 1797.

Alexandre, ayant remarqué des crocodiles sur les rives de l'Indus et certaines fèves qui y croissaient pareilles à celles de l'Égypte, en conclut que ce fleuve n'était autre que le Nil, qui, perdant son premier nom dans de vastes déserts, prenait celui de Nil en sortant de l'Éthiopie. Son raisonnement lui parut si juste qu'il écrivit à Olympias qu'il avait trouvé les sources du Nil, tant on avait alors peu de connaissances en géographie; mais on vint lui annoncer bientôt après que l'Indus débouche dans la mer, et il effaça à l'instant de sa lettre à Olympias la nouvelle qu'il lui donnait. Il est des écrivains beaucoup moins loyaux que ce roi. ARRIEN, VI, 1.

s'entretenir avec les sages indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*. Ceux-ci, en le voyant, frappaient la terre du pied, comme pour lui rappeler qu'il était sorti de la terre, et qu'il y retournerait. Aux reproches que leur en faisaient les flatteurs du conquérant, ils répondaient que tous les hommes sont fils du même Dieu; qu'ils dédaignaient les faveurs de leur maître, et ne craignaient pas ses châtiments, qui ne pouvaient que les débarrasser un peu plus tôt de l'enveloppe mortelle. Calanus, gymnosophiste d'un âge très-avancé, qui accompagnait Alexandre, ayant été atteint d'une maladie, se brûla volontairement (1).

(1) « Ayant fait prisonniers dix gymnosophistes, renommés par la précision et la subtilité de leurs réponses, Alexandre leur proposa des questions extrêmement difficiles, déclarant qu'il ferait mourir d'abord celui qui aurait répondu le plus mal, et tous les autres ensuite; et il nomma le plus âgé d'entre eux pour être juge. Il demanda au premier quels étaient les plus nombreux des vivants ou des morts, et celui-ci répondit : *Les vivants, parce que les morts n'étaient plus.* A cette question, laquelle de la terre ou de la mer nourrit les animaux les plus grands, le second répondit : *La terre, puisque la mer en fait partie.* A celle-ci, quel est l'animal le plus rusé, le troisième fit cette réponse : *Celui que l'homme ne connaît pas encore.* Le quatrième, auquel il fut demandé pour quel motif il avait persuadé à Sabbas de se révolter, répondit : *Afin qu'il vécût avec gloire ou qu'il mourût misérablement.* Au cinquième, il demanda lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit : *Le jour*, dit-il, *mais il n'a précédé la nuit que d'un jour*, et voyant que le roi s'étonnait, il ajouta qu'à des questions difficiles les réponses devaient être difficiles. Alexandre, se tournant alors vers le sixième, lui demanda quel était pour un homme le plus sûr moyen de se faire aimer; la réponse fut : *En ne se rendant pas formidable, tout en étant très-puissant.* Un de ceux qui restaient, questionné sur ce qu'il y aurait à faire afin de pouvoir, d'homme devenir dieu, répondit : *En faisant ce que ne peuvent faire les autres hommes.* Un autre, ayant à décider laquelle de la vie ou de la mort était la plus forte, répondit : *La vie, qui supporte tant de maux.* Le dernier enfin, auquel il fut demandé jusqu'à quand il était bon que l'homme vécût, répondit : *Jusqu'à ce qu'il croie qu'il vaut mieux mourir.* Alexandre, se tournant alors vers le juge, lui commanda de prononcer la sentence. Comme il déclara qu'ils avaient tous répondu l'un plus mal que l'autre, Alexandre lui dit : *Tu mourras donc le premier pour ce beau jugement. — Non, vraiment, ô roi*, reprit l'autre, *si tu ne veux pas manquer à ta parole, car tu as dit que tu ferais mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu.* Alors Alexandre les fit congédier avec des présents, puis il envoya Onésicrite prier ceux qui avaient la plus grande renommée de sagesse et qui vivaient paisiblement chez eux de consentir à venir le trouver. Cet Onésicrite était un philosophe qui s'était instruit à l'école de Diogène le Cynique. On raconte que Calanus lui commanda, avec beaucoup d'insolence et d'un ton très-rude, de se dépouiller et de se mettre tout nu pour écouter ses paroles, attendu qu'autrement il ne lui parlerait pas, vînt-il de la part de Jupiter. Mais Dandamis lui fit un meilleur accueil, et l'ayant entendu discourir sur Socrate, Pythagore et Diogène, il dit que de tels hommes lui paraissaient avoir été d'une nature vertueuse, mais qu'ils avaient vécu dans un trop grand respect pour les lois. D'autres affirment que Dandamis ne dit que ces

Pour revenir en Perse et dans la Babylonie, Alexandre traversa la Gédrosie et la Carmanie, dans les déserts desquelles personne n'avait encore pénétré; mais il y perdit, au milieu des plus graves
326. souffrances, le butin et ses bagages, jusqu'à ce qu'il atteignit Poura, la capitale, où finirent les fatigues et commencèrent les triomphes.

La flotte, sous Néarque, avait, depuis l'Indus, côtoyé les inhospitaliers Orytes et les Ichthyophages qui ne se nourrissaient que de poissons; il fallait jeter l'ancre tous les soirs, parce qu'on ne pouvait passer la nuit sur des navires fragiles. Arrivée dans le golfe Persique, où cessèrent ses privations, la flotte pénétra ensuite dans le golfe où débouchent l'Euphrate, le Tigre, l'Eubée et d'autres fleuves; elle avait parcouru 400 lieues.

Tous ces hauts faits, dont la Grèce était informée, accréditaient
État de la Grèce. les exploits fabuleux de Sésostris et de Sémiramis. Les vétérans, de retour aux foyers paternels, racontaient qu'Alexandre avait accompli de bien plus grandes choses qu'Hercule et Bacchus, qu'il avait enseigné la légitimité du mariage aux Hyrcaniens, l'agriculture aux nomades de l'Arachosie; qu'il avait déraciné, chez les Sogdiens, la coutume de tuer les vieux parents; chez les Perses, celle d'épouser sa mère; chez les Scythes, celle de manger les morts (1). La renommée ajoutait à ces récits les prodiges qui sont si chers à la foule, et faisait ainsi d'Alexandre plus qu'un homme (2): Après la journée d'Arbelles, il avait rendu un décret, aux termes duquel chaque ville de la Grèce pouvait se gouverner par ses lois particulières; il avait rappelé les exilés et renvoyé à Athènes les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, emportées à Suze du temps de Xerxès. Aussi toutes les villes lui envoyèrent-elles humblement des ambassades sacerdotales pour lui offrir des couronnes d'or.

Néanmoins l'éclat de ses victoires n'empêchait pas les mécon-

seules paroles : *Pour quel motif Alexandre est-il venu dans ce pays par un chemin si long?* Quant à Calanus, ce fut Taxile qui lui persuada de se rendre près d'Alexandre. On rapporte qu'il mit sous les yeux du roi un emblème de son empire : il étendit à terre un cuir de bœuf desséché et durci, et marcha sur une de ses extrémités; la partie foulée s'abaissa, mais au même instant les autres se relevèrent. Il continua de marcher ainsi circulairement sur les bords du cuir, en faisant que, lorsqu'il pressait un des bords, tous les autres se soulevaient. Arrivé enfin au milieu, il le pressa de son pied et fit ainsi rester toutes les parties en place. Il voulait par là démontrer à Alexandre la nécessité de se tenir tranquille au milieu de ses États, et de ne pas tant s'en éloigner. » PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 86.

(1) PLUTARQUE, *De la fortune d'Alexandre*.

(2) Voy. à la fin du vol., note A, les traditions sur Alexandre.

tentements, et la Grèce craignait de devenir une province du nouvel empire de Perse. Dans cette appréhension, les Grecs ne cessèrent pas de contrarier son expédition, et Alexandre trouva leurs ambassadeurs dans le camp de Darius, où ils étaient venus pour activer et diriger ses moyens de défense. Sparte s'opposa toujours à sa suprématie et souleva contre lui le Péloponèse; mais Antipater, à qui le gouvernement de la Macédoine avait été confié, rétablit la tranquillité par une victoire signalée. Quelque temps après, Harpalus, gouverneur de la Babylonie, craignant qu'à son retour de l'Inde Alexandre ne le punît de ses concussions,
passa la mer avec dix mille mercenaires grecs et cinq mille ta- 327.
lents, pour s'établir à Athènes, acheter les orateurs, et la ranger sous son autorité. Démosthène lui-même se laissa prendre à l'appât, mais non Phocion, qui avait déjà refusé cent talents offerts de la part d'Alexandre. Aux envoyés qui lui disaient : *Alexandre t'adresse ce présent, parce qu'il t'estime le seul homme de bien*, Phocion répondit : *Qu'il me laisse donc l'être et le paraître.* Cet incorruptible et brave citoyen tint les Athéniens en garde contre Harpalus, qui fut chassé.

La Macédoine épuisée ne pouvait plus fournir de soldats. Peut-être Alexandre ne s'était-il tout d'abord proposé que de délivrer la Grèce du voisinage de la Perse, en constituant dans l'Asie Mineure un État libre et puissant; mais ses victoires l'encouragèrent ensuite à renverser le trône du grand roi. Ce trône abattu, il songea à étendre l'empire qu'il venait de conquérir, en y ajoutant l'Inde et l'Arabie : Babylone devait devenir la capitale de la plus vaste monarchie qui ait jamais existé. C'est dans cette vue qu'il fit dessécher les marais des environs; il élargit les canaux de manière à ce qu'ils pussent contenir une grosse flotte ; la jeunesse et l'orgueil de la victoire ne laissaient voir rien d'impossible à son ambition.

Sa politique.

Mais la Grèce épuisée, loin de lui offrir des ressources pour de nouvelles acquisitions, n'était pas en état de lui fournir des garnisons suffisantes pour garder les acquisitions déjà faites. L'unique moyen qui lui restât, et le plus généreux, était de faire aimer la conquête. Déposant donc tout préjugé national, il s'efforça de rapprocher, d'unir et de fondre les races, pensée qui, conçue dans un temps où l'expérience n'en avait pas encore démontré l'impossibilité, suffirait à lui assurer le nom de Grand. Loin de traiter les Grecs en maîtres et les Perses en esclaves, il ne laissait aux premiers que le commandement des garnisons et les principaux emplois dans les colonies qu'il créait; il préposait à l'administration civile des hommes du pays, et le plus souvent ceux-là même qui

exerçaient déjà ces fonctions, ou ceux qu'appelait le vœu public; aussi aurait-on cru que les uns et les autres voyaient en lui leur propre monarque.

Il ne détruit pas l'ancienne administration, mais la modifie. En Perse, les satrapies étaient conformes au caractère du pays; il les conserve, mais en abolissant les prestations en nature. Il détache de l'autorité civile l'administration financière et le commandement militaire. Dans l'Inde, il maintient les rajahs nationaux, sauf à les soumettre à la surveillance des Macédoniens; au milieu des populations qui lui paraissent suspectes, il établit des colonies, germes de futures cités. Il fait ouvrir des routes, et pour que les Bactriens et les Sogdiens puissent cultiver leurs champs en toute sécurité, il dompte les Ousses, les Cochins et autres peuples barbares. Enfin, il prépare le lit de l'Euphrate pour que ses eaux fertilisent encore les campagnes de l'Assyrie.

Comme il désirait le mélange et la fusion de l'Orient et de l'Occident au moyen des mariages, il fit célébrer avec la plus grande splendeur des noces magnifiques pour lui-même et pour les principaux Macédoniens, auxquels s'unirent dix mille jeunes filles des premières familles perses; en cette occasion, indépendamment de dots superbes et d'une coupe d'or pour chacun, on construisit quatre-vingt-douze chambres à coucher, et une salle à manger avec cent tables. Les coussins pour servir de siéges étaient recouverts chacun d'un tapis nuptial, de la valeur de deux mille francs environ; on peut juger par là de celui du souverain. Tout convié pouvait inviter ses amis à sa table; autour de la salle du festin royal mangeaient l'armée, les marins, les ambassadeurs. L'édifice, dont la cour intérieure avait près d'un mille de largeur, était tendu d'étoffes précieuses et de tissus de coton blanc, écarlate, pourpre, d'une finesse rare, et couverts de toute espèce d'animaux, brodés en or; le lit royal s'élevait sur des colonnes de vingt coudées de hauteur, ornées d'argent, d'or et de pierres précieuses. Les fêtes durèrent cinq jours, employés à boire, à écouter le son des instruments, et à se livrer à la joie (1) : folle profusion, si l'on n'envisage que le roi macédonien, mais conception habile, si l'on songe à son désir de faire oublier aux Perses qu'ils avaient changé de dynastie, et de confondre, dans une allégresse commune, le peuple conquis et les conquérants.

Un système d'éducation uniforme, la lecture d'Homère et des tragiques, le théâtre, le service militaire et le commerce, devaient

(1) ATHÉNÉE, qui copie Charès.

faciliter l'assimilation sur laquelle il fondait les plus grands desseins qu'un seul homme eût jamais conçus. Ces idées de tolérance et de cosmopolitisme, inconnus aux anciens, peut-être les devait-il à son maître Aristote, philosophe positif (1). Alexandre s'était servi des religions avec une grande habileté : il se fait déclarer invincible par l'oracle de Delphes; l'empire de l'Asie est promis à celui qui déliera le nœud gordien de Phrygie, et il le coupe; en Égypte, il se prosterne devant les dieux de Memphis, et l'oracle d'Ammon le déclare fils de Jupiter; à Babylone, il sacrifie à Bélus, et promet aux Chaldéens de rendre à cette ville l'éclat de son culte et de ses lumières; à Jérusalem, il vénère le grand pontife, qui lui révèle que sa venue a été prédite par les prophètes.

Faut-il voir dans sa conduite la finesse d'un politique moderne, qui rend hommage à tout parce qu'il ne croit à rien? Telle n'est pas notre opinion; tous les actes d'Alexandre manifestent la fougue plutôt que l'astuce. Le polythéisme, par sa nature, devait rendre tolérant; en effet, comme le nombre des siéges n'était pas limité dans l'Olympe grec, tous les dieux nouveaux pouvaient y être admis, et l'on réservait même, comme le fit Athènes, une place pour le *dieu inconnu*. Alexandre faisait encore une guerre d'idées à la Perse, qui était monarchique et monothéiste; de même qu'il

(1) La tolérance d'Alexandre devait être blâmée par l'orgueil grec; mais, à ce propos, nous trouvons de sages considérations dans un livre, du reste de peu de valeur, de Plutarque, *De la fortune d'Alexandre* : « La forme de gouvernement « (πολιτεία) imaginée par Zénon, chef des stoïciens, tend principalement à dé- « montrer que nous tous, qui vivons divisés en cités, peuples et nations, séparés « par des lois, des droits, des coutumes particulières, nous devons cependant « voir des concitoyens dans tous les hommes; qu'il n'y a qu'une seule vie, « comme il n'y a qu'un seul monde, un seul troupeau paissant sous le même ber- « ger dans un pré commun. Zénon écrivit cela comme une fantaisie née dans « son cerveau; mais Alexandre le mit en pratique. En effet, il n'écouta point « Aristote qui lui conseillait de se montrer père envers les Grecs et seigneur à « l'égard des barbares, de traiter les uns comme des amis et des parents, et de « se servir des autres comme de plantes et d'animaux; mais, pensant que le « ciel l'avait envoyé comme un réformateur commun, le gouverneur et le récon- « ciliateur de l'univers, il contraignit par les armes ceux qu'il ne put réunir par « la force des remontrances, et, de toutes parts, il formait un seul être des « hommes divers, les faisant boire à la même coupe de l'amitié. Mettant ensemble « les vies, les mœurs, les mariages, les manières de vivre, il commanda à tous « les vivants de se persuader que la terre habitable est leur pays, que les hommes « de bien sont parents les uns des autres, et qu'il n'y a d'étrangers que les mé- « chants. En somme, il voulut que le Grec ne se distinguât point du barbare « par le manteau, par la forme de la barbe, par les armes ou la coiffure; mais « que le Grec fût signalé par la vertu, le barbare par le vice, réputant Grecs tous « les hommes vertueux, et barbares tous les hommes vicieux. »

rétablit la démocratie dans toute l'Ionie, ainsi il permit aux Éphésiens de relever leur temple, que les Perses avaient détruit par haine pour l'idolâtrie. Les apothéoses qu'il se laissa faire et qu'on lui a tant reprochées étaient habituelles en Orient; on ne connaît pas de roi d'Égypte parmi les titres duquel on ne lise *fils d'Ammon*. Les Perses donnaient des titres divins à leurs monarques, à qui les Grecs ne tardèrent pas à les emprunter; Alexandre les exigeait donc comme une espèce de protocole. Du reste, il savait en rire au besoin et montrer à ses courtisans que ce qui sortait de ses blessures *était du sang véritable, et non liqueur des immortels*.

Nous ne voulons pas dire néanmoins qu'il ne croyait pas à sa propre divinité. Il est si facile à l'homme d'exagérer sa confiance en lui-même, surtout quand il est contraint de lui emprunter toute sa force! Poétique et enthousiaste, il ouvrait son âme à toutes les impressions; comme tous ceux que leur élévation rend solitaires, il avait une dose de superstition. Or cette exubérance, mêlée de poésie et de raison, qui donne au génie l'empreinte de l'instinct plus que de la réflexion, caractérise essentiellement Alexandre.

Sa manie bizarre de se croire ou de se faire croire dieu, devait donc être un mélange de prudence et de superstition; peut-être cette manie a-t-elle été exagérée par ses contemporains, qui l'entourèrent de merveilleux, comme on fait déjà pour Napoléon, comme il arrive toujours là où la poésie domine, et lorsqu'on sort des voies communes. L'Asie alors était poétique, l'expédition poétique, et poétiques l'éloignement, la civilisation, les victoires. Lui-même se plaisait à alimenter le merveilleux en s'obstinant à faire ce que d'autres n'avaient pu accomplir : par exemple, d'aller jusqu'au temple d'Ammon, parce que Cambyse avait péri dans les sables; de traverser à son retour une contrée de l'Inde où l'on disait que Cyrus et Sémiramis s'étaient perdus. Il souffrit; mais, grâce à sa persistance, il triompha de la superstition qui faisait considérer cette terre comme maudite, et, du golfe Persique à l'Indus, il acquit un territoire précieux au commerce.

Ses compagnons étaient fort éloignés de ces larges idées, les Macédoniens surtout, qui auraient voulu agir comme dans toute conquête, c'est-à-dire faire de l'armée victorieuse une aristocratie dominant sur les vaincus. D'autre part, Alexandre s'accommodait trop bien du despotisme asiatique, plus conforme à ses idées que la monarchie limitée de Macédoine. Tout cela devait irriter ces Macédoniens, qui avaient déjà fait assassiner son père, et tenté de l'écarter lui-même du trône.

Tout obstacle irritait Alexandre; il persécuta les mages, jaloux de leur nationalité, et qui, dans leur monothéisme, ne supportaient pas l'idolâtrie grecque; il s'entoura d'une garde d'Asiatiques, disciplinés à l'européenne, à la tête desquels il pouvait au besoin combattre les Macédoniens, qui lui devenaient chaque jour plus suspects.

A travers ses petitesses, on doit pourtant admirer la grandeur de ses vues. Babylone et Alexandrie, par lui choisies avec tant d'opportunité, devaient devenir le double centre du commerce, dans lequel il méditait une vaste révolution, en substituant la marine aux caravanes; il avait déjà envoyé explorer, d'une manière plus exacte, les golfes Persique et Arabique, fait dégager le Tigre et l'Euphrate des bancs de sable qui les obstruaient, réglé l'irrigation. Son intention était d'occuper toutes les côtes de la Méditerranée, de rendre l'Inde accessible, de contraindre les Arabes à lui livrer leurs ports et le pays des aromates; de fonder, en Asie et en Europe, dans les situations les plus favorables pour le commerce et pour la défense, plusieurs villes, outre celles qu'il fit en effet construire, et de peupler les premières d'Européens, les autres d'Asiatiques (1). Il se proposait enfin d'élever des édifices qui auraient égalé ou effacé tout ce qu'il avait vu de plus beau : des temples à Delphes, à Dodone, à Dium, à Amphipolis, à Cirrha. Le plus magnifique eût été celui de Minerve à Ilium, dans la Troade; une pyramide, pareille au moins à celle de Céphren, aurait reçu les cendres de Philippe, son père.

La mort vint renverser de si vastes plans. Soit par l'effet des fatigues extraordinaires qu'il avait endurées, ou des exhalaisons pestilentielles des canaux de Babylone que l'on curait alors, soit à la suite de ses excès, une fièvre de quelques jours mit fin à sa vie dans les murs de Babylone (2).

Fin d'Alexandre. 30 mai 324.

(1) DIODORE, XVII, 4.

(2) Les chronologistes ne sont pas d'accord sur la date de la mort d'Alexandre. PETAU, dans la *Science des temps*, veut qu'elle ait eu lieu le 19 juillet 324; FRÉRET, pendant l'été de la même année; USSERIUS, le 22 mai 323; GALVISIUS, vers le 18 avril 323; IDELER, dans l'édition de Ptolémée de Halma, en 323; CHAMPOLLION-FIGEAC, dans les *Annales des Lagides*, conclut que la mort d'Alexandre, selon les relations les plus authentiques et les mieux combinées, reste fixée au 28 du mois macédonien Désios, 6 du mois athénien Thargélion, quatrième année de la CXIV[e] olympiade, 19 de Famenoth, 424 de Nabonassar, 30 mai 323 avant J.-C. Il faut remarquer, cependant, que l'année 424 de Nabonassar commença le 12 novembre 325; il faut donc lire 324 au lieu de 323.

« Le journal de la vie d'Alexandre contient, sur sa maladie et sa mort, les détails qui suivent : *Le dix-huitième jour du mois Désios, il se mit au lit,*

Jugement. Il est difficile de porter un jugement sur un prince mort au milieu de ses travaux et de ses espérances. Mais celui qui, dans l'élève d'Aristote, ne sait que maudire le conquérant ambitieux, ne fait pas preuve de plus de jugement que ce pirate qui, tombé en son pouvoir, lui dit : *J'infeste les mers du même droit dont tu ravages la terre.* Un conquérant, sans doute, est le fléau dont la Providence se sert, de temps à autre, pour avertir les peuples de l'énorme distance qui sépare la gloire du bonheur, la victoire de la vertu; mais la Providence elle-même emploie ces instruments sanguinaires à de grandes fins, et aucun autre, si nous ne nous trompons, ne se montra jamais plus digne de les accomplir que le héros macédonien.

Naturellement libéral et magnanime, il sut mépriser les flatteurs, et les faits démentent les paroles d'une vanité stupide qu'ont mises dans sa bouche les rhéteurs des siècles suivants. *Combien je serais heureux,* disait-il, *de ressusciter dans quelques années pour voir ce que l'on dira de moi! Maintenant je ne suis pas surpris que chacun me loue : les uns craignent, les autres espèrent.* Tandis qu'il naviguait sur l'Euphrate, Aristobule, son historio-

dans la salle du bain, avec de la fièvre. Le lendemain, après avoir pris un bain, il passa toute la journée dans sa chambre à jouer aux dés avec Médius; le soir, après avoir encore pris un bain, sacrifié aux dieux et mangé, il eut la fièvre, qui dura toute la nuit. Le 20, *il prit un nouveau bain, fit le sacrifice ordinaire, et s'étant mis au lit dans la salle même du bain, il s'entretint avec Néarque, écoutant ce qu'il lui racontait de sa navigation et de la grande Mer. Le* 21, *après qu'il eut fait de même, sa fièvre devint plus ardente; il se sentit très-accablé durant la nuit, et le jour suivant il avait une fièvre encore plus forte. Il fit porter son lit près du grand lac, et s'entretint avec ses capitaines au sujet des bataillons restés sans commandants, pour y nommer des hommes méritants et expérimentés. Le* 24, *il eut une fièvre très-forte, cependant il se fit porter au sacrifice et l'offrit lui-même; il ordonna que les principaux officiers demeurassent dans la cour, que les capitaines et les commandants montassent la garde au dehors durant la nuit. S'étant fait ensuite transporter au palais qui était au delà du lac, le* 25, *il prit quelque peu de sommeil; mais sa fièvre ne diminua point, et ses officiers s'étant rendus près de lui, le trouvèrent sans voix. Il resta le* 26 *dans le même état : c'est pourquoi les Macédoniens, le croyant mort, s'en vinrent aux portes en poussant des cris, et par leurs menaces, par leur violence, s'étant fait ouvrir les portes, ils défilèrent tous en simple tunique devant son lit. Le même jour, Python et Séleucus envoyèrent au temple de Sérapis pour demander au dieu s'ils devaient y transporter Alexandre; le dieu répondit de le laisser au lieu où il était. Le* 28, *il expira sur le soir.* » PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 76. Ce récit exclut tout soupçon d'empoisonnement. Plutarque observe sagement que les bruits de poison furent répandus, plusieurs années après, par ceux qui voulaient adapter un dénoûment tragique à un si grand drame.

graphe, lui lisait le journal de son expédition dans l'Inde. Comme il mêlait des fables à la vérité, Alexandre lui arracha le manuscrit, et, le jetant dans le fleuve, lui dit : *Tu mériterais qu'on t'en fît autant, pour oser attribuer de faux exploits à Alexandre*. Un architecte vint lui proposer de tailler le mont Athos à sa ressemblance, en le représentant tenant une ville dans une main, et versant de l'autre un fleuve ; il le repoussa. A son lit de mort, Perdiccas lui ayant demandé quand il voulait qu'on lui rendît les honneurs divins : *Quand vous serez heureux*, répondit-il, c'est-à-dire jamais ; car il prévoyait et disait que l'on célébrerait des jeux étranges à ses funérailles.

Vaillant de sa personne, il ne s'épargnait pas plus que le dernier de ses soldats ; il partageait leurs fatigues, et lorsque, dévoré de soif dans les déserts de la Libye, on lui apporta un vase plein d'eau, il la répandit à terre, ne voulant pas, disait-il, satisfaire seul un besoin commun à tous. Il s'appliquait assidûment aux affaires, et l'on trouva, après sa mort, des notes relatives à ses projets. Il passa plusieurs jours de sa maladie à écouter, de la bouche de Néarque, le récit de ce qu'il avait fait, et à pourvoir dignement aux postes vacants dans l'armée.

Généreux en amitié, il distribua aux siens tout ce qu'il possédait, avant de partir pour une expédition que la fortune s'est chargée d'absoudre du reproche de témérité. Quand il visite le tombeau d'Achille, il lui envie moins encore la lyre qui l'a rendu fameux que l'ami fidèle dont il fut aimé. On lui écrit que son médecin Philippe, qu'il chérissait, veut l'empoisonner : il lui présente la lettre accusatrice, et, dans le même moment, il avale le breuvage qu'il lui avait préparé. Quand la mère de Darius se prosterne aux pieds d'Héphestion, qu'elle a pris pour Alexandre, il lui dit : *Tu ne t'es pas trompée, ma mère ; c'est un autre moi-même.*

Les honneurs qu'il rendit à cet ami, après sa mort, témoignent de l'affection qu'il lui portait, et révèlent en même temps ce qu'il y avait de romanesque dans son caractère ; disposition qui donne à ses actes une physionomie orientale. Rien chez lui ne devait être médiocre : tout dédaigner ou tout avoir. Aussi, quand il eut vu Diogène le cynique se rouler, exempt de désirs, dans son tonneau, il s'écria : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.*

Ada, reine de Carie, lui ayant envoyé deux cuisiniers des plus experts, il les refusa en disant qu'il en tenait deux de son instituteur : pour le dîner, la marche avant le jour ; pour le souper, un dîner frugal.

Après la victoire du Granique, il épargne les vaincus; à Issus, il fait trêve aux joies du triomphe, pour consoler la famille de Darius, et il évite jusqu'au danger de voir la femme et les filles du grand roi, qui sont tombées en son pouvoir. Il rend enfin aux restes de son ennemi des honneurs dignes de lui. Que l'on compare maintenant une conduite si noble avec l'indécente explosion de joie qui salue, dans Athènes, la mort de Philippe; avec l'insatiable cupidité et la popularité babillarde des démagogues grecs; avec l'obscénité affichée par les héros et les villes entières. Celles-ci continuaient l'infâme trafic des jeunes gens voués à la prostitution; Théodore de Tarente étant entré au port avec un chargement de ces malheureux, Philoxène, gouverneur de la côte, écrivit à Alexandre pour lui en proposer deux d'une rare beauté. Alexandre, indigné, lui répondit en lui demandant de quelle ignoble volupté il l'avait jamais entendu accuser, pour lui faire une semblable proposition. Il ne se montra pas moins sévère envers Agnon, qui offrait de lui acheter un certain Cléobule, lequel, dans Corinthe, trafiquait de sa personne à un prix exorbitant.

Combien il est regrettable de voir de si belles qualités, qui font de lui l'unique héros chevaleresque de l'antiquité, gâtées par un caractère d'une extrême vivacité, par une prospérité non interrompue, et par la pire espèce d'ennemis, les flatteurs! Les anciens courtisans de Denys le Jeune, après la chute de ce tyran de Syracuse, accoururent auprès d'Alexandre pour le flatter (1). Les sophistes qui, dans Athènes, faisaient métier d'égarer le peuple, mirent tout en œuvre auprès du héros pour assoupir les remords de ses premières iniquités. Ils justifièrent le meurtre de Clitus, l'un en l'attribuant à la colère de Bacchus, l'autre en disant que la justice se tient à la droite de Jupiter, pour indiquer que les actes des rois sont toujours justes (2). Callisthène justifiait indirectement la mort de Parménion; Anaxagore suggérait à Alexandre de faire exposer sur sa table les têtes des rois et des satrapes, et quand il entendait gronder la foudre, il lui demandait : *Est-ce toi qui tonnes, ô fils de Jupiter* (3)?

Il dépouilla le trésor de Suze, où l'on trouva 48,000 talents en barres, et 9,000 en argent monnayé; des étoffes de pourpre d'une valeur de 5,000 talents, et si belles qu'elles semblaient sortir

(1) ATHÉNÉE, XII, 538.
(2) ARRIEN, IV, 9.
(3) ATHÉNÉE, VI, 57.

des mains de l'ouvrier, bien qu'elles fussent là depuis cent quatre-vingt-dix ans; des vases pleins d'eau du Nil et du Danube, pour montrer l'étendue de l'empire perse, et un trône d'une merveilleuse richesse. Alexandre s'y assit, et, petit comme il était, ses pieds ne pouvaient s'appuyer au sol; quelqu'un s'en apercevant lui mit sous les pieds, en guise de tabouret, la table de Darius (1). Alors un eunuque, vivement ému de voir cette table, sur laquelle son ancien maître avait si souvent pris ses repas, servir de marchepied au nouveau maître, éclata en sanglots. Le Macédonien, touché de sa douleur, ordonna de l'enlever; mais Philotas s'y opposa en disant : *Elle n'a pas été mise là par ton ordre, ainsi tu n'as rien à te reprocher; la Providence a permis qu'il en fût ainsi pour montrer l'instabilité des choses humaines.* Alors Alexandre la fit laisser sous ses pieds. Le Corinthien Démarate, le voyant siéger en grande pompe sur ce trône magnifique, versait des larmes d'attendrissement, et proclamait malheureux ceux qui n'avaient pas contemplé Alexandre dans sa majesté. L'Athénien Athénophane lui suggéra, pour s'amuser tandis qu'il était au bain, de faire oindre de naphte un jeune garçon, et de mettre le feu à l'enduit. Enfin, la courtisane Thaïs se déclarait bien dédommagée de toutes les peines qu'elle avait souffertes en errant dans toute l'Asie, puisqu'elle avait la satisfaction d'insulter à l'orgueil des rois de Perse, de fouler sous ses pieds leurs magnificences : *Mais ma joie serait bien plus grande*, ajoutait-elle, *si je pouvais incendier le palais de ce Xerxès qui incendia Athènes! si l'on annonçait au monde qu'une faible femme a vengé la Grèce mieux que ne l'avaient fait, avant elle, les chefs de tant de soldats!* Les applaudissements et les acclamations éclatent à l'appui de ce qu'elle vient de proposer; Alexandre, en proie à l'ivresse, saisit une torche, et Persépolis est en flammes.

La corruption fut chez l'homme à la hauteur du héros. Il se montrait tantôt en Mercure, tantôt en Hercule, tantôt en Jupiter, et se livrait à des infamies sous ces infâmes transformations. Pour se conformer aux mœurs des vaincus, il devint superstitieux en Égypte, dissolu en Perse; il fut despote, et par conséquent cruel, tantôt par l'effet de l'ivresse, tantôt par celui du soupçon : l'horrible massacre de Thèbes, le supplice des défenseurs de Tyr et de Gaza, l'incendie de Persépolis, le meurtre de ses amis, s'élèvent contre lui au tribunal de la postérité, qui doit reconnaître

(1) Table basse à l'orientale. Voyez Justin, XI, 15. — Diodore, XVII. — Arrien, III, 26. — Quinte-Curce, V, 2. — Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

aussi dans Alexandre le mérite de la clémence et la gloire du pardon. Il n'infligea aux soldats grecs, plusieurs fois mutinés sous ses enseignes, d'autre châtiment que de les congédier. Il fit rappeler dans leurs foyers tous les exilés de la Grèce, afin que personne ne fût malheureux sous son règne, et il accorda leur grâce aux assassins que Darius avait envoyés contre lui. On peut conclure de là que ses bonnes qualités lui appartenaient en propre, tandis que les mauvaises étaient chez lui le résultat de l'imitation ou des mauvais conseils.

On lui a reproché de s'être fait Perse ; mais les grands conquérants de l'Asie, ou furent des barbares, et ils acceptèrent les institutions qu'ils y trouvèrent, ou ils étaient civilisés, et ils comprirent qu'il était de leur intérêt de s'y plier. Les successeurs d'Alexandre voulurent se conserver Grecs, ce qui explique leur faiblesse et la facilité avec laquelle les Parthes renversèrent leur domination. Si Alexandre eût vécu, ou s'il eût eu un successeur digne de lui, une dynastie nouvelle aurait donné une nouvelle vie à ce vaste empire asiatique ; la Perse réformée aurait assujetti la Grèce ; de là, elle aurait tendu la main à Carthage ; Rome aurait succombé dans la lutte où elle triompha ; la race commerçante de Sem l'aurait emporté sur la descendance guerrière de Japhet ; un ordre moral et politique tout autre aurait dominé l'avenir de l'Europe.

La fondation d'Alexandrie prouve combien il connaissait les positions favorables pour mettre en communication le monde, qu'il se proposait de gouverner de Babylone, une des capitales les mieux situées de l'univers. Dans la fondation d'Alexandrie, ce héros oriental né en Macédoine ne fut pas déterminé uniquement par l'idée politique et commerciale ; il vit, ou plutôt, à l'exemple des grands hommes, il devina l'importance intellectuelle que cette ville acquerrait un jour. Ecbatane et Persépolis, entourées de leur gloire antique, pouvaient devenir le centre de l'empire qu'il rêvait ; il pouvait encore le transporter sur les rivages de l'Asie Mineure, et, cependant, il préféra cette autre limite entre le monde oriental et occidental. La splendeur de la Grèce était désormais éclipsée, Thèbes détruite, Athènes bouleversée par de basses ambitions, Sparte dégénérée de ses traditions sévères, la liberté un vain nom, jouet des démagogues ; l'astuce avait remplacé la valeur. Les peuples de l'Asie étaient énervés, serviles ; les éléments hétérogènes du royaume de Perse s'écroulaient au premier choc. Il semblait qu'un nouvel élément fût nécessaire à l'ancien monde pour le régénérer ; Alexandre, chef de deux peuples également

corrompus, de mœurs et d'institutions différentes, eut la mission de recomposer le monde nouveau, en fondant l'Orient et l'Occident.

Il mourut dans l'âge le plus favorable aux grandes entreprises, alors que la jeunesse n'a pas encore perdu de son ardeur, et que pourtant l'expérience et la réflexion ont mûri l'homme, en lui donnant les qualités qui manquaient à ses vertes années. Il mourut avant d'avoir pu rien affermir, et sa monarchie tomba pour être partagée entre des mains incapables; néanmoins sa conquête, qui embrassa ou toucha toutes les nations historiques, excepté l'Épire, Carthage et Rome, dut nécessairement exercer une grande influence sur le monde. L'Europe se rapprocha des sources du dogme et de la science, où elle puisa beaucoup de connaissances géographiques et philosophiques. Les livres transmis à Aristote lui furent certainement utiles, et si l'on ne veut pas croire qu'il tira de l'Asie toute la partie de sa logique que les modernes retrouvent dans les systèmes indiens, on conviendra du moins que ses travaux pénétrèrent dans ces régions; ce qui aboutit toujours à une participation réciproque de civilisation. La civilisation grecque se répandit dans la haute Asie, et si elle ne put y prospérer à cause de l'irruption de nouveaux barbares, il est certain que nous en aurions trouvé plusieurs traces, si l'histoire étrangère nous était mieux connue. En somme, une ère nouvelle commence pour l'humanité. Les nations, jusqu'alors divisées par les lois, par les gouvernements, par les mœurs, commencent à se mélanger entre elles, s'acheminant avec plus d'accord vers cette amélioration sociale dont le glaive de Rome facilita l'accomplissement à la croix du Christ (1).

Avec l'expédition d'Alexandre, se ferme le cycle poétique de la Grèce, représenté par Homère, Platon, Aristote et lui-même. La Grèce cesse d'occuper le premier rang, dans l'ordre intellectuel ou politique; elle use dans les discordes intestines le peu de forces qui lui restent. Sparte déchoit, le pouvoir despotique s'établit, les violences des Étoliens accélèrent la perte de l'indépendance, retardée en vain par les efforts héroïques des Achéens.

(1) Alexandre avait ordonné que son corps fût enseveli dans le temple de Jupiter Ammon : Ptolémée le fit conduire et enterrer à Alexandrie. On prétend y avoir trouvé sa tombe. Le docteur Clarke le transporta en Angleterre et voulut en démontrer l'authenticité (*Testimonies respecting the tomb of Alexander*). C'est un sarcophage d'un seul morceau, de dix pieds de long sur cinq pieds de large et trois pieds de haut, couvert d'hiéroglyphes.

Sur l'étendue de l'empire d'Alexandre, on peut voir Van der Lys, *Tabula geographica imperii Alex. M.* Leyde, 1829.

Au point de vue littéraire même, la Grèce, après avoir parcouru les deux périodes de l'imagination et de la réflexion, n'avait plus à explorer que le champ de la critique, œuvre réservée d'ailleurs à son nouvel établissement d'Alexandrie, qui devint le centre de l'activité intellectuelle, comme Rome le fut de l'activité politique. Alexandrie, dès l'origine, avec sa population mêlée de Grecs, d'Asiatiques, de Juifs, avec ses temples pour tous les cultes, fut destinée à être le siége de l'éclectisme. Un nouvel ordre de choses exige un nouveau symbole, un nouveau nom, un centre où la pensée providentielle du fondateur puisse prendre racine et se développer sans être arrêtée par l''obstacle d'institutions antérieures; telle fut Alexandrie. La science, néanmoins, n'entrait pas dans une voie nouvelle; mais, après un pèlerinage long et fructueux, elle retournait au foyer de ses aïeux, riche des nombreuses acquisitions qu'elle avait faites en revoyant avec Alexandre les temples mystérieux de l'Égypte et les écoles de Inde (1).

CHAPITRE XX.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Les temps que nous venons de parcourir furent aussi les plus glorieux pour la Grèce, sous le rapport des belles-lettres. La lutte contre les Perses, qui éveillait l'amour de la patrie, mûrissait aussi l'intelligence, développait ses forces, et la poussait au plus haut degré qu'elle ait jamais atteint. Nous ne saurions prétendre avoir compris la Grèce, si nous ne l'envisagions que sous le côté politique, et non dans tout le cercle rayonnant qu'elle parcourut; mais nous ne devons pas entreprendre cette étude avec cette admiration qui ne connaît d'autre mérite que l'absence de tout défaut, qui donne les classiques pour modèles inévitables, et par là exclut la possibilité du progrès, ôte tout espoir à la postérité. Les

(1) L'admiration qu'inspirent au plus grand nombre les entreprises d'Alexandre, n'a pas saisi l'anglais Grote, qui publie maintenant une histoire de la Grèce. Il ne voit dans le Macédonien que l'ennemi et le destructeur des républiques libres, qui enlève la liberté à la Grèce et l'absorbe dans ses États. Il lui reproche ses cruautés, et, tout en reconnaissant qu'il possédait au plus haut degré les qualités d'homme d'action, il nie qu'il eût la pensée de civiliser et d'améliorer la race humaine; au lieu d'helléniser l'Asie, il voulait, dit-il, rendre asiatiques la Grèce et la Macédoine, préférant au langage libre les usages serviles de l'Asie.

Grecs furent grands, mais c'étaient des hommes; ils furent originaux, et c'est pour cela même que personne ne s'en écarte plus que ceux qui prétendent les imiter (1).

Les poésies extatiques de l'Orient sont un aspect matériel des choses les plus étrangères à la matière, une constante personnification des idées et des faits spirituels, une intervention des sens dans les plus sublimes domaines de la religion. La foi et l'obéissance se perpétuent sous de telles impressions; un peuple entier se voit dans le chef d'un peuple, et, dans ce chef, on reconnaît dans tout leur éclat les idées et les sentiments que chacun trouve en soi obscurs et confondus. Plus tard, la foi fait place à la variété d'opinions et de croyances, l'héroïsme au calcul, et l'effet de la volonté se manifeste; c'est à cette phase que nous rencontrons la poésie grecque.

La vénération pour Linus, Orphée, Amphion, ne prouve pas tant leur mérite que la simplicité des premiers peuples de la Thrace et de la Grèce, ainsi que leur disposition à admirer, disposition qui, chez un peuple nouveau, est déjà un indice de génie. Nous possédons si peu de chose de ces premiers poëtes, que nous avons cru jusqu'ici pouvoir nous dispenser d'en parler. Linus, fils d'Apollon, et Pamphos, son contemporain, composèrent des hymnes. Olen introduisit plusieurs divinités qu'il chanta : les deux Eumolpe, Mélampe, Philammon, Orphée et Musée, si souvent nommés, mais sur lesquels il n'a été fait que des récits bien postérieurs et mêlés de beaucoup de fables, firent aussi des hymnes en l'honneur des dieux. Tous étaient à la fois poëtes, musiciens et prêtres, ou du moins instituteurs des choses sacrées et fondateurs de mystères.

Leur poésie est l'expression concise de la doctrine secrète; elle cherche plus la brièveté que l'art, et n'a rien de cet artifice au moyen duquel *la sagesse nous ravit par de splendides fictions* (2): ce sont les rudes accents d'un chantre sacré, qui confie à des images transparentes le dépôt d'une parole profonde, s'imprimant dans la mémoire en même temps qu'elle commande à la volonté, et

(1) Voy. F. Schoell, *Histoire de la littérature grecque profane depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople*, 1825. — F. Jacobs, *Ueber einem Vorzug der griechischen Sprache*, 1808. — Waehler, *Manuel de la littérature.* — Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Fr. Aug. Wolf, *Prolegomena ad Homerum.* Wolf a vérifié que, sans les auteurs sacrés, la littérature classique possède 1,600 ouvrages entiers ou mutilés, dont les trois quarts appartiennent aux Grecs ; 450 sont antérieurs à Livius Andronicus, le plus ancien des écrivains romains.

(2) Σοφία δὲ κλέπτει παράγοισα μύθοις (Pindare, Ném. VII, 34).

dédaignant les ornements au moyen desquels les poëtes idolâtres du beau flattent l'imagination des peuples policés.

Poëtes gnomiques.

Les poëtes, faisant sortir du fond des temples la science et la morale, perdent ensuite leur caractère sacré, assument l'office d'instituteurs dans la science de la vie, et réduisent en sentences les vérités pratiques. La littérature gnomique ne se propageait pas au moyen de livres; elle se chantait dans les fêtes, dans les repas, lors des grandes réunions publiques. Nous avons pour exemple les *Vers dorés*, attribués à Pythagore, qui tiennent, d'un côté, des chants théologiques, et, de l'autre, de la manière lyrique en usage dans les banquets et les réjouissances. Théognis de Mégare, Solon d'Athènes, Xénophane de Colophon, acquirent de la réputation dans ce genre, en mettant en vers la philosophie pratique et la sagesse politique, tandis que d'autres, personnifiés dans le type idéal d'Ésope, la traduisaient en apologues plus populaires.

Poëtes épiques.

Beaucoup de poëtes, sans doute, prirent pour sujet de chants d'une plus grande étendue les hauts faits des dieux ou les exploits nationaux; la langue d'Homère, qui les surpassa tous et les fit oublier, est déjà celle d'un peuple cultivé et lettré. A sa suite, vint une foule d'imitateurs, qui, ne se contentant pas de répéter les chants divins du poëte de Méonie, essayèrent de rivaliser avec lui dans des poëmes qui vécurent ce que vivent les imitations.

Hésiode.

De même que la poésie homérique était celle de la race conquérante et guerrière, ainsi celle des vaincus et des agriculteurs trouva son représentant dans Hésiode, d'Ascra en Béotie. Abandonnant la trace des poëtes cycliques, qui ne savaient chanter que Thèbes et Ilion, il appliqua son esprit à deux choses capitales dans la constitution d'un peuple, l'économie et la religion. S'il rappelle à ses concitoyens les héros de Troie, il le fait à titre de reproche, en regrettant de ne pas être venu plus tôt ou plus tard; il raconte l'apologue du rossignol qui se plaint inutilement entre les serres du vautour; car *il est insensé de lutter contre la puissance et la force; on est vaincu, et la honte s'ajoute à la souffrance* (1). Il répète, en excitant aux vertus domestiques, qu'un gain injuste est pire qu'une perte; il recommande d'inviter souvent ses amis et ses voisins, puisque la joie des convives allége la dépense du banquet, puisqu'à l'heure du besoin le bon voisin accourt sans sa ceinture, tandis que les parents sont encore à chercher leurs vêtements.

(1) *Œuvres et Jours*, 200 et 211.

Nous ne parlerons pas de sa *Théogonie*, mais Jupiter se montre ici moins rude et moins matériel (1). C'est de lui qu'émane la justice : « Cette vierge auguste est sa fille ; lorsqu'on l'outrage, « elle se réfugie auprès de son père et se plaint de l'iniquité des « hommes... Malheur au témoin qui, par le parjure, entrave la « justice ; il se livre à des maux sans remède. La nuit de l'oubli « enveloppe sa race, tandis que la religion du serment fait fleurir « la postérité du juste... Maltraiter un suppliant ou son hôte, « souiller la couche sacrée de son frère, dépouiller un jeune or- « phelin, outrager les cheveux blancs de son père, toutes ces im- « piétés indignent Jupiter et attirent sa juste vengeance (3). » Toutefois les châtiments ne vont pas au delà de cette vie, dans laquelle les peuples seront punis par le roi, le roi par les peuples : le crime d'un seul entraînera la ruine d'une cité ; si, au contraire, la justice est observée, la cité prospère. La sécurité, fille de la paix, n'est troublée ni par la peste, ni par la famine, ni par les dissensions : mais, au milieu des fêtes joyeuses, on jouit des biens dont la terre est prodigue ; les arbres distillent le miel, les brebis portent de riches toisons, les fils sont tous les images de leurs pères ; comme les champs suffisent à tous les besoins, nul ne s'en va trafiquer au delà des mers (2).

On a dit d'Hésiode que les Muses l'avaient allaité, et qu'il avait remporté le trépied d'or dans les luttes poétiques instituées à Chalcis d'Eubée par Amphidamas ; mais nos lecteurs doivent s'être aperçus que nous envisageons les écrivains moins sous le rapport esthétique que du côté moral.

Après Hésiode, aucun grand nom ne se présente dans l'espace de deux siècles ; mais, durant cette période, les limites des travaux intellectuels furent mieux établies, et non-seulement la poésie se trouvait désormais distincte de l'histoire et de la philosophie, mais elle était subdivisée en plusieurs genres nouveaux. Le Sicilien Stésichore détermina la distribution de l'ode en strophe, antistrophe et épode ; Callinus d'Éphèse, inventeur du mètre élégiaque, excitait le courage des siens, comme Tyrtée celui des Spartiates ; Archiloque de Paros épancha son indignation dans la satire ; Terpandre composa des chansons populaires pour les bergers, les moissonneurs, les nourrices, et fut aussi l'inventeur de la lyre à sept cordes ; Arion de Méthymne trouva le dithyrambe ;

(1) « Jupiter qui voit tout, qui sait tout. » *Ibid.*, vs. 265.
(2) Vs. 319-338.
(3) Vs. 523-345.

Alcée de Mitylène fut aussi mauvais citoyen que grand poëte ; Mimnerme de Colophon déplorait la rapidité de la vie, et chantait les plaisirs des sens, tandis que l'amour dédaigné s'exhalait, chez Sapho, en vers admirables, où toutefois la pudeur de la jeune fille ne voile pas assez l'ardeur des sentiments (1). Les scolies, genre particulier de chants vulgaires, étaient en usage dans les banquets : chacun devait y chanter des vers en s'accompagnant de la cithare, ou du moins les réciter en tenant à la main une branche de myrte qu'il passait ensuite au convive dont c'était le tour de chanter. L'hymne le plus fameux était celui d'Harmodius et d'Aristogiton ; il n'était pas de banquet où il ne fût répété, et quand on disait : *Allons chanter un Harmodius avec un tel*, cela signifiait : Allons dîner chez lui. Les chansons d'Anacréon, d'Alcman et d'autres, dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus, étaient aussi en grande vogue dans les festins.

Nous trouvons au fond de toutes ces poésies lyriques la facile philosophie du plaisir ; elles rappellent à l'homme sa fragile existence, pour lui conseiller de jouir lorsqu'il le peut encore. Mimnerme chantait : *Que serait la vie sans l'amour ? Sans l'amour où est le bonheur ? Que la mort me frappe, quand l'amour me sera défendu*. Simonide, le poëte plaintif de Cos, met la santé au premier rang des biens, ensuite la beauté, puis les richesses bien acquise, et enfin les joyeux ébats avec de gais amis. La voluptueuse sensualité des Grecs pouvait seule produire Anacréon.

Le poëme des *Argonautes*, attribué à Orphée, et qui nous instruit de l'état du Nord au temps de la guerre médique, paraît postérieur à Anacréon. Alcman est le seul poëte lacédémonien dont il nous soit resté des fragments : il chante, au milieu des chœurs de danseurs qu'il prie de soutenir sa vieillesse, les dieux de la patrie, et la beauté des jeunes filles se baignant dans l'Eurotas.

La guerre de Perse inspira aux muses des sentiments plus élevés, et les chants de Chérile de Samos, qui célébraient les victoires remportées sur l'étranger, se répétaient dans les Panathénées en même temps que ceux d'Homère. Peut-être l'intérêt du mo-

(1) Voy. WOLFII *Poetriarum octo, Erinnæ, Myrus, Myrtidis, Corinnæ, Telesillæ, Praxillæ, Nossidis, Anytæ, Fragmenta et Elogia, gr. et lat.*; Hambourg, 1833. *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt Fragmenta et Elogia, gr. et lat. Accedit Catalogus fœminarum sapientia, artibus, scriptisque, apud Græcos, Romanos, aliasque gentes olim illustrium.* Goettingen, 1739.

SCHNEIDER, Μουσῶν ἀοιδή, *sive Poetriarum græcarum carminum fragmenta.* Giessen, 1802.

ment faisait-il exagérer des louanges qui ne le sauvèrent pas de l'oubli, non plus que Panyasis d'Halicarnasse et Antimaque, dont les poëmes des *Travaux d'Hercule* et de la *Thébaïde* furent, au siècle de Périclès, les derniers essais de l'épopée grecque.

Dans la poésie lyrique, les sentiments individuels firent place aux émotions communes, qui se produisirent en hymnes de reconnaissance nationale, ou en échos des applaudissements de toute la Grèce, aux vainqueurs des jeux sacrés. Pindare obtint le premier rang dans ce genre de poésie; il est le seul poëte dorique qui nous soit resté, et son origine se révèle dans sa concision, qui parfois dégénère en âpreté, comme dans la prédominance des sentiments aristocratiques, auxquels il dut même d'être accusé d'intelligence avec les Perses (1). Sa poésie est cependant bien différente de celle que nous appelons lyrique; se nourrissant moins d'inspiration que de souvenirs, elle ne s'élève pas à ce sentiment ou à ce pressentiment de l'infini dans lequel consiste le sublime. Pindare entonne un hymne en l'honneur des vainqueurs des différents jeux; mais il glisse sur un sujet trop banal, et, selon le goût des Doriens, il emprunte au passé les fastes de la patrie du triomphateur ou les prouesses de ses aïeux. L'obscurité que nous trouvons chez lui, ces bonds soudains d'une chose à une autre, qui firent passer en proverbe les écarts pindariques, le rendent pour nous étrange et dur; mais c'est que nous n'avons pas les anneaux intermédiaires, et que nous sommes obligés de les demander à l'érudition, la plus grande ennemie de l'enthousiasme. Ses contemporains, au contraire, avaient présentes toutes les fables auxquelles il faisait allusion : les faits antiques vivaient dans leur mémoire; les Grecs étaient redevables de la civilisation et de la gloire du pays aux princes dont les noms étaient cités, et ces fastes flattaient la vanité nationale; ils comprenaient donc avec facilité, et l'on aimait le poëte qui, assumant un ministère public, dispensait la louange aux vainqueurs présents et à ceux qui les avaient précédés.

Pindare. 520.

Sa rudesse le fit mettre quelquefois au-dessous de Corinne, dont les vers mélodieux flattaient l'oreille; plusieurs, et dans ce nombre on comptait le roi Gélon, lui préféraient Bacchylide pour sa douceur. Mais ceux qui se plaisaient à rattacher le présent aux anciens souvenirs, et à conserver vivantes les traditions prêtes à s'éteindre,

(1) Wachsmuth, *De Pindaro, reipublicæ constituendæ et gerendæ præceptore*. Kiliæ, 1823-24.

Zeuss, *Quid Homerus et Pindarus de virtute, civitate, diis statuerint*. Iéna, 1832-34.

recherchaient plus en lui la hardiesse que l'ordre, et voulaient être secoués, non chatouillés agréablement; ils aimaient donc, dans ses chants, la nouveauté des pensées, le luxe des paroles, la gravité des sentences, l'éclat dont il revêt les choses les plus communes, et l'audace avec laquelle il s'élève parfois jusqu'à la hauteur des poëmes tragiques, jusqu'à l'abondance épique d'Homère.

Pindare nous peint les principaux personnages de la Grèce et de la Sicile charmant les loisirs de la paix par des fêtes, des courses de chevaux et de chars, des banquets d'amis, sans que jamais le poëte y manquât. Si on lui adresse le reproche de ne pas avoir accordé un mot d'éloge aux vainqueurs de Marathon et de Salamine, tandis qu'il prodiguait largement les louanges à des athlètes, à des coureurs, à des hôtes riches et généreux, loin de nous de chercher à l'en disculper; mais quelles fortes émotions devaient éprouver les Grecs rassemblés à Delphes, à Olympie ou sur l'Isthme, alors qu'au milieu des solennités nationales, au son d'une musique animée, il dispensait la gloire aux villes de la Grèce. Il disait à ceux de Corinthe : *C'est parmi vous que la plupart de nos arts ont pris naissance; c'est vous qui les premiers avez assujetti le coursier au mors; c'est parmi vous que le bruyant dithyrambe se fit entendre pour la première fois* (1). Il disait à ceux d'Égine : *C'est dans votre île que naquirent tant de héros des vieux âges : Eaque, l'aïeul d'Achille et le juge des humains; Ajax, qui vainquit les Troyens, et dont la renommée surpasserait Ulysse, sans les vers d'Homère* (2). Il disait aux princes de Syracuse : *Par votre victoire sur le Tyrrhénien allié de Xerxès, vous nous avez préservés de l'esclavage* (3). Il disait d'Athènes : *C'est la grande ville de la Grèce; c'est elle qui a sauvé les Grecs à Salamine, et qui a, près d'Artémisium, jeté les fondements de la liberté* (4). En entendant ainsi célébrer les exploits les uns des autres, et en les chantant à leur tour sur les rives du fleuve natal, les peuples se réunissaient dans une même affection pour la patrie commune, et partout se répandait une moralité bien supérieure à celle des préceptes froidement dictés par les autres poëtes.

Théâtre. Au nombre des principaux caractères de la civilisation grecque, on remarque le goût dominant des spectacles, et le penchant à convertir en récréations intellectuelles les plaisirs sociaux. Les

(1) Olympique XIII.
(2) Néméenne VII.
(3) Pythique I.
(4) Pythique VII.

Grecs ont élevé le théâtre à une telle hauteur, que, pour le comprendre, il faut oublier tout à fait la nullité fastueuse des nôtres, où, sans autre motif que d'échapper à l'ennui, un petit nombre de personnes, renfermées chaque soir entre quatre murs, s'amusent à admirer des beautés de convention. Les théâtres grecs étaient découverts, afin que l'aspect de l'horizon et de la campagne soutînt la gaieté des fêtes; on les plaçait dans des situations agréables, offrant une perspective spacieuse (1), souvent en vue de la mer, toujours du ciel, de sorte que, lorsque l'acteur invoquait les astres et la nature, ses regards les contemplaient réellement; parfois il apercevait les lieux auxquels il adressait la parole : ainsi Ajax mourant apostrophait Salamine, d'Athènes. Ces théâtres étaient assez vastes pour contenir les citoyens et les étrangers qui accouraient aux fêtes; les spectateurs, assis sur des gradins, s'échelonnant successivement, voyaient à distance les acteurs, qui, par cette raison, étaient obligés d'exagérer leurs traits, leur voix et leur taille, au moyen de masques et de cothurnes. On n'y étalait point de décorations en toiles peintes, mais des objets réels. La pompe en était telle qu'au dire de Plutarque les représentations des *Bacchantes*, des *Phéniciennes*, d'*Œdipe*, d'*Antigone*, de *Médée* et d'*Électre*, coûtèrent plus que toute la guerre des Perses.

Les comédiens étaient très-honorés en Grèce, et Eubule osait dire à Denys des vérités que ce prince n'eût pas endurées d'un autre. Aristodème réconcilia Philippe avec Athènes, quand il était le plus irrité contre elle; ce roi ne pouvait se passer de Néoptolème et de Satyre, et il sut beaucoup de gré aux Athéniens d'avoir permis qu'ils comparussent dans ses festins. Satyre demanda pour récompense au roi de Macédoine les filles de l'un de ses amis, faites prisonnières dans Olynthe, et, seul parmi les Grecs, il s'intéressa aux malheurs des Phocidiens, dont il racheta un grand nombre. Golus se vantait d'avoir gagné un talent (2) en deux soirées, et l'on sait que quinze talents étaient, à Athènes, une fortune considérable. Les auteurs remplissaient eux-mêmes un rôle dans leurs compositions ; mais il faut songer avant tout que le principal but des représentations scéniques était l'unité d'impression, de sorte que tout y était subordonné au poëte, décorations, musique, acteurs.

L'art dramatique a dû commencer en Grèce, comme ailleurs, par de faibles essais; on veut même que le bouc (τράγος) que l'on

(1) Le théâtre de Taormine a pour fond le mont Etna.

(2) 5,500 francs environ.

sacrifiait dans les fêtes de Bacchus ait donné son nom aux tragédies, qui n'étaient d'abord que des odes composées par Épigène de Sicyone, sur les aventures de Bacchus, d'Ariane, d'Adraste, et chantées par tout le peuple ou par des chœurs nombreux. Les drames grecs ne perdirent jamais l'empreinte de cette origine populaire; mais, selon nous, la tragédie dut aux solennités des mystères une origine plus élevée et plus religieuse. Les chants des chœurs, la pompe des processions, l'imitation d'une existence sauvage faisant place à la vie sociale, les représentations des exploits de personnages illustres qui, les premiers, enseignèrent l'agriculture et civilisèrent les hommes, avaient déjà quelque chose de théâtral, comme nos *mystères* du moyen âge. La muse grecque osa mettre librement son pied chaussé du cothurne hors de l'enceinte sacrée; mais elle conserva toujours le caractère religieux, de même que les plus anciennes productions de la Chine et de l'Inde, que l'on récite encore sur des théâtres construits à côté des pagodes.

De là, l'accusation de profane dirigée contre Eschyle, comme s'il eût divulgué les pompes secrètes des mystères; de là, pour ses successeurs, la nécessité de traiter des sujets moins religieux et plus vulgaires (1).

Du temps de Solon, Thespis adjoignit au chœur un personnage qui jouait un rôle. Phrynichus mérite d'être cité avec honneur pour avoir introduit le premier les femmes sur la scène, et traité un sujet à la fois historique et récent; en effet, il fit représenter, aux frais de Thémistocle, la prise de Milet d'une manière si touchante que les Grecs le condamnèrent à une amende de mille drachmes, soit par un sens exquis de l'art, qui repoussait du théâtre les événements trop réels, soit parce qu'ils y virent un reproche de ne pas avoir secouru cette ville. Chérile donna le costume aux acteurs, et c'est pour ses drames que fut construit le premier théâtre.

Eschyle. 525. Eschyle d'Éleusis, dont la muse fut l'amour de la patrie, dépassa tous ces faibles essais.

Quant à la forme qu'il a su donner à la tragédie, mélange de grâce et de force, il l'a empruntée à l'épopée ionienne et à la poésie lyrique des Doriens. A l'unique acteur qu'avait introduit Thespis pour parler avec le chœur, il en ajouta un autre et les fit

(1) BOECKH, *De trag. gr. principiis*. Heidelberg, 1808.

JACOBS, *De tragic. græcorum cum republica necessitudine* (dans les *Quæst. Sophocl.* Varsovie, 1821).

SÜVERN, *Ueber die histor. und polit. Anspielungen in der alter Tragödie.* (Académie de Berlin, 1824.)

dialoguer ensemble ; il donna à la tragédie une scène régulière, des costumes et des décors convenables, des procédés mécaniques, tout ce qui pouvait enfin mériter l'attention du peuple le plus cultivé, lorsqu'il se réunissait dans Athènes entre la fin de mars et le commencement d'avril, pour célébrer les Dionysiaques. Il peignit l'homme dans ses formes les plus gigantesques, quand, par une force supérieure et inévitable, il est plongé du sommet des grandeurs dans l'abîme de la misère ; c'est dans cette doctrine sévère de la fatalité qu'Eschyle puise l'intérêt de ses drames. Afin d'en rendre l'impression plus profonde, il alla chercher ses sujets dans les traditions les plus reculées, parmi ces mythes qui révélaient de sublimes vérités primitives, et qu'il avait appris dans l'école de Pythagore (1). Il y trouva Prométhée, symbole de l'humanité, ravisseur du feu céleste, civilisateur des hommes, puni du bien dont il fut l'auteur, et délivré par la force ; il le prit pour le héros d'une de ses tragédies. Les pédants doivent la trouver bien mesquine, car elle se poursuit en lamentations perpétuelles du héros ou des divinités qui y figurent ; mais aux esprits qui savent voir elle offre un emblème grandiose de l'homme qui faillit, souffre et se relève, ou du génie affligé parce qu'il est grand, parce qu'il ne sait pas plier sous la loi de Jupiter, c'est-à dire sous l'empire de la force insensée, et qu'il aime plus la race humaine que lui-même (2).

Au moment où l'indépendance de la Grèce était menacée, Eschyle combattit pour la defendre, à Marathon, à Salamine ; puis il continua sa tâche, en stimulant d'un nouvel aiguillon le courage national. Dans la tragédie des *Perses*, que le sophiste Gorgias disait inspirée plutôt par Mars que par Bacchus, le dieu des poëtes tragiques, il choisit l'époque la plus glorieuse du pays, le sujet le plus héroïque, bien autrement puissant sur les opinions et sur la politique que les exploits des demi-dieux, parce qu'il réunit le double mérite de la vérité et de l'actualité, car la guerre commencée alors ne devait finir qu'avec Alexandre le Grand. Eschyle y met le sentiment de la dignité personnelle et l'esprit pu-

(1) *Æschylus, non poeta solum, sed etiam Pythagoreus.* CICÉRON, *Tusc.*, II, 10.

(2) On s'étonne de trouver dans un écrivain aussi tempéré et d'un goût aussi sûr que M. Villemain, ces paroles : « Je ne parle pas de *Prométhée*, pièce monstrueuse, où l'on voit arriver l'Océan qui vole, porté sur un animal ailé, et d'autres folies poétiques de l'imagination grecque. » (*Cours de littérature française*, 3ᵉ partie, 5ᵉ leçon.) *Monstrueuse*, *folies*, parce qu'elle s'éloigne de la pompeuse décence que leurs imitateurs imposent aux Grecs.

blic en opposition avec l'obéissance aveugle d'une multitude livrée au caprice d'un homme, dont la grandeur consiste dans l'avilissement de ses semblables.

La tragédie de l'avenir, quand elle aura compris sa mission, devra se proposer pour but d'ennoblir les passions humaines, d'éteindre les haines et la soif de la vengeance, de représenter la turpitude du vice, de montrer les consolations et les récompenses qui attendent la vertu malheureuse. L'art antique ne pouvait s'élever à la hauteur de cette morale; aussi presque tous les drames qu'il inspira, et ceux des modernes, ont ils en général le même caractère; ils poussent à un sentiment de réaction. Tel est, en effet, le but de la tragédie d'Eschyle, qui tend à exciter chez les Grecs la joie du triomphe à la vue des souffrances d'une nation ennemie. Quel sourire d'orgueil devait éclore sur les lèvres des Athéniens, en voyant l'ennemi de leur liberté prendre la fuite sans autre arme que son carquois, et l'ombre de Darius recommander aux siens de ne plus attaquer la Grèce, Athènes surtout!

Dans les autres tragédies, il cherche aussi à inspirer des sentiments conformes au temps, à montrer l'importance de la victoire athénienne; il veut convaincre ses spectateurs que la liberté ne succombe jamais; que la vraie grandeur l'emporte sur la force, et brille dans les revers; que les tyrans eux-mêmes sont soumis à un pouvoir invincible, celui du destin. Il met en relief, dans les *Suppliantes,* les liens sacrés des peuples et de la religion. Sa pensée dominante, dans les *Sept devant Thèbes,* est celle de la république et de la religion, mises en péril par l'étranger Capanée; ce ne sont pas des infortunes privées qu'il nous montre, mais bien le péril de la cité et l'assistance des dieux, et il termine sa tragédie par le chant de joie du peuple délivré de l'invasion. Dans *Agamemnon,* il fait voir au peuple, enivré de ses triomphes, les conséquences de l'orgueil, et le chœur oppose une résistance aux menaces d'Égisthe. Dans les *Choéphores,* le juste triomphe du méchant; la légitimité, de l'usurpation; la volonté divine, de l'audace humaine. Dans les *Euménides* surtout, il met les décisions de la justice dans la main des dieux, environnant l'Aréopage d'une solennité religieuse, et consacrant les institutions, les fêtes, les usages de la patrie. De même que les plus grands hommes d'Athènes, Eschyle opposa à l'esprit novateur du peuple l'attachement aux choses anciennes. Invité à refaire le pæan de Phrynichus, par lequel s'ouvraient les jeux, il répondit: *Cet hymne est excellent, et je craindrais, si j'en composais un nouveau, qu'il ne lui arrivât comme aux nouvelles statues comparées aux an-*

ciennes; car celles-ci, dans leur simplicité grossière, sont tenues pour divines, tandis que les nouvelles, travaillées avec plus de soin, sont admirées, il est vrai, mais personne n'y retrouve le caractère de la divinité.

Semblable à Dante, Eschyle a dans son style une grâce un peu sauvage, et dans ses idées une majesté sublime. Comme lui, il est très-sobre d'incidents; mais ceux qu'il amène sont les plus propres à causer une impression profonde. Comme lui, il abuse peut-être des métaphores et exagère les images; il a moins de correction que de gravité, moins de beauté que de grandeur. Du reste, il ignore les mœurs étrangères; ainsi, dans les *Perses*, il fait adorer les dieux aux sujets du grand roi, montre leurs femmes s'exposant publiquement aux regards, et met en usage parmi eux les formes représentatives, au lieu de la monarchie despotique. En général, il cherche plutôt à inspirer la terreur que la pitié. *Il fait bien, mais sans le savoir*, disait de lui Sophocle; ces paroles indiquaient que ce nouveau poëte tragique unirait l'art à l'inspiration (1).

Après la bataille de Salamine, Sophocle fut, à cause de sa beauté, 195. Sophocle.
choisi pour chanter le pæan dans le chœur des adolescents, et pour danser autour du trophée de la victoire : il commanda, dans l'armée, sous Périclès et sous Thucydide; il fut enfin prêtre, et comblé de toutes les bénédictions que peuvent procurer la sérénité de l'âme, l'estime publique et la satisfaction d'avoir fait le bien. Seulement, dans sa grande vieillesse, il eut la douleur de se voir accusé d'imbécillité par un fils ingrat; mais il se disculpa glorieusement en lisant son *Œdipe à Colone*, comme Eschyle, accusé d'avoir violé les mystères, s'était fait absoudre en découvrant les blessures qu'il avait reçues à Salamine. Vingt fois Sophocle obtint le premier prix dans les concours des jeux (2), plus souvent le

(1) Des 80 tragédies d'Eschyle, il nous reste: *Prométhée enchaîné*, *les Sept devant Thèbes*, *les Perses*, *les Suppliantes*, *Agamemnon*, *les Choephores*, *les Euménides*. Des 133 tragédies de Sophocle, il nous en reste également sept : *Ajax furieux*, *les Trachiniennes*, *Electre*, *Philoctète*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*. D'Euripide il nous reste vingt tragédies, dont les principales sont : *les Phéniciennes*, *Hippolyte*, *les Suppliantes*, *Médée*, *Hécube*, *Oreste*, *Andromaque*, *Alceste*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*.

(2) Il concourut la première fois avec Eschyle, par le drame intitulé *Triptolème*, appartenant au genre de pièces appelées *satyriques*, à cause des satyres qui, avec les nymphes et les cyclopes, formaient le chœur. Ces compositions, antérieures peut-être à la tragédie et à la comédie véritables, appartenaient à la dernière par le style et par les situations, et à l'autre par le genre des personnages. C'étaient, en effet, des divinités, des demi-dieux, des héros; mais ils figuraient

second. Il conforma la tragédie à la suavité de son propre caractère et aux nouvelles habitudes aimables et polies des contemporains de Périclès. Autant Eschyle s'élève par le sublime, autant Sophocle est admirable par la noblesse ; on dirait qu'il représente la majestueuse sécurité de sa patrie lorsque, la lutte cessée, elle se reposait sur des lauriers. Il plaisait plus qu'Eschyle, précisément parce qu'il s'élevait moins à cette sublimitéqui n'est pas accessible aux esprits vulgaires. Il représentait des êtres réels, et non imaginaires ; son intrigue était mieux développée, son style plus doux. Ainsi Pétrarque a plus de lecteurs que Dante.

Il composa cent trente tragédies ; il ne nous en reste que sept, toutes d'une exquise beauté, et dont l'examen réfléchi peut mieux que toute autre composition poétique révéler le sentiment des beaux-arts dans la Grèce. Son vers est poli, élégant et travaillé avec soin, tel qu'il convenait à son siècle ; la locution attique s'y manifeste avec plus de facilité et de souplesse que dans les pièces d'Eschyle, comme aussi l'intrigue et les scènes montrent une plus grande habileté. La douceur et les beautés naïves de son style lui valurent le surnom d'*Abeille attique*. Il est certain que personne ne le surpassa jamais dans le choix des expressions et des tours de phrases. Si ses chœurs ne l'emportent pas sur ceux de Pindare, ils les égalent du moins, tant pour la pensée que pour la forme. Il ne borna pas, comme Eschyle, son public aux prêtres, aux vieillards et aux patriciens ; il y admit aussi les femmes. Ses idées sur la divinité sont très-élevées (1) ; avec lui la religion respire la sérénité, l'horreur fait place à l'émotion. Une fois qu'il a choisi

dans des scènes champêtres et dans des aventures simples, entremêlées de danses, au milieu de forêts, de grottes et de fontaines. Il ne nous reste d'autre exemple de ces pièces que le *Cyclope* d'Euripide. Sophocle avait composé aussi plusieurs de ces pièces satyriques, mais toutes ont péri ; le *Triptolème* est surtout à regretter, parce qu'il nous eût expliqué peut-être les relations entre la Grèce et l'Italie. Le héros y recevait de Cérès le char magique pour passer dans la Péninsule, et en même temps des renseignements sur l'Italie, l'Œnotrie, la Tyrrhénie, la Ligurie (Denys d'Halicarnasse, I). D'autres étaient mythologiques, quelques-unes plaisantes, et, autant qu'il peut paraître par leurs titres, elles se rapprochaient du sens que nous donnons au mot satyrique. Tels devaient être le *Momus*, l'*Exil des dieux*, les *Aloades*, pièces remplies de traits piquants contre les institutions dégénérées d'Athènes. Le *Banquet des Grecs* à Troie, où il était fait allusion aux querelles des généraux, était du même genre ; comme aussi les *Amants d'Achille*, dont les scènes représentaient, et assez peu décemment, les minauderies de certains galants auprès du héros, qui passait à Scyros pour une jeune fille.

(1) SCHWAB, *De religione Sophoclis rationali*. Stuttgard, 1820.

SCHMID, *De notione fati in Sophoclis tragœdiis*. Leipzig, 1821.

STEINER, *Ueber die Idee des Sophocles von der gottlichen Vorsehung*. Gullichau, 1829.

son modèle, il s'applique à le rendre idéal, sans prétendre néanmoins lui donner la perfection, à le rendre passionné, sans pourtant en altérer la noblesse. Il introduisit un troisième interlocuteur sur la scène, d'où il bannit les êtres mythologiques et de raison pour s'en tenir aux rois et aux héros ; il substitua à l'idée du Destin, prédominante dans Eschyle, celle de la Providence. Sachant distinguer les différents langages qui conviennent aux divers personnages, il conserve à tous la dignité réclamée par cet idéal qui forme le but de l'art grec. Sans exagération dans l'expression de la douleur, sans afféterie dans celle des sentiments tendres, combinant mieux les événements, distribuant les rôles avec plus de tact, il marche au dénoûment avec plus de sûreté.

Désormais il ne s'agit plus d'inspirer l'horreur de la domination étrangère, mais de refréner une liberté inconsidérée ; on dirait que son *Ajax* console les grands persécutés dans Athènes, que son *Antigone* avertit les hommes de ne pas lutter contre le destin. *Philoctète* insinue de mieux traiter les esclaves, et respire les sentiments d'un âge chevaleresque. L'amour d'Hémon tient de la délicatesse moderne. Déjanire, dans l'*Hercule furieux*, a déjà de la modestie, des manières polies, et, quoique jalouse, elle fait accueil à sa rivale, par égard pour son époux. Dans *Térée*, tragédie qui a péri, une femme déplore la condition de son sexe dans ces termes, dictés par un sentiment plus délicat que chez tout autre tragique :

« Enfants, l'insouciance nous élève dans la maison paternelle « au milieu des jouets ; quand nous sommes nubiles, on nous « transporte au milieu d'étrangers, loin du foyer domestique ; une « nuit change toute notre existence, et il ne nous reste qu'à nous « résigner. »

Ceux qui ne sauraient mesurer la grandeur des conceptions du génie grec pourront seuls comparer aux précédents Euripide de Salamine, et ce poëte leur sera préféré par les idolâtres de la forme, qui ont de l'oreille et manquent de cœur. Eschyle avait cherché la terreur, Sophocle la pitié ; Euripide, qui était loin de leur élévation magnanime et de leur sage composition, visa au pathétique ; mais, pour y atteindre, il eut recours à des moyens qui ne furent pas toujours nobles : il subordonna le caractère à la passion, donna aux dieux et aux héros le langage des passions vulgaires ; en étudiant le vrai, il tomba dans le commun, et peignit les hommes ignoblement vicieux et agissant par des motifs empreints de trivialité. Aussi Sophocle disait-il : *J'ai peint les hommes comme ils devraient être, Euripide tels qu'ils sont.* Déjà

Euripide. 480.

l'inspiration avait fait place à l'élégance, et le goût était asservi à des règles. Euripide n'osa se fier à son intelligence vigoureuse, à son imagination brillante, à son sentiment exquis; il voulut que l'érudition, le raisonnement, une critique minutieuse, fissent chez lui violence à ces dons précieux. En se proposant l'art pour but, il marche d'un pas inégal entre de grandes beautés et des expédients mesquins, se montre plus souvent rhéteur que poëte, et porte sur la scène les habitudes de l'école et des tribunaux. Les discussions légales reviennent dans l'*Hécube*, mais bien autres que celles des *Euménides*. L'*Oreste* est un procès dans toutes les formes; Ulysse torture en sophiste le sens des paroles. Euripide introduisit le *prologue*, ressource malheureuse pour informer le spectateur des événements qui ont précédé l'action, au lieu de l'en instruire par l'action elle-même. Dans ses plans, les faits particuliers se présentent en première ligne, au détriment de ceux d'un intérêt général; leur peu de vigueur est secondée par la mollesse de la poésie et par un style énervé. Au lieu de gourmander ses contemporains et d'exalter les sentiments nobles, Euripide se fait le panégyriste de son époque.

Or c'était le temps où les sophistes se complaisaient dans les disputes, confondaient les idées morales, et s'acheminaient au scepticisme. Euripide, sacrifiant à ces idoles, fait grand étalage de sentences qui, souvent immorales, mais d'une poésie éblouissante, devaient produire le plus mauvais résultat sur un peuple que les beaux-arts impressionnaient si vivement (1). Il est juste aussi de dire qu'il atteint parfois, dans la peinture des grandes infortunes, la véritable beauté morale; si, d'ailleurs, il n'avait eu des qualités réelles, il n'aurait pas fait les délices de Racine, et les Athéniens n'auraient pas déposé ses ouvrages dans les archives publiques, avec ceux d'Eschyle et de Sophocle, en établissant un gardien pour leur conservation.

Une pareille mesure nous montre quelle importance les Grecs attribuaient à la tragédie, qui était l'objet d'un concours dans les solennités de Bacchus. Chaque compositeur devait présenter trois tragédies et un drame satyrique, c'est-à-dire pastoral, afin d'ef-

(1) « Servons les dieux, quels qu'ils soient. » (*Oreste.*) « S'il faut violer la justice, viole-la pour régner; dans tout le reste, observe-la. » C'était l'axiome favori de Jules César. « La bouche a juré, mais non le cœur. » (*Hippolyte.*) Platon fait très-probablement allusion à Euripide lorsqu'il se plaint de ce que « les poëtes « tragiques abandonnent les hommes à la fougue des passions, et les amollissent « en faisant éclater les héros en plaintes exagérées. » Euripide porte aux femmes une haine particulière, ce qui l'entraîne à ces trivialités que, de nos jours, le vulgaire applaudit encore sur quelques-uns de nos théâtres.

facer par le rire l'impression mélancolique. Ces pièces ne se répétaient pas, comme on le fait parmi nous, à moins que l'auteur n'y eût apporté de grands changements, et après beaucoup de temps. De là, l'étonnante fécondité des anciens poëtes dramatiques. Bien qu'ils fussent presque tous des hommes d'État et de guerre, il en est peu parmi ceux que nous connaissons qui aient laissé moins de soixante pièces de théâtre, et quelques-uns en ont composé plus de cent vingt; mais il ne nous en est resté que sept des cent trente de Sophocle, dix-huit des quatre-vingt-douze d'Euripide, et sept des quatre-vingts d'Eschyle. En outre, l'auteur devait former sa troupe, lui apprendre les gestes, la déclamation, veiller à la mise en scène et dresser le chœur.

Tout était idéal dans la tragédie; l'acteur adoptait des poses et des gestes héroïques, de même que le poëte choisissait ses caractères, non en dehors, mais au-dessus de l'humanité. Le thème ordinaire était la lutte entre la liberté morale et le Destin, puissance inflexible devant laquelle les dieux eux-mêmes inclinaient leur front. La croyance asiatique en cette divinité suprême ne permet pas d'accuser les dieux d'injustice, même quand ils accablent l'homme de bien pour favoriser le méchant, et l'on croirait que les poëtes tragiques furent d'accord pour prémunir l'esprit contre l'instabilité des choses humaines. L'Agamemnon d'Eschyle s'écrie en entrant dans son palais : *Honorez-moi comme homme, non comme dieu. Le premier don des dieux est la modération; ne proclamez heureux que celui qui a terminé ses jours dans une tranquille prospérité.* Les Trachiniennes de Sophocle s'ouvrent par ces paroles de Déjanire : *On a toujours dit qu'on ne pouvait juger du bien ou du mal de notre vie, tant qu'on n'en avait pas atteint le terme fatal.* Dans Euripide, Andromaque s'écrie : *On ne devrait jamais appeler personne heureux avant la fin de ses jours.* Dans l'Œdipe de Sophocle, ces mots sont adressés aux spectateurs : *Après tant de grandeurs, voyez en quel abîme Œdipe fut précipité. Apprenez, aveugles mortels, à tourner vos regards vers le dernier jour de la vie, et à n'appeler heureux que celui qui est arrivé au terme.* Mais il semble que le sentiment exquis du beau fit exclure de la tragédie grecque, avec tout sujet se rapprochant trop de notre condition ordinaire, les malheurs dont chacun pouvait être la victime; la muse tragique s'arrêta plus volontiers aux aventures des dieux et des héros.

L'élément populaire se manifestait plus particulièrement dans le chœur, caractère véritable du drame athénien. Le chœur, représentant les assemblées publiques, exerce sa suprématie sur les

plus hauts personnages, juge, blâme, conseille, loue, tandis que, par l'expression lyrique, il modère les émotions violentes résultant des faits tragiques, et reste arbitre impartial des actions bonnes ou mauvaises, au milieu de la lutte ardente des passions théâtrales. Le théâtre moderne aura fait un grand pas, lorsqu'il osera introduire le chœur pour représenter cette foule à laquelle on ne fait guère attention, mais qui souffre ou jouit de la folie ou de l'héroïsme de ses maîtres, et qui prononce toujours avec justice sur les grands événements.

Nous devons faire remarquer ici que tous les auteurs tragiques grecs sont athéniens; car les fragments du Dorien Épicharme méritent à peine l'attention. Eschyle dut aller finir ses jours près d'Hiéron de Syracuse, Sophocle près du Macédonien Archélaüs, et Euripide eut à supporter une guerre très-vive de la part d'Aristophane; mais, malgré ces persécutions, la ville de Minerve semblait être la patrie naturelle du génie.

Bien que d'autres poëtes tragiques aient succédé à Euripide, la décadence, commencée avec lui, marcha ensuite à grands pas.

Comédie.

Le règne de la comédie n'eut pas une plus longue durée; elle finit, non d'inanition, mais de mort violente. Grande est l'erreur de ceux qui la voient se perfectionner successivement (1), et la classent en ancienne, en moyenne et en nouvelle comédie; pour nous, la première seule est vraiment originale et poétique, les autres n'étant que des redites et des transformations. Si la démocratie se laisse apercevoir dans la tragédie grecque, elle domine et régit despotiquement la comédie, qu'elle entraîne à imiter jusqu'à ses excès. A la fatalité, machine principale de la tragédie, la comédie substitue les caprices du hasard; au sublime la farce, en faisant surtout prévaloir les appétits grossiers. Elle fut, dans le principe, une véritable parodie du poëme tragique, empruntant ses sujets aux dieux et aux héros, qu'elle représentait avec les mêmes décorations et la même majesté, ce qui, par le contraste des paroles, ajoutait encore au ridicule : les masques y étaient d'une exagération forcée; le chœur parlait souvent au nom de l'auteur (*parabase*), ce qui montre combien il y a de choses de convention dans les plaisirs de l'esprit.

La comédie apparut d'abord errant sur des chariots, avec Susarion, pour divertir grossièrement le peuple. Cratès en Grèce, Épicharme en Sicile, lui donnèrent ensuite une forme plus régu-

(1) Plutarque, Barthélemy, Blair, et surtout Voltaire.

lière; le dernier se plaisait surtout à plaisanter sur les dieux et les héros (1). Il traitait les questions politiques, en les développant dans des catastrophes bien combinées, mêlait au dialogue d'anciens proverbes et des sentences pythagoriciennes, et composait cet amalgame de gai et de sérieux, aussi prisé que rare de nos jours.

Aristophane, qui surpassa tous ses prédécesseurs, est le seul dont les œuvres nous soient restées; il florissait alors que la liberté athénienne était le plus effrénée, et de la scène il fit une véritable tribune (2). L'amour à Athènes n'était que la volupté, la morale qu'une spéculation de sophistes, changeant avec les différentes écoles. Les intrigues privées perdaient de leur importance à côté des intérêts publics; la comédie devait donc, par nécessité, se faire politique, devenir l'antagoniste des orateurs publics, et se mettre au service de cette opposition qui est la première nécessité des États libres, et dont les journaux sont aujourd'hui l'expression. Il est vrai pourtant qu'elle fut, comme la presse actuelle, impuissante pour le bien, et ne put réprimer ni Périclès ni Cléon, tandis qu'elle fit avaler la ciguë à Socrate. Néanmoins on entendit Aristophane reprocher au peuple souverain ses vices, ses crimes, ses faiblesses; lui dénoncer les démagogues dangereux; conseiller la paix au milieu des guerres intestines qui ruinaient la Grèce; opposer le sens commun aux arguties des sophistes, et recommander la sévérité de l'ancien patriotisme. Il est difficile qu'un esprit doué du dangereux talent de faire rire n'en abuse pas, et Aristophane en abusa pour se conformer au goût de la plèbe, pour mordre ses ennemis personnels, et pour attaquer même la vertu, comme il le fit à l'égard de Socrate; il alla jusqu'à tourner les dieux en ridicule, et descendit à des plaisanteries, à des scènes licencieuses, qui n'étaient que trop en rapport avec la religion et la morale des Grecs, avec le peu de souci que l'on prenait des femmes, auxquelles les temps modernes sont redevables du sentiment des convenances dans les actions et dans les paroles. L'impudicité sans voile de ses comédies et des drames satyriques ferait même croire volontiers que le beau sexe n'assis-

Comédie ancienne. Aristophane. 450.

(1) Dans le *Busiris* il dépeint ainsi Hercule Vorace : « A le voir manger « comme quatre et avaler de gros morceaux, il soulève le dégoût. Son gosier « murmure, ses mâchoires craquent, ses dents molaires résonnent et ses canines « bruissent, ses narines sifflent et ses oreilles se balancent. »

(2) Voy. TH. ROTSCHER, *Aristophanes und seine Zeitalter*. Berlin, 1827. — HERM. POL, *de Aristophane, poeta comico, ipsa arte boni civis officium præstante*. Groningæ, 1834.

tait pas à leur représentation. D'ailleurs, le goût du poëte est exquis, son art inimitable, son trait vif et piquant; ses néologismes (1), ses changements de ton, sont d'une hardiesse très-heureuse : mais ce qui excite le plus l'étonnement, c'est l'instruction, la finesse, les connaissances pratiques qu'il suppose dans son auditoire.

Parmi ses comédies (car nous continuerons à considérer les auteurs du côté social), les *Nuées* appartiennent à la philosophie, les *Grenouilles* à la critique, les autres à la politique.

Les *Grenouilles* sont dirigées contre le mauvais goût, personnifié dans Euripide qui venait de mourir : l'auteur y contrefait ceux qui s'extasient aux grands mots emphatiques disant trop ou ne signifiant rien, et qui, au lieu de suivre le goût sûr du petit nombre des connaisseurs judicieux, préfèrent l'avis de la foule, toujours prête à admirer ce qui est sophistique et apprêté. Euripide, sa famille, son domestique et ses œuvres, mis dans la balance des juges infernaux avec deux vers d'Eschyle, ne se trouvent pas de poids, et le vieux poëte, revenu au monde pour améliorer Athènes, ne veut pas que son siége dans l'Élysée soit occupé par un autre que par Sophocle.

La première comédie dans laquelle Aristophane eut le courage de se montrer est celle des *Chevaliers,* attaque violente contre Cléon, démagogue furieux, instigateur de partis extrêmes. Démosthène veut substituer à ce Cléon, représenté sous la figure d'un corroyeur, le charcutier Agoracrite, auquel il dit : *Tu es grossier, méchant, la lie du vulgaire; tu as la voix forte, une éloquence impudente, le geste malicieux, le charlatanisme du marché! crois-moi, tu as tout ce qu'il faut pour gouverner Athènes.* Le charcutier convient qu'il a tous les vices, et il ajoute qu'un rhéteur l'ayant vu voler, puis nier obstinément le fait, s'écria : *Il est impossible que celui-là ne devienne pas le premier administrateur de la république.* Le chœur dit au vieux Démos, personnification du peuple : *Tu es sottement crédule, tu laisses les flatteurs et les intrigants te mener par le nez, et te pâmes de bonheur lorsqu'ils te haranguent.*

(1) A la fin des *Harangueuses*, le chœur prononce un mot de 77 syllabes, qui a grandement exercé les grammairiens, et prouve la flexibilité de la langue grecque pour former des mots composés : Λοπαδοτεμαχοσελαχογαλεοκρανιολειψανοδριμυποτριμματοσιλφιοπαραομελιτοκατακεχυμενοκιχλεπικοσσυφοπεριστεραλεκτρυονοπτεκεφαλλιοκιγκλοπελειολαγῳοσιραιοβαφητραγανοπτερυγων. C'est une liste de traiteur qui veut dire à peu près : « Grande soupe, saucisses parfaites, huîtres choisies, lamproies exquises, cervelles farcies aux épices, marmelades de pommes au benjoin, grives, merles, pigeons ramiers, têtes de poulets rôtis, ragoût d'étourneaux et de perdrix avec le jus de foie de lièvre. »

Mais, à la fin de la comédie, ce vieillard se trouve rajeuni et marche d'un pas majestueux vers les Propylées.

Agoracrite. Faites silence; renvoyez les témoins; que les tribunaux, délices de cette cité, soient fermés : en réjouissance de nos prospérités nouvelles, il faut que le théâtre retentisse de l'hymne de Pæan.

Le chœur. O toi, flambeau d'Athènes et sauveur de nos îles, quelle prospérité nouvelle doit faire fumer sur nos places l'odeur des sacrifices?

Agoracrite. J'ai régénéré le peuple (*Démos*), et lui ai rendu sa beauté.

Le chœur. Où est-il maintenant, dis-nous, auteur de cette merveilleuse métamorphose?

Agoracrite. Il habite l'antique Athènes, couronnée de violettes (1).

Le chœur. Comment le reconnaîtrons-nous? Quels ornements, quelle tournure a-t-il?

Agoracrite. Il est tel qu'il fut autrefois, du temps d'Aristide et de Miltiade. Il va paraître; voilà les portes qui s'ouvrent. Saluez de vos acclamations joyeuses l'apparition de l'antique Athènes, cette ville admirable et célèbre, habitée par un peuple illustre.

Le chœur. Belle et brillante Athènes, au front couronné de violettes, montre-nous le maître de ce pays et de la Grèce entière.

Agoracrite. Le voilà, avec la cigale qui orne sa chevelure, dans tout l'éclat de son antique costume et parfumé de myrrhe, ami de la paix et dégoûté des procès.

Le chœur. Salut, roi des Grecs! nous te félicitons avec une âme sereine; car tu fais des choses dignes de cette cité, dignes des trophées de Marathon. »

Dans les *Guêpes*, Aristophane fait la satire de la manie de juger, d'écouter les plaidoiries (2), de s'entendre louer par les défenseurs et les parties (3); il met à nu la vanité misérable de ces tailleurs et de

(1) C'est l'épithète solennelle d'Athènes, quelle qu'en soit l'origine.

(2) Dans les *Nuées*, Strepsiade, planant dans les airs et voyant une ville au-dessous de lui, ne peut croire que ce soit Athènes, parce qu'il n'y voit pas siéger de juges. Dans la *Paix* encore, Aristophane dit aux Athéniens : Οὐδὲν γὰρ ἄλλο δρᾶτε πλὴν δικάζετε, *Vous ne faites autre chose que décider des procès.* Dans l'*Icaro-Ménippe*, de Lucien, Ménippe reconnaît du ciel les Athéniens, parce qu'ils s'occupent de juger : Καὶ ὁ Ἀθηναῖος ἐδικάζετο, § 16.

(3) Voici en quels termes s'exprime le vieux Philocléon, grand amateur de plaidoiries, et ne quittant point les tribunaux :

« Il n'y eut jamais un être plus heureux et plus digne d'envie qu'un juge; nul

ces cordonniers qui croient présider au gouvernement et s'en vont fiers de leurs trois oboles, tandis que, jouets de ceux qui les mènent, ils perdent leur métier à pareil jeu. Parfois Aristophane s'en prend au peuple avide, superstitieux, vindicatif; mais on le voit tendre à faire considérer la classe moyenne comme le noyau et la principale force de la société. L'influence politique de ces compositions était si grande que la première question que le roi de Perse adressa à des ambassadeurs grecs auxquels il donnait audience, eut pour objet de s'informer de cet Aristophane qui mettait la Grèce sens dessus dessous; il leur donne de si bons conseils, disait-il, que, si les Grecs les eussent suivis, leurs affaires auraient tourné plus heureusement.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter encore sur ces comédies, qui révèlent une partie si intéressante de la civilisation athénienne. La politique d'Aristophane avait constamment la paix en vue. Dans la comédie à laquelle il donna précisément le titre de *la Paix*, le pacifique Trygée monté sur un escarbot, comme Bellérophon sur Pégase, escalade l'Olympe et le trouve désert; car les dieux en avaient été chassés par la Guerre et le Fracas, qui broient une ville dans un mortier en se servant pour pilon du général le plus fameux. La Paix est cachée au fond d'un puits, d'où les peuples de la Grèce travaillent à la tirer à l'aide de cordes.

Dans *Lysistrata*, toutes les femmes grecques se liguent contre les hommes dans une abstinence bizarre, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à faire la paix, et le rire est sans cesse excité par les embarras et les velléités des hommes séparés des femmes et

n'est plus courtisé ni plus redouté. D'abord, à peine quitté-je ma couchette, que j'ai déjà à ma porte les premiers, les plus grands personnages de la république : ils sont là à m'attendre, à me guetter. Je sors, et je me sens doucement pressé par une main qui a dérobé les deniers de l'État. Le coupable se jette à mes pieds, et d'une voix lamentable : *Pitié*, s'écrie-t-il, *pitié, mon père! je t'en conjure par les larcins que tu as pu faire toi-même dans l'exercice des charges publiques ou dans l'approvisionnement des troupes*... Je vais m'asseoir au tribunal; je me délecte à écouter le concert de tant de voix implorant miséricorde. De tous côtés les plaintes des accusés se font entendre. Quelles caresses ne fait-on pas alors au juge? l'un gémit, l'autre pleure; celui-ci raconte des historiettes, celui-là des fables; cet autre profère un bon mot pour me faire sourire et m'apaiser. Si tout cela ne suffit pas, la famille s'avance, et l'accusé aussi, conduisant par la main ses enfants, filles et garçons. J'écoute; ils s'inclinent et se mettent à bêler tous ensemble : le père tout tremblant me conjure comme un dieu d'être clément et de l'absoudre, par pitié pour eux : *Aimes-tu la voix d'un agneau? sois sensible à celle de ce bambin. Aimes-tu les petites truies? laisse-toi toucher par la voix de ma fille.* Alors notre humeur se radoucit un peu. N'est-ce donc pas là régner? »

repoussés par elles ; mais les détails sont plus que libres, et la pudeur frémit en songeant que la représentation allait jusqu'à la dernière obscénité (1).

Les Acharniens sont dirigés contre ces petits-maîtres de race noble qui soupiraient après la guerre pour faire parade de leurs armes, de leurs boucliers, de leurs panaches, sans songer au préjudice qui en résultait pour les artisans. Dicéopole (nom qui indique la partie la plus honnête de la cité) s'écrie : « Que de choses « affligent mon cœur ! qu'il en est peu pour le réjouir !... Ils vont « se réunir ici pour délibérer ; mais personne ne songe à recher- « cher la paix. O cité ! j'arrive toujours le premier à l'agora, et « je m'assieds ; mais, comme je me trouve seul, je gémis, je doute, « j'écris, je pense, j'hésite, je me ronge par amour de la paix. Je « regarde la campagne, je hais la ville et je regrette mon village. « Là, du moins, personne ne me dit : Va acheter du charbon, du « vinaigre, de l'huile ; loin de là, ce mot *acheter* y est inconnu. Me « voilà venu ici, tout prêt à crier, à faire vacarme, à insulter les « orateurs, s'il en est quelqu'un pour parler d'autre chose que de « la paix. »

L'assemblée se réunit ; Amphitée, qui propose de faire la paix avec les Spartiates, est chassé, malgré tout le courroux de Dicéopole. Arrivent ensuite les ambassadeurs, de retour de leur mission en Perse ; ils racontent force balivernes et des merveilles sans nombre, le tout au grand dépit de Dicéopole, qui voit les deniers publics livrés au pillage. Il conclut alors à lui seul la paix avec les Lacédémoniens, d'où il résulte que la tranquille enceinte de sa maison contraste avec le tumulte dont retentit le reste du pays. Les marchands accourent pour vendre, et lui ne songe qu'à prendre du bon temps, tandis que le général Lamachus, son voisin, tempête et se donne beaucoup de tourments pour le combat. D'un côté sont donc des préparatifs de guerre, de l'autre les apprêts d'un banquet ; ici l'on est en quête de lances, là de broches ; ici l'on orne un cimier de plumes, là on les arrache aux grives : enfin, Lamachus rentre chez lui blessé et boiteux ; Dicéopole revient en pointe de vin, soutenu par deux fringantes jeunes filles. Dans les *Harangueuses*, le poëte prend pour sujet de ses railleries les utopistes et les saint-simoniens d'alors ; il met en scène des femmes qui, travesties en hommes, veulent faire adopter une

(1) Myrrhine prépare le lit pour elle et pour Cinésias ; elle se déshabille et il se couche près d'elle en lui disant : Κατάκεισο... Voy. Lysistrata, vs. 837-951, et le chant du chœur qui vient ensuite. Cette scène et ce chœur laissent trop à réfléchir sur la dépravation d'un peuple qui supportait un pareil spectacle.

constitution nouvelle, fondée sur la communauté des biens et des femmes. La manière plaisante dont elles contrefont les assemblées démocratiques, la confusion qui naît du mélange des propriétés et des amours, fournissent des tableaux aussi piquants qu'instructifs.

Dans les *Nuées*, il critique l'éducation molle et bavarde, la manie de tout apprendre et de discuter sur tout. Afin de personnifier le vice des novateurs, il prit pour type Socrate, à ses yeux le plus grand des sophistes (1), et coupable d'avoir voulu changer la morale et le culte : faute capitale pour le poëte citoyen, qui les considérait comme la base essentielle des institutions et des coutumes. Aristophane le tourne en ridicule en lui prêtant d'étranges explications des mythes, en lui faisant adorer les nuages et les brouillards, tandis qu'il montre dans le grossier mais naturel Strepsiade combien les croyances populaires profitent aux mœurs et concourent au bien de la république. Ce Strepsiade s'étant ruiné pour subvenir au faste de son fils, imagine des expédients qui puissent le dispenser de payer ses créanciers, et envoie son fils à Socrate afin d'en apprendre de sa bouche ; Socrate alors lui donne des leçons de mauvaise foi, d'extravagance, d'impiété, et le fils, devenu plus habile que le père, lui démontre par des arguments qu'il a raison d'être libertin (2).

La persécution dont Socrate fut l'objet laisse peser sur Aristophane la tache de l'avoir provoquée. Les *Nuées*, dans lesquelles le sage est livré à la risée publique, furent représentées vingt-trois ans avant sa condamnation ; on ne saurait donc dire qu'Aristophane y ait contribué directement, et moins encore qu'il s'entendît avec les ennemis de Socrate. Qui pourrait nier cependant que cette comédie n'ait contribué à la perte du philosophe? Grande leçon pour ceux qui lançent au hasard les traits de la plaisanterie, sans pouvoir calculer leur portée ni la profondeur de la blessure qu'ils feront. Socrate, en venant substituer aux divinités reconnues une Providence révélée dans la nature par les causes finales, et dans l'homme par la voix intime de la conscience qui dispense d'avoir recours à l'intermédiaire de la religion, devait s'attirer l'inimitié

(1) Que ceux qui s'étonnent qu'Aristophane ait pris pour un sophiste Socrate, qui combattait les sophistes, veuillent bien se rappeler ces paroles de Rousseau : « Si cette mort facile n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son « esprit, fut autre chose qu'un sophiste. »

(2) Aristophane lui-même l'appelle comédie excellente, σωφοτάτη, et, pour son scoliaste, elle est la plus belle et la plus ingénieuse : Τὸ δρᾶμα τοῦτο τῆς ὅλης ποιήσεως κάλλιστον εἶναι φασὶ καὶ τεχνικώτατον.

des prêtres (1). Puisque l'État reposait sur le paganisme, Socrate, en combattant ce dernier, démolissait l'autre, et se rendait coupable envers l'État. Convaincu de la sublime vocation des lettres, Aristophane, qui se considérait comme préposé à la garde et à la défense de la société, et qui poursuivait de l'arme terrible du ridicule quiconque lui paraissait s'opposer aux intérêts de la patrie et à l'ordre établi, dut élever la voix contre ceux qui chassaient du ciel les dieux, pour mettre à leur place des étoiles et des planètes. Dédaignant de s'attaquer à la foule, il s'en prit au plus grand de ces novateurs, à Socrate, et les *Nuées* durent le dénoncer au public comme un rêveur dangereux, un citoyen suspect, digne d'être mis en jugement, ainsi que jadis Anaxagore et Prodicus. A coup sûr, cette comédie ne l'accusa pas directement; mais l'impression qu'elle causa fut de longue durée, car Socrate crut devoir en parler dans son *Apologie*.

« On vous a donné à entendre qu'un certain Socrate, un phi-
« losophe, se mêlait de ce qui se passe dans le ciel et sous terre...
« A les entendre, on dirait que ceux qui s'occupent de telles re-
« cherches ne croient pas qu'il y ait des dieux... Et ce qu'il y a
« de plus bizarre, c'est qu'il ne m'est pas permis de connaître ni de
« nommer mes accusateurs, à l'exception d'un faiseur de comé-
« dies... Telle est l'accusation, et c'est ce que vous avez vu dans la
« comédie d'Aristophane. »

L'effet de cette pièce fut donc aussi durable que sinistre, et Aristophane, qui respectait certainement le caractère moral de Socrate, qui même était l'ami de son plus grand disciple, dut regretter cruellement de lui avoir distillé sa part de ciguë.

Cette esquisse aride aura déjà fait comprendre combien les machines et les décorations avaient de part à de semblables représentations. Le poëte lui-même y puise parfois un sujet de plaisanterie; ainsi Trygée, traversant la scène sur un escarbot, se tourne vers le machiniste pour lui recommander de veiller à ne pas le laisser se rompre le cou. Ce sont les Nuées (2), qui, dans la pièce de ce nom, composent le chœur. Dans les *Oi-*

(1) Voy. les *Nouveaux Fragments* de M. Cousin, 1819, et les arguments de l'*Apologie* et du *Phédon*, tome 1er de la trad. de Platon, 1822.

(2) Les Nuées paraissaient dans l'air au fond de la scène, sous forme de femmes avec des masques aux nez énormes, et leur corps se terminait comme en flocons de laine, ἔρια πεπταμένα. Le scoliaste nous apprend que, pour imiter le tonnerre, on agitait des pierres et des morceaux de fer dans un grand vase de bronze appelé βροντεῖον.

seaux et dans les *Grenouilles*, les animaux chantent sur le théâtre : conception aussi éloignée des idées de notre scène que de pareils sujets de comédie ; mais ces comédies, pleines d'originalité, étaient d'une influence sinon directe, du moins très-grande sur la vie publique.

Nous ne pouvons goûter toutes les finesses d'Aristophane, parce que le propre de la comédie est d'être remplie d'allusions qui ne trouvent leur explication complète que dans les détails des mœurs au milieu desquelles elle se produit. Mais Platon l'admirait tellement qu'il en fit un des interlocuteurs de son *Banquet;* il envoya même ses comédies à Denys le Tyran, qui désirait connaître le gouvernement d'Athènes; c'était sa lecture favorite, et il les avait sur son lit quand il mourut. Saint Jean Chrysostome faisait aussi une étude particulière de ses compositions, où tant de verve s'unit au plus pur atticisme (1).

Celui qui voudrait réduire Aristophane à une appréciation générale trouverait que, dans toutes ses comédies, il met en opposition les mœurs dégénérées de son temps avec l'énergie antique, les arguties immorales des sophistes avec la rectitude du sens commun, le vain bruit des paroles et des phrases à effet avec la simplicité de la véritable poésie; mais, lorsqu'à la lecture de cette satire immortelle, nous rions des Athéniens, nous nous sentons aussi pris d'admiration pour un peuple qui n'a pas encore eu son pareil, dont la frivolité s'exerçait dans les affaires les plus importantes et dans les questions compliquées de la politique ; qui, par oisiveté, par passe-temps, siégeait comme juge, argumentait sur la philosophie, se plaisait à contempler les chefs-d'œuvre de l'art ; pour qui les discussions sur le mérite dramatique d'Eschyle et d'Euripide, sur la science politique de Cléon, sur la doctrine de Socrate, étaient une récréation, et qui enfin saisissait en riant des allusions et des traits dont la finesse échapperait à toute intelligence non cultivée par l'étude et la réflexion.

Il ne faut pas demander si les allusions et les personnalités suscitèrent des ennemis aux auteurs de comédies : Cléon cita Aris-

(1) Le jugement des critiques est presque unanime sur Aristophane. Quintilien dit : *Antiqua comœdia sinceram illam sermonis attici gratiam prope sola retinet* (Instit. Orat., lib. X, 1). Alde Manuce, dans l'édition faite à Venise en 1498, ne cesse de le vanter. Madame Dacier disait : « Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si l'on n'a point lu Aristophane, on ne connaît pas encore tous les charmes et toutes les beautés du grec. » Au sujet des *Nuces*, elle s'écriait qu'après les avoir traduites et lues deux cents fois, elle ne pouvait encore s'en rassasier.

tophane en justice sous l'accusation d'avoir rendu les Athéniens ridicules aux yeux des étrangers venus pour assister aux jeux ; Alcibiade, qui commandait la flotte de l'Hellespont, fit noyer Eupolis qui l'avait satirisé. Une aussi grande liberté ne pouvait durer lorsque celle d'Athènes eut succombé ; les trente tyrans surent bien l'étouffer, en recevant les plaintes de quiconque se croyait blessé par les plaisanteries de la scène.

La représentation de la vie politique fut dès lors interdite à la comédie, qui se vit réduite à la vie privée. Le chœur perdit sa signification, et le théâtre, au lieu d'être désormais une solennité publique, devint un divertissement particulier. La comédie appelée *moyenne* fut une transaction entre l'ancienne liberté et l'esclavage absolu, et l'originalité disparut au milieu des conventions : on ne nomma plus les personnes, mais on y fit allusion ; l'obscénité y triompha, mais on prétendit y remédier en mettant dans la bouche des acteurs des sentences morales étrangères à l'action (1). Antiphane, l'un des premiers auteurs en ce genre, s'apercevant qu'Alexandre ne s'était pas assez amusé à l'une de ses pièces, lui dit qu'il fallait, pour la goûter, avoir assisté plusieurs fois à quelqu'un de ces banquets où chacun conduit sa compagne. Comedie moyenne.

Chez un peuple à l'esprit vif, riche de caractères originaux, prompt à saisir le côté ridicule et à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, la comédie ne pouvait disparaître instantanément ; mais le coup mortel était porté, et dès lors l'action dramatique cessa d'être envisagée sous son aspect le plus élevé ; la poésie, la philosophie, la politique, ne vinrent plus contraster avec les choses communes et positives. Alors même que la liberté fut rendue à Athènes, le théâtre ne put remonter à son ancienne hauteur ; mais on vit naître la comédie *nouvelle*, qui s'occupa de combinaisons et de passions à l'usage de la tragédie, et se nourrit d'abstractions philosophiques comme la comédie moderne. Cette transformation fut-elle un progrès, ainsi que le prétendent les faiseurs de préceptes ? c'est ce dont peuvent Comedie nouvelle.

(1) Le *Plutus* appartient à ce genre ; Aristophane y censure un vice de tous les temps et de tous les pays, l'avarice, si commune dans Athènes, où il n'était pas d'iniquités qu'elle ne fît commettre, jusqu'à pousser au métier d'espion. Le vieux Chrémyle envisage les choses sous l'aspect le plus vulgaire, et pour lui les plaisirs et les richesses sont la récompense de la vertu. La pauvreté lui démontre au contraire que la première condition de la société humaine est l'inégale répartition des biens. La Grèce était jadis illustre, et pourtant elle était pauvre. Il faut même dire que Jupiter lui-même est pauvre ; car on ne donne aux jeux Olympiques d'autre prix qu'une branche d'olivier, quand les hommes sont aujourd'hui si prodigues de couronnes d'or.

juger ceux qui observent la littérature du point de vue social.

Un théâtre en plein air convenait pour la représentation des faits politiques ; mais il n'était plus en rapport avec les actions privées dont la plupart se passaient sur une place publique. Les mœurs mises en scène ne permettaient pas aux jeunes filles ou aux femmes honnêtes de s'y montrer ; on évitait même d'en introduire dans les pièces, et parfois la comédie roulait entièrement sur une intrigue amoureuse avec une jeune personne qui ne paraissait jamais. La scène ne pouvait non plus emprunter de la vivacité, ni au contraste de l'éducation et des rangs qui disparaissent dans une république d'égaux, ni à l'amour délicat, ce sentiment n'ayant que deux phases, la volupté et le mariage. Un engagement de cœur, avec une esclave ou avec une étrangère, autorisé par la loi, et qui amène la reconnaissance de l'amante comme citoyenne athénienne, ce qui permet de l'épouser, voilà le sujet le plus habituel des comédies de cette époque ; les caractères les plus généralement reproduits sont de même un père avare, une mère grondeuse, fière de la dot qu'elle a apportée dans la maison, un fils prodigue, sa bien-aimée coquette et rusée, un valet fripon qui s'entend avec son jeune maître : les personnages inévitables sont le parasite, le trouble-ménage, quelque fanfaron revenu de guerres lointaines, une entremetteuse et un marchand d'esclaves,

Ménandre fut le plus célèbre en ce genre de comédies, et nous sommes à même de le connaître par les traductions et les imitations de Térence et de Plaute (1); car ses ouvrages sont perdus comme tous ceux, en nombre immense, des autres poëtes dramatiques grecs dont la fécondité n'est comparable qu'à celle des Espagnols. On dit en effet que Diphile composa quatre-vingt-dix-sept comédies, Apollodore cent neuf, et Antiphon trois cent soixante. Il est à regretter qu'il en soit parvenu si peu, car elles

(1) Quelque petit que soit le nombre des comédies antiques parvenues jusqu'à nous, elles n'ont pas moins été une mine qu'ont exploitée tous les écrivains postérieurs. Le *Médecin malgré lui* de Molière est l'Agoracrite des Ἱππεῖς d'Aristophane, politique à contre-cœur. Le Strepsiade du même auteur a donné naissance au *Bourgeois gentilhomme*. Racine a imité les *Guêpes* dans ses *Plaideurs*. Les écrivains dramatiques ont surtout puisé dans Plaute. Sans faire mention de ceux du seizième siècle, qui presque tous ont emprunté leurs intrigues au comique romain, nous ne citerons ici que les principaux. L. Dolce a imité l'*Amphitryon*, de même que Dryden en anglais, Rotrou et Molière en français ; ce dernier a pris le sujet de l'*Avare* dans l'*Aulularia*, et Népomucène en a tiré *Plaute ou la Comédie latine*. Le Trissin a transporté dans les *Simillimi* les *Ménechmes*, que Shakspeare, Rotrou et Regnard ont aussi imités. Larivey a traduit la *Mostellaria* dans les *Esprits*. Les *Captifs* de Rotrou sont tirés de ceux de Plaute. Les *Folies amoureuses* de Regnard et *le Mariage de Figaro*

nous offrent le tableau vivant et parlant de cette ancienne société, aussi élégante dans ses formes que corrompue au fond.

L'histoire primitive des Grecs n'a été conservée que sous la forme mythologique, ce qui rend difficile et toujours hypothétique la découverte de la vérité. L'histoire véritable, rédigée par des logographes qui voyagent et font le récit de ce qu'ils ont vu, prend d'abord naissance dans l'Ionie avec la prose. Hécatée de Milet (1), plus hardi que tout autre, retraça dans son *Tour de la terre*, Περίοδος γῆς, tous les pays alors connus avec une grande simplicité et beaucoup de hardiesse, osant attaquer la théogonie d'Hésiode et traiter de ridicules les traditions des Grecs. Charon de Lampsaque écrivit de même l'histoire de la Perse et celle de la Crète; Xanthus, celle de Lydie; Hippias de Rhégium, celle de la Sicile. Voici ce que Denys d'Halicarnasse dit des historiens d'alors : « Les uns racontaient les histoires des Grecs, les autres celles des barbares, « sans les mettre en harmonie; ils fractionnaient l'histoire par cités « et par nations. Leur unique but était de faire connaître les écrits « et les manuscrits conservés dans chaque pays, soit dans les temples, soit en d'autres lieux publics, tels qu'ils se trouvaient, « sans ajouter ou retrancher rien aux fables qu'ils contenaient, et « rapportant des événements que nous jugerions puérils aujourd'hui. » Hérodote le premier éleva la chronique jusqu'à l'histoire.

Histoire. — 497. — 484. — Hérodote.

Quand les hauts faits héroïques devinrent plus rares, et que l'usage de l'écriture se fut répandu, la matière manqua aux grands poëmes en même temps que le secours des vers fut moins nécessaire à la mémoire. La Grèce avait été cependant habituée par les poëtes à l'unité intéressante de l'épopée et au merveilleux, de sorte qu'Hérodote dut chercher à lui offrir un aliment d'une nature à peu près semblable. Les peuples pour lesquels il écrivait, encore en bas âge, au sein d'une jeune civilisation, étaient dominés par ce sentiment personnel qui fait que les enfants s'occupent uniquement d'eux, jalousant leurs compagnons et s'amusant de jouets

de Beaumarchais rappellent la *Casina* de Plaute, de même que la *Clizia* de Machiavel. Une scène du *Curculion* est reproduite parmi les premières du *Barbier de Séville*. L'*Epidicus* et les *Bacchides* du poëte latin ont donné naissance au *Mariage interrompu* de Caihava. Corneille a copié le *Miles gloriosus* dans le caractère du matamore de l'*Illusion*, et tous les tranche-montagne du monde ont été taillés sur le même modèle, etc.

(1) PAUSANIAS, *Lacon.*, I, 3. — DÉMÉTRIUS, *de Eloc.*, XII. — S. E. CREUZER, *L'art historique parmi les Grecs, considéré dans son origine et dans sa formation*, 1803 (allem.).

et de contes. Le Grec ne voyait autour de lui que des barbares; s'il songeait à eux, c'était dans le but de les subjuguer ou de les exploiter pour ses plaisirs. Prédominé par l'idée de la patrie, qui comprenait l'affection naturelle pour le lieu natal, la nécessité d'une défense commune, le désir effréné d'accroître ses possessions pour ajouter à sa gloire, il n'était pas de sacrifices dont il ne se sentît capable ; mais il ne savait pas élever sa pensée jusqu'à prévoir les véritables intérêts de l'humanité, à se dévouer pour elle, à soigner l'éducation des générations futures, à leur aplanir la voie vers une existence plus morale, plus douce, plus heureuse.

456. Hérodote (1), se proposant de lire une histoire à un pareil peuple, rassemblé pour la solennité joyeuse et patriotique des jeux, devait raconter et non réfléchir, s'abstenir de tout ce qui eût été philosophie et vues générales, rapporter simplement ce qu'il avait vu ou entendu de plus propre à flatter l'imagination. Infiniment habile dans le choix de son sujet, il entreprit de peindre un petit nombre d'Hellènes résistant à toute la Perse, la liberté l'emportant sur l'esclavage, la civilisation sur la barbarie. De là, la magnificence de son poëme dont l'unité consiste précisément dans la lutte entre les deux peuples qui seuls en sont les héros, et autour desquels se groupent les autres nations comme autant de personnages épisodiques. L'intérêt, d'ailleurs, est soutenu constamment par le contraste perpétuel entre les Grecs et les barbares, entre l'Orient et l'Occident, entre l'ordre et la confusion, entre un chaos indigeste de mythes, de folles chronologies, de mœurs étranges, et le charme, l'harmonie des rites, des mystères de la civilisation hellénique. Comme cet intérêt, après les batailles de Platée et de Mycale, ne pouvait que diminuer, Hérodote finit son livre, de même qu'Homère termine son poëme quand il ne reste plus à Achille un ennemi digne de lui.

La bonne foi et l'amour de la liberté sont les dons personnels qui font aimer Hérodote. Il suspendit son travail pour combattre contre Lygdamis, tyran d'Halicarnasse, sa patrie; mais, lorsqu'une pire tyrannie s'y fut affermie, il s'en alla, et, accueilli avec enthousiasme par les Athéniens, il entretint vivant parmi eux l'ardent amour des libertés publiques, en leur offrant, comme terme de comparaison, les pays courbés sous la servitude. Il se retira ensuite dans la Grande Grèce, à Thurium, l'ancienne Sybaris, où il mourut dans

(1) Hérodote naquit en 484. A l'âge de trente-huit ans, il lut des fragments de son histoire à Athènes, à la fête des grandes Panathénées, et les Athéniens votèrent au conteur incomparable une récompense de dix talents.

un âge avancé. Son plus grand mérite, aux yeux des anciens, fut l'art de conter, dans lequel il devint un modèle de l'histoire classique.

Au dire de Strabon, Ctésias, Hérodote, Hellanicus, ne méritent pas plus de confiance qu'Homère et Hésiode; quand les uns appellent Hérodote le *père de l'histoire*, d'autres le traitent de *père du mensonge* : injuste sévérité. Afin de voir les choses par ses propres yeux, Hérodote entreprit des voyages à peine croyables : vers l'orient, il pénétra jusqu'à Babylone et à Suze; vers le couchant, il atteignit la petite Syrte et peut-être plus loin; il remonta au midi jusqu'à l'extrémité de l'Égypte, et partout il observa et interrogea. Il décrit aussi exactement le pays des Scythes que les Grecs du Pont. C'est à lui qu'il faut encore recourir pour rechercher les origines, les premiers établissements des Lettons, des Finnois, des Turcs, des Germains, des Kalmouks; il indique le cours des fleuves avec la même exactitude judicieuse qu'il met à peindre les peuples (1), et donne sur la Sibérie des renseignements qui cessent aujourd'hui de paraître fabuleux.

Il est véridique toutes les fois qu'il a vu par lui-même ou par les yeux des Grecs avec lesquels il s'entretenait. Il n'en est pas de même quand il est obligé de s'en rapporter à des ouï-dire, attendu qu'il n'avait ni assez de critique pour séparer le vrai du faux, ni assez le sentiment des mœurs étrangères pour saisir la véritable signification de certaines traditions. Les découvertes récentes ont, en effet, démontré vrais plusieurs de ces récits, qui d'abord l'avaient fait taxer d'ignorance ou de mensonge; il faut donc s'étonner qu'il connût tant de choses concernant des peuples si divers. Le soin qu'il prend de distinguer entre ce qu'il sait de science certaine et ce qu'il recueille des autres ou ce qu'il conjecture, ne lui fait pas moins d'honneur (2). Il sait plaire par

(1) Rennel a fait le meilleur travail sur la géographie d'Hérodote; il démontra qu'il avait des connaissances, imparfaites sans doute, mais avancées, sur beaucoup de pays situés entre l'équateur et le soixantième degré de latitude septentrionale, et entre les Colonnes d'Hercule et l'Indus. Il se faisait une idée assez juste de la Méditerranée, de l'Euxin, de la mer Caspienne; mais il donnait trop d'étendue aux Palus Méotides, décrivait mal le golfe Arabique, et ne distinguait pas le golfe Persique de l'Érythrée. Il croyait que les continents d'Europe et d'Asie se terminaient au soixantième degré dans l'Océan; il ne sut rien de la mer Baltique et de la mer Blanche. A l'occident, il donnait une forme arrondie aux côtes de l'Europe et de l'Afrique, depuis les Cassitérides (îles Britanniques) jusqu'au trentième ou vingt-cinquième degré. Il connut mieux les pays voisins de l'Euxin, les rivages de la Méditerranée, les contrées entre cette mer et la mer Caspienne; en Afrique, l'Égypte jusqu'à Méroé.

(2) Voici en quels termes il s'exprime, livre IV, 42 : « Ils dirent une chose que je ne crois pas, mais que d'autres peut-être croiront : à savoir, qu'en navi-

son langage naturel que Cicéron compare à un ruisseau limpide qui coule paisiblement.

Les mythographes et les poëtes avaient été jusqu'à lui les seules autorités; il fut le premier à faire usage de la critique. Bien que superstitieux, il sait interroger avec défiance, et compare les assertions des prêtres de Thèbes et de Memphis (1); il rejette le récit de ceux qui, ayant fait le tour de l'Afrique, disaient avoir vu le soleil du côté opposé; et il fait de même ailleurs. C'est enfin à lui que l'on doit l'exemple d'une histoire raisonnée et critique, avec sa méthode d'investigation et ses règles d'examen.

Le premier, dans une œuvre quelconque, ne saurait prétendre à la perfection (2); en effet, bien qu'Hérodote promette de donner les causes des guerres, il n'en fait rien, ou se paye de motifs supers-

guant autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à droite. » Ce fait, incompréhensible pour lui, s'explique aujourd'hui parfaitement. Ailleurs, livre VII, 152, il ajoute : « Si je suis obligé de rapporter ce qu'on dit, je ne dois pas du moins croire tout aveuglément. Que cette protestation serve donc pour toute cette histoire. » Ἐγὼ δὲ ὀφείλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γε μὴν οὐ παντάπασιν ὀφείλω, καί μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐς πάντα τὸν λόγον.

(1) Liv. II, 3.

(2) Hérodote a eu plusieurs contradicteurs chez les anciens, entre autres Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*, que la Mothe le Vayer a beaucoup suivi dans son *Jugement sur les principaux historiens;* Harpocration, *Des mensonges qui se trouvent dans Hérodote*, et Ctésias, dans l'*Histoire de Perse*, écrite avec si peu de critique que ses censures n'inspirent aucune confiance. Il a été de nos jours attaqué par Cirbied et par Saint-Martin, qui opposent à l'auteur grec les assertions des écrivains orientaux, à vrai dire, d'une époque trop récente. Gail, de l'Académie française, dans plusieurs mémoires sur Hérodote, prétendit prouver que ni Delphes ni Olympie n'existèrent jamais comme cités ; qu'elles ne constituèrent jamais qu'une agglomération de maisons autour de temples fameux, sans aucun lien municipal, et sans avoir ni territoire ni magistrats. Il voulut aussi laver Mardonius de l'accusation d'humeur intraitable et féroce, portée contre lui par les Grecs, et soutenir encore d'autres thèses qui, avec les précédentes, ont l'apparence de paradoxes.

Le président Bouhier et le major Rennel se sont occupés avec soin et avec amour de commentaires et d'éclaircissements sur Hérodote. Le premier, dans ses *Recherches et dissertations*, etc., a eu principalement en vue de composer un système chronologique d'Hérodote, et il y a peu de grandes questions historiques traitées dans l'original qu'il n'ait discutées et souvent résolues avec beaucoup de savoir et de sagacité. Le second a cherché surtout à éclaircir tout ce qui se rapporte à la géographie des anciens ; son ouvrage, nonobstant quelques taches, est un des monuments les plus précieux élevés à la gloire d'Hérodote ; il est intitulé : *Examen et explication du système géographique d'Hérodote, comparé avec les systèmes des autres auteurs anciens et avec la geographie moderne.* Les traductions françaises de Larcher et de Miot sont aussi très-précieuses, à raison du grand nombre de notes critiques et philologiques qui aplanissent plusieurs difficultés du texte grec, ainsi que pour les tables géographiques et les essais de chronologie qui y sont annexés.

titieux (1) ou vains, sans pénétrer jamais dans la nature des événements, sans en voir la relation avec le passé ou l'avenir. Il semble pourtant qu'il considère l'histoire sous un grand aspect religieux; car il tend sans cesse à justifier la Providence, à mettre en évidence le châtiment du pervers et l'intervention de la Divinité, à laquelle il attribuait le salut de la patrie. A Marathon, il fait combattre un dieu sous la figure d'un géant; d'autres dieux repoussent les Perses du sanctuaire de Delphes, et d'autres encore préludent par des chants mélodieux aux triomphes de Salamine : il rendait ainsi plus chère aux Grecs une patrie pour laquelle combattait l'Olympe.

Les applaudissements qu'obtint Hérodote à Olympie, dans une des lectures de son histoire, firent verser des larmes à un jeune homme de dix-neuf ans, qui fut Thucydide (2).

Il assure que les Grecs, jusqu'à son père, n'avaient rien su de leurs antiquités; il se mit donc à écrire une histoire, dans l'introduction de laquelle il récapitule les événements passés. Cette histoire est celle de la guerre du Péloponèse; mais le thème qu'il a choisi, bien moins intéressant que celui d'Hérodote, fait flotter sans cesse l'esprit entre les injustes prétentions d'Athènes et les atrocités des Spartiates, entre les abus de la démocratie et les vengeances aristocratiques. Cependant les guerres intestines, la politique et la valeur luttant à armes égales, l'enthousiasme raisonné, une éducation faite au milieu du double tumulte de la place publique et des camps, avaient hâté l'âge viril de la Grèce; elle demandait donc à Thucydide *non de monter sur le théâtre pour charmer un instant l'oreille, mais de construire un monument pour les siècles à venir*, κτῆμα ἐς ἀεί (3). Aussi les lieux s'effacent-ils chez lui pour laisser apparaître l'homme, l'homme dans le plus grand éclat des lettres et des arts, mais tout ensemble en proie à une épouvantable corruption.

Thucydide. 471.

Thucydide paya de sa personne dans la guerre du Péloponèse; il fut exilé et se mit à écrire dans son exil, mais non pas, comme Dante, pour maudire sa patrie ingrate; aucun mot ne révèle qu'elle lui soit moins chère, et il fait des vœux pour elle, quoiqu'il

Toutes les questions relatives à Hérodote ont été débattues par Dahlmann, 1823. Voir aussi DAUNOU, *Cours d'études historiques*.

(1) « Les Lacédémoniens l'emportent en force sur les Péloponésiens, parce qu'ils possèdent les ossements d'Oreste. » Liv. I, ou *Clio*, 68.

(2) Thucydide avait quarante ans à l'époque où commença la guerre du Péloponèse, ce qui reporte sa naissance à l'année 471 avant notre ère, deux ans avant la naissance de Socrate. Il mourut vers l'année 395.

(3) Liv. I, ch. 22.

sente qu'elle mérite ses maux. S'il ne peut parler du haut de la tribune, il confie à l'histoire ses regrets et ses sentiments, et défend contre la calomnie ceux de ses contemporains qu'elle outrage. Il dit : « Les détails de cette guerre, je ne me suis pas permis de « les écrire tels que je les ai entendus sortir de la bouche du pre- « mier venu qui s'est offert à moi, ni selon mon caprice; mais « j'ai écrit ceux que j'ai vus moi-même. Quant aux faits qu'on m'a « appris, je les ai soumis, avant de les raconter, à des investiga- « tions exactes et persévérantes. Il était malaisé de les retracer, « car les témoins des événements divers ne disaient pas la même « chose de la même manière, mais la rapportaient selon leur af- « fection pour l'un des deux partis, ou selon la fidélité de leur mé- « moire. Peut-être mes écrits, comme ils ne contiennent rien qui « sente la fable, sembleront moins agréables à lire; mais aux « yeux de tout homme qui voudra y découvrir la simple vérité des « choses passées, et de celles qui, humainement parlant, doivent « arriver en son temps à peu près de la même manière, ils auront « assez de prix pour être jugés utiles. Je les ai composés pour en « faire le patrimoine de l'éternité, plutôt qu'une dispute scénique « qui ne laisse qu'une sensation fugitive. » Voilà l'histoire devenue humaine. Son récit procède donc avec gravité; il choisit parmi les différents dialectes le plus serré, pour donner plus de concision à la pensée; il repousse les frivoles ornements de la parole, et sépare tout à fait l'histoire de la poésie, la force humaine de la fatalité, en faisant dériver les événements des délibérations prises en plein jour, au camp ou sur la place publique. Bien qu'il déclare ne pas vouloir suivre les auteurs qui, plus avides d'obtenir les applaudissements que de mériter la confiance, mêlèrent aux faits des fictions invraisemblables, il ne regarda point comme telles les nombreuses harangues dont il crut à propos d'orner son livre, et qui vont si bien aux peuples gouvernés en république. Hérodote avait songé surtout à plaire, Thucydide s'occupe d'instruire; le premier resta au niveau de son temps, l'autre domina le sien; au lieu de s'adresser à la foule, il s'entretient avec un petit nombre d'élus; exprimant, au dire de Cicéron (1), autant d'idées que de mots, il se rend l'organe d'une philosophie vigoureuse, qui dédaigne les subtilités, les artifices de l'école. Dans ses harangues même, il ne visa pas tant à l'agrément et à la variété qu'à l'instruction et à la peinture des caractères. *J'aime mieux*, lui fait dire Lucien, *déplaire en proclamant la vérité qu'être le bienvenu en racontant des fables. Si j'en suis moins agréable au lecteur, je lui serai plus*

(1) *De Oratore*, II, 13.

utile. Je ne veux pas lui nuire, pour complaire à son mauvais goût.

Hérodote est agréable et naturel ; Thucydide, grand et réfléchi. Il ne recherche pas la popularité, mais il veut faire penser, et pour cela il lui suffit de quelques mots brefs et saillants, qui vont quelquefois même jusqu'à la rudesse et à l'obscurité (1). Il dédaigne la forme au point de diviser l'action par semestres, d'interrompre le récit, et de faire passer le lecteur d'un pays à un autre. Hérodote ne voit le bien que dans les gouvernements populaires, opposés au despotisme de l'Asie ; l'autre, allié aux fils de Pisistrate, est peu favorable à la démocratie, dont il exagère parfois les fautes, et vante Sparte dont la constitution oligarchique lui paraît une aristocratie. L'Ionien considère l'histoire comme une révélation de la puissance et des secrets du destin ; Thucydide, comme un mode par lequel se manifeste la nature humaine. Hérodote loue les dieux de ce qu'ils exaltent la vertu et accablent le vice ; Thucydide représente des hommes sans foi et sans pitié, comme un autre dépeint les ravages d'un torrent sans le condamner (2). Diodore, qui le soumit à un examen d'une minutie pédantesque, l'accuse d'être tantôt affecté, tantôt raide, tantôt froid et obscur, même parfois puéril. Son ouvrage ne fut pas moins considéré comme le modèle de l'atticisme, et personne n'osa plus se servir pour l'histoire d'un autre dialecte que le sien.

L'histoire de Xénophon commence à la vingt-neuvième année Xénophon. 445.

(1) Les anciens lui reprochaient d'être obscur. Dans le chapitre II, on trouve une phrase, fameuse par les controverses qu'elle a suscitées. Après avoir dit que l'Attique fut préservée des agressions et des séditions grâce à sa stérilité, Thucydide ajoute : Καὶ παράδειγμα τοῦδε τοῦ λόγου οὐκ ἐλάχιστόν ἐστι, διὰ τὰς μετοικίας ἐς τὰ ἄλλα μὴ ὁμοίως αὐξηθῆναι. Littéralement : *Et argumentum hujus dicti non leve est, per migrationes in altera non similiter increvisse.* On a donné à cette phrase au moins huit interprétations différentes.

(2) « Plus tard, la Grèce presque tout entière fut ébranlée par les émeutes : la division était partout ; les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction oligarchique les Lacédémoniens... De nombreuses calamités fondirent sur les villes en proie aux séditions... et la Grèce vit se reproduire tous les genres d'iniquités ; la simplicité confiante, partage ordinaire des âmes élevées, devint un objet de risée et disparut. Partout prévalurent les dissensions mutuelles et les habitudes de suspicion. Il n'y avait pour faire cesser ces défiances ni parole assez sûre, ni serments assez redoutables. Chacun, dominé par la pensée qu'on ne pouvait compter sur rien de stable, ne songeait qu'à se garantir contre la violence, sans pouvoir se fier à personne. L'avantage était ordinairement aux intelligences les plus vulgaires ; car le sentiment de leur propre insuffisance et de l'habileté de leurs adversaires leur faisant craindre de n'avoir pas l'avantage de la parole, et d'être devancés par les intrigues de rivaux plus adroits et plus féconds en ressources, ils allaient audacieusement au fait. Les autres, au contraire,

de la guerre du Péloponèse, et se poursuit durant près d'un demi-siècle, dans ses *Helléniques*, jusqu'à la bataille de Mantinée. La poésie d'Hérodote, comme les vives et fines observations qui révèlent chez Thucydide l'habitude de généraliser les faits, manquent à Xénophon. Autant que le premier et plus que le second, il peint les mœurs grecques; comme témoignage de la puissance des convictions religieuses, il a recours à l'intervention sérieuse des dieux pour dénouer les événements, et tient compte des songes, des oracles, des pronostics, des présages. Il glisse sur des révolutions importantes dans les mœurs et dans les constitutions, pour s'arrêter sur des détails stratégiques de bien peu de valeur pour la postérité. Homme de passion, il admire aveuglément Socrate, Cyrus, les Spartiates, Agésilas, tandis que l'amour pour sa patrie adoptive le rend moins juste envers Épaminondas.

La *Cyropédie*, roman historique, toujours moral s'il n'est pas toujours fidèle, nous donne sur la Perse des renseignements à consulter; mais il révèle aussi cette manie de philosopher, qui s'introduisit en Grèce quand Alcibiade et Épaminondas se formaient à l'école des sophistes, et que Denys les accueillait à sa cour. Il s'appuie sur les doctrines de Socrate et même sur ses paroles, et veut démontrer comment on peut obtenir et conserver le pouvoir absolu; puis il fait à Cyrus un grand mérite d'avoir constitué l'empire tel qu'il était, comme s'il n'avait pas sous les yeux la ruine imminente à laquelle cette constitution l'entraîna.

Sa *Retraite des Dix mille* ou l'*Anabase*, dont le seul mérite est la clarté et le sentiment moral, met en évidence le génie flexible des Grecs, qui essayent, changent, ne cèdent pas aux premiers obstacles, tandis que les Perses, immuables dans leurs desseins, les poursuivent et succombent (1).

Dans ses *Entretiens mémorables*, Socrate est rapetissé, il cherche le beau sur la terre sans remonter au type supérieur et aux régions de l'infini. On remarque dans cet ouvrage, ainsi que dans son *Traité sur l'économie*, le penchant de ce siècle à réduire toute chose à des règles arides, et à transformer l'instinct d'une nature élevée en idées sensibles d'un avantage pratique.

dédaignaient des adversaires dont ils se croyaient toujours assurés de pressentir les desseins, et ne croyaient pas nécessaire de recourir aux actes pour atteindre un résultat qu'ils pouvaient obtenir par la supériorité de l'intelligence; ils ne prenaient dès lors aucune précaution; aussi succombaient-ils le plus souvent. » THUCYDIDE, liv. III, §§ 82, 83.

Combien celui qui traça ces lignes désespérait de la bonté humaine!

(1) Rennel a jeté le plus de clarté possible sur la difficile géographie de Xénophon.

Mais, soit dans ses écrits, soit dans ses actions, la douce philosophie puisée dans la familiarité de Socrate ne fait jamais défaut à Xénophon. Il combat à Délium, à côté de Socrate, son ami; c'est pour accompagner un ami, Proxène, qu'il fait la campagne de Perse ; il défend à Coronée les jours d'Agésilas, dont il est l'ami, et la fidélité qu'il lui garde lui vaut l'exil et les persécutions. Quel éloge fait-il des généraux assassinés par Tissapherne! *Ils furent intrépides dans les combats et irréprochables envers leurs amis.* Son expédition, l'*Anabase,* si on l'envisage comme guerrier, est la plus belle qu'un héros ait jamais exécutée; car, non-seulement, aucune iniquité ne l'entache, mais elle est racontée avec tant de modestie que plus d'un a douté si véritablement l'historien et le capitaine ne faisaient qu'un. Si les hommes étaient moins mauvais, je n'oserais pas le louer de nous avoir conservé l'ouvrage de Thucydide, dont l'unique exemplaire se trouvait dans ses mains. Il souffrit beaucoup, et ne douta pourtant ni du bien ni de la vertu; vieux et exilé, il écrivit un traité de finances qui finissait ainsi : *Puissé-je, avant de mourir, voir ma patrie florissante et tranquille!*

Le même désintéressement l'accompagne dans ses ouvrages, où l'on ne trouve que préceptes de conduite, caractères vertueux, dignité de style, sobriété d'images, raison modeste. Il ne sort jamais de sa modération habituelle, pas même lorsqu'il parle de lui, pas même quand il parle de l'assassinat de Socrate.

Voilà les trois grands historiens grecs (1) : les productions des autres écrivains qui se sont occupés d'histoire, et ils furent naturellement très-nombreux dans un pays où l'homme était le but de toutes les études, ont toutes péri; il n'en reste que des fragments (2). Philiste de Syracuse, que Cicéron compare à Thucydide, a laissé une triste célébrité pour avoir prostitué son caractère d'historien à flatter Denys le Jeune et les autres tyrans, qu'il accoutumait ainsi à ne point rougir de leurs méfaits et à ne pas craindre la tardive mais inévitable justice de l'histoire (3).

(1) Ils sont admirablement appréciés dans le *Cours d'études historiques* de DAUNOU, tomes IX, X et XI.

(2) Voy. *Fragmenta historicorum græcorum*, Didot, Paris, 1841-1851. 4 vol.

(3) *Antiqua historia ex ipsis veterum scriptorum græcorum narrationibus contexta* (Leipsick, 1811), par J. G. EICHORN, est un de ces bons ouvrages comme en produit la patience désintéressée des Allemands. Là, se trouvent rapprochés des fragments des divers historiens grecs, de manière à former un récit

Éloquence. Par sa dignité, par son indépendance, l'éloquence grecque va de pair avec l'histoire; elle parvint à une grande hauteur au milieu des agitations du gouvernement populaire, dans un pays où quiconque unissait à la connaissance des affaires publiques des organes dociles, une imagination prompte et une parole facile, acquérait la réputation de bon orateur. Mais, pour atteindre à l'éloquence véritable, il faut de plus l'instruction et le génie; car il ne suffit pas d'imposer à la foule par la véhémence du discours, il faut savoir encore éveiller les passions nobles et flatter la délicatesse du goût.

Plus désireux des succès de la tribune que de tous les autres, Périclès fut le premier qui acquit cette gloire. Versé dans toutes les connaissances que l'on possédait alors, dévoué aux intérêts politiques, susceptible des émotions les plus fortes comme des plus douces, il avait l'art, en exaltant la gloire des Athéniens, et en leur parlant peu de la sienne propre, de les entraîner où il voulait. Néanmoins ce n'était pas chez lui l'effet d'un élan spontané; car il ne parlait jamais sans avoir médité son discours, et encore se bornait-il à un petit nombre de sujets d'une importance majeure, en ordonnant sa matière d'après les principes de la dialectique, introduits par Zénon d'Élée.

Rhéteurs. Mais bientôt l'éloquence fut réduite en art par des maîtres qui enseignèrent qu'elle pouvait se passer de la vérité, élément indispensable pourtant de toute production intellectuelle. Corax de Syracuse introduisit le premier la rhétorique dans Athènes, où elle fut ensuite professée par Gorgias de Léontium. Flattant l'oreille, suppléant par des périodes harmonieuses, par des antithèses aussi brillantes que frivoles et par la hardiesse des images à la stérilité des sentiments, il obtint beaucoup de réputation et de profit (1).

non interrompu, en indiquant en marge l'auteur. On a ainsi, en 4 vol. in-8°, un cours complet d'histoire grecque étudiée aux sources mêmes. Le 1er vol. comprend les empires et les États de l'Asie, le IIe ceux de la Grèce, les IIIe et IVe l'Italie. L'estimable compilateur a fait un travail semblable sur les Latins dans l'*Antiqua historia ex ipsis veterum scriptorum latinorum narrationibus contexta*; Leipsick, 1811, 2 vol. in-8°.

(1) Son art consiste toujours dans les antithèses de pensées et de mots, dont il forme des périodes à deux membres; dans le second, les mots correspondent à ceux du premier par la quantité, la mesure, la situation, le son. Le scoliaste d'Hermogène nous a conservé un fragment de l'oraison funèbre qu'il prononça pour les Athéniens morts en défendant la patrie : Τί γὰρ ἀπῆν τοῖς ἀνδράσι τούτοις ὧν δεῖ ἀνδράσι προσεῖναι; τί δὲ καὶ προσῆν ὧν οὐ δεῖ προσεῖναι; Quelle chose manquait à ces héros, de celles dont il convient que les héros soient ornés, et

A partir de cette époque, l'éloquence devint dans Athènes un pouvoir nouveau, qui entrava la politique et enchaîna le bras des guerriers.

Antiphon de Rhamnonte, le premier qui ait laissé des monuments d'éloquence, composait des harangues au nom des accusés, que la loi obligeait de se défendre eux-mêmes, et fut général dans la guerre du Péloponèse; il eut beaucoup de part dans les affaires du gouvernement, mais il recueillit l'ignominie et la mort. Andocide, son contemporain, s'immisça aussi avec Alcibiade dans les affaires publiques; inculpé d'avoir coopéré à la mutilation des Hermès, il échappa au châtiment par l'infamie de dénoncer ses complices. Isée resta, au contraire, étranger aux débats politiques, se bornant à enseigner et à défendre des causes privées (1).

Lycurgue conseilla aux Athéniens de faire la guerre à Alexandre, qui sut lui pardonner; la violence de ses discours était telle que l'on disait qu'il les écrivait avec du sang et non avec de l'encre (2). Voici, en effet, ce qu'il disait en plaidant contre Léocrate : « Il « serait à désirer que ce qui n'a lieu pour aucun autre jugement « fût au moins ordonné par les lois dans les cas de félonie; je « veux dire que les juges fissent asseoir à leurs côtés leurs femmes « et leurs jeunes enfants. Ce serait là, à mon avis, un saint usage; « car il en résulterait qu'ayant sous les yeux tous ceux que « menaçait le danger, et se souvenant combien leur sort éveille « dans toutes les âmes de compassion et de douleur, ils s'arme« raient contre le coupable d'une sévérité inflexible et au niveau « du crime. » C'est ainsi qu'il faisait appel à l'humanité, pour la rendre l'instrument de la plus détestable barbarie.

Certains rhéteurs se présentèrent comme prêts à traiter sans préparation le premier sujet venu; d'autres enseignaient à soutenir le pour et le contre. Antiphon de Rhamnonte avait écrit sur sa porte : *Ici l'on console les malheureux, car on donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas.* Tandis que les premiers orateurs parlaient

quelle chose avaient-ils de celles qu'il ne convient pas d'avoir ? Εἰπεῖν δυναίμην ἃ βούλομαι, βουλοίμην δὲ ἃ δεῖ ; Puissé-je dire ce que je veux, et vouloir ce qui convient, etc.

(1) Westermann, *Geschichte der Beredsamkeit*, V, 1.
Vanspaan, *De Antiphonte oratore attico*. 1765.
Dryander, *De Antiphontis vita et scriptis*. 1838.

(2) Et Cicéron : *Usque ad sanguinem imitari solet odium aut levium Græcorum aut immanium Barborum.* Et il l'appelle *accusator vehemens et molestus*. Nous n'avons de lui que son admirable discours contre Léocrate et quelques fragments.

tranquillement et presque sans faire un mouvement (1), ceux-ci déclamaient, gesticulaient, pleuraient, riaient, se démenaient; et le peuple d'applaudir.

459 Tous ne manquaient pas pourtant d'esprit et de cœur. Lysias, qui dans le cours d'une vie très-agitée composa deux cent trente harangues, se montre exempt des antithèses et des pointes, jeu perpétuel de ses confrères; il est même souvent réfléchi et concis (2). Il mérita d'être persécuté par les trente tyrans, et s'en vengea en aidant de son or et de son bras ceux qui les chassèrent. Isocrate donna
436. aux règles de l'éloquence leur dernière perfection; il sut employer avec noblesse une langue des plus harmonieuses, combina les périodes, rechercha le rhythme et la cadence; mais, tendant plus à se faire admirer qu'à réussir, il perdait de la force et du mouvement. Plus travaillé qu'inspiré, s'amusant à chercher des rapports entre les mots, il n'apercevait pas les rapports qui existaient entre les choses, et ses antithèses continuelles ne laissent jamais trouver en lui ce naturel où l'esprit se complaît. Il passa dix années à faire son fameux Panégyrique d'Athènes. *Oui, il est des hommes d'une nature si perverse,* dit-il dans l'exorde de l'Éloge d'Évagoras, *qu'ils écoutent avec moins de déplaisir les louanges de gens qu'ils connaissent à peine de nom, que de ceux qui les ont comblés de bienfaits. La vraie cause d'une injustice aussi criante, c'est l'envie, qui ne produisit jamais d'autre bien que de faire du mal à l'envieux.* La nature humaine n'a donc pas changé. Néanmoins, quand parfois le généreux Isocrate abandonne l'école, il sait avoir de l'énergie et de la chaleur; il se faisait aimer par son caractère constamment doux et vertueux. Nous rappellerons à sa gloire qu'il fut le maître de Démosthène; qu'il osa seul prendre la défense de l'accusé Théramène; que, lors du meurtre juridique de Socrate, il se montra vêtu de deuil; qu'il s'employa vivement pour tourner contre la Perse toute l'ardeur guerrière de Philippe, et qu'ayant appris sa victoire à Chéronée, il ne voulut pas survivre à la liberté de la Grèce.

Démosthène et Eschine.

« Lorsque je lis quelque discours d'Isocrate, dit Denys d'Hali- « carnasse, mon esprit se calme et s'affermit comme à des chants

(1) « Athéniens, quelle n'était pas la décence des anciens orateurs, de Périclès, de Thémistocle, d'Aristide! On nous parle, de nos jours, la main étendue : cet usage, ils auraient craint de le suivre : ils y auraient trouvé de l'audace (θρασύ τι). » Eschine *contre Timarque.*

(2) Il finit ainsi son discours contre Ératosthène : 'Ακηκόατε, ἑωράκατε, πεπόνθατε, ἔχετε· δικάζετε.

« spondaïques et à des mélodies doriennes ; mais, quand je tiens en « main quelque harangue de Démosthène, un enthousiasme nou- « veau transporte mon esprit çà et là, et me fait passer d'une « impression à une autre, de la défiance à l'espoir, de la crainte « au dédain, de la haine à l'amour, de la pitié à l'envie ; je reçois « toutes les émotions qui peuvent maîtriser le cœur de l'homme (1). » Telle est, en effet, la puissance de ce grand orateur. Élevé dans de misérables écoles, ayant une prononciation vicieuse, bafoué les premières fois, il apprit d'un comédien la différence qui existe entre une chose bien dite et la même chose mal dite ; il s'opiniâtra donc à vaincre ses propres défauts, et, grâce à la constance qui est le caractère du génie, il triompha de tous les obstacles. Renfermé dans la solitude, étudiant sans cesse Thucydide, il acquit la vigueur du style et des pensées, et finit par élever l'éloquence au niveau de la dialectique, de la politique, de la morale. Il trouva le goût corrompu, la tribune occupée par Charès, impétueux démagogue qui couvrait son incapacité de promesses magnifiques ou d'insolentes assertions, et gouvernait la plèbe. Il voit venir de la Macédoine le nuage qui menace la Grèce ; or, quand tout plie devant la tempête, il résiste seul, rêve encore les plus beaux temps de son pays, et, plein de confiance, il se flatte de les faire revivre. Ce n'est plus un rhéteur qui cherche des applaudissements ; c'est un citoyen pouvant se tromper sur les moyens qu'il propose, mais qu'anime une conviction profonde, et dès lors une éloquence véritable, inspirée.

Sa manière n'a rien de ce que ses contemporains ou Cicéron appelait éloquence, c'est-à-dire le pathétique, la fine et légère ironie, les gradations délicates, la tempérance d'expressions, la magnificence ; mais il possède un style naturel, et cependant choisi, harmonieux. Chose importante, il se montre homme d'affaires, et déploie ce caractère fort qui exclut la servilité du talent. Il fait penser aux choses qu'il dit plutôt qu'à la manière dont il les dit ; il va droit à son but par des efforts continuels, extraordinaires, et dédaigne les détours, les artifices. On dirait qu'il improvisa ses harangues, si nous ne savions pas au contraire qu'il les élaborait longuement, et (chose étrange pour nous, mais très-usitée autrefois) qu'il préparait des exordes dans ses moments de loisir. C'est ainsi qu'il produisait cette impression indéfinissable que

(1) *De la puissance de la parole de Démosthène*, Περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος.

nous appelons le sublime, et qu'il se montra digne de faire l'oraison funèbre de la liberté grecque expirante.

Il n'eut qu'un émule digne de lui, Eschine d'Athènes. Nous avons de lui le discours dans lequel, ayant Démosthène pour adversaire, il accuse Timarque d'immoralité et de corruption. Il s'y montre grand orateur et grand dialecticien, non moins que dans la harangue *Pour la Couronne* contre Démosthène lui-même; non-seulement elle rivalise avec celle du grand orateur, mais il en est même qui la trouvent préférable (1). Certes, Eschine dut posséder des qualités très-éminentes, pour qu'il ait pu et puisse encore disputer la palme au plus grand orateur de l'antiquité; mais on lui demanderait en vain l'imperturbable véhémence, la richesse des formes et la finesse des considérations de Démosthène : il ne sait pas, comme lui, porter la discussion, par des voies obliques, sur le terrain où on l'attend le moins, briller par les contrastes, s'élever sublime pour retomber d'une plus grande hauteur sur son adversaire. Tous deux virent le parti que l'on pouvait tirer du comique à la manière dont l'entendaient leurs concitoyens; aussi se plaisent-ils à descendre dans la vie privée, à dessiner des caractères, à peindre les mœurs, les passions, à s'abandonner à l'invective; mais chacun d'eux avait reconnu le côté faible de son talent. Démosthène évite les portraits, parce qu'il exagère avec trop de facilité; tandis qu'il se laisse aller volontiers aux récits, aux apostrophes envers son adversaire, et cherche l'occasion de s'épancher en sarcasmes spirituels. Eschine, convaincu que l'arme puissante de la plaisanterie lui manque, ne vise pas à l'esprit, mais plutôt aux raisonnements et aux conclusions qu'il veut en déduire.

Démosthène tirait un grand avantage de sa situation : il pou-

(1) Démosthène, ayant été chargé de réparer les murs d'Athènes, avait contribué de ses deniers à cet ouvrage pour une somme de trois talents (16,500 fr.). Il fit en outre un présent de cent mines (9,000 fr.) aux commissaires choisis par les tribus pour présider aux sacrifices. Tant de générosité excita la reconnaissance des bons citoyens, et détermina Ctésiphon à rédiger un décret adopté par le sénat et le peuple, aux termes duquel Démosthène devait recevoir solennellement, dans les fêtes de Bacchus, une couronne d'or; en même temps, le héraut devait proclamer que les Athéniens lui décernaient cet honneur pour avoir bien mérité de la patrie. Eschine, ennemi politique de Démosthène, et son rival en éloquence, jaloux de la gloire que ce décret lui assurait, attaqua devant les Athéniens le décret lui-même, comme contraire aux lois, et cita Ctésiphon en jugement. Démosthène se chargea de défendre sa propre réputation en soutenant le décret de Ctésiphon. Eschine, n'ayant pas obtenu en faveur de son accusation le cinquième des votes, nécessaire pour échapper au châtiment d'une dénonciation téméraire, fut condamné à l'amende et banni.

vait citer ses faits et gestes avec un noble orgueil ; et ce qui lui donnait surtout un air de patriotique générosité, c'était sa constance à appeler ses concitoyens aux armes, à vouloir faire revivre les temps où la Grèce se levait comme un seul homme contre les oppresseurs, où de grands citoyens concouraient à des actes dont la gloire se réfléchissait encore sur leur postérité dégénérée. Eschine, plus froid, sans être corrompu peut-être, reconnaissait que ces temps étaient désormais finis et qu'ils ne pouvaient plus renaître ; il croyait que les moyens conciliants et les traités réussiraient mieux que la violence avec la Macédoine; or les calculs de la prudence ne pouvaient guère lui donner cette impétuosité que son rival empruntait à l'héroïsme. Désireux surtout de montrer que sa politique est la seule vraiment opportune, il le prouve en affirmant qu'il n'y a pas de république possible là où manque la moralité.

Au temps de ces deux grands hommes, une élocution facile ne suffisait pas à l'orateur; il devait posséder toutes les qualités d'un publiciste, qui, de nos jours, devraient être le partage des membres des chambres : connaître la statistique, la politique, les finances, l'administration, le droit, non par théorie seulement, mais aussi par pratique. Or il apparaît bien, par les discours d'Eschine, qu'il avait médité à fond sur l'essence des États, et s'était créé l'idée d'un gouvernement. Quoiqu'il juge mal de l'aristocratie et de la monarchie, institutions étrangères à sa patrie, il envisage la démocratie sous son véritable aspect. Il ne reconnaît que trois formes de gouvernement : l'autorité d'un seul, du petit nombre ou de tous; mais chacun de ces gouvernements, dit-il, tire ses lois de sources différentes. Dans la royauté et l'oligarchie, elles naissent de la volonté variable des gouvernants; dans les démocraties, si l'on ne veut se précipiter dans un mouvement incessant, il faut que l'État soit dirigé par un principe immuable. Eschine fut vaincu par Démosthène; mais il paraît qu'il ne reconnut d'autre supériorité chez son adversaire que celle du débit ou de l'action. Démosthène s'y était formé sous la direction de deux acteurs habiles, et il y attachait tant d'importance qu'interrogé sur la première qualité d'un orateur, il répondit : L'action. — Et la seconde? — L'action. — Et la troisième? — Encore l'action. Il avait dans sa maison un grand miroir, devant lequel il s'exerçait au geste et à la déclamation. Un citoyen qui disait avoir reçu des coups lui exposait froidement le cas et réclamait son assistance : *Il n'est pas vrai que tu aies été frappé!* dit-il. *Comment!* reprit l'autre en élevant la voix, *comment! je n'ai pas été frappé?* Et Démosthène :

A la bonne heure! j'entends maintenant la voix d'un homme qui a reçu un outrage.

Il s'exprimait avec une extrême chaleur, surtout dans ses discours improvisés, que les anciens nous donnent comme les plus francs et les plus hardis. Ils ajoutent toutefois que, s'il avait plus d'art, plus d'étude et de vigueur que Cimon, Périclès et Thucydide, il n'égalait pas la convenance et la gravité de leur parole.

Hyperide et Demade. A peine pouvons-nous nommer après eux Hypéride et Démade : le premier, ennemi irréconciliable des Macédoniens avant et depuis Alexandre, répondait à quelqu'un qui lui vantait la bonté d'Antipater : *Soit! mais nous ne voulons pas de maîtres, ni bons ni mauvais.* Antipater lui fit couper la langue. Démade, au contraire, vendait souvent son éloquence pour satisfaire magnifiquement sa gourmandise; il sut pourtant, au besoin, apaiser Alexandre irrité contre les autres orateurs. Lorsqu'après la victoire de Chéronée Philippe lui demanda : *Qu'est devenue maintenant la grande valeur des Athéniens? — Tu t'en serais aperçu*, lui répondit-il, *si Charès eût commandé les Macédoniens et Philippe les Athéniens.* Comme ceux-ci se refusaient à l'apothéose d'Alexandre, il leur dit : *Prenez garde qu'en gardant si jalousement le ciel, vous ne perdiez la terre.* Quand il apprit la mort d'Alexandre, il s'écria que la puissance macédonienne ressemblait au corps du cyclope ayant perdu son œil. Il disait aussi : *La pudeur est la citadelle de la beauté.* Théophraste, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de Démosthène, répondit : *Il est digne de sa ville.* — Et Démade? — *Il est supérieur à sa ville.* Qu'il y avait de passion dans ce jugement!

L'éloquence commença donc dans Athènes avec Périclès, et finit avec Démosthène. Entre ces deux grands orateurs, il y eut beaucoup de rhéteurs et de sophistes, qui peuvent fournir sans doute beaucoup de renseignements, mais qui n'ajoutèrent rien au trésor de la science ni à la gloire de l'humanité.

Une langue aux racines abondantes, aux constructions libres et variées, riche en conjonctions, en flexions grammaticales, en mots composés, claire et souple dans l'expression des idées les plus délicates, la plus belle et la plus harmonieuse que les hommes aient parlée, seconda puissamment l'essor de l'imagination et de la raison. Elle fut d'abord en usage dans la Thessalie et la Phthiotide, avant de donner naissance aux dialectes éolien et ionien : le premier tenait de la rudesse de la race agricole et chasseresse d'où sortirent les Grecs; tandis que l'autre, adopté par une population industrieuse et commerçante, devint harmo-

nieux et poli, et, dans la bouche des Athéniens, finit par l'emporter sur les autres (1). Le dialecte dorien, dur, sévère et propre aux sujets graves, était parlé dans le Péloponèse et par les peuples d'origine dorienne.

Ces dialectes sont tous employés et mélangés dans Homère; mais nous ne croyons pas qu'il ait emprunté par calcul un mot, une phrase, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Ceux qui le comparent à Dante prenant, disent-ils, le *beau langage vulgaire* où il le trouvait, nous paraissent dans l'erreur; on ne fait rien de remarquable en cousant ainsi des fragments épars. Homère écrivit dans la langue commune aux poëtes de son temps, et dont une partie vieillit, une autre resta en usage parmi les Éoliens, une autre parmi les habitants de l'Attique et chez les Doriens; c'est ainsi qu'on trouve employés journellement, dans les différents dialectes italiens, des mots et des tours de phrases des premiers Toscans dont on ne se sert plus à Florence et que rejettent les bons écrivains.

La division entre les peuples enfanta donc et accrut la séparation entre les dialectes sortis d'une langue commune; mais, tandis que les nations policées ne cultivent généralement qu'un seul dialecte qui devient la langue écrite, comme le castillan en Espagne, le parisien en France, le florentin en Italie, en Grèce les divers écrivains donnèrent la préférence, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, soit parce que c'était celui de leur pays natal, soit parce qu'ils le jugèrent plus convenable à leur sujet. Alcée, Sapho, Corinne, adoptèrent l'éolien ainsi qu'Hésiode; Hérodote et Hippocrate, l'ionien; Thucydide, les poëtes tragiques et les premiers comiques écrivirent dans l'ancien langage de l'Attique; les derniers comiques et Platon écrivirent dans le nouveau. Pindare, quoiqu'il fût Éolien, fit usage du dorien, de même que Pythagore et Théocrite. La prééminence qui passait d'une ville à l'autre, les jalousies entre les divers États, la nécessité pour les orateurs de parler la langue

(1) On sait qu'une marchande de légumes reconnut à la prononciation de Théophraste qu'il était étranger, et pourtant il avait passé toute sa vie à Athènes, étudiant la manière de parler la plus élégante. On raconte encore d'autres traits du sens délicat des Athéniens. Le comédien Hégélochus excita un rire universel lorsque, dans l'*Oreste* d'Euripide, il prononça ces mots : Ἐκ κυμάτων γὰρ αὖ γαλῆν ὁρῶ, *je vois un chat*, au lieu de γαλήν' ὁρῶ, *je vois renaître le calme* : οὐ γάρ, dit le scoliaste sur ce passage, φθάσαντα διελεῖν τὴν συναλοιφὴν, ἐπιλείψαντος τοῦ πνεύματος, τοῖς ἀκροωμένοις τὴν γαλῆν δόξαι λέγειν τὸ ζῶον, ἀλλ'οὐχὶ τὰ γαληνά. Suidas, au mot θεριῶ, raconte que le peuple d'Athènes refusa l'argent que lui offrait un orateur, en disant : ἐγὼ ὑμῖν δανειῶ, et ne l'accepta que lorsqu'il se fut corrigé en disant : δανείσω ὑμῖν.

du peuple, entretenaient ces distinctions ; mais il faut dire que des motifs imperceptibles pour nous déterminèrent un goût très-délicat à faire choix de tel dialecte plutôt que de tel autre, selon la diverse nature des compositions.

Les Grecs avaient reçu l'alphabet des Pélasges, et l'on gardait le souvenir d'inscriptions antérieures à Cadmus (1). Peut-être celui-ci ne fit-il qu'enseigner l'usage du papyrus; car avant lui on écrivait seulement sur le bois, sur le marbre et sur les métaux; ce qui fit dire qu'il avait apporté en Grèce les caractères phéniciens. Dans tous les cas, on y ajouta d'abord les quatre voyelles, puis l'Υ que l'on attribue à Pythagore, ensuite le Ζ, l'Η et le Θ au temps de la guerre de Troie; enfin Simonide compléta l'alphabet en y faisant entrer le Ξ, le Ψ et l'Ω.

CHAPITRE XVI.

BEAUX-ARTS (1).

Rien ne facilite davantage l'intelligence complète du beau en Grèce que l'étude des monuments figurés, où l'on voit apparaître, bien mieux qu'à la simple lecture, ce sentiment esthétique, si juste et si parfait, qui nous fait pardonner aux Grecs d'avoir appelé *barbares* les autres nations. Le symbole, dans lequel l'art oriental resta étouffé, fit place en Grèce à la réalité, à l'imitation franche, naturelle, simple, exempte de la confusion et des enveloppes mystiques du style de l'Orient; tous les éléments hétérogènes furent exclus pour réunir dans un ensemble harmonique les seuls éléments homogènes, en assignant à chaque genre les limites naturelles dans lesquelles doivent se déployer les différents styles. De là, cette noble simplicité des ouvrages grecs, à la fois éloquente et limpide, parce que tout y est combiné pour exprimer dans une juste proportion ce qu'exige le sentiment. Les Orientaux manquèrent de règle et de mesure; chez eux l'image de la Divinité dut exprimer toutes les idées que l'on en concevait, tous

Différences des arts orientaux.

(1) PAUSANIAS, I, 43.

(2) Voy. HIRT, *Die Geschichte der bildenden Kunste bei den Alten*, Berlin, 1836; HEYNE, *Opuscula academica*, tom. V, où il donne la chronologie des différents ouvrages grecs; J. WINCKELMANN, *Histoire de l'art chez les anciens* (allemand), Dresde, 1764. Cet excellent ouvrage a été traduit en français par Jansen, 1798-1803, 3 vol. in-4°.

les aspects qui pouvaient s'offrir à une mythologie fantastique et favoriser la méditation sur l'infini; car l'infini était pour eux l'unique sujet digne des pensées religieuses, et dès lors ils s'efforçaient d'arriver à l'immensité sublime de l'Être premier, soit par la parole, en composant des litanies sans fin, soit par l'art, en accumulant les symboles et les attributs. Ils faisaient, en conséquence, les dieux gigantesques, hermaphrodites, leur donnaient un nombre extraordinaire de bras, de têtes et de mamelles, et mettaient dans leurs mains les ordres superposés de la création; comme si, dans leur impuissant désir de représenter la Divinité tout entière, ils eussent voulu avertir le croyant que la pure intelligence peut seule sonder ses abîmes.

Arts primitifs des Grecs.

Les premières œuvres, pélasgiques peut-être, dont il ait été gardé souvenir en Occident tenaient de cette origine; la Diane d'Éphèse, aux nombreuses mamelles, à moitié enveloppée de bandelettes, la Vénus barbue d'Amathonte, le Janus italien aux quatre visages, le Jupiter Patroos de Larisse, aux trois yeux (1), les Hermès eux-mêmes semés en tous lieux, la fable des Titans aux cent bras et du Chien à trois têtes, paraissent venir de la même source. Mais, en passant chez un peuple qui avait le sentiment du beau assez vif pour le faire révérer à l'égal de la vertu, ces monstruosités durent céder la place à la représentation de la belle nature.

Causes du progrès de l'art en Grèce.

Sens esthétique.

Les habitants d'Égeste, en Sicile, élevèrent un temple à Philippe de Crotone, à cause de sa beauté (2). Phryné fut absoute par ses juges, parce qu'elle était belle. Il y avait à Sparte, à Lesbos, chez les Parrhasiens, des concours où les femmes disputaient le prix de la beauté; l'Arcadien Cypsélus en institua dans l'Élide pour la beauté des hommes (3). Ce n'était pas un des moindres plaisirs des jeux que d'admirer les formes nues et les poses des athlètes, modifications d'un art toujours vivant: il fallait, pour certains ministères religieux, avoir reçu les dons de la beauté; les courtisanes appliquaient tous leurs soins à être belles et à se montrer dans tous leurs charmes. L'histoire a conservé le souvenir des hommes et des femmes qui réunirent le plus de perfections physiques, et Simonide faisait consister le bonheur dans la santé, la beauté, une fortune honnête et le contentement avec ses amis (4).

Les Grecs n'étaient pas sensibles au beau matériel seulement,

(1) PAUSANIAS, *Corinth.*, II, 24.

(2) HÉRODOTE, V, 47. Ce temple était une sorte de chapelle funéraire, ἡρῷον.

(3) ATHÉNÉE, XIII, 6, page 609.

(4) PLATON *Gorgias* 7 : Ὑγιαίνειν μὲν ἄριστον, τὸ δὲ δεύτερον καλὸν γενέσθαι, τρίτον δὲ τὸ πλουτεῖν ἀδόλως.

mais encore au beau idéal. On sait de quels applaudissements unanimes un peuple entier saluait le récit d'Hérodote, les poésies de Pindare et de Corinne. Durant la guerre de Sicile (1), les Syracusains égorgaient sans pitié les prisonniers athéniens; mais, lorsqu'ils entendirent déclamer des vers d'Euripide, ils détachèrent leurs chaînes, leur donnèrent l'hospitalité et les renvoyèrent sains et saufs dans leur patrie. La haine et la jalousie voulaient détruire Athènes, et les vainqueurs assistaient avec une joie insultante et féroce à la représentation d'une tragédie d'Euripide; mais, lorsque le chœur se tourne vers Électre en lui disant : *Nous venons, ô fille d'Agamemnon, dans ta cabane humble et désolée,* tous comparent de telles misères à celles d'Athènes, versent des larmes et lui pardonnent (2). Une nation capable de sentir le beau à un si haut degré ne devait-elle pas porter les arts à leur perfection?

La religion elle-même les fomentait, en représentant les dieux avec la figure et les passions humaines, ennoblies au point le plus élevé, et en imposant, comme œuvre de piété, l'accomplissement de belles choses; aussi les temples furent-ils bientôt moins des lieux de dévotion que des monuments artistiques et des musées nationaux.

Joignez à cela l'esprit de liberté qui, réuni au sentiment du beau, rendit le caractère grec le plus poétique et le plus original, et vous comprendrez l'artiste qui, soumis à des règles sans en être l'esclave, libre exécuteur de ce qu'il a librement conçu, sait élever l'art mécanique au niveau de la puissance de l'imagination.

Les applaudissements des citoyens et les récompenses populaires, souvent splendides, étaient autant d'aiguillons pour les beaux-arts; car les grands artistes travaillèrent pour le peuple avant de mettre leurs talents au service des particuliers. Au temps de Phidias, des concours pour la peinture furent institués à Delphes, à Corinthe (3) et ailleurs; les beaux-arts, en contribuant à policer et à perfectionner l'humanité, avaient prouvé qu'ils étaient dignes de l'attention du gouvernement et de celle des lois (4).

Un grand nombre de travaux étaient en outre commandés aux

(1) PLUTARQUE, *Nicias*, XXIX.

(2) XÉNOPHON, *Hell.* VII, 2.

(3) PLINE, III, 5.

(4) Une singulière loi des Thébains punissait d'une amende les peintres et les sculpteurs qui ne réussissaient pas bien (PAUSANIAS). Les Éphésiens en avaient une qui condamnait l'architecte d'un édifice public dont la dépense excédait d'un quart le devis qu'il en avait fait, à le terminer à ses frais (VITRUVE).

artistes ; car, sans parler de ceux dont ils étaient chargés pour l'État, et dont nous avons vu un exemple remarquable au temps de Périclès, tout citoyen pouvait déposer dans le temple une statue de quelque matière qu'elle fût, avec la certitude qu'elle y resterait toujours. Aussi les images d'une foule de personnes s'y trouvaient-elles accumulées : on voyait, entre autres, à Delphes celle du rhéteur Gorgias, érigée en son honneur par la gratitude des Grecs ; celle de Phryné, qu'elle avait fait faire du produit de ses amours ; celle que la reconnaissance de Crésus avait consacrée à une esclave lydienne qui l'avait préservé du poison. Les alentours des temples étaient remplis de statues, surtout d'athlètes. Athènes en avait peuplé l'Acropole, le Céramique, le Prytanée, l'Agora, ses théâtres, ses rues ; elle en érigea trois cent soixante au seul Démétrins de Phalère. Les habitants des îles de Lipari placèrent dans Delphes autant de statues qu'ils avaient pris de navires aux Étrusques. Les Ambraciotes en érigèrent une à un âne dont les braiments leur avaient découvert une embuscade des Molosses, et le récit de Pausanias, à qui nous empruntons ces particularités, est en grande partie l'histoire des statues grecques. Pline nous apprend que Rhodes possédait trois mille statues, que ses sculptures et ses tableaux dépassaient en valeur ceux de toute la Grèce ensemble, et qu'il sortait jusqu'à quinze cents statues par an d'un seul atelier.

Les beaux-arts, secondés par des circonstances si favorables, avaient déjà fait de grands progrès dans la Grèce asiatique. L'admirable race qui habitait l'Ionie possédait des modèles d'une beauté sans égale ; aussi les statues, dépouillées bientôt des ajustements et des pierreries dont les chargaient l'Inde et l'Égypte, s'offrirent-elles dans leur nudité. Là furent inventés les deux ordres ionique et dorique : le premier, élégant et flexible, ornait de ses volutes les temples de Vénus et d'Apollon, et tout ce qui demandait de la grâce ; l'autre, simple et sévère, aux lignes en relief, était en usage pour le culte de divinités plus graves (1).

Ordres ionique et dorique.

(1) Le Napolitain Carelli (*Dissertazione esegetica intorno a l'origine ed al sistema della sacra architettura presso i Greci*, Naples, 1831) cherche à démontrer que la première forme architectonique a été le tombeau érigé aux grands hommes, comme le temple de Thésée, l'Érechthéon de l'Acropole, etc. ; l'ordre ionique paraît avoir eu réellement une origine funéraire. Massif, peu élevé, avec ses colonnes ayant à peine quatre diamètres inférieurs de hauteur, et leur cône tronqué comme celles de Pæstum, l'ordre dorique est le plus ancien et semble indiquer une origine égyptienne. Du temps de Périclès, les colonnes s'élevèrent jusqu'à cinq diamètres et demi ; celles des Propylées en ont près de six ; la proportion augmenta par la suite. Le tombeau de Beni-Hassan en Égypte offre sur-

L'ordre dorique est le véritable type régulateur de l'architecture, mais non certes en le renfermant dans les règles de Vitruve, ou tel qu'à la renaissance du goût classique dans les beaux-arts, il a été façonné sur les modèles altérés des Romains. Tandis que les proportions architectoniques sont capricieuses dans l'Inde et en Égypte, les Grecs seuls savent les rendre régulières, harmoniques, sagement imitatives, en déterminant les ordres, c'est-à-dire les rapports entre les formes, les proportions, les ornements des édifices et les qualités que l'architecture peut rendre sensibles; de telle sorte que, une seule partie d'un édifice étant découverte, on peut le reconstruire en totalité, de même que Cuvier, à l'inspection d'une mâchoire ou d'une omoplate, reformait les animaux antédiluviens.

Les règles n'étaient pourtant pas tyranniques; car, jusqu'à présent, on n'a pas trouvé une correspondance exacte entre deux édifices : l'artiste grec a toujours la liberté d'ajouter ou d'ôter ce je ne sais quoi, ce rien dont aucun maître ne donne la définition, et qui est le complément du beau. Le développement des lignes horizontales était pour les architectes l'objet d'une étude particulière, sans apporter le même soin à les mettre en rapport avec les lignes perpendiculaires. A leurs yeux, l'effet de la perspective passait avant la régularité géométrique; aussi y avait-il telle partie que, le compas à la main, on aurait déclaré porter à faux, mais qui n'en contribuait pas moins à l'harmonie de l'ensemble : en somme, la beauté s'unit toujours à la liberté.

Il n'est point d'études historiques qui puissent découvrir les premiers inventeurs dans les arts divers; ceux dont Pline fait mention paraissent des êtres imaginaires, créés par suite de l'habitude grecque de façonner l'histoire sur les étymologies, et les étymologies sur l'histoire. Selon lui, deux frères, Euryale (*spacieux*) et Hyperbius (*vivant en haut*) inventèrent les briques et la maçonnerie; Dokius (*ciment*), fils de Cœlus (*caverne*), trouva la chaux, dont le nid des hirondelles lui donna l'idée; Cinyras (*agitation du feu*), fils d'Agriopé (*sauvage*), enseigna la fabrication des tuiles et la fusion des métaux; Thrason (*hardi*) introduisit l'usage des remparts, et les Cyclopes (*cercle*) celui des tours. Il paraît que ce Dédale, sujet de tant de fables, s'instruisit à l'école des Égyptiens, puisqu'il aurait bâti à Memphis le portique d'un

tout, dans les colonnes et dans le style, une grande ressemblance avec l'architecture dorique des temples de Thésée et de Minerve à Athènes, de Neptune à Pæstum et à Agrigente. Voy. *Description de l'Égypte ancienne*, t. II.

temple, et construit le labyrinthe de Crète d'après celui d'Égypte. Il sculptait dans le bois ses statues, auxquelles, malgré leur grossièreté, Pausanias trouvait quelque chose de divin (1), de même qu'aujourd'hui certaines vieilles images nous inspirent un sentiment de dévotion, que nous n'éprouvons pas à l'aspect d'ouvrages plus modernes et plus parfaits. Le nom de Dédale devint un type; on lui fit honneur des découvertes les plus disparates, comme les voiles, la scie, la hache, l'équerre, la tarière et même la colle de poisson; on lui attribua aussi grand nombre de statues et d'édifices, tant en Grèce qu'en Sicile, où il se serait réfugié près du roi Cocalus. Dédale

On peut donc le mettre au nombre des personnages fabuleux; nous n'avons guère plus de certitude à l'égard de Trophonius et d'Agamède, tous deux Béotiens, qui, quatorze siècles avant J. C., élevèrent à Apollon le temple de Lébadée, en Béotie, et celui de Delphes, devenu plus fameux. Ayant demandé au dieu, en récompense, la chose la plus désirable pour l'homme, on les trouva morts le lendemain matin. Pausanias raconte, au contraire, qu'ils construisirent dans Lébadée le trésor d'Hyriée, de manière à pouvoir écarter quelques pierres disposées à cet effet, afin d'y pénétrer et de voler à leur gré. Hyriée tendit un piége où se prit Agamède, et, pour le soustraire à l'infamie, Trophonius lui trancha la tête; mais il fut lui-même englouti dans la terre, qui s'ouvrit sous ses pieds, et forma cet antre de Trophonius dont les oracles devinrent célèbres.

Les édifices qui passent pour les plus anciens de la Grèce sont les murs de Tirynthe, que Pausanias croit un débris de constructions cyclopéennes, de même que la porte des Lions à Mycènes; cependant la fondation d'Argos fut antérieure à la venue des Cyclopes, placée au temps de Prœtus, 160 ans après Abraham. Lycosure, sur le mont Lycée, en Arcadie, était regardée comme la première ville que le soleil eût éclairée, et Pausanias dit qu'elle servit de modèle pour la construction des autres.

Le même écrivain parle aussi avec admiration du trésor de Minyas, dans Orchomène, et se plaint de ce qu'on admire des curiosités étrangères, sans songer à cet édifice, l'un des plus somptueux du monde, ni aux murs de Tirynthe.

Le temple de Délos fut commencé par Érisichthon, fils de Cécrops, et orné d'un autel merveilleux, tout en cornes d'animaux, se soutenant, sans aucun lien, par leur seul entrelacement. Hermo-

(1) PAUSANIAS, VII.

gène d'Alabanda, en Carie, que Vitruve appelle le *père* de la belle architecture, et dont les traités étaient lus encore du temps d'Auguste, construisit à Téos le temple de Bacchus, d'ordre ionique et monoptère, et un autre semblable, consacré à Diane, dans la ville de Magnésie, avec un portique pseudo-diptère de son invention. Réchus érigea dans Samos, sa patrie, le temple dorique de Junon des Argonautes, qui, dans la suite, fut détruit par les Perses; on le donne pour l'inventeur de la règle, du niveau, du tour et de la clef. Eupalinus de Mégare construisit, dans la même île de Samos, un aqueduc en perçant la montagne (1). Ctésiphon de Crète fit édifier le temple de Diane à Éphèse; on montait dix marches (2) pour arriver au portique, d'ordre ionien. Ce dernier temple, ceux d'Apollon à Milet, de Cérès à Éleusis, de Jupiter Olympien à Athènes, étaient les plus renommés pour la beauté du marbre. Le Spartiate Gitiadas, poëte et sculpteur, qui vivait avant la guerre de Messénie, en avait érigé un dans sa patrie, et l'avait couvert en cuivre (3). Mais trop d'incertitude environne ces anciens noms pour s'arrêter à les mentionner tous; mieux vaut se borner à dire que des écoles célèbres furent établies, principalement à Égine, à Sicyone et à Corinthe.

Ordre corinthien.

Cette dernière ville a la gloire d'avoir donné son nom à un ordre qui, plus léger et plus élégant que les deux autres, est généralement réservé aux édifices où doit se déployer la magnificence. On raconte qu'une jeune fille étant morte, sa mère vint déposer pieusement sur sa tombe une corbeille remplie des fruits qu'elle aimait et recouverte d'une tuile (4). La corbeille se trouva par hasard placée sur un petit buisson d'acanthe, qui, continuant à croître, l'enveloppa de ses feuilles; il en résulta une disposition si élégante que Callimaque, l'ayant vue, la dessina, et en forma le chapiteau de l'ordre corinthien (5).

Les métopes du temple de Thésée, à Athènes, étaient considérées comme les plus anciens débris d'architecture, quand on découvrit les antiquités d'Égine, autrefois l'émule de la patrie de Périclès; c'est à ses deux temples de Vénus et de Jupiter Philellénien, dont les frontons ont été enlevés, qu'appartenaient les sculptures qui font l'ornement du musée de Munich. Si nous en croyons Pausanias, le Panhellénium compterait trente et un siècles

(1) Vitruve n'avait pas encore décidé qu'elles devaient être en nombre impair.
(2) HÉRODOTE, III, 60.
(3) Χαλκίοικος. Voy. PAUSANIAS, III, 17.
(4) VITRUVE, IV, 1, 9.
(5) VITRUVE, IV, 1, 9.

d'existence; mais le temple auquel on donne ce nom paraît être de Minerve et construit après l'expulsion des Perses : il était hexastyle, périptère et diptère, tenant le milieu entre la forme dorique sévère de Corinthe et de Sicyone, et le style luxuriant de Périclès.

De précieuses statues en furent encore tirées en 1811; mais, tout dépouillé qu'il est de ses trésors, ce temple ne cesse pas d'inspirer l'admiration : vingt-trois de ses colonnes, qui sont encore debout, ont de vingt à vingt-deux pieds de hauteur, sur trois pieds sept pouces de diamètre, décroissant jusqu'à deux pieds six pouces; il est telle de ses architraves renversées dont la longueur n'est pas moindre de quinze pieds. Le voyageur, assis sur ces ruines majestueuses, voit, à peu de distance, la ville moderne, devant lui la mer avec Salamine, Athènes et la côte de l'Attique jusqu'au cap Sunium. S'il se complaît au faible souffle de vie qui ranime cette île désolée, de quel sentiment devait être exalté celui qui, dans les beaux jours de la Grece, faisait voile des bords sacrés de Délos vers Athènes et Corinthe! Il voyait passer successivement sous ses yeux, à droite, le temple de Minerve, s'élevant du cap Sunium; à gauche, celui de Jupiter Panhellénien; en face, Athènes avec son sublime Parthénon, ses Propylées, sa Pallas *promachos*, et une infinité d'édifices resplendissants de beauté, tant dans la ville que dans ses deux ports : puis encore, à sa gauche, le temple de Vénus Éginète; à sa droite, Salamine, et enfin, devant lui, l'isthme d'où Corinthe domine sur les deux mers, couronnée de temples et de palais.

Dès 1823, William Gell avait pensé que l'on pourrait trouver à Sélinonte des ouvrages plus anciens que ceux des Grecs; en effet, Angel et Harris y découvrirent les trois fameux temples qui sont antérieurs de cinquante ans à ceux d'Égine, et de cent cinquante ans aux métopes du temple de Thésée. Les savants virent avec intérêt que l'art s'y développait selon l'immuable forme égyptienne, tout en conservant un caractère dorique différent et peut-être indépendant de celui de l'Attique, comme aussi du style des vases à fonds noirs; ces édifices marquent le point d'où le génie grec partit pour s'élever jusqu'à la libre manière des sculptures d'Olympie (1).

Pisistrate fonda le temple de Jupiter Olympien à Athènes, continué quatre cents ans après par Persée de Macédoine et terminé seulement sous Adrien; on y comptait cent vingt colonnes de soixante pieds de hauteur sur six et demi de diamètre.

(1) Voy. SERRA DI FALCO, *Le antichità della Sicilia esposte e illustrate* (Palerme, 1834), et les discussions engagées à ce sujet avec MM. Hittorff et Zanth.

L'art prit en Grèce un plus vaste essor après la guerre médique; et, comme si les Perses n'avaient détruit les temples que pour fournir l'occasion d'en élever de plus beaux, on les vit se multiplier à l'infini, non pas spacieux et gigantesques comme ceux des Indiens et des Égyptiens, mais plus parfaits. Leur enceinte (ἱερόν) comprenait les habitations des prêtres et le terrain appartenant au dieu; la salle, en carré long (ναός), était parfois précédée d'une cour avec son portique ou colonnade, comme dans les temples d'Isis à Pompéi, de Sérapis à Pouzzoles, et de Jupiter Olympien à Athènes. Le peuple se réunissait sous le portique qui entourait la salle, attendu que l'accès du temple n'était permis qu'aux prêtres; l'ensemble était entouré d'une cour, dont l'enceinte (περίβολος), formée d'autels, de statues, de chapelles, la séparait des autres terrains sacrés. La porte principale s'ouvrait à l'occident; le pronaos était formé de quatre, six, huit ou dix colonnes, dont le nombre était double et impair sur les côtés. Les murailles, à l'intérieur, étaient couvertes de peintures représentant les mythes relatifs au dieu; les offrandes des dévots étaient déposées dans le trésor du temple, ainsi que les dépouilles de l'ennemi, et parfois aussi les deniers publics.

Le nombre des artistes qui florissaient à l'époque de Périclès est vraiment étonnant (1); il est encore plus étonnant qu'il ait été possible d'achever sous son administration tant d'édifices dans lesquels la solidité ne le cédait pas à l'élégance, puisque quelques-uns ont pu échapper aux injures des siècles, à l'ignorance des barbares, aux déprédations des savants. Périclès agrandit le Pirée, afin d'y placer les hommes de mer, et fit bâtir une grande quantité d'édifices autour du port. Le Parthénon, qui dominait Athènes, fut construit par Ictinus et Callicrate en marbre blanc pentélique. Admirable par son élégante simplicité dorique, orné de magnifiques sculptures, il s'élevait de soixante-neuf pieds sur deux cent vingt-cinq de longueur et cent de largeur (2); il avait un por-

(1) Phidias et son école; Alcamène et Agoracrite, sculpteurs; puis Polyclète, Phradmon, Gorgias, Callon, Myron, Parélius, Pythagore de Rhégium. De l'école de Polyclète sortirent les sculpteurs Alexis de Sicyone, Asopodore d'Argos, Aristide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Damias : plus tard, Lycius fils de Myron, Antiphane d'Argos, Cantharus de Sicyone, Cléon, Mys, Acragas, graveurs en pierres; Chorebe, Mnésicles, Xénoclès, Métagène, Callicrate, Ictinus, Carpion, architectes; Myrmécide, sculpteur en ivoire; Polygnote de Thasos, Micon d'Athenes, Démophile, Neséas, Gorgasus, Timarète, Aglaophon de Thasos, Céphisiodore, Phryllus, Événor, Pauson de Colophon, peintres; ensuite Nicanor et Arcésilas de Paros, Lysippe d'Egine, Briétès ou Bryes de Syracuse. Voy. le *Catologus artificum* de SILLIG; Dresde, 1827.

(2) C'est-à-dire un plèthre, ou la sixième partie du stade, égale à 30 mètres

tique double à chacune de ses deux façades, et simple sur les côtés. Le temps et les Turcs l'avaient respecté; mais, lors du siége d'Athènes en 1687, l'artillerie de Morosini mit le feu au magasin à poudre et le fit sauter (1). Ses débris devinrent, en 1801, la proie de lord Elgin, qui, diplomatiquement vandale, obtint du gouvernement turc d'enlever pierres, statues, inscriptions. Il y dépensa 1,480,000 francs, et transporta à Londres ces trésors de l'art que le gouvernement anglais acheta dans la même année (1816) où l'on forçait la France vaincue de restituer aux autres pays les monuments que la victoire lui avait acquis.

En 1829, la Commission scientifique française (2) découvrit le temple dorique de Jupiter à Olympie, d'une longueur de deux cent cinq pieds sur quatre-vingt-treize de largeur, et entouré intérieurement de colonnes de soixante-huit pieds d'élévation, le tout en pierres du pays, recouvertes de marbre taillé en forme de tuiles plates. Les précieuses sculptures que l'on y trouva, contemporaines de celles du Parthénon, sans en avoir la roideur systématique, furent transportées à Paris. Les anciens considéraient cet édifice comme vraiment digne de la Divinité (3). Grâce à ces recherches et à l'ouvrage de Stuart et Revett, recueil de modèles de l'architecture grecque des plus beaux jours de Périclès, il a fallu renoncer aux préjugés, déjà vieux de deux siècles, sur le caractère réel des ordres vraiment helléniques, et du dorique en particulier; en outre, on a cessé de regarder comme de mauvais goût la peinture des monuments, puisque, dans la plupart de ceux de l'antiquité, sinon dans tous, on avait employé la couleur (4).

Il est à remarquer que les architectes avaient coutume de décrire leurs édifices, afin de justifier les motifs de leur plan. Ainsi Satyrus et Phytée rédigèrent un mémoire au sujet du mausolée érigé par eux dans Halicarnasse. Ce monument avait quatre cent onze pieds

817 millimètres. Or, comme la longueur était de 69 mètres 338 millimètres, il y avait entre la largeur et la longueur le rapport de 4 à 9.

(1) Par un très-grand bonheur, le voyageur Carey avait dessiné le Parthénon trente et un ans avant le bombardement.

(2) La régence de Morée lui adjugea tous les objets d'antiquité qu'elle pourrait découvrir. Voyez l'ouvrage intitulé : *Expédition scientifique de Morée*, publié par ordre du gouvernement par MM. Bory de Saint-Vincent et Blouet, chez Firmin Didot.

(3) Hæc domus est Jove digna : queri ne possit Olympus,
Si Pater huc domibus migret ab ætheriis.
(*Anthologie*, IV, 20, 1.)

(4) Par exemple, la salle du Panhellenium est peinte en rouge, le tympan en bleu, l'architrave en jaune et vert, les triglyphes en azur.

de tour; un de ses côtés était orné de sculptures par Scopas, un autre par Timothée, les autres par Leucarès et Briaxis. Au-dessus s'élevait une pyramide de vingt-quatre degrés, dont le sommet portait un char traîné par quatre chevaux de front; une grande place, décorée de temples et de palais, lui servait d'encadrement.

L'architecture ne créait pas seulement ses merveilles en l'honneur de la Divinité, mais elle embellissait encore le Prytanée, où l'on gardait les lois de Solon; le portique du Pœcile, consacré au souvenir des héros dont le sang avait coulé pour la patrie; le Pnyx, où se tenaient les assemblées populaires, et les théâtres, dont subsistent encore de merveilleux restes, surtout à Sicyone (1). Périclès traça le plan de l'Odéon, qui servait pour l'essai des comédies et des tragédies nouvelles, sans musique ni décorations; car aucune pièce ne pouvait être jouée sur le théâtre avant d'avoir obtenu l'approbation des juges (2). Celui d'Athènes avait des siéges en marbre, et le toit, disposé comme la tente de Darius, était soutenu par les mâts pris aux navires des Perses. Les Propylées, ou entrées de la citadelle, construits par Mnésiclès, en marbre blanc et d'ordre ionique, ont été aussi brisés et mutilés de nos jours par les Anglais.

De même que la littérature hellénique est moins servile que les pédants aiment à le répéter, ainsi l'architecture se montre plus libre et plus variée qu'on ne le croit généralement. Tantôt, pour adapter les ornements à l'édifice, elle mettait la lyre, le trépied, les griffons sur le temple de Téos dans l'Asie Mineure, la personnification d'un vent sur chacune des huit façades de la tour des

(1) M. Texier, dans son voyage à travers l'Asie Mineure, de Tarse à Trébizonde, a découvert encore un théâtre entier à Aspende, ville de la Pamphylie; la scène est décorée de deux rangs de colonnes, d'ordre ionique et corinthien. Le rang inférieur en a douze de front en marbre; la corniche y est parfaitement sculptée, et offre dans l'ornement des têtes de victimes entourées de guirlandes; des niches ornées de frontons sculptés avec délicatesse et bien conservées sont pratiquées dans les entre-colonnements. Cinq portes, jadis garnies de tambours, donnent entrée de la salle des mimes sur la scène. Le rang supérieur est appuyé sur des piédestaux très-bas, et chaque paire de colonnes est surmontée d'un fronton. Celui du milieu est orné dans le tympan d'une statue de femme nue tenant des feuillages, dont la pose est gracieuse. La scène était couverte d'un toit en bois dont la pente incline vers la muraille. Le mur de la scène, qui subsiste encore, était rempli de peintures et incrusté de marbres. La scène était aussi en bois, et s'étendait jusqu'aux deux vomitoires latéraux. Deux grandes portes de côté donnent accès dans les galeries intérieures, dont les parois sont chargées d'inscriptions. On y voit que cet édifice fut construit par suite d'un legs d'Aulus Curtius Crispinus, et que Zénon en fut l'architecte.

(2) Martini, *des Odéons des anciens.* Leipzig, 1767.

vents à Athènes, la lutte des Amazones dans le temple de la Victoire sur l'Acropolis, celle des Lapithes dans les métopes du temple de Thésée, la théorie des Panathénaïques sur la frise de la salle de Minerve; d'autres fois elle viola les règles des ordres, comme dans le vestibule d'un monument athénien, où le chapiteau est entouré de feuilles aquatiques; tantôt elle remplaça des colonnes et des pilastres par des hommes et des animaux, comme dans le Pandrosium d'Athènes, dans le toit du Jupiter Olympien à Agrigente. Enfin la colonne, type et mesure des ordres, ne conserva point des limites infranchissables; car il y avait toujours quelque chose de plus ou de moins, qu'aucune règle ne détermine, mais que le génie sait propre à l'effet. Le système même de Vitruve, qui déduit de l'homme la proportion du dorique, de la femme celle de l'ionique, de la jeune fille celle du corinthien, quelle valeur aurait-il dans l'exécution, si les proportions, dont l'Apollon du Belvédère et l'Hercule Farnèse nous offrent un exemple admiré, varient tant dans les hommes vivants et les chefs-d'œuvre?

L'inflexibilité n'est pas le propre du génie, et d'ailleurs elle répugnait au caractère grec; aussi ne trouve-t-on pas deux édifices où les règles soient rigoureusement observées: dans la salle du Parthénon, les triglyphes manquent à la frise, bien que dorique; dans le portique d'Érechthée, la corniche, quoique ionique, n'a pas de dentelures; dans le monument choragique de Lysimaque, le chapiteau est dépourvu de caulicoles, bien qu'on le regarde comme un parfait modèle de l'ordre corinthien. Les ordres sont mêlés dans le tombeau de Hiéron à Agrigente, et le dorique du Neptune de Corinthe diffère beaucoup de celui de la Junon de Némée. Parfois on renflait les colonnes à une certaine hauteur pour dissimuler l'effet d'un raccourci excessif; dans un portique, on fit tant soit peu plus grosses celles qui étaient destinées à voir le grand jour, parce que la lumière semblait les amincir. Les artistes ne souffraient donc pas que des lois arbitraires entravassent l'heureuse disposition qui les poussait à choisir ce point indéfinissable au delà et en deçà duquel le beau cesse.

Sculpture. 1re époque.

La sculpture et la peinture se perfectionnèrent en même temps que l'architecture. On peut leur assigner quatre époques correspondantes aux quatre styles (1) : dans la première, antérieure à

(1) Cette distinction est de Winckelmann (*Histoire de l'Art*, liv. VIII), qui voudrait faire admettre que la plus grande splendeur des arts est toujours contemporaine de la prospérité d'une nation : hypothèse insoutenable.

Phidias, l'art tient encore de l'Orient, et sait mieux orner et décorer qu'atteindre le beau véritable ; aussi les formes pèchent-elles par la trivialité et la grossièreté, tandis que les ornements sont d'une extrême délicatesse. On cite comme appartenant à cette époque, outre quelques statues de divinités et les armes des héros troyens mentionnées par Homère, un combat d'Hercule et d'Antiope, groupe en bronze du Crétois Aristoclès ; le fameux coffre de Cypsélus, en bois de cèdre, avec des figures en or et en ivoire ; les ouvrages de Dipène, Scyllis, Bupale, Antherme, Bathyclès, Théodore et Rhœcus, de l'île de Samos, Glaucus, de Chios ; les statues de bois, érigées aux vainqueurs des jeux Olympiques, et les bas-reliefs d'Égine. Dodwell a trouvé dans un tombeau, à Corinthe, un vase de Sicyone, le plus antique qui existe ; il date à peu près de la cinquantième olympiade, et représente une chasse aux sangliers.

IIe époque. Le progrès de l'art amène le second style, qui embellit la nature sans la trahir ; alors naissent les merveilles de Phidias, de Polyclète, de Scopas, d'Alcamène, de Myron, qui, mariant le sublime à la beauté, se permettent des hardiesses où l'œil du vulgaire
498. croit voir des duretés. Les ouvrages les plus célèbres de Phidias furent les statues en bronze d'Apollon et de Diane, à Delphes ; de Minerve, à Platée ; de Némésis, à Marathon, mais surtout la Pallas Poliade, qui, du haut de l'Acropole d'Athènes, semblait protéger, de son large bouclier, la patrie des beaux-arts et des héros. Thucydide (1) estime à quarante talents (220,000 francs) les ornements d'or de cette statue, disposés de manière qu'on pouvait les détacher. Les Éléens, ayant voulu élever un temple à Jupiter Olympien avec le butin fait sur les Pisans, s'adressèrent, pour la statue du dieu, à Phidias, que les persécutions des Athéniens avaient forcé de se réfugier chez eux. Il la fit en or et en ivoire, assise sur un trône, avec une couronne d'olivier ; elle tenait dans sa main droite une Victoire, aussi d'or et d'ivoire, avec la palme et la couronne : dans sa gauche était le sceptre, de plusieurs métaux, et surmonté de l'aigle ; sa chaussure était d'or, ainsi que son manteau, chargé de dessins et de fleurs. Quatre Victoires formaient chacun des quatre pieds du trône, qui était orné de bas-reliefs et de peintures ; deux autres étaient placées en avant des jambes ; des lions d'or servaient de marchepied ; les Heures et les Grâces l'embellissaient, et le soubassement était décoré de bas-reliefs (2).

(1) Liv. II, ch. 13.

(2) Quatremère de Quincy a reconstruit ce Jupiter dans l'ouvrage intitulé : *Le Jupiter Olympien ou l'art de la sculpture antique* ; Paris, 1814.

Une statue dans laquelle sont réunis la ronde-bosse et le bas-relief, la peinture et l'incrustation, des fleurs et des animaux, de l'or, des pierres précieuses, de l'ivoire (1) et de l'ébène, n'est guère en rapport avec nos idées actuelles sur le beau artistique. Nous pouvons encore moins comprendre comment, s'il faut en croire les écrivains, on frottait d'huile le pavé qui l'environnait, afin de la préserver de l'humidité. Les anciens ne tarissent pas, au surplus, sur les merveilles qu'ils racontent de ce chef-d'œuvre : les poëtes disaient que Phidias était monté au ciel pour contempler la majesté du père des dieux, et celui qui, venu des dernières extrémités de la Grèce, pouvait le contempler un moment, s'estimait trop heureux.

Alcamène, élève de Phidias, sculpta le combat des Centaures et des Lapithes sur le temple de Jupiter en Élide, et fut vainqueur d'Agoracrite, dans l'exécution d'une Vénus. L'ouvrage le plus vanté de Polyclète est la statue colossale de Junon, à Argos, indé- 480.
pendamment du Doryphore et du Diadumène (2), dont le premier

(1) Le même Quatremère est parvenu à trouver la méthode pratiquée pour faire des statues en ivoire. On sait que les dents d'éléphant sont pleines au bout, creuses au tiers de leur longueur, de six à sept pieds aujourd'hui, anciennement de neuf ou dix. On détachait la partie solide, de manière à en faire autant de morceaux cylindriques, que l'on aplatissait en les amollissant au moyen de la vapeur, et, selon Dioscoride, en les faisant bouillir avec de la racine de mandragore, ce qui les rendait malléables comme de la cire. On en formait ainsi des plaques pouvant avoir plus de deux pieds de superficie sur une épaisseur d'un à trois pouces.

On faisait d'abord le modèle de la statue en cire ou en terre glaise, de la dimension précise qu'elle devait avoir, et on la coulait ainsi en plâtre. On traçait ensuite sur le moule des lignes indiquant la forme et le nombre des morceaux à employer, en prenant soin que les jointures tombassent dans les endroits les moins visibles; cela fait, on coupait le plâtre avec une scie très-fine, en autant de morceaux, de manière à ce qu'ils pussent être rapprochés exactement.

On imitait alors sur l'ivoire chacun des fragments dont la statue devait se composer, ce qui se faisait à l'aide de petites scies, de râpes et de ciseaux pareils à ceux dont on se sert encore aujourd'hui. Cette préparation pouvait être confiée à des praticiens, et l'artiste donnait ensuite la dernière main à l'ouvrage. Personne n'ignore, du reste, combien cette matière est facile à travailler, attendu qu'elle ne s'écaille pas comme le marbre, n'a pas de veines comme le bois, et que d'ailleurs on avait des procédés pour l'amollir. Ces fragments, collés ensuite sur des planchettes de bois, se réunissaient pour former la statue. Les joints étaient si bien ménagés, que l'œil pouvait à peine les distinguer de près, et qu'ils disparaissaient tout à fait à la distance d'où le plus souvent il fallait les regarder. Une charpente de fer soutenait la statue entière.

C'est par ces procédés que furent faits le Jupiter Olympien et la Minerve de Phidias.

(2) LUCIEN, *Philopseudes*, 18 : Τὸν διαδούμενον τὴν κεφαλὴν τῇ ταινίᾳ, ἔργον Πολυκλείτου.

fut appelé κάνων (*la règle*), à cause de ses admirables proportions. Il entreprit deux statues, l'une en secret, selon les règles de l'art et son propre génie ; l'autre publiquement, en se conformant aux avis des prétendus connaisseurs ; puis il les exposa à côté l'une de l'autre, en disant : *Athéniens, voici mon ouvrage, et voici le vôtre.* Il n'est pas besoin de dire laquelle des deux statues fut trouvée la meilleure.

Ctésilas rivalisa de talent avec Phidias et Polyclète. Pythagore de Rhégium fut le premier qui finit avec soin la chevelure, les veines et les nerfs. On attribue avec quelque vraisemblance à Scopas la statue de Niobé, chef-d'œuvre de cette époque, qui nous est resté, et dans lequel l'expression de la douleur s'allie admirablement à l'idéal de la beauté. Myron travailla surtout en bronze; une génisse, vers laquelle accouraient les taureaux en mugissant, et les veaux pour la teter, lui valut les plus grands éloges.

IIIe époque. 360. Praxitèle s'éloigna de ce style sublime et sévère, et c'est à lui que commença l'époque du genre gracieux, si nous pouvons lui donner ce nom. Il parlait moins à l'imagination qu'aux sens, et ne se contentait de la beauté naturelle qu'autant qu'elle était agréable et attrayante. Le Céramique était rempli de ses ouvrages, et sa Vénus attirait à Gnide des admirateurs passionnés et sensuels. L'épigramme de l'Anthologie s'exprime pourtant ainsi (1) : « Passant, « si tu contemples la Vénus de Gnide, tu diras : Le Phrygien était « un homme de goût ; mais si tu vois à Athènes Pallas la lance en « main, toute resplendissante de gloire, tu t'écrieras : Pâris n'é- « tait qu'un bouvier. »

Praxitèle donna un jour le choix à la courtisane Phryné entre tous ses ouvrages de sculpture, la laissant libre d'en prendre un à son gré. Afin de découvrir quel était le meilleur, elle eut recours à la ruse ; au moment où Praxitèle était près d'elle, un esclave accourt lui annoncer que le feu a pris à son atelier : « Sauvez « l'Amour et le Satyre, » s'écrie l'artiste épouvanté. « Rassure- « toi, lui dit-elle en le caressant, c'était une épreuve de ma « façon, et je prendrai l'Amour. » L'artifice était plus fin que judicieux, car il est rare qu'un auteur soit bon juge de ses propres ouvrages.

Le désir de transmettre leur nom à la postérité avec leurs ouvrages est naturel chez les artistes ; mais, comme les statues étaient l'objet d'un culte, et qu'on y rattachait une idée de sainteté à laquelle la peinture ne participa jamais, il fut parfois dé-

(1) Anthologie, IV, 17 : Ἀφρογενοῦς Παφίης, κτλ.

fendu en Grèce d'y graver le nom du sculpteur. On interdit à Phidias d'inscrire son nom aux pieds de sa statue de Minerve, et, en général, il y a peu de statues qui soient signées. Nous voyons, au contraire, qu'il était d'usage de mettre le nom de l'artiste sur les vases, sur les pierres dures et aussi sur les tableaux (1).

La peinture ne restait pas en arrière des autres arts. Une jeune fille faisait tristement ses adieux à son bien-aimé, qui devait partir le lendemain pour un long voyage, lorsque, remarquant l'ombre que sa figure projetait sur la muraille, elle prit un charbon du foyer et dessina son profil, ravie de pouvoir ainsi conserver près d'elle l'image de celui qu'elle allait pleurer absent. L'idée est

(1) L'inscription portait le plus souvent : *Un tel fit*, ou bien : *Œuvre d'un tel*, ou même le nom seul : Ἀπέλλης ἐποίει. Λεωχάρους ἔργον. Λυσίππου.

Quelquefois les inscriptions étaient en vers ; beaucoup de ces inscriptions sont des inventions des poëtes. En voici quelques-unes que nous a conservées l'Anthologie :

Sur la Niobé de Praxitèle. « De vivante que j'étais les dieux m'ont changée en marbre, et de marbre que j'étais Praxitèle m'a de nouveau rendue vivante. » Ἐκ ζωῆς με, κτλ.

Sur la vache de Myron. « Bouvier, fais paître ton troupeau loin d'ici, de peur qu'il n'emmène avec lui la vache de Myron. » Βουκόλε, τὴν ἀγέλαν, κτλ.

« Si Myron n'avait attaché mes pieds à cette pierre, moi génisse, j'irais paître avec les autres génisses. » Εἰ μή μου ποτί, κτλ.

Nous en connaissons d'autres encore, qui avaient été inscrites sur l'ouvrage même ; celles, par exemple, dans lesquelles Parrhasius faisait lui-même son éloge, et qui sont rapportées par Athénée, liv. XII, page 543.

« Ce tableau est l'œuvre de Parrhasius, qui aima le plaisir et pratiqua la vertu ; natif d'Éphèse, fils d'Événor, véritable enfant de la Grèce, le premier dans son art. » Ἁβροδίαιτος ἀνήρ, κτλ.

« Je trouverai des incrédules, mais je dirai pourtant que par mes mains l'art est parvenu au dernier degré de perfection ; le terme où je me suis arrêté ne saurait être dépassé ; mais de la main des hommes il ne sort aucun ouvrage irréprochable. » Εἰ καὶ ἄπιστα, κτλ.

On lisait au bas d'un tableau dont Marcus Ludius avait orné le temple de Junon, à Ardée, cette inscription, que nous rapportons telle que nous la donne Gruter, regrettant de n'en pouvoir déterminer l'époque :

Dignis digna loco picturis condecoravit,
Reginæ Junoni supremi conjugi templum
Marcus Ludius helotas Ætolia oriundus,
Quem nunc et post semper ob artem hanc Ardea laudat.

Phèdre nous apprend qu'il y avait à Rome des gens faisant métier de falsifier les noms sur les ouvrages ; abus qui n'est encore que trop fréquent :

Ut quidam artifices nostro faciunt sæculo,
Qui pretium operibus majus inveniunt, novo
Si marmori adscripserunt Praxitelem suo,
Trito Myronem argento.

gracieuse comme toutes celles des Grecs, mais elle est démentie par l'histoire; trop de débris subsistent encore pour attester que l'art auquel nous devons les figures des rois, des divinités et des prêtres tracées dans les hypogées et sur les édifices de l'Égypte et de l'Inde, a une origine beaucoup plus ancienne. Quelques-uns ont attribué l'invention de la peinture à un Égyptien nommé Philoclès; d'autres à Cléanthe de Corinthe. Bornée d'abord à de simples contours, elle en aurait ensuite rempli les vides avec une seule couleur, et se serait perfectionnée peu à peu. Il est fait mention d'une bataille des Magnésiens, peinte par Bularque, avant la XVIII[e] olympiade (708 ans avant notre ère); puis il n'est plus question de peinture jusqu'à Anacréon, époque où elle florissait particulièrement à Rhodes. En général, les Grecs s'y appliquèrent beaucoup moins qu'à la sculpture; aussi Pausanias, qui n'énumérait pas moins de huit cent vingt-sept statues, avait-il à peine connaissance de quatre-vingt-trois tableaux et de quarante-trois portraits.

La peinture s'éleva très-haut du temps de Périclès. Panène, frère de Phidias, peignait, avec Polygnote, Micon, et sur les murs du Pœcile, les fastes de la patrie, donnant ainsi à la peinture son véritable caractère, qui est de venir en aide à l'histoire. Les habitants de Delphes, ayant vu une *Prise de Troie* qu'il avait envoyée pour le concours, lui offrirent une splendide rétribution s'il voulait mettre ses pinceaux à leur service; il refusa, et les amphictyons l'en remercièrent au nom de la Grèce, en décrétant qu'il aurait à l'avenir dans toutes les villes de son territoire droit à l'hospitalité. L'école célèbre de Sicyone fut fondée par Eupompe, qui perfectionna l'art. Pamphile exigeait de ses élèves un talent (1)

(1) Pline (XXXV, 8) dit que les richesses d'une ville suffisent à peine à payer un bon tableau. M. Agrippa donna 300,000 deniers (246,000 fr.) d'un *Ajax* et d'une *Vénus*; un tableau d'Aristide, représentant Bacchus, fut évalué à 600,000 sesterces (126,000 fr.). Auguste paya 100 talents (550,000 fr.) la *Vénus Anadyomène* d'Apelles. Lucullus céda moyennant 80,000 sesterces (16,000 fr.) à Arcésilas une statue de la *Félicité*. Un jeune garçon couronné, par Polyclète, fut vendu 100 talents. Nicomède, roi de Bithynie, offrit aux Gnidiens de les tenir quittes de tout ce qu'ils lui devaient, s'ils voulaient lui céder la Vénus de Praxitèle, et ils refusèrent le marché. Mnason, tyran d'Élatée dans la Phocide, paya 1,000 mines (90,000 fr.) un tableau d'Aristide; il donna 30 mines (2,700 fr.) à Asclépiodore par chaque figure du tableau représentant les douze grands dieux, et 20 mines (1,800 fr.) à Théomneste pour chacun des héros qu'il peignit. Lucullus paya deux talents (11,000 fr.) une *Glycère* assise, bien que ce ne fût qu'une copie. L'orateur Hortensius acheta les *Argonautes* pour le prix de 140,000 sesterces (28,000 fr.). Jules César donna 80 talents (440,000 fr.) de deux tableaux de Timomaque, représentant *Médée* et *Ajax*. L'*Archigallus* de Parrhasius fut

et dix années d'études. Euphranor, le premier, imprima aux héros une dignité surhumaine, tandis que Nicias d'Athènes représentait les femmes sous l'aspect le plus gracieux. On lui offrit soixante talents (330,000 fr.) de son *Ulysse chez les ombres;* il refusa, et en fit don à sa ville natale. Le *Sacrifice d'Iphigénie*, par Timanthe de Sicyone, célèbre pour l'invention, fut particulièrement très-vanté; après avoir nuancé, sur les diverses figures, toutes les dégradations d'une douleur croissante, il couvrit d'un voile le visage d'Agamemnon, afin de ne pas tomber dans l'excès en cherchant à exprimer le désespoir d'un père. Parrhasius et Zeuxis se disputèrent le premier rang: Parrhasius excellait dans la perfection des contours et dans la distribution de la lumière et de l'ombre; Zeuxis était sans égal pour représenter la beauté féminine, pour bien
choisir ses modèles, pour donner de la précision au dessein et de 420.
la noblesse aux formes : c'était une illusion pour les sens, un ravissement pour l'esprit. Zeuxis avait amassé tant de richesses qu'il finit par ne plus vendre ses tableaux ; il en faisait des présents, disant qu'aucun prix ne serait au niveau de leur mérite. Il écrivit au-dessous de son *Athlète : Il sera critiqué, mais non pas égalé*. On le regarda comme le législateur de la peinture, si bien que l'on n'osait plus s'écarter de ses types; mais il n'est rien resté de lui. L'expression morale, qu'il observait peu, faisait au contraire le mérite de Polygnote (1).

La grâce, qui déjà s'était fait sentir dans les ouvrages de Par- 330.
rhasius, fut portée au comble par Apelles, né comme lui dans la voluptueuse Ionie. Exempt de l'orgueil de Zeuxis et des autres, il reconnaissait le mérite des anciens comme celui des contemporains; il écrivait au bas de ses tableaux *faisait*, ἐποίει, et non *fit*, ἐποίησε, comme s'il les eût trouvés imparfaits (2). Personne ne pouvait lui être comparé pour la grâce, qui est la fleur de la beauté.

payé 60,000 sesterces (12,000 fr.) par Tibère, et un *Malade* d'Aristide, 100 talents (550,000 fr.) par Attale.

Avant Guido (le Guide), les tableaux étaient très-peu payés en Italie, à tel point qu'Augustin Carrache et le Dominiquin eurent à peine 50 écus d'or de leur *Communion de saint Jérôme*. En 1852, le Musée impérial de Paris n'a pu acquérir le fameux tableau de *la Conception*, chef-d'œuvre de Murillo, qu'au prix de 586,000 fr.

(1) ARISTOTE, *de la Poétique*, 6 : Ὁ μὲν γὰρ Πολύγνωτος ἀγαθὸς ἠθογράφος, ἡ δὲ Ζεύξιδος γραφὴ οὐδὲν ἔχει ἦθος.

(2) Lorsque le Titien eut terminé le tableau de *l'Annonciation*, qui est dans l'église du Sauveur, à Venise, il le marqua du *Titianus faciebat*. Les critiques lui signalèrent alors tous les défauts qu'ils y découvraient; et lui, après l'avoir bien considéré, prit son pinceau, effaça le *faciebat*, et inscrivit à la place *Titianus fecit*, *fecit*, ne craignant pas de s'en déclarer deux fois l'auteur.

Enthousiaste de son art, il ne passait pas un jour sans manier le pinceau, et soumettait ses tableaux aux jugements du public. Il se rendit à l'avis d'un savetier, qui avait critiqué une chaussure; mais celui-ci, enhardi par ce succès, ayant voulu critiquer autre chose, il lui cria : *Savetier, tenons-nous-en à la savate.* A la vue d'une Hélène qu'un de ses confrères avait représentée splendidement vêtue, il dit : *Il l'a faite riche, ne pouvant la faire belle.* Un autre lui montrait un tableau qu'il avait terminé, disait-il, en très-peu de temps; il lui répondit : *Je m'en aperçois.*

IVe epoque. Nous entrons avec lui dans la quatrième époque de l'art, au temps d'Alexandre, qui ne voulait être peint que par Apelles, sculpté que par Lysippe, gravé sur pierre dure que par Pyrgotèle. Protogène de Rhodes, qui employa sept années à terminer le chasseur Ialysus, avait tant de réputation que Démétrius Poliorcète, lorsqu'il assiégeait Rhodes, déclara neutre le terrain où s'élevait l'humble cabane de l'artiste. Philoxène d'Érétrie peignit la bataille d'Issus. Aristide de Thèbes se proposait surtout pour but l'expression des sentiments de l'âme; son chef-d'œuvre était une Mère blessée à mort à l'assaut d'une place, avec un Enfant qui s'attachait à son sein. Pausias de Sicyone passe pour avoir peint le premier la voûte et les lambris des appartements; mais, s'étant adonné à ces minces ouvrages, il ne tarda point à se gâter le goût.

L'artiste qui illustra le plus cette époque fut le sculpteur Lysippe, dont le talent dut beaucoup à ses études anatomiques; mais il ne nous est pas resté un seul de ses ouvrages, sur six cent dix statues en bronze dont il fut l'auteur. Lysistrate, son frère, inventa le moulage en argile du masque sur la nature vivante; ce qui permit d'obtenir une ressemblance parfaite, tandis qu'antérieurement elle ne venait qu'après la beauté. Charès de Linde, auteur du colosse de Rhodes, ouvrage qui par ses proportions et sa pose s'éloigne de la sobriété grecque, était élève de Lysippe.

Cet engouement pour les colosses dut venir de l'Orient; c'était une idée orientale qu'avait eue Stasicrate, quand il proposa de tailler le mont Athos à l'image d'Alexandre, et le héros montra qu'il comprenait le goût national, en répondant à l'artiste : *Laisse le mont Athos comme il est; le Caucase, l'Imaüs, le Don, la mer Caspienne, me rappellent assez au souvenir de la postérité.* A cette époque semble appartenir le Laocoon, œuvre merveilleuse par le goût délicat et noble, par la science profonde de l'exécution, bien qu'elle vise à l'effet et cherche à manifester l'habileté, en dépassant les limites que l'art s'était proposées dans l'expression du sentiment.

Le groupe Farnèse, qui étonne mais ne satisfait point, appartient également à l'école de Rhodes.

La musique est aussi redevable aux Grecs de plusieurs perfectionnements; ils inventèrent trois modes principaux, le dorien majestueux, l'ionien gai, l'éolien pathétique; en outre, ils empruntèrent aux Phrygiens et aux Lydiens deux autres modes, l'un pour les cérémonies religieuses, l'autre pour exprimer la tristesse. Ils ne firent généralement usage d'instruments que pour accompagner la voix, et ne se servirent pas pour la cithare de l'archet, qui transmet avec tant de puissance le sentiment de l'artiste.

C'était au son des flûtes qu'ils chantaient les hymnes aux dieux, entonnaient le chœur des tragédies, ou accompagnaient les danses, dont on retrouve les vestiges dans celle d'*Ariane* et dans la voluptueuse *Romaïque*, que les Athéniennes, soutenues par l'espérance d'une liberté si longtemps désirée, n'ont pas cessé d'exécuter au milieu des ruines de leur antique grandeur.

Dans Homère, la musique ajoute à la pompe des solennités publiques et aux joies de la famille; dans les jeux publics, il y avait des concours de musique, et la lutte était si vive que les concurrents plus d'une fois furent victimes de leur ardeur. Les chœurs chantaient les odes et les scènes lyriques des tragédies, divisées en strophes, antistrophes et épodes. On sait que le chœur fut l'origine de la poésie dramatique, et Démosthène (*Contre Midias*) nous apprend qu'il était composé de jeunes gens, d'hommes ou de vieillards, selon le sujet qu'on représentait.

Pythagore, dit-on, découvrit les rapports musicaux, et la manière de déterminer la gravité des sons d'après la plus ou moins grande rapidité des vibrations des cordes, ainsi que la théorie de la propagation des sons (1). Enchaînée ainsi au calcul,

(1) M. Biche Latour présenta à l'Institut historique de France, au mois de septembre 1841, un mémoire qui fut couronné; je vais m'en servir.

Il trouva dans les théories sur la musique grecque trop et pas assez : trop avec Pythagore, qui voulut faire de la musique un instrument qui servirait au créateur pour former les mondes; pas assez avec Aristoxène et les autres philosophes syllogistiques, qui n'en firent qu'un art secondaire pour accompagner la poésie, la danse, la musique, l'éloquence. Une théorie infinie lutte donc avec une pratique ingénieusement futile : la première, comme trop vaste, devient inapplicable; la seconde, qui ne vise qu'à plaire, n'atteint pas le but véritable, c'est-à-dire la représentation vraie des sentiments. La musique pythagoricienne, autant qu'il est possible d'en juger, avait pour unité la corde, dont les divisions devaient produire les *intervalles successifs* les plus parfaits. La corde étant divisée en deux parties égales, l'octave donnait le rapport le plus harmonieux, c'est-à-dire 1 à 2; suivait la quinte qu'on obtenait en mettant en vibration 2/3 de la corde; la quarte, produite par la résonnance de 3/4 de la corde, était la dernière.

cette théorie, par cela même qu'elle se renfermait dans une octave, restait pauvre et stérile à côté de la voix humaine, qui, dans l'organe le plus limité, possède environ une octave et demie d'étendue.

On sentait donc la nécessité de modifier ce système, pour que la musique pût satisfaire à tous les besoins du sentiment ; cette révolution fut accomplie par Aristoxène, disciple d'Aristote. Il proposa de substituer à la méthode de calcul rigoureux une méthode purement empirique, où les faits ne seraient considérés que dans leur rapport avec l'organisation humaine. Néanmoins, n'osant pas répudier les théories abstraites encore en faveur, il se contenta de modifier ce que les divisions mathématiques de la corde avaient de trop rigoureux ; il restreignit donc les quintes d'une manière imperceptible, afin que la musique pût parcourir un certain nombre d'octaves sans altérer sensiblement les rapports de justesse entre les divers intervalles.

Tel fut son *tempérament*, mot qui s'applique bien, soit à la réduction des quintes, soit à la *manière tempérée*, au moyen de laquelle Aristoxène conciliait les exigences du calcul avec l'aspiration du sentiment. Une fois les anciennes bases détruites, les abus firent irruption, puisqu'il fallait substituer au calcul mathématique le jugement de l'oreille. De là, une licence effrénée, chacun se persuadant que l'oreille devait approuver ses innovations, destinées à disparaître bientôt, et qui firent croire qu'un peuple ingénieux et prompt à se jeter dans les nouveautés ne

Néanmoins les successions d'octaves, de quintes et de quartes, étaient les seules consonnances admises dans ce système ; les *accords* des Grecs n'étaient donc qu'un enchaînement de sons, qui se succédaient dans certaines proportions ; mais ils ignoraient l'harmonie, c'est-à-dire l'art de faire entendre des sons simultanés ; or les successions dont nous venons de parler sont exclues de l'harmonie. Ce fut donc à tort qu'on employa le mot d'*accords* pour exprimer tout autre chose.

Sans nous arrêter sur les détails du système pythagoricien, nous dirons seulement que ces intervalles d'octave, de quinte et de quarte, étaient complétés par d'autres appelés dissonants parce qu'ils naissent des rapports numériques les plus compliqués. Ce sont la seconde mineure (de *mi* à *fa*) ; la tierce mineure (de *mi* à *sol*) dans le genre diatonique ; dans le genre enharmonique, on employait successivement la moitié de cette seconde mineure et la seconde mineure (de *mi* à *mi demi-dièze*, et de celui-ci à *fa naturel*), et la tierce majeure (de *fa naturel* à *la*). Les combinaisons se fondaient toutes sur une série de quatre sons, appelée tétracorde. Tout tétracorde était formé de deux cordes fixes, la tonique et la quarte (*mi-la*) ; les deux autres cordes se tendaient ou se relâchaient selon que le musicien voulait jouer dans le genre diatonique, chromatique ou enharmonique.

pouvait être contenu, dans les arts ou la politique, que par le despotisme.

Néanmoins toute la musique grecque ne se composait que de deux éléments : la succession des durées relatives, et la succession des intervalles mélodieux; ces deux éléments provenaient d'un principe unique, qu'on pourrait appeler le principe de la *successivité*.

Nous sommes persuadé que les Grecs, par cela seul qu'ils s'arrêtèrent à une échelle aussi étroite, ne voyaient dans la musique qu'un mode d'accentuation de la poésie; plus tard on apprit à passer d'un mode à un autre, et l'accentuation musicale devint plus expressive, plus passionnée. Il semble néanmoins que les instruments ne se faisaient entendre que par intervalles pendant la mélodieuse déclamation du chanteur, et pour lui donner le ton ou lui indiquer le changement d'accent.

On dit que Terpandre inventa les notes, c'est-à-dire le moyen de noter les sons avec des lettres de l'alphabet. Quelques auteurs portent le nombre de ces signes à 626, et Burette même à 1620; d'autres n'en comptent que 90. Une moitié servait pour la musique vocale, et l'autre pour l'instrumentale. Il est certain que la notation était très-compliquée, non pas tant à cause des signes que pour leur signification diverse. Il y avait d'autres signes pour exprimer la durée du rhythme, et quatre pour exprimer le silence.

Ce qui est certain non moins qu'admirable, c'est l'importance que les anciens législateurs attribuaient à la musique. Par Solon et Lycurgue, elle fut considérée comme une partie essentielle de l'éducation : les Grecs la croyaient nécessaire à l'État; ils la regardaient comme un des soutiens de l'esprit public et de la force nationale.

Polybe, en cherchant pourquoi les Cynéthéens, bien qu'Arcadiens, se distinguaient si fort des autres Grecs par leurs cruautés et leur scélératesse, l'attribue à ce qu'ils abandonnèrent l'étude de la musique, à laquelle toute la population de l'Arcadie se livrait par une vocation naturelle. « La musique, dit-il, est utile à tous les mortels, mais elle est nécessaire aux Arcadiens. Ne croyons pas qu'ils aient uniquement par fantaisie réservé à la musique une place si considérable dans leur gouvernement. Dès l'âge le plus tendre, les Arcadiens sont instruits à chanter des stances et des hymnes; ils apprennent ensuite des odes de Philoxène et de Timothée, et chaque année, à l'époque des dionysiaques, ils dansent à l'envi au son de la flûte. Au milieu des festins, chaque

convive est tenu de chanter à son tour ; le refus de chanter est considéré comme une honte. Les jeunes gens sont exercés à des marches militaires qu'ils exécutent au son des instruments ; chaque année, ils donnent une représentation de leur savoir dans une fête publique aux frais de l'État. Par là leurs législateurs ont voulu tempérer l'influence du climat rigoureux et de travaux manuels très-pénibles ; mais les Cynéthéens négligèrent peu à peu ces sages institutions. C'est pour cela qu'ils devinrent féroces, et qu'entre eux et leurs voisins il éclata des rivalités et des dissensions terribles (1). »

Comme exemple de la connexion des sciences entre elles, nous ferons remarquer que les deux principaux systèmes de la musique grecque représentent deux phases de la civilisation : celui de Pythagore, fondé sur l'immuable calcul, exprime le dogme immobile de l'Orient et le despotisme qui en dérive ; celui d'Aristoxène, supérieur à l'autre par ses richesses et ses agréments, mais n'inspirant plus l'idée de la beauté morale, l'amour de la décence et de l'ordre, exprimait par ses mille fantaisies cette liberté qui, dégénérée en licence et en orages, porta la ruine dans la Grèce (2).

CHAPITRE XXII.

PHILOSOPHIE GRECQUE.

La philosophie, comme les autres sciences, doit être étudiée idéalement, comme un progrès de l'humanité tout entière, sans limites de temps, de lieu, ni de personnes. Pourtant, si l'économie générale de notre travail nous oblige à la considérer dans ses rapports avec chaque époque et chaque action, nous tâcherons au moins que les faits ne l'emportent pas trop sur les idées.

Nous avons déjà vu le développement considérable que, dans chacune de ses parties, la philosophie avait acquis chez les Indiens. Il est probable que la Grèce la reçut d'eux ou des Égyptiens ; mais les Grecs surent la cultiver si bien qu'elle atteignit bientôt parmi eux à une immense hauteur. La Grèce, par suite de l'ap-

(1) POLYBE, IV, 20.

(2) Voyez, pour la connaissance de la musique chez les anciens, le traité de Plutarque Περὶ μουσικῆς, et le recueil de Meibom, *Antiquæ musicæ auctores septem* ; Amstelodami, 1652.

titude merveilleuse qu'elle avait à l'originalité, s'assimilait aussitôt tout ce qu'elle empruntait aux autres peuples : ses erreurs mêmes sont instructives en ce qu'elles résument les tentatives antérieures, et font voir jusqu'où peut aller l'esprit humain abandonné à lui-même.

Les Grecs eurent recours à l'Inde et à l'Égypte, comme aux sources de la science et aux dépôts des traditions antiques. Ils y trouvèrent avec le dogme le savoir renfermé dans les temples, d'où ils le tirèrent pour y joindre des éléments jusque-là inconnus, la liberté, le doute, l'esprit d'opposition et de vie, caractère de l'Europe.

Orphée, par l'introduction des mystères, par ses hymnes religieux et ses conceptions cosmogoniques, commença à dégrossir la nation; il doit être mis au premier rang parmi ceux qui, comme lui, furent tout à la fois philosophes, poëtes et prêtres. Musée décrivit le royaume des morts; Homère associa la politique à la religion, en traçant le tableau de la Grèce antique; Hésiode rassembla les traditions éparses dans l'unité d'une grande épopée.

L'esprit sacerdotal se trouva ainsi vaincu de bonne heure chez les Grecs, et une morale civile, indépendante de la théologie, s'établit au milieu d'eux. La phase nouvelle est représentée par les sages adonnés à la pratique (*gnomiques*) qui réduisirent en sentences et en proverbes, à la portée de tout le monde, des préceptes faciles à retenir par le peuple, quoiqu'ils révélassent déjà une fine observation de l'homme et un sentiment élevé de la liberté et de l'égalité. De ce nombre sont les sept sages, qui exposaient les rapports de l'homme et du citoyen avec ses semblables, comme aussi les fabulistes, personnifiés dans le type idéal d'Ésope, qui appartenait peut-être à la classe servile, ainsi que le rapporte la tradition. Pour les uns comme pour les autres, toute la philosophie consistait dans la recherche de la sagesse; elle avait pour but l'étude de la morale et de la nature, la connaissance du vrai bien et des causes premières, l'application des théories aux cas pratiques de la vie.

Gnomiques.

La variété des races influa sur les systèmes. Les Doriens, conservateurs et les aristocrates, s'occupèrent des causes internes et de la méthode rationnelle, du pourquoi plutôt que du comment, et des déterminations morales; les Ioniens, au contraire, mous et républicains, s'appliquèrent de préférence à l'étude de la nature des phénomènes, et ne traitèrent qu'accessoirement de la morale. Cherchant le principe élémentaire du monde, ils crurent le trouver par l'expérience et la méditation, appliquées à la matière des

École ionique.

sensations : c'est le premier pas inévitable de la philosophie rationnelle ; elle s'empare de l'opinion du vulgaire, l'élève au rang de la science, et proclame avec lui que toutes les connaissances de l'homme ne sont que les images des choses, telles qu'elles nous sont offertes par les sensations. Puis la philosophie s'aperçoit de l'erreur ; alors, pour interpréter ce langage du vulgaire, elle établit un principe de vérité, supérieur aux sensations, qui en examine la valeur, et les réduit à de purs effets d'activité intérieure, indiquant, mais ne représentant pas leur cause ; enfin elle place la science dans les idées (école italique, fondée par Pythagore). Mais, comme elle ne saurait détruire la croyance vulgaire que les sensations représentent les choses, elle lui laisse une valeur pratique comme opinion, tout en lui opposant l'expérience et le raisonnement (école éléatique, fondée par Xénophane de Colophon) ; ou bien elle confond les deux sources des connaissances humaines (école atomistique, fondée par Leucippe d'Abdère), jusqu'à ce que, s'égarant entièrement, elle finisse par dégénérer en de misérables sophismes.

Thalès de Milet, instruit par de longs voyages, s'appliqua le premier, en dehors des théogonies sacerdotales, à la recherche de l'origine du monde, qu'il crut avoir trouvée dans l'eau et l'esprit moteur (1) ; on lui attribue encore, avec la première prédiction d'une éclipse (2), plusieurs inventions que d'autres lui contestent, mais qui, en tout cas, ont perdu le mérite de l'originalité, dès qu'on a pu croire qu'il connut la science des Indiens et des Égyptiens (3). Sa gloire réelle consiste en ce qu'il

(1) Il était, dit-on, de famille phénicienne, et put dès lors avoir emprunté ce principe aux Phéniciens, qui supposaient que l'univers avait été originairement liquide.

(2) Le baron de Zach soutient que cette prédiction est une chimère, qui ne se trouve appuyée ni par la science ni par l'histoire, et qu'en général on doit regarder comme erronées les indications d'éclipses dans les historiens anciens ; souvent même, dit-il, elles le sont chez les modernes.

(3) La doctrine ionique se combine avec celle de Kapila, auteur du système Sankhya, l'un des plus célèbres de la philosophie indienne, laquelle reconnait un être procédant de la nature, comme source de toutes les intelligences individuelles et des autres existences. On trouve aussi dans l'école de Kapila le principe ionique de l'οὐδὲν γίνεται ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, *Rien n'est engendré de rien*. Car il est dit : *Ce qui n'existe pas ne peut recevoir l'existence par aucune cause possible.* L'école d'Élée correspond à celle de l'Indien Patandjali, qui fait Dieu suprême ordonnateur, âme distincte des autres, impassible, indifférente aux actions, tant bonnes que mauvaises, et à leurs conséquences. Parménide dit :

Ἔστι γὰρ οὐλομελές τε καὶ ἀτρεμὲς ἠδ' ἀγένητον.
(Plutarch. adv. Colot. t. II, p. 1633, éd. Didot.)

substitua des raisons à des opinions, l'examen aux dogmes, et osa penser par lui-même, devançant de tant de siècles la hardiesse ou la témérité de Descartes, qui n'admettait aucune vérité avant de l'avoir expérimentée et discutée. Noble effort, au moyen duquel lui et les autres Ioniens tentèrent de corriger l'inconstance qui avait succédé en Grèce à l'immobilité orientale. Dégoûtés de la multiplicité des dieux d'Homère, ils dépouillaient la philosophie du langage mystique, ce qui la rendait accessible à chacun, et cherchaient un élément qui eût produit tous les autres; mais en cela précisément apparaissait l'impuissance de la nature humaine, car sa plus généreuse tentative ne réussissait qu'à la précipiter dans l'erreur et le matérialisme.

De même que Thalès avait vu le principe universel des choses dans l'eau, Héraclite le trouva dans le feu; Anaximène, dans l'air; Empédocle, dans le mélange et la lutte des quatre éléments réduits à l'unité; Anaximandre, dans l'infini, qui embrasse tout en soi et dans lequel se produisent les changements continuels des choses, tandis qu'il reste immuable. Pour Phérécyde, les principes éternels furent Jupiter, le Temps et la Terre. Ils admettaient ensuite comme cause de la forme une force inhérente à la matière, qui, par l'antagonisme de son action, produit et détruit tous les phénomènes. Le principe matériel et la force inhérente n'étaient que Dieu répandu dans l'univers, source de la vie et de la puissance, même dans les êtres sensitifs, puisque sentir et penser n'était qu'une seule chose pour eux. Or, comme l'axiome fondamental de leur psychologie était que l'identique ne peut produire que l'identique, ils en déduisaient que l'âme se composait des mêmes éléments. Tous admettaient du reste les démons ou génies secondaires, à l'exception d'Héraclite, qui ne disait rien de la Divinité (1).

Mais cette école ionique est plutôt une invention des écrivains postérieurs, qui voulaient attribuer les distinctions de leurs philosophes aux penseurs de la plus haute antiquité. Du reste, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, les seuls nommés dans cette école, ont vécu à des intervalles différents, séparés quelquefois par deux siècles, et qui sont remplis de fables et de doctrines

Parménide et Patandjali vont à un idéalisme qui tombe dans la négation du monde matériel.

(1) Voy. TENNEMANN, *Manuel de l'histoire de la philosophie*. — BUHLE, *Histoire de la philosophie*. — MEINERS, *Histoire des sciences dans la Grèce et à Rome*. DE SALINIS et DE SCORBIAC, *Précis de l'histoire de la philosophie*; Paris, 1835.

très-dissemblables entre elles. Il est vrai que ces doctrines représentent assez bien la vie ionique, dont le fondement est le sensualisme en toutes choses : volupté dans les mœurs; inclinations démocratiques et habitudes serviles dans la vie ordinaire; recherche de la grâce plus que du reste dans les arts; anthropomorphisme dans la religion, et, dans la philosophie, qui est l'expression générale du caractère d'un peuple, empirisme plus ou moins ingénieux, curiosité qui s'élance en avant, mais sans sortir du cercle de la sensation. Comme résultat, on prit ce qui apparaît pour ce qui est, et l'homme et son habitation devinrent, conformément à l'apparence, le centre de toutes choses (1).

École italique. Pythagore.

Ceux dont nous venons de parler, s'occupaient de philosophie isolément; mais Pythagore fonda une véritable école, distincte des Ioniens, en ce qu'elle continua, sous des formes nouvelles, les spéculations théologiques et métaphysiques de l'Orient, tout à fait abandonnées par les autres (2).

Il faut distinguer deux personnages dans Pythagore, le vrai et l'idéal; c'est au second, devenu le type des premiers philosophes sociaux, que sont attribuées les inventions les plus disparates et les aventures les plus étranges : il voyagea dans tous les pays du monde, démontra le problème du carré de l'hypoténuse, et trouva les rapports entre la longueur de la corde et les sons qu'elle rend; il donna la première théorie des isopérimètres et des corps réguliers, les éléments des sciences mathématiques, l'algorithme encore mystérieux; il expliqua la conversion de l'eau en air, et réciproquement, l'opacité de la lune, l'identité de l'étoile du matin et de celle du soir, la sphéricité du soleil, l'harmonie des mouvements des corps célestes, c'est-à-dire le rapport des masses et des distances, la position oblique et la mobilité de la terre, partout habitée et jouissant d'une égale répartition de la lumière et de l'ombre; il connut le véritable système du monde, reproduit en Italie, vers la moitié du quinzième siècle, par le cardinal Cusa, et appelé plus tard système de Copernic. Seul, parmi les anciens, il soutint que la génération des animaux s'opère toujours par semence; il devina les deux forces opposées imprimées aux corps célestes, qui déterminent chez eux un mouvement curviligne : pressentiment lointain d'une vérité qu'Herschel considère

(1) Cousin, *Nouveaux fragments philosophiques.*

(2) Terpstre, *De sodalitiipy thagoræi origine, conditione, consilio.* Utrecht. Krische, *De societatis a Pythagora conditæ scopo politico.* Gœttingue, 1836. Cramer, *De Pythagora, quomodo educaverit et instituerit.* Stralsund, 1833.

comme la plus universelle à laquelle soit parvenue la raison humaine (1).

Dans une disette absolue de renseignements, comment remonter à la vérité de cette philosophie, alors surtout qu'on a perdu la clef du langage mathématique et des symboles sous lesquels les
pythagoriciens voilaient leur doctrine ? Il paraît que le véritable 584.
Pythagore naquit à Samos, visita l'Asie, l'Égypte, peut-être l'Inde, et fonda à Crotone, en Italie, une école, l'école italique, qui, loin de se borner à perfectionner les sentiments religieux et moraux, avait encore un but politique et secret. Pythagore nous apparaît donc sous le triple aspect de philosophe, de fondateur d'une société et de législateur. Comme philosophe, il tient le milieu entre l'Orient et l'Occident : il n'abolit pas les mythes de l'un, mais il accepte la décomposition de l'autre; il renonce à être sacerdotal, mais il se conserve aristocratique; il repousse les fables vulgaires qui dégradaient la vérité, mais il n'ose pas la présenter nue et dans sa simplicité; il est aussi éloigné de la foi aveugle du vulgaire que de l'indépendance démocratique des philosophes ioniens; il fait enfin sortir la science de la nuit des mystères, mais l'enveloppe de symboles. La nature et le langage étaient pour lui le symbole d'un idéal invisible qui se révélait à l'âme par le moyen de l'ordre physique. Ses sectateurs faisaient de même un grand usage de symboles. Leur signe de reconnaissance était le triple triangle qui en forme cinq autres et le pentagone; pour des raisons mystiques, ils s'abstenaient de manger des fèves (2), et disaient : *Ne t'assieds pas sur le boisseau*, pour indiquer qu'il ne faut pas que les préoccupations de la vie animale troublent le domaine de l'esprit (3). *Ne porte pas au doigt les images des dieux*, c'est-à-dire, ne popularise pas la science divine; ou bien, que la haute philosophie t'aide à briser les liens corporels; que tes idées sur les dieux ne s'arrêtent pas à la matière, mais s'élèvent à la pure intelligence. Il semblerait donc que Pythagore se proposât de divulguer les sublimes pensées qu'il avait conçues de la Divinité et de ses rapports avec l'homme, sans toutefois renverser immédiatement les croyances et les habitudes anciennes.

Tandis que les Ioniens, partant des faits, les généralisaient pour

(1) On la retrouve dans Timée de Locres, dans le *Timée* de Platon et dans Plutarque. Gerdil attribue à Pythagore les monades, et Dutens la théorie newtonienne des couleurs.

(2) Les anciens donnaient leurs votes avec des fèves. *S'abstenir des fèves* signifie peut-être *ne pas se mêler* des intrigues politiques.

(3) JAMBLIQUE, *Protrept.*, 21. — SUIDAS, ad. v. Πυθαγόρας, etc.

remonter aux principes, Pythagore partait de l'idée universelle, et procédait par déduction. Selon lui, le commencement réel et matériel de toutes choses est l'unité absolue (*monade*), d'où dérivent la délimitation de l'imparfait, la dualité et l'indéfini. Le développement de la création tend précisément à affranchir les esprits des liens de la dualité, c'est-à-dire de la matière, et l'on y arrive en laissant la fausse science de ce qui varie, pour acquérir la science vraie de l'être immuable, et en apprenant à ramener la multiplicité à l'unité. On voit ici une indication de cette doctrine des nombres, qui pour lui étaient les symboles des choses. Le monde est un tout harmonieusement disposé, consistant en dix grands corps, lesquels se meuvent autour d'un centre, qui est le soleil : les hommes ont, par l'entremise des étoiles, quelque alliance avec la Divinité ; entre celle-ci et nous sont les démons, qui exercent une très-grande influence sur les songes et les divinations.

L'âme émane du feu central, être qui se meut par lui-même, et donne le mouvement à toutes choses. Son immortalité fut aussi enseignée par Pythagore ; mais on n'est pas certain s'il y mêla l'idée de la métempsycose, ou si elle fut introduite plus tard dans son système par quelques-uns de ses disciples.

Il paraît en outre avoir distingué le sentiment ou le cœur (θυμός) de l'intelligence ou de la raison (νοῦς), en faisant du premier la source des désirs et des passions, de l'autre la modératrice des pensées et des actions, et une émanation de l'âme du monde. Pythagore commit deux erreurs : la première, ce fut d'appliquer un caractère numérique à l'intelligence ; l'autre, de reconnaître dans le nombre une existence réelle et extérieure.

Morale. Le principe fondamental de la morale pythagoricienne était la rémunération égale et réciproque, l'équité (1), qui est une harmonie entre les actions de l'homme et l'univers ; l'homme est vertueux quand ses passions sont subordonnées à l'intelligence et d'accord avec elle. Si les idées générales de cette morale sont peu développées, les germes en sont excellents, puisqu'elle donne pour règle à toute action humaine : *Dire la vérité et faire le bien* (2). Les applications pratiques de ce précepte ne sont pas moins belles. Les vertus sont des moyens d'arriver à l'amour, vérité profonde, qui distingue les deux parties de la morale, l'une de justice, l'autre de charité.

(1) Définition pythagoricienne de la justice : Ἀριθμὸς ἰσάκις ἴσος.

(2) Ἀληθεύειν καὶ εὐεργετεῖν. ÉLIEN, *Histoires diverses*, XII, 59. — Τί θεοῖς ὅμοιον ἔχομεν ; Εὐεργεσίαν, εἶπε, καὶ ἀλήθειαν. LONGIN, *du Sublime*, I.

Pythagore a été le premier, parmi les anciens, qui ait compris la puissance de l'esprit d'association avec une constitution forte et régulière. Son école n'admettait à l'enseignement le plus sublime qu'à la suite de longues épreuves et de grandes austérités en fait de nourriture, d'habillement, de sommeil, de silence, afin de dompter les sens et de donner de l'énergie à l'âme, par l'habitude de supporter les privations et de se livrer à la méditation. Ses prosélytes mettaient leurs biens en commun, s'habillaient de blanc et habitaient ensemble, avec la liberté de se retirer s'ils se lassaient de ce genre de vie. Ils exerçaient beaucoup leur mémoire, faisaient rarement un serment, tenaient fidèlement leur parole, s'abstenaient durant l'été des plaisirs de l'amour, à l'égard desquels ils observaient en tout temps la plus grande réserve (1), et devaient se présenter aux sacrifices avec des vêtements peu coûteux, mais d'une parfaite blancheur, et avec un esprit chaste et pur. Ils s'occupaient le matin de musique et de chant; puis ils passaient successivement des entretiens philosophiques aux exercices gymnastiques et aux devoirs de citoyen. Ils s'abandonnaient le soir à une gaieté calme, en chantant les *Vers dorés*, attribués à leur maître. Avant de s'endormir, ils s'examinaient sur leurs actes durant la journée. La plus étroite amitié régnait parmi les membres de l'association. Si l'un d'eux perdait ses richesses, les autres partageaient avec lui. Clinias de Tarente, ayant appris que Porrès de Cyrène était réduit à la misère, alla d'Italie en Afrique, avec une forte somme d'argent, pour le secourir, bien qu'il ne l'eût jamais vu. Plusieurs en firent autant. Tout le monde connaît l'aventure de Pythias et Damon, qui voulurent mourir l'un pour l'autre, sous la tyrannie soupçonneuse de Denys de Syracuse.

Des femmes faisaient aussi partie de l'association, et Théano, la fille du philosophe, nous apprend quelle morale élevée leur était enseignée; comme on lui demandait après combien de temps une femme qui avait eu des rapports avec un homme pouvait s'approcher des autels, elle répondit : *Tout de suite, si c'est son mari; jamais, si c'est un étranger.*

On voit que Pythagore substituait aux colléges de prêtres des réunions de philosophes, entre lesquelles il maintenait les doctrines traditionnelles et positives, reproduisant d'un côté Orphée, et préludant de l'autre à Platon, par la conception de la vie universelle, ainsi que par la théorie des idées. L'école italique proclama donc que nul savoir n'est possible qu'à la condition de

(1) Voy. Diogène Laerce, VIII, 17.

l'existence d'êtres intelligibles, tout à la fois simples et immuables; or, comme de pareilles conditions ne se réalisent ni par rapport au monde matériel, ni relativement à l'esprit humain, il est nécessaire de recourir à l'*idée*, qui seule rend possible la connaissance.

Cette doctrine sublime distingue radicalement la philosophie italique de celle des Ioniens. La première prit pour base la tradition du genre humain, la seconde l'investigation individuelle; la première vit la nécessité de déduire les choses d'un principe unique pour constituer l'unité de la science, et, subordonnant les sens à l'esprit, sépara les sensations correspondantes à l'ordre variable des idées qui appartiennent à l'ordre invariable; la seconde, au contraire, ne s'en rapporte qu'à l'expérience. L'une procède par analyse, et, partant du tout, arrive aux parties par la décomposition, pour remonter au tout, objet de ses méditations; l'autre procède par synthèse, et, s'efforçant d'aller des parties au tout par la composition, s'égare dans sa route sans issue, et revient toujours aux parties qui seules absorbent son intention. Tandis que les Ioniens admettaient un principe matériel et oubliaient le but moral, les pythagoriciens, fidèles à la méthode dorique, maintenaient le principe incorporel, s'occupaient de la moralité, et recherchaient les lois et l'harmonie des principes du monde d'après une détermination morale du mal et du bien : plus dogmatiques que dialecticiens dans les formes, leur style était clair et d'une simplicité empreinte de grandeur.

Les Italiens partaient donc de Dieu, les Ioniens de la nature : ceux-ci ne faisaient que de vains efforts pour se dégager de la matière, ceux-là s'élançaient dans les pures régions de l'esprit. Dans l'école de Thalès, essentiellement scrutatrice et sagace, le libre exercice de la raison dans toute son activité était fort louable. L'école pythagoricienne, au contraire, jalouse de conserver les doctrines enseignées d'en haut à l'homme, procédait moins hardiment dans l'examen, et souvent ses disciples se contentaient pour toute raison de la parole du maître (αὐτὸς ἔφα, *ipse dixit*); mais elle aussi dut marcher, et la doctrine de Pythagore fut poussée jusqu'au panthéisme, tandis que celle d'Anaximandre et d'Anaximène aboutissait à l'athéisme.

La Grèce produisit de grands philosophes pythagoriciens, de même que l'Italie (1), qui peut se vanter d'avoir donné nais-

(1) Archytas de Tarente, Philolaüs et Aristée de Crotone, Hippon de Rhégium, Hipparque de Métaponte, Ecphante de Syracuse, le comédien Épicharme de Cos, Timée de Locres, Ocellus de Lucanie, bien que les traités *Sur l'âme du*

sance à l'école philosophique la plus illustre, d'autant mieux qu'Aristote et Platon dérivent plus réellement de Pythagore et de Socrate. Empédocle d'Agrigente, de la considération sensible et rationnelle de l'être, est conduit à une contemplation mystique des choses; mais nous ne pouvons recueillir que des fragments de sa doctrine poétiquement exposée. L'enthousiasme en forme le principal élément; à la façon d'Homère, il personnifie et déifie tout, et, sans répudier entièrement la raison, il professe un mysticisme fondé sur l'hypothèse d'une dégradation causée par un péché primitif. Le monde fut ensuite réglé par deux principes, l'amitié et la discorde (φιλία, νεῖκος). Sa vie tient beaucoup du merveilleux : il réveille une femme d'une longue léthargie, et l'on dit qu'il ressuscite les morts; il fait clore une vallée entre deux montagnes, et arrête aussi les vents étésiens qui rendaient Agrigente malsaine; il assainit les marais dont les exhalaisons nuisaient à Sélinonte, en y faisant passer deux courants d'eau. Il fut donc réputé dieu, et lui-même, favorisant cette opinion, disait : « Amis, qui habitez les hau-
« teurs d'Agrigente, zélés observateurs de la justice, salut. Je
« ne suis pas homme, mais dieu. Lorsque j'entre dans les cités
« florissantes, hommes et femmes se prosternent devant moi : la
« multitude suit mes pas; les uns me demandent des oracles, les
« autres un remède pour de cruelles maladies (1). » L'étude de l'histoire naturelle lui coûta la vie; car, voulant explorer le cratère de l'Etna, il y périt.

Alcméon de Crotone, contemporain de Pythagore, fut le premier qui tenta de remonter aux idées générales, en dressant une liste de catégories dans laquelle les principes de l'intelligence humaine sont posés en antithèses (2). Cylon de Crotone, célèbre par ses richesses, ayant demandé d'entrer dans cette association, ne fut pas admis, parce qu'il était violent et querelleur. Irrité de ce refus, il suscita contre elle une vive persécution politique, qui coûta la vie à Pythagore et dispersa ses disciples, de sorte que l'œu-

monde, attribués à ces deux derniers, ne paraissent pas authentiques; Empédocle d'Agrigente, à qui son zèle excessif pour l'étude de l'histoire naturelle coûta la vie dans le cratère de l'Etna : il composa un poëme sur la nature.

(1) DIOGÈNE LAERCE, VIII, 62.

(2)

Fini et infini.	Repos et mouvement.
Impair et pair.	Droite et courbe.
Unité et pluralité.	Lumière et ténèbres.
Bonheur et malheur.	Bien et mal.
Mâle et femelle.	Carré et figures à côtés inégaux.

vre, qui ne pouvait s'accomplir que par la lente destruction des anciennes croyances, resta inachevée (1).

L'école ionienne avait donc pris le côté physique, et celle de Pythagore le côté métaphysique; le point de vue dialectique fut embrassé par une autre école, greffée sur celle de Pythagore, et qui prit son nom d'Élée, ville d'Italie : poussant à l'excès le système des idées et répudiant l'expérience, elle déclara les choses de purs phénomènes, ramena la réalité à l'intelligence et identifia le monde avec Dieu. Ce penchant exclusif vers le suprasensible, négligeant le sensible et soutenant qu'il faut chercher toute vérité dans la sphère rationnelle, est la première tentative qui eut pour objet de redresser le mode de connaissance sensible au moyen des idées pures de la raison, ou de les réduire à leur juste valeur; l'école d'abord distingua dans la pensée l'élément spéculatif de l'élément empirique.

617. Xénophane de Colophon (2), Parménide et Zénon d'Élée, Mélissus de Samos, passent pour les auteurs de ce système. Le premier affirma que rien n'est fait de rien, et qu'aucune chose ne peut passer du néant à l'être; tout n'est donc qu'une seule chose immuable et éternelle. C'est ainsi qu'il combattait l'anthropomorphisme et la mythologie, et qu'à l'aide de la simple raison, par le principe de la causalité, il prouvait l'existence de Dieu (3),

(1) On aura facilement aperçu ce que les pythagoriciens ont de commun avec les Indiens. Le nom même de μαῖα se trouve chez le pythagoricien Nicomaque, dans Photius. Ils distinguent l'organe sensitif matériel de l'âme rationnelle vivante, qui a la conscience d'elle même, et qu'ils appellent θυμός et φρήν ou νοῦς, comme elle est nommée dans les Védantas *manas* et *djivatman*. Ils supposent, de même que les Indiens, une région moyenne entre le ciel et la terre, habitée par les démons. On raconte que le brahmine Iarchas, interrogé par Apollonius sur ce que les Indiens pensaient de l'âme, répondit : *Ce que vous en pensez vous-même depuis Pythagore.*

(2) L'unité de Dieu est exprimée formellement dans le poëme de Xénophane sur la nature; mais, en disant que rien ne provient de rien, il suppose la matière coéternelle :

Εἷς Θεὸς ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος,
Οὔτι δέμας θνητοῖσιν ὅμοιος, οὔτε νόημα.

Voy. BRANDIS. *Commentationes eleaticæ;* Altonæ, 1813.

(3) Albert FABRICIUS, dans ses notes sur Sextus Empiricus, *Hypotyp.* I, 53, s'exprime ainsi : « Xénophane comprit Dieu comme intelligence éternelle, une, immuable, non sujette à la génération ni à la mort, perpétuellement vivante, pleine de raison et de jugement, semblable en tout à soi-même, qui fut toujours et sera toujours; au contraire, les choses qui apparaissent à nos sens n'existent, selon lui, que dans le changement et dans l'opinion, et doivent toutes se résoudre de nouveau dans l'être *un*, où elles sont contenues et d'où elles décou-

de sorte qu'en admirant l'harmonie du monde, il disait : Tout est un, et cette unité est Dieu. Au reste, l'humanité ne pouvait, selon lui, faire autre chose que conjecturer, supposer, présumer.

Parménide précisa encore plus l'idéalisme, en affirmant que les 593
sens ne sauraient offrir que des phénomènes trompeurs, et que la raison seule reconnaît ce qui est vrai et réel. Mélissus, homme d'État et général célèbre, exagérant encore le système, refusa aux corps les dimensions de l'espace. Peut-être le reproche de panthéisme, fait aux éléatiques, eut-il précisément pour cause le soin extrême qu'ils apportèrent à distinguer des choses sensibles l'idée et à faire ressortir qu'elle les possède toutes dans leur forme originelle.

Si les deux philosophes que nous venons de nommer avaient 594.
déjà recherché en quoi les sensations se différenciaient des choses, Zénon d'Élée, défenseur ardent de la liberté, employa sa pénétration à pousser la recherche plus loin ; il démontra que, si les choses extérieures étaient telles que la sensation nous les dépeint, elles seraient pleines d'absurdités et d'impossibilités. Lorsqu'il enseigna dans Athènes, il réfuta plutôt le système du réalisme empirique qu'il ne prouva le sien, consistant dans l'idéalisme pur ; mais il porta à l'excès la pensée fondamentale de l'école éléatique. En niant la possibilité du mouvement, il ouvrit la route au scepticisme et fonda la dialectique. Dès lors une vérité, que le temps confirma, resta évidente : c'est qu'il est impossible, quand on révoque en doute l'existence sentie des réalités finies, de parvenir à leur démonstration.

Une pareille négation répugnait trop aux croyances inhérentes [illegible] atomisme
à la nature, pour qu'une réaction ne s'ensuivît pas ; elle fut faite par Leucippe, qui assigna, pour éléments de la réalité, certains corpuscules (*atomes*) indivisibles et éternels, dont la combinaison for- 595
tuite produit les corps sous leurs différentes formes. Ainsi à l'unité infinie se trouva substituée la pluralité infinie, qui fut soutenue par Héraclite d'Éphèse, surnommé l'Obscur et le Pleureur, bien qu'il léguât à Platon et aux stoïciens des principes féconds en conséquences.

Le caractère sombre de ce philosophe eut pour contraste l'hu- 596.
meur railleuse de Démocrite d'Abdère, qui supposa la nature régie par la loi de la nécessité, ἀνάγκη, et prétendit que certaines images émanées des corps, venant s'imprimer sur nos sens, en-

lent. » A. Rosmini, *Esame del Mamiani*, III, 51, justifie Xenophane et Parménide de l'accusation de panthéisme

gendraient la sensation et la pensée. Il appliqua le premier la philosophie matérialiste à la morale; car, s'il n'existe que des atomes dans l'univers, toute notion absolue de justice et de sainteté s'évanouit pour ne laisser que le calcul des jouissances. Il mettait, en effet, la suprême félicité dans l'égalité d'humeur. Métrodore de Chios, son disciple, déclarait ne savoir pas même s'il savait rien, et Diagoras, affranchi de ce dernier, fut banni d'Athènes pour avoir écrit qu'il ignorait s'il y avait ou non des dieux. Au contraire, Anaxagore de Clazomène, l'ami de Périclès, voulant ramener les croyances dans la bonne voie, ne chercha point de principes imaginaires; mais il vit dans l'univers une cause finale un esprit, νοῦς, ordonnateur du monde.

Ainsi les uns, en combattant les idées, les autres, en attaquant la sensation, jetaient le doute dans les âmes; mais ces différents systèmes excitaient pourtant à réfléchir sur la nature de la pensée et de l'intuition. Bien qu'on s'aperçût à peine du contraste entre les produits de l'observation et de l'intelligence, on sentit le besoin de la lo-
Sophistes. gique; ce fut la tâche des sophistes, qui s'habituèrent aux analyses subtiles et aux méthodes de discussion. Ils ne semblèrent toutefois étudier la raison humaine que pour l'armer contre elle même, en mettant l'expérience en opposition avec la philosophie spéculative; ainsi ils déshonorèrent leur nom pour avoir voulu effacer toute différence entre la vérité et l'erreur, réduire toute croyance à une simple opinion (1), et tarir à dessein la source de la science.

485. Gorgias de Léontium, disciple d'Empédocle, soutint que rien n'était réel, que rien ne pouvait être connu ni communiqué par des paroles. « Rien n'existe, et, quand il existerait quelque chose, il est impossible de le connaître. » Tel était son théorème, qu'il prouvait ainsi : « S'il existe quelque chose, cette chose est l'*être* ou le *non-être*, ou les deux ensemble. Mais le *non-être* est impossible, parce qu'il ne peut être né, ni n'être pas né, ni être un et multiple. Puis il est impossible que ce qui est soit *être* et *non-être*; car, s'ils étaient dans le même temps, ils ne seraient qu'une seule chose quant à l'existence; mais, s'ils n'étaient qu'une même chose, l'*être* serait le *non-être*; or, comme le *non-être* n'est pas, l'*être* ne saurait être non plus. En outre, si tous les deux étaient la même chose, ce ne seraient pas deux choses, mais une seule. » Platon néanmoins se crut obligé de réfuter dans dans ses dialogues cette argumentation; ce qui prouve qu'alors

(1) JACOBI GEEL, *Historia critica sophistarum qui Socratis ætate Athænis floruere*; Utrecht, 1823.

elle ne semblait pas aussi frivole et aussi ridicule que nous la jugeons aujourd'hui.

Protagoras d'Abdère parcourut le premier les villes, professant 480. à prix d'argent. Il bornait la connaissance à la perception du phénomène ; il n'admettait point de différence entre les perceptions, vraies ou fausses, attendu que les choses subsistent seulement en tant que l'homme les distingue (1), et soutenait qu'il est impossible à l'homme de parvenir à une connaissance de la vérité qui suffise à ses besoins. Ce n'étaient pas là des questions oiseuses ; car les sophistes instruisaient la jeunesse à embarrasser ceux qui avaient moins d'habileté, à ne considérer comme vertu que l'esprit et la subtilité captieuse, à ne voir que des superstitions dans les maximes morales. Critias appelait les religions de *belles inventions* des législateurs; Polus et Thrasymaque niaient la différence entre le bien et le mal ; Prodicus accusait la nature d'avoir fait à l'homme le pire des présents en lui donnant la vie ; Chalciclès soutenait que le droit unique est celui du plus fort, et que les lois sont le produit de la faiblesse de ceux qui, par un contrat social, fixèrent les idées du juste et de l'injuste. Ils se servaient, en un mot, du scepticisme, non avec la gravité de la science, afin de parvenir par le doute à la découverte de la vérité, mais avec toute la légèreté d'esprits moqueurs et plaisants, pour railler, comme Méphistophélès, la nullité de la raison humaine ; on peut juger du mal qu'ils devaient faire dans une démocratie comme celle d'Athènes.

Mais, comme dans les voies de l'humanité, l'erreur elle-même vient en aide au progrès, les sophistes eurent aussi leur utilité : ils enrichirent et purgèrent le langage, rendirent la pensée plus pénétrante et plus subtile, en l'accoutumant à ne pas se contenter de raisonnements incomplets. Sans s'opposer à leurs doctrines désastreuses, les sages replièrent leur intelligence sur elle-même pour chercher un appui à la vérité, à la morale, à la religion.

Cette réaction fut l'œuvre de Socrate, qui, voyant la nécessité Socrate. de rappeler la philosophie à un but élevé et pratique, s'attacha spécialement au côté moral de la science ; de sorte que sa doctrine peut être considérée comme une théorie de la vertu. Combattant la légèreté désolante des maîtres de l'époque, qui ne s'appliquaient qu'à détruire, il établit, sur une base solide, les idées du bien, du beau, du noble, du juste, de tout ce qui vient de

(1) La vérité est pour chacun dans ce qui lui apparaît (τὸ φαινόμενον ἑκάστῳ τοῦτο καὶ εἶναι ὅ φαίνεται); par conséquent, toute opinion est vraie (πᾶσα δόξα ἀληθής). Voy. Platon, *Théétète*, 187, B, et Diogène Laërce, IX, 51.

Dieu et conduit à Dieu. Étranger aux arguties des sophistes, il en appela au sens moral de l'humanité, exprima ses pensées dans le langage populaire, et, à l'exemple de sa mère, comme il le disait, il pratiquait une sorte d'accouchement intellectuel, μαιευτική. Sa méthode consistait, en effet, à tirer, par le dialogue, de la mémoire de chacun, les idées qui s'y trouvaient à l'état latent, ou, pour mieux dire, les principes de la croyance naturelle, par voie d'induction et d'analogie (1). Il n'aurait pu obtenir ces résultats, sans avoir profondément médité sur lui-même. La connaissance de soi-même et l'empire sur ses passions étaient pour lui le fondement de la félicité suprême, qui consiste à voir le bien que nous sommes tenus de faire et à diriger nos actions dans ce sens. La vertu et le bien-être sont donc inséparables, et l'hommage le plus digne de la Divinité est la pratique des bonnes œuvres et un constant effort à effectuer, selon nos facultés, tout le bien possible, tant que nous restons dans cet exil qu'on appelle la vie. C'est un beau moment que celui où l'homme la quitte pour retourner dans sa véritable patrie; mais, loin de le hâter par la violence, il doit l'attendre de celui qui l'a mis dans ce monde.

Socrate fit un sacrifice à l'école ionique, dont il sortait, en disant: « Les choses qui sont au-dessus de nous n'ont rien à faire « avec nous, » et sembla exclure la métaphysique, au lieu d'examiner les motifs qui jusqu'alors s'étaient opposés à ses progrès. Mais en déclarant oiseux le système des éléatiques, l'avait-il réfuté? Pouvait-il satisfaire les esprits spéculatifs par cette vague conception de la Divinité? La dialectique ne devait-elle pas rentrer naturellement dans un ordre d'idées qui plaît tant à l'esprit? Nous ne saurions donc le louer en cela, à moins qu'il ne l'ait fait uniquement dans l'intention de rendre la science populaire, et de ne développer que le sentiment moral intérieur. Il fut conduit, en effet, par la dialectique même dont il avait besoin pour bien définir les choses morales, à distinguer les choses sensibles, et à prouver scientifiquement ce que Pythagore avait déjà enseigné (2).

(1) Socrate disait : *Connaître n'est que se souvenir;* il le prouvait en prenant un enfant et en l'amenant, à l'aide de questions combinées, à attester des vérités supérieures à sa capacité, et jusqu'aux théorèmes géométriques les plus élevés. Il nous semble que ce grand dialecticien allait trop loin, car la conséquence naturelle de son expérience est que l'homme est doué de la faculté de juger.

(2) ARISTOTE, *Metaphys.*, I, nous autorise à le dire : « Socrate traitait des choses morales et non de la nature; mais, dans les choses morales même, il cherchait l'*universel:* il s'appliqua le premier à donner des définitions, rendant hommage à l'*universel*, précisément parce que ce n'est que par lui que l'on peut définir les

Il reconnut donc Dieu, le fit l'auteur et le soutien des lois morales, et enseigna que l'âme se rapproche de lui par la raison. Ce n'était pas assez pour lui de la haute philosophie; il invoqua l'inspiration de son *démon* ou génie familier, soit qu'il voulût par là indiquer la conscience, soit qu'il fît allusion à quelque chose de plus élevé. Subtilisant sur l'expression, on a dit que, pour lui, ce n'était pas un démon, mais quelque chose de divin (δαιμόνιον) : distinction plus subtile que réelle. Il est certain qu'il parle souvent de ce démon; dans sa propre apologie, il assure même qu'il lui parlait, et que, loin de le pousser à quelque acte, il l'empêchait d'en faire plusieurs.

Les hommes élevés sont religieux ; la raison pure peut faire un honnête homme, mais il faut l'enthousiasme aux grands, chez lesquels on trouve les singularités que les petits affectent. « A « Potidée (dit Alcibiade dans le *Banquet*), Socrate, un matin, de« bout et immobile, se mit à méditer. Il était midi ; les gens le re« gardaient, surpris de le voir rester en extase depuis le matin. « Vers le soir, les soldats ioniens, après avoir dîné, apportèrent « dans ce lieu leur couchette pour dormir au serein, et voir si So« crate passerait la nuit dans la même position ; en effet, il resta « debout jusqu'à l'aube, fit alors sa prière au soleil et se retira. » D'autres racontent qu'en se promenant avec ses amis, il s'arrêtait souvent, et disait ensuite qu'il avait entendu son démon ; tantôt il lui semblait que cet esprit lui suggérait ce qu'il avait à dire, tantôt qu'il rappelait quelque chose à sa mémoire.

Était-ce imposture ou faiblesse? Nous reproduisons la croyance de ces communications de l'homme avec des êtres supérieurs, que nous trouvons au berceau de l'humanité, et que les siècles les plus éclairés cherchent à expliquer, au lieu de les nier. Notre âge, peut-être, marche à grands pas vers la révélation de ces mystères.

Il se déclara aussi citoyen du monde ; mais ce mot ne pouvait encore être compris, parce que ce n'était pas à la philosophie, mais à la religion de le proclamer. Il n'est pas possible, en effet, de comprendre l'unité du genre humain, tant qu'on n'a pas compris l'unité de Dieu. Philosophie, vertu, bonheur, consistent pour Socrate dans la possession de la vérité, ce qui équivaut à dire dans l'intuition des essences qui sont la partie divine des choses (ou les dieux) auxquelles l'âme est unie, même ici-bas, par sa

choses. Aussi s'aperçut-il que l'*universel* n'appartient pas aux choses sensibles, mais à ce qui est l'opposé, aux choses non sensibles, puisqu'on ne saurait trouver une raison commune aux choses qui changent à chaque instant, et dès lors ne sont pas susceptibles d'une définition commune. »

nature, bien qu'elle en soit détournée par les affections corporelles. Connaître et contempler ces dieux, c'est la vertu; la mort, qui affranchit l'âme et la réunit à Dieu, est le bonheur. Jusqu'à ce qu'elle vienne, l'homme doit s'exercer à détacher l'âme de son corps, en contemplant les essences. *Philosopher,* c'est vivre vertueusement ; ainsi la philosophie est la préparation continuelle à la mort, et la vertu la contemplation des essences des choses.

Mais l'action vient ici se confondre avec la contemplation, la spéculation avec l'œuvre, la science avec la vertu, ce qui jeta de l'incertitude dans ces nobles doctrines, et mêla la science théorique et nécessaire avec la science pratique et volontaire; au lieu de calculer le mérite de l'homme d'après les obstacles corporels dont il triomphe, Socrate fait consister sa perfection morale à contempler les essences, sans avoir aucun combat à soutenir (1). Or, comme tous ne peuvent acquérir la science, tous ne seraient pas libres de parvenir à la vertu, réduite à une simple spéculation de l'intelligence.

Socrate, au surplus, n'affirmait rien; aussi la sagesse païenne, touchant au plus haut degré où elle soit parvenue, était-elle réduite à confesser qu'elle ne savait rien. On cite souvent ces paroles de lui : *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien,* comme si l'on voulait en conclure qu'il n'était qu'un pur sceptique, et qu'il ne pouvait dès lors qu'entraîner dans le doute. Et pourtant c'était la première opposition aux sophistes, dont les doutes, comme il arrive souvent, se résolvaient en un dogmatisme arrogant, au point qu'ils affichaient la prétention d'enseigner toutes les sciences et tous les arts. Socrate, au contraire, n'enseignait aucune science, excepté celle qui est nécessaire à tous : la manière de penser juste, le sens droit. Il devait, en effet, connaître le vrai savoir, et Platon (dans le *Memnon*) assure qu'il distinguait la science véritable de l'opinion. Aristote lui attribue deux choses : la preuve par induction, et la détermination générale des idées; il fut donc le fondateur de la méthode scientifique en général.

Phèdre lui ayant demandé ce qu'il pensait de l'explication que les physiciens d'alors donnaient des mythes religieux, il répondit : « Ces choses requièrent beaucoup plus de temps et de subtilité « que je n'en ai. Je suis occupé de ce précepte delphique : *Connais-« toi toi-même,* et il est impossible qu'il reste à celui qui le mé-« dite assez de temps pour d'autres choses. Je m'inquiète peu de

(1) M. Cousin trouve qu'il n'y a vertu qu'où il y a combat ; Socrate, au contraire, ne la reconnaît que du moment où le combat a cessé.

« toutes ces questions et je me borne à croire ce que croit la multitude, ne m'occupant que de l'étude et de la conscience de ma « personne. »

La connaissance de soi-même ne consiste pas seulement à comprendre les choses que l'on fait ou non, mais à connaître leur valeur morale. Ce précepte delphique signifie donc : « Comprends la « valeur scientifique de tes pensées, et tu découvriras que la science « humaine est nulle, mais que l'homme a conscience de la certitude « et de la vérité des actions morales, aussi bien que de tout ce qui « concerne la vie. » C'est donc sur la conscience, qui nous révèle aussi que la matière est régie par quelque chose de divin, que Socrate voulut appuyer la science. Examinant le côté rationnel, il trouvait l'unité de la science dans la raison divine, et pour lui le côté matériel n'a ni sens ni valeur, sans un but rationnel. Par cette doctrine, il élevait l'activité morale au niveau de l'activité scientifique. La connaissance est le but de l'activité morale, et la connaissance véritable est celle du bien, de la raison et de Dieu qui gouverne le monde. En conséquence, la vertu est une, c'est-à-dire la raison ; rien de ce qui se fait avec raison n'est mauvais.

Dans les détails, il s'en remettait aux lois de l'État et à la vocation spéciale que la Divinité suscite dans chaque homme.

La doctrine de Socrate devait donc exciter, non pas un mouvement partiel dans quelque branche de la philosophie, mais un mouvement scientifique nouveau et complet, qui dérive de la conscience du savoir général, et s'étend à tout ce que l'homme peut apprendre. Socrate ne développe aucun système de morale, mais porte l'attention sur l'activité rationnelle, sur la conscience morale de l'homme. Il ne donna point une théorie de la matière et de la forme de la science, mais il en enseigna la pratique ; puis il inculqua cette pensée lumineuse, que la valeur de toute connaissance doit être examinée uniquement selon sa concordance avec la science entière ; que toute pensée doit rendre compte d'elle-même et prendre racine dans la connaissance de soi-même et de Dieu (*Ritter*).

Socrate avait notablement développé le sentiment moral, mais sans le rapporter à des principes certains, et sans montrer de quelle manière il oblige le libre arbitre. Ne voulant pas mettre d'entrave à celui-ci par un système, il en résulta qu'au lieu de fonder une école, il ne fit que donner à réfléchir. Le mot de *Prudence* ou *sagesse*, qu'il posa comme principe moral, était trop indéterminé, et n'ôtait pas la confusion entre la théorie et l'œuvre, le dogmatisme et la vertu. Il n'y a donc pas à s'étonner si ses disciples suivirent les routes les plus diverses, et même les plus opposées, chacun d'eux

posant et résolvant d'une façon différente les problèmes fondamentaux de l'humanité. Xénophon, Eschine, Simon, Criton, tous Athéniens, et le Thébain Cébès (1) s'appliquèrent à la morale. L'Athénien Antisthène eut la science pour objet : il fonda l'école cynique; Aristippe, celle de Cyrène, et Pyrrhon, la sceptique. Euclide de Mégare, Phédon d'Élis, Ménédème d'Érétrie, s'occupèrent de théories; Platon seul embrassa la pensée de Socrate sous tous les aspects.

Cyniques. 424. Antisthène, vertueux avec exagération, faisait consister la vertu dans l'abstinence, qui nous rend indépendants des choses extérieures : selon lui, le beau était le bien; le laid, toute chose déshonnête; le reste, indifférent. Il fallait, disait-il, vivre selon la nature, et mépriser les convenances sociales. Il n'admettait qu'un Dieu; ses disciples renchérirent sur lui et se rendirent fameux par des folies. Diogène de Sinope roulait dans les rues d'Athènes un tonneau
413-323. dans lequel il logeait; il se livrait publiquement à tous les actes naturels, sortait de jour, une lanterne à la main, pour chercher un homme, et disait qu'il n'en avait pas trouvé dans toute la
324. Grèce, mais seulement des enfants à Sparte. Cratès de Thèbes jeta à la mer tout ce qu'il possédait, et, voyant un enfant boire dans le creux de sa main, brisa une tasse de bois, seul meuble qu'il eût conservé; Hipparchia, sa bien-aimée, suivit son exemple, abandonnant famille et tout pour s'en aller avec lui.

Cyrénéens. 435. Aristippe de Cyrène, en Afrique, tout au contraire des cyniques, mettait la vertu dans la satisfaction harmonique de toutes les inclinations et dans la jouissance la plus prolongée. *Agis toujours de manière qu'il t'en revienne le plus de bonheur possible,* telle était sa morale, avec l'égoïsme pour résultat; car ne serait-ce pas folie que de se sacrifier pour autrui?

325. Théodore, sorti de son école, en tira, comme conséquence légitime, qu'il n'existe point de vertu, et que l'homme doit s'en tenir à l'impression pratique et prendre dès lors le plaisir pour but unique. Hégésias demanda : *Le plaisir parfait peut-il s'obtenir?* et, se voyant forcé de répondre non, il déclara l'homme malheureux de sa nature, la vie un mal et la mort un bien (2) : conséquence qui devait suffire pour lui faire connaître l'erreur de

(1) On attribuait à Cébès de Thèbes, disciple de Socrate, le *Tableau* figuratif de la philosophie (Πίναξ); mais on veut maintenant qu'il ait pour auteur Cébès de Cyzique, le dernier des stoïciens et postérieur aux Antonins.

(2) Il fut surnommé, à cause de cela, Πεισιθάνατος. Ptolémée dut lui défendre d'enseigner dans les écoles, parce qu'il entraînait beaucoup de personnes au suicide. CICÉRON, *Tuscul.*, I, 126.

son point de départ; mais les disciples acceptent d'ordinaire comme indubitables les théorèmes du maître, et les poussent ensuite à des conséquences qu'il n'a pas prévues.

Quand on enlève à l'homme les idées pour ne lui laisser que les sensations, il est contraint de tomber dans le scepticisme. Pyrrhon avait appris de Socrate ce principe, que la philosophie doit se rapporter à la vertu; mais il en conclut l'inutilité de la science et même son impossibilité, qu'il essaya de prouver par les arguments des sophistes. C'est par moquerie que ses adversaires ont affirmé qu'il croyait illusoire et fictif tout ce qui frappe les sens, que dès lors il n'évitait pas un fossé, qu'il causait avec des amis absents, etc. Il accompagna Alexandre dans son expédition, fut élu grand prêtre, et ce roi le condamna à mort pour avoir demandé le supplice d'un satrape. Pyrrhoniens. 340. 350.

Timon de Phlionte, son disciple, soutint que toute science est vaine, puisqu'elle ne fournit pas le moyen d'être heureux; qu'il faut chercher le calme inaltérable de l'âme dans l'indécision des jugements, dans l'usage pratique de la vie. Les pyrrhoniens d'alors et ceux d'aujourd'hui ont-ils jamais pensé que l'homme, réduit aux pures sensations, ne saurait posséder même une vérité pratique relative et variable, puisque sans idées on ne peut ni juger ni parler? Ont-ils jamais pensé que leur science réduit l'homme, ou bien à être inconséquent, ou bien à renoncer aux dons les plus sublimes, le langage et la raison?

Euclide fonda dans sa patrie, à Mégare, où s'étaient réfugiés les disciples de Socrate, une école qui prit et conserva de celle d'Élée l'unité première comme réalité unique; mais elle l'appliqua à la morale, considérant l'être absolu comme le bien absolu. On peut rattacher à celle-ci les deux autres écoles d'Élis et d'Érétrie, établies par Phédon et Ménédème. Megariens. 400.

Donner à l'école de Socrate un caractère purement moral, ce n'est pas dire qu'il négligeât le reste, puisque ses disciples se sont occupés de logique, de métaphysique et de physique; mais avant lui la physique tenait le premier rang, qu'occupa la morale après lui; car, pour rendre la science complète, il avait reconnu la nécessité d'embrasser la nature et la raison.

On peut dire que jusque-là le génie grec n'avait fait que des tentatives pour se dégager des langes de l'Orient, et pour bien se reconnaître lui-même, marchant encore à tâtons au milieu d'hypothèses et d'expériences, sans fonder aucun grand système lui appartenant en propre; mais voici le temps où la philosophie païenne va atteindre à sa plus grande hauteur.

Platon. 429-348. Platon, né dans l'île d'Égine, descendant de Codrus et de Solon, doué d'une imagination féconde et hardie, d'un jugement solide et pénétrant, d'un goût exquis, d'un cœur bienveillant et énergique, reçut une éducation poétique et libérale. L'amitié de Socrate lui inspira le goût le plus vif pour la philosophie et détermina sa vocation. Nous avons pu voir que la philosophie se fondait sur deux doctrines, l'une positive et traditionnelle, l'autre rationnelle et spéculative ; ce qui motive la distinction qu'Aristote fait des sages en *théologiens* et en *philosophes*. Pythagore, c'est-à-dire l'école italique, appartenait aux premiers, s'occupant à recueillir et à comprendre les vérités que Dieu révéla primitivement aux hommes : Thalès, fondateur de l'école ionienne, faisait du raisonnement l'unique base de la science. A partir d'Anaxagore, la philosophie rationnelle inclinait à se réunir à la philosophie traditionnelle ; cette réunion, hautement annoncée par Socrate, fut accomplie par Platon.

Ce philosophe, comme son maître, avait la morale pour but principal : mais il ne se contenta point de l'expérience commune, et sentit l'importance de la philosophie spéculative. Tandis que les autres écoles ne cherchent la solution de l'énigme de la nature que dans le *moi*, dans l'expérience et dans l'histoire, Platon s'élève au-dessus de la réalité et de la vie ; il recherche la connaissance de la Divinité dans une révélation primitive et dans une réminiscence intérieure. Il avait appris des pythagoriciens à faire cas des mathématiques, et voulait que l'étude de la philosophie commençât par elles (1). En étudiant les sophistes et les éléatiques, il vit que les principes des connaissances doivent résider dans l'intelligence, et que l'important est de distinguer les connaissances fixes de celles qui sont

(1) Que Platon ait emprunté les nombres aux Égyptiens ou aux pythagoriciens, nul doute. L'UN semble ne faire qu'une même chose avec l'ÊTRE ; c'est du moins ainsi que l'entendait Parménide, selon un passage précieux de Plutarque que voici : ὌΝ μὲν, ὡς ἀΐδιον καὶ ἄφθαρτον, ἝΝ δὲ ὁμοιότητι πρὸς αὑτὸ καὶ τῷ μὴ δέχεσθαι διαφορὰν, προσαγορεύσας (Adv. Coloten, XIII.) Nous savons, par la réfutation d'Aristote, que Platon, dans sa *République*, prétendait que les changements dans les États arrivaient quand, en ajoutant la racine cubique du nombre des années à un multiple de cinq, il en résulte deux harmonies, c'est-à-dire lorsque le nombre de cette figure devient solide, car alors la nature produit des êtres dépravés et indociles à toute éducation.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Nous savons encore que, dans l'école de Pythagore, on jurait par le quaterne ; c'est pourquoi nous lisons dans Macrobe : *Per qui nostræ animæ numerum dedit esse quaternum.* Ce quaterne était l'esprit, la science, l'opinion, le sentiment (νοῦν, ἐπιστήμην, δόξαν, αἴσθησιν). Aristote assure que les nombres de Pythagore sont les idées, ὅτι εἴδη ἀριθμοί. (*Metaph.*), I, § 10.

variables, les dernières dérivant des sens, les autres consistant dans les idées. Or ses recherches avaient précisément pour objet de trouver ce que les choses renferment de fixe et d'invariable. Il distingua dès lors dans l'intelligence une partie liée à la conscience de la variabilité, une autre inaltérable et nécessaire ; il sépara donc la conjecture du savoir, et démontra qu'une philosophie scientifique ne peut se fonder sur l'expérience des sens. Au lieu de chercher à prouver, avec les deux écoles éléatiques, l'existence du fini et de l'infini, il l'admit comme condition essentielle de la science, et reconnut à l'âme certaines notions innées qu'il appela *idées*, principes des connaissances, types des choses, auxquels nous reportons, par le moyen de la pensée, l'infinité des objets particuliers. Elles sont préexistantes à l'âme, et l'expérience, en nous offrant des images faites à leur ressemblance, vient les développer peu à peu, si bien que connaître n'est pour l'âme que le souvenir d'un état antérieur aux liens du corps. Or, si les objets de la sensation correspondent, au moins en partie, aux idées, il doit y avoir un principe commun à ces objets et à l'âme qui en a connaissance, et ce principe est Dieu, qui forma les objets sur le modèle des idées. L'âme est, de plus, une force active par elle-même, et c'est de son union avec le corps que provient une partie raisonnable et une autre déraisonnable.

En distinguant aussi clairement les facultés de connaître, de sentir et de vouloir, Platon fit faire des progrès immenses à la philosophie, qu'il divisa en logique, métaphysique et morale. Recherchant dans la morale le bien suprême et la vertu, il pensa qu'il fallait viser à corriger la politique et les institutions, plus encore qu'à perfectionner les individus. Il recommanda, en appliquant sa théorie idéaliste, d'agir conformément à l'idée rationnelle du bien et par le seul amour de la justice. La vertu, qui consiste dans l'effort de l'humanité pour ressembler à Dieu, est une et composée de quatre éléments, science, courage, tempérance, probité. L'éducation est la culture libre et morale de l'esprit. La politique, application en grand de la loi morale, est la science de réunir les hommes en société sous la surveillance de la morale. C'est à cette science que se rapportent les quatre dialogues du *Gorgias*, des *Lois*, du *Politique* ou du *Gouvernement*, et de la *République*, ce dernier surtout, dans lequel, dégoûté de la constitution athénienne, Platon penche visiblement pour la monarchie ; mais, comme il voyait les maux qu'elle avait produits en Crète et à Sparte, il en créa une idéale à l'aide des renseignements

recueillis dans ses voyages et durant son séjour à la cour de Denys de Syracuse(1).

La république de Platon est donc une utopie impraticable comme tant d'autres; mais plusieurs des moyens par lesquels il poursuit son but idéal étaient applicables, et lui font un grand honneur. La peine ne doit être infligée que pour rendre meilleur ou moins méchant, et les tribunaux ne sont pas institués pour être des instruments de vengeance. Le coupable ne peut être puni avec justice de la peine capitale, s'il n'est établi qu'il a reçu la meilleure éducation possible; ses enfants ne doivent pas participer à l'infamie. C'est une calamité pour un État quand les tribunaux, faibles ou muets, dérobent leurs jugements aux regards du public, et prononcent des sentences à huis clos. Que la loi n'aggrave pas la peine du vol en proportion de sa valeur, mais seulement dans le cas où celui qui l'a commis se montre incurable. Il alla jusqu'à prévoir que, si un être souverainement juste apparaissait sur la terre, il serait emprisonné, frappé, crucifié par ceux qui, comblés d'iniquités, seraient en renom de justice.

Dans le temps où les sociétés capricieuses et remuantes de la Grèce, étourdies par leur liberté arbitraire, oubliaient les lois stables de l'humanité et abandonnaient le droit aux fluctuations populaires ou à de savants sophismes, Platon proclamait une justice supérieure et éternelle, l'ordre, la morale, Dieu. Il est vrai que cette idée de Dieu, de l'humanité, de la cité, l'éblouit au point qu'il ne sait plus apprécier l'homme, foule aux pieds la liberté individuelle et considère les individus humains comme les arbres d'une forêt, que la hache fait servir tous à une même fin. C'est pour cela qu'il veut que certaines vérités ne soient point divulguées, et qu'il établit une aristocratie du savoir. Il consacre l'esclavage : si un citoyen tue son esclave, il suffit qu'il se purifie; si c'est celui d'un autre, qu'il paye deux fois sa valeur au propriétaire; quant à l'esclave qui tue son maître, on peut lui faire souffrir tous les tourments à son gré, jusqu'à ce qu'il rendre le dernier soupir; s'il tue un autre esclave, que le bourreau le fasse expirer sous les verges.

Les femmes et les enfants sont la propriété de l'homme, privés de personnalité et mis en commun à titre de patrimoine social. « Il « y aura des gardiens préposés à l'allaitement des enfants; ils « conduiront les mères aux berceaux tant qu'elles auront du lait, « et veilleront à ce qu'aucune d'elles ne puisse reconnaître son

(1) Voyez principalement les *Lois*, IX.

« enfant (1). » Tant il méconnut le caractère sacré de la femme, son égalité naturelle avec l'homme; tant les idées du juste et de l'honnête étaient encore confuses dans les esprits même les plus élevés!

Aristote, qui trace avec tant de précision les limites entre l'homme libre et l'esclave, qui n'est pas un homme, réfute cependant Platon : « Dans une société civile, dit-il, où la bienveillance est « pour ainsi dire délayée entre tous, elle doit être bien faible, et « il est presque impossible à un père de dire, *Mon fils*, à un fils, « *Mon père*. Ainsi que la douce saveur de quelques gouttes de « miel disparaît dans une grande quantité d'eau, de même « l'affection que font naître ces noms si chers se perdra dans un « État où il sera complétement inutile que le fils songe au père, « le père au fils, et les enfants à leurs frères. L'homme a deux « grands mobiles de sollicitation et d'amour : c'est la propriété « et l'affection (τὸ ἴδιον καὶ τὸ ἀγαπητόν); or ni l'une ni l'autre « ne peuvent subsister dans une pareille forme de gouverne- « ment (2). »

Socrate s'était raillé du sophiste qui appelait beau ce qui délectait les yeux et les oreilles. Platon réprouve aussi cette définition dans l'*Hippias*, et veut que le beau soit l'éclat de la vérité; le plaisir, engendré par l'art qui l'exprime, est d'une nature élevée, parce qu'il s'allie étroitement au vrai, et il ne peut être senti que par ceux qui réunissent la science et la vertu; le jugement d'un seul d'entre eux a plus de prix que celui d'une multitude entière. Le but de l'art est donc de porter au bien, en améliorant, en élevant l'âme, et en inspirant cet amour (amour platonique) qui conduit à la vertu (3).

Ainsi Platon, tout en choisissant dans les divers philosophes, sut conserver un caractère d'originalité, et ramener les opinions divergentes à un système harmonique, où l'unité se fonde sur les idées; tous les motifs de notre activité spéculative ou pratique acquièrent la même importance morale, et le lien entre la vertu, la vérité et la beauté se trouve consolidé.

(1) Platon, *la République*, liv. V, p. 460 D.

(2) Aristote, *la Politique*, liv. II, ch. 1, § 17.

(3) Les deux épigrammes suivantes, attribuées à Platon lui-même (V. Diog. Laërt., III, 29, 32), ne permettent pas d'entendre l'amour platonique dans le sens qu'on attache vulgairement à cette expression : Ἀστέρας εἰσαθρεῖς, κτλ. « Quand tu considères les astres, cher Aster, je voudrais être le ciel, pour te voir avec autant d'yeux qu'il y a d'étoiles. » Τὴν ψυχὴν Ἀγάθωνα, κτλ. « Lorsque j'embrassai Agathon, mon âme vint tout entière sur mes lèvres, prête à s'envoler. »

Comme son maître Socrate, il fit usage du dialogue, mais sans affecter le ton familier des autres disciples; dans ce genre, il reste sans égal, bien qu'il se montre souvent prolixe et parfois obscur, soit pour chercher trop l'élégance, soit à cause du souvenir encore récent de la ciguë de Socrate. Il fit surtout beaucoup de cas des traditions, persuadé que, tout altérées qu'elles étaient pour avoir passé par la bouche du vulgaire, elles conservaient un fond de vérité que le philosophe devait respecter, et que, par leur forme, elles pouvaient être fort utiles à l'artiste pour atteindre à la haute éloquence. Il montre un mépris continuel pour la multitude, et donne de l'importance à la philosophie par opposition aux opinions vulgaires.

Toujours riche de poésie et d'art, il sait modérer l'audace d'une pensée par l'harmonie et la suavité des formes. Il abonde en figures, en fables, en comparaisons, témoigne d'une admirable connaissance des hommes et des choses, et possède un talent d'exposition qui n'a jamais été surpassé. Son école était fréquentée par des personnages célèbres; car les anciens discutèrent la question de savoir si elle avait formé plus de tyrans ou plus d'ennemis des tyrans (1); on y voyait encore, en plus grand nombre que les hommes de mérite, les élégants et beaucoup de femmes, entre autres Axiothée de Phlionte et Lasthénie de Mantinée. Platon se résigna en partie à la corruption de sa patrie, ne voulant pas ramener la génération en arrière. Peut-être il renonça trop à l'espoir d'être utile à son pays; il détourna donc les regards des événements particuliers pour les concentrer sur le cours universel des choses. Il mourut dans un banquet, après avoir formé beaucoup de disciples qui, des jardins d'Académus où le maître les réunissait, furent appelés Académiciens.

Aristote, disciple et rival de Platon, donnait ses leçons dans le Lycée, en se promenant (περιπατῶν), ce qui valut à ses disciples le nom de Péripatéticiens. Il naquit à Stagire, et fit l'éducation d'Alexandre, qui lui fournit d'immenses moyens d'étude. Élevé dans la doctrine de Platon, il prit à tâche de la critiquer, et mourut dans l'île d'Eubée. Il écrivit sur toute la science humaine; mais ici nous ne nous occupons de lui que sous le rapport de la philosophie, en regrettant que ses livres, déjà obscurs par eux-mêmes, le soient devenus plus encore par ses commentateurs (2).

(1) Athénée (XI, 508) donne une liste des tyrans sortis de cette école; Plutarque (*adr. Colot.*, 32) en donne une autre des ennemis de la tyrannie.

(2) « Aristote légua sa bibliothèque à Théophraste, qui à son tour la laissa, après y avoir réuni la sienne, à Nélée de Scepsis, son disciple et celui d'Aristote.

Aristote prélude à sa tâche par la critique; il met en balance les écoles italique, ionique et platonique qui le précédèrent, et cherche partout la vérité en signalant l'erreur sans indulgence, mais aussi sans injustice. L'école ionique ne reconnaît qu'un principe matériel, dont les sensations sont des transformations; elle porte dès lors au scepticisme, que n'évitent pas non plus les abstractions pythagoriciennes. Socrate essaya de sauver d'un tel naufrage les idées du bien et du mal, en démontrant qu'elles n'avaient pas seulement une existence logique, mais qu'elles contenaient encore l'essence; il donna de plus à la philosophie une méthode, l'induction et la définition. Platon fit de cette méthode une théorie, et créa la dialectique qui, partant de l'opinion et de l'apparence, cherche la vérité en interrogeant. Mais l'interrogation ne conduit qu'à la probabilité; on ne peut même parvenir à la science certaine et à l'universalité substantielle qu'en se fondant sur l'affirmation immédiate de l'essence. Aristote. 384-322.

Aristote veut donc réduire la dialectique à ses justes limites, en la plaçant au-dessous de la science, comme un art destiné à exercer l'esprit. En ce qui concerne la source primitive des connaissances humaines, il établit que *rien n'existe dans l'intelligence qui n'ait auparavant existé dans les sens.* La nature ne peut se concevoir que par l'expérience. La science de la nature est la

Ce dernier, au lieu de livrer au public un si riche trésor, le transféra à Scepsis, sa patrie, de sorte que cette collection précieuse passa, lorsqu'il mourut, à ses héritiers, gens peu instruits qui la mirent sous clef : bien plus, lorsqu'ils apprirent qu'Attale, roi de Pergame, faisait chercher par terre et par mer des livres pour sa riche bibliothèque, qui rivalisait avec celle d'Alexandrie, ils la cachèrent dans une cave, où elle eut à souffrir de l'humidité et des vers. Les héritiers de ceux-ci la vendirent enfin à Apellicon de Téos, citoyen d'Athènes, qui, plus bibliophile que philosophe (φιλοβίβλος μᾶλλον ἢ φιλόσοφος), transcrivit les livres, en combla maladroitement les lacunes, et les publia remplis de fautes. Ces livres, déposés plus tard dans la bibliothèque d'Athènes, furent, quand Sylla prit cette ville l'an 86 av. J.-C., transportés à Rome, et là ils passèrent par les mains du grammairien Tyrannion, d'Amisus dans le Pont, tombé au pouvoir de Lucullus. Comme il était un partisan d'Aristote, il corrompit le gardien de la bibliothèque où étaient les œuvres du philosophe; il les eut ainsi à sa disposition, et en fit tirer des copies; mais les scribes ne se donnaient pas la peine de les collationner avec l'original, ce qui arrive encore tous les jours pour les autres livres qu'on met en vente, soit à Rome, soit à Alexandrie. » C'est ce que nous apprend (liv. XIII, p. 608) Strabon, qui était disciple de ce même Tyrannion. Plutarque (*Vie de Sylla*) ajoute que Tyrannion corrigea ces exemplaires, et qu'Andronicus de Rhodes en obtint des copies qu'il publia, ainsi que les titres des différents ouvrages de ce philosophe, connus de son temps. Athénée, au contraire (*Deipnosoph.*, I, p. 3), affirme que Ptolémée Philadelphe acheta de Nélée lui-même les œuvres de son maître, et les plaça dans la bibliothèque d'Alexandrie.

science générale des corps, en tant qu'ils sont variables ; elle comprend le développement des idées suivantes : nature, cause, accident, fin, changement, infini, espace et temps. Tout changement suppose la matière et la forme. Il doit y avoir un premier moteur, et la première chose mue éternellement est le ciel.

Aristote semble par là rétrograder de Socrate à Thalès, et ramener les idées à la sensation, si ce n'est qu'en séparant celles-ci des notions nécessaires et absolues, il se rapproche de l'idéalisme de Platon (1), même lorsqu'il croit le combattre. Mais, quoiqu'il distingue radicalement l'intelligence du sens, les formes constitutives de l'esprit de ses applications particulières, le nécessaire du contingent, il est difficile de préciser où réside le milieu qu'il établit entre l'idéalisme et le sensualisme. Néanmoins il se détache tout à fait du sensualisme moderne vulgaire, qui nie que l'idée sensible puisse devenir idée de substance, de cause, d'infini ; tandis qu'Aristote admet dans la connaissance, non une génération, mais un ordre chronologique : l'idée sensible est antérieure aux autres ; mais, au delà des sens particuliers, il est un *sens général*, c'est-à-dire l'intelligence, qui plane sur le monde des contingences, et qui ne peut dériver de l'expérience. La connaissance, selon lui, est médiate ou immédiate : nous percevons immédiatement le particulier, τὸ καθ' ἕκαστα, et l'universel, τὸ καθόλου, médiatement ou à l'aide de définitions et de raisonnements. La philosophie doit donc, avant tout, déterminer les lois intérieures de la raison, et la logique est en effet l'œuvre capitale d'Aristote ; elle a survécu à toutes les crises de la science, comme théorie du raisonnement et de la démonstration, et fut alors d'une opportunité singulière pour remédier à l'épidémie sophistique.

(1) Voici la déduction des théories péripatéticiennes :

1° Dans le nombre des manières et des conditions à l'aide desquelles nous percevons le vrai, quelques-unes sont toujours vraies, d'autres peuvent nous tromper. Les premiers sont la science et l'intelligence, les autres l'opinion et le raisonnement.

2° Dans l'ordre scientifique, l'intelligence est ce qu'il y a de plus sûr et de plus exact.

3° Les principes sont plus faciles à saisir que les démonstrations.

4° Le principe de la démonstration n'est pas la démonstration même.

5° Le principe de la science n'est pas la science.

6° L'intelligence est le principe propre de la connaissance.

Cette théorie constitue donc un idéalisme réaliste, appuyé sur l'observation et sur les faits fournis par la sensation, ayant néanmoins pour point de départ les conditions et les lois de l'intelligence. Schelling a dit : « L'idéalisme est l'âme de la philosophie, le réalisme en est le corps ; ce n'est qu'en les réunissant tous deux qu'il est possible de former un tout qui est vie. » *Ueber das Wesen der menschlichen Freiheit.*

Un fait étant donné, la science doit en démontrer la cause; or, comme les sciences sont ordonnées progressivement, non moins que les causes, la philosophie a d'abord pour objet les causes les plus élevées, les premiers principes. Dans la série des causes, il est une cause première; dans la série des changements, un changement final : la connaissance marche donc entre ces deux extrêmes, puisqu'elle doit avoir, de toute nécessité, un point de départ et une limite pour s'arrêter.

Les conditions de l'existence réelle se trouvent dans quatre principes : matière, forme, cause motrice, cause finale. L'être a pour antagoniste le non-être; les oppositions, ainsi que les catégories dans lesquelles se rangent les propositions premières, forment les bases de la science. Ces catégories sont au nombre de dix : substance, quantité, qualité, rapport, lieu, temps, situation, possession, action, passion.

Passant de cet instrument de la science à la science elle-même, Aristote la définit le mouvement de la raison, dont les termes principaux sont la spéculation et la pratique. Les sciences spéculatives ont pour objet l'ordre réel, indépendant de la volonté humaine; les autres, l'ordre accidentel et volontaire. Il chercha, au moyen de l'induction et de la réflexion, à établir un système encyclopédique des sciences, et ce système lui révélant les lacunes qui n'apparaissaient pas dans le désordre, il créa plusieurs branches du grand arbre scientifique, et inventa le langage de toutes les connaissances humaines.

Aux sciences purement théoriques appartiennent la métaphysique (1), reine des sciences, et les mathématiques; aux sciences expérimentales, l'histoire naturelle et la psychologie; aux sciences mixtes, différentes parties de la physique générale (2). La question si l'âme est distincte du corps; si la force qui en nous sent, pense, veut, est la même qui conserve et entretient notre or-

(1) Aristote légua son livre *de la Métaphysique*, qu'il n'avait pas achevé, à Eudème, qui ne le termina pas non plus. De là, des interpolations et un désordre tel que saint Augustin considérait comme un prodige de parvenir à le comprendre. Avicenne avouait, après l'avoir lu quarante fois, qu'il ne l'entendait pas parfaitement.

(2) On a dit que Callisthène avait envoyé à Aristote un système technique de logique complet, dont les brahmines lui avaient donné communication, et qui devint le fondement de la méthode aristotélique. Son syllogisme se trouve en effet dans le philosophe indien Kanada sous cette forme : 1° *Cette montagne brûle*, 2° *parce qu'elle fume*; 3° *ce qui fume brûle*; 4° *or la montagne fume*, 5° *donc elle brûle*. Quelques-uns réduisent ce syllogisme à trois termes, ce qui le rend plus conforme au syllogisme grec.

ganisme; si l'intelligence et la nutrition viennent de la même puissance, n'avait jamais été posée catégoriquement avant Platon, ni appuyée d'arguments aussi beaux et aussi invincibles. Mais, par cela même, il devait rencontrer beaucoup de contradicteurs, dont le plus habile fut Aristote. Ce n'est pas qu'il nie l'âme, mais il dissimule sa croyance de telle sorte qu'on ne peut affirmer s'il acceptait l'immortalité. Son Traité de l'âme, qui est le plus parfait quant à la forme, pourrait servir à fixer notre opinion; mais il donne pour conclusion que l'intelligence n'est que la succession des pensées (1) : théorie renouvelée par Spinosa et Hume. Il ne dit rien de la conscience morale de l'homme, bien que, dans l'*Éthique* il en fasse le fondement de la loi morale. Si l'âme n'est que la forme du corps, à la dissolution de celui-ci, elle se confondra avec la substance infinie : conséquence inévitable, dès qu'il ne distinguait pas suffisamment l'âme du corps, réduisait l'homme à un principe, et ne voyait pas que l'âme ne peut être observée que par l'âme elle-même. Dès lors il reniait Platon, pour reculer vers le passé, dont les physiologistes modernes, qui poussent avec excès leur science dans l'observation des phénomènes de l'esprit, se montrent encore les adorateurs (2).

Quant aux sciences pratiques, c'est-à-dire la morale, la politique, l'économie, l'empirisme ne put lui fournir qu'une théorie morale du bonheur. Le point fondamental est l'idée du souverain bien et du but final. Ce but est le bien-être, εὐδαιμονία, εὐπραξία, ou la somme des jouissances qui résultent de l'exercice parfait de la raison. Platon avait dit que l'homme n'est pas librement méchant, la raison ne pouvant vouloir que le bien. Aristote, au contraire, démontra le libre arbitre. Il voulut prouver, par induction, qu'un juste milieu harmonique entre le trop et le trop peu, entre l'excès et le défaut, forme l'essence de la vertu. Il voyait bien que cette mesure ne pouvait être appliquée à certains actes, tels que la haine, l'adultère, le vol, l'homicide; mais cela ne suffit pas pour lui faire apercevoir la fausseté de son principe moral, qui réduit la vertu à n'être qu'un terme moyen. La justice n'a plus pour appui un sentiment intime, direct et psychologique; elle n'est qu'une déduction logique, un jugement, une proportion mathématique entre le trop et le trop peu (3).

Comme il avait reproché à Socrate d'avoir réduit toute vertu à la partie intellectuelle, il attribua à chaque faculté humaine sa *vertu*

(1) Liv. I, c. 3, § 13.
(2) Voir Barthélemy Saint-Hilaire, *De la psychologie d'Aristote*, 1846.
(3) Bodin reproduisit cette théorie dans le seizième siècle.

propre, prise dans la signification originaire de force (ἀρετή), c'est-à-dire sa perfection, et il en forma deux classes : les vertus intellectuelles et les vertus morales. Il reconnut que les premières n'étaient pas imputables à la personne, et qu'il ne lui en revenait aucun mérite. Néanmoins la classe des vertus morales était encore trop étendue, puisque l'épithète *morales* ne se bornait pas à signifier, comme nous l'entendons, ce qui est juste, mais aussi toute habitude volontaire apte à perfectionner les puissances mixtes dont se compose la nature humaine. Ainsi, confondu avec des aptitudes avantageuses à l'homme sans être morales en elles-mêmes, ce qui est juste n'était pas, à ses yeux, la vertu, mais seulement une vertu. Le christianisme seul devait pouvoir donner la définition exacte de la vertu, en déclarant que la rectitude de la volonté consiste dans sa conformité avec la loi éternelle; car cette loi n'est que l'ordre divin des êtres, conçu par nous en partie à l'aide des lumières de la raison, en partie par la manifestation positive de la Divinité et par la grâce.

En pratique, *la vie civile est dans la nature, et l'homme est un animal sociable*, telle est la conclusion d'Aristote, qui, de la constitution de la famille, déduit la nécessité naturelle de vivre en société : « Si l'homme, dans l'isolement, ne peut suffire à ses propres besoins, « il sera, comme les autres parties, dépendant du tout. Celui qui « ne peut rien mettre en commun dans la société, et n'a besoin de « rien parce qu'il se suffit à lui-même, ne saurait être membre de « la cité, et il faut qu'il soit une brute ou un dieu. La nature pousse « donc instinctivement tous les hommes à l'association politique. « Le premier qui l'institua rendit un immense service; car si « l'homme, parvenu à toute sa perfection, est le premier des « animaux, il en est bien aussi le dernier, lorsqu'il vit isolé, sans « lois et sans justice (1). »

(1) *Politique*, liv. I, ch. 1, 3, 12. Cicéron soutient aussi, dans son traité *de Republica*, que le peuple est *cœtus multitudinis, juris consensu et utilitatis communione sociatus*, non par faiblesse, mais par sociabilité naturelle; car la nature ne fit pas l'homme isolé, mais le destina à vivre avec ses semblables.

Il est curieux de voir proclamées, il y a tant de siècles, ces vérités qui, méconnues depuis, entraînèrent à tant d'erreurs Hobbes, Rousseau et leurs sectateurs, soit dans les écoles, soit dans les assemblées. L'éloquent auteur du *Contrat social* se laissa aller au plus misérable enfantillage lorsqu'il traça cette tirade, si magnifique pour le style : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits

La vie de l'homme est ou voluptueuse, ou contemplative, ou sociale, et cette dernière seule est moralement bonne. La disposition naturelle, l'éducation, l'habitude, conduisent à la morale. Mais le grand instrument d'éducation est le gouvernement; c'est pourquoi Aristote traite au long de la politique, dans un ouvrage d'une haute instruction.

Comme il l'avait fait pour l'histoire naturelle, il recueillit tous les matériaux qu'il put se procurer, et réunit ainsi cent cinquante-huit constitutions de la Grèce et de l'Italie, afin de demander aux différences pratiques et à l'expérience la preuve des théories de Xénophon, de Platon, d'Hippodamus de Milet, de Phaléas de Chalcédoine. Excluant le droit du plus fort comme fondement du gouvernement, il proclama celui du meilleur, et, d'après les qualités physiques, il établit la supériorité de l'homme sur la femme, celle de l'homme libre sur l'esclave.

Quant aux esclaves, il ne sut pas concevoir que ce qui était la base de la société d'alors pût être injuste. « La propriété est « nécessaire à la vie; parmi les instruments, quelques-uns « sont inanimés, d'autres animés. L'esclave est en quelque « sorte une propriété animée, et, en général, tout esclave est un « instrument supérieur aux autres (ὁ δοῦλος, κτῆμά τι ἔμψυχον). « Dans le rapport de l'homme avec le corps, celui-ci obéit à « l'âme. Dans le monde physique, nous voyons la relation des « animaux avec l'homme, et l'homme commande. De plus, entre « le mâle et la femelle, c'est la femelle qui obéit au mâle. Ainsi, « les êtres aussi différents entre eux que l'âme l'est du corps, « l'homme de l'animal, sont esclaves par nature, et il est bien « pour eux qu'ils soient esclaves. La nature elle-même a voulu « marquer d'une empreinte les corps des hommes libres et ceux « des esclaves, en donnant aux uns la force convenable pour les « distinguer, aux autres la stature droite et haute qui les rend « peu propres aux occupations serviles, mais utiles dans les « emplois civils et militaires.»

Après avoir énuméré les différentes vertus humaines, il demande si les esclaves ont besoin d'en avoir, et il affirme que ceux qui commandent doivent avoir de tout autres vertus que ceux qui obéissent. Quant à l'esclave, il lui en faut bien peu, le peu qui lui est strictement nécessaire pour ne pas manquer à son travail, soit par indocilité, soit par défaut de courage (1).

sont à tous, et que la terre n'est à personne, etc. » — *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes,* seconde partie.

(1) Xénophon, dans ses *Dits mémorables*, Ἀπομνημονεύματα, II, 2, 1, fait

Ce grand philosophe fut le seul qui prit à tâche de démontrer scientifiquement la justice de l'esclavage, bien qu'il recommandât d'avoir pour les esclaves les mêmes égards que pour les bœufs. Il ne pouvait conclure autrement après avoir donné l'utilité pour but à la politique, et quand le bien de la famille commune consistait pour lui dans les conditions d'existence d'une cité égoïste, fondée non sur l'égalité de la nature, mais sur cette même prépondérance de force qu'il voulait pourtant repousser.

Ne considérant donc pas chaque individu humain comme un homme, mais adoptant doctrinalement ce qui était de pratique générale dans son pays, il continua d'enseigner que l'État étant une association d'hommes libres, réunis pour la sûreté et la félicité générales, toute constitution doit être équitable, facile à exécuter, subsistante par elle-même. Dans la croyance que les trois formes, monarchique, aristocratique et démocratique, sont, chacune par elle-même, incapables de rendre heureux, il appelle bon le gouvernement dont le plus grand nombre se tient satisfait.

Il était impossible que le génie grec ne se tournât pas vers la politique. Déjà Épiménide avait écrit sur la constitution crétoise; Protagoras d'Abdère avait fait un traité de la *République*; Archytas de Tarente s'était occupé de la loi et de la justice; Criton, ami de Socrate, était auteur d'un traité des lois et d'une

dire à Socrate qu'il est juste de réduire les ennemis en esclavage : Ὥσπερ τὸ ἀνδραποδίζεσθαι τοὺς μὲν φίλους ἄδικον εἶναι δοκεῖ, τοὺς δὲ πολεμίους δίκαιον, κτλ.

Nous n'avons pas rencontré chez les philosophes païens un seul mot en faveur des esclaves, jusqu'à Sénèque, qui, dans le traité *de Beneficiis*, demande si un esclave peut être l'auteur d'un bienfait à l'égard de son maître, ou si, en qualité d'esclave, il ne peut qu'accomplir des services et ne mériter dès lors aucune reconnaissance. Le philosophe répond : « *Præterea servus qui negat dare aliquando domino beneficium, ignarus est juris humani : refert enim cujus animi sit qui præstat, non cujus status. Nulli præclusa virtus est, omnibus patet, omnes admittit, omnes invitat, ingenuos, libertinos, servos, reges et exules. Non eligit domum nec censum; nudo homine contenta est.* » Et après avoir démontré que la vertu n'en est que plus méritoire dans l'esclave, il ajoute : « *Errat si quis existimat servitutem in totum hominem descendere; pars melior ejus excepta est. Corpora obnoxia sunt et adscripta domino; mens quidem sui juris, quæ adeo libera et vaga est, ut ne ab hoc quidem carcere, cui inclusa est, teneri queat, quo minus impetu suo utatur et ingentia agat, et in infinitum comes cœlestibus exeat. Corpus itaque est quod domino fortuna tradit; hoc emit, hoc vendit : interior illa pars mancipio dari non potest.* » *De Beneficiis*, III, 18 et 20.

Mais quand le maître de Néron s'exprimait ainsi, un pêcheur de Galilée avait déjà fait entendre sa parole au Capitole.

Politique; sans parler du cordonnier Simon, qui écrivit sur la démocratie, d'Antisthène, de Speusippe, de Xénocrate de Chalcédoine, et d'autres encore qui précédèrent Platon.

A l'exemple de ce dernier, et même avec l'intention de le réfuter, Aristote traça le plan d'une république idéale. Les innovations ne lui répugnent pas : « L'humanité, dit-il, doit rechercher « non ce qui est ancien, mais ce qui est bon ; la raison nous en- « seigne que les lois écrites ne doivent pas être immuables ; mais, « d'un autre côté, il faut de la prudence dans les réformes. »

Il aurait pu faire dériver de ce beau principe les méthodes du développement de chaque constitution; mais, dégoûté peut-être de l'agitation continuelle des républiques de son pays, il ne songea plus qu'à donner de la force au pouvoir constitué et à préserver des révolutions un gouvernement bon ou mauvais. Dans ce but, il faut abaisser quiconque se distingue des autres; égorger ceux qui pensent généreusement; ne permettre ni banquets en commun, ni réunions d'amis, ni instruction, ni rien de ce qui peut inspirer la confiance et l'orgueil; vexer les voyageurs, entretenir des espions, épuiser les gouvernés par les tributs, exciter les haines, diviser les amis, les populations, les hommes puissants (1), appauvrir les sujets, afin que, étant occupés à gagner leur subsistance, ils n'aient pas le temps de conspirer : et tel fut le motif qui fit élever les pyramides d'Égypte et les monuments consacrés par les Pisistratides (2). Une fois le salut de l'État admis en principe comme première loi, il ne pouvait que se faire le précurseur des doctrines impitoyables de Machiavel et de Hobbes. Platon, au contraire, commençait par réformer l'homme et l'élever au-dessus de lui-même; si parfois il rêvait, ses rêves étaient ceux d'une âme bienveillante et généreuse ; ils inspirèrent Cicéron, Thomas Moore, Harrington, Fénelon, Rousseau, Filangieri et Saint-Pierre.

Platon et Aristote comparés.

Mais, tandis que Platon tendait à l'infini, Aristote cherchait le fini; aussi, non content de limiter l'éloquence et la poésie, il impose au raisonnement et à la philosophie les formes qui leur convenaient le mieux. Les philosophes primitifs exprimèrent leurs pensées en vers, acceptant la langue indécise de la poésie sans lui conserver sa grâce. Platon choisit le dialogue, peut-être parce qu'il avait fait la force de Socrate, et qu'on ne pouvait mettre celui-ci en scène sous une autre forme; mais elle n'eut d'éclat que dans sa main, tandis que l'argumentation simple d'Aristote fut conservée par tous les siècles. N'étant ni poëte ni enthousiaste du

(1) *Politique*, V, 9.
(2) Id., IX, 5.

beau et du bien, ni doué d'une riche imagination comme son maître, Aristote mit en œuvre une puissance d'abstraction étonnante pour introduire, au moyen de la précision du langage et d'une classification féconde, une méthode qui constitua un notable progrès de l'entendement humain; mais, se laissant trop entraîner par son penchant pour le positif et l'expérimental, il négligea ou méconnut ce qui dépasse les sens et dépend d'une voix intérieure; il négligea l'immortalité de l'âme, supposant que l'homme perd la mémoire après sa mort (1).

Il plaçait la certitude de la connaissance humaine dans l'intellect particulier, tandis qu'Anaxagore et Héraclite l'avaient mise dans l'âme du monde, et les platoniciens dans un premier vrai, considéré tel qu'il apparaît dans l'âme, à laquelle ils attribuaient une vérité primitive, distincte de celle-ci. Les pythagoriciens professaient la même opinion; mais, tandis qu'ils péchaient par défaut, et la faisaient trop abstraite, les platoniciens tombaient dans l'excès contraire, ne comprenant pas qu'une seule idée, la plus simple de toutes, la possibilité de l'être, suffit pour établir la certitude de l'intelligence. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'en combattant le platonisme, Aristote s'en sépare aussi nettement que quelques-uns le pensent; peut-être même que le point précis de séparation entre eux consiste dans ce qu'Aristote dit pour l'esprit ce que Protagoras avait déjà dit de la sensation, que l'homme est la mesure de toutes choses. Quand Platon distingue l'objet intelligible de l'âme intelligente, Aristote veut que l'âme forme, par elle-même et de sa propre substance, toutes les choses qu'elle entend. Platon tient davantage de l'école italique en distinguant les idées de l'esprit qui les perçoit; mais, lorsqu'il s'agit de les envisager séparément, il donne dans l'hypothèse, les divinise, et suppose que l'esprit contemple la vérité dans ces déités qui se communiquent à lui. Aristote vit son erreur, s'en effraya, et revint en arrière, sur le chemin déjà parcouru par la philosophie, pour se rapprocher de l'école ionique, qui convertissait les idées en âme dont elles n'étaient, dans ce système, que des modifications. Il faut reconnaître que, sur ces grandes questions de la Providence, de l'âme, de la nature de l'entendement, que Platon a résolues avec tant de précision et de sûreté, Aristote se montre obscur, irrésolu, incomplet.

(1) Voici pourtant ce qu'il dit dans sa *Morale*, I, 11, § 1 : « Prétendre que le sort de nos enfants et de nos amis ne nous intéresse pas après notre mort, serait une assertion trop dure et contraire aux opinions reçues. »

Platon est un génie créateur, Aristote un esprit organisateur. Ils sont universels tous les deux, et pourtant ils représentent deux côtés différents de l'intelligence humaine; l'un embellit des grâces de l'éloquence l'esprit géométrique, et l'autre donne à l'esprit de naturaliste les formes de la démonstration. Partis du même point, ils regardèrent tous deux comme science suprême celle du bien; mais ils travaillèrent dans des positions entièrement différentes.

Platon, type idéal de la philosophie socratique, a pour conception capitale que Dieu est le bien immuable; que le monde est le bien dans la contingence, et que l'âme humaine est celle dans laquelle et par laquelle le bien doit être dans le monde. La philosophie est un effort qui ne peut se comprendre qu'au point de vue de l'humanité, prévenant ainsi les doctrines qui éliminent la multiplicité et la contingence. Dès qu'il admettait la multiplicité d'idées et d'existences, il dut s'appliquer à perfectionner la méthode socratique, dont l'essence consiste à chercher les définitions des idées et de leurs rapports. Posant l'idée du bien comme le véritable objet de la science, c'est au point de vue de cette idée qu'il conçut toutes choses, et leur attribua, selon l'aspect socratique, une nature conforme à cette idée du bien; ainsi donc, il soumettait la morale à la dialectique.

Sa forme a pour caractère une éloquence qui n'a pas besoin du secours des passions pour triompher, un esprit poétique qui ravive la dialectique languissante, et ce langage convenait à un peuple extrêmement ingénieux. Il a plus de lumière que d'objets, plus de formes que de matière; s'il ne fait pas tout voir, il éclaire tout cependant; s'il ne nous enseigne rien, il nous rend capables de tout apprendre : à cette splendeur, on croit toujours que le soleil va paraître, bien qu'il ne se montre jamais.

Platon, au milieu de la liberté nationale encore dans tout son éclat, fixe les regards sur l'intérieur du pays; au temps d'Aristote, la Grèce a perdu la liberté, mais elle se répand au dehors. Ce philosophe recueille alors les productions répandues par l'esprit grec, et les compare; il interroge les faits : dans la physique, il écrit l'histoire de la nature; dans la politique et la morale, il compare les opinions des individus et des peuples sur le bien et le juste : il s'attache aux faits (*quid*), mais sans négliger les causes (*cur* et *quia*).

Agrandissant et propageant la doctrine socratique, Aristote lui enleva l'aspect hostile inhérent à toute doctrine nouvelle, pour l'amener à une juste appréciation des travaux philosophiques an-

térieurs ; il profita de ces travaux, dont il examina les résultats, et les ramena à l'unité.

La dialectique de Platon est la philosophie telle qu'on la connaissait avant Aristote, ayant pour base l'idée, *l'être* distinct de la matière. Tout absorbé dans l'idéal du bien et du beau, Platon néglige l'expérience, et s'occupe peu de ce qu'il y a de nécessaire ou de particulier dans les phénomènes. Aristote, au contraire, cherche à tirer chaque notion d'espèce suprasensible de l'expérience la plus positive et la plus déterminante ; car la raison, selon lui, n'est pas quelque chose de primitif pour l'homme, et ne se forme que par le nécessaire. Ainsi l'idéal faisait place à l'observation des phénomènes, jusqu'à ce que l'on vînt à oublier qu'il faut observer dans les phénomènes quelque chose de plus que le sensible.

Les institutions d'Alexandre et des républiques grecques ont péri, les empires ont succédé aux empires ; mais les deux grands noms d'Aristote et de Platon subsistent encore pour représenter les deux grandes écoles entre lesquelles la science est partagée : l'une qui fait tout dériver des sens, l'autre qui croit à la nécessité de quelque chose de surnaturel. Platon, considérant la philosophie comme art, médita, dans une tranquille admiration, la perfection la plus élevée ; Aristote, plus réel et plus profond, la considérant comme science, fit de la raison une faculté active, la force motrice, non pas de l'être humain seulement, mais de la nature entière, et résuma tout le savoir des Grecs. Le premier, supposant une plus haute origine aux connaissances humaines, s'abandonne à l'enthousiasme, au symbolisme, à l'inspiration, nobles élans de notre nature ; l'autre s'applique au positif, resserre tout dans les limites du calcul et du système, n'admet que la raison et l'expérience. Ceux qui, jusqu'à présent, n'ont admis que ces seules données, ne sont pas encore parvenus à dépasser Aristote. A la suite de Platon vinrent ceux qui admettent une tradition supérieure de la vérité, si bien que sa doctrine fut considérée comme une grande préparation au christianisme.

Platon, avec la divine élégance de sa forme, n'était pas fait pour l'école ; artiste et législateur de mœurs et de croyances, il n'embrassa point l'encyclopédie, et rejeta toute rigueur systématique. Aristote fut le précepteur de l'avenir et l'historien du passé ; néanmoins, comme l'en accuse Bacon, il n'égorge pas ses frères pour régner seul. La grande influence d'Aristote est due précisément au caractère encyclopédique de ses œuvres ; car il renferma dans un système l'ensemble des connaissances, et donna à ses

travaux la forme didactique, encore inconnue de la philosophie, qui l'a conservée depuis.

Son empire, en effet, a surtout pour cause la logique, science toute de formes, qui peut être cultivée avec ardeur, sans distinction de principes philosophiques ou religieux. En conséquence, Aristote est l'homme qui, après les fondateurs de religions, a exercé le plus d'influence sur l'humanité. Dans le moyen âge, la scolastique le reconnut pour son chef jusqu'à ce que l'école platonicienne se relevât en Italie, mêlée de théurgie. Il fut préconisé dans le siècle dernier comme le coryphée de la philosophie de la sensation, et les adeptes de cette école reprochent à notre époque d'incliner de nouveau vers le spiritualisme et vers Platon. Sans vouloir repousser cette inculpation honorable, nous disons que notre siècle s'est remis à l'examen sévère et impartial des doctrines du passé, non pour y revenir, mais pour y puiser la force de marcher en avant dans cette voie de progrès où il se sent poussé par le développement de sa libre activité. S'il croit donc devoir avec Platon porter son attention sur les idées, il ne laisse pas, néanmoins, de scruter la science et les méthodes d'Aristote et d'en faire son profit (1). Loin de ne voir dans sa doctrine qu'un monument tombé en ruine, dont quelques débris seulement peuvent servir à des constructions nouvelles, il pense qu'elle doit se réconcilier avec le platonisme et revivre dans un système supérieur.

Ni l'un ni l'autre, néanmoins, n'élevèrent la morale jusqu'au bien absolu, mais tous deux la placèrent dans la perfection humaine. Or, la société étant pour celle-ci la condition la meilleure, ils ne firent qu'une seule et même chose de la sociabilité et de la vertu, de l'homme sage et du citoyen probe. L'éthique fait donc partie de la politique; l'homme n'a pas de valeur par lui-même, mais seulement par l'agrégation ; si la société le trouve bon, l'esclavage, l'infanticide et la conquête seront de droit commun. Ici donc succombe la dignité de l'homme; car il cesse d'être

(1) La preuve en est dans les nombreux travaux récemment entrepris sur Aristote par les Allemands Kopp, Schneider, Brandis, Stahr. L'Institut de France ouvrit, en 1835, un concours sur l'examen critique de la métaphysique d'Aristote, et les ouvrages qui remportèrent le prix ont été publiés sous ces titres : *Examen critique de la métaphysique d'Aristote*, par Michelet (de Berlin), Paris, 1836; *Essai sur la métaphysique d'Aristote*. par Félix Ravaisson, Impr. roy., 1837. Voyez, sur ces ouvrages, l'intéressant rapport de M. Cousin, 1er vol. des *Mémoires de l'Institut*, classe II. En 1837, le même Institut a couronné l'examen de l'*Organon* d'Aristote, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, *De la logique d'Aristote*.

la mesure de la moralité, qui repose uniquement sur le bien social.

L'homme fut tiré de cet anéantissement, de cet état incertain entre l'instinct du plaisir et la loi du devoir, par Épicure et Zénon. Le premier, né à Gargette, dans l'Attique, suivit d'abord les principes de l'Académie; puis il ouvrit à Lampsaque, et ensuite à Athènes, une école de philosophie. Selon lui, la philosophie est l'art de conduire l'homme au bonheur par le moyen de la raison. L'éthique est donc la partie principale de la science; la physique et la canonique (dialectique) ne sont qu'accessoires (1). Il croyait avec Démocrite que le monde avait été formé par le concours des atomes; qu'on ne saurait le considérer comme l'œuvre d'une cause intelligente, si l'on envisage ses imperfections et si l'on réfléchit que la plus grande félicité des dieux est de vivre paisibles et heureux. Nous avons dit des dieux, car, au lieu d'arriver à l'athéisme où le conduisait son système, Épicure donna pour preuve de leur existence l'universalité des idées religieuses, et les supposa formés d'atomes plus fins et indolents. L'âme, matérielle elle-même, naît et finit avec le corps, et la mort n'est pas un mal. Il faut donc fouler aux pieds toutes les frayeurs, toutes les superstitions, et ne voir d'autre bien que le plaisir, qui consiste dans l'activité et le repos de l'âme, c'est-à-dire dans la jouissance des sensations agréables et l'absence des sensations pénibles. Toutes les sensations sont égales en valeur et en dignité; elles ne diffèrent que par l'intensité, la durée et les conséquences (2). Les plaisirs de l'esprit l'emportent sur ceux du corps; savoir choisir est donc nécessaire au bonheur. La première vertu, par conséquent, est la prudence, source du droit; les conventions elles-mêmes n'obligent qu'en tant qu'elles sont avantageuses aux contractants.

Épicuriens. 341-270.

C'en est fait avec un tel système des causes finales de Socrate; c'en est fait des idées platoniques de vérité, d'ordre, de bien absolu; c'en est fait des sacrifices qu'un particulier fait au bien général. Comment Épicure pouvait-il soutenir que les lois et les cou-

(1) Nous n'avions d'Épicure que les fragments conservés par Diogène Laerte, quand on découvrit à Herculanum son traité Περὶ φύσεως.

(2) Nonobstant cela, Épicure reconnaît que, si l'homme ne possédait que de simples sensations, il ne différerait pas de l'animal, et ne pourrait point raisonner, puisque le raisonnement implique des notions générales, et que les sensations ne correspondent qu'à des objets individuels. Ces notions générales, il les appelle anticipations (προλήψεις), d'où suit que la raison humaine résulte de deux principes: l'un extérieur, qui est l'action des corps, l'autre intérieur, qui est la réaction de l'intelligence. Romagnosi avait fait revivre cette dernière partie de la *Canonique* d'Épicure.

tumes du pays rendent les actions plus ou moins honnêtes, et constituent ainsi une morale? Les lois créeraient-elles un devoir qui n'est pas déjà tel par une raison absolue et antérieure? Pauvre philosophie morale que celle qui, pour seul motif de ne pas faire le mal, met en avant la crainte des conséquences (1) ! S'il est vrai, comme le rapportent les historiens, qu'Épicure fut d'excellentes mœurs et très-sobre, il n'en était pas moins très-facile à ses disciples de déduire de ses doctrines les conséquences les plus désastreuses; aussi son nom est-il demeuré le type de l'homme voluptueux, et servit-il, plus tard, à désigner ceux qui ne croyaient à rien en dehors des sens ni au delà de la tombe.

Stoïciens. 262-260. Tout au contraire, l'école de Zénon de Chypre, appelée *stoïque*, du portique (στοά) où elle s'était établie, avait pour but de concilier deux éléments opposés : le principe sensuel, qui ravale l'homme jusqu'à la brute, et le principe spirituel, qui l'ennoblit. La philosophie est la science de la perfection humaine, qui se manifeste dans la pensée, dans la connaissance, dans les actions. Sa partie principale est la morale, à laquelle la logique et la physiologie sont subordonnées. La logique de Zénon tendait à mettre un frein à l'incertitude des opinions, et donnait pour règle du vrai la droite raison, qui conçoit les objets tels qu'ils sont réellement. Il admettait dans sa physiologie Dieu, comme la loi suprême de la nature et la cause imminente de toute forme et de toute proportion. L'homme doit lui ressembler, en vivant selon les lois de la nature ; il n'y a d'autre bien que la moralité, d'autre mal que le vice. La vertu est une conduite réglée selon la maxime que le bien ne réside que dans des bonnes actions, et qu'en cela consiste la liberté. Le vice est une manière d'agir inconséquente. Les hommes sont donc ou bons ou absurdes, sans moyen terme. Le vice est un, comme la vertu, et toutes les bonnes actions sont égales entre elles, de même que les mauvaises le sont l'une par rapport à l'autre. L'homme vertueux est sans passions, mais non insensible; l'âme est immortelle. *Abstine et sustine* était leur axiome, c'est-à-dire il faut supporter et mépriser la passion, s'abstenir de l'action du monde de la multiplicité et la mépriser.

Les stoïciens, en voulant tirer des sensations les idées du juste et du vrai, associer celles du devoir avec la fatalité, confondaient la nature et la liberté, la morale et le bonheur ; de là, beaucoup

(1) Sénèque, qui vivait dans un temps où l'on devait lire les ouvrages d'Épicure, écrivait ce qui suit : *Illis dissentiamus cum Epicuro, ubi dicit, nihil justum esse natura, et crimina vitanda esse, quia vitari metus non possit.* Lettre 97.

d'inconvenances et un orgueil insociable. Les épicuriens et les stoïciens tombaient également dans l'excès; les uns et les autres tendaient au déplorable but de paralyser l'activité humaine, de briser les liens domestiques, de dissoudre la société en ne recherchant que le bien propre et individuel. Tandis que les épicuriens placent la félicité dans les plaisirs, et, par suite, excluent la volonté, les stoïciens virent que la félicité consiste dans la satisfaction, et que celle-ci exige, comme condition, un acte de la volonté qui permette à l'homme de se dire heureux et content.

Les épicuriens, néanmoins, furent utiles en combattant les superstitions, bien que leur doctrine sapât en même temps les croyances légitimes ; or, ces croyances détruites et le plaisir une fois proclamé règle suprême des actions, à quelles tristes conséquences une nature corrompue ne devait-elle pas se laisser entraîner? Les stoïciens, au contraire, étaient rudes, dédaigneux, grossiers même ; mais ils restaient inébranlables contre la corruption et le despotisme : ils relevaient l'homme en le déifiant par ses propres forces, en le faisant, par l'énergie de sa propre volonté, parvenir à un calme absolu comme celui de Dieu.

Mais ce Dieu était le tout. Dans Aristote, c'est un être séparé de la matière, qu'il revêt d'une forme ; moteur immobile du monde, il imprime le mouvement à toute chose sans y participer lui-même. Les stoïciens, au contraire, selon la poétique exposition de Virgile, faisaient Dieu inséparable et dépendant de la matière qu'il anime, soumis comme elle aux conditions de l'espace et du mouvement : cause dépendante de ses propres effets, et qui n'est rien sans eux ; loi qui obéit à ce qu'elle gouverne ; Dieu-nature, identique avec le monde qu'il a formé, soumis avec lui et en lui à la matière.

Toute la philosophie grecque roulait dans le cercle de ces Nouvelle Académie.
quatre écoles : celle des platoniciens avait les prétentions les plus hautes, et dédaignait les autres ; mais, pendant qu'elle combattait le dogmatisme de ses adversaires, ceux-ci jetèrent de l'incertitude
dans le sein de l'Académie. Arcésilas de Pitane, en Éolie, riche 316.
de science, de vertu, de dialectique, se mit à opposer le doute à l'affirmation absolue de Zénon et de Crantor, et, de là, il passa à un scepticisme général sur les questions de l'être absolu et de la substance des choses. Le probable, le vraisemblable est l'idée que les néoplatoniciens voulurent insinuer partout, et qui les éloigne du maître. Cette idée fut développée par Carnéade de Cyrène,
qui proclama que ni les sens ni l'intelligence n'offrent un témoi- 2[illegible].
gnage certain de la vérité objective.

Carnéade mérite l'attention de l'histoire pour avoir été envoyé en ambassade, à Rome, avec le stoïcien Diogène et le péripatéticien Critolaüs; cette ville entendit alors pour la première fois parler philosophie à la manière des Grecs. Carnéade soutenait le pour et le contre, avec une égale probabilité, et prétendait qu'on ne pouvait dire absolument que Dieu existât, ni que deux choses semblables à une troisième fussent semblables entre elles; le juste et l'injuste étaient, selon lui, synonymes d'utile et de nuisible, attendu que l'homme est naturellement égoïste, et que le vulgaire traite de sot celui qui fait un grand acte de justice, tandis qu'il applaudit, comme l'effet de la sagesse, une grande iniquité. « Les hommes « établirent les droits par pure utilité; ils furent donc différents « selon les mœurs, et changèrent avec les temps. Il n'y a point de « droit naturel, et tous les hommes, comme les autres êtres ani- « més, sont portés, par leur nature, à chercher leur avantage. Il « n'existe donc pas de justice, ou elle serait une folie, puisqu'on « se nuirait à soi-même pour s'occuper de faire du bien à au- « trui (1). » De pareils enseignements portèrent ombrage au bon sens et à l'intégrité toute pratique des Romains. Caton le Censeur fit renvoyer Carnéade; mais le mauvais grain avait germé parmi la jeunesse.

Ainsi dégénéra l'école de Platon. Celle d'Aristote fut continuée par Théophraste d'Érésus, Dicéarque de Messine, Straton de Lampsaque; mais sa dialectique survivait presque seule, rapetissée à des questions futiles. Le stoïcisme se drapait dans son manteau grossier, tandis que les épicuriens enterraient sous les fleurs l'intelligence humaine et l'activité courageuse, en consolant la Grèce insouciante, de sa gloire perdue, par la satisfaction des sens. Tous, pourtant, se vantaient de descendre de l'école de Socrate, qui avait placé la vertu dans la prudence; or, selon Épicure, la prudence était de se livrer au plaisir; pour Zénon elle consistait dans une vie austère, et, pour Carnéade, à penser uniquement à son propre intérêt : tant il est vrai qu'elle appartient purement à l'intelligence comme moyen, et non pas à la raison comme fin. Mais, appuyé sur cette base fragile, le grand édifice finissait par se dissoudre; il n'en restait plus qu'un misérable scepticisme, qui attendait la réforme de l'école d'Alexandrie et les sublimes leçons du christianisme.

(1) LACTANCE, *Div. instit.*, V, 17. Voilà Hobbes, Mandeville, Naigeon et compagnie.

CHAPITRE XXIII.

SCIENCES GRECQUES.

Il est clair maintenant qu'ils sont dans une grande erreur ceux qui ne reconnaissent aux Grecs que le mérite du beau dans les arts, puisqu'il est certain qu'ils firent prendre à la philosophie non moins qu'aux autres sciences un vol très-élevé, en les évoquant du mystère à la liberté. Nous sommes donc, pour notre part, très-éloigné de souscrire à cette sentence absolue de Bacon, que les Grecs, semblables à des enfants, savaient babiller, mais non créer (1).

La médecine se réduisait à un pur empirisme en Égypte et dans l'Orient; elle était, ainsi que toute science, le partage exclusif des prêtres, ou bien certaines familles se transmettaient héréditairement les observations, les vertus des plantes et les trésors de l'expérience, les couvrant d'un secret jaloux, comme une source d'honneurs et de gain. Des observations d'un grand intérêt sur la puissance salutaire de la nature et sur l'efficacité de certains médicaments, purent se multiplier dans les temples, d'autant plus que l'imagination des malades et les habitudes d'une vie simple rendaient les forces naturelles plus actives; c'est de là que nous vinrent les observations les plus anciennes et les plus exactes sur les affections morbides et sur certains remèdes révélés par le hasard ou par l'instinct (2). En Égypte, les règles de la science curative, obligatoires pour les médecins, étaient inscrites dans l'*Embros*, ou *science de la causalité*, dont on disait auteur Thoth ou Mercure Trismégiste, et son dieu Esmoun. Croira qui voudra, avec Hérodote et Diodore de Sicile, que tout Égyptien fut tenu,

Science médicale.

(1) *Erat sapientia Græcorum professoria et in disputatione effusa; quod genus inquisitionis veritati adversissimum est... et certe Græci habent id quod puerorum est, ut ad garriendum prompti sint, generare autem non possint; nam verbosa videtur sapientia eorum, et operum sterilis.* Novum Organum, aphor. LXXI.

(2) Quelques progrès que la médecine ait faits, et bien qu'elle soit devenue réellement une science, les vérités fondamentales trouvées par elle *à priori*, s'il en est, sont en bien petit nombre. Elle a dû au hasard la découverte du quinquina, de l'ellébore, du mercure, etc. Nous avons mentionné aussi l'instinct, car on sait, par exemple, que ceux qui sont atteints de fièvre putride éprouvent une vive appétence pour les acides, que les harengs flattent les leucorrhéiques, que la dyssenterie est caractérisée par un goût prononcé pour le raisin, etc., etc. Voy. Sprengel, *Beyträge zur Geschichte der Medicin.*

une fois par mois, de se purger trois jours durant; nous aimons mieux rappeler ici l'éloge que l'on a fait de la sobriété de ce peuple. Nous avons signalé les connaissances étendues de Moïse dans la médecine (1); mais la plupart des maladies rappelées dans l'Écriture sainte, châtiments de Dieu, sont guéries par des miracles.

Les prêtres hébreux s'occupaient du traitement de la lèpre, maladie infamante, ce qui les rendait les arbitres du sort des familles. Les samanéens indiens se divisaient en chirurgiens et en médecins, dont les remèdes les plus ordinaires étaient des onguents et des cataplasmes, aidés de formules et de pratiques magiques. Les Babyloniens plaçaient les malades hors de la maison; chaque passant leur indiquait quelque chose à prendre, et tous ne mouraient pas. Les gymnosophistes, au dire de Strabon, possédaient d'excellentes recettes pour faire avoir des enfants du sexe que l'on désirait, et ils trouvaient des gens pour les croire. Les druides étaient aussi médecins chez les Gaulois, et faisaient un usage particulier de la glu et de la sabine, employant l'une contre la stérilité et les poisons, l'autre comme panacée; la cure leur était payée d'avance en offrandes et en victimes, souvent en victimes humaines. Un médecin était entretenu à la cour de Perse; mais il ne savait pas même réduire une luxation, et, sous Darius fils d'Hystaspe, on fit venir de Grèce Démocède, de l'école de Crotone; sous Xerxès, Apollonide de Cos; sous Artaxerce II, Ctésias de Gnide.

Les héros grecs joignaient à leurs autres mérites des connaissances médicales. Sans parler de Thétis qui, pour guérir son fils de ses noires vapeurs, lui conseille de voir des femmes, bien que ses vapeurs soient occasionnées par des femmes, nous savons que Chiron enseigna les vertus des simples à plusieurs d'entre eux, qui pansaient les blessures en se disant fils d'Apollon ou d'Esculape; mais ils rendaient la santé surtout en apaisant par des purifications, des hymnes ou des formules magiques, les dieux leurs ancêtres, dont la colère produisait les maladies. Ils transmirent leurs connaissances à leurs familles, qui les conservèrent comme un héritage précieux et privilégié. Les Cabires de Phénicie, réputés comme médecins, durent y apporter leurs pratiques curatives avec les mystères qu'ils instituèrent, et les Curètes durent faire de même dans la Phrygie. La fable d'Eurydice rappelée des enfers indique peut-être l'habileté médicale d'Orphée, et les ta-

(1) Voy. liv. II, page 408.

blettes orphiques, couvertes de signes magiques, furent, durant un certain temps, appliquées sur les malades par ses disciples.

Le plus célèbre des élèves de Chiron fut Esculape (Ἀσκληπιός), contemporain des Argonautes : il ressuscita tant de morts que Pluton s'en plaignit à Jupiter, dont la foudre l'anéantit. Il fut ensuite déifié, et des temples s'élevèrent en son honneur, surtout dans le Péloponèse; il est à croire qu'ils étaient situés dans des lieux salubres et près de sources minérales, où les malades venaient, pleins de foi dans les oracles et dans les purifications, se guérir sous l'inspection des prêtres; si la cure était suivie de succès, ils suspendaient, dans le sanctuaire, des tablettes votives, des inscriptions, de petites figures d'ivoire (1). La doctrine d'Esculape se perpétua chez ses descendants, et les Asclépiades de Cnide (2), ayant acquis une grande réputation, for-

(1) Plusieurs inscriptions eucharistiques à Esculape, trouvées dans l'île du Tibre, ont été publiées par GRUTER, dans son *Thesaurus*, et commentées par HUNDERTMARCK, *de Incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum in vias publicas et templa;* Leipzick, 1749. En voici quelques-unes :

« Ces jours-ci, l'oracle conseilla à un certain Caïus, aveugle, d'aller à l'autel « sacré et de prier, puis de traverser le temple de droite à gauche, de mettre ses « cinq doigts sur l'autel, de lever la main et de l'appliquer sur ses yeux, et il « recouvra aussitôt la vue, aux grands applaudissements du peuple, témoin de « sa guérison. Ces prodiges arrivèrent sous le règne d'Antonin, notre auguste. »

« Le dieu ordonna à Valérius Aper, soldat aveugle, d'aller mêler du sang de « coq blanc avec du miel, d'en faire un liniment et de s'en frotter les yeux pen- « dant trois jours; il recouvra la vue, et en remercia le dieu publiquement. »

« Julien étant dans un état désespéré par suite d'un crachement de sang, et « abandonné de tous, le dieu lui ordonna d'aller prendre sur l'autel des graines « de pin, de les mêler avec du miel, et d'en manger trois jours, et il guérit et « vint publiquement rendre grâces devant le peuple. »

« Le dieu prescrivit à Lucius, pleurétique et condamné de tous les hommes, « d'aller prendre de la cendre sur l'autel, de la mêler avec du vin, et de se « l'appliquer sur le flanc, et il guérit, et remercia le dieu publiquement, et le « peuple se félicita avec lui. »

Ces inscriptions sont d'une époque postérieure, mais nous donnent à présumer que les cas de guérison, dans les anciens temples, étaient relatés à peu près de la même manière.

Voir aussi GAUTHIER, *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples de l'antiquité;* Lyon, 1844.

(2) On attribue aux Asclépiades, descendants d'Esculape, un opuscule intitulé : Ἀσκληπιαδῶν ὑγιεινὰ παραγγέλματα, contenant des préceptes pour la santé, en 21 vers qui ont été imprimés dans le *Beytrage zur Geschichte der Literatur*, du baron G. C. d'Aretin, t. IX. En voici le sens :

« Si tu veux, voici la table de la bonne santé : — Ne prends chaque jour qu'un seul repas. — Que le repas soit simple, et ne l'aime pas copieux. — Éloigne-toi des mets et des boissons sans en être rassasié, et livre-toi à un exercice modéré.

mèrent une classe à part avec ses mystères et ses initiations. En un mot, la médecine, asservie aux superstitions, ou marchant en aveugle dans l'ornière de la routine, ne méritait pas le nom de science.

Pythagore doit occuper un rang distingué dans l'histoire de la médecine pour l'avoir débarrassée de la superstition et appelée à contribuer aux progrès de la législation et de l'art de gouverner. On lui fait honneur de découvertes physiologiques importantes, notamment sur la génération ; il observa que, durant le sommeil, le sang afflue avec plus d'abondance au cœur et à la tête. Alcméon de Crotone donna le premier une théorie du sommeil ; il fut aussi l'auteur du premier ouvrage spécial d'anatomie et de physiologie que l'histoire mentionne, ouvrage dans lequel il cherchait à expliquer les phénomènes par l'examen de la structure des parties du corps. Le grand Empédocle, « confident des dieux, devin auquel obéissaient la nature et la mort, » non content de guérir ses Agrigentins de leurs vices moraux, les garantit des épidémies occasionnées par le *sirocco* (vent de sud-est), en faisant clore une gorge qui lui donnait passage ; il assainit également Sélinunte en y amenant de l'eau de source à travers des marais insalubres.

D'autres pythagoriciens cultivèrent la médecine et cherchèrent à la retirer des mains des descendants d'Esculape, sans toutefois proscrire d'abord toutes les formules magiques et les invocations, par suite du système de modifications progressives adopté par eux ; mais, quand on accuse l'école de Pythagore d'avoir introduit la doctrine des nombres dans la science médicale, et supposé que la nature avait de la prédilection pour certains chiffres et pour certaines manifestations périodiques, mérite-t-elle vraiment les railleries dont elle a été l'objet ? Nous savons les admirables applications que les pythagoriciens avaient faites de l'arithmétique à la géométrie, à la statique, à la mécanique, au point d'arriver aux éclatantes découvertes d'Archimède et à calculer les

— Couche-toi pour dormir sur le côté droit, et qu'en hiver les boissons glacées te soient odieuses. — Pique-toi la veine craniaque dans l'été, et plutôt la majeure dans les temps froids. — A la nouvelle lune, ne reste pas renfermé ; mais, si tu es vieux, observe la pleine lune, et purge ton ventre. — N'aie la bouche ni brûlante ni amère ; si elle est sobre, elle n'aura ni sécheresse ni amertume. — Tiens dans l'hiver ton corps, ta tête, ta poitrine et tes pieds enveloppés et chauds. — Ne fais pas usage de fourrures quand le soleil est ardent, et encore moins du poil de chèvre. — Fuis toujours les demeures d'une odeur fétide, mais surtout dans la chaude saison. — De cette manière, et avec l'aide de Dieu, tu éviteras les maladies. »

vibrations des corps sonores. Ils l'étendirent, par la suite, aux sciences morales et à la médecine, mais comme une algèbre, un langage universel des sciences, une méthode de comparaison. Quelque mystère qui enveloppe encore la véritable science des nombres pythagoriques, on doit supposer que tel en était le sens, et telle l'application à l'art de guérir.

Rien, il est vrai, ne prouve *à priori* que la nature ait une préférence quelconque pour les nombres trois, sept ou quarante; mais l'expérience ne révèle-t-elle pas un certain ordre même dans ce qui semble le plus désordonné, et une certaine périodicité dans les mouvements vitaux, dans la formation et le développement des organes, dans la marche de leurs fonctions, dans les crises des maladies? Les faits recueillis par Hippocrate, Galien, Arétée et d'autres anciens, puis par leurs abréviateurs et continuateurs, semblèrent d'accord pour vérifier l'exactitude de la doctrine des nombres chez les anciens; parmi les modernes, Stahl embrasse cette doctrine, la fortifie, l'applique à l'histoire des phénomènes de la vie; Hoffman, bien que plus timide, s'en rapproche dans plusieurs de ses dissertations; Boerhaave finit par lui rendre hommage, et Cabanis la respecte; pour nous, qui sommes loin de l'adopter, nous rappellerons seulement qu'il est très facile de tourner en ridicule un homme ou une doctrine, et que rien n'est plus opposé que l'histoire à l'esprit de légèreté et de moquerie.

Quand l'association pythagoricienne fut dissoute, ses membres se dispersèrent dans toute l'Italie et la Grèce, et les habitants de Crotone et de Cyrène furent en grande réputation comme médecins. Comme investigateurs libres, ils visitaient au lit le malade, qui n'était plus contraint de se faire apporter au temple; dégagés des idées superstitieuses, ils cherchaient les causes de la maladie dans la nature, et non dans la colère des dieux. Les Asclépiades de Cnide, n'ayant pu réussir à se délivrer de leur concurrence par la calomnie et les persécutions, durent, eux aussi, renoncer au mystère; ce fut alors qu'ils se mirent à pratiquer ouvertement les méthodes de traitement recueillies des tablettes votives, et réduites en aphorismes : cette forme proverbiale, nous la trouvons commune à d'autres sciences encore au berceau.

A cette époque, Hérodicus ressuscitait la médecine gymnastique, 460 360.
invention d'Esculape, qui s'accordait avec le génie des Grecs en proposant comme remède les exercices du corps; c'était associer la médecine aux institutions publiques, comme les prêtres l'avaient combinée avec la religion. Son disciple fut Hippocrate, Hippocrate.

issu d'une famille d'Asclépiades qui, depuis dix-sept générations, exerçaient la médecine à Cos. Ayant abandonné sa caste, qui l'aurait asservi à la routine, il étudia et exerça dans d'autres lieux; mais il s'instruisit surtout auprès des périodeutes.

Doué de l'esprit d'invention et de ce bon sens qui plane au-dessus des opinions dominantes et devance les siècles, il saisit le premier le véritable aspect sous lequel la médecine devait être considérée, et la sépara de la philosophie des écoles; aux observations faites dans les temples il joignit ses propres observations, et fut surtout vanté pour l'excellence de sa méthode dans le traitement des maladies aiguës. Celui qui le jugerait d'après l'état présent de la science pourrait se rire facilement d'un savant qui ne distinguait pas les veines des artères, connaissait peu le pouls, ignorait le jeu des muscles ainsi que l'importance du système nerveux, et avait à peine une notion des principaux organes renfermés dans les grandes cavités du corps; ce qui l'obligea, dans une aussi grande disette d'éléments physiologiques, à ne faire usage, dans l'exercice de la médecine, que de la synthèse expérimentale. Mais Hippocrate devient prodigieux quand on le considère relativement au temps où il vivait : il n'est pas de phénomène morbide qui lui échappe, quoiqu'il n'en scrute pas l'origine et ne cherche pas à les réunir tous pour en former des classes distinctes, qu'il s'égare même en de vaines rêveries lorsqu'il recherche les causes des symptômes. Il se vantait, comme de la plus utile de ses découvertes, d'avoir inventé l'hygiène : il part de l'état de l'homme en santé pour expliquer celui du malade; il étudie très-attentivement les phénomènes qui nous entourent, l'air, les eaux, les lieux, les épidémies, les influences des vents, devançant de deux mille ans Montesquieu, Bodin, Herder, Cabanis, et tous ceux qui affirment que l'homme doit tout au climat; moins blâmable qu'eux en ce qu'il n'avait pas l'histoire pour le démentir (1). Il expose ses

(1) « Les Européens qui habitent les montagnes, les pays rudes, élevés, secs, où les saisons amènent de grands changements, sont naturellement de haute stature, laborieux, braves; ils ont dans leur caractère quelque chose d'agreste et de sauvage. Ceux qui habitent les vallées, les pays couverts de pâturages, tourmentés par des chaleurs étouffantes, plus exposés aux vents du midi que du nord, ceux-là sont petits, mal proportionnés, trapus; ils ont les cheveux foncés, et sont moins flegmatiques que bilieux, sans pourtant manquer ni de force ni de courage, et ils pourraient acquérir l'un et l'autre si les institutions venaient en aide. Au reste, s'il y avait dans leur pays des fleuves qui entraînassent les eaux dormantes et celles de pluie, ils pourraient jouir d'une bonne santé et avoir un beau teint. Si, au contraire, il n'y avait pas de fleuve, et s'ils buvaient des aux stagnantes dans des réservoirs ou des eaux de marais, ils auraient infailli-

idées avec netteté et concision, sans faire usage de ces termes prétentieux dont quelques-uns hérissent la science; il se sert, au contraire, d'expressions simples et populaires. La maladie et la nature, toujours bonne et sage, luttent ensemble, et, selon que cède l'une ou l'autre, c'est le malaise, la santé ou la mort. La tâche du médecin n'est donc que de seconder, que d'aider la nature, qui est le médecin par excellence; pour cela, il doit observer attentivement les temps critiques.

Hippocrate voulait que les médecins fussent chastes, décents, discrets, aimables, reconnaissants; qu'ils secourussent gratuitement le pauvre, et crussent que les choses humaines sont dans la main de la Divinité. La peste s'étant déclarée dans les provinces perses, le grand roi envoie vers Hippocrate, auquel fait offrir honneurs et trésors s'il consent à donner ses soins à ses sujets; mais Hippocrate répond : *J'ai dans ma maison la nourriture, le vêtement et un lit; je n'ai besoin de rien au delà, et je n'irai pas servir les ennemis de ma patrie et de la liberté.*

Voilà le grand homme, s'écrie Cabanis, le sage philanthrope, qui, par ce simple refus, sert sa patrie autant que Miltiade et Thémistocle par leurs éclatantes victoires, et dont la mémoire contribua ensuite, plus qu'on ne le croit, à l'affranchissement des nations (1).

blement de gros ventres et seraient sujets à des affections de la rate. Ceux qui habitent des lieux élevés, aérés, exposés au soleil, et en même temps humides, sont d'ordinaire grands et se ressemblent entre eux; leurs mœurs sont moins viriles et plus douces. Ceux qui habitent des terroirs légers, secs et nus, ont la constitution sèche et nerveuse, et une opiniâtreté que rien ne fléchit. Partout enfin où les saisons produisent de grands changements, les hommes changent aussi d'aspect et de tempérament, comme de mœurs et d'habitudes.

« Ainsi la différence des saisons peut être considérée comme la première cause de celle des hommes, puis les qualités du sol et des eaux; et l'on peut établir en principe que toutes les autres productions de la terre se conforment également à la nature du sol. »

Hippocrate va encore plus loin : La lâcheté, ajoute-t-il, s'accroît par l'indolence et l'inaction; « le courage naît de l'exercice et du travail; les Grecs sont pour cela plus aptes à la guerre que les Asiatiques; mais les lois qu'ils se donnent eux-mêmes, au lieu de les recevoir d'un roi, y entrent pour beaucoup. Partout où le despotisme règne, la valeur manque nécessairement. Des esclaves n'exposent pas volontiers leur vie pour augmenter la puissance de leur maître. Si la nature leur départ du courage, le joug sous lequel ils sont condamnés à vivre ne tarde pas à le leur enlever. Ceux qui se régissent par leurs propres lois bravent les dangers avec joie, parce que c'est pour eux-mêmes qu'ils cherchent la victoire. Les institutions contribuent donc à rendre les hommes lâches ou courageux. » — *Traité des airs, des eaux et des lieux*, 23 et 24.

(1) *Du degré de certitude de la médecine.*

Nous admirons aussi de semblables vertus, mais avec la réserve convenable, eu égard à l'égoïsme national, caractère de l'époque païenne. On admirerait bien plus aujourd'hui, et l'on a admiré en effet de nos jours, ceux qui, sans distinction de peuple et de croyance, vont porter secours à l'humanité partout où elle souffre. Quoi qu'il en soit, les Athéniens reconnaissants accordèrent à Hippocrate le droit de cité, l'initiation aux mystères d'Éleusis, et les honneurs du Prytanée, comme à l'un des bienfaiteurs de la patrie (1).

(1) « Attendu qu'Hippocrate de Cos, médecin, descendant d'Esculape, déploya le plus grand zèle pour la conservation des Grecs quand les barbares y apportèrent la peste ; qu'en envoyant ses élèves où le mal sévissait, il fit connaître les remèdes qui préservaient ou guérissaient ; qu'il publia tout ce qu'il avait écrit sur la médecine, voulant que d'autres médecins fussent en état de conserver ou de rendre la santé ; que le roi de Perse lui offrit de grands honneurs et de très-riches présents, et qu'il les refusa parce que ce roi est l'ennemi des Grecs ;

« Le peuple d'Athènes voulant montrer combien il apprécie tout ce qui est profitable à la Grèce, voulant aussi donner à Hippocrate une récompense digne des services qu'il a rendus, décrète qu'Hippocrate sera initié aux grands mystères, comme le fut Hercule, fils de Jupiter ; il recevra une couronne d'or, et le héros proclamera ce don dans les grandes Panathénées. Les enfants nés à Cos pourront passer leur adolescence à Athènes comme les enfants des Athéniens, par égard pour un pays qui a produit un tel homme. Le droit de cité est accordé à Hippocrate, qui sera, durant toute sa vie, nourri dans le Prytanée. »

SERMENT D'HIPPOCRATE.

« Je jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, et par tous les dieux et toutes les déesses, selon mes forces et mon intelligence, d'accomplir ce serment ; je jure d'honorer comme mon père celui qui m'a enseigné cet art, de veiller à sa subsistance, de pourvoir libéralement à ses besoins, de considérer ses enfants comme mes propres frères, de leur apprendre cet art sans salaire ni conditions, s'ils veulent l'étudier ; de communiquer les préceptes vulgaires, les connaissances secrètes et tout le reste de la doctrine à mes enfants, à ceux de mes maitres et aux adeptes qui se seront enrôlés et que l'on aura fait jurer selon la loi médicale, mais à aucun autre. Je ferai servir, suivant mon pouvoir et mon discernement, le régime diététique au soulagement des malades ; j'eloignerai d'eux tout ce qui pourrait leur être nuisible et toute espèce de maléfice, je n'administrerai un médicament mortel à qui que ce soit, quelques sollicitations qu'on me fasse, et jamais je ne le conseillerai. Je n'administrerai non plus à aucune femme des drogues abortives ; je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon art. Je n'opérerai point ceux qui souffrent de la pierre, mais je laisserai la taille aux opérateurs. J'entrerai dans les maisons pour y secourir les malades, me gardant de toute iniquité volontaire, m'abstenant de toute espèce de débauche, m'interdisant tout commerce honteux, soit avec les femmes, soit avec les hommes, libres ou esclaves. Les choses que je verrai ou que j'entendrai dans l'exercice de ma profession, ou hors de mes fonctions dans le commerce des hommes, et qui ne devront pas être divulguées, je les tairai,

Il est probable que ses ouvrages nous sont parvenus altérés et mutilés. Galien nous apprend qu'il écrivit très-peu, et pour son usage, non pour le public; que ses fils coordonnèrent et disposèrent à leur gré ses travaux, auxquels ils ajoutèrent leurs doctrines propres et celles des temps, ainsi que des passages de médecins antérieurs (1). Mais l'esprit d'observation, né avec lui, ne s'éteignit plus. Les sophistes, néanmoins, causèrent à la médecine un tort considérable, en substituant les discours prolixes à l'aphorisme précis, les subtilités à l'expérience, et en mêlant ensemble les systèmes des différentes écoles. Il est vrai que les Grecs songèrent plus à jouir de leur air limpide et de la pureté de leurs eaux qu'à les analyser.

Les États qui s'occupèrent des arts avec tant de soin, négligè-

les regardant comme des secrets inviolables. Si je ne viole ni ne mets en oubli ce serment, que ma conduite et mon art puissent me profiter, et ma réputation vivre à jamais parmi les hommes; si je le néglige ou me parjure, que le contraire m'arrive! »

Hippocrate passe en revue les qualités du médecin dans l'opuscule intitulé : *Du médecin*.

« Ce livre, dit-il, est la règle du médecin et enseigne ce qu'il doit faire pour bien disposer l'officine médicale. Nous estimons qu'il est nécessaire pour le médecin d'avoir, autant que la nature le lui permet, le teint frais et de l'embonpoint, parce que le vulgaire pense que celui qui ne se porte pas bien lui-même ne peut rien pour la santé des autres. Il faut qu'il soit propre sur sa personne, qu'il soit vêtu honorablement, et fasse usage de parfums dont l'odeur ne soit désagréable pour personne; les malades en reçoivent une sensation agréable. Qu'il songe à faire preuve de modestie, non-seulement en se taisant, mais encore dans tous ses actes. Les bonnes mœurs et les manières honnêtes contribuent grandement à la bonne opinion et à l'autorité. S'il les possède, il doit aussi se montrer grave et humain; car l'assurance et la promptitude téméraire sont méprisées, bien que parfois elles soient utiles. Il faut pourtant réfléchir quand il convient d'en faire usage. Les mêmes offices rendus aux mêmes personnes gagnent du prix en raison de leur rareté. Quant à son maintien, qu'il ait le visage grave sans dureté, pour ne pas paraître hautain et incivil. Celui qui s'abandonne à un rire immodéré, à une gaieté excessive, devient insupportable, et c'est ce qu'il faut éviter avec grand soin. Qu'il soit ensuite juste dans toutes les circonstances; la justice lui sera très-utile; car il a de nombreuses et étroites relations avec ses malades : à toute heure, il se trouve avec des femmes, des jeunes filles, au milieu d'objets d'un grand prix; il importe donc qu'il se conduise avec la plus grande réserve, avec la plus parfaite délicatesse. Tel doit être le médecin et pour l'âme et pour le corps. »

Hippocrate continue en indiquant les instruments que doit avoir le médecin, d'où il semble résulter que celui-ci n'était pas distinct du chirurgien, excepté dans quelques opérations particulières, comme celle de la pierre.

(1) Une bonne édition d'Hippocrate, texte et traduction, avec des notes philologiques et des commentaires médicaux, due au savant M. Littré, membre de l'Institut de France, est en cours de publication à Paris : elle formera neuf volumes; huit sont publiés.

rent complétement les sciences; en effet, ils voyaient l'influence des premiers, tandis que les autres restaient sans application. Les Grecs, d'ailleurs, après avoir peuplé la nature d'êtres animés, répugnaient à rechercher les causes naturelles. Et cependant, avec un admirable sentiment du vrai pratique, ils répandirent au loin, dans leurs voyages parmi les autres peuples, de précieuses notions. Ils proclamèrent avec Pythagore l'immuabilité du soleil, avec Leucippe la rotation de la terre; Démocrite n'attendit pas le télescope pour enseigner que la Voie lactée est un vaste amas d'étoiles.

Mathématiques.

L'attraction newtonienne fut devancée par la théorie de l'amour et de la discorde entre les éléments, proclamée par Empédocle, à qui les phénomènes de l'électricité paraissent n'avoir pas été étrangers (1). Les Grecs connurent la véritable durée de l'année solaire : ils surent de combien de degrés le zodiaque est incliné sur l'équateur; ils mesurèrent le célérité des corps célestes en devinant les éclipses, et l'Athénien Méton publia, dans Olympie, la période des dix-neuf années qui ramenait le soleil et la lune à peu près au même point du ciel. Anaximandre donne pour centre au monde la terre, de forme cylindrique, dont la base est à la hauteur comme 1 à 3; soutenue par la force de l'air, elle se trouve à égale distance de tous les autres corps; les étoiles se meuvent autour de la terre à des distances égales entre elles; au-dessus des étoiles sont les planètes et le ciel des étoiles fixes, puis la lune, enfin le soleil; chacun de ces corps est soutenu par un anneau, semblable à une roue (2). Platon, chez qui l'enthousiasme suppléait à la science, proposa le problème fondamental de l'astronomie, la démonstration des révolutions des corps célestes par leur mouvement circulaire régulier. Eudoxe, après lui, pensa que les astres étaient beaucoup plus grands qu'ils ne nous paraissent, et, les comparant entre eux, fit le diamètre du soleil neuf fois plus grand que celui de la lune, ce qui indiquait que leur distance n'était pas la même (3).

De belles applications de géométrie furent dues aux pythagoriciens, qui purent, en greffant les mathématiques sur la physique, s'élever au premier rang parmi les sectes philosophiques. On fait honneur à Thalès d'avoir trouvé les propriétés du triangle isocèle; d'avoir démontré que, si deux lignes droites viennent à se croiser, les angles opposés au sommet sont égaux; que les triangles

(1) Voyez son éloge par l'abbé SCINA; Palerme, 1813.

(2) ARISTOTE, *De Cœlo*, II, 13.

(3) M. Boeckh, dans le *Philolaus* (Berlin, 1819), a réuni tous les passages relatifs aux connaissances cosmogoniques des platoniciens.

à angles égaux ont leurs côtés proportionnels ; que l'angle qui a pour base le diamètre, et dont la sommité touche la périphérie d'un cercle, est nécessairement droit. Il sut calculer les hauteurs inaccessibles au moyen des ombres, et mesurer la distance d'un vaisseau ; il enseigna à prendre la petite Ourse comme point plus fixe que le Chariot, expliqua la cause des éclipses et des phases de la lune, indiqua les solstices et les équinoxes, figura, sur un globe d'airain, la terre et la mer. On doit à Anaximandre l'invention ou l'introduction des cartes géographiques, des signes du zodiaque et des sphères armillaires.

Platon créa les mathématiques transcendantes; c'était là, disait-il, l'occupation continuelle des dieux, et, à leur exemple, il ne passa pas un jour sans démontrer à ses disciples une vérité nouvelle. Avant lui, l'attention ne s'était portée, parmi les courbes, que sur la ligne circulaire; il la dirigea sur les sections coniques, et donna ainsi l'impulsion aux recherches de Ménechme et d'Aristée. Son mérite fut plus grand encore : il enseigna l'usage de l'analyse géométrique, supérieure à l'analyse algébrique en ce qu'elle est plus évidente, et c'est par ce moyen qu'Archytas de Tarente put arriver à plusieurs découvertes importantes. Zénodore avait déjà démontré que les figures de contour égal ne sont pas égales de superficie, et Hippocrate de Cos, à l'aide des lunules du cercle, avait aussi démontré l'égalité entre deux espaces, l'un renfermé dans des lignes courbes, l'autre dans des lignes droites. Les *Éléments* d'Euclide, en quinze livres, n'ont pas encore perdu leur réputation ; mais ce géomètre doit presque tout à Aristote, qui le premier parla d'axiomes et de définitions, détermina les conditions d'une démonstration rigoureuse, établit la distinction entre les mathématiques proprement dites et les mathématiques mixtes : d'abord, en séparant l'arithmétique, la géométrie, la stéréométrie, de la mécanique, de l'optique, de l'astronomie et de la musique, ce qui contribua aux progrès de chacune d'elles; puis, en divisant encore l'arithmétique de la géométrie, pour attribuer l'abstrait à l'une, le concret à l'autre. Il fit aussi usage des lettres de l'alphabet pour indiquer des quantités indéterminées (1), invention dont on fait honneur au savant algébriste français.

Aristote fonda vraiment l'encyclopédie en coordonnant les connaissances philosophiques et scientifiques d'après une méthode que la postérité n'a pas encore remplacée, et en renversant plu- L'encyclopédie d'Aristote.

(1) *Natur. Ausc.*, VII, 6, VIII, 15. Cicéron se servit aussi des lettres pour indiquer des objets indéterminés. *Lettres à Atticus*, II, 3.

sieurs systèmes de ses prédécesseurs avec une critique quelquefois injuste, mais qui fournit des éléments à l'histoire. Platon avait dû acheter, à un prix énorme, dans la Grande Grèce, un seul ouvrage de Pythagore; Aristote eut tous les livres de ses devanciers, et, quand les autres philosophes devaient se contenter de leurs observations personnelles, les choses les plus rares lui étaient accordées par Alexandre, qui dépensa la valeur de trois millions de francs à compléter les collections du maître, et mit des milliers de personnes à sa disposition (1). Riche de tant de connaissances, dont la variété ne nuisait point chez lui à la profondeur, il eut le mérite de les réduire en systèmes, en appliquant à tous les faits connus la distribution régulière introduite par Platon dans les connaissances humaines, et l'esprit d'observation et d'analyse si rare parmi les Grecs.

C'est surtout comme témoignage de son savoir et de celui de son temps, qu'il est utile d'examiner ses ouvrages.

Dans sa *Rhétorique*, il voulut accomplir l'œuvre commencée par Socrate, c'est-à-dire abattre les rhéteurs en faisant de l'éloquence une application méthodique d'observations sur le cœur humain. Il analyse les vertus et les vices, pour découvrir ce qui doit être imputé à faute, ce qui est l'effet du hasard ou de l'habitude, ce qui appartient au naturel ou aux passions (2); il substitue aux *lieux communs*, où les rhéteurs voulaient trouver une source abondante d'éloquence, des notions précises sur le juste et l'injuste, sur les lois fondamentales de la société; il exige de l'orateur une grande étendue de connaissances, et fait dépendre le mérite de la dialectique de l'usage qu'on en fait (3).

Aristote devait être peu fait pour sentir profondément les beautés poétiques; occupé toute sa vie de discussions positives et rationnelles, il devait attacher une importance absolument secondaire à un traité sur une science étrangère à ses études, et qui a besoin de liberté. Nous ne pouvons donc faire grand cas de sa *Poétique*, qui, de plus, nous est parvenue mutilée, confuse, presque inintelligible; ce qui en reste n'est qu'un fragment sur l'art dramatique, où les préceptes se déduisent des chefs-d'œuvre du théâtre grec. On ne voit pas trop quel but et quelle origine il donne à l'art. Dans un passage, il le fait dériver de l'imitation et du désir de connaître; mais ailleurs il dit que la peinture doit représenter non ce qui est,

(1) Athénée, *Banquet*, IX, p. 398. — Pline, *Hist. natur.*, VIII, 16.
(2) *Rhétor.*, lib. I, c. 10, § 2.
(3) *Ibid.*, lib. I, c. 4, § 13.

mais ce qui doit être; que la tragédie est l'imitation du mieux, et que la poésie est plus vraie que l'histoire : d'où il faut conclure qu'il propose pour but à l'art le beau idéal. Mais, le plus souvent, il se borne à des moyens vulgaires et à une déduction expérimentale de ce qui s'était fait jusqu'alors, sans prétendre dicter des règles aux poëtes futurs. Il est certain qu'au milieu de tant de disputes et d'opinions littéraires qu'on vit alors et plus tard dans l'école d'Alexandrie, on n'accorda presque aucune importance aux préceptes poétiques du Stagirite.

Il est donc étonnant que, tandis que sa *Logique* et sa *Métaphysique* sont devenues souvent l'objet d'un mépris injuste, les pédants modernes, qui ne savent trouver, dans leur admiration pour les anciens, que dédains pour les hommes de leur époque et qu'entraves pour le génie qui ose franchir les barrières scolastiques, veuillent conserver comme règles absolues les préceptes de sa *Poétique*.

Il tira du mépris les mathématiques appliquées, en montrant qu'elles étaient utiles à l'homme d'État, et détermina les limites entre elles et la philosophie, limites qui paraissent encore confuses dans Platon (1).

Il considéra la physique comme l'étude des causes premières dans la nature, et du mouvement en général (2), et réfuta beaucoup de sophismes très-répandus relativement à l'explication des phénomènes de ce monde. Les Romains et les Arabes ajoutèrent bien peu de chose à ce qu'il savait; aussi, lors de la renaissance des études, saint Bonaventure, les scolastiques et Dante eurent-ils recours à lui pour l'astronomie, qui pouvait s'associer avec la poésie et la métaphysique. Képler lui-même lui emprunta plusieurs de ses rêves magnifiques.

Dans l'état d'enfance où l'optique, la statique et la mécanique étaient de son temps, on est étonné de la profondeur de ses vues, en lisant ses quatre livres du *Système du monde*. Dans le troisième chapitre du second livre, il attribue le mouvement de rotation à deux forces, qui pourraient bien ne pas être différentes des forces centrales des modernes. De cette observation, que certaines éclipses de lune et d'étoiles sont visibles en Égypte, et non en Grèce, il conclut à la rotondité de la terre, dont il évalue la pé-

(1) L'ouvrage dans lequel il traitait des mathématiques est perdu. Nokk, professeur d'Heidelberg, qui a fait de très-utiles recherches sur ce point, pense que c'etait le sujet du livre Περὶ τῆς ἐν τοῖς μαθήμασιν οὐσίας, et que Proclus y a puisé ce qu'il émet de contraire aux idées de Platon, L. I, c. 6, *in Euclidem*, etc.

(2) Περὶ τῶν πρώτων αἰτίων τῆς φύσεως καὶ περὶ πάσης κινήσεως φυσικῆς.

riphérie à 400,000 stades, ce qui n'est pas loin de la vérité (1). En parlant de la forme sphérique de la terre, il regarde le poids comme une tendance des corps vers le centre (2), et dit que, vers ce centre, les parties tendent dans tous les sens avec une égale force (3) : théorème que, dans le chapitre XIV, il applique à la terre.

Le quatrième livre traite complétement du poids, tant absolu que spécifique, et il dit avoir étudié le premier avant tout autre observateur. On pourrait, en outre, induire du passage où il recherche pourquoi un morceau de bois est plus pesant dans l'air que dans l'eau, qu'il connut l'importance d'une observation par laquelle Archimède fut conduit à poser les fondements de l'hydrostatique (4). Il crut le feu impondérable, l'air pondérable, et réussit à le peser; il observa la pression de l'atmosphère et le parti qu'on peut en tirer pour les machines hydrauliques. C'est dans son livre que se trouve cette *horreur du vide* qui eut cours dans les écoles. Il applique aux autres machines le système des forces composées, qui font mouvoir les corps par la diagonale de leur parallélogramme, ce qui est encore aujourd'hui le fondement de cette science.

Il est vrai que, lorsqu'il veut déduire le motif pour lequel le levier ou la balance à bras inégaux met en équilibre des poids différents, il va le chercher dans la propriété du cercle, et ne trouve pas étrange qu'une figure si féconde en merveilles produise encore celle-là (5). Malgré cette erreur et d'autres, Bossut nous paraît injuste (6) lorsqu'il dit qu'Aristote n'eut en mécanique que des connaissances confuses ou fausses; car nous trouvons les propriétés du mouvement uniforme bien précisées dans ses écrits, quelque chose d'indiqué sur le mouvement curviligne, une explication ingénieuse, bien qu'elle ne soit pas la véritable, du centre de gravitation; puis, lorsqu'il explique l'action combinée des rames et du gouvernail, on voit bien qu'il sait non-seulement que l'action de la puissance est d'autant plus efficace qu'elle est plus

(1) Voy. GOSSELIN, *Mesures itinéraires*, p. 18, dans la traduction de Strabon, tome I. Aristote supposa que l'Espagne était peu éloignée de l'Inde, ce qui encouragea Christophe Colomb à tenter sa grande découverte.

(2) C'est de là que Dante a pris le célèbre... *Punto*
A cui son tratti d'ogni parte i pesi.

(3) Il ajoute dans la *Mécanique* : « à distances égales. »

(4) *De Cœlo*, liv. IV, c. 4.

(5) Voy. les *Aristotelis quæstiones mechanicæ*, de VAN CAPPELLE; Amsterdam, 1812.

(6) *Hist. des mathématiques*, c. III, § 2.

loin de son point d'appui, mais encore quelles sont les conditions requises pour l'équilibre. Il observa Mars couvert par la lune, et remarqua que cette dernière planète nous tourne toujours la même face; il essaya de rendre compte de la scintillation des étoiles, par une théorie opposée à celle d'aujourd'hui, puisqu'il fait partir les rayons de l'œil; il connut la différente conductibilité de calorique des corps; enfin, il expliqua la rotondité du spectre formé par les rayons solaires, passant par une ouverture quelconque, le refroidissement causé par un ciel serein, et la formation de la rosée qui en est la suite (1).

On peut dire que l'anatomie comparée fut une création d'Aristote. Le premier il découvrit les nerfs, distingua peut-être les veines des artères, signala les quatre estomacs des ruminants. Il observa que l'homme a le cerveau plus volumineux que tout autre animal; que seul il dort sur le dos; que seul, parmi les mammifères, il a la pupille inférieure garantie par des cils, et que les vaisseaux sanguins portent au cœur; mais aussi il faisait passer de la trachée au cœur l'air que nous respirons, et supposait que le cerveau était un corps humide et froid, destiné à tempérer la chaleur du cœur.

Ce ne sont pas là les seules erreurs de son génie; mais nous n'avons pas à les signaler toutes, parce qu'il suffit à la science de marquer les pas dont un grand homme l'a fait avancer. Disons d'ailleurs que la méthode même tracée par Aristote facilitait les moyens de remédier à ses erreurs, et que, dans celles-ci, il s'éleva encore parfois à des conceptions ingénieuses. Que d'illusions et de méprises dans ses *Récits merveilleux* (2) et dans ses *Problèmes !* et pourtant il chercha, non sans succès, à découvrir le mécanisme de la voix et de l'ouïe (3), à se rendre compte des changements que subissent l'air et la mer (4), de la violence et de la direction des vents; il fit mention le premier des concrétions cristallines que nous appelons stalactites et stalagmites; le premier il fit dépendre les marées de la lune (5). Aristote, en un mot, ne poussa pas moins loin ses conquêtes hardies dans le domaine de l'intelligence qu'Alexandre les siennes dans les champs de l'Asie, et celles du disciple furent d'un grand secours au maître.

La géographie et l'histoire naturelle firent d'immenses pro-

(1) *De Part. anim.*, II, 2. — *De Cœlo*, IV, 4; II, 14.
(2) Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, *De mirabilibus auscultationibus*.
(3) *Problèmes*, § 11.
(4) *Ibid.*, §§ 23, 25, 26.
(5) *De mirab. auscult.*, p. 1543, n° 60.

grès, grâce aux voyages et aux conquêtes du héros macédonien, qui ouvrit les archives des Phéniciens et des Chaldéens, et réunit dans Alexandrie le fruit de leurs observations. Dans les contrées où la nature est plus féconde, il rencontrait ici l'ébénier, là le cotonnier ou le bambou ; ailleurs des champs de sésame, au lieu du lentisque et des pois ; près de Bactres, un froment gros comme les baies de l'olivier (1), des armées de singes et des animaux de toute espèce ; puis il envoyait des échantillons de tout cela à son maître.

Histoire naturelle.

Puisque nous parlons des animaux, qu'il nous soit permis de remarquer que les anciens les regardaient avec une sympathie oubliée aujourd'hui ; il courait sur eux mille traditions vulgaires, et les écrivains ne craignaient pas de rabaisser leur récit en les rapportant, comme s'ils eussent voulu multiplier, dans l'histoire, les êtres sensitifs, et ne pas séparer l'homme des animaux, qui contribuèrent tant à sa première civilisation. Homère parle des chevaux d'Achille et des chiens d'Ulysse, comme la Bible de l'ânesse de Balaam et du chien de Tobie ; Plutarque leur emprunte beaucoup d'enseignements moraux. On disait que sur la tombe d'Orphée le chant des rossignols avait plus de douceur ; qu'un dauphin avait sauvé Arion du naufrage ; qu'un autre accourait à la voix d'un enfant qui l'avait guéri, et le prenait sur son dos (2) ; qu'un troisième avait arraché aux flots un Milésien qui l'avait préservé des pêcheurs, et que plus tard il amena d'autres dauphins sur sa tombe, comme pour lui rendre de pieux devoirs. Certains oiseaux du fleuve Æsépus emportaient de l'eau sur leurs plumes pour arroser la sépulture de Memnon (3) ; un éléphant prenait soin avec amour d'un enfant que lui avait confié sa mère mourante (4) ; d'autres oiseaux ne laissaient aborder que des Grecs aux îles de Diomède (5) ; le porphyrion (poule sultane) révélait les adultères des femmes mariées ses maîtresses (6). On rapporte encore d'autres faits de ce genre, qui peuvent sans doute faire sourire, mais qui montrent dans le narrateur une naïveté charmante. Il est fait aussi mention des mules employées par les Athéniens, lors de la construction de l'Hécatompède. On laissait paître en liberté celles qui étaient lasses ; mais, un jour, on en vit

(1) THÉOPHRASTE, *Hist. des plantes*. — ATHÉNÉE, l. VII.
(2) ATHÉNÉE, *Banquet*, XIII, 85 ; IX, 43, etc.
(3) PAUSANIAS, *Phocid.*, XXXI.
(4) ATHÉNÉE, XIII, 85.
(5) ARISTOTE, *De mirab. auscult.*, p. 1545, n° 50.
(6) ATHÉNÉE, IX, 40.

une laisser sa pâture et marcher en avant de celles qui travaillaient attelées, comme pour les encourager, ce qui fit décréter qu'à l'avenir elle serait nourrie aux frais de l'État. Près du monument funèbre de Cimon était le tombeau des cavales avec lesquelles il avait été trois fois vainqueur à Olympie. Un chien suivit à la nage le navire qui emportait son maître d'Athènes à Salamine, au temps de la guerre des Perses, ce qui lui valut l'honneur d'être enterré sur un promontoire qui conserva le nom de *Tombeau du Chien* (1).

Aristote abonde en détails de ce genre; mais, loin d'en faire d'indigestes récits, il réduisit l'histoire naturelle à l'état de science : science immense par le nombre et la variété des êtres qui appartiennent à son domaine, comme aussi par la multitude de problèmes que chacun d'eux présente. Il mit l'ordre partout, et assigna presque aux siècles futurs la tâche qu'ils auraient à accomplir dans chaque branche, déterminant à l'avance la méthode et la distribution du travail, et appelant l'observation sur les questions qu'il n'avait pas su résoudre, ainsi que sur les phénomènes dont il n'avait pas saisi les causes.

Chaque génération, malgré les obstacles et les erreurs, apporte des matériaux à l'édifice commun de la science. L'histoire naturelle n'avait été jusqu'alors que confusion et tâtonnements, qu'un recueil des phénomènes les plus frappants, ramassés au hasard, que l'on cherchait à expliquer à l'aide de systèmes capricieux, et plutôt par la poésie et la théologie que par une méthode exacte. Les Orientaux et les Égyptiens, parmi lesquels Hérodote recueillit tant de connaissances sur les corps naturels, n'avaient pas su la tirer de cet état (2). Aristote, en s'appliquant à l'étude de cette science, ne pouvait y apporter cette analyse et cette raison absolue qui, de la contemplation des harmonies de la nature et de ses lois immuables, remonte aux principes sublimes qui rapprochent et font converger à un foyer unique les résultats des sciences diverses; c'eût été trop prétendre que de l'exiger de lui. Mais, si nous plaçons le génie à son temps, au milieu des circonstances où il se trouvait, il nous apparaîtra dans sa véritable grandeur. Buffon, le juge le plus compétent en cette matière, a dit : « L'Histoire des animaux d'Aristote est peut-être encore « ce que nous avons de mieux fait en ce genre. Il paraît par son « ouvrage qu'il les connaissait mieux et sous des vues plus géné-

(1) PLUTARQUE, *Vie de Caton*. Voy. RIO, *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*; Paris, 1829.

(2) Hérodote mérite d'être consulté surtout pour les particularités qu'il nous a transmises à ce sujet.

« rales qu'on ne les connaît aujourd'hui. Enfin, quoique les mo-
« dernes aient ajouté leurs découvertes à celles des anciens, je
« ne vois pas que nous ayons sur l'histoire naturelle beaucoup
« d'ouvrages modernes qu'on puisse mettre au-dessus d'Aristote...
« Il accumule les faits, et n'écrit pas un mot qui soit inutile :
« aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre presque
« infini de différents faits, et je ne crois pas qu'il soit possible
« de réduire à de moindres termes tout ce qu'il avoit à dire sur
« cette matière, qui paraît si peu susceptible de cette précision,
« qu'il fallait un génie comme le sien pour y conserver en même
« temps de l'ordre et de la netteté ; et quand même on supposerait
« qu'Aristote aurait tiré de tous les livres de son temps ce qu'il
« a mis dans le sien, le plan de l'ouvrage, sa distribution, le choix
« des exemples, la justesse des comparaisons, une certaine tour-
« nure dans les idées que j'appellerais volontiers le caractère phi-
« losophique, ne laissent pas douter un instant qu'il ne fût lui-
« même bien plus riche que ceux dont il aurait emprunté (1). »

Nous ne devons pas enfin passer sous silence qu'au dire de quelques naturalistes modernes, on trouverait dans Aristote la conception théorique de l'unité de la composition organique, que Belon essaya le premier de démontrer pratiquement, et qui forme aujourd'hui le point culminant où visent les zoologistes pour arriver à une conquête dont le résultat serait de changer entièrement l'aspect des sciences naturelles.

CHAPITRE XXIV.

ITALIE.

PREMIERS HABITANTS.

En voyant apparaître cette terre chérie qui nous rattache à un beau nom, à de grands souvenirs, à de généreuses espérances, comme jadis les compagnons d'Énée lorsqu'ils découvrirent ses bords si longtemps cherchés, nous nous écrions avec une joie pieuse : Italie, Italie !

Du rocher de l'Atlantique contre lequel était venue se briser sa puissance artificielle, reportant sa pensée vers la patrie de ses

(1) BUFFON, *Histoire naturelle,* tome I[er], premier discours. Voir aussi le *Cosmos* de Humboldt.

ancêtres, vers le théâtre de ses premiers triomphes, où les souvenirs de sa vie héroïque étaient les seules consolations de son exil, le grand conquérant de nos jours s'exprimait en ces termes :

Position géographique.

« L'Italie est environnée par les Alpes et par la mer. Ses limi-
« tes naturelles sont déterminées avec autant de précision que
« si c'était une île. Elle est comprise entre le 36e et le 46e degré
« de latitude, le 4e et le 16e de longitude de Paris; elle se divise
« naturellement en trois parties : la continentale, la presqu'île
« et les îles. La première est séparée de la deuxième par l'isthme
« de Parme. Si de Parme, comme centre, vous tracez une demi-
« circonférence du côté du nord avec un rayon égal à la distance
« de Parme aux bouches du Var, ou aux bouches d'Isonzo (soixante
« lieues), vous aurez tracé le développement de la chaîne supé-
« rieure des Alpes qui sépare l'Italie du continent. Ce demi-
« cercle forme le territoire de la partie dite continentale, dont la
« surface est de cinq mille lieues carrées. La presqu'île est un
« trapèze compris entre la partie continentale au nord, la
« Méditerranée à l'ouest, l'Adriatique à l'est, la mer d'Ionie au
« sud, dont les deux côtés latéraux ont deux cents à deux cent
« dix lieues de longueur, et les deux autres côtés de soixante
« à quatre-vingts lieues. La surface de ce trapèze est de six mille
« lieues carrées. La troisième partie, ou les îles, savoir : la Sicile,
« la Sardaigne et la Corse qui, géographiquement, appartient plus
« à l'Italie qu'à la France, forme une surface de quatre mille lieues
« carrées; ce qui porte à quinze mille lieues carrées la surface de
« toute l'Italie...

Montagnes.

« Les Alpes sont les plus grandes montagnes de l'Europe, et
« peu de leurs cols sont praticables pour les armées et les voya-
« geurs. A quatorze cents toises d'élévation, on ne trouve plus de
« trace de végétation; à une plus grande élévation, les hommes
« respirent et vivent péniblement; au-dessus de seize cents toises
« sont les glaciers et les montagnes de neiges éternelles, d'où
« sortent des rivières dans toutes les directions, qui se rendent
« dans le Pô, le Rhône, le Rhin, le Danube, l'Adriatique...
« Toutes les vallées tombent perpendiculairement du sommet
« des Alpes dans le Pô ou l'Adriatique, sans qu'il y ait aucune
« vallée transversale ou parallèle; d'où il résulte que les Alpes,
« du côté de l'Italie, forment un amphithéâtre qui se termine à la
« chaîne supérieure. Le mont qui domine le col de Tende est élevé
« de quatorze cents toises; le mont Viso, de quinze cent quarante-
« cinq toises; le mont Genèvre, de dix-sept cents toises; le pic
« de Gletscherberg sur le Saint-Gothard, de dix-neuf cents toises,

« et le mont Brenner de douze cent cinquante toises. Ces sommités « dominent la demi-circonférence de la haute chaîne des Alpes; « et, vues de près, elles se présentent comme des géants de glace « placés pour défendre l'entrée de cette belle contrée.

« Les Alpes se divisent en Alpes maritimes, cottiennes, grec- « ques, pennines, rhétiennes, cadoriennes juliennes, noriques. « Les Alpes maritimes séparent la vallée du Pô de la mer. C'est « une deuxième barrière de ce côté : le Var et les Alpes cottiennes « et grecques séparent l'Italie de la France; les Alpes pennines, « de la Suisse; les Alpes rhétiennes, du Tyrol; les Alpes cado- « riennes et juliennes, de l'Autriche. Les Alpes noriques forment « une seconde ligne, et dominent la Drave et la Mur. Le mont « Blanc est le point le plus élevé; il domine toute l'Europe. De « ce point central, les Alpes vont toujours en diminuant d'éléva- « tion, soit du côté de l'Adriatique, soit du coté de la Méditerranée. « Dans le système des montagnes que domine le mont Viso, « prennent leurs sources : le Var, qui se jette dans la Méditerranée; « la Durance, qui se jette dans le Rhône, et le Pô, qui traverse « toutes les plaines de l'Italie, en recueillant toutes les eaux de « cette pente des Alpes et d'une portion de l'Apennin. Dans le « système des montagnes que domine le Saint-Gothard, prennent « leurs sources : le Rhin, le Rhône, l'Inn, un des plus gros af- « fluents du Danube, et le Tésin, un des plus gros affluents du Pô. « Dans le système des montagnes que domine le Brenner, prennent « leurs sources : l'Adda qui se jette dans le Pô, et l'Adige qui va « à l'Adriatique. Enfin dans les Alpes cadoriennes, la Piave, le « Tagliamento, l'Isonzo, la Brenta et la Livenza ont leurs sources « au pied de ces montagnes.

« Les Apennins sont des montagnes du second ordre, beaucoup « inférieures aux Alpes; ils traversent l'Italie et séparent les eaux « qui se jettent dans l'Adriatique de celles qui se jettent dans la « Méditerranée. Ils commencent où finissent les Alpes, aux col- « lines de Saint-Jacques, près du mont Ariol, le dernier des Alpes. « Saint-Jacques et le col de Cadibone, près de Savone, sont plus « bas encore, de sorte que ce point est à la fois la partie la « plus basse des Alpes et la partie la plus basse des Apennins. « Depuis le premier col, celui de Cadibone, les Apennins vont « toujours en s'élevant, par un mouvement inverse à celui des Alpes, « jusqu'au centre de l'Italie. Ils se divisent en Apennins liguriens, « Apennins étrusques, Apennins romains, Apennins napolitains. « Les Apennins romains se terminent au mont Vélino, qui, s'éle- « vant à treize cents toises au-dessus de la mer, est couvert de neige

« tout l'été. Arrivés à ce point, les Apennins vont en baissant jus-
« qu'à l'extrémité du royaume de Naples.

« L'Italie, isolée dans ses limites naturelles, séparée par la
« mer et par de très-hautes montagnes du reste de l'Europe,
« semble être appelée à former une grande et puissante nation;
« mais elle a dans sa configuration géographique un vice capital
« que l'on peut considérer comme la cause des malheurs qu'elle a
« essuyés, et du morcellement de ce beau pays en plusieurs mo-
« narchies ou républiques indépendantes : sa longueur est sans
« proportion avec sa largeur. Si l'Italie eût été bornée par le mont
« Vélino, c'est-à-dire à peu près à la hauteur de Rome, et que
« toute la partie du terrain entre le mont Vélino et la mer d'Ionie,
« y compris la Sicile, eût été jetée entre la Sardaigne, la Corse, Gênes
« et la Toscane, elle aurait eu unité de rivières, de climat et d'in-
« térêts locaux. Mais, d'un côté, les trois grandes îles qui sont
« un tiers de sa surface ont des positions et des intérêts divers,
« et sont dans des circonstances différentes; d'un autre côté,
« cette partie de la péninsule, au sud du mont Vélino, et qui
« forme le royaume de Naples, est étrangère aux intérêts, au
« climat, aux besoins de toute la vallée du Pô. Cependant, quoique
« le sud de l'Italie soit, par sa situation, séparé du nord, l'Italie
« est une seule nation. L'unité de mœurs, de langage, de littéra-
« ture, doit, dans un avenir plus ou moins éloigné, réunir enfin
« ses habitants sous un seul gouvernement...

« Aucun pays de l'Europe n'est situé d'une manière aussi avan-
« tageuse que cette péninsule pour devenir une grande puissance
« maritime : elle a, depuis les bouches du Var jusqu'au détroit
« de la Sicile, deux cent trente lieues de côtes; du détroit de la
« Sicile au cap d'Otrante, sur la mer d'Ionie, cent trente lieues;
« du cap d'Otrante à l'embouchure de l'Isonzo, sur l'Adriatique,
« deux cent trente lieues; les trois îles de Sicile, de Corse et de
« Sardaigne ont cinq cent trente lieues de côtes; et ne sont pas
« comprises dans ce calcul celles de Dalmatie, de l'Istrie, des bou-
« ches du Cattaro, des îles Ioniennes...

« La France a, sur la Méditerranée, cent trente lieues de
« côtes; sur l'Océan, quatre cent soixante-dix : en tout six cents
« lieues; l'Espagne, y compris ses îles, a, sur la Méditerranée, cinq
« cents lieues de côtes et trois cents sur l'Océan. Ainsi, l'Italie a
« un tiers de côtes de plus que l'Espagne, et moitié de plus que la
« France. La France a trois ports dont les villes ont cent mille âmes
« de population; l'Italie a Gênes, Naples, Palerme, Venise, dont
« la population est supérieure; Naples a quatre cent mille habi-

« tants. Les côtes opposées de la Méditerranée et de l'Adriatique « étant peu éloignées l'une de l'autre, presque toute la popula- « tion de l'Italie est à portée des côtes (1)... »

La géologie atteste de grandes révolutions dans la Péninsule italique. La partie occidentale des Alpes, cette gigantesque muraille granitique que la nature oppose vainement aux envahisseurs, surgit beaucoup plus tard que les Pyrénées, mais avant les Alpes du milieu et le Saint-Gothard. La chaîne serpentino-calcaire des Apennins, dont les extrémités furent et sont encore tourmentées par des volcans, parut dans un âge antérieur ; sa direction tortueuse et sa formation compliquée indiquent un soulèvement d'époques diverses. La terre végétale, enlevée aux flancs et aux sommets, forma les grandes vallées du Pô, de l'Arno, du Tibre, peut-être lorsque les digues des Dardanelles et de Calpé se rompirent pour réunir l'Océan, la Méditerranée, la mer Noire. Cet événement physique est dramatisé dans le mythe d'Hercule.

Une tradition plus récente veut que la mer, se frayant un passage entre le cap de Pélore et celui de l'Armi, ait détaché de l'Italie la Sicile. Les monts Neptuniens sont en effet de la même nature que l'Apennin, et le nom de Reggio indique cette séparation (2), qui dut être l'ouvrage des eaux courantes que la Fable a représentées comme très-périlleuses dans le détroit.

(1) Nous regrettons qu'il n'entre pas dans notre plan de rapporter tout entière cette incomparable description de l'Italie, dictée par Napoléon à Sainte-Hélène. On peut la lire dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*, t. III; Paris, 1823.

(2) Ῥήγνυμι, *j'arrache*. Dolomieu (*Mémoire sur les tremblements de terre de la Sicile*) a démontré géologiquement le fait. Cluvier avait déjà recueilli tous les passages des auteurs anciens qui l'attestent.

Nous nous bornons aux poëtes :

> . . . Zancle quoque juncta fuisse
> Dicitur Italiæ, donec confinia pontus
> Abstulit, et media tellurem repulit unda.
> (Ovide, *Mét.* XV, 290.)

> Hæc loca vi quondam, et magna convulsa ruina,
> (Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
> Dissiluisse ferunt; cum protinus utraque tellus
> Una foret, venit medio vi pontus, et undis
> Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
> Litore diductas angusto interluit æstu.
> (Virgile, *En.* III, 414.)

Mais de Buch, après avoir comparé les monts Péloritains avec le groupe de l'Aspromonte en Calabre, nie que la Sicile ait jamais été unie au continent.

Les mythes qui faisaient de la Campanie et d'Inarime (Ischia) le théâtre de la guerre des dieux contre Typhée, indiquent aussi des soulèvements de nouvelles montagnes et la subversion des anciennes ; car ils racontent que Jupiter, assailli par les géants, en arracha trois de terre, et fit disparaître les autres, soit en entassant sur eux les monts de la Sicile, soit en les engloutissant dans le Tartare, au delà du détroit de Gadès.

Brocchi (1) a démontré que le sol sur lequel Rome est bâtie, était une baie d'eau douce et d'eau salée, qui fut ensuite comblée par un terrain de formation volcanique. On trouve des laves au tombeau de Cécilia Métella, et autour des lacs de Castel-Gandolfo et de Némi. La partie septentrionale, au contraire, dut rester longtemps inondée par le Pô et par les autres fleuves ; les eaux ont, en effet, laissé des vestiges profonds de leur séjour prolongé dans les couches épaisses de cailloux qui forment le lit de ces terrains si fertiles ; entraînant sans cesse de nouvelles matières, enlevées aux montagnes, elles exhaussèrent les plaines, comblèrent les vallées et les petits golfes, et poussèrent au loin leurs remblais dans la mer ; travail qu'elles continuent encore en dépit des efforts de l'art (2).

Brocchi, Gencellaro et Tenore, avaient déjà soutenu la même opinion. Pilla et Philippi croient, au contraire, que la mer couvrait l'espace compris entre les deux golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie, de la manière que la Calabre méridionale formait une île. On avait proposé à Charles III d'y ouvrir un canal, idée déjà venue à Denys de Syracuse (PLINE, *Hist. nat.*, III, 15).

(1) *Dello stato fisico del suolo di Roma;* 1820.

(2) Il n'est pas facile, dit le savant ingénieur de Prony, de déterminer les changements successifs survenus sur le rivage de l'Adriatique, entre les extrémités méridionales des lagunes de Comacchio et celles de Venise. Adria, qui donna son nom à cette mer dont les flots baignaient les murailles, en est maintenant éloignée de 25,000 mètres ; elle était très-ancienne, sans doute, comme l'attestent ses nombreux vases étrusques, sans mélange de vases romains dans la couche inférieure, tandis qu'on en trouve de mêlés avec eux dans la couche supérieure, de beaucoup au-dessous du sol actuel. En partant d'Adria, qui était située au fond d'un petit golfe, on rencontrait à gauche un bras de l'Adige et les Fosses Philistines, dont la trace correspond à celle que pourraient suivre le Mincio et le Tartaro, si le Pô coulait encore au sud de Ferrare. Venait ensuite le *Delta Veneto*, qui peut-être occupait le lieu où est aujourd'hui la lagune de Comacchio. Il était traversé par les sept bouches de l'Éridan, ayant sur la gauche, à l'endroit où ces bouches se subdivisent, la ville de Trigaboles, qui devait être située à peu de distance de Ferrare. Les lacs compris dans le Delta s'appelaient *Septem Maria* ; c'est pourquoi Adria est appelée quelquefois *Urbs Septem Marium*.

En remontant la côte du nord, on trouvait après *Adria* l'embouchure principale de l'Adige, dite aussi *Fossa Philistina*, puis l'*Estuarium Altini*, mer intérieure, séparée de la grande par une foule d'îlots, au milieu desquels se

Il en est même qui prétendent que le Pô se jetait dans la mer à cent milles en arrière de son embouchure actuelle, de sorte qu'à partir de l'embouchure du Taro, toute la plaine n'était qu'une

trouvait un autre archipel appelé *Rialto*, à l'endroit où s'élève actuellement Venise. L'*Æstuarium Altini* est la lagune de Venise, devant laquelle les îles ont formé une digue, de sorte qu'elle n'est en communication avec la mer que par cinq passages.

A l'est des lagunes et au nord de la ville d'Este, se trouvent les monts Euganéens, groupe isolé au milieu d'un vaste terrain d'alluvions, aux environs duquel on place la chute de Phaéton, fable qui, au dire de quelques-uns, aurait eu pour origine une pluie de matières volcaniques, qui se trouvent en effet dans les environs de Vérone et de Padoue.

Au douzième siècle, toutes les eaux du Pô s'écoulaient au sud de Ferrare, dans le Pô de Volano et dans le Pô de Primaro, qui occupaient l'emplacement de la lagune de Comacchio. Il fit ensuite une double irruption au nord de Ferrare, et produisit le fleuve de Corbola, ou de Longola, ou encore de Mazorno, et le Toï. Le Tartaro ou canal Blanc se jetait dans le premier ; dans l'autre le Goro, dérivation du Pô.

La plage se dirigeait sensiblement du sud au nord à une distance de 10 à 11,000 mètres du méridien d'Adria, en passant à l'endroit où se trouve actuellement l'angle occidental de l'enceinte de la *Nesola;* Lorco, au nord de la Mésola en était éloignée de 200 mètres à peine.

Vers la moitié du douzième siècle, le gros des eaux du Pô, qui coulaient entre des digues et qui étaient soutenues vers la gauche, près de la petite ville de Ficarolo, à 19,000 mètres au nord-ouest de Ferrare, se répandirent dans la partie septentrionale du territoire de cette ville et dans la Polésine de Rovigo, et se jetèrent dans les deux canaux de Mazorno et de Toï. Il semble que l'homme lui ait tracé cette route, dans laquelle elles abondent de plus en plus, en appauvrissant les bouches de *Volano* et *Primaro*, et en moins d'un siècle elles furent réduites à l'état où elles sont aujourd'hui. Le fleuve s'ouvrit auprès d'autres voies, et, au commencement du dix-septième siècle, la bouche principale, dite *Sbocco di Tramontana*, se trouvait si voisine de l'embouchure de l'Adige, que les Vénitiens effrayés creusèrent, en 1604, le *Taglio di Porto Viro* ou *Pô delle Fornaci*, ce qui fit que la bouche principale, *Bocca maestra*, se trouva éloignée de l'Adige vers le midi.

Du douzième au dix-septième siècle, les alluvions du Pô s'avancèrent beaucoup dans la mer. Le canal du nord, en 1600, avait son embouchure à 20,000 mètres du méridien sud, et celui de Toï à 17,000, de sorte que la plage avait avancé de 9 à 10,000 mètres au nord, et de 6 ou 7,000 au midi ; entre les deux se trouvait une anse dite *Sacca di Goro*. On construisit à cette époque les principales digues, et l'on commença à cultiver le versant méridional des Alpes.

Le *Taglio di Porto Viro* dirigea les alluvions dans l'axe du vaste promontoire formé aujourd'hui par les bouches du Pô. Plus les embouchures s'éloignaient, plus les atterrissements augmentaient, soit par suite de la diminution de la pente des eaux et de leur emprisonnement entre des digues, soit à cause des matières entraînées des montagnes défrichées. La *Sacca di Goro* fut bientôt comblée, et les deux promontoires formés par les deux premières bouches s'unirent en un seul, dont la pointe se trouve aujourd'hui à 32 ou 33,000 mètres du méridien d'Adria ; de sorte qu'en deux siècles, les bouches du Pô ont enlevé près de 14,000

lagune (1). Le Modenais, qui s'élève au-dessus du niveau des eaux courantes, dut se former par des exhaussements successifs (2). L'Appennin, qui s'étend dans toute la longueur de l'Italie, la divise en deux systèmes géologiques : à partir du versant oriental, ce sont tous des terrains de seconde et troisième formation; du côté occidental, on rencontre partout les traces du feu, qui d'ailleurs y règne encore, comme en font foi le Vésuve, l'Etna, Stromboli et les champs phlégréens.

L'Italie doit à ces circonstances géologiques de voir toute espèce de végétation prospérer sur son territoire. La sombre verdure des sapins se dessine continuellement sur les neiges éternelles du mont Cenis, du Splügen, du Saint-Gothard; des prairies aromatiques offrent, au pied des Alpes, de gras pâturages aux troupeaux de génisses et de brebis, et les cités lombardes s'élèvent dans la plaine au milieu des rangées de mûriers et de peupliers. Le Pô une fois passé, vous voyez se dessiner les hauteurs couronnées de jardins en terrasse, et de buttes ornées, comme en un jour solennel, de festons, de pampres, au milieu desquels scintille la feuille argentée de l'olivier. Puis viennent les bosquets d'orangers et de citronniers de la Campanie, et le palmier, le cactus, l'aloès, vous avertissent du voisinage de l'Afrique. Si vous arrivez de la mer, le sourire de Naples et de Mergellina vous fait trouver ce que vous a promis le proverbe, *un morceau du ciel tombé sur la terre*. Mais, quand de la cime neigeuse et fumante de l'Etna, avec son châtaignier où peuvent s'abriter cent chevaux et son aloès de soixante pieds de hauteur, vous embrassez d'un coup d'œil l'Italie et ses îles, depuis les sombres forêts de Scylla jusqu'aux sommets gigantesques des Alpes; quand vous vous rappelez les cités ensevelies sous les laves, et celles qui, autrefois immenses et populeuses, sont presque désertes aujourd'hui; ces ports, maintenant vides, de chacun desquels sortaient jadis six cents navires; lorsque le souvenir se reporte sur tant de nations qui du nord et du midi vinrent arroser le sol de leur sang et du nôtre, et sur cette ville éternelle qui domina d'abord par la force, puis par les lois, enfin par la religion, vous vous

mètres à la mer. Les alluvions ont donc avancé, depuis 1200 jusqu'à l'année 1600, de 25 mètres par an, et de 70 durant ces deux derniers siècles.

Ces assertions de Prony, acceptées par les savants à cause de sa réputation, sont maintenant reconnues erronées dans les faits et exagérées dans les conclusions.

(1) BERTHAZZOLI, *Del sostegno di Governolo*. — TREVISANO, *Della laguna di Venezia*. — SILVESTRI, *Paludi Atriane*.

(2) RAMAZZINI, *de Font. Mutin.* — VALLISNIERI, *Opusc.*, p. 56.

sentez frappé d'une admiration qui ressemble à de la douleur; votre front, levé dans l'orgueil d'un temps qui n'est plus, s'incline tout pensif, et vos lèvres murmurent les lamentations de Jérémie.

Ce nom d'Italie (1) n'embrassait pas anciennement toute la contrée entre les Alpes et la mer. Il lui vint probablement d'un des peuples qui l'habitèrent, et fut d'abord restreint entre les golfes du Lamète et de Scyllace (2); il s'étendit ensuite à mesure que se perdirent les noms d'Ausonie, d'Œnotrie (terre des vins), d'Hespérie (terre occidentale), qui lui furent donnés par les Grecs; mais il ne devint général que lors de la guerre sociale, quand huit peuples se liguèrent contre Rome.

Dans ce mouvement de migrations qui précède l'histoire, les peuples venus les derniers chassaient devant eux les premiers, qui transportaient ailleurs leur nom, et laissaient sur la terre abandonnée des traces de leur séjour dans une dénomination particulière de pays. Dans une péninsule, il faut chercher les premiers venus parmi ceux qui en habitent l'extrémité opposée; puis, comme il est impossible d'aller plus loin, les bandes qui surviennent se mêlent avec les premiers immigrants. De là naît la grande difficulté de déterminer quels furent les plus anciens peuples de l'Italie, d'autant plus qu'il en arriva, non-seulement du nord, mais encore par mer. S'il est vrai que la mer inondât une grande partie de la

(1) Ἰταλός signifie *veau* (*Vitulus*, Φίτυλος); aussi les étymologistes grecs ne manquèrent-ils pas de faire dériver le nom de la terre de Saturne du grand nombre de bœufs qu'elle nourrissait; d'autres imaginèrent un roi Italus; d'autres songèrent à Atlas, et crurent à l'origine africaine de la civilisation italique en s'appuyant sur le *Quæ docuit maximus Atlas* de Virgile. Telle fut l'opinion de G. D. Romagnosi, dans son *Esame della storia degli antichi popoli italiani*. On aimera mieux y trouver, avec Bochart (*Géographie sacrée*, liv. I, c. 30), une dérivation phénicienne. En effet, *Itaria*, en phénicien, signifie terre de la paix, comme *Ilipa* terre des métaux, nom qui s'altéra en Ilba et en Elba. Ce qui ne laisserait pas que d'appuyer cette supposition, c'est la quantité de dénominations semblables de lieux en Italie et dans le pays de Chanaan. Des peuples du nom de Sabins et de Rasènes habitaient près de la Mésopotamie : *Fik* de Syrie rappelle le Picénum; *Marsi Elojun* était une ville du littoral de Syrie, près du fleuve Macra, et la Macra coule aussi en Italie dans le pays des Marses. Il y a une *Ameria* en Arménie, et une *Albe* en Mésopotamie; *Aulon* est une vallée de la Palestine, le long du Jourdain, et une colline près de Tarente. *Caparbio* d'Italie correspond à *Capharabis* de l'Idumée, et *Colle*, dans la Toscane, à *Cholle*, dans la Palmyrène. Il existe une *Tamar* dans la Campanie et en Syrie, une *Thèbes* en Syrie et chez les Sabins, etc. Voy. FABRONI, *Memoria letta all' Accademia toscana*, 1803.

(2) C'est là peut-être, sur les bords du Lamète, qu'abordèrent les frères Italus et Œnotrus avec leur colonie d'Arcadiens.

vallée du Pô, même les deux versants de l'Apennin, il faudrait regarder comme antérieurs à tous les autres les peuples des montagnes. En effet, le nom d'Aborigènes, qu'on attribue aux plus anciens, signifie montagnard (ὄρος, *mont*). On peut croire que les Aborigènes appartenaient à la première immigration des peuples japhétiques, appelés Tyrsènes, Tyrrhènes ou Rasènes, qui donnèrent leur nom à toute la Péninsule et à la mer dont les eaux baignent l'occident; ainsi la mer à l'orient fut nommée Adriatique d'Adria, ville également tyrrhène.

Platon (1) fait les Tyrrhènes contemporains des Atlantides, de même que les Égyptiens. Les fables les associent aux souvenirs de Bacchus, de Jupiter, des satyres, et Hésiode mentionne « les forts Tyrrhènes, illustres parmi les dieux et les héros ». Les Vénètes, les Euganéens, les Orobes, antérieurs aux Ombriens, faisaient partie de cette race très-ancienne; il en était de même des Camuniens, des Lépontiens et d'autres peuples du Tyrol en deçà du Brenner, soit qu'ils fussent venus du nord en Italie, soit plutôt qu'ils eussent cherché un refuge au milieu des Alpes pour se mettre à l'abri des incursions des Galls (2). A ces Tyrrhènes appartenaient peut-être encore les Taurisques dans le pays subalpin, et, dans l'Italie moyenne, les Étrusques, les Opiques (3) et les Osques, dont le nom, par l'addition de l'article, forme celui de Tosques. Il est certain que l'histoire les présente toujours comme différant des Sicules et des Pélasges; il paraît que leur langue a constitué le fond des dialectes italiques; à l'époque la plus brillante de Rome, les fables atellanes chantées en osque amusaient la plèbe et la jeunesse. Plus tard, lorsque la majesté romaine déclina, l'osque survécut avec le peuple resté debout, et devint peut-être le père de l'italien moderne.

Dix-huit siècles avant Jésus-Christ, vinrent les Ibères, qui sortaient de l'Ibérie asiatique, près de l'Arménie, d'où ils s'avancè-

(1) Dans le *Critias*.

(2) *Tirol*, *Tir*, *Tusis*, *Retzuns*, tous noms de pays rhétiques qui indiquent une origine tyrrhène. Voir HORMAYR, *Gesch. von Tirol*, I, 127, et, avant lui, TSCHUDI, *De prisca et vera alpina Rhætia*, et QUADRIO, *Dissertazioni critico-storiche sulla Rezia di qua delle Alpi*. Une inscription étrusque a été découverte près de Dos de Trente. Le baron de Crazannes assure qu'on trouve à Reinzallern, dans la Bavière rhénane, beaucoup de fragments de poteries avec des caractères étrusques; il prétend que ces caractères appartiennent également au celtibère, à l'euganéen, à l'osque, au samnite, au grec antique, de sorte qu'il est facile de les confondre l'un avec l'autre. Voir le *Journal des artistes*, Paris, 1832, décembre.

(3) De *ops*, terre. Ὀπικοὶ καὶ πρότερον καὶ νῦν καλούμενοι τὴν ἐπονυμίαν Αὔσονες. ARISTOTE, *Polit*. VII. — ANTIOCHUS de Syracuse dans STRABON, V. Puis ils dégénérèrent au point que leur nom équivalait à grossier et corrompu.

rent jusqu'à l'Espagne (1), à laquelle ils laissèrent leur nom ; ils auraient même pénétré en Afrique, selon un passage fameux de Salluste. A cette race appartenaient les Ligures dans la haute Italie ; dans la moyenne, peut-être les Itales, établis le long de la mer occidentale entre la Macra et le Tibre ; dans la basse, les Sicanes. Thucydide trouve le fleuve Sicanus dans le voisinage des Ligures, qui, dit-il, habitaient les rivages de la mer au-dessus de Massalie ; or, comme le nom des Sicanes se rapproche de celui des Séquanes, établis aux sources de la Seine, quelques auteurs le font d'origine celtique, et attribuent à cette parenté le grand nombre de mots de racine celtique que l'italien et plus encore le sicilien ont conservés (2). D'autres, au contraire, placent le berceau des Sicanes dans l'Épire, et les font identiques avec les Pélasges (Corcia) ; quelques-uns y voient une branche des Tyrrhènes (Abeken) qui, modifiée par son union avec les Aborigènes ou Casques, forma les Latins. On prétend aussi que les Ombriens sont Ligures et non Gallo-Celtes ; mais le nom même de Ligures est général, et répandu en divers lieux. Les Osques s'appelaient aussi Ligures. Edwards a rattaché la race ligure à la celtique ; ainsi tous les anciens Italiens appartenaient peut-être à la migration connue sous le nom de Celtes.

Néanmoins les nombreuses conquêtes celtiques ne permettent pas de croire que cette migration fut antérieure à celles dont nous venons de parler. Le nom de Celte appartient à une race très-étendue, dont les Galls faisaient seulement partie (3) ; car il est écrit que le Danube naît et coule au milieu des Celtes, et l'on appelle Celtes les peuples qui habitent les deux rives du Rhin.

Appien raconte que Polyphème et Galatée eurent trois fils, Illyrius, Celtas et Gallas, qui peuplèrent, le premier l'Illyrie, les deux autres l'Italie sous le nom d'Ombriens (4). Ce langage mythologique fait allusion à la très-ancienne migration des Celtes qui, de la Thesprotie et de la Thrace, se répandirent jusqu'au

(1) PETIT-RADEL, *Origines historiques des villes de l'Espagne;* HUMBOLDT, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der vaskischen Sprache;* et, avec des faits plus nouveaux, PRITCHARD, *The natural history of man.* Au lieu donc de croire que les Ibères d'Espagne aient habité l'Italie, nous sommes persuadé qu'ils passèrent d'Italie en Espagne. Humboldt pense que la migration des Ibères est antérieure à celle des Celtes.

(2) *Aqua, mare, pisces, vejæ, rota...* de *ach, mor, fische, wagen, räder.* Selon nos principes, il faudrait en conclure que le latin est une des langues indogermaniques, qui n'a point traversé le grec.

(3) HÉRODOTE, II, 23 ; IV, 4. — DION, XXXIX. — ARRIEN, I.

(4) *Illyr.*, § 2.

cap Domes-Ness en Courlande, et sur les côtes occidentales jusqu'au *Finistère* d'Espagne. On les réputait si anciens que Pline (1) les dit sauvés du déluge. Dans leurs courses vagabondes à travers la forêt Hercynienne, qui alors occupait toute l'Europe boréale et la haute Asie jusqu'aux frontières de la Chine, ils perdirent le souvenir de leur origine. Nous n'avons pas à la rechercher ici ; seulement nous ferons remarquer que *Ambra* ou *Amhra,* dans leur langue, signifie preux, vaillant. Descendus sous ce nom en Italie, ils la divisèrent en trois régions, qui donnèrent leur nom à trois provinces : *Oll-Ombrie,* ou haute Ombrie, entre l'Apennin et la mer Ionienne ; *Is-Ombrie,* ou basse Ombrie, autour du Pô ; *Vil-Ombrie,* ou Ombrie littorale, qui fut ensuite appelée Étrurie. Selon Caton, Améria, leur ville, avait été rebâtie 381 avant Rome (2) : date historique.

Les grandes migrations de peuples entiers étaient accompagnées de migrations partielles, et toutes n'étaient pas japhétiques ; les Titans, les Cyclopes et les Lestrygons, qui semblent avoir précédé les Sicules dans l'île à laquelle ils donnèrent leur nom, appartenaient peut-être à la race de Cham et sortaient de l'Afrique.

Les peuples qui vinrent ensuite n'ont plus l'aspect d'immigrants, mais de conquérants. Telle fut peut-être la race connue sous le nom de Pélasges, population industrieuse et vouée au malheur, que nous avons vue étendre ses colonies, pendant quatre siècles, sur les côtes de l'Europe occidentale et de l'Asie Mineure, et précéder partout les peuples qui ont acquis une renommée classique. Peut-être vinrent-ils en Italie à différentes reprises ; la première fois, Peucétius et Œnotrus, fils de Lycaon, les amenèrent de l'Arcadie et de la Thessalie, dix-sept générations avant la chute de Troie. 1710.
Ils trouvèrent les Tyrrhènes déjà subjugués et réduits à la condition d'esclaves, les Ombriens établis sur le versant oriental, les Ibères sur l'occidental ; ayant rencontré une tribu de Sicules, qui s'appelait les *Ausones,* ils donnèrent ce nom à toute la Péninsule. Ils ne furent jamais les maîtres de l'Italie, où ils campèrent armés comme des étrangers. Pausanias assure que le voyage d'Œnotrus fut la première expédition maritime qui sortit de Grèce pour aller fonder des colonies (3). Les Peucètes s'établirent sur le golfe ioni-

(1) *Hist. nat.,* liv. III.

(2) On a trouvé en 1444, à Gubbio, leur ville, qu'ils appelaient *Ikuveina,* les fameuses tables Eugubines, dont cinq en caractères étrusques, deux en lettres latines, et une en langue ombre, sur lesquelles se sont exercées la patience et l'imagination d'un très-grand nombre d'érudits.

(3) *Arcadia,* ch. III, p. 603.

que ; les Œnotriens, au midi, où ils poussèrent à la culture des champs les habitants de la Campanie, et luttèrent durant trois siècles contre les Sicules, l'unique peuple qu'Homère mentionne en Italie, jusqu'à ce qu'ils les forcèrent de se réfugier dans l'île qui de leur nom s'appela Sicile.

Tandis qu'Argius, avec Triptolème, fondait Tarse en Cilicie, d'autres Pélasges occupèrent la Macédoine, puis le pays de Dodone ; repoussés par Deucalion et les Hellènes, ils laissèrent des traces de leur passage dans la Pannonie, l'Illyrie (1) et la Dalmatie, bien que la civilisation postérieure les effaçât en partie. De là, ils abordèrent à l'embouchure du Pô, où ils construisirent Spina, 1400 avant J.-C. Les Pélasges eurent à combattre les Ombriens, et firent alliance avec les Aborigènes de la Sabine, qui avaient commencé à grouper des cabanes sans les entourer d'une enceinte. Alors réunis aux Pélasges, ils bâtirent sur les cimes de l'Apennin des villes proprement dites et très-rapprochées les unes des autres. Il existe encore beaucoup de leurs murailles, tantôt isolées, tantôt formant ceinture autour des villes ; le peuple les appelle *murailles du diable,* étonné qu'il est de ces amas de blocs énormes : les uns irréguliers avec leurs interstices remplis de cailloux, comme à Cossa, à Arpino, à Aufidena, semblables à ceux de Mycènes et de Tirynthe ; les autres carrés, comme le bastion antique de Rome et les murs de Volterra et de Frégelles ; quelques-uns tout à fait réguliers, comme à Cortone et à Fiesole, où ils rappellent les édifices circulaires de Tirynthe et de Mycènes ; souvent encore, ainsi que nous l'avons remarqué en Grèce, ils sont mixtes, toujours sans ciment, et annoncent l'emploi de beaucoup de forces et d'un grand nombre de bras. Les constructions de ce genre finissent entre l'Æsis et l'Ombrone ; on n'en trouve nulle trace dans l'Italie septentrionale ; un voyageur a prétendu en avoir vu à Cefalù (2), en Sicile, et sur le mont Éryx (3) ; elles correspondent peut-être aux *Nuraghes* de Sardaigne et à la tour des Géants, dans l'île de Gozo, antérieures à l'idolâtrie figurée.

(1) Les Illyriens étaient de la race kymrique qui, des régions du Caucace, vint en Thrace ; puis, à travers la Pannonie et l'Adriatique, elle pénétra même dans l'Épire, d'où peut-être elle chassa les Pélasges. (THUNMANN, *Investigations sur la langue des Albanais et des Valaques*. Leipzig, 1774). Les Schipétares des hautes montagnes de l'Albanie descendent des anciens Illyriens, et leur langue diffère entièrement de l'esclavon. Les Liburnes, de la même race, occupaient Scheria et Corcira ; ils séjournèrent aussi dans le Picénum, selon Pline, III, 13, 14.

(2) HOUEL, *Voyage pittoresque*, 1787, t. I, p. 91.

(3) *Mémoires de l'Institut archéologique*, Ire livraison, p. 83.

Petit-Radel a fait de ces constructions l'objet d'une étude spéciale; il soutient qu'elles sont particulières aux Pélasges et aux Aborigènes seulement, et qu'on ne voit jamais rien qui leur ressemble dans les ouvrages contemporains des Étrusques ou des Romains. Les monuments des Herniques, des Marses, des Volsques peuvent, dit-il, déterminer à l'aide de sa méthode, l'histoire des Pélasges plus exactement encore que les murailles de Sicyone, d'Argos et de Mycènes; il faut chercher leurs établissements les plus anciens dans le diocèse de Riéti, et surtout dans le canton de Cécolana de la Suisse italienne.

Quoi qu'il en soit, c'en est assez pour ne pas admettre l'opinion de ceux qui ne voient dans les Pélasges qu'une horde farouche formée de races diverses, et dont les courses n'auraient fait que ravager le pays ; d'autres, au contraire, veulent que l'Italie leur soit même redevable de l'alphabet, Évandre, fils de Mercure, l'inventeur des lettres et des arts, étant venu précisément de l'Arcadie, habitée par les Pélasges. Ce peuple introduisit parmi les naturels grossiers le foyer domestique et la pierre de délimitation (1), c'est-à-dire la famille stable et la propriété; ils établirent dans la Sabine un oracle semblable à celui de l'Épire. Leur art, admirable non par la régularité, comme celui des Grecs, mais par l'énormité des matériaux et sa ressemblance avec les œuvres de la nature, avec lesquelles il finit par se confondre, n'était pas employé pour le service des rois ou pour honorer les dieux, mais pour l'utilité sociale : murailles, routes, aqueducs, canaux; ce vif sentiment de la vie de cité, révélé par la construction de tant de villes, exerça sans doute de l'influence sur les sentiments futurs des Italiens, toujours attachés à l'existence communale.

Les Pélasges eurent beaucoup à souffrir en Italie de la stérilité et de la sécheresse des campagnes, mais plus encore des éruptions des volcans, qui s'étendent de l'Etna à Vérone sur une double ligne où s'ouvrent vingt-cinq cratères, et qui, depuis les temps les plus reculés, ne cessent pas de bouleverser ce beau pays. Naples et Cumes furent fondées, en 1139 avant J.-C., sur quatre couches de lave ; le Vésuve devait être éteint alors, pour que l'on construisît une ville aussi près de lui : ce fut probablement son extinction qui donna de l'énergie aux autres volcans, et, vers 1340, les Pélasges furent contraints par les éruptions d'abandonner l'Étrurie, où les marais formés sur les terrains affaissés avaient rendu leurs demeures insalubres. Cæré, l'une de leurs villes, est

(1) *Hestia*, *Vesta*, *Zeus oikeios*.

à quatre milles du cratère envahi par le lac Bracciano; l'air méphitique de Gravisca était proverbial chez les Romains, et le même motif a rendu Cossa déserte; Saturnia, la ville la plus incontestablement pélasgique, est située sur l'une des collines du volcan de Santa-Fiora (1). Archippé fut très-anciennement engloutie dans le lac Fucin; d'autres volcans détruisirent une ville dans la forêt Ciminienne, ainsi que Vulsinies et une autre appelée Sucinium, si ancienne qu'elle est à peine mentionnée.

Ces désastres furent peut-être la cause que des Pélasges émigrèrent, pour retourner, soit dans les pays d'où ils étaient venus, soit pour aller plus à l'occident, surtout dans l'Ibérie, où les murailles de Sagonte et de Tarragone accusent une origine pélasgique. D'autres, et le plus grand nombre, restèrent, et furent sinon détruits par les nouveaux peuples, mais dépossédés et réduits à la condition d'esclaves. Les Sybarites, en effet, appelaient Pélasges les esclaves, qui étaient probablement les Œnotriens subjugués par eux; et peut-être les Brutiens, esclaves révoltés, étaient-ils encore Œnotriens. Restés comme esclaves campagnards de la noblesse urbaine, peut-être ce fut pour elle qu'ils bâtirent ces murailles de cités, qui même plus tard conservaient un caractère de solidité.

Étrusques. Le peuple qui les expulsa devait être celui qui se donnait le nom de Rasènes, que les Grecs appelaient Tyrsènes ou Tyrrhènes (2), et les Romains Étrusques ou Tusques. Quel était ce peuple? Hérodote le fait sortir de la Lydie et associe son origine à l'histoire de Héraclides. Hellanicus, au contraire, la confond avec les Pélasges débarqués à Spina; Denys d'Halicarnasse réfute l'un et l'autre, en affirmant que les Étrusques sont originaires d'Italie; mais la perte de ceux de ses livres qui concernent ce peuple nous laisse ignorer les arguments sur lesquels il s'appuyait. Les modernes sont partagés entre ces diverses opinions, sans qu'aucune l'ait emporté par des raisons décisives.

La probité des Étrusques, la dureté de leur langage, leur coutume d'admettre les femmes dans les banquets, portèrent à croire

(1) Plus tard, l'an 91 avant J.-C., deux montagnes près de Modène, *Mutina*, parurent se rapprocher, et ce fut peut-être alors que s'affaissa la ville ensevelie sous la Modène actuelle. Dans la même année, le mont Épomée des îles Pithécuses vomit des flammes, et les murs de Rhégium furent détruits par un tremblement de terre.

(2) Nous trouvons de même l'omission du σ dans le mot grec τύρσις, que les Latins changèrent en *turris*. Le grammairien Agrætius nous dit que *Tusci, natura linguæ suæ, ς litteram raro exprimunt: hæc res fecit haberi liquidam* (éd. Putsch, p. 2269). Nous voyons, en effet, cette lettre élidée dans les anciens poetes latins.

qu'ils étaient d'origine germanique ; d'autres les supposèrent Grecs, parce qu'ils consultaient l'oracle de Delphes, employaient une architecture qui est une simplification de l'ordre dorique, et faisaient des vases dont le travail, la matière, les sujets et les inscriptions se trouvaient identiques avec ceux des vases grecs. Il en est qui virent en eux des Pélasges, à raison des nombres symboliques, de la gravité de leurs doctrines, et parce qu'ils se maintinrent en rapport avec Milet et Sybaris, cités ionienne et achéenne, tandis qu'ils avaient de l'éloignement pour Syracuse et les autres villes doriques. Quelques auteurs, pour concilier les deux opinions, introduisent les Pélasges-Tyrrhènes (1), appelés ainsi parce que les Grecs nommaient Tyrrhénie l'Étrurie, et tyrrhéniques les populations de la Grèce qui avaient le plus de rapports avec eux. Et ce nom peut-être dérive de Tyrrha, province de la Lydie, et c'est pourquoi Hérodote appela Lydiens les Tyrrhènes. Les Pélasges-Tyrrhènes, dit-on, se distinguaient des autres races pélasgiques en ce qu'ils n'habitaient pas les côtes, mais l'intérieur des terres, comme la Thessalie et l'Arcadie ; puis ils n'étaient pas pirates, mais agriculteurs, et, s'ils appartenaient à la même origine, ils différaient par la langue et la religion.

Nous, au contraire, nous trouvons partout les Hellènes donnés comme oppresseurs des Tyrrhènes ; d'ailleurs la comparaison de la langue, des croyances, de la civilisation, n'entraîne pas des conséquences aussi tranchantes pour ceux qui, comme nous, admettent une fraternité de peuples antérieure aux divisions politiques. Nous proposons, en conséquence, de rattacher les Tyrrhènes à la première migration connue en Italie ; mais les Tyrrhènes étaient-ils les mêmes que les Étrusques?

Les Tusques, certainement, n'ont pas, comme les Pélasges, un langage analogue à celui des Grecs ; ils ont des lucumonies, des fédérations, une religion de génies et de prédictions, qui diffèrent entièrement de ce qu'on voit chez les Tyrrhènes-Pélasges. Peut-être les tribus qui habitaient dans le voisinage d'Adria ou d'Atria se réunirent aux Osques, dans une ligue appelée des Atr-Osques, d'où le nom d'Étrusques (1). Ils étaient peut-être indépendants quand

(1) C. O. MULLER a résumé tout ce qui avait été écrit au sujet des Étrusques, avant 1828, dans ses quatre livres intitulés : *Die Etrusker* ; Breslau, 1828. Cet ouvrage, sans doute inférieur à son travail sur les Doriens, est précédé par un *Vorerinnerung über die Quellen der Etruskischen Alterthumskunde*, où il discute les témoignages grecs, romains et traditionnels. Souvent il se moque de la vanité des Italiens (*der patriotische Antihellenismus der Italiæner* ; Einl.,

arrivèrent les premiers Pélasges, et furent asservis ou restèrent dans l'obscurité durant la domination de ceux-ci; selon quelques écrivains, les Rasènes descendirent de la Rhétie dans l'Italie, la conquirent, se fixèrent entre les cités pélasgiques de l'intérieur et de la côte, et reçurent le nom d'Étrusques, comme les Anglais furent dits Bretons; les créoles d'Espagne, Mexicains et Péruviens ; Lombards, les habitants de la haute Italie. Aucun document parmi les anciens n'atteste cette conquête rasène.

Ce qui prouve ensuite que les Étrusques n'étaient pas Grecs, c'est qu'indépendamment du témoignage de Denys d'Halicarnasse, leur langage différait entièrement, et que les Latins donnèrent le nom de Pélasges aux Grecs et même aux esclaves (1);

II, 10), qui réfutent l'origine grecque de la civilisation étrusque; point qu'il prétend soutenir. Nous ne connaissons cependant pas un admirateur des Grecs plus passionné que l'Italien L. LANZI. L'origine italique est principalement défendue par MICALI, dans son *Histoire des anciens peuples italiens*, et dans son *Italie avant la domination des Romains*. Il part du principe qu'une nation indigène, ayant ses croyances et sa civilisation à elle, habita l'Italie, et que, seulement plus tard, d'autres peuples y arrivèrent avec des rites nouveaux. G. B. BRUNI, dans ses *Ricerche intorno all' origine de' Pelasgi-Tirreni*, soutient qu'ils étaient Phéniciens, ainsi que le font BOCHART, MAZZOCCHI, DRUMOND et autres. ORIOLI, dans ses *Opuscoli litterarii di Bologna* (Des peuples rasènes ou étrusques), appuie ceux qui les croient originaires de la Lydie. Voy. aussi NIEBUHR et CREUZER.

GROTEFEND, *De la géographie et de l'histoire de l'ancienne Italie jusqu'à la domination romaine* (allemand); Hanovre, 1840.

ABEKEN, *l'Italie moyenne avant la domination romaine* (allemand); Stuttgard, 1843. Cet écrivain reconnaît dans l'ancienne Italie quatre races principales :

I. Les Tyrrhènes, peut-être Pélasges, auxquels appartiennent les Sicules, les Sabins, les Latins.
II. Les Rasènes ou Rhètes, qui, se fondant avec les vaincus, formèrent les Étrusques ; c'est pourquoi les Tyrrhènes entre l'Arno et le Tibre se distinguent des autres.
III. Les Aborigènes, Casques, Ausones, Aurunces.
IV. Les Helléniques.

POLETTI, *Dei populi e delle arti primitive in Italia ;* Rome, 1838, repousse les immigrations, et prétend que les Italiens, sous le nom de Pélasges, portèrent ailleurs la civilisation.

(1) *Antiq. rom.* I, 30 : Ἐπειδὴ ἀρχαιόν τε πάνυ τὸ ἔθνος, καὶ οὐδενὶ ἄλλῳ γένει οὔτε ὁμόγλωσσον, οὔτε ὁμοδίαιτον εὑρίσκεται. *Aucun autre peuple*, veut dire ici ni Grecs ni Romains. NIEBUHR insiste sur ce que les Tyrrhènes étaient différents des Étrusques, tandis que MILLENGEN défend l'opinion contraire ; de Τυῤῥηνοί ou Τυρσηνοί, il tire Τυρησκοί, avec désinence pélasgique, comme *Drabesque*, *Bromisque*, *Dorisque*, *Myrgisque*, et autres villes de la Thrace, et en Italie, *Opisques* ou *Opsques*, *Volsques*, *Falisques*, *Gravisca*. De Τυρησκοί, les Latins tirèrent *Trusci*, et, en faisant précéder l'*e*, *Etrusci*, puis *Tusci ; Thusci*, de la

d'où nous concluons que les débris des Pélasges furent asservis au nord par les Gaulois, comme au midi les Œnotriens et les Peucètes par les Hellènes, pour devenir les classes vulgaires et serviles. Le pays portait le nom d'Étrurie du temps de Caton, et ses habitants s'appelaient Tusques (*Tusci*); ce dernier nom ne paraît être autre que celui d'Osques avec l'article préfixe, et l'on peut croire qu'il était en usage dans la langue parlée, puisque, sous les derniers empereurs, on en fit le nom de Tuscie, qui d'abord n'avait pas été écrit. Ce qui rend plus difficile de vérifier l'origine des Étrusques et d'apprécier la part qu'ils eurent dans la civilisation de l'Italie, c'est que les prêtres, disposant des annales, pouvaient les altérer à leur gré; puis des guerres meurtrières les détruisirent, et les Romains affectèrent de les mépriser, bien que leurs familles illustres se vantassent de descendre de ce peuple (1).

Pour nous résumer, les Tyrrhènes, après avoir envahi l'Italie, se trouvèrent en face des Ombriens, auxquels ils enlevèrent trois cents villes (2); puis ils les contraignirent à se renfermer
dans une seule province, qui garda le nom d'Ombrie, bien qu'ils 1036.
s'alliassent ensuite avec eux et les admissent la communauté des sacrifices religieux (3). Ils s'étendirent dans les campagnes qui forment aujourd'hui le Bolonais, le Ferrarais, la Polésine, et dans les plaines entre les Alpes et l'Apennin; les Vénètes furent défendus contre eux par le Pô. Les Ligures restèrent à l'abri dans

même manière. Ὀπικοί s'est changé en *Opsci* et *Osci*, Ποσειδωνία en *Pæstunum* et *Pæstum*, Πολυδεύκης en *Polluces* et *Pollux*. Du reste, rien, dans ces noms, ne prouve que la forme grecque ait été la première; elle a pu tout aussi bien être une altération de la forme pélasgique; ainsi l'analogie n'éclaircit pas l'étymologie.

Ceux qui voudraient faire dériver les Étrusques des Grecs s'appuient d'abord sur les relations que l'Étrurie entretint sans cesse avec la Grèce : Démarate conduisit en Étrurie une colonie de Corinthiens; les habitants de Cæré avaient leurs trésors à Delphes, etc.; et en outre, sur l'inépuisable argument des étymologistes : Tarchon serait ἄρχων avec l'article; Tagès, ταγός, chef; Tarracina viendrait de τραχύς, âpre, rigide; Corneto, de Corinthe; Tarquinia, de Trachinia; Faleria et Falisci, de Ἀλωά avec le digamma; Alsium, de Ἄλσος; Gravisca, de γραῖα; Volcium, de λογχός ou ὀγκός; etc. L. LANZI tire un grand nombre d'étymologies du grec, en détachant l'article *t*. Ainsi, TURAN, ὁ Ἄραν, Mars; THALNA, θάλινα, née de la mer, etc.

(1) Mécène est loué par Horace comme issu des Tyrrhéniens. Perse vante d'autres personnages d'avoir la même origine :

Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis.

(2) PLINE, III, 14.

(3) Tables eugubines. Tite-Live, IX, 30, dit que les Ombriens et les Tusques parlaient la même langue.

leurs montagnes, mais en abandonnant le plat pays. Les Tyrrhènes établirent partout des colonies, et fondèrent, sur les rives du Pô, une nouvelle Étrurie, qui, comme celle de l'intérieur, avait douze villes, parmi lesquelles Adria, au bord de la mer, Felsina, Melpum, Mantoue, peut-être appelée ainsi de Mantus, leur Bacchus infernal; ils tombèrent ensuite sur les *Casci*, qui habitaient le Latium, et prirent l'Albula (1) pour limite de leur territoire; puis ils pénétrèrent dans celui des Volsques, passèrent le Liris, et fondèrent, dans la fertile Campanie, douze autres colonies : de ce nombre, Nola, Herculanum (2), Pompéi, Marcina et, la première entre toutes, Capoue; néanmoins il semble que le gros de la population osque resta dans le pays.

Ils bâtirent aussi des villes dans le Picénum, comme Capra dans la Montagne et Capra sur Mer, et Adria Picena; en outre, ils enlevèrent aux Ligures le golfe de la Spezia, où ils fondèrent Luni, possédant ainsi cette côte jusqu'à la mer.

Le centre de la puissance des Tyrrhènes était l'Étrurie, entre le Tibre et l'Arno; ils y bâtirent de nouvelles cités qu'ils entourèrent de solides murailles en grosses pierres, ou peut-être tirèrent-ils parti de celles que les Pélasges avaient déjà construites. Parmi ces villes, les principales étaient Clusium, Volterra, Cortone, Arrétium, Pérouse, Vulsinies, Vétulonia, Cæré, Tarquinies et Véies (3); ils avaient, en outre, une multitude de villages le long de la côte et dans l'intérieur du pays, que le mauvais air (*mal'aria*) rend aujourd'hui inhabitables. Tarquinies fut le véritable siége de la civilisation étrusque, et Cæré, la métropole religieuse, avait à Delphes le trésor commun, ce qui indique une dérivation hellénique. Les Étrusques semblèrent un moment à la veille de réunir toute l'Italie sous leur domination; mais, défaits par Hiéron de Syracuse, ils se virent contraints de la limiter à l'Étrurie; enfin leur empire, resserré chaque jour par les Ligures, les Gaulois et les Samnites, fut détruit par les Romains.

Il ne reste à peu près que les noms des autres anciens peuples de l'Italie. Dans la partie du nord, les Orobes, nom générique comme ceux d'Aborigènes et d'Herniques, signifiant de même

(1) C'est l'ancien nom du Tibre. *Énéide*, VIII, 332.

(2) Les Grecs n'avaient pas mémoire d'éruptions du Vésuve, qu'ils savaient pourtant de nature volcanique. La ville d'Herculanum a été bâtie sur une lave semblable à celle qui l'a engloutie, et qui conserve des traces de culture. Cela prouve combien cette ville est ancienne.

(3) Les autres pourraient être Rusella, Capéna, ou Cosa; Müller ajoute Pise, Fésules, Faléries, Aurinia ou Calétra, Salpis, Saturnia.

habitants des montagnes (1), résidaient entre les lacs de Côme et d'Iséo, où ils bâtirent Côme, Bergame, Licini Forum et Barra, sur l'emplacement de laquelle on n'est pas d'accord; les Euganéens occupaient les montagnes qui avoisinent Brescia, Vérone, Trente et Vicence; les Vénètes étaient établis entre le Timave, le Pô et la mer; les Ligures, qui avaient étendu leur domination des Pyrénées à l'embouchure de l'Arno, habitaient le pays appelé aujourd'hui le Piémont : c'étaient des hommes rustiques, aux longs cheveux, et l'on disait qu'un frêle Ligure valait mieux qu'un robuste Gaulois, que leurs femmes avaient l'énergie des hommes, et ceux-ci la vigueur des bêtes féroces. Ils cultivaient le sol avec effort aux mêmes lieux où aujourd'hui encore trente mille hectares de terrain sont soutenus par de petits murs échelonnés. Ils furent en guerre avec les Étrusques et les Grecs de Marseille, qui fondèrent, pour les tenir en respect, les deux villes de Nice et de Monaco. Les Romains eux-mêmes ne purent les dompter qu'en les transplantant ailleurs.

Les populations des Sabins, des Picéniens et des Prétutiens se conservèrent sur les Apennins, mieux garantis contre les invasions. On prétend que les Sabins, voués au culte de Sabus, leur dieu national, pasteurs et guerriers, plus civilisés et plus religieux, furent le produit d'un printemps sacré, ou migration votive de Testrina près d'Amiternum; par le mont Lucrétile et la vallée de l'Anio, ils s'avancèrent jusqu'au Tibre. Leurs assemblées nationales se trouvaient à Cures (cité des Astates). Sancus, appelé aussi Fidius et Sémon, dut être un de leurs thesmophores, divinisé plus tard. Ils vénéraient avec des mystères, à Trébula, neuf grands dieux (2), substitués à leur premier culte des fétiches, lorsqu'une lance fixée dans le sol représentait Mars. Ils expédièrent de fréquentes colonies dans la basse Italie et plus haut, parmi lesquelles figuraient les Picéniens et les Prétutiens, tribus considérables.

Les Èques se trouvaient près de la Sabine et du Latium; plus avant dans les terres, les Herniques; au-dessous, les Volsques; puis venaient les Aurunces-Volsques, « destinés à servir d'exercice presque continuel aux guerriers romains (3). » Leurs villes du littoral, Antium, Circéi, Terracine, durent au commerce de grandes richesses, et brillèrent par les beaux-arts; on a trouvé près de Vellétri des bas-reliefs en terre cuite, et Turianus de

(1) Les Sabins appelaient *erna* le chêne et le rocher. — Ὄρος et βιῶν, vivant dans les montagnes. — On retrouve la même racine ὄρος dans le mot Aborigènes.

(2) Arnobe, III, 122.

(3) Tite-Live, VI, 21.

Frégelles fit le Jupiter Capitolin et d'autres ouvrages à Rome (1).

Dans l'Apennin le plus élevé, où sont aujourd'hui les deux Abruzzes, les Vestins, les Marrucins, les Péligniens et les Marses habitaient autour du Grand Sasso, au milieu d'une nature sauvage, des rochers et dans des cavernes. Leur port commercial était Aternum, où se trouve Pescara; les Vestins vendaient du fromage, les Péligniens de la cire et du lin. Les Marses, les principaux parmi ces peuples, sont loués pour leur courage et leur amour de la patrie, et leurs tombeaux sont remplis d'armes offensives.

Dans la Campanie, le Vésuve se taisait; mais les bruits des champs Phlégréens, les combats des géants, les demeures souterraines de Typhon, expriment les révolutions naturelles de ce pays. Un printemps sacré des Sabins fondait, au pied du sauvage Matese, les Samnites desquels sortirent les Hirpins, les Lucaniens, les Frentans: on prétend que leur territoire avait deux millions d'habitants (2). Les Lucaniens occupèrent l'extrémité de l'Italie, après avoir subjugué les Œnotriens, et furent les ennemis constants des colonies grecques et des tyrans de Syracuse. Les Brutiens, dont le nom indique des esclaves fugitifs ou révoltés, conservèrent la partie la plus sauvage; pour nous, c'étaient des Œnotriens subjugués qui, plus tard, s'affranchirent de la servitude.

Les Aborigènes, auxquels appartenaient les Èques, les Volsques, les Aurunces, les Rutules, les Laurentins; puis les Sabins, dont faisaient partie les Picéniens, les Samnites, les Frentans, les Hirpins, les Lucaniens, les Brutiens, les Mamertins, les Péligniens, les Merruviens, les Vestins, les Herniques, les Marses, bien qu'ils eussent une langue commune dérivée de l'ombrienne, et une même écriture, se diversifièrent au point que l'on distinguait le Samnite de l'Osque, le Picénien de l'Ombrien, le Sabin du Romain.

Il est difficile néanmoins de déterminer l'origine et les confins de chacun de ces peuples; leurs noms sont souvent changés, et les Grecs appelèrent, en général, Ligures les habitants de la haute Italie, Ausones ceux du midi. Tant de diversités, qui remontent à la plus haute antiquité, ont empêché, malgré de longs siècles de luttes, de conquêtes, de violences, de malheurs, de constituer l'unité de l'Italie.

(1) PLINE, XXXV, 12.

(2) GALANTI, *Description du comté de Molise.*

CHAPITRE XXV.

INSTITUTIONS DES PEUPLES ITALIENS.

Dans un pays tel que l'Italie, entrecoupé de tant de fleuves et de montagnes, les populations vivaient distinctes, et chacune mûrissait une civilisation particulière. Mais l'histoire d'Italie, jusqu'à présent, s'est trop renfermée dans l'histoire romaine; il faudrait, au contraire, réparer ces injustices des siècles et ramener l'intérêt sur le plus grand nombre des vaincus, parmi lesquels on trouve les éléments durables qui ont survécu aux sociétés conquérantes, épuisées par leurs propres efforts.

Les Italiens, en général, vivaient sous le régime communal, et formaient entre eux des confédérations qui, à des époques déterminées, tenaient leurs assemblées dans les temples, comme en Grèce; les Toscans se réunissaient dans ceux de la déesse Voltumna, les Latins à Férentinum, les Sabins à Cæré. Il serait difficile, néanmoins, de déterminer ce qu'on entendait par *peuple*, et dans quelle mesure il participait aux affaires publiques.

On trouvait partout un sénat, composé des *pères* de la race conquérante, aux membres de laquelle appartenaient les rites religieux, les charges, le droit d'interpréter les lois, les sciences divines et humaines; ainsi l'aristocratie s'appuyait sur la religion, qui la distinguait des plèbes.

Les anciens Latins, Èques et Sabins avaient des *induperatores* et des dictateurs, soumis pourtant à l'autorité nationale; les Lucaniens, lorsqu'ils avaient une guerre, choisissaient un *imperator*, qui unissait l'autorité civile au commandement militaire. Tel était le *Meddix Toticus* des Osques, des Volsques et des Campaniens.

Le nom de patrie se restreignit toujours à un territoire peu étendu; dès cette époque, nous ne trouvons que de petits peuples réunis sous un titre plus générique, et liés entre eux uniquement par la religion et quelque assemblée politique. Tout au plus formaient-ils avec leurs voisins des ligues dont la durée ne dépassait pas le besoin et le péril qui les avaient fait naître. Cette indocile passion d'indépendance, qui poussait chaque peuple à se donner un gouvernement propre, les empêcha de s'élever à la

conception de l'unité nationale ; les jalousies réciproques faisaient obstacle à la fusion et facilitaient la conquête.

Les nombreuses ressemblances du culte italique avec le culte grec n'échappèrent pas aux Grecs eux-mêmes ; Denys remarque qu'il ne s'agit pas seulement des types et de leurs formes exprimant les idées de puissance ou de protection spéciale, mais encore d'attributs, de vêtements, d'usages traditionnels, de trêves religieuses, de pompes et de sacrifices, de formes rituelles des temples. Ces ressemblances précédaient l'invasion historique d'idées grecques, et c'est pourquoi on les attribue aux anciens Pélasges.

Quelques divinités furent introduites dans des temps connus, comme Apollon l'an 429 de Rome, Esculape en 459, le grand autel d'Hercule en 449 ; mais il est difficile de croire que les dieux supérieurs fussent admis après la constitution de ces sociétés, si tenaces dans leurs traditions, sans provoquer un bouleversement général, ou du moins une opposition que l'histoire ne pourrait avoir oubliée. Il faut donc supposer qu'ils vinrent avec les peuples eux-mêmes, surtout avec les Pélasges, d'autant plus qu'on trouve à ces divinités un air national, et qu'ils s'accordent avec les institutions civiles.

La diversité des cultes italiques atteste les différentes origines de la population. D'un fond de traditions primitives, où se trouvaient déposées les vérités révélées aux premiers hommes, les Italiotes tirèrent des idées sublimes de la Divinité, que nous découvrons dans de rares fragments. Dans les *Vers saliens*, Janus était appelé *deorum Deus* (1), et lui seul parmi les divinités anciennes n'est souillé d'aucune faute. Varron dit que la religion en Italie fut toujours dominée par l'intérêt (2) ; nous croyons que, par ces paroles, il n'entend que caractériser l'esprit éminemment pratique des habitants de cette contrée, d'autant plus que le mot latin *religio* indique lui-même un but social.

Le culte de Cérès, ce culte qui, par un magnifique symbole, fait de la déesse des champs la déesse de la civilisation, était italique ; mais, réservant aux initiés les dogmes les plus purs, on of-

(1) MACROBE, *Saturn.* IX : *Saliorum quoque antiquissimis carminibus deorum deus canitur.* Valerius Soranus, dans Varron, dit :

Jupiter omnipotens, regum, rerumque, deumque
Progenitor, genitrixque deum, deus unus et omnis.

Et Cicéron, dans les *Tuscul.*, I : *Antiquitate, quæ quo propius aberat ab ortu et divina progenie, hoc melius ea fortasse quæ erant vera cernebat* ; etc., etc.

(2) *De Re rustica.*

frait un culte grossier de la nature au vulgaire, qui adorait le Tibre, le Numicius, le Vulturne. Les divinités se multiplièrent au point que chaque fontaine, chaque maison, chaque ville avait les siennes. Les Sabins, pour nous borner à cet exemple, vénéraient *Matuta*, déesse de la bonté; *Mamers* (Mars) avec *Nériène* sa femme, déesse de la force; *Vacuna*, de la victoire; *Féronia*, de la liberté; *Vesta*, de la terre et du feu; *Sancus*, dieu aux trois noms (*Sancus*, *Fidius*, *Semon*); *Soranus*, *Februus*, ministre de la mort, et *Sumanus*, de la foudre. Obtenaient un culte principal : *Saturno-Ops*, dieu-déesse de la terre; *Diano-Diana*, du ciel; *Anna-Perenna*, la mère nourrice, représentée par la lune qui préside à l'année; *Palès*, déesse des bergers, dont Rome, devenue même conquérante, continua à célébrer les fêtes avec les Féries latines et les Lupercales, en souvenir de son origine champêtre. Tous les travaux des champs étaient placés sous le patronage d'une divinité particulière, et Rome invoquait les dieux *Vervactor*, *Repator*, *Abarator*, *Imporcitor*, *Insitor*, *Occator*, *Sarritor*, *Subruncator*, *Messor*, *Convector*, *Conditor*, *Promitor* (1).

Le phallus est souvent représenté sur les monuments et sur les tombes. La Fortune, vénérée sous une infinité de noms, était interrogée à l'aide des pratiques superstitieuses les plus diverses : à Préneste, on se servait, à la manière des Germains, de petits bâtons mêlés et retirés au hasard; à Antium, les Volsques consultaient deux mannequins, l'un propice, l'autre contraire, qui révélaient par des mouvements artificiels la fortune bonne ou mauvaise; dans le temple de Junon, à Véies, une autre image répondait par des signes de tête.

Le culte de Circé, la grande magicienne des transformations, qui apparaît sur les caps pour effrayer les navigateurs, conservait quelque chose de barbare et d'antique. L'esprit d'application se révèle tout entier dans le culte national des génies (2), culte qui, du fétichisme personnel et topique qui en est le caractère habituel, s'élève parfois à des conceptions abstraites d'un ordre transcendant. Toute unité, de fait ou d'idée, manquait à ces cultes locaux. Les divinités sévères n'étaient pas réunies en familles, mais hermaphrodites d'abord, puis décomposées en mâle et femelle, toujours stériles néanmoins, jusqu'à ce que les fables grecques se

(1) Brisson, *de Formulis*.

(2) Denys, Grec et admirateur des Grecs, rend justice aux religions italiques, bien que les faits démentent beaucoup de ses assertions (*Archeologia*, livre II). Voir la *Symbolique* de Creuzer.

fussent introduites. Lorsqu'on dit que les dieux n'avaient pas de statues, peut-être faut-il entendre qu'on ne leur donnait point de formes déterminées; en effet, le Mars sabin était vénéré sous la forme d'une lance, et, même après l'introduction du culte idolâtrique, le feu de la déesse Vesta continua de brûler sur l'autel, silencieusement et sans image. Dans les tremblements de terre, on priait sans invoquer un dieu connu et déterminé. Des cultes locaux se conservèrent plus tard, comme celui de Féronia près des marais et des fontaines, celui de Soranus sur les hauteurs, et de Circé sur les promontoires.

En même temps que la cité romaine engloutissait les autres cités d'Italie, les religions particulières étaient absorbées par celle des vainqueurs, et les dieux topiques par ceux de Rome qui leur ressemblaient le plus. De là, le nombre infini de noms et d'épithètes attribués à chaque dieu, si bien que Varron compta trois cents Jupiters en Italie; mais le culte local et domestique, dont le caractère est tout italique, se conserva dans les dieux de diverses familles (*sacra gentilia, dii gentiles*). Quelques-uns des dieux sabins pénétrèrent même avec ceux des vainqueurs, comme Sémon Sancus, qui prit place à côté du Janus latin.

L'expiation, dès l'origine, fut poussée jusqu'aux sacrifices humains, qu'on remplaça dans la suite par des usages moins féroces. Dans les *printemps sacrés*, on faisait vœu d'immoler aux dieux tout ce qui naîtrait dans le printemps, et les pères égorgeaient leurs propres enfants; mais plus tard on se contenta d'envoyer former des colonies les hommes nés dans cette saison. Les Sabins, dont le sacerdoce tenait de celui des druides, avaient des rites terribles. Dans les graves circonstances de la guerre, les soldats, réunis dans une enceinte faiblement éclairée, devaient jurer soumission au milieu du silence, des victimes et des épées; d'épouvantables imprécations étaient prononcées contre quiconque désobéirait. A Faléra, on sacrifiait des enfants à Junon; les Hirpins descendaient du Soracte en passant nu-pieds sur des charbons ardents; les Marses maniaient les serpents, comme ils l'avaient appris de la magicienne Angitia, qu'ils vénéraient dans le bois sacré près du lac Fucin (1). Ces faits et d'autres dénotent la férocité naturelle des anciens habitants, domptés ensuite par les thesmophores, qui vinrent d'autres pays pour dégrossir les populations primitives. Tels furent

(1) De nos jours encore, il vient du lac Celano des charlatans qui manient les serpents, et les paysans, pour les morsures, ont pleine confiance dans saint Dominique de Crellino.

Janus, *Saturne*, *Picus*, *Faunus*, qui, sous le nom de dieux, introduisaient les religions ; ils élevaient ces peuples, ainsi que le pratiquèrent plus tard les jésuites, en les traitant comme des enfants, c'est-à-dire qu'ils leur offraient des repas communs et une nourriture frugale, au lieu de leur assigner des biens propres : aussi les nations postérieures, plus civilisées mais plus malheureuses, donnèrent-elles à cette époque le nom d'âge d'or (1).

Janus tient du Nord ; il apparaît au milieu de peuples non encore établis (2). Saturne a le caractère oriental, et trouve une population agricole ; peut-être il symbolise des colonies phéniciennes, qui, chassées de l'île de Crète, abordèrent en Italie. On compte encore parmi les thesmophores Italus, qui, au temps où Thésée réunissait les dèmes de l'Attique, établit la communauté des biens dans la péninsule inférieure, enseigna l'agriculture et les repas fraternels qui duraient encore au temps d'Aristote (3).

Par les soins des thesmophores, des asiles, placés sous la protection des dieux ou d'un chef de tribu, sont établis contre la persécution des forts. Les chefs de tribus deviennent patrons, les protégés clients, et les uns et les autres s'unissent pour subjuguer les ennemis, dont ils font des esclaves. Les thesmophores, ne pouvant abolir la guerre, la tempèrent par le droit fécial ; un prêtre, en vertu de ce droit, se présente à l'offenseur et lui assigne un terme avant l'expiration duquel il doit réparer ses torts, sinon on lui déclarait les hostilités. D'autres prêtres promettaient des prodiges et faisaient des imprécations.

L'Italie, déjà civilisée, conserva quelques traces de la vie no-

(1) Janus, comme nous l'avons dit de Manou, dut être le nom de quelqu'un des premiers sages, dont le souvenir se conserva parmi les peuples les plus divers. Ce nom paraît signifier seigneur. Chez les Phéniciens *Jonn* correspondait à Baal ; en gallois, il veut dire seigneur, dieu, cause première. Bacchus fut appelé *Janna*, *Jon*, *Jona*, *Jain*, *Jaungoiroa*, dieu, seigneur, maître. Les Scandinaves appellent *Jon* le soleil, que les Troyens aussi adoraient sous le nom de Jona (JAMEISON'S, *Hermes scythicus*, p. 60). Cet astre, en persan, s'appelle *Jarnaha*, et *jannan* veut dire chef. Voir PICTET, *Sur le culte des Cabires en Irlande*, p. 104.

On dit que le *Latium* fut ainsi appelé parce que Saturne s'y cacha, *latuit*. Or, en phénicien, *saturn* veut dire précisément *latens* (POKOCKE, *Specimen hist. Arabum*, p. 120. Oxford, 1806.) Les vers saturnins, les fêtes saturnales, montrent l'antiquité de ce civilisateur et la grossièreté de son âge. *Tot sæculis* (dit Macrobe, *Saturn.* I. 7) *Saturnalia præcedunt romana urbis ætatem.*

(2) Raoul-Rochette voit dans *Joan*, *Jon*, *Janus*, le chef d'une colonie ionique, arrivée en Italie en 1431.

(3) *Polit.*, VII., 9.

made (1); les divinités pastorales, les fêtes et les divisions de l'année relatives à la vie pastorale et à l'agriculture, et le culte du dieu Terme, rappellent les usages primitifs d'un peuple voué aux travaux des champs et au soin des troupeaux.

Les Marses étaient loués pour leur courage et leur frugalité ; les Sabelli, pour leur inculte honnêteté ; leurs femmes, ainsi que celles des Apuliens et des Samnites, pour leur sagesse et leur sobriété. Aux Lucaniens pillards faisaient contraste les Sabins pieux et justes ; aux mous et timides Picentins, les Péligniens et les Samnites belliqueux, qui voulaient mourir libres. Les Samnites avaient une éducation robuste, et, comme nous l'avons dit, des rites druidiques effrayants (2). Magnifiques dans leurs armes, ils menaient une vie frugale dans leurs maisons, élevaient des troupeaux et des poulains, tissaient la laine et se mariaient fort jeunes. Dans un jour solennel, on choisissait les douze jeunes gens les plus sages et les plus braves, auxquels on laissait le choix de leurs épouses (3); s'ils s'en rendaient indignes, ils en étaient séparés. Les Ombriens pratiquaient les *ordalies*, semblables aux jugements de Dieu de notre moyen âge (4), qui faisaient intervenir immédiatement la Divinité pour attester par un miracle la vérité en discussion ou l'innocence calomniée.

Les mœurs des Italiotes nous offrent des caractères par lesquels ils se distinguent des Grecs et des Asiatiques. L'atrium (ainsi nommé peut-être d'Adria) indique une manière de vivre en commun et à découvert ; là, autour du foyer des lares, se réunissaient les enfants, les femmes, qui n'étaient pas renfermées dans les gynécées, et les esclaves eux-mêmes, dont le nombre était considérable.

L'agriculture prospérait beaucoup dans l'Italie d'alors; non-seulement le blé suffisait à tous les besoins, mais on en expédiait au dehors (5); lorsque la récolte était médiocre, on y suppléait

(1) DORN SEIFZEN, *Vestigia vitæ nomadicæ tam in moribus quam in legibus romanis conspicua.* Utrecht, 1819.

(2) HORACE, Odes, III, 6.

(3) *Peut-on trouver une plus noble institution ?* s'écrie Montesquieu (*Esprit des lois*, VI, 17). Et cependant la femme est réduite à l'infime condition d'être choisie sans pouvoir choisir ni refuser.

(4) Ὀμβρικοὶ ὅταν πρὸς ἀλλήλους ἔχωσιν ἀμφισβήτησιν, καθοπλισθέντες ὡς ἐν πολέμῳ μάχονται, καὶ δοκοῦσι δικαιότερα λέγειν οἱ ἐναντίους ἀποσφάξαντες. « Les Ombriens, quand ils ont un procès à vider entre eux, combattent armés comme en guerre, et pensent que celui qui tue l'autre a raison. » NICOLAS DAMASCÈNE, *ap.* STOBÉE, *Serm*, 13°.

(5) *Olim ex Italiæ regionibus longinquas in provincias commeatus portabant.* TACITE, ANN., XII.

par le millet (1). On faisait des vins exquis et d'espèces diverses; Horace, même après que l'on connut la Grèce et l'Espagne, vante presque exclusivement ceux de la péninsule italique, et Pline dit qu'ils figuraient seuls sur les tables impériales. Le nom d'Italie vint, dit-on, du grand nombre de ses bœufs (2). Les porcs de la Gaule cisalpine nourrissaient des armées entières (3); la laine remplaçait la soie pour les vêtements des grands personnages, et la toile pour les tentes militaires. Celle d'Apulie était préférée aux toisons de la Milésie, et, pour la conserver saine et moelleuse, on couvrait les brebis de peaux. Avec les laines de Padoue, fines et soyeuses, on faisait des draps et des tapis (4); on en recueillait de très-blanches autour du Pô, de très-noire à Pollenza, et celles d'Espagne, quelque réputées qu'elles fussent, leur étaient inférieures pour la durée (5). La contrée abondait aussi en chevaux; ceux des Vénètes étaient recherchés au dehors, et l'Apulie nourrissait de nombreuses races (6).

Nous trouvons des vestiges de leur antique sagesse pratique dans quelques-uns de leurs proverbes, cités par les Romains, et qui devaient avoir cours avant que la culture des champs fût abandonnée aux esclaves : « — Triste agriculteur que celui qui achète « ce que son fonds peut lui fournir. — Triste maître de maison « que celui qui fait de jour ce qu'il peut faire de nuit, sauf le cas « d'intempéries. — Plus mal avisé celui qui fait pendant les jours « de travail ce qu'il pourrait faire pendant les jours fériés. — Pire « encore celui qui travaille à l'abri plutôt qu'en plein air dans les « jours sereins (7). — Le champ doit être plus faible que « le cultivateur, afin que celui-ci l'emporte dans la lutte (8). — Ne « laboure pas une terre humide (9). Semaille hâtive trompe sou- « vent; semaille tardive, jamais, à moins d'être mauvaise (10). — « Ne fraude pas sur la semaille (11). »

On priait les dieux de faire prospérer la moisson pour soi et pour

(1) STRABON, V.
(2) *Italus, vitulus.*
(3) POLYBE, II.
(4) STRABON, V; PLINE, *Hist. nat.*, VIII. 48.
(5) VARRON, *De Lingua latina.*
(6) STRABON, V.
(7) PLINE, XVIII, 6.
(8) COLUMELLE, I, 3.
(9) CATON, V, 34.
(10) COLUMELLE, XI, 2.
(11) CATON, V. — PLINE, XVIII, 21.

les voisins (1), et les censeurs punissaient celui qui labourait plus qu'il ne bèchait (2). Les prés étaient considérés comme la propriété la plus productive. On demandait à Caton quel était le premier moyen de s'enrichir par l'agriculture; il répondit : *De bons prés.* — Le second? — *Des prés médiocres.* — Le troisième? — *Des prés, même mauvais* (3). Il disait encore : *Bien cultiver, c'est bien labourer.* Ainsi tous les préceptes ont trait à l'économie agraire, prédominante en Italie; en effet, ce n'est que par le morcellement et la culture assidue des champs que l'on peut expliquer l'existence de populations si nombreuses sur un territoire peu étendu. On creusait le sol pour extraire les marbres et les métaux, et le sénat romain défendit plus tard d'employer plus de quatre mille hommes aux mines du Vercellais (4). Les peuples venus du dehors eurent toujours soin d'occuper les côtes, parce qu'ils savaient que l'Italie était très-favorable au commerce. Les habitants de la partie supérieure trafiquaient avec l'Illyrie, et Adria était un marché renommé; à Gênes, les Ligures échangeaient du bois de construction, de la résine, de la cire, du miel, des peaux, contre du blé, de l'huile, du vin, des graisses, et ils expédiaient au dehors de grossières tuniques, dites *ligustines*. Les Brutiens exportaient de la poix et du goudron; les Vénètes, les Samnites, les Apuliens, de la laine. Les Sabins, par la voie Salaria, à travers le haut Apennin, allaient s'approvisionner de sel sur le littoral des Prétutiens, et les Ombriens l'extrayaient des cendres. Les Lipariotes, les Rutules, les Volsques, les Campaniens, parcouraient la mer sur des barques longues et rapides; les Ligures, sur de petites embarcations gréées grossièrement.

L'Hercule tyrien, c'est-à-dire le commerce, avait ouvert, très-anciennement, une route commerciale à travers les Alpes; elle s'étendait même jusqu'à la Baltique, comme le prouve l'usage de l'ambre, que l'on apportait du Nord dans la haute Italie, d'où le recevaient les Romains et les Grecs; aussi donnèrent-ils au Pô le nom d'Éridan, qui est le *fleuve lointain* débouchant dans la mer Septentrionale.

La civilisation des Étrusques, qui, sur beaucoup de points, se montre originale, et sur d'autres grecque ou asiatique, paraît être sortie de la civilisation aborigène et de celle des Pélasges.

(1) COLUMELLE, XI, 3. — PLINE, XVIII, 13.
(2) PLINE, XVIII, 7.
(3) COLUMELLE, VI. — PLINE, XVIII, 5.
(4) TITE-LIVE, XXXIII, 4.
(5) STRABON, IV et V.

Un jour qu'un paysan labourait son champ, Tagès s'élança du sillon; enfant par les formes, vieillard par la sagesse, comme l'Oannès de Babylone, il révéla une doctrine, fondement de la science des aruspices; c'est à lui et à Bacchès, son disciple, qu'on attribue les livres rituels (1). Ce mythe, auquel commence la vie stable des Étrusques, indique à la fois un peuple industrieux et sacerdotal. Bien qu'elle ne formât point une véritable caste, l'aristocratie sacerdotale était pourtant prédominante; elle excluait les étrangers et se fondait sur le droit divin et les auspices. Le sacerdoce, distribué hiérarchiquement, était héréditaire dans les familles; les novices s'appelaient *camilles*, et le souverain pontife était élu par les suffrages des douze peuples de la confédération. Le collége des prêtres était l'arbitre de la paix et de la guerre; les rites présidaient au choix des magistrats, à la fondation des villes, aux campements, à la distribution du peuple en curies et en centuries. Les limites étaient sacrées, et sacrée l'agriculture. La propriété, le droit public et privé dérivaient de la divinité. La divinité elle-même avait ordonné de partager les terres, de vivre en bonne intelligence, de respecter les confins, sous peine de désastres, de pertes, de tonnerres et de tempêtes.

Au nombre des soins principaux des prêtres était l'observation du vol des oiseaux et du tonnerre. Les oiseaux se distinguaient en *joyeux*, qui annonçaient bonheur et santé; en *tristes*, qui présageaient le contraire. Chacune de ces classes se subdivisait ensuite en plusieurs autres : *volsgræ*, qui se déchiraient avec le bec et les serres; *remores*, dont l'apparition retardait une entreprise; *inhibæ*, *inebræ*, *enebræ*, qui l'arrêtaient; *arculvæ*, *arcivæ*, *arcinæ*, qui la détournaient de son but. On n'est pas d'accord sur le sens des *oscines* et *præpetes*; mais il paraît que les premiers étaient les oiseaux dont le cri donnait un présage quelconque, propice ou sinistre; les autres, ceux dont le vol avait une signification favorable, surtout lorsqu'ils se dirigeaient en ligne droite vers l'observateur. Si un autre oiseau de mauvais augure (*altera avis*) apparaissait après celui-ci, l'augure antérieur était annulé (2).

(1) *Rituales nominantur Etruscorum libri, in quibus præscriptum, quo ritu condantur urbes, aræ, ædes sacrentur, qua sanctitate muri, quo jure portæ, quo modo tribus, curiæ, centuriæ distribuantur, exercitus constituantur, ordinentur, cæteraque ejusmodi ad bellum, ad pacem pertinentia.* Festus.

(2) On sait combien cette science, chez les Romains, influait sur la nomination des magistrats et sur toutes les affaires publiques. Le vol d'une chouette suspendait souvent les assemblées du peuple, parce qu'elle annonçait mort ou feu, tandis qu'elle était à Athènes du plus heureux augure. L'aigle, oiseau de

On disait que les prêtres étrusques savaient attirer (*elicere*) la foudre, qu'ils s'aperçurent qu'elle produisait des changements de couleur, tombait parfois du ciel et parfois sortait de la terre (1). Rituellement, ils distinguaient les foudres en *fumida, sicca, clara, peremptalia, affectata*... Les *publiques* regardaient l'État tout entier et donnaient un augure pour trente ans; les *privées*, un seul individu, et n'avaient d'influence que pour dix ans tout au plus; les *domestiques*, une seule maison, et se rapportaient à la vie entière : l'endroit où la foudre tombait était sacré.

D'un côté, on dit, à l'honneur des Étrusques, qu'ils furent exempts des fables grecques (2), et, de l'autre, on nous les donne comme les pères des superstitions. Nous savons que les prêtres de Tarquinies égorgeaient les prisonniers; d'autres fois, les augures étrusques se présentaient à l'ennemi vêtus en démons agitant des serpents et des torches allumées; ce qui ne peut s'accorder qu'en faisant une distinction entre la doctrine ésotérique et les croyances vulgaires. Dans le peu de documents qui ont survécu, la religion des Étrusques nous apparaît grave et mélancolique, comme la religion d'un peuple à qui était fixé d'avance le nombre de siècles que lui-même et le monde devaient subsister. Dieu créa le monde en six mille ans : dans la première période, le ciel et la terre; dans la seconde, le firmament; dans la troisième, les eaux; dans le quatrième, le soleil et la lune; dans la cinquième, les âmes des oiseaux, des reptiles et d'autres animaux vivant dans l'air, sur la terre et dans l'eau; dans la sixième, l'homme, dont la race durera autant que la création (3).

Jupiter, était toujours de bon augure chez les Étrusques et les Romains. Voir CREUZER, *Symbolique*.

(1) *Etruria erumpere quoque terra fulmina arbitratur.* PLINE, II, 53.

(2) *Sed Roma tam rudis erat cum relictis libris et disciplinis hetruscis, græcas fabulas rerum et disciplinarum erroribus ligaretur, quos ipsi Hetrusci semper horruerunt.* CATON, *Origines*. Et PLACIDIUS LUTAT. (ex TAGES, *Schol. ad Thebaidem Statii*, IV, 516) : *Deum Demogorgona, cujus nomen scire non licet... principem et maximum deum, cæterorum minimorum ordinatorem.*

(3) Ainsi, chez les Perses, nous trouvons les douze millénaires, divisés selon les signes du zodiaque; de même, chez les Indiens, notre âge doit finir dans douze mille années divines.

GOES, dans les *Agrimensori*, p. 258, rapporte ce *Fragmentum Vegoiæ Arrunti Voltymno* :

Scias mare ex æthere remotum. Cum autem Jupiter terram Hetruriæ sibi vindicavit, constituit jussitque metiri campos, signarique agros; sciens hominum avaritiam vel terrenam cupidinem, terminis omnia scita esse voluit, quos quandoque ob avaritiam prope novissimi (octavi) sæculi datos

Si nous devons nous en rapporter à Passeri (1), la philosophie secrète des Étrusques admettait un seul Dieu, une révélation, l'homme formé de la fange et déchu d'un état meilleur; les bons, après la mort, se transformaient en dieux; les fautes légères s'expiaient dans cette vie ou dans l'autre, et des peines éternelles étaient réservées aux pervers. Dans la religion du vulgaire, les trois divinités principales étaient Tina ou Jupiter, Cupra ou Junon, et Minerve; chacune d'elles devait avoir son temple dans toutes les villes confédérées. Douze dieux *Consentes*, six mâles et six femelles, assistaient Tina, âme du monde et cause première. Auprès de Tina, et parfois identifié avec lui, siégeait Janus, frère ou époux de Casamène, femme et poisson; il portait les clefs dont il ouvrait l'année, et de sa double face il regardait l'Orient et l'Occident. Les figues qui se donnaient en son honneur, avec des feuilles de laurier, pour étrennes, au commencement de l'année, révèlent suffisamment l'origine agreste de son culte.

Les hommes, les maisons, les villes, les dieux eux-mêmes, avaient leurs génies gardiens, êtres intermédiaires entre l'humanité et la Divinité. Tout homme en a deux près de lui : l'un occupé à le diriger au bien, l'autre à le pousser au mal. La maison, avec toutes les joies qui l'accompagnent, est gardée par les lares, tandis que les pénates, génies de la divinité, répandent l'abondance et les plaisirs, veillent au triple bien de la patrie, de la famille et de la propriété. Les pénates étaient ou publics ou domestiques; aux premiers, qu'on adorait dans les temples, présidaient Jupiter et Vesta. Les pénates domestiques avaient leur culte dans la maison et au foyer de la famille; ces derniers avaient été des hommes. Lorsque les âmes sortaient du corps, elles devenaient *lémures* ou *mânes*; si la postérité de leur famille les adoptait, on les appelait *larves*; si elles avaient été repoussées à cause de leur iniquité, elles apparaissaient comme *larves*, terribles aux mé-

sibi homines malo dolo violabunt, contingentque atque movebunt. Sed qui contigerit moveritque, possessionem promovendo suam, alterius minuendo, ob hoc scelus damnabitur a diis. Si servi faciant, dominio mutabuntur in deterius. Sed si conscientia dominica fiet, celerius domus extirpabitur, gensque ejus omnis interiet. Motores autem pessimis morbis et vulneribus afficientur, membrisque suis debilitabuntur. Tunc etiam terra a tempestatibus vel turbinibus, plerumque labe movebitur. Fructus sæpe lædentur decutienturque imbribus atque grandine, caniculis interient, robigine occidentur; multæ dissensiones in populo fient. Hæc scitote, cum talia scelera committuntur : propterea neque fallax, neque bilinguis sis, disciplinam pone in corde tuo.

(1) *Pict. Etr. in vas*, t. II, p. XI.

chants (1). Les aïeux étaient, par ce motif, inhumés dans la maison. Le foyer domestique était l'autel des lares, et leurs images se conservaient dans le *laraire*, sanctuaire placé dans l'*atrium*. Souvent les mânes revenaient visiter leurs parents; puis, à des solennités déterminées, ils sortaient tous de leurs asiles funèbres, et, à cette occasion, on célébrait leur commémoration.

On a cherché à ramener les nombreuses divinités du panthéon étrusque à la trinité, introduite à Rome après Tarquin l'Ancien; d'autant plus que, selon Servius, la loi exigeait, dans la construction des cités étrusques, qu'il y eût trois portes, trois temples, trois divinités, Jupiter, Junon, Minerve. Ainsi, les divinités que nous regardons comme distinctes n'étaient peut-être que des représentations variées du même dieu : Tina (*Jupiter*) apparaît tantôt comme le Zeus olympique, tantôt avec le lierre de Bacchus, tantôt avec le laurier d'Apollon, tantôt avec les rayons comme le Soranus sabin; il est *Terme* pour défendre les confins, *Quirinus* pour la guerre, et divinité chthonienne. Junon, dont nous ignorons le nom étrusque, ressemble parfois à Vénus; elle est tantôt *Populonia* comme déesse du peuple, et tantôt *Libera* comme femme de Jupiter Bachique (*Liber*). Minerve, identique avec *Nortia*, *Valentia* et *Illitia*, préside au destin. *Fortuna* et *Palès*, des quatre pénates étrusques, s'identifient avec Minerve et Jupiter. Quant à Cérès, peu connue en Étrurie dans les temps reculés, elle ne saurait être que la double expression de Junon. Le génie *Jovialis*, père du miraculeux Tagès, signalé comme la quatrième divinité pénate, était regardé comme le fils de Jupiter et le père des hommes. Plus tard les étrangers et les aborigènes firent accepter aux Étrusques un cercle plus étendu de divinités et de génies; bien plus, ils empruntèrent tant d'idées helléniques, soit aux anciennes traditions des Pélasges, soit à celles des colonies, qu'un grand nombre de leurs vases paraissent avoir été peints dans des contrées grecques. En général, nous ne trouvons pas chez eux, comme chez les Grecs,

(1) MARTIANUS CAPELLA, *de Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, etc., II, 62, d'accord avec les anciens, dit : « *Verum illi* (Hetrusci) *manes*, *quoniam corporibus illo tempore tribuuntur*, *quo fit prima conceptio*, *etiam post vitam iisdem corporibus delectantur*, *atque cum iis manentes appellantur Lemures. Qui si vitæ prioris adjuti fuerint honestate*, *in Lares domorum urbiumque vertuntur; si autem depravantur*, *ex corpore Larvæ perhibentur ac Maniæ.* » Sur la religion des Etrusques, voy. la *Symbolique* de FR. CREUZER, admirablement traduite par M. GUIGNIAUT, 1825-1851; voy. surtout, d'Ottfried Müller, *les Étrusques*, 1828.

des divinités querelleuses et dissolues ; mais, si nous n'avons pas des notions plus claires sur leur religion, c'est parce que leur doctrine resta le secret des prêtres, uniques dépositaires de la science et du langage allégorique et sacré.

Nous savons cependant que les rites étaient nécessaires à la consécration de tout acte public ou privé, comme dans l'Orient, et que les hommes avaient aussi pour guide l'interprétation des songes, des phénomènes, des mouvements des astres; néanmoins il n'y avait pas de théocratie pure comme dans l'Inde, car le patriciat commence l'activité citoyenne et prélude à l'indépendance des droits politiques. La noblesse, c'est-à-dire la race conquérante, se composait de seigneurs ou lucumons (1), qui, guerriers et prêtres, comme les Chaldéens, tenaient, de leurs manoirs situés sur les hauteurs, les habitants de la plaine dans la sujétion. Chaque ville avait un lucumon, qui rendait justice tous les neuf jours, et siégeait les autres jours dans les assemblées générales, tenues à Vulsinies ou Vétulonies. Gouvernement.

Le chef de la confédération était choisi parmi les lucumons (2); il avait pour insignes la robe de pourpre, la couronne d'or, le sceptre surmonté de l'aigle, la hache, les faisceaux, la chaise curule et douze licteurs : chacune des douze villes lui en fournissait un.

Les classes inférieures, qui formaient la plèbe, divisées en tribus, curies et centuries, étaient dépendantes (*clientes*) des classes supérieures. L'État se composait donc du lucumon, des nobles et des plébéiens.

Les douze villes étaient diversement constituées à l'intérieur, mais toutes élisaient ensemble un pontife suprême pour les fêtes nationales. Le territoire de chacune d'elles comprenait plusieurs autres villes provinciales, colonies ou sujettes, qui, habitées par la race indigène subjuguée, étaient privées des droits qu'obtint la plèbe romaine, et n'avaient point d'assemblées, puisque tout se décidait dans la réunion des lucumons.

(1) Il paraît cependant que tous les seigneurs n'étaient pas lucumons, mais seulement ceux que l'assemblée des nobles destinait à présider au gouvernement des villes.

(2) Les Romains donnèrent à Porsenna le titre de roi, faute de bien comprendre ce qu'il était. Il en est qui ont prétendu trouver une série de rois issus de Janus, et Dempster fait régner, dans l'espace de 2,590 ans, quatre dynasties : les Janusiens, les Corythes, les Lartes, les Lucumons. Ottfried Muller part des institutions de l'ancienne Rome pour deviner les institutions civiles de l'Étrurie, en supposant que cette dernière donna les siennes à l'autre; mais il fallait le prouver.

Ce système était un obstacle à l'énergie, qui naît de l'union : les rivalités entre les lucumons et de cité à cité, la jalousie des classes inférieures, les haines de partis et de races déchiraient le pays ; elles empêchèrent les Étrusques de former cette grande ligue des peuples italiens que les Pélasges avaient tentée avant eux, que les Samnites tentèrent aussi sans succès, et que Rome réalisa enfin, mais par la force.

Des factions naissaient sans doute parmi les familles dominantes, mais toujours dans le sens oligarchique, sans que jamais le peuple, la commune, eût occasion de se constituer. Le vulgaire était exclu des armées, qui, par ce motif, se réduisaient à la cavalerie. Vulsinies fut la seule ville qui, attaquée par les Romains, arma la classe inférieure, les laboureurs, les vaincus, et put ainsi faire résistance ; ceux-ci, en récompense de leur concours, obtinrent les droits de cité, celui de tester, de contracter alliance avec la noblesse, de siéger dans le sénat. Une pareille révolution fut représentée comme un événement affreux, peut-être à cause du dépit qu'en éprouvèrent les nobles. Mais, si toutes les autres villes en eussent fait autant, la commune plébéienne se serait formée, et la force en eût été le résultat; en effet, lorsque plus tard elles se soulevèrent contre Sylla, on les vit résister avec opiniâtreté, parce que la domination romaine avait effacé les anciennes distinctions.

Cependant les Étrusques étendirent au loin leurs colonies, et, différents des autres conquérants, au lieu de détruire des villes, ils en fondèrent beaucoup. Semblables en cela aux Pélasges, ils faisaient prédominer les idées et les nombres symboliques; ainsi nous comptons douze cités dans l'Étrurie, douze sur le Pô, douze dans l'Italie méridionale (1), toutes construites sur un plan carré, orientées selon la prescription de l'augure, et embrassant le plus souvent deux collines, dont la plus élevée portait la citadelle.

Que l'on veuille faire dériver le nom des Tyrrhènes du grand nombre des tours qu'ils élevèrent, ou de *Tiremh*, cultivateur, le mot indique toujours leur industrie. Ils avaient pour l'agriculture une telle vénération qu'elle était sous la surveillance spéciale d'un collége de prêtres *arvales*, et que la charrue traçait l'enceinte des nouvelles cités : l'art de l'agriculteur était à leurs yeux le lien de la vie sociale; n'avaient-ils pas d'ailleurs conquis le sol de la patrie sur les eaux du Clanis et de l'Arno, qu'ils exhaussèrent au moyen de *comblées*.

(1) Toutes leurs mesures et leurs divisions sont des multiples ou des sous-multiples de 12 et de 10. La mesure agraire (*vorsus* et *versus*) est, comme le *plèthre* grec, un carré de 100 pieds.

Au lieu d'élever des pyramides et des obélisques, pompeuses inutilités, ils creusèrent des aqueducs merveilleux, comme celui qui, traversant la Gonfolina, leur permit de dessécher le lac entre Segna et Prato, dont les eaux couvraient l'emplacement où s'élève aujourd'hui Florence; ils en pratiquèrent un autre près d'Incisa, pour assainir le Val d'Arno supérieur. Ils détournèrent les eaux des marais du Pô, dans le voisinage d'Adria, et comblèrent la Chiana. Ils ouvrirent ailleurs, dans des lacs stagnants et dans des cratères éteints, des canaux souterrains, semblables aux puits artésiens modernes. Néanmoins, malgré toute leur habileté, ils ne purent améliorer l'air de la Maremme, où, alors comme aujourd'hui, l'on disait qu'on s'enrichissait en un an et qu'on mourait en six mois.

Au dehors, ses habitants dominaient seuls sur les mers environnantes, qui prirent d'eux, l'une le nom de Tyrrhénienne, l'autre celui d'Adriatique. Quand Milet se fut rendue aux Perses, les navires tyrrhéniens sillonnaient la Méditerranée, en concurrence avec ceux des Phéniciens (1). Agylla fournit soixante galères pour combattre les Phocéens, dans les eaux de la Sardaigne; les Étrusques furent même appelés les maîtres de la mer (2). Ils essayèrent aussi de franchir le détroit et de coloniser une île inconnue; mais ils en furent empêchés par la jalousie des Carthaginois. Ils ouvrirent au commerce plusieurs ports, dont Luna, dans le golfe de la Spezia, était le plus important; il paraît que les premiers citoyens se livraient au commerce, l'Étrurie servant presque d'intermédiaire entre la mer et le reste de l'Italie. Leurs monnaies, quoiqu'on n'en découvre pas encore de fort anciennes, témoignent d'un beau système monétaire, et le grand nombre de scarabées et d'autres ouvrages tirés de leurs tombeaux a fait penser qu'ils avaient des rapports de commerce avec les régions du Nil, avec la Cyrénaïque et la Baltique.

Comme tous les peuples anciens, ils abusèrent de leur puissance maritime jusqu'à exercer la piraterie; les pirates tyrrhéniens avaient un si terrible renom que les Rhodiens conservaient à titre d'honneur dans leurs temples les rostres enlevés à leurs navires. Hiéron de Syracuse arma contre eux pour en délivrer les mers; il les vainquit, et leur défaite dut être bien décisive, puisque, les Syracusains ayant entrepris peu après de conquérir l'île d'Elbe, aucune flotte tyrrhénienne ne protégea la Corse, et l'en-

(1) HÉRODOTE, VI, 17.

(2) Ναυτικαῖς δυνάμεσιν ἰσχύσαντες, καὶ πολλοὺς χρόνους θαλαττοκρατήσαντες. DIODORE, V, 40.

nemi ne s'en éloigna qu'à prix d'or; il en fut de même quand Denys menaça la place de Cæré. Quoi qu'il en soit, l'Étrurie, lorsqu'elle était déjà en décadence, passait encore pour la province la plus riche, la plus forte et la plus populeuse de l'Italie (1).

Les Étrusques cependant nous apparaissent comme une tribu presque isolée, qui, bien qu'elle appartienne à la famille grecque, conserve beaucoup d'éléments de formation originale. Peuple agriculteur et habitant les villes, très-propre à tous les arts de la vie, il éleva, par d'excellentes institutions, l'existence sociale à un haut degré de puissance. Une noblesse austère rachetait son orgueil par la conservation de l'ordre; c'est elle qui développa et enracina les idées religieuses, appuyées sur l'autorité du sacerdoce; aussi une austérité sévère et sombre devint-elle le caractère de ce peuple. Sa religion se déploya dans un système bien ordonné, où l'on expliquait l'origine et les destinées de l'homme, où les dieux et les mortels furent unis sous l'empire des mêmes lois, qui les mettaient dans un rapport continuel. Il dut nécessairement en sortir le dogme, que la chose la plus importante est l'ordre; en effet, c'est par la force puisée dans l'ordre que ce peuple domina longtemps sur les plus belles contrées de l'Italie, et déploya grandement son industrie.

Mais beaucoup d'éléments étrangers se mêlèrent à cette originalité ; un grand nombre de Grecs, venus probablement de l'Asie Mineure, leur apportèrent des modes et des usages, qu'il est d'ailleurs difficile de distinguer des coutumes indigènes.

Luxe des Étrusques

Par suite des relations avec la Grèce et l'Asie, le luxe augmenta chez les Étrusques, et les festins, où les femmes étaient admises, devinrent une occasion d'étaler une grande magnificence en mets et en vêtements; ils étaient même particulièrement renommés pour la délicatesse des assaisonnements (2). Les infamies dont Théopompe charge les Toscans, la communauté des femmes, l'osten-

(1) *Etrusci campi... frumenti ac pecoris et omnium copia rerum.* TITE-LIVE, XXII, 3. *Etruscos... gentem Italiæ opulentissam armis, viris, pecunia esse.* X, 16.

(2) La saucisse *lucanienne* s'est conservée dans les dialectes d'Italie. *Obesus Etruscus.* CATULLE, XXXVII, 11. *Pinguis Tyrrhenus.* VIRGILE, *Georg.* II, 193.

Voir aussi : l'*Énéide*, XI, 735; Théopompe *ap.* ATHÉNÉE, XII, 3; DENYS, IX, 16.

De leurs femmes, belles au point que Théopompe les appelle τὰς ὄψεις καλάς, Horace nous donne une triste idée, *Odes*, III, 10 :

Non te Penelopen difficilem procis
Tyrrhenus genuit parens.

tation des amours contre nature, sentent l'exagération de la satire. Ces accusations d'ailleurs sont en partie démenties par ce que l'on sait de l'horreur qu'ils éprouvaient à voir, dans les gymnases, la nudité des garçons, et par l'austérité qu'attestent toutes leurs institutions. Il est vrai que les peintures obscènes de certains vases étrusques ne laissent pas que de venir à l'appui de ces imputations.

Les Étrusques avaient divisé l'année en douze mois, avec des noms particuliers, et subdivisés chacun en trois parties; ils appelaient *ides* le jour du milieu du mois, et la journée commençait à midi.

L'alphabet étrusque dirive de la source commune à ceux de l'Europe, et du phénicien; il s'écrivait de droite à gauche. Le pays, dès la plus haute antiquité, eut une littérature (1), et Varron semble indiquer un Étrusque, Volumnius, comme auteur de tragédies. Les Romains donnèrent aux comédiens le nom d'*histrions*, du mot étrusque *hister*. Ils invoquaient les Muses, inspiratrices des chants à la louange des grands hommes (2). Néanmoins nous n'avons rien conservé de leurs compositions, et leur langue même est pour nous un mystère. Lami, Lanzi, Passéri, Spanheim, Gori, Bourget, la font dériver du grec; Reinésius et d'autres, du phénicien; Mérula, de l'arabe; Bandetti et Schrieck, du Nord; mais, pour soutenir leur opinion, ils lui ont fait subir tant de changements et d'altérations qu'il en faudrait moins pour démontrer que la langue des Malais vient du latin (3).

Plaute en dit pis encore, *Cistell.* II, 3 :

> .. *Non enim hic, ubi ex tusco modo*
> *Tute tibi indigne dotem quæras corpore.*

(1) *Romuli autem ætatem jam inveteratis litteris atque doctrinis... fuisse cernimus.* Cicéron, *De Rep.*, II, 10.

Et Saint Augustin, *De Civ. Dei*, XVIII, 24, dit que Romulus était venu *non rudibus atque indoctis temporibus, sed jam eruditis et expolitis.*

(2) Cicéron, *Brut.* 19; *Tuscul.*, IV, 2.

(3) Pour citer un exemple, on lit dans une des tables Eugubines :

CVESTRE TIE VSAIESVVVEBISTITISTE TEIES.

Qu'on divise :

Cvestre tie usaies vesv vvebis titiste teis,

Pour traduire :

Cuestor tie οσας vesum vuebis τιδεστε deies ;

Les Étrusques avaient un si grand renom de savoir que les patriciens romains leur envoyaient leurs enfants pour les élever; leur pays fournit à Rome des hommes de lettres célèbres, et, jusqu'au temps d'Alaric, on allait en Étrurie consulter les augures pour le salut de la patrie. Ils furent également fameux dans la médecine (1); on sait encore qu'ils s'adonnèrent à l'étude des nombres, et les chiffres qu'on appelle romains sont probablement étrusques. Chose étonnante, on trouve chez eux des idées sur le feu central, analogues à celles que Fourier a récemment professées. Néanmoins le savoir pouvait-il se développer sur une grande échelle, et la poésie prendre un vaste essor, dans un pays où l'étude se renfermait dans le système sacerdotal et l'interprétation des signes célestes?

Les Étrusques inventèrent des instruments de musique, entre autres les flûtes tyrrhéniennes et le cor recourbé; c'était au son des flûtes qu'ils faisaient le pain et battaient les esclaves (2). On leur attribue l'invention des moulins à bras, des éperons des navires et de la balance dite campanienne. Les Romains leur empruntè-

C'est-à-dire:

Questor dicit: Quascumque visum vobis constituite dies.

Niebuhr assure, et ce n'est pas à tort, que nous ne connaissons que la signification de deux mots étrusques : AVIL RIL, *vixit annos*. En sanscrit, AVI signifie *vivre;* RIS, *couper*, d'où le grec ῥαίω, ῥήσσω, le latin *rodo* et *rado*, l'allemand *reissen*, le russe *riezu*. *Ri* veut dire encore *mouvoir*, *parcourir*, d'où le grec ῥέω, le latin *ruo*, le français *rue*, l'anglais *ride*. Ainsi, le *ril* étrusque pourrait dériver de l'un ou de l'autre, en considérant l'année comme un *écoulement* de temps, ou comme une division.

William Bentham a émis une opinion nouvelle devant l'Académie d'Irlande; selon lui, l'antique étrusque est identique avec la langue hiberno-celtique et l'irlandais, tel qu'on le parle dans ces îles. Conformément à cette opinion, il a donné la traduction de la cinquième, de la sixième et de la septième table Eugubine, parce que la matière en est plus importante. On y trouve exposés, dit-il, la découverte des îles Britanniques, faite par les Étrusques, et l'usage de l'aiguille aimantée pour la navigation. La sixième commence en invitant à se partager ou à prendre à ferme les terres occidentales, où sont trois îles d'un sol riche et fertile, avec beaucoup de bœufs, de moutons et de daims noirs, outre les mines et de belles eaux. La septième finit en rappelant aux Phéniciens que les îles découvertes peuvent accroître le commerce, protégé par la mer contre les ennemis, et qu'elles pourraient encore offrir un asile dans le cas où leur pays serait envahi par des ennemis. L'inscription fut faite *trois cents ans après le grand bruit souterrain.*

(1) Τυῤῥήνων γενέαν φαρμακοποιὸν ἔθνος. *Les Tyrrhéniens, race de médecins.* ESCHYLE *ap.* Théophraste, IX, 15.

(2) *Arist. ap.* POLLUX, IV, 56. — PLUTARQUE, *De la manière de refréner la colère.* — ATHÉNÉE, XII, 3.

rent la bulle d'or, signe distinctif de la noblesse, les faisceaux consulaires, les licteurs, la prétexte, la toge virile, la chaise curule, a chlamyde des triomphateurs (1), les anneaux des chevaliers, la chaussure des sénateurs et des guerriers, les couronnes triomphales, la faucille à élaguer, les jeux de la scène et du cirque, les cérémonies des féciaux.

Beaux-arts. On pourra demander pourquoi les villes étrusques n'ont pas fourni un historien, un poëte, un philosophe, comme tant de colonies grecques; comment il se peut que des villes faisant un si grand commerce n'aient pas frappé des monnaies, si bien que celles qu'on retrouve à Populonia, en argent, et à Volterra, en cuivre, ne remontent qu'à l'an 300 avant J.-C.; pourquoi l'Étrurie n'a pas produit un législateur ou un héros dont le nom ait traversé les siècles et soit arrivé jusqu'à nous. Nous pensons qu'il ne faut accuser que notre ignorance: ce n'est que d'hier que nous nous sommes mis à rechercher nos antiquités, et certaines contrées de l'Italie sont moins connues que l'Égypte et Ceylan. On aurait pu dire, il y a une vingtaine d'années, que les Étrusques ne firent jamais de vases, parce que les Latins n'en disent pas un mot.

Caton avait recueilli des mémoires sur chacune des villes étrusques, et les anciens auteurs nomment trente-trois historiens ayant écrit sur la fondation des cités italiques, dont Élien porte le nombre à onze cent quatre-vingt-dix-sept (2). Varron affirme que les nnales étrusques remontaient à l'origine de chaque ville. Au lieu, d'employer le siècle usuel de cent ans, on faisait commencer le siècle étrusque le jour de la fondation de chacune des villes, et finir à la mort du dernier de ceux qui étaient nés ce jour même; cela prouve que les Étrusques tenaient registre des naissances et des décès. Parmi les pertes littéraires les plus déplorables, il faut certainement compter l'histoire des Tyrrhéniens, écrite par l'empereur Claude; les Romains, en effet, dédaignant d'une part ce qu'ils trouvaient parmi les peuples conquis, et désirant de l'autre rabaisser un peuple qu'ils avaient eu pour maître, puis pour instituteur, gardèrent tellement le silence à son égard qu'ils font à peine mention des merveilles qu'il a laissées, de ses murailles, de ses tombeaux.

(1) Il semble que, dans l'intention des Italiens, cette magnificence extérieure avait quelque chose de symbolique et qui rapprochait les hommes des dieux. C'est pourquoi le triomphateur à Rome était vêtu en Jupiter, et, comme la statue de ce dieu au Capitole, avait la figure teinte en minium. *Enumerat auctores Verrius, quibus credere sit necesse, Jovis ipsius simulacri faciem diebus festis minio illini solitum, triumphantumque corpora.* PLINE.

(2) *Histoires diverses*, IX, 16.

La question de savoir si les murs de Cortona, de Ruselles, de Fésules, de Volterra, de Populonia, d'Aurinia, de Signia, de Cosa, faits d'énormes polygones, dans le genre que nous nommons *cyclopéen*, appartiennent aux mystérieux Pélasges ou aux Étrusques, reste encore à décider. La porte d'Hercule à Volterra offre une voûte parfaitement circulaire de dix-neuf grosses pierres taillées. Pour régulariser le cours du Pô et de l'Arno, à leur embouchure, ils pratiquèrent des canaux de décharge et de nouvelles issues; une voie d'écoulement fut ouverte au lac Albano, et ils avaient même songé à canaliser tout le Pô, travail qui n'est pas encore accompli. L'ordre toscan de leurs temples tient du dorique, avec d'importantes modifications; mais il n'en reste aucun. Selon Vitruve, ils avaient la forme d'un carré long, divisé en trois compartiments, dont le plus grand était celui du milieu. Le pronaos était orné de colonnes dans le style auquel l'Étrurie a donné son nom; au-dessus était le tambour avec des frontispices soigneusement ornés. Le temple de Cérès à Rome, élevé près du grand cirque par le dictateur A. Posthumius, 494 ans avant J.-C., et démoli par Auguste, peut être considéré comme un modèle de ces constructions. Il faut, à coup sûr, attribuer aux Étrusques les ouvrages les plus anciens de Rome, tels que les murs extérieurs du Capitole, le parapet du Tibre, le grand égout (*cloaca maxima*), qui est une merveille. Sa voûte demi-circulaire, d'un rayon de dix-huit palmes romaines, est surmontée d'une seconde, et celle-ci d'une troisième, toutes en grosses pierres de péperin taillées, longues de sept palmes et un quart, hautes de quatre et un sixième, et ajustées sans ciment. En 1742, on découvrit un autre aqueduc, non moins extraordinaire, enfoncé à quarante palmes sous le sol actuel, de travertin, et, dès lors, plus récent; peut-être il est postérieur à la guerre punique : les tremblements de terre, les maisons qu'on a bâties au-dessus, quinze siècles d'abandon, n'en ont pas dérangé une pierre. L'amphithéâtre de Sutri, de mille pas de tour et creusé dans le roc, est aussi étrusque, de même que le théâtre d'Adria, et peut-être encore l'amphithéâtre de Vérone (1). La route

(1) Voy. MARIANNA DIONIGI : *Viaggio in alcune città del Lazio che diconsi fondate dal re Saturno;* Rome, 1809. Voyez aussi PETIT-RADEL : *Voyage dans les principales villes de l'Italie;* Paris, 1815; et la lettre insérée dans les *Annales de correspondance archéologique* de Rome, 1829, où il promet une *Histoire des recherches faites de* 1792 *à* 1830 *sur les monuments cyclopéens ou pélasgiques, et sur les caractères techniques et historiques qui les rattachent aux premières colonies grecques et à la civilisation de l'Asie Mineure.* L'ouvrage n'a pas paru; mais la collection des modèles d'édifices pélas-

pavée de Cæré à Véies subsiste encore. Volsinies, en phénicien, signifie la *ville des artistes*, et de cette ville les Romains enlevèrent deux mille statues (1).

La description que Varron donne du tombeau de Porsenna, près Clusium, rappelle le labyrinthe de Crète ; bâti en pierres taillées, ayant chaque côté large de trois cents pieds, haut de cinquante, il était surmonté de cinq pyramides de soixante-quinze pieds de largeur et de cent cinquante de hauteur (2). Les tombeaux de Castel Dosso et de Norchia, les uns de forme égyptienne, les autres de style dorique, sont, par l'architecture extérieure, les plus impor-

giques faite par lui, et déposée à la bibliothèque Mazarine, sera toujours précieuse.

(1) Voy. PLINE, *Hist. nat.*, XXIV, 16.

(2) « Comme l'invraisemblance, dit Pline, passe toutes les bornes, nous emprunterons pour le décrire les paroles mêmes de Varron. Porsenna fut enseveli près de la ville de Clusium, dans un lieu où il avait fait construire un monument en pierres carrées ; chaque côté a 300 pieds de longueur, 50 de hauteur, et la base, qui est carrée, renferme un labyrinthe inextricable, dont on ne pouvait trouver l'issue si l'on y entrait sans un peloton de fil ; au-dessus de ce carré sont cinq pyramides, quatre aux angles, une au milieu, larges à leur base de 75 pieds, hautes de 150, dont les sommités supportent chacune un globe de bronze et un chapeau d'où pendent, attachées à des chaînes, des clochettes qui, agitées par le vent, portent leur son au loin, comme il en était autrefois à Dodone. Au-dessus de ces globes sont quatre autres pyramides hautes chacune de 100 pieds ; par-dessus ces dernières pyramides, et sur une plate-forme unique, étaient cinq autres pyramides dont Varron a eu honte de mentionner l'élévation ; mais les fables étrusques les disent aussi hautes que tout le monument. » *Hist. nat.*, XXVI, 19.

Il est étrange que, malgré tous les efforts des artistes, on ne puisse que bien difficilement dresser un plan exact de la plupart des constructions antiques dont les auteurs nous ont laissé la description. Aucune, au surplus, n'a offert plus de difficultés que celle-ci, sur laquelle on a écrit les choses les plus extravagantes. Le père Angelo Cortenovis (*Sul mausoleo di Porsenna*, 1799) y a vu une grande machine électrique. Letronne en nie tout à fait l'existence (*Journal des savants*, avril 1817, et *Mémoires de l'Acad.*, t. IX, 1831, p. 372 ; *Annales de l'Institut de la correspondance archéologique*) ; il suppose que c'est une fiction dans le genre du palais d'Osymandias en Égypte, ne pouvant considérer comme autre chose la construction impossible de pyramides sur pyramides, appuyées sur des globes, etc. Quatremère de Quincy substitue un chapeau au globe surmontant les cinq pyramides ; selon lui, le second et le troisième *supra* indiquent, non un édifice superposé, mais une construction placée plus haut. Dans les *Annales de l'Inst. de la corresp. arch.* pour l'année 1829, déjà citées, le duc de Luynes, en critiquant la restauration de M. Quatremère, en propose une autre qui offre les mêmes difficultés générales, indépendamment de celles de détail. Le fait est que l'on ne peut reconstruire raisonnablement ce qui peut-être n'a jamais existé que dans l'imagination ou dans des chants poétiques, comme le bouclier d'Achille. Il est d'ailleurs impossible qu'un édifice aussi merveilleux, conservé comme sacré par la vénération d'un peuple artiste et sacerdotal, eût été détruit en quatre ou cinq siècles, de manière à ne pas laisser de traces. Or, *nulla vestigia exstant*, dit Pline.

tants de ceux qu'on a découverts dans le tuf. Dans ceux de Norchia, on voit un bas-relief qui est peut-être l'unique exemple en Italie d'une composition étendue et complète de fronton antique. L'architecture, dans le genre de celle que Vitruve appelle *barycephala*, devait être décorée de couleurs.

Les constructions que l'on retrouve en plus grand nombre dans l'Étrurie sont les tombeaux; ils sont tantôt par rangées dans la roche, hors des endroits habités, tantôt par *cucumelles*, éminences funéraires. On a découvert dans la plaine de Volci, où était située l'ancienne cité de ce nom, une de ces constructions avec des portes à cintre aigu, des lions et des griffons. Près de Toscanella, dans la vallée où coule la Matra, les roches sont percées d'un grand nombre de grottes uniformes, qui devaient être une nécropole. La plupart sont des chambres à voûte plate ou cintrée (1); le mort était déposé dans la terre, entouré de pierres plates ou de grandes tuiles, sur lesquelles on inscrivait son nom avec divers ornements tout autour. Plus tard on brûla les cadavres, et les cendres furent conservées dans des urnes, portant inscrits le nom et l'âge du défunt; parfois on déposait dans la chambre sépulcrale tous les vases qui avaient servi au banquet funéraire. Il n'y a pas un mot dans ces inscriptions qui exprime un sentiment de douleur, un adieu mélancolique.

La nécropole de Tarquinies, creusée dans le tuf, au milieu d'une plaine près de Corneto, à douze milles de Civita-Vecchia et à trois de la mer, fut ouverte dès la fin de l'année de 1600; mais, après 1824, elle devint l'objet de recherches plus actives, et lord Kinnaird en tira beaucoup de beaux vases et de précieuses antiquités. On y descend par une ouverture ronde, en forme d'entonnoir, à l'aide d'entailles pratiquées dans les parois; les voûtes des tombeaux sont maçonnées comme les nôtres, ou à petits carreaux creux (*lacunaria*), ou bien en forme d'arête de poisson, comme les pavages antiques, et soutenues par des pilastres carrés du même tuf. Ils ne reçoivent de lumière que par l'entrée, et pourtant les voûtes, les murs, les piliers, sont couverts de peintures; elles représentent en général des combats et autres dangers de la vie, ou l'état des âmes après la mort, comme les lares accompagnés du chien vigilant, des démons ailés qui traînent dans un char l'âme du défunt, ou frappent avec des marteaux un personnage nu, gisant par terre. On sent dans quelques-unes de ces peintures l'influence grecque; d'autres conservent intact le caractère

(1) Orioli, *De' sepolcrali edifizii dell' Etruria media.*

étrusque, et peuvent donner une idée des arts nationaux; car on ne saurait supposer, comme pour des vases, qu'elles aient été apportées du dehors. On tira des tombes, qui n'avaient pas encore été violées, différents objets en métal, notamment un bouclier ciselé de plus de trois pieds de diamètre, un grand masque de bronze, aux yeux d'émail, et de petites idoles, émaillées aussi, dans le genre des statuettes égyptiennes.

Lanzi, qui veut déduire toute forme de l'art grec, s'écrie : Où « trouve-t-on en Étrurie une divinité avec quatre ailes, comme les « Phéniciens et les Maltais, leurs élèves, représentent les dieux? « Bien plus, parmi les anciens bronzes d'Étrurie, qu'on peut at- « tribuer aux époques les plus reculées, voit-on une idole, non « pas avec quatre ailes, mais avec deux seulement (1)? » Et Winckelmann : « Le meilleur moyen de soutenir l'opinion favo- « rable aux Étrusque serait de produire des vases trouvés réelle- « ment en Étrurie; mais jusqu'à présent on n'a pu en montrer. » Eh bien! depuis vingt ans, on les a découverts par milliers.

En 1828, Lucien Bonaparte, prince de Canino, faisant creuser par hasard sur les rives de la Fiora, vers le nord de Tarquinies, découvrit une chambre sépulcrale, derrière laquelle il s'en trouvait d'autres, si bien qu'il réunit jusqu'à trois mille vases de la plus grande beauté, outre beaucoup d'objets en bronze, en or et en ivoire. Il présuma que ce devait être l'emplacement de Vétulonies, siége principal de la confédération étrusque (2); cette ville était déjà détruite lors des premiers siècles de Rome. Ces hypogées seraient donc antérieurs à Romulus, et auraient précédé de quatre siècles l'époque la plus florissante des arts grecs. Il faudrait alors les considérer comme originaux, et la ressemblance que l'on trouve dans les inscriptions proviendrait de l'origine commune des alphabets étrusque et grec, pélasgiques tous deux.

De nombreux renseignements historiques attestent la haute antiquité des arts en Italie. Romulus déroba en Étrurie un char de bronze; Pline parle des peintures d'Ardée, antérieures à la fondation de Rome. Les Romains eurent recours aux habitants de l'Étrurie, pour exécuter les grands ouvrages faits du temps de leurs rois; la Louve du Capitole, qui rivalise avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, témoigne aussi de la prospérité des arts en Étrurie, dans les premiers siècles de Rome. La florissante cité d'Adria fut prise

(1) *Saggio*, t. II. p. 258. De ce qu'il demandait on peut voir des exemples dans MICALI, *planches XXI, XXIX, XXX*, etc,

(2) Cette précieuse collection a enrichi le Musée Britannique.

et détruite à l'arrivée des Gaulois, vers cette même époque ; les œuvres d'art, et surtout les magnifiques vases que l'on a découverts sur son emplacement, et qu'on trouverait en plus grand nombre encore si l'on y pratiquait des fouilles, durent donc précéder cette invasion.

Vases.

Ce n'est pas d'ailleurs dans la seule Étrurie que se trouvent ces vases, mais encore dans la Grande Grèce, à Nole, à Capoue, à Naples, à Pæstum, en Sicile, comme aussi à Athènes, à Mégare, à Aulis, dans la Tauride, à Corinthe et dans les îles grecques, dans la Cyrénaïque ; or leur terre fragile a conservé intacts les traits délicats qui lui ont été confiés, mieux que ne l'auraient fait le bronze et le marbre. On les rencontre en général dans les tombes peu profondes, excepté à Nole, où les éruptions du Vésuve les ont recouvertes d'une couche de vingt pieds d'épaisseur. Ces tombes consistent dans une chambre, en stuc, peinte parfois, au milieu de laquelle gît le cadavre, ayant un vase près de la tête, d'autres autour de lui, ou suspendus au mur, avec des clous en bronze qui varient en nombre et en richesse, selon la condition du mort. Ces vases, en général, ont la forme d'aiguière, avec le bassin, et paraissent avoir été destinés à des usages domestiques ; quelques-uns, les plus précieux par le volume, par l'art et la matière, sont de purs ornements, puisque le fond y manque. Tous sont vernissés et couverts de figures représentant des sacrifices, des jeux, des faits mythologiques et héroïques ; ils portent aussi des mots de bon augure (1), ou les noms des artistes et ceux des dieux. Un vase admirable a été découvert en 1835, à Rovo, province de Bari ; il a six palmes de hauteur, et son diamètre est de trois palmes et un pouce ; les peintures, d'une grande richesse, disposées en plusieurs compartiments, offrent plus de cent cinquante personnages, des masques, des poissons, des oiseaux.

Tant de richesses ne firent que compliquer la question au lieu de la résoudre. Il serait trop long de répéter tout ce qui a été dit à ce sujet ; car, sans parler de ceux qui ont décrit ces vases, on peut dire qu'il n'est pas un antiquaire de quelque réputation en Europe qui ne les ait considérés, soit dans quelques-unes de leurs particularités, soit sous un aspect général. Les uns s'obstinent à n'y voir que des ouvrages grecs (2), ou fabriqués par des colons

(1) ΧΑΙΡΕ ΣΥ. — ΚΑΛΟΣ ΚΑΛΛΑΘΟΣ. — ΚΑΛΟΣ ΧΑΙΡΕ ΚΑΙ ΠΙΕ. — ΗΟ ΠΑΙΣ ΚΑΛΟΣ.

(2) Le Père LACHAUSSE publia quelques vases étrusques dans le *Musæum Romanum* de 1690 ; puis BERGER, MONTFAUCON, écrivirent sur le même sujet, et, avec plus d'exactitude, DEMPSTER dans l'*Etruria reale*, ensuite GORI dans le *Mu-*

venus de l'Attique, ou faits même en Grèce et transportés en Étrurie par le commerce (1) ; il est pourtant difficile d'admettre que les Italiens enterrassent si volontiers, par centaines, des vases tirés du dehors, quand on pense surtout qu'il ne s'en trouve en Grèce qu'en petite quantité. D'autres (2) les croient fabriqués dans le pays, mais par des Grecs ; ils appuient cette opinion sur ce que les compositions sont empruntées, pour la plupart, à la mythologie grecque, que souvent les caractères en sont grecs (3), souvent aussi le nom des auteurs, et qu'enfin ils paraissent suivre dans leur progrès celui des arts helléniques. Les plus anciens, et c'est le plus grand nombre, seraient, selon eux, grecs et antérieurs à l'an 460 avant J. C. ; grecs également les moins anciens, non postérieurs cependant à l'an 300 avant notre ère, lorsque la langue grecque aurait été remplacée par l'idiome étrusque dans les inscriptions les plus récentes. Il est rapporté que Démarate, en venant de Corinthe à Tarquinies, emmena avec lui les potiers Euchire et Eugramme (4) ; ce qui signifie que les Étrusques apprirent des Grecs à dessiner avec grâce et à bien modeler. On a donc tort de dire

seo Etrusco, 1737 ; Bonarroti, Caylus, d'Hancarville et Hamilton (1766), qui soutient la nationalité italienne des vases étrusques, ainsi que le font Passeri, Heyne, Guarnacci, Fréret, Micali et Dempster. Lanzi, qui ne voit que du grec dans tout ce qui est étrusque, Maffei, Zanoni et autres, sont pour l'origine étrangère.

Il faut dire cependant que les vases étrusques n'ont été examinés avec critique, classés et distribués par époques, que dans les dernières années. Avant cela, on confondait tellement les temps, on faisait des classifications si capricieuses, que Ottfried Muller crut qu'ils ne seraient d'aucune utilité pour éclaircir l'histoire et les croyances des Étrusques.

Voici les meilleurs ouvrages récents : Inghirami, *Monumenti etruschi e di etrusco nome illustrati, con appendice di* F. Orioli, 1835. — Dorow, *Voyage archéologique dans l'ancienne Étrurie* ; Paris, 1829 — De Witte, *Description d'une collection de vases peints et bronzes antiques, provenant des fouilles de l'Étrurie* ; Paris, 1837. — Fea, *Storia de' vasi fittili dipinti etruschi, colla relazione della Colonia Lidia* ; Rome, 1832 ; *Dei sepolcrali edifizii dell' Etruria media, e in generale dell' architettura toscana, Poligrafia Fiesolana*, 1826. — Ch. Lenormant et J. De Witte, *Élite des monuments céramographiques ; matériaux pour l'intelligence des religions et des mœurs de l'antiquité, expliqués et commentés.*

Bunsen, Panofka, Gerhard, Brondsted, Hirt, Boeckh, Lewezow, Welcker, de Luynes, et autres collborateurs des *Annali* et du *Bulletino d'archeologia*, qui paraissent à Rome, ont aussi publié sur ce sujet de savantes dissertations.

(1) M. Raoul-Rochette.

(2) Millingen, O. Gerhard.

(3) Plus de vingt vases trouvés à Vulci portent l'inscription Τῶν Ἀθήνηθεν ἄθλων : PRIX D'ATHÈNES, inscription des vases panathénaïques

(4) *Pictores.* Pline, *Hist. nat.*, XXV, 43.

l'art étrusque ; c'est comme si l'on disait l'art américain à propos des objets faits par des Européens sur le continent de l'Amérique. Les premiers ouvrages vinrent à Rome de l'Étrurie, et les Romains appelèrent *étrusque* le style dur et archaïque qui était aussi particulier aux Grecs. Quand ils reçurent de la Grèce des ouvrages délicats et parfaits, ils ne purent que persister dans la supposition qu'un style si différent appartenait en propre aux Étrusques, quoique en réalité il ne fût que l'ancien style grec.

Les partisans de l'opinion contraire méconnaissent toute influence grecque ; ils croient bien que la civilisation des Grecs, comme celle des Étrusques, vint des Pélasges, ou, pour parler plus généralement, d'une source orientale commune, ce qui explique les ressemblances, mais ils soutiennent que l'Italie précéda la Grèce dans la vie sociale. Il est donc plus probable que l'art fut porté de l'Italie dans la Hellade, qu'il s'y perfectionna par un merveilleux accord de circonstances, et que plus tard il put influer sur les Étrusques, avec lesquels la Grèce était en rapports continuels de commerce et de colonies.

On ne saurait d'ailleurs méconnaître que les plus anciens ouvrages étrusques ont de la ressemblance avec ceux des Égyptiens et des Orientaux ; ils offrent comme eux des figures d'une double nature, des sphinx ailés, des monstres divers, des génies à deux et à quatre ailes, et une multitude de scarabées. Dans la première période, qui va du seizième au dixième siècle, on voit dominer les lignes droites, les attitudes forcées, les formes grêles, les têtes allongées et ovales, terminées par un menton aigu, les yeux relevés des coins, les bras pendants, les pieds parallèles, les plis des vêtements indiqués à peine par un trait. Entre le dixième et le cinquième siècle apparaît un second style ; les linéaments sont mieux dessinés, mais l'expression, les muscles, les poses, sont exagérés, les doigts roides, les contours forcés, les yeux hagards, les physionomies communes, les membres mal attachés, les cheveux disposés en tresses et en mèches parallèles. Le troisième style, contemporain de la splendeur de l'art grec, est l'imitation de celui-ci, bien qu'on y remarque de l'exagération et qu'il soit maniéré. Il se pourrait que des maîtres grecs et des ouvrages grecs fussent venus en Italie, mais rien n'exclut la supposition contraire. Quant aux inscriptions grecques et aux sujets grecs qui s'y trouvent, on devrait d'autant moins s'en préoccuper aujourd'hui que l'on continue à faire des épigraphes en latin et à traiter des sujets empruntés aux mythes de l'antiquité.

Il est probable que les Grecs, comme les Étrusques, fabriquèrent

des vases du même genre. Ceux de Volterra, de Tarquinies, de Pérouse, d'Orviéto, de Viterbe, d'Aquapendente, de Corneto, appartiennent plus certainement aux Étrusques, et sont en général d'une couleur jaune pâle, enduits d'un vernis rougeâtre; les figures en noir, hommes et héros, portent, avec l'habillement du pays, la barbe et les cheveux longs; les divinités ont des ailes. Les vases grecs, d'une terre plus fine et plus légère, sont noirs à l'intérieur, d'une couleur d'ocre jaune ou rougeâtre au dehors, et quelquefois noirs.

De quelque manière qu'on veuille appeler ces ouvrages, en adoptant l'un ou l'autre des divers systèmes (1), on convient généralement que les formes en sont exquises; les peintures n'ont pas la même perfection, attendu qu'elles devaient se faire à la hâte sur l'argile encore fraîche.

Les Étrusques excellèrent encore dans la gravure sur pierres dures, et ils surent couler en bronze. On estimait beaucoup leurs travaux de ciselure, de gravure et d'orfévrerie; Athènes, dans sa plus belle époque, recherchait les coupes et les ouvrages d'or des Étrusques, qui savaient aussi faire des coupes d'argent, des trônes en ivoire et en métaux précieux, des chaises curules, des chars de triomphe, des armures. On retire de leurs petits tombeaux toutes sortes d'ornements; il faut y joindre les miroirs de bronze concaves, qu'on a pris quelquefois pour des patères, et les cistes mystiques.

Les souvenirs d'une civilisation si florissante périrent dans la guerre des Marses, puis dans celle de Sylla, qui détruisirent les hommes aux sentiments généreux, les monuments de tout genre, et surtout les livres. Les Étrusques succombèrent alors avec leurs sciences et leur littérature. Les plus magnanimes furent atteints par la proscription du dictateur; plus tard les poëtes firent honneur à Auguste d'avoir renversé les autels de l'Étrurie (2). Des colonies romaines furent établies dans les villes; la langue latine devint dominante, et les propriétaires furent réduits à la condition de fermiers; les Grecs ne parlèrent plus des Etrusques que comme de pirates et de débauchés, les Romains comme d'aruspices et d'artistes. Chez ce peuple vaincu, la domination étrangère étouffa bientôt les souvenirs du passé, ne lui laissant d'autre désir que celui de devenir tout à fait romain; ce fut de la même

(1) Vases étrusques, grecs, gréco-italiens, italo-grecs, campaniens, sicules, athéniens, céramographiques, etc.

(2) *Eversosque focos antiquæ gentis Etruscæ.* PROPERCE, II, 1, 29.

manière qu'en moins d'un siècle s'anéantit la civilisation mexicaine.

CHAPITRE XXVI.

GRANDE GRÈCE (1).

La civilisation italienne sortit donc d'abord de la civilisation pélasgique, ou grecque antique, si on l'aime mieux, adoptée par les populations qui habitaient originairement le pays, et qui étaient venues peut-être du Nord; puis de la civilisation rasénique des Étrusques. Plus tard une troisième civilisation, plus brillante et plus durable que les deux autres, fut apportée en Italie par les colonies helléniques.

Les Grecs, que nous avons vus ailleurs fonder tant de colonies, surtout après avoir conquis leur liberté (2), en établirent dans toutes les parties de l'Italie (3), et particulièrement sur les côtes occidentales, plus accessibles que celles de l'Orient. Plus tard ils les semèrent en si grand nombre dans la Sicile et sur les côtes occiden-

(1) Le nom de Grande Grèce ne se rencontre ni dans Hérodote ni dans Thucydide; c'est Polybe qui le mentionne pour la première fois (livre II, ch. 12). Strabon trouve la cause de cette dénomination dans la grande extension que la Grèce prit au dehors; Festus et Servius (*ad Æn.*, I, 573) dans les nombreuses cités grecques de ce pays; d'autres ont une opinion différente. Delisle, d'Anville et Micali pensent que cette partie de l'Italie fut ainsi appelée parce qu'elle avait plus d'étendue que la Grèce orientale. Beaucoup attribuent ce nom à la philosophie de Pythagore, née ou répandue dans cette contrée, et Synésius, évêque du cinquième siècle (*Ep. ad Pæonium*) dit qu'il était commun à tous les pays où l'on pratiquait les rites mystérieux des pythagoriciens. D'autres enfin prétendent qu'elle fut appelée Grande, parce qu'elle devança l'autre Grèce dans la voie de la philosophie et de la civilisation. Il paraît que le nom général dura jusqu'à la fin du troisième siècle de Rome, alors que les peuples empruntèrent leur dénomination particulière à la contrée que chacun d'eux occupait.

On ne connaît même pas d'une manière certaine quelle était l'étendue de pays que ce nom embrassait; néanmoins on l'applique généralement à huit régions : Locrienne, Caulonite, Scyllétique, Crotoniate, Sybaritique, Héracléenne, Métapontine, Tarentine; il comprenait donc en gros l'Apulie, la Lucanie, le Bruttium.

(2) Voir le chapitre X.

(3) On a trouvé dernièrement au Pirée un décret, olympiade CXIII, par lequel il était ordonné qu'on enverrait à Adria une colonie conduite par Miltiade, successeur de son homonyme, le vainqueur de Marathon; c'était dans le but d'établir des marchés de froment et d'élever une barrière contre les Tyrrhènes. *Bulletin de correspondance archéologique*, 1836, p. 135.

tales que jamais aucune contrée ne réunit autant de villes sur un aussi petit espace; ajoutons que chacune de ces villes eut l'importance d'un peuple à part, et mérita de vivre dans la postérité (1).

Les plus considérables et les plus nombreuses étaient situées sur le golfe de Tarente, et s'étendaient même vers les côtes occidentales de l'Italie jusqu'à Naples; elles avaient eu pour fondateurs les Doriens, les Achéens, les Ioniens.

Hybla, Thapsos, Géla, Agrigente, Messane, Tarente, étaient doriennes; achéennes, Sybaris, Thurium, qui lui succéda, Crotone et les villes fondées par cette dernière, Laüs, Scydros, Métaponte, Posidonie, Térina, Caulonia, Pandosie; ioniques ou chalcidiques, Cumes, Naples, Zancle, dont sortirent Himère et Myles, Naxos, qui eut pour filles Gallipoli, Léontium, Catane, Eubée, Tauroménium et Régium. Élée et Scylacéum étaient aussi d'origine ionique. Les Crétois transportèrent en outre des colonies à Brindes, à Iria, à Salente, et à Héracléa Minoa en Sicile; les Thessaliens, à Crimise, à Égeste; les Étoliens, à Témèse; les Phocéens, à Lagarie.

Les Doriens prévalurent donc dans la Sicile, les Achéens dans la Grande Grèce (2). Les souvenirs de quelques-unes des villes

(1) Voy. Sainte-Croix, Heeren, Raoul-Rochette, surtout Heyne, dans ses *Prolus. XV de civitatum græcarum per Magnam Graciam et Siciliam institutis et legibus*, II[e] vol. des *Opuscula academica*; Göttingue, 1787.

(2) *Colonies grecques en Italie, selon les différentes époques de leur fondation.*

1300 ou 1050. Cumes, fondée par ceux de Cyme dans l'Eubée, avant la destruction de Troie; elle enfanta Naples et Zancle, qui, dans la suite, prit le nom de Messana ou Messine. De Zancle sortirent Himère et Myles.

1260 ou 900. Métaponte, par les Pyliens à leur retour de Troie, puis repeuplée d'Achéens et de Sybarites.

756. Naxos, par les Chalcidiens.

753. Crotone, par les Achéens.

750. Léontinum ou Léontium, par ceux de Naxos, et peu après, Catane.

732. Syracuse, par les Corinthiens, et par Syracuse Acra, Casmène, Camarina.

725. Sybaris, par les Achéens, remplacée en 444 par Thurium.

723. Rhégium, repeuplée par les Messéniens.

707. Tarente, repeuplée par les Lacédémoniens.

683. Locres, fondée par les Locriens Ozoles; on prétend qu'elle fut précédée par une autre de leurs colonies en 757.

667. Zancle, repeuplée par les Messéniens, et appelée Messine.

645. Sélinonte, fondée par les Mégariens.

605. Géla, par les Rhodiens.

de ces parages remontent même aux héros de la guerre de Troie. Philoctète ceignit Pétilie de nouvelles murailles; Métaponte fut fondée par Épéus, compagnon de Nestor; Éryx et Ségeste, par les Troyens; Drépane, par d'autres aventuriers de cette époque. Ces faits, même en les admettant comme vrais, n'auraient pu modifier le caractère du pays; car les quelques héros qui arrivaient sans femmes devaient nécessairement se mêler avec les vaincus.

Les graves pertubations du sol nous portent à croire que les premiers habitants de ces contrées choisissaient volontiers les montagnes pour y fixer leurs demeures, en laissant inhabités les rivages insalubres, jusqu'à ce que les atterrissements les eussent assainis. Les Grecs purent donc s'établir facilement sur ces plaines. Tandis que les naturels se multipliaient et augmentaient en forces dans les montagnes, où ils s'adonnaient au soin des troupeaux, les colonies maritimes s'enrichissaient et croissaient en nombre par l'industrie et le commerce.

Les indigènes répandus dans la campagne étaient réduits en servitude. Les premiers colons, s'ils avaient amené des serviteurs et des clients, conservaient sur eux l'ancien droit. Les autres Grecs qui venaient plus tard, n'étaient pas admis à l'égalité des droits (ἰσοπολιτεία).

Les colons apportaient la constitution de leur patrie; ainsi l'aristocratie prévalut dans les villes doriennes, dans les autres le gouvernement populaire. Néanmoins le fait même de la migration entraînait vers la démocratie ; car les aristocrates n'avaient pas de traditions de puissance attachées au sol. La démocratie d'ailleurs, enrichie par le commerce, s'élevait à mesure que l'aristocratie s'affaiblissait. Parmi les Ioniens, le pouvoir n'était pas le privilége des races; les magistratures, il est vrai, appartenaient à une classe, mais on entrait dans cette classe par le cens. La lutte éclata bientôt entre les aristocrates et le peuple, qui, avec l'aide des esclaves, c'est-à-dire des indigènes réduits en servitude, les chassa des cités. Ainsi on enlevait l'administration aux familles nobles pour la remettre aux chefs des arts et métiers : révolution sanglante, et que révèlent les rares documents.

D'autres fois un oligarque s'associait avec le peuple et les vain-

582. Agrigente, par Géla.
536. Élée ou Vélia, par les Phocéens.
510. Posidonie ou Pæstum, par les Sybarites.
444. Thurium, par les Athéniens.
433. Héraclée de Lucanie, par les Tarentins.

cus, ou se posait comme arbitre entre les pauvres et les riches, et devenait ainsi le tyran de la ville.

Comme il n'entre pas dans notre intention de parler de toutes ces cités, sauf les principales, nous dirons que les colonies doriques n'eurent pas un centre commun, mais des communications fréquentes entre elles et avec la Grèce et la Sicile; elles brillèrent par l'éloquence et la poésie, eurent un grand nombre de vainqueurs dans les jeux Olympiques, une célèbre école de médecine à Crotone et des législations renommées. Tarente fut fondée par ces Tarente. 707.
Parthéniens ou bâtards nés de l'adultère légal des femmes spartiates, durant la guerre de Messénie. Devenue, après avoir dompté les Messapiens, les Lucaniens et d'autres peuples des environs, l'une des villes maritimes les plus considérables, elle jouit d'une très-grande prospérité, surtout entre le cinquième et le quatrième siècle avant J.-C. Ses richesses la corrompirent, mais non pas autant que ses vainqueurs voulurent le faire croire, car elle se conserva indépendante jusqu'au temps de Pyrrhus. Les Tarentins 272.
avaient apporté de leur patrie le culte d'Apollon Hyacinthien et le gouvernement aristocratique tempéré, que, dans la suite, après la guerre persique, ils remplacèrent par une démocratie modérée. La moitié des magistrats était tirée au sort, l'autre, élue à la pluralité des voix; la guerre ne pouvait être déclarée que du consentement du sénat. Tarente donna le jour à d'illustres citoyens, parmi lesquels elle compta le pythagoricien Archytas, mathématicien fameux (1), qui fut souvent à la tête de l'État et des armées.

Les Achéens, unis aux Locriens, fondèrent Sybaris, qui, s'éle- Sybaris. 725.
vant promptement au plus haut degré de splendeur et de luxe, vit s'accoître considérablement sa population; elle étendit son autorité sur quatre nations voisines et sur vingt-cinq cités. La plaine qui s'étend entre le Crathis et le Sybaris était un marais malsain, que les Sybarites étanchèrent au moyen de canaux qui en avaient

(1) L'ode dans laquelle Horace fait parler Archytas, mort depuis longtemps, est, selon toute probabilité, une traduction ou une imitation d'une œuvre grecque. Ces premiers vers :

Te maris et terræ numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,

font allusion, selon nous, non à des opérations géométriques faites par ce philosophe, mais à quelque solution ingénieuse trouvée par lui sur le sable; c'est sur le sable aussi que travaillait Archimède quand il fut tué par un soldat romain. Voy. liv. IV, chap. XXII, du présent ouvrage (tome III, p. 240-245).

fait une des belles et des plus florissantes contrées, et qui, négligés plus tard, l'ont rendue pestilentielle. Ce que l'on a raconté de la mollesse de cette ville est connu de tout le monde : ses citoyens avaient l'habitude de faire leurs invitations une année à l'avance, pour avoir le temps de mettre à contribution l'air, la terre, l'eau, et de préparer des vêtements brodés de pierres précieuses. On présentait aux convives la liste des personnes et celle des mets pour qu'ils pussent se régler en conséquence. Aucun métier bruyant ne devait troubler le sommeil des habitants ou leurs plaisirs licencieux; ils bannirent jusqu'aux coqs. On parlait d'un Sybarite qui n'avait pu s'endormir parce qu'une feuille de rose s'était repliée sous lui ; un autre gagna la fièvre en voyant un paysan se fatiguer au travail : diffamations sans motif peut-être, mais à coup sûr entachées d'exagération ; la seule vérité que nous en puissions recueillir, c'est la grande richesse du pays, qui en était redevable au commerce, surtout à celui des vins et des huiles qu'il faisait avec Carthage.

L'aisance, la fertilité du sol, la facilité avec laquelle on accordait le droit de cité, accrurent tellement la population que, suivant Strabon (1), les Sybarites auraient mis sous les armes trois cent mille guerriers. Ils essayèrent de faire tomber les jeux Olympiques, en instituant dans leur ville d'autres jeux d'une plus grande magnificence et avec des récompenses plus splendides. Leur gouvernement fut une démocratie tempérée, jusqu'à l'époque où Télys y exerça la tyrannie, après avoir chassé cinq cents des principaux citoyens.

Crotone [illegible] Les bannis se réfugièrent à Crotone, colonie achéenne, conduite par Miscellus et Archias, et si puissante que, dès le premier siècle de son existence, elle arma contre les Locriens cent vingt mille hommes. Bien qu'elle eût alors éprouvé une défaite, elle assaillit avec des forces presque aussi nombreuses Sybaris, qui avait mis à mort les députés venus pour réclamer le rappel des bannis; elle triompha de sa rivale et la détruisit entièrement.

510. Tite-Live donne à Crotone le périmètre de douze milles, et son sénat, dit-on, se composait de trois cents ou mille membres. Les anciens la proclamaient belle, vaste, éclairée, riche, heureuse; on disait que la peste ne l'avait jamais envahie, d'où le proverbe : *Nil Crotone salubrius*. L'autre proverbe, que le dernier des Crotoniates valait autant que le premier des Grecs, dérivait de ses nombreux athlètes qui, en vingt-sept olympiades, rem-

(1) STRABON, VI, p. 264.

portèrent treize fois le grand prix dans les jeux Olympiques. Milon combattit contre un taureau, et, l'enlevant sur ses épaules, fit ainsi avec lui le tour de l'arène; puis, l'ayant tué d'un coup de poing, il le mangea dans la journée. Le toit d'une école s'étant écroulé, il le soutint sur ses épaules, jusqu'à ce que tout le monde fût en sûreté; ayant enfin voulu fendre un arbre, ses mains restèrent prises dans le tronc, et il fut dévoré par les loups. La beauté des hommes avait tant de renom que les Égestans, bien qu'ennemis de Crotone, rendirent à Philippe, de cette ville, un culte divin après sa mort, comme à l'individu le plus beau de son époque; Zeuxis', à la vue des jeunes Crotoniates luttant dans le gymnase, se persuada que leurs sœurs devaient réunir les attraits les plus rares, et il les choisit pour modèle de cette Vénus qui fut regardée comme le chef-d'œuvre de l'antiquité.

Pythagore.

Le gouvernement de Crotone était une démocratie tempérée, dont les bases avaient été posées par Pythagore, homme ou symbole, auquel toutes les cités de la Grande-Grèce faisaient honneur de leurs constitutions. On dit qu'il forma la société secrète des pythagoriciens, moins dans le but de changer la forme des gouvernements que dans celui de créer des hommes capables de les diriger. Mais un certain Cylon, homme riche et immoral, qui avait en vain demandé à être admis dans cette société, souleva le peuple contre les philosophes politiques; ils furent persécutés jusqu'à la mort, leurs institutions abolies, et tout tomba dans la confusion (1). Les ambitieux en profitèrent pour s'emparer du pouvoir dans les principales villes; Clinias se fit tyran de Crotone, d'autres l'imitèrent ailleurs, et partout éclata la guerre jusqu'à ce que s'entremissent les Achéens pour ramener la paix. On adopta alors les 494.
lois de la mère patrie, et une ligue entre plusieurs villes, à la tête de laquelle il semble que Crotone ait été mise, fut jurée dans le temple de Jupiter Homorius. Les choses durèrent ainsi jusqu'au quatrième siècle, époque où les tyrans de Syracuse d'abord, puis Rome, lui ravirent son indépendance; sa décadence fut telle que Pétrone l'appelait un champ de cadavres rongés et de corbeaux affamés.

Charondas.

Il est difficile de distinguer la vérité des fables dans les tradi-

(1) Comparez, au sujet de Pythagore et du gouvernement des pythagoriciens : Heyne, *Opuscula academica*, II; Meiners, *Geschichte des Ursprungs Fortgangs et Verfalls der Wissenschaften in Griechenland und Rom*, etc., I, 401, 464, 469; Muller, *les Doriens*, II, 118; Welker, *Proleg. ad Theogn.*, XLII; mais surtout A. B. Krische, *De societatis a Pythagora in urbe Crotona conditæ scopo politico*; Göttingue, 1830.

tions relatives à Pythagore et à ses disciples. On ne sait même s'il faut compter parmi eux deux législateurs illustres de la Grande Grèce, Charondas et Zaleucus, confondus souvent l'un avec l'autre. Tous deux ont été l'objet de beaucoup de fables, car l'histoire, qui se plaît à exalter les destructeurs du genre humain, se soucie peu de ceux qui en sont les bienfaiteurs.

Charondas était de Catane; comme les anciens législateurs, qui, non contents de commander aux actes, voulaient encore restreindre la volonté, il donna pour base à son code l'existence des dieux (1), la famille et la patrie. La moralité des actions, que les génies punissent ou récompensent selon leur mérite, émane des dieux. Le respect pour les parents doit s'étendre jusqu'à la terre où reposent leurs restes : que celui qui contracte un second mariage soit banni des assemblées, parce qu'il met des germes de discorde entre ses enfants; que l'homme et la femme puissent dissoudre leur union, mais non pas en former une nouvelle avec une personne plus jeune. Dans l'intention de conserver les familles, conformément à la pensée des anciens législateurs, en opposition avec celle des modernes, il chercha à multiplier les alliances dans la même lignée. Le plus proche parent d'une héritière pouvait l'épouser; il devait le faire si elle était orpheline et pauvre, ou lui donner une dot.

Seul, parmi les législateurs, Charondas voulut conjurer les maux causés par l'ignorance, et, dans ce but, il ordonna que des maîtres payés par l'État enseignassent à tous l'écriture et la lecture. Il défendit de fréquenter les hommes vicieux et de mettre un citoyen sur la scène, à moins qu'il ne fût adultère ou espion. Le calomniateur devait porter une couronne de tamarisc, peine si ignominieuse que plusieurs, pour l'éviter, se donnèrent la mort; la ville fut ainsi délivrée des sycophantes. Quiconque abandonnait le champ de bataille était tenu de rester trois jours sur la place, vêtu en femme. Il prononça un châtiment contre les juges qui substitueraient des commentaires à la précision du texte. Il admit la peine du talion, et ordonna que quiconque proposerait une innovation à la loi devait se présenter la corde au cou, pour être étranglé si le vœu public se déclarait contre lui.

(1) En tête de la loi des Douze Tables étaient aussi ces mots : *Deos caste adeunto*. Justinien place au commencement de son code le titre *De summa Trinitate et fide catholica*. Lorsqu'il fut question de rédiger le Code civil de la France, Portalis, dans le discours préliminaire du projet, disait qu'il avait paru convenable de le faire précéder par un livre *Du droit et de la loi en général;* ce livre fut en effet préparé par lui, par Tronchet, Bigot de Préameneu et Malleville; mais on crut qu'il valait mieux le supprimer.

Afin de conserver aux réunions politiques une entière indépendance, il défendit, sous peine de mort, de s'y présenter avec des armes. Un jour qu'il exerçait des soldats, entendant un grand bruit dans l'assemblée, il y courut avec son épée; ses ennemis lui reprochant alors d'être le premier à violer ses lois : *Au contraire,* reprit-il, *je veux les confirmer*, et il se plongea le fer dans la poitrine. Aristote fait l'éloge de la précision et de la noblesse de son langage dans la rédaction de son code (1); il dit que les villes chalcidiques de Sicile, Zancle, Naxos, Léontium, Catane, Eubée, Myles, Himère, Gallipolis, peut-être même Rhégium, reçurent de lui leurs institutions.

Le Locrien Zaleucus (2) passe pour beaucoup plus ancien ; quelques-uns même voudraient qu'il fût antérieur de trente années à Dracon. Il faisait aussi dériver la loi de Dieu, et il avait fait précéder son code d'un prologue dans lequel, prouvant l'existence de la Divinité par l'ordre merveilleux de la nature, il affirmait que les dieux n'agréent pas les sacrifices et les offrandes des méchants, mais qu'ils se complaisent aux œuvres justes et vertueuses. Unissant toujours la morale qui conseille à la loi qui commande, il veut que les esclaves soient gouvernés par la crainte, les hommes libres par l'honneur ; que les citoyens ne nourrissent pas l'un contre l'autre de haines irréconciliables ; que personne n'abandonne sa patrie; qu'une femme ne sorte pas accompagnée de plusieurs suivantes, ni avec un trop grand luxe, à moins d'être une courtisane, et que les hommes ne portent d'anneaux et de robes milésiennes que pour se rendre en de mauvais lieux (3). Aux caprices de l'habitude il substitua des lois fixes et en petit nombre, Zaleucus.

(1) Cette phrase pourrait être proposée comme modèle d'une admirable concision : Χρὴ δὲ ἐμμένειν τοῖς εἰρημένοις· τὸν δὲ παραβαίνοντα ἔνοχον εἶναι τῇ πολιτικῇ ἀρᾷ.

(2) Voy. sur Zaleucus, BENTLEY, *Opusc.*, p. 340 ; HEYNE, *Opusc. acad.*, II, 273 ; SAINTE-CROIX, *Sur la législation de la Grande Grèce ; Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XLII ; sur Charondas, les mêmes BENTLEY et HEYNE, et, parmi les anciens, ARISTOTE, *Politique*, II, 9, 5 ; sur tous les deux, STOBÉE, *Sermo* 145, et, parmi les modernes, C. G. RICHTER, *De veteribus legum legislatoribus ;* Leipsick, 1790.

NITZOL (*De historia Homeri*) a nié que Zaleucus fût le plus ancien des législateurs; mais MULLER l'a réfuté dans le *Journal de Göttingue*, 1831, p. 292.

(3) Élien (II, 37) rapporte une de ses lois : « Si un malade, chez les Épizéphyriens, buvait du vin pur sans l'ordonnance du médecin, et qu'il guérît, il était condamné à mort pour avoir pris une boisson qui ne lui avait pas été prescrite. » Athénée (X, p. 429) dit à peu près de même : Εἴ τις ἄκρατον ἔπιε, μὴ προστάξαντος ἰατροῦ θεραπείας ἕνεκα, θάνατος ἦν ἡ ζημία. *Si quelqu'un, pour sa santé, buvait du vin sans l'ordonnance du médecin, il était puni de mort.*

mais il poussa jusqu'à l'excès le désir de les rendre immuables. Il en interdit l'interprétation, donna au texte une force invincible, et alla jusqu'à défendre à celui qui rentrait dans sa patrie de s'informer s'il y avait quelque chose de nouveau. Démosthène affirme que, dans l'espace de deux siècles, une seule de ses lois fut modifiée.

Elles furent particulièrement en vigueur parmi les Locriens-
Locres. 683. Épizéphyriens, colonie fondée par des gens de pays divers, et surtout par des Locriens-Ozoles. Durant une longue guerre, leurs femmes s'étaient livrées à des esclaves; au retour de leurs maris, saisies de crainte, elles prirent la fuite avec leurs amants, et allèrent s'établir dans une contrée fertile à l'extrémité de l'Apennin. Là les nouveaux arrivés firent, dit-on, ce serment aux Sicules, qui s'en contentèrent : *Tant que nous foulerons cette terre et que nous porterons ces têtes sur nos épaules, nous posséderons le pays en commun avec vous.* Mais ils avaient mis de la terre dans leurs chaussures et des têtes d'ail sur leurs épaules; le tout jeté, ils se crurent déliés de leurs serments, et s'arrogèrent l'autorité sur les naturels. La jalousie fit éclater la guerre entre eux et les Crotoniates; assaillis par ceux-ci dans leurs foyers, ils en triomphèrent sur les bords de la Sagra, avec des forces si disproportionnées que, le bruit de leur victoire s'étant répandu jusqu'en Grèce, on l'attribua à l'intervention des Dioscures. On fit honneur d'une autre victoire qu'ils remportèrent sur les Crotoniates au spectre d'Ajax, qui passa pour avoir combattu en faveur des Locriens. L'autorité était chez eux dans la main de cent familles, parmi lesquelles on choisissait un cosmopole, magistrat suprême, et mille sénateurs investis du pouvoir législatif; des inspecteurs étaient chargés de veiller à l'exécution des lois. Si Locres ne grandit pas en richesses,
356. elle eut le mérite de conserver des mœurs simples et des goûts pacifiques, jusqu'à l'époque où Denys II, chassé de Syracuse, vint chercher un asile dans ses murs, où il introduisit des désordres de toute nature. Locres conserva toutefois son indépendance jusqu'au temps de Pyrrhus.

Thurium. Thurium fut bâtie sur les ruines de Sybaris par Athènes, mais
444. avec un tel mélange de peuples que l'on se disputa pour savoir quel en était le véritable fondateur; l'oracle consulté la déclara colonie d'Apollon. La démocratie tempérée dégénéra en oligarchie, quand les familles des anciens Sybarites, qui s'étaient établies dans la ville, s'emparèrent des meilleures terres et de l'autorité. Elles furent ensuite chassées; de nouvelles familles arrivèrent de la Grèce, et adoptèrent les lois de Charondas. Les Lucaniens, perpétuels en-

nemis des habitants de Thurium, les vainquirent. De nouvelles 286.
agressions les décidèrent à réclamer la protection des Romains,
ce qui fournit aux Tarentins un prétexte pour les attaquer et les
battre. Plus tard, les Romains les réduisirent à l'état de colonie.

Fondée par les Chalcidiens, Cumes, la première des colonies Cumes. 1300?
grecques, prospéra par le commerce maritime, fonda Naples et
Zancle, destinées à lui survivre, et tint tête aux Étrusques. Son
aristocratie tempérée fut abattue par Aristodème, vaillant capitaine, qui, s'étant concilié l'armée par ses victoires sur les Étrusques, fit égorger les grands, contraignit les veuves d'épouser
leurs assassins, favorisa le penchant des habitants à la volupté,
et veilla à ce que leurs enfants fussent élevés dans la mollesse;
car il savait qu'il est facile de tyranniser un peuple corrompu. Il
finit par être assassiné, et Cumes, ayant recouvré ses droits, poursuivit le cours de ses expéditions lointaines et de ses guerres avec
ses voisins, jusqu'à ce qu'elle tomba au pouvoir des Romains, 345.
en conservant toutefois son importance à cause du port de Putéoli.

Les mêmes Chalcidiens de l'Eubée, unis à ceux de Sicile,
avaient anciennement colonisé Rhégium à l'extrémité de l'Italie. Rhégium.
Enlevée aux Aurunces, elle était gouvernée aristocratiquement par mille citoyens choisis dans les familles messéniennes, qui
s'y étaient alliées avec les habitants primitifs. A mesure que ces
maisons s'éteignirent, comme il arrive d'ordinaire, le gouvernement devint oligarchique, ce qui permit à Anaxilas de s'emparer 723.
de la tyrannie. Ses fils lui succédèrent (484); puis, chassés douze 484.
années après, ils laissèrent dans le pays l'anarchie, à laquelle on mit
un terme en adoptant les lois de Charondas. Grâce à elles, Rhégium se maintint en paix, jusqu'à ce qu'elle fut prise et saccagée par
Denys Ier (1). Denys II la releva quelque peu; mais plus tard une
légion romaine, cantonnée dans les environs, la surprit et massacra ses habitants. Rome punit de mort ces soldats, mais ne rendit pas à Rhégium la liberté. 360. 271.

Il ne nous a été presque rien transmis sur Métaponte, l'une
des plus remarquables parmi ces colonies; elle fut bâtie par les Métaponte. 1200.
compagnons de Nestor, à leur retour de Troie. Les Achéens et les
Sybarites l'augmentèrent; Annibal contraignit ses habitants à
émigrer dans le Bruttium; puis l'insalubrité croissante des plaines
voisines de la mer finit par la dépeupler entièrement, comme elle
dépeupla Pæstum et d'autres villes (1). Pline cite un temple de

(1) Denys ayant demandé pour femme aux Rhégiens une de leurs filles, ils lui offrirent la fille du bourreau. STRABON, VI.

(1) *Métaponte*, par le duc DE LUYNES et F. J. DEBACQ (Paris, 1833, in-fol.)

Junon, soutenu par des colonnes en bois de vigne, preuve nouvelle que l'architecture dorique avait eu pour origine des constructions en bois dont elle conservait le caractère. L'église de Samson et la table des Paladins sont des débris de deux anciens temples d'architecture polychrome.

Posidonie. 510. Posidonie, appelée Pæstum par les Romains, mérite une mention pour ses magnifiques restes d'antiquité. Elle était construite en carré, sur un terrain plat; ses murs, bâtis sans ciment, avaient cinq milles de tour, vingt pieds de hauteur et six d'épaisseur; ils étaient flanqués de plusieurs tours et percés de quatre portes seulement, l'une en face de l'autre. Elle possédait trois temples fameux; celui de Neptune, qui existe encore, est des plus admirables et des mieux conservés. Son péristyle, auquel on arrive par trois marches, se compose de six colonnes de front et de quatorze de côté; ces colonnes, cannelées et sans base, sont antérieures au temps où les Grecs donnèrent de la légèreté à l'ordre dorique lui-même. Pæstum était célèbre pour ses roses, qui fleurissaient deux fois l'an. Elle fut détruite l'an 1000 par les Sarrasins, et oubliée au point que l'on considéra comme une découverte, dans le courant du siècle dernier, l'indication de ses ruines fournies par quelques chasseurs.

CHAPITRE XXVII.

SICILE.

La Sicile, théâtre d'événements mythologiques, est appelée parfois terre du Soleil, île des Titans et des Lestrygons. Les vastes grottes qui, dans plusieurs endroits, s'ouvrent dans ses montagnes, et notamment dans le Val-di-Noto, à Spaccafurno et à Ipsica, où elles sont superposées les unes aux autres, comme les étages d'une maison, devaient être les habitations des Polyphèmes, types des peuples qui, sans lois sociales, faisaient paître leurs troupeaux dans la contrée et vivaient de fruits sauvages.

Bientôt les Titans et les Lestrygons eurent pour successeurs Cérès, Triptolème et les Cyclopes laborieux. Apollon, qui fait paître ses troupeaux dans l'Ortygie; Vénus, qui préfère Éryx à Gnide; Aristée,

n'est pas une simple monographie, mais une exposition savante et curieuse, à l'aide du style et du dessin, des antiquités de cette cité et de son territoire.

qui enseigne à cultiver la vigne, à faire le vin, à recueillir le miel; Hercule, qui conduit les troupeaux de Géryon, découvre et montre l'usage des eaux thermales d'Égeste et d'Himère, et remplace les sacrifices humains par des fêtes et des rites nouveaux, sont des fables qui indiquent l'ancienne civilisation de cette île. Mercure et Faunus arrivent de la Sicile en Égypte; puis les populations, que l'arrivée de nouvelles bandes chassaient de l'Italie, se réfugièrent souvent dans l'île. Ainsi les Sicanes, de race ibérique (1), et plus tard les Sicules et les Morgètes, repoussés par les Œnotriens, occupèrent la partie orientale si fertile, et renfermèrent les Sicanes dans le territoire occidental. Mais, au delà de ce peuple, vers la pointe sud-ouest, dans la contrée pierreuse autour du fleuve Mazara, vivaient les Élymes, race pélasgique venue de l'Épire, dont la capitale Égesta attribuait sa fondation au Troyen Aceste. Drépanum, Entella, Éryx, où l'on voyait un temple de Vénus de construction cyclopéenne, se donnaient aussi une origine iliaque. Quelle que soit la valeur de ces traditions, elles signalent du moins que des colonies vinrent du Levant dans une époque très-reculée; du reste, il paraît certain que la Sicile fut occupée par quatre peuples, tous de race pélasgique.

A ces peuples vinrent bientôt se joindre les Crétois, symbolisés dans Dédale, qui fut accueilli par Cocalus, roi des Sicanes; Minos, roi de Crète, réclama Dédale et s'empara d'Héraclée Minoa, sur la rivière Alcium, où il trouva la mort. Dans le huitième siècle avant J.-C., des Phéniciens et des Carthaginois s'établirent aussi sur le littoral.

L'Athénien Théoclès, après un naufrage dans la Sicile, dont il avait apprécié les avantages, proposa à ses compatriotes d'y conduire une colonie, mais ne fut point écouté; il s'adressa alors aux habitants de Chalcis en Eubée, et fonda avec eux Naxos près du fleuve Onobota. D'autres colons arrivèrent bientôt; mais, au lieu d'un sol barbare, ils trouvèrent des villes phéniciennes ou sicules déjà florissantes, dont ils s'emparèrent, en s'attribuant l'honneur de leur fondation et en remplaçant l'ancienne population par une nouvelle. Ils ne tardèrent pas à occuper toute la côte du Pélore au Pachynum et à Lilybée; les Phéniciens, renfermés entre Lilybée et le Pélore, dominèrent surtout à Motya, Sélinonte et Panorme.

On désigne aussi comme villes Chalcidiques Zancle, Mégare, Himère, Catane, Léontium ou Léonticum. Les Doriens, à la même époque, en avaient fondé d'autres, parmi lesquelles Syracuse, Acra,

(1) THUCYDIDE, VI, 2.

Casmènes, Camarine, Thapsos, Géla, Agrigente. La différence d'origine et d'institution devint un germe d'inimitié (1) qui, après une prospérité éphémère, les entraîna toutes dans leur ruine. Les colons commencèrent par soumettre les naturels; dès que les campagnes furent placées sous le joug d'un petit nombre de familles descendant des premiers colons, les ambitieux, profitant de cet
582. abaissement, s'érigèrent en tyrans.

Le premier fut Panétius de Léontium, qui excita les pauvres contre les riches. Agrigente, colonie de Géla, qui rivalisa souvent
566. avec Syracuse, se gouverna d'abord aristocratiquement, comme toutes les colonies d'origine dorique; puis elle tomba sous le joug
Phalaris. des tyrans, parmi lesquels on compte le Crétois Phalaris. Toutes les histoires répètent ses cruautés et parlent du taureau de cuivre rougi dans lequel il renfermait ses victimes, et qui n'était peut-être qu'une tentative pour introduire le féroce usage phécinien de brûler les hommes; mais peu rappellent que Ménalippe, fatigué de ces cruautés, résolut de le tuer, et, dans ce but, se confia à son ami Chariton, qui lui dit avoir formé le même projet. Le moment venu, Chariton, armé d'un poignard, s'approche du tyran; les gardes l'arrêtent, mais la torture ne peut lui arracher le nom de ses complices. Ménalippe alors se présente, en déclarant qu'il a le premier médité le meurtre, et que son ami n'a fait qu'obéir à ses instigations; Chariton le nie, une lutte s'engage entre les deux amis, et le tyran, ravi d'admiration, leur fait grâce de la vie et des biens, à la condition qu'ils abandonneront le pays (2).

Entraîné par les mêmes soupçons, il sévit contre le philosophe Zénon; mais ses cris produisirent une telle émotion parmi la mul-
[illegible] titude, que le tyran fut lapidé, et la liberté rétablie.

Phalaris eut pour successeur Alcman, puis Alcandre, enfin Théron, loué par Pindare et les historiens, qui défit les Carthaginois et soumit Himère. Thrasydée, son fils et son successeur dégénéré, fut battu et chassé par Hiéron de Syracuse. Dès ce moment, Agrigente adopta le gouvernement populaire, à l'exemple de Syracuse, et parvint à l'apogée de sa grandeur. Magnifique par son luxe et ses monuments, elle devint une des cités les plus opulentes, si bien que l'on disait que les Agrigentins bâtissaient comme s'ils ne devaient jamais mourir, et mangeaient comme s'ils n'avaient qu'un jour à vivre. Callias, très-riche habitant d'A-

(1) WLADIMIR BRUNET DE PRESLE, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*; Paris, 1845.

(2) ÉLIEN, II, 4. — ATHÉNÉE, XIII, 8. On rejette aujourd'hui le recueil de lettres de Phalaris.

grigente, offrait tous les jours des banquets divers, et ses serviteurs invitaient à la porte tout individu qui voyageait ; un jour qu'il passait cinq cents cavaliers de Géla, il les traita tous, et, comme il vint à pleuvoir, il donna à chacun un manteau de sa garde-robe ; il avait dans sa cave trois cents pièces de vin, de cent amphores chacune. La mollesse devint telle que, pendant un siége, on défendit aux citoyens, lorsqu'ils allaient faire la garde dans la citadelle, d'emporter plus d'un matelas, d'une couverture et d'un traversin. Les vins et les huiles, qu'on n'avait pas encore naturalisés en Afrique, et dont elle faisait le commerce avec Carthage, étaient la source principale de ses richesses.

Les autres cités étaient également tombées sous le joug des tyrans, qui les entretenaient dans des guerres continuelles, alimentant ainsi les goûts belliqueux, mais excitant l'esprit municipal au préjudice du sentiment national. Syracuse, la plus connue de toutes ces colonies, était au moins aussi grande que Paris, et renfermait un million deux cent mille habitants, autant que toute la Sicile d'aujourd'hui. Elle se gouverna en république, depuis l'époque de sa fondation jusqu'à Gélon, sans s'étendre beaucoup au dehors, bien qu'elle eût fondé les colonies d'Acra, de Casmènes, de Camarine. L'autorité était dans la main des propriétaires (*geomori*); mais les esclaves, excités par les démagogues, se révoltèrent contre eux, et les réduisirent à se réfugier dans Casmènes. Gélon, tyran de Géla, se servit d'eux pour acquérir le souverain pouvoir à Syracuse, et jeter les fondements de sa propre grandeur et de celle du pays. Il accrut Syracuse en y appelant d'autres Grecs, et en y transportant les habitants riches des villes détruites de Mégara, de Camarine, et d'autres encore; il faisait en même temps vendre au dehors ceux qui étaient pauvres, disant qu'il était plus aisé de gouverner cent hommes dans l'aisance qu'un seul n'ayant rien à perdre. Syracuse devint ainsi plus puissante sur mer et sur terre qu'aucun autre État de la Grèce, surtout lorsque Gélon eut contracté des alliances avec Théron, seigneur d'Agrigente ; il fournit gratuitement du blé aux Romains, et, au temps de la guerre médique, Gélon offrit aux Grecs deux cents trirèmes, vingt mille fantassins et deux mille cavaliers, s'ils voulaient lui conférer le commandement de la flotte alliée. Sa demande fut refusée, et les Carthaginois, confédérés avec Xerxès l'empêchèrent d'envoyer des secours; Amilcar, en effet, était venu avec une flotte considérable à Panorme pour mettre obstacle aux expéditions que la Sicile et la Grande Grèce pourraient diriger vers la mère patrie. Cependant Gélon, à la tête de cinquante mille hommes et de cinq

mille chevaux, surprit l'amiral carthaginois, et le défit le jour même où Thémistocle remportait la victoire de Salamine; cent cinquante mille Africains restèrent sur le champ de bataille, et les prisonniers furent en si grand nombre que l'Afrique, disait-on, se trouvait transplantée en Sicile.

La paix fit plus d'honneur encore à Gélon que la victoire; car il imposa aux Carthaginois la condition d'abolir les sacrifices humains. Il distribua les trésors acquis dans cette guerre entre les plus braves, et en fit aussi des offrandes aux temples, surtout à celui d'Himère. Les prisonniers furent partagés entre les différents corps de l'armée, ce qui permit de mieux cultiver les campagnes, de terminer beaucoup de constructions, d'élever dans Agrigente un temple célèbre et des aqueducs non moins fameux. Gélon accepta l'alliance de ses rivaux, et, le danger conjuré de ce côté, il s'apprêtait à porter à la Grèce les secours promis, quand il apprit que le patriotisme de ses habitants avait suffi pour repousser l'étranger. Alors il licencia ses troupes; puis, ayant rassemblé ses sujets, il parut sans armes au milieu d'eux, leur rendit compte de son administration, et se vit salué des plus vifs applaudissements. Gélon s'était montré rigoureux dans le principe; mais, une fois son autorité affermie, il devint plus humain, fit prévaloir la justice et favorisa l'agriculture, vivant lui-même au milieu des cultivateurs; il repoussa de tout son pouvoir les arts qui énervent et qui corrompent, et mérita que ses sujets l'appelassent leur meilleur ami. Lorsqu'il sentit les années s'appesantir sur lui, il abdiqua en faveur de son frère Hiéron, et mourut peu de temps après. Le magnifique tombeau qu'on lui avait élevé fut détruit par les Carthaginois et par le tyran Agathocle, mais non le souvenir de ses vertus.

Hiéron I. 478. Son successeur tint une cour splendide; il disait que les oreilles et le palais d'un roi devaient être ouverts à tous ses sujets. Il mit un frein à l'éloquence, qui se développait alors, et favorisa de préférence les arts d'imagination; aussi vit-il accourir près de lui Bacchylide, Épicharme, le vieil Eschyle, banni de sa patrie, et Pindare, qui ne cesse de l'exalter comme généreux et juste, comme ami de la musique et de la poésie, « ouvrant aux Muses les portes de son riche et magnifique palais; » mais il dissimule l'avarice et les violences dont il se souilla. Simonide surtout s'était acquis la confiance de ce prince, qui lui demanda un jour ce qu'il pensait sur la nature et les attributs de la Divinité. Simonide le pria de lui donner un jour pour répondre, puis deux, puis trois, jusqu'à ce que, pressé par le roi, il lui avoua que, plus il

y pensait, plus le sujet lui paraissait obscur et compliqué.

Hiéron attaqua Théron et son fils Thrasydée, rois d'Agrigente, parce qu'ils avaient accordé asile à son frère Polyxène, que la faveur populaire lui faisait redouter; mais Simonide, s'étant rendu médiateur entre eux, rétablit la paix, qu'il consolida par des alliances. Hiéron envoya au secours de Cumes sa flotte, qui remporta une victoire sur celle des Étrusques; il transféra à Léontium les habitants de Catane, qu'il remplaça par de nouveaux colons, afin d'acquérir le titre de héros que l'on décernait aux fondateurs de cités, et pour se ménager un refuge en cas de péril.

Il mourut dans cette ville, et son frère Thrasybule lui succéda; mais les Syracusains, irrités de ses cruautés, s'entendirent avec les autres villes, le chassèrent, et instituèrent, en mémoire de sa chute, des fêtes annuelles à Jupiter Libérateur, dans lesquelles on sacrifiait quatre cent cinquante bœufs pour la solennité religieuse et le repas public. Thrasybule. 467.

Syracuse rétablit alors le gouvernement républicain; à son exemple, les autres villes chassaient les gens nouveaux pour restituer leurs biens aux anciens propriétaires dépouillés, et leur rendre le privilége des magistratures. Il en résulta de graves désordres et une guerre civile, qui se termina par l'expulsion des étrangers; on leur assigna pour demeure Zancle, qui avait pris le nom de Messine de colons messéniens établis dans cette ville. Ces bannis, la plupart d'origine italienne, formèrent le nœud d'une association de guerriers qui plus tard, sous le nom de Mamertins, ouvrirent l'île aux Romains, c'est-à-dire à la servitude. IIIe époque. 466.

Syracuse, placée à la tête des villes grecques de la Sicile, devenait de plus en plus opulente; elle regorgeait d'*esclaves*, de troupeaux et de tous les biens de la vie (1); car c'était un signe de prospérité que la multiplication des malheureux condamnés par la servitude aux souffrances et à l'opprobre. Leur nombre était immense en Sicile, où on les marquait avec un fer rouge, en les accablant des plus rudes traitements, excepté durant les fêtes annuelles instituées par Hercule.

Tandis que Syracuse aspirait à dominer au dehors, elle était déchirée au dedans par les dissensions. La crainte de la tyrannie lui fit instituer le *pétalisme* consistant à inscrire sur une feuille (πέταλον) de figuier le nom du citoyen qui, placé au premier rang dans sa patrie, encourait le soupçon de vouloir l'opprimer; si la

(1) Diodore, XI, 72.

majorité des suffrages le condamnait, il était banni pour cinq ans. Cette loi, qui, semblable à l'ostracisme d'Athènes, éloignait des affaires les citoyens les plus dignes pour livrer la république à une foule ignorante, fut bientôt abrogée.

Les anciens Sicules n'avaient pas tous péri; ils osèrent relever la tête, et, réunissant toutes les villes, à l'exception d'Hybla, dans le même intérêt, ils entreprirent, sous la conduite de Ducétius, de chasser les Grecs. Le succès couronna leurs premiers
451. efforts; mais ils furent enfin vaincus, et Ducétius se réfugia au pied des autels des Syracusains, qui l'envoyèrent à Corinthe. L'ancienne race resta dès lors subjuguée pour toujours.

446. Syracuse dut l'affermissement de sa puissance à cette victoire et à celle qu'elle remporta ensuite sur Agrigente, sa rivale. Après avoir aussi triomphé sur mer des Étrusques, elle profita de la paix générale pour accroître encore sa prospérité. Mais les Léontins, jaloux de sa puissance et mécontents de se voir enlever leur commerce, attirèrent contre elle les Athéniens, que l'illustre orateur Gorgias mit facilement dans les intérêts de ses compatriotes; car ils ne demandaient pas mieux que d'avoir à se mêler des affaires intérieures d'une île d'une si grande importance dans la Méditer-
427. ranée. Ils envoyèrent donc une flotte à leur aide, et prirent une part active aux discordes intestines du pays, qui s'apaisèrent enfin, à la condition que chacun garderait ce qu'il possédait. Les Léontins, voyant alors qu'ils ne pourraient plus défendre leur ville, la démolirent, et se transportèrent à Syracuse, qui maintenait sa suprématie, bien que les Athéniens eussent tenté d'armer contre elle une confédération.

Onze années après, Ségeste et Sélinonte en vinrent à des hostilités; Syracuse prit le parti de Sélinonte, et les Ségestains vaincus réclamèrent le secours d'Athènes. Périclès avait donné aux Athéniens la pensée d'occuper la Sicile; mais il avait été assez prudent pour ne pas engager alors sa patrie dans une entreprise aussi incertaine. L'aventureux Alcibiade l'y poussa, au contraire, bien qu'elle eût toute la Grèce sur les bras dans la guerre du Péloponèse, en lui démontrant que la conquête de la Sicile la rapprocherait de l'Afrique et de l'Italie. La guerre fut donc décrétée,
Guerre avec les Athéniens. 415. et sa direction confiée à Alcibiade lui-même, à Nicias et à Lamachus. La confiance dans le succès était si grande que le sénat avait décidé à l'avance du sort des différentes provinces de l'île. Les gens sages s'opposaient de toutes leurs forces à l'expédition, bien que la loi défendît de remettre en discussion une décision prise. Nicias continua de la combattre avec autant de chaleur qu'Al-

cibiade en mettait pour la faire entreprendre. Le peuple, entraîné par celui-ci, et naturellement partisan de tout ce qui est hasardeux, se rangea du côté de la conquête, et fit hâter les préparatifs. Cent trente-quatre trirèmes se réunirent donc à Corcyre avec vingt mille soldats pesamment armés, plus les archers et autres troupes légères, et trente chevaux seulement.

La mer une fois traversée, les Athéniens furent mal accueillis à Thurium, à Locres, à Rhégium, quoique ces villes eussent été colonisées jadis par des Ioniens; les Ségestains, qui s'étaient engagés à payer les dépenses de la guerre, n'avaient pas plus de trente talents (1) dans le trésor public. Nicias propose alors de ne pas fournir aux Ségestains, qui les avaient abusés, au delà du secours qu'ils étaient en mesure de payer, et de revenir à Athènes. Lamachus voulait, au contraire, tenter la fortune contre Syracuse; Alcibiade, entrer en négociation avec les autres villes. La discorde se mit ainsi entre les généraux. Alcibiade, dont l'avis l'emportait, fut rappelé à Athènes pour se disculper de l'accusation de sacrilége. Nicias, qui n'avait point de confiance dans la cause que l'on avait embrassée, hésitait et décourageait les soldats. Enfin Syracuse fut assiégée, mais quand elle avait déjà pu s'approvisionner en vivres et en munitions, tandis que les Athéniens, au contraire, s'étaient épuisés d'hommes, de provisions, et avaient perdu courage. Siége de Syracuse. 413.

Syracuse, située sur un promontoire en forme de triangle, défendue de trois côtés par la mer et dominée par le fort d'Épipoles, était entourée de très-fortes murailles, qui, dans leur enceinte de dix-huit milles de tour, renfermaient douze cent mille habitants. Elle avait trois ports : le Trogile, le petit port appelé de Marbre, et le grand où se trouvaient les chantiers, pouvant recevoir trois cents galères (2). Elle se divisait en quatre quartiers, Achradine, Tyché, Témène et Ortygie ou l'Ile; ce dernier quartier forme à lui seul toute la ville actuelle, et il est excessivement vaste pour les quatorze mille habitants qui lui restent. Les pierres tirées des *latomies* voisines, transformées ensuite en prisons, avaient servi à sa construction. On admirait surtout son temple dorique de Minerve, avec ses deux façades et son péristyle extérieur, dans le fronton duquel on voyait une immense égide de bronze ornée de la tête de la Gorgone; les portes, d'un bois rare, étaient incrustées d'or et d'ivoire; des peintures précieuses l'embellissaient, et plus tard

(1) 165,000 francs environ.

(2) DIODORE de SICILE, XVI, 7; FLORUS, II, 6, 24.

Archimède dessina sur le pavé un méridien où le soleil venait frapper en droite ligne à l'époque des équinoxes.

Le démagogue Athénagore avait aveuglé les Syracusains sur le danger; aussi, lorsqu'il devint menaçant, s'effrayèrent-ils au point que ce fut à peine si le généreux Hermoclès put relever leur courage. Nicias dirigea les travaux du siége avec une telle habileté qu'il était au moment de s'emparer de la ville, quand Alcibiade, qui, mécontent de sa patrie, s'était refugié chez les Spartiates, conseilla à ces Doriens de secourir la dorique Syracuse; en effet, ils lui envoyèrent Gylippe. Nicias, se trouvant dans une position difficile, demande à être remplacé, et l'on envoie pour prendre le commandement Démosthène et Eurymédon. Le premier, désapprouvant les lenteurs de Nicias, livre bataille, la perd, et le siége est levé.

Les Athéniens ne songeaient alors qu'à se retirer sains et saufs, et il en était temps; mais, comme on allait lever l'ancre, le soleil s'éclipse, et Nicias, ne voulant pas s'embarquer avec un si mauvais présage, fait retarder le départ. Les Syracusains et Gylippe profitent du moment, attaquent les Athéniens par terre et par mer, et leur font essuyer la déroute la plus complète. Les Syracusains s'étaient assuré l'avantage sur mer, en faisant leurs proues moins hautes que celles des Athéniens; ils pouvaient donc frapper les navires ennemis à fleur d'eau ou au dessous, et parfois ils les coulaient du premier choc. Août. Eurymédon périt en combattant; Nicias et Démosthène, faits prisonniers, se donnèrent ou reçurent la mort dans leur cachot. Sept mille prisonniers furent renfermés dans les carrières, où ils restèrent exposés au soleil et à la pluie, n'ayant presque rien pour apaiser leur faim et leur soif. Les uns moururent, les autres résistèrent à cette vie de privations et de douleurs, un certain nombre fut vendu. Heureux, parmi ces derniers, ceux qui connaissaient les productions littéraires de la Grèce ! Les vers d'Euripide, récités de mémoire, valurent à plusieurs d'entre eux la liberté et leur retour dans leurs foyers (1). Ce fut ainsi que les Syracusains se vengèrent de ceux qui venaient envahir leur patrie, et Athènes ne se releva plus d'un aussi rude échec.

Dioclès. 412. Le triomphe des Syracusains accrut encore leur grandeur. Ils se décidèrent, d'après les conseils de Dioclès, à réformer leur gouvernement; des juges furent élus au sort, et l'on chargea de la

(1) PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, 29. Nous y lisons aussi que les Siciliens accueillirent un navire caunien poursuivi par des pirates, et qu'ils repoussaient de leur rivage, aussitôt qu'ils se furent aperçus que ceux qui le montaient savaient des vers d'Euripide.

rédaction d'un code des hommes de savoir et d'expérience. Dioclès lui-même fut choisi pour présider à la rédaction de ces lois, qui n'avaient pas seulement pour objet de punir les méchants, mais aussi de rémunérer les bons; elles furent adoptées par plusieurs cités, et tenues en si haute estime qu'un temple fut élevé à Dioclès.

Cependant les dissensions entre Ségeste et Sélinonte entraînèrent Syracuse dans une guerre avec Carthage, ce qui changea bientôt l'état des choses en Sicile. Les Carthaginois prirent Himère, sous la conduite d'Annibal, fils de Giscon, qui fit égorger trois mille prisonniers, au lieu même où Amilcar, son oncle, avait péri sous le poignard, après avoir été vaincu par Gélon; il extermina ensuite les habitants de Sélinonte et d'Himère. Cet événement laissa dans Syracuse une vive agitation. Hermocrate, le plus grand homme de la Sicile après Gélon (1), avait rendu de grands services dans la guerre contre les Athéniens; puis, banni par les intrigues des démagogues, il tenta de rentrer les armes à la main, et fut tué. Dans le même temps, les Carthaginois, désireux de conquérir l'île entière, y envoyèrent, sous la conduite du vieux Annibal et du jeune Himilcon, cent vingt mille soldats, qui ruinèrent Agrigente, dont ils firent passer à Carthage les précieux chefs-d'œuvre avec des peaux et des crânes d'hommes tués.

416.

408.

406.

Denys.

La terreur fut grande dans toute la Sicile, et Denys, fils d'Hermocrate, prit occasion de ses désastres pour accuser les juges et les généraux de tiédeur et de corruption. Comme il ne put prouver ce qu'il avançait, il fut condamné à une amende; mais, hors d'état de la payer, il allait perdre le droit de parler à la tribune, quand Philiste (qui depuis écrivit une histoire de Sicile) acquitta sa dette, et lui servit de caution pour les amendes futures. Denys, ainsi appuyé, n'en devint que plus ardent à déclamer contre les gouvernants. Le peuple, disposé en sa faveur par le courage qu'il avait déployé lors de la tentative d'Hermocrate, réforma les juges en exercice et le comprit parmi les nouveaux. Il fit alors rappeler les bannis, persuadé qu'ils lui prêteraient une assistance énergique; puis il se mit à contrarier ses collègues et à combattre leurs projets, tout en dissimulant les siens. Afin d'être chargé seul du commandement des troupes, il fit circuler le bruit qu'ils s'entendaient avec l'ennemi. On l'envoya seul, en effet, pour secourir Géla, où il prit le parti du peuple contre les riches; les biens con-

(1) Polybe, liv. XII, p. 22.

IVe époque. 405-268. fisqués lui servirent à se concilier l'armée, dont le dévouement lui permit d'établir à Syracuse le pouvoir absolu.

Il s'entoura alors d'espions, s'allia avec les familles puissantes, employa soixante mille hommes et trois mille paires de bœufs à fortifier l'Épipoles et à creuser des souterrains qui communiquaient avec le fort de Labdale : ouvrage destiné à favoriser les sorties au moyen de nombreuses ouvertures ménagées dans la voûte. Néanmoins la fortune ne lui sourit pas d'abord; n'ayant su défendre Géla, dont s'emparèrent les Carthaginois, les soldats se révoltèrent, saccagèrent son palais, et maltraitèrent sa femme au point qu'elle en mourut. Mais il parvint à réprimer la révolte, qui céda à la force et au massacre; enrôlant alors les esclaves affranchis, secouru par les Spartiates et favorisé par la peste qui s'était déclarée parmi les Carthaginois, il les contraignit à faire la paix et à lui céder toutes leurs conquêtes dans l'île, ainsi que Géla et Camarine, qui devaient être démantelées. Il rendit ensuite l'indépendance à toutes les villes, Syracuse exceptée.

Les Syracusains s'insurgent alors de nouveau, et réduisent
403. Denys aux dernières extrémités; mais il les tient en respect jusqu'à l'arrivée de ses alliés, qui l'aident à les vaincre et à les désarmer. Précédé alors par la terreur, il assujettit Naxos, Etna, Catane, Léontium; les habitants de Rhégium, qui avaient pris les armes, implorent de lui la paix, et il peut enfin diriger toutes ses forces contre les Africains, qu'il veut à tout prix expulser de la Sicile. Il attaque donc les Carthaginois avec quatre-vingt mille hommes et deux mille voiles; mais ceux-ci, commandés par Annibal et
398. Himilcon, rassemblent à Palerme trois cent mille hommes et quatre cents navires, prennent Éryx et Motya, détruisent Messine jusqu'aux fondements, et s'avancent contre Catane et Syracuse, dans le port de laquelle ils entrent avec deux cents galères parées de dépouilles ennemies et un millier de petits bâtiments.

Le mécontentement de ses sujets fut plus funeste à Denys que ces forces imposantes; abandonné par eux, il dut se réfugier dans la citadelle. Les Syracusains, résolus à recouvrer leur liberté, espéraient être aidés par les Spartiates, dont le secours avait été réclamé; mais ceux-ci déclarèrent qu'ils n'étaient venus que pour défendre Denys, qui réussit par la douceur à apaiser ses sujets, au moment où les Carthaginois, de nouveau moissonnés par la peste, furent réduits à quitter l'île, en abandonnant même Tauroménium.
392. Himilcon, leur général, de retour dans sa patrie, dut expier le sacrilége de la violation des temples, en allant, pauvrement vêtu,

de sanctuaire en sanctuaire, confesser son impiété : opprobre dont il s'affecta au point qu'il en mourut.

Denys résolut alors de subjuguer la Grande Grèce. Il traita les villes conquises avec générosité, leur laissant l'indépendance, et renvoyant les prisonniers sans rançon ; il ne sévit que contre Rhégium, asile des bannis syracusains. Cette ville, dont la Rhegium. flotte ne comptait pas moins de trois cents voiles, soutint un siége de seize mois ; elle succomba enfin, et ne put désormais se relever, bien que Denys le Jeune la favorisât. Renversée plus tard 387. par un tremblement de terre, elle fut reconstruite par César, qui lui donna son nom, *Rhegium Julii*. Frédéric Barberousse la réduisit en cendres. Rebâtie encore, elle eut à souffrir de plusieurs assauts des Turcs (1593), et de nouveaux tremblements de terre, dont elle essaye aujourd'hui d'effacer les traces.

Denys porta aussi la guerre dans l'Illyrie et l'Étrurie, sous le prétexte d'exterminer les pirates ; il enleva mille talents du temple d'Agylla, ville tyrrhénienne, plus une valeur de cinq cents talents en prisonniers et en butin. Il se proposait d'établir des colonies sur les côtes de l'Adriatique, et de passer de là en Épire et dans la Phocide pour saccager le temple de Delphes ; mais les Carthaginois, qui revinrent en Sicile sous la conduite de Magon, interrompirent ses projets. Denys les vainquit d'abord, tua leur général, et refusa la paix ; puis, défait à son tour, il accepta de nouvelles conditions ; le fleuve Alycus fut pris pour limite, et Carthage garda Sélinonte avec une partie du territoire d'Agrigente. Ces concessions pesaient à Denys, qui, dès que la peste eut recommencé de sévir dans l'armée africaine, reprit les armes et assaillit les villes ; mais un oracle lui ayant prédit qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu un ennemi plus puissant que lui, il ne poussa point la guerre avec vigueur et consentit de nouveau à la paix.

Les Sicules, habitants primitifs du pays, prenaient part à ces combats continuels et faisaient prévaloir le parti du côté duquel ils se rangeaient.

L'administration de Denys fut habile, mais arbitraire et violente (1). Connaissant les périls qui environnent un tyran, il ne couchait jamais dans la même chambre, et se faisait brûler la barbe par ses filles, depuis que son barbier avait dit fièrement : *Je tiens chaque*

(1) L'Allemand ARNOLD a écrit l'histoire de Syracuse jusqu'au règne de Denys. Elle se trouve aussi dans la quatrième partie de l'*Histoire grecque* de MITFORD, où Denys l'Ancien est lavé des imputations injustes des auteurs originaux, et dans l'ouvrage déjà cité de M. BRUNET DE PRESLE, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*.

semaine la vie de Denys sous mon rasoir. Il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant : *Il est trop pesant pour l'été, et trop froid pour l'hiver.* Comme il revenait à pleines voiles de Locres, où il avait pillé le temple de Proserpine, il s'écria : *Que les dieux sont propices aux sacriléges !* Il fit ôter à Esculape sa barbe d'or, *attendu qu'il n'était pas convenable que le fils portât une barbe quand le père n'en avait pas.* Ce fut du reste à force d'or qu'il parvint à réunir sous ses drapeaux jusqu'à deux et trois cent mille soldats, outre les équipages de sa flotte.

Les suffrages de la Grèce libre excitèrent aussi son ambition; il y envoya son frère vaincre pour lui dans les jeux Olympiques, et disputer en son nom la palme poétique que lui avaient fait espérer ses flatteurs; mais, tout roi qu'il était, les Grecs, au goût indépendant, le sifflèrent, et Lysias entreprit même de démontrer qu'un tyran étranger n'était pas digne de concourir dans une solennité destinée à resserrer les liens qui unissaient des hommes libres. Il lut une fois des vers de sa composition au poëte dithyrambique Philoxène, et comme celui-ci les trouva mauvais, il le fit renfermer dans les carrières. Le lendemain, on le tira de sa prison, et le roi le consulta sur d'autres vers; le sincère Philoxène se contenta de dire : *Qu'on me ramène aux carrières !* Denys sourit et lui pardonna. Il endura non moins tranquillement les discours hardis du jeune Dion, qui, l'entendant plaisanter sur l'administration paisible de Gélon, lui dit : *Tu règnes, et l'on a confiance en toi, grâce à Gélon; mais, grâce à toi, l'on ne se fiera plus à personne.* Quand son beau-frère Polyxène, qui s'était déclaré contre lui, eut pris la fuite, il fit venir sa sœur Thesta et lui adressa de sévères reproches, comme complice de la fuite de son époux; mais elle lui répondit : *Me crois-tu donc assez lâche pour avoir eu peur d'accompagner mon mari, si j'avais connu ses projets de fuite ? J'aurais voulu partager ses misères, plus heureuse d'être appelée la femme de l'exilé Polyxène que la sœur du tyran Denys.*

Platon voulut persuader à Denys, comme Machiavel à son prince, d'élever sur les ruines de la démocratie un État assez fort pour repousser toute intervention des Grecs et des Carthaginois, et faire que la langue osque ne fût pas remplacée par l'idiome hellénique; il pensait qu'une oligarchie, composée d'hommes réunis comme les pythagoriciens, en sociétés secrètes, lui aurait été d'un grand secours dans l'exécution de ce plan (1). Denys, au con-

(1) Les lettres attribuées à Platon, dont plusieurs sont adressées à Dion et à Denys, sont apocryphes; mais certainement elles ont été écrites à une époque voisine de son temps. Platon devait aussi faire allusion à Denys dans le chap. 3

traire, favorisait et enrichissait les chefs étrangers, qui, pour se concilier ensuite le peuple, toujours hostile aux nouveaux venus, portaient à l'excès le luxe et la débauche; il concentrait dans Syracuse toute l'existence nationale et négligeait le reste de la Sicile. Aussi, peu satisfait des conseils du philosophe, s'entendit-il avec le pilote lacédémonien qui le ramenait en Grèce pour qu'il le jetât à la mer, ou le vendît comme esclave. Platon fut en effet vendu, et racheté par les pythagoriciens, qui lui dirent qu'un philosophe, à moins de savoir flatter, devait se tenir éloigné des princes.

Bien que leur association fût dissoute et qu'on les persécutât, les pythagoriciens étaient encore puissants dans le pays et luttaient contre la tyrannie de Denys. Dans le nombre étaient Damon et Pythias, dont l'anecdote est bien connue; l'un ayant été condamné à mort pour un de ces crimes que les mauvais gouvernements imputent à ceux qui n'en ont commis aucun, l'autre s'offrit en otage jusqu'à ce que son ami, qui était allé faire ses adieux à sa famille, fût revenu se constituer prisonnier. Damon ayant dépassé le terme convenu, Pythias demande à mourir à sa place; mais Damon arrive, s'y oppose, et un combat de générosité s'élève entre eux, pour savoir qui devait périr. Denys, touché de tant de dévouement, les mit tous deux en liberté, et les pria de l'admettre en tiers dans leur amitié. Était-ce chose possible entre deux philosophes et un tyran?

Denys, ayant enfin remporté le prix de la tragédie dans les fêtes de Bacchus, donna un magnifique banquet, à la suite duquel, soit à cause d'excès, soit par l'effet du poison, il mourut, après avoir régné plus qu'aucun tyran. Il eut pour successeur son fils, Denys II, sous la tutelle de Dion, son oncle, citoyen vertueux, ami de Platon, respecté de son beau-frère par l'influence de la vertu sur ceux même qui la haïssent. On rapporte que Dion conseilla au vieux tyran de laisser le pouvoir au fils de sa sœur Aristomaché, à l'exclusion de l'indigne Denys, motif pour lequel ce dernier aurait hâté la fin de son père et détesté Dion. Ni celui-ci ni Platon, qui revint en Sicile, ne réussirent à rendre meilleur un jeune prince dont le cœur était des plus pervers. Il ne vit dans leurs conseils que le résultat d'un complot en faveur du fils d'Aristomaché, exila

Denys II le Jeune. 368.

du liv. IV des *Lois*, lorsqu'il disait : « Rien ne vaut mieux, pour organiser un nouveau gouvernement, qu'un tyran jeune encore, d'une mémoire sûre, désireux de savoir, courageux, animé de nobles sentiments, et près duquel un hasard favorable place un homme versé dans la connaissance des lois. Heureuse la république dirigée par un chef absolu conseillé par un bon législateur ! »

Dion en Italie, garda Platon prisonnier dans sa cour, et dispersa les
356. pythagoriciens, leurs amis. Mais Dion, avec l'aide des Corinthiens, s'empara de Syracuse, renversa Denys, et se mit à la tête de l'État.

Quand il proclama la délivrance du pays, il monta sur un piédestal où était gravé un cadran solaire, ce qui fit dire au vulgaire : *Comme le soleil est mobile, la domination de celui-ci ne saurait durer.* En effet, l'Athénien Callippe, après avoir feint de lui être très-attaché, l'assassina et s'empara de l'autorité; mais, l'année suivante, l'usurpateur fut dépouillé du pouvoir par Hipparinus, fils d'Aristomaque, qui domina jusqu'en 350, laissant une mémoire souillée.

347. Au milieu des factions toujours inquiètes, Denys parvint à se faire un parti, et remonta sur le trône après dix ans d'exil. La crainte de retrouver dans le fils de Dion les vertus du père le poussa à corrompre les mœurs de ce jeune homme, qui, honteux de ses propres déportements, mit fin lui-même à ses jours. Pour empêcher les Syracusains de sortir pendant la nuit, Denys permit aux malfaiteurs de dépouiller ceux qu'ils rencontreraient; il accorda aux femmes tout pouvoir dans leurs maisons, afin qu'elles lui révélassent les complots de leurs maris. Des flatteurs poussèrent la bassesse au point d'affecter de se heurter contre les meubles, parce que le tyran avait la vue basse. L'espèce n'en est pas perdue.

345. Quelques citoyens généreux, que la tyrannie avait contraints d'abandonner Syracuse, allèrent fonder Ancône; d'autres songèrent à délivrer leur patrie du tyran et à la soustraire aux menaces des Carthaginois. Ils demandèrent à cet effet des secours à Corin-
Timoléon. the, qui leur envoya Timoléon, grand capitaine et non moins grand citoyen. Son frère Timophane, nommé au commandement des troupes de Corinthe, avait usurpé le pouvoir; Timoléon, n'ayant pu le déterminer à y renoncer, décida deux de ses amis à lui donner la mort. Les uns exaltèrent sa grandeur d'âme, les autres le traitèrent d'assassin. Maudit par sa mère, il résolut de se laisser mourir de faim; mais, renonçant à cette résolution désespérée, il se retira des affaires publiques et s'en alla pleurer dans la solitude. Après douze ans, il revint à Corinthe, où il vivait en simple particulier, lorsqu'on lui proposa de secourir les Syracusains; il accepta en disant que sa conduite prouverait s'il fallait l'appeler fratricide ou tyrannicide.

Timoléon aborde à Syracuse avec vingt vaisseaux, montés par sept cents hommes seulement. Icétas, qui, après avoir vaincu Denys, le tenait bloqué dans Ortygie et s'était emparé de l'auto-

rité, tente vainement de corrompre l'austère Corinthien. Timoléon, fortifié par de nouveaux adhérents, défait Icétas et le condamne à mort, démolit la forteresse de l'Ile, *repaire des tyrans*, et contraint Denys de se retirer à Corinthe, où il se fit maître d'école 343.
pour gagner sa vie. Timoléon marche ensuite contre les Carthaginois; leur général Magon, saisi d'une terreur panique, prend la fuite, puis se donne la mort pour échapper au supplice de la croix, qui attendait à Carthage le général vaincu. Il délivre de même Engyum et Apollonie de la tyrannie de Leptinus, triomphe de Mamercus et d'Hippon, tyrans de Catane et de Messine, rétablit dans Syracuse le gouvernement républicain, et réunit dans une confédération, sous les lois de Dioclès, les cités affranchies et reconnaissantes. La liberté qu'il leur a rendue est consolidée par une nouvelle victoire sur les Carthaginois, commandés par Amilcar et 340.
Asdrubal; Timoléon enjoignit aux Carthaginois de reconnaître l'indépendance de toutes les villes de la Sicile, et bientôt la paix fit renaître la prospérité et renouvela la population.

Timoléon, ce modèle accompli du héros républicain dans l'antiquité, fit juger les statues des rois précédents; on ne trouva digne d'être conservée que celle de Gélon, représenté en simple citoyen. Après cela, il déposa le commandement, et rentra dans la vie privée; mais l'autorité de ses conseils dirigea la marche des affaires. Devenu aveugle, les magistrats allaient le consulter; il était l'objet des plus grands honneurs, et l'assemblée du peuple retentissait d'applaudissements lorsqu'il exposait son opinion. Il mourut dans un âge très-avancé, sans s'être laissé entraîner par l'ambition, et sans avoir encouru l'ingratitude populaire. Quand il fut déposé sur le bûcher, le héraut s'écria : *Le peuple de Syracuse, reconnaissant envers Timoléon pour avoir détruit les tyrans, vaincu les barbares, rendu leurs franchises à beaucoup de villes, donné des lois aux Siciliens, a décrété de consacrer deux cents mines* (1) *à ses funérailles, d'honorer tous les ans sa mémoire par des concours de musique, des courses de chevaux et des jeux gymniques.*

Il s'était proposé la réforme de l'organisation politique du pays, non d'après le système de Pythagore et de Platon, mais d'après les idées doriennes dans toute leur sévérité : il trouva malheureusement un obstacle dans les mœurs, qui, corrompues comme elles l'étaient, ne pouvaient être refrénées que par la vertu et l'exemple de Timoléon. A peine, en effet, eut-il fermé les yeux,

(1) Environ 18,400 francs.

Agathocle. 317. que tout fut bouleversé au dedans comme au dehors ; Agathocle, audacieux aventurier, profita des circonstances pour s'élever, par la violence et la ruse, de la boutique du potier à l'autorité suprême. Il sut la conserver longtemps, en affectant la popularité, en abolissant les dettes, en distribuant des terres, en refusant le diadème et des gardes, en se montrant accessible à tous ; mais en même temps il exterminait les exilés et les aristocrates des différentes cités.

A l'exemple de Denys, il méditait l'occupation de la Grande Grèce et l'expulsion des Carthaginois; mais ceux-ci, dispersés
311. d'abord par la tempête, reviennent bientôt sous les ordres d'Amilcar, le battent, et mettent le siége devant Syracuse.

Que fait alors l'intrépide Agathocle? Devançant la pensée de Scipion, il débarque avec une partie de son armée sur la côte d'Afrique; comme Guillaume le Conquérant en Angleterre, il brûle ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autre chance de salut que la victoire, et continue la guerre pendant quatre ans, au milieu des atrocités et des trahisons. Bomilcar, qui aspirait à dominer dans Carthage, ne lui opposait qu'une faible résistance; mais, ses projets ayant été découverts, il expira sur la croix. On rappela Amilcar, qui, dans ce moment même, tombait sous les coups des Syracusains. Agathocle, qui avait pris le titre de roi, informé que les cités grecques de la Sicile s'étaient révoltées, accourut en toute hâte, abandonnant son armée en Afrique, comme Bonaparte abandonna la sienne en Égypte. La chance alors tourna contre ses troupes, qui, furieuses de se voir délaissées, égorgèrent ses deux fils et se rendirent aux Carthaginois. Agathocle, pour se venger, fit massacrer en Sicile les parents des coupables; puis la paix intervint, et les parties belligérantes se retrouvèrent dans leur premier état.

Agathocle fit aussi des excursions en Italie, attaqua Crotone, vainquit les Bruttiens, saccageant le pays et se retirant avec le butin. Personne ne saurait dire, avec Timée, qu'il ne dut son élévation qu'à la fortune; mais il souilla par des cruautés sanguinaires les brillantes qualités de son esprit. La tranquillité intérieure qu'il maintint d'un bras de fer prouve qu'il connaissait bien son pays, et son débarquement audacieux devant Carthage prouve qu'il ne connaissait pas moins ses adversaires. Aussi, lorsqu'on demandait à Scipion lequel des hommes de guerre avait à son avis montré le plus d'habileté dans la conception de ses plans et la plus judicieuse hardiesse dans leur exécution, il nommait Agathocle et Denys l'Ancien.

Archagate, son neveu, l'empoisonne et lui succède; mais, peu 289.
de temps après, il est lui-même assassiné par Ménon, qui tente de se faire proclamer par l'armée. Assailli par un autre Icétas, il se réfugie parmi les Carthaginois; cet Icétas gouverna pendant neuf ans sous le titre de stratége de la république. Tynion s'empare ensuite du pouvoir, qui lui est disputé par Sosistrate.

Au milieu de ces désordres, de nouveaux tyrans avaient surgi 280.
dans presque toutes les cités. Les étrangers, qui avaient combattu à la solde d'Agathocle, favorisés par les dissensions et les tyrannies diverses, s'emparent de Messine, et, charmés de la position de cette ville, s'y établissent sous le nom de Mamertins; puis, soutenus par une légion romaine qui avait fait à Rhégium ce qu'ils venaient d'accomplir à Messine, ils subjuguent les États voisins. Les Carthaginois poussent leurs excursions jusqu'aux portes de Syracuse; cette ville appelle alors à son aide Pyrrhus, roi d'Épire, qui avait épousé Lanassa, fille d'Agathocle : ses expéditions trouveront leur place dans l'histoire romaine.

La jalousie arma les Agrigentins contre Syracuse, qui les vainquit. Ils gardèrent la neutralité durant les hostilités avec les Grecs; mais, quand les Carthaginois envahirent la Sicile, Agrigente fut détruite, dépouillée de ses trésors et de son luxe; elle se releva lentement d'un coup si rude, et s'en ressentit toujours. Timoléon lui inspira une vigueur nouvelle, et, au temps d'Agathocle, elle avait acquis assez de puissance pour se mettre à la tête de la ligue formée contre ce tyran; mais elle succomba dans la lutte. Après la mort d'Agathocle, elle eut pour tyran Phintias, qui fut assailli près d'Hybla et vaincu par le Syracusain Icétas. Les Carthaginois firent d'Agrigente leur place d'armes en Sicile, lors de leur guerre avec les Romains, qui finirent par s'en emparer. Girgenti n'occupe aujourd'hui qu'une faible partie de l'emplacement sur lequel s'étendait l'ancienne ville d'Acragas, *Agrigentum*. Mais des restes nombreux de son antique magnificence, des tombeaux d'hommes, de chiens et de chevaux dont les rues étaient ornées, les ruines de temples admirables, attestent quelle fut jadis la grandeur de la patrie d'Empédocle.

Les autres villes de la Sicile furent comme les satellites des deux cités principales. Léontium, ville voluptueuse au territoire des plus fertiles, était fameuse par ses vins. Taormine jouissait des mêmes avantages; parmi les ruines douloureuses qui en attestent la magnificence, on admire son théâtre, dont les voûtes et les niches, disposées avec beaucoup d'art pour multiplier la voix des acteurs, répètent encore le cri d'admiration des étrangers et le gémissement

de ceux qui l'habitent actuellement. On y jouit d'une perspective sans égale : d'un côté la mer vers laquelle la plaine s'abaisse en pente douce, de l'autre la campagne s'élevant par degrés jusqu'aux cimes fumantes du mont *Gibel*, dont le nom constate les conquêtes sarrasines (1). Catane dominait magnifiquement sur son golfe jusqu'à ce qu'elle fut bouleversée par l'Etna. Hybla, bâtie par les Grecs de Mégare, était renommée pour son miel, rival de celui d'Hymette. Camarine était infectée par un marais qui en défendait les approches, et dont le desséchement la rendit salubre, mais en la laissant à la merci des Syracusains, qui la détruisirent. Empédocle obtint plus de succès, en donnant de l'écoulement aux eaux des marécages dont Sélinonte était environnée, et ses habitants, en reconnaissance d'un tel service, lui élevèrent des temples. Éryx attirait un grand concours d'étrangers par le culte voluptueux qu'elle rendait à Vénus; elle s'élevait sur la cime d'un mont, au pied duquel se trouvait Égeste, dont les Romains changèrent le nom en celui de Ségeste, effrayés d'un nom de sinistre présage par sa ressemblance avec *Egestas;* ce fut ainsi qu'ils changèrent Maleventum en Beneventum. Himère était célèbre pour ses bains chauds et pour avoir donné le jour à Stésichore. Enna, défendue par de fortes murailles, au milieu de sites riants, célébrait solennellement chaque année les fêtes de Cérès, déesse qu'elle avait vue naître, et dont la fille avait été enlevée lorsqu'elle cueillait des fleurs dans les champs d'alentour.

Nous ne suivrons pas ces villes dans leurs vicissitudes particulières, préférant recueillir le peu de renseignements qui nous sont restés sur le trafic de la Sicile. Les Phéniciens et les Carthaginois y firent d'abord un commerce d'exportation; puis les colonies grecques y développèrent l'industrie. Les fables dont nous avons parlé prouvent que la Sicile cultivait, dès la plus haute antiquité, le blé, l'olivier et l'oranger.

Commerce sicilier.

Diodore attribue la prospérité d'Agrigente aux envois d'huile qu'elle faisait en Afrique, où ce produit manquait encore. Dans les temps historiques, Anaxilas introduisit les lièvres en Sicile, et Denys, le platane (2). Le safran et le miel de l'île jouissaient d'une grande réputation, et ils étaient d'autant plus précieux qu'on ne connaissait pas le sucre, et que les épices et les couleurs pour la teinture étaient rares; aussi le safran passait pour fournir, après la pourpre, la plus belle couleur, outre qu'il entrait comme ingré-

(1) *Djébel*, montagne.

(2) THÉOPHRASTE, IV, 17 — PLINE, XII, 5.

dient recherché dans les mets et les parfums. La Fable et l'histoire sont d'accord pour vanter les troupeaux immenses et les fromages de la Sicile. Les chevaux, surtout ceux d'Agrigente, étaient très-estimés, et si nombreux que la cavalerie dans les armées siciliennes était le dixième de l'infanterie.

Le surnom de *grenier de l'Italie* indique quelle était la fertilité du sol, attestée d'ailleurs par la valeur de la dîme en froment d'une année, sous la préture de Verrès (1), estimée à 9,000,000 de sesterces (2). Après la bataille de Trasimène, Hiéron fit don aux Romains de trois cent vingt mille boisseaux de froment et de deux cent mille boisseaux d'orge (3). Indépendamment de cette richesse, elle abondait en métaux et en objets de luxe qu'elle échangeait contre des denrées. Rome elle-même, déjà habituée aux triomphes, s'émerveilla des richesses trouvées lors du sac de Syracuse. Nous avons dit combien cette ville était peuplée ; Agrigente, Géla, Himère, Léontium, Lilybée, Catane, ne l'étaient pas moins en proportion. Denys réunit soixante mille ouvriers dans les seuls environs de Palerme.

La Sicile cultiva les belles-lettres avant la Grèce. La poésie pastorale y fut trouvée par Stésichore ; Épicharme inventa la comédie, et Sophron les mimes ; Corax et Lysias furent les premiers maîtres de rhétorique, et le dialecte dorique y eut son plus grand développement. Nous avons des médailles siciliennes qui remontent jusqu'à cinq siècles avant notre ère. Celles de Gélon sont des plus belles qui existent ; puis viennent celles de Sybaris, de Crotone, de Rhégium et de Tarente. Les Spartiates firent faire, par Léarque de Rhégium, une statue en bronze en plusieurs morceaux réunis au moyen de clous, l'an 178 de Rome. En 214, Daméas de Crotone exécuta pour l'Altis de l'Élide la statue de l'athlète Milon. Littérature et beaux-arts.

Les bas-reliefs découverts, il n'y a pas longtemps, à Sélinonte (4), sont un magnifique témoignage de l'antériorité de la

(1) Cicéron, *Verrines*, II, 70. Voy. aussi l'*Économie politique des Romains* de M. Dureau de la Malle, t. II, p. 379.

(2) Environ 1,800,000 fr.

(3) Aujourd'hui encore que la Sicile est si mal cultivée, on calcule qu'elle exporte pour neuf millions de grains, quatre de soie, un et demi en oranges et citrons, deux en huiles ; sans compter la soude, le thon mariné et le soufre, qui est son or.

(4) Pisani, *Memoria sulle opere di scoltura in Selinunte ultimamente scoperte ;* Palerme, 1824. — Harris et Gell, *Sculptured metopes discovered amongst the ruins of the temples of the ancient city of Selinus.* Harris mourut dans sa première jeunesse, par suite d'une maladie qu'il contracta en explorant ces ruines. — J. Hittorf et Zanth, *Architecture antique de la Sicile* ; Paris,

Sicile sur la Grèce dans la culture des beaux-arts ; car cette ville ne subsista que deux cent quarante-deux ans, et tomba avant de s'être ressentie de l'influence étrangère. Un amas de ruines colossales avait depuis longtemps fixé l'attention des antiquaires et du vulgaire, qui le désignait par le nom de *Piliers des géants*. C'était là, à ce qu'il paraît, que s'élevait, sur la haute colline la plus voisine, l'ancienne acropole ; on y a fait dernièrement des fouilles qui ont amené la découverte de plusieurs temples doriques, dans l'un desquels étaient des métopes précieuses, antérieures à celles d'Égine, et d'autres sculptures qui font aujourd'hui l'ornement du musée de Palerme (1).

Ruines de Sélinonte.

Les temples, au nombre de sept, sont tous, à l'exception du plus petit, entourés de colonnes doriques des premiers temps. Dans deux de ces temples, les colonnes à double rang qui soutiennent le portique de la façade, le pronaos fermé comme une chambre, et les murs du sanctuaire se prolongeant sans pilastres ni colonnes, offrent des dispositions qu'on ne retrouve que dans les monuments égyptiens. Dans les métopes dont nous venons de faire mention, la monotonie des têtes, les barbes en pointe, les yeux fendus et droits comme ceux des oiseaux, les bouches, les cheveux, les draperies, révèlent des procédés rituels, et indiquent le passage entre le style égyptien et l'art grec.

La Sicile possédait encore d'autres temples fameux, notamment celui d'Éryx, renommé pour ses *esclaves sacrées*, ses hiérodules, dont le trafic lui rapportait d'immenses richesses, et dont la beauté est rappelée par les charmes des femmes du mont Saint-Julien, où l'on voit encore les colombes fidèles à la déesse des Amours.

Au milieu d'une solitude s'élève le temple de Ségeste, qui a cent soixante-dix-sept pieds de longueur, et soixante-quatorze de largeur ; il est entouré de trente-six colonnes doriques de vingt-huit pieds d'élévation et de six de diamètre, aussi fortes qu'il le fallait pour supporter un entablement gigantesque de onze pieds. Tout porte le caractère d'une antiquité antérieure à la civilisation grecque.

1827 et suiv. — Martelli, *Le antichità dei Siculi*; Aquila, 1830. — Serra di Falco, *Le antichità della Sicilia;* Palerme, 1834-37.

(1) « On croit voir l'ouvrage des géants, et l'on se trouve si petit auprès de ces constructions et de leurs moindres détails qu'on ne peut comprendre comment des hommes ont pu préparer et mettre en œuvre ces masses énormes, que l'œil a peine à mesurer : chaque colonne est une tour; tout chapiteau, un rocher. » (Denon.) Les colonnes ont plus de dix pieds de diamètre; un morceau d'architrave, resté entier, a vingt-quatre pieds de longueur d'un seul bloc.

On attribue aussi aux Géants, c'est-à-dire à une époque très-reculée, les murailles et les temples d'Agrigente : l'un de ces temples est consacré à Junon Lucine, avec un portique de trente-quatre colonnes doriques; l'autre, aussi dorique, est dédié à la Concorde et subsiste encore comme le plus beau monument de la Sicile. Le temple d'Hercule a péri; celui de Jupiter Olympien, le plus grand de tous, est resté enseveli sous les décombres presque jusqu'à nos jours, jusqu'à ce que les fragments exhumés et les statues des Géants (1) soient venus montrer combien de merveilles restent encore à découvrir, combien d'antiques grandeurs à interroger.

CHAPITRE XXVIII.

ILES ITALIENNES DU SECOND ORDRE.

La Sardaigne, la Corse et l'île d'Elbe, étendues comme elles sont, et voisines de la terre ferme, durent être peuplées de bonne heure.

On fait dériver le nom de Sardaigne de *sarad*, plante du pied; c'est par la même raison que les Grecs l'appelèrent Ichnusa (2). Ses premiers habitants furent probablement les Libyens et les Ibériens, qui, sous la conduite de Norax, y fondèrent la première ville, appelée Nora. Les Grecs, bien que, selon leur usage, ils attribuassent à leurs anciens héros la civilisation de cette île, n'y vinrent que tard, quand ils bâtirent les villes de Caralis, aujourd'hui Cagliari, et d'Olbia. Les Phéniciens et les Carthaginois y formèrent des établissements de commerce, et détruisirent l'ancienne religion, pour y substituer le culte voluptueux et sangui-

(1) D'après Fazelli, *de Rebus Siculis*, Palerme, 1558, trois de ces colosses étaient encore debout en 1400, et ils figuraient en effet dans les armoiries de la ville de Girgenti, dont la légende est : *Signat Agrigentum mirabilis aula Gigantum.*

(2) Ἰχνουσαν ἐκάλεσαν, ὅτι τὸ σχῆμα τῇ νήσῳ κατ' ἴχνος μάλιστα ἔτιν ἀνθρώπῳ, parce qu'elle a la forme du pied d'un homme. (Pausanias, X, 17). Le même Pausanias, au même endroit, dit que les Libyens furent les premiers qui y vinrent avec leurs vaisseaux, πρῶτοι δὲ διαβῆναι λέγονται ναυσὶν εἰς τὴν νῆσον Λίβυες. Ils avaient Sardus pour chef, ajoute-t-il. Ottf. Müller voudrait qu'on lût Λίγυες, sans en déduire le motif. Ce Sardus, qui donna son nom à la Sardaigne, était, suivant la Fable, fils de l'Hercule libyen.

naire de leurs dieux (1). Les naturels, tyrannisés par eux (2), ne purent endurer leur joug ; vêtus de peaux et de leur *mast urga*, armés du poignard et du bouclier, ils abritèrent dans les cavernes de leurs montagnes leur sauvage indépendance (3). Les Étrusques s'y établirent aussi ; puis les Romains, sous la domination desquels l'île compta jusqu'à quarante-deux villes, dont dix seulement existent aujourd'hui. Les Sardes étaient dès lors robustes et gais, braves jusqu'à la témérité, d'une imagination vive, ardents en amour et implacables dans la haine.

Nous avons parlé ailleurs des *Nuraghes*, monuments coniques, destinés probablement à servir de tombeaux. Nous ajouterons que les premières sardoines furent trouvées dans la Sardaigne. Selon Dioscoride, il y croissait une plante dont la racine, lorsqu'on en mangeait, causait la mort avec des convulsions de la face ressemblant à celles du rire : c'est de là qu'on aurait dit un *rire sardonique*.

La Corse, appelée anciennement *Théramné*, puis *Collista* par les Phéniciens, ensuite *Théra* par les Spartiates ou Phocéens d'Asie, *Cyrnos* ou *Corsis* par les Grecs, et *Corsica* par les Romains, située entre l'Italie, l'Espagne et la France, semble destinée à
564. être le centre des relations les plus importantes. Les Pélasges habitèrent peut-être cette île, où ils trouvèrent des Ligures et des Ibères. Les Étrusques la dominèrent et bâtirent Nicéa sur le Golo ; puis une colonie de Phocéens, après que les Perses eurent détruit leur patrie, y fonda Aléria. Ces Phocéens devinrent assez puissants pour tenir tête aux Étrusques et aux Carthaginois ; ils remportèrent la victoire, mais ils la payèrent chèrement au prix de quarante de leurs vaisseaux et d'un grand nombre d'hommes, qui, conduits à Agylla en Toscane, y furent massacrés. La peste ayant éclaté peu après dans cette ville, l'oracle de Delphes, qu'on envoya

(1) Voy. MUNTER, Appendice à son ouvrage sur la religion des Carthaginois : *Ueber sardische Idole.*

(2) Polybe, dans son premier livre, nous représente l'île de Sardaigne comme très-florissante quand les Romains y abordèrent. Aristote, au contraire, dans son livre *de Mirabilibus*, ch. 105, dit que *les Carthaginois avaient détruit en Sardaigne tous les arbres fruitiers, et défendu, sous peine de la vie, aux habitants, de s'occuper d'agriculture.* Une contradiction aussi manifeste ne peut nullement s'expliquer ; mais Beckmann, dans l'édition qu'il a faite de cet ouvrage, a démontré qu'une pareille assertion ne s'appuie que sur quelque tradition vague, et qu'elle est démentie par la concordance des faits.

(3) On trouve dans l'îlot de San-Antioco (*Énosis*), près Sulchi, des milliers de tombeaux, qui servent aujourd'hui de cabanes aux habitants. Il en est de même dans l'île de Gozzo.

consulter, répondit que les habitants devaient apaiser les mânes des Phocéens égorgés ; ce qu'ils firent en instituant des jeux annuels, et la maladie cessa.

Les Phocéens, s'apercevant néanmoins qu'ils ne pourraient se maintenir dans l'île, émigrèrent en Italie et sur les côtes de la Gaule. Diodore de Sicile (1) atteste que les esclaves corses surpassaient tous les autres en vigueur et en intelligence. Strabon (1) raconte, au contraire, que « si parfois un général romain, péné« trant dans l'intérieur du pays, y surprenait un lieu fortifié et « emmenait à Rome quelques esclaves, c'était un spectacle sin« gulier que de voir leur air farouche et leur stupidité. Ou ils dédai« gnaient de vivre, ou, restant dans une apathie absolue, ils las« saient leurs maîtres, et leur faisaient regretter le peu d'argent « dépensé pour les acheter. » Peut-être Strabon interprétait-il ainsi les effets de cet amour indomptable de liberté que ce peuple conserva toujours, et auquel il dut de garder tant d'originalité dans son caractère et ses mœurs. Polybe (3) nous dépeint l'aspect âpre de cette contrée couverte de forêts, où paissaient librement de nombreux troupeaux, obéissant au son connu du cor des pâtres. Lorsque ceux-ci voyaient des navires s'approcher de l'île, ils sonnaient du cor, et les bêtes accouraient ; du reste, elles ressemblaient à des animaux sauvages.

L'île d'Elbe, formée de quelques montagnes émergées des eaux et nommée *Æthalia* par les Grecs, *Ilva* par les Romains, était célèbre pour le fer qu'on en tirait de temps immémorial. Aristote, ou l'auteur, quel qu'il soit, des *choses merveilleuses à entendre*, rappelle ses mines de fer, dit populonien, parce que c'était à Populonie que se trouvaient les fours de fusion. Strabon assurait que le métal s'y reproduisait : idée qu'il avait empruntée à d'anciens naturalistes. Elle fut soumise aux Étrusques, qui possédèrent aussi la fumante Lipari, nid de pirates, d'autres îlots de l'archipel Tyrrhénien et quelques îles de l'Adriatique.

Les Phéniciens avaient introduit à Malte et dans d'autres îles leurs fabriques, dont ils transportaient les produits dans la Grèce et l'Italie.

(1) Diodore de Sicile, V, 13.
(2) Strabon, V, page 224.
(3) Polybe, XII, 3 et 4.

CHAPITRE XXIX.

LATIUM.

C'était du Latium que devait surgir la puissance destinée par sa force à dominer non-seulement l'Italie, mais le monde (1). On raconte que les Aborigènes descendirent des sommets de l'Apennin pour habiter les plaines du Latium, d'où ils chassèrent les Sicules, et où ils fondèrent un grand nombre de hameaux qui depuis devinrent célèbres, tels que Laurentum, Préneste, Lanuvium, Gabies, Aricie, Lavinium, Tibur, séjour de la Sibylle, Tusculum, aux murailles en blocs pélasgiques, Ardée, résidence des Rutules, enrichis par le commerce, et qui envoyèrent des colonies jusqu'à Sagonte en Espagne. Le lien religieux ne cessait pas d'unir ces populations, qui avaient grandi séparément. Le *Lucus Ferentinus*, aujourd'hui Marino, le bois sacré de Diane, près d'Aricie, et celui de Vénus, entre Lavinium et Ardée, étaient autant de points de réunion pour les rites d'un même culte. Lors des féries latines sur le mont Albain, semblable au Panionium, on célébrait un sacrifice solennel; les chairs des victimes étaient distribuées à toutes les tribus, auxquelles, du fond de la forêt Albunéa, le dieu Faunus, divinité commune, faisait entendre ses oracles.

Saturne, c'est-à-dire le peuple qui donna son nom aux Latins, vint par mer; les dieux pénates, dans l'origine, étaient déposés à Lavinium sur mer, qui fut la métropole des Latins (μητρόπολις τῶν Λατίνων γενομένη) même après les accroissements d'Albe et de Rome. Picus, Faunus, Latinus, passent pour les plus anciens rois du Latium. Sous le règne de Faunus, on vit aborder une colonie d'Ar-
1300? cadiens conduite par Évandre, qu'on peut regarder comme une troisième migration pélasgique; elle s'établit sur les rives du Tibre, où elle bâtit Palatium. Deux générations plus tard, Latinus étant roi, il arriva une quatrième colonie de Troyens échappés à la ruine de leur patrie, qui avaient Énée pour chef. Ce prince,
1250? l'ayant emporté sur la dynastie indigène, laissa à ses descendants
Rois d'Albe. 1175-796. le trône d'Albe, où se succédèrent Ascanius, Sylvius Posthumus, Sylvius Æneas, Latinus, Alba, Épistus, Capys, Carpentus, Tibéri-

(1) En outre des auteurs déjà cités, voy. M. CONRADINI, *De priscis ant. Lat. populis*, Rome, 1748; VULPI, *Latium vetus;* SPANGENBERG, *De vet. Latii religione domestica.*

nus, Archippus, Arémulus, Aventinus, Procas, Amulius, Numitor.

Amulius chassa du trône Numitor son frère, et contraignit Rhéa Sylvia, la fille unique de ce prince, à se faire vestale; mais le dieu Mars féconda son sein, et elle donna le jour à deux jumeaux, Romulus et Rémus, qui, jetés dans le Tibre, furent poussés sur le rivage et allaités par une louve. Devenus grands, ils apprirent le secret de leur naissance; leur courage réunit autour d'eux une bande de valeureux Latins, qu'ils établirent sur les rives du Tibre, à seize milles de son embouchure et un peu au-dessus du Teverone, contrée sauvage et qui renfermait beaucoup de collines. Ce fut sur ces hauteurs, moins insalubres que la plaine, au point où 753.
confinaient les Latins, les Sabins et les Étrusques, qu'ils fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Rome.

Romulus tue son frère Rémus, et règne seul; il accroît la population de la ville nouvelle en ouvrant un asile ou un marché Les sept rois de Rome.
franc, et distingue les patriciens des plébéiens, mais en les rattachant toutefois par le lien du patronage; il divise les citoyens en trois tribus, et choisit dans chacune cent chevaliers et cent sénateurs. Pour avoir des mariages, il fait enlever les filles des Sabins, qui viennent pour tirer vengeance de cet attentat; mais, suppliés par leurs filles, ils consentent à la paix, et les deux peuples récon- 749.
ciliés n'en forment plus qu'un. Les habitants des contrées voisines sont vaincus, transportés à Rome, ou obligés de recevoir des colonies dans leurs propres foyers; enfin Romulus, mort ou tué, est mis au nombre des dieux.

Au héros succède le législateur, Numa Pompilius, qui réforme le calendrier, emprunte à l'Étrurie les vestales, les féciaux, di- 714.
verses cérémonies. D'après les avis de la nymphe Égérie, il distribue le peuple en corporations d'arts et métiers, et fonde le temple de Janus, qui doit rester fermé en temps de paix.

Sous Tullus Hostilius, le sort d'Albe est décidé par le combat des Horaces et des Curiaces; Albe est détruite, et ses habitants 671.
sont transportés à Rome sur le mont Cœlius.

Ancus Martius est vainqueur des Fidénates, des Sabins, des 639.
Latins; il creuse le port d'Ostie, établit des salines, et bâtit les prisons.

Tarquin l'Ancien, originaire de Corinthe et lucumon d'Étrurie, 614.
obtient le trône parce que les augures lui sont favorables; il augmente de cent le nombre des sénateurs, crée deux nouvelles vestales, construit des aqueducs, des égouts, le cirque, défait les Sabins, les Latins, les Étrusques, et meurt assassiné.

Servius Tullius continue la guerre contre les Étrusques, intro- 578.

duit l'argent monnayé, institue le cens, distribue le peuple en classes et en centuries, et substitue le vote par centuries au vote par tribus.

534. Servius est assassiné par Tarquin, son gendre, qui, devenu le tyran de ses sujets, reçoit d'eux le surnom de Superbe; il se concilie l'amitié des alliés, bâtit le Capitole, achète les livres sibyllins prédisant les destinées de Rome. Mais son fils ayant attenté
509. à l'honneur de Lucrèce, cette matrone se tue. Collatin, mari de la victime, Lucrétius son père, Junius Brutus son parent, expulsent Tarquin pour venger le sang répandu; la monarchie fut détruite un an après l'expulsion des Pisistratides par les Athéniens, et remplacée par la république sous la direction de deux consuls.

496. Après avoir repoussé le roi étrusque Porsenna, qui était venu pour rétablir les Tarquins; après avoir livré une bataille sur le lac Régille, où le courage d'Albus Posthumius et l'assistance des Dioscures firent perdre aux rois leurs dernières espérances, Rome, dans l'exaltation de la victoire et de la liberté, grandit en puissance. Dans les circonstances difficiles, elle se confie à l'autorité arbitraire d'un dictateur.

493. Les plébéiens, opprimés bientôt par les patriciens, se soulèvent et se retirent sur le mont Sacré. Ils obtiennent ainsi l'institution des tribuns, qui, ayant mission de les protéger, peuvent suspendre par leur *veto* les décisions du sénat, et sont investis, par la suite, du droit de convoquer le peuple, de faire des plébiscites, de juger les patriciens. Coriolan, partisan déclaré des nobles, est banni
491. de Rome, lui fait la guerre, et la réduit aux dernières extrémités, quand Véturie, sa mère, parvient à l'apaiser. Enfin les Romains, pour avoir une législation régulière et fixe, envoient recueillir en
451. Grèce les meilleures lois possibles, qui sont inscrites sur douze tables et promulguées par les décemvirs.

449 Voilà l'histoire des premiers temps de Rome, telle que nous l'ont transmise les prosateurs classiques, et notamment Tite-Live. Il n'est personne qui ne connaisse, depuis ses premières études, les brillants épisodes des Horaces et des Curiaces, de l'augure Accius Nævius qui tranche les pierres avec un rasoir, de Lucrèce et de Brutus, d'Horatius Coclès, de Mucius Scévola, de Clélie, de Ménénius Agrippa, des trois cent six Fabius, de Cincinnatus, de Virginie et d'Appius Claudius, de Camille : histoire et noms auxquels est assuré le privilége de ne jamais périr.

Mais la durée du règne de ces sept rois (1), la variété des faits

(1) Algarotti fut le premier à faire remarquer, dans son *Saggio sulla durata*

accomplis par eux, la marche régulière des récits, toujours riches d'événements (1), inspirent des doutes; on est porté à croire que ces récits ont été tirés des poëmes nationaux qui se chantaient dans les banquets, et où l'on représentait, sous le nom d'un homme, le caractère historique et le type d'une époque entière, ou, sous la forme d'événements, la formation successive de la cité ainsi que l'origine de la législation romaine. Quant à nous, nous n'osons rejeter entièrement parmi les fables ces traditions auxquelles le peuple romain ajoutait une foi absolue, et qui eurent une grande influence sur la suite de son histoire. Ces seuls mots : *Tu dors, Brutus!* poussent le second Brutus à délivrer sa patrie pour imiter le premier; la haine du nom de roi coûte la vie à César; le désir de reprendre l'or payé aux Gaulois décide d'une guerre.

Critique.

de' regni dei re di Roma (*Opere*, t. III), combien il était incroyable que sept rois électifs, qui tous, excepté Romulus, seraient parvenus au trône dans la maturité de l'âge, et dont quatre finirent de mort violente, eussent régné 244 ans; ce qui fait pour chacun une moyenne de 35 ans. A Venise, quand on ne choisissait pas seulement des hommes âgés, et que le doge était réellement le chef de l'armée et de l'État, quarante doges gouvernèrent de 805 à 1311. C'est une moyenne de douze ans et demi pour chacun. De 1587 à 1763, sept rois électifs occupèrent le trône de Pologne, et, bien que ce soit la plus longue durée de règnes que nous connaissions en ce pays, elle est de soixante-huit ans moindre que celle des rois romains. Les sept souverains polonais qui avaient précédé régnèrent de 1455 à 1586.

Les royaumes héréditaires donnent pour durée moyenne de vingt à vingt-deux ans. Ainsi, en France, les sept premiers Valois, dont quelques-uns montèrent fort jeunes sur le trône, et dont aucun ne périt de mort violente, régnèrent de 1328 à 1498, c'est-à-dire 170 ans. Les six premiers Bourbons, de 1589 à 1792, c'est-à-dire deux cent trois ans, à peu près quarante ans de moins que les sept rois latins; mais les quatre derniers remplissent un espace de cent quatre-vingt-deux ans; l'un fut d'ailleurs roi à dix ans, deux à cinq. Le règne moyen des trente-trois Capétiens, de 987 à 1792, est de vingt-quatre ans.

Le sept rois d'Angleterre, depuis Henri VII jusqu'à la république, donnent cent soixante-quatre ans, quatre-vingts ans de moins que ceux de Rome, bien que Charles Ier soit le seul que la mort n'ait pas atteint dans son lit. Les sept princes qui vinrent après la république, partie électifs, partie héréditaires, régnèrent cent sept années. Sept rois anglais de la maison d'Anjou durèrent deux cent vingt-deux ans, et les derniers Stuarts d'Écosse deux cent vingt-sept. Sept princes russes, à commencer d'Ivan II, en 1335, jusqu'à Ivan IV, mort en 1584, nous donnent deux cent quarante-neuf ans. Six rois d'Espagne, les derniers de la maison d'Autriche, et Philippe V, le premier de celle de France, remplissent un intervalle de deux cent quarante-deux ans.

(1) Niebuhr et Michelet sont ici presque toujours nos guides. Nous avons en outre consulté les *Doutes*, *conjectures et discussions sur différents points de l'histoire romaine*, par P. Ch. Lévesque, dans les Mémoires de l'Institut de France; Hooke, *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, Paris, 1834. — Sur l'incertitude de l'histoire des premiers temps de Rome, voyez la note B, à la fin du volume.

Mais qui peut dire jusqu'à quel point le mélange de la mythologie grecque, la vanité des rhéteurs, l'ambition des généalogies ont altéré la vérité? Si des intelligences puissantes comme celles de Vico et de Niebuhr sont parvenues quelquefois, par une sorte de divination, à des découvertes des plus heureuses, elles n'ont pu néanmoins arriver à cet ensemble qui satisfait complétement la raison, et la tâche de l'historien en est encore réduite à la critique. Essayons donc d'en faire à notre tour.

On nous dit que Latinus était né de l'Hyperboréen Pallante, ou d'Hercule, et d'une fille de Faunus, ce qui peut indiquer l'association d'une nation septentrionale avec les indigènes. Évandre, qui vient d'Arcadie, est la symbolisation des Pélasges. Une tradition fort ancienne faisait passer dans le Latium une colonie de Troyens fugitifs, après la chute d'Ilion. Timée écrivait en 490 que les Laviniens conservaient dans leurs temples des statues troyennes en argile; le sénat romain motiva même plusieurs fois des traités sur cette croyance. Il n'est donc pas vrai qu'elle ait été introduite ultérieurement par les Grecs; elle était nationale, ce qui pourtant ne signifie pas qu'elle fût vraie, et n'indique peut-être rien autre chose, sinon que la ville d'Albe fut, comme Troie, fondée par les Pélasges (1). Énée peut symboliser ces Pélasges, vaincus dans les conflits héroïques et contraints de s'exiler. Longtemps avant Virgile, la tradition faisait combattre Énée avec Turnus (forme latine de *Tyrrhenus*) et avec Latinus, qui mourut dans le combat (2). Le mariage du chef troyen avec Lavinie (3) représente le traité de paix et d'union entre les naturels et cette poignée de vaillants aventuriers.

Il se pourrait que cette poignée de Troyens fût même parvenue à s'emparer du pouvoir; mais la liste des rois d'Albe est à coup sûr variable et de date récente. Aux premiers jours de Rome, les fables mêmes révèlent le caractère du peuple qui les inventa, caractère

(1) Les Pélasges parlaient l'éolien, et beaucoup de mots éoliens se trouvent dans le latin, principalement pour désigner les institutions primitives, comme τριπύς, *tribus*; κυρία, *curia*; *classis*, de κλῆσις; *plebs*, de πλῆθος; *clientes*, de κλύων.

(2) SERVIUS, Comment. sur l'Énéide, IV, 620 : *Cato dicit, circa Laurolavinium cum Æneæ socii prædas agerent, prœlium commissum : in quo Latinus occisus est, fugit Turnus.* Plus loin (I, 267) : *Secundum Catonem, Æneam cum patre ad Italiam venisse, et propter invasos agros contra Latinum Turnumque pugnasse, in quo prælio periit Latinus.* Enfin Servius dit (IX, 745) : *Si veritatem historiæ requiras, primo prælio interemptus est Latinus in arce.*

(3) C'est ainsi qu'Évandre marie à Hercule sa fille Launa, et que Laurina, fille d'un autre Latinus œnotrien, épouse Locrus.

énergique, persévérant, mais dur et implacable. Peut-être les sept collines étaient-elles occupées par autant de villes pélasgiques ou étrusques, lorsqu'une bande de pâtres sabins les assujettit. Rome, bâtie sur le Palatin, détruisit la ville de Rémurie, sa sœur, qui la brava; Quiris s'élevait sur le Quirinal; de là les Quirites et Numa. Que les premiers habitants ou dominateurs fussent Sabins, c'est ce que démontre le poëme historique qui fait régner le Sabin Tatius avec Romulus, et succéder Numa à ce dernier, ce qui amena la réunion des deux collines.

Dans le vallon intermédiaire, on construisit comme limite le temple de Janus à la double face, afin qu'il veillât sur l'une et l'autre ville; les portes du temple restèrent ouvertes en temps de guerre, afin qu'elles pussent se secourir mutuellement, et fermées durant la paix, afin que des communications indiscrètes ne troublassent pas la bonne intelligence. Pour opposer aux Étrusques ou aux Albains une résistance plus vigoureuse, elles contractèrent réciproquement des mariages, formèrent un sénat unique, une seule assemblée élective, et convinrent de n'avoir qu'un roi, choisi tour à tour dans l'une et dans l'autre ville, ce qui fit dire : *Populus Romanus Quirites*, et ensuite, *Populus Romanus Quiritium.*

Ces deux peuples unis formaient les deux premières tribus des Ramnenses et des Titienses, auxquelles vint s'ajouter la troisième, celle des Lucères, composée des Albains que Tullus Hostilius transporta sur le mont Cœlius. Les cent sénateurs que Tarquin l'Ancien adjoignit aux deux cents en exercice furent pris dans cette dernière tribu et appelés *patres minorum gentium.*

Les dieux furent mis en commun, ce qui fit créer trois flamines, le flamine Dial ou de Jupiter, le flamine Martial ou de Mars, le flamine Quirinal ou de Quirinus (Romulus). Les vestales, qui d'abord n'étaient que deux, furent portées au nombre de quatre; puis Tarquin l'Ancien en créa deux autres, qu'il prit dans les familles des nouveaux sénateurs (1).

Les noms que l'on nous a fait apprendre comme ayant appartenu à des rois ne sont probablement que des désignations appellatives de caractères idéalisés. Romulus, en effet, est un demi-dieu, et Numa s'entretient avec les dieux, ce qui trahit la personnification mystique. Ces dieux-rois pourraient donc représenter deux époques successives, l'une héroïque, l'autre sacerdotale. Romulus re- Romulus.
çoit le jour de Mars, le dieu sabin, et d'une prêtresse de Vesta,

(1) Denys d'Halicarnasse, III, 67. Il mérite d'être pris en considération plus que Plutarque dans la *Vie de Numa.*

divinité pélasgique. Banni de sa patrie (1), il construit sa forteresse sur une hauteur, au pied de laquelle vient se réfugier la plèbe, dont la faiblesse est protégée et dominée par les hommes forts, qui s'adonnent à la guerre, tandis qu'elle s'occupe des métiers divers et du travail des champs. La première occasion de guerre naît de la tentation ordinaire aux peuples encore incultes, du désir de se procurer des femmes (2). Mais les femmes, qui se rapprochent davantage de la nature des races septentrionales, acquièrent de la dignité; elles résistent d'abord, puis elles se font médiatrices de paix entre leurs pères et leurs maris, ce qui commence à inspirer dans Rome le respect pour le sexe le plus faible. Les fiancées sont entraînées hors de la maison paternelle, avec une feinte violence; une fois mariées, elles n'ont d'autre occupation que de filer la laine; les hommes leur cèdent le pas dans les rues; on ne doit dire ou faire rien d'inconvenant en leur présence; elles ne peuvent être citées devant les juges qui prononcent la peine capitale (2). C'est ainsi que sont indiquées, comme des concessions et des transactions mutuelles, les lentes acquisitions du temps et les effets du mélange des races.

Dans les guerres, on acquiert des territoires qui se partagent entre les patriciens, et les vaincus, réduits en esclavage, sont condamnés aux travaux pénibles. La nation romaine est donc divisée en deux classes, comme tous les peuples de l'antiquité : les conquérants et les vaincus, les gouvernants et les sujets, les patriciens et les plébéiens. Néanmoins, les vaincus ne tombèrent point aussi bas qu'ailleurs; aussi, au lieu de deux castes aux limites infranchissables, nous trouvons plutôt deux partis politiques, se disputant dès le principe la prépondérance, jusqu'à la formation de cette classe plébéienne, mais libre, sur laquelle se fonde la puissance de Rome. La guerre contre Tatius finit par une de ces transactions que nous avons rencontrées chez toutes les nations; néanmoins, en voyant le nom de Romains se changer en celui de

(1) Les fondateurs de peuples, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont, pour la plupart, bannis et persécutés : témoin Hercule, Thésée, le Normand Roger, fondateur de la monarchie sicilienne, etc. Les Sabins racontaient qu'une jeune fille des environs de Réate, fécondée par Mars Quirinus, avait donné naissance à Modius Fabidius, qui fonda Cures en compagnie de vagabonds. DENYS D'HALIC., II, 48. C'est une louve qui allaita Romulus, et le loup était sacré chez les Sabins, de même qu'il le fut chez les Romains.

(2) Le rapt des Sabines a pour pendants ceux d'Hélène, de Proserpine, d'Europe; des amantes de Rama et de Krishna, dans les poëmes indiens; de Brunhild, dans les *Niebelungen*, etc.

(3) PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, 17, et *Questions romaines*, 87.

Quirites, et un Sabin succéder à Romulus, nous sommes porté à croire que Rome fut subjuguée par ces voisins aborigènes.

Numa Pompilius, bien que Sabin, a tout le caractère sacerdotal de l'Étrurie; peut-être personnifie-t-il une peuplade sacerdotale, qui serait venue civiliser les guerriers de Romulus Quirinus. Dans l'incertitude des origines romaines, ce que l'érudition saisit toujours le mieux sont les faits nombreux attribués à l'Étrurie : cérémonies du culte souvent confondues avec celles de l'État; législation religieuse, qui pénètre dans la législation civile et politique, dont elle règle les droits et les formes concentrées dans les mains d'une aristocratie sacerdotale, sont des choses étrusques, de telle sorte que la Rome primitive est le meilleur commentaire de l'Étrurie antique. Les lettres et les cérémonies toscanes furent, dit-on, introduites sous Numa avec l'année de douze mois; le culte du dieu Terme consacra la propriété, et le peuple fut distribué en corps de métiers (1). On commence à rédiger des annales, comme on le faisait dans les villes d'Étrurie, et la farouche cité des Romains-Sabins prend un aspect religieux; toute justice se fonde sur les dieux, comme il arrive à l'origine des peuples, quand toute chose se fait par les dieux et pour les dieux. La maison appartint aux Lares, la tombe aux Mânes; le mariage fut un dieu-génie, les criminels furent consacrés (2) à la divinité vengeresse, le fils impie aux dieux des pères, à Cérès l'incendiaire des moissons; les guerres aussi furent sacrées. Numa. Prêtres.

Plusieurs ressemblances, et surtout la vénération pour le bœuf (3), ont induit quelques savants à supposer que la religion fut apportée à Rome par des prêtres indiens; d'autres la font venir de la Grèce; selon nous, elle dérive d'une source plus ancienne et commune, modifiée par les croyances nationales et par la nature du peuple. Les Romains n'eurent dans le principe que deux Lares seulement, Vesta et la Pallas troyenne, divinités pélasgiques; ils admirent ensuite le Latin Janus et le Sabin Mars, dieu de la guerre

(1) L'exercice des arts mécaniques était pourtant défendu (DENYS D'HAL., IX), et, sauf quelques-uns de ceux qui avaient trait à la guerre, tous les autres étaient abandonnés aux esclaves.

(2) C'est la formule des Douze Tables : *Sacer esto*.

(3) Schlegel émet cette opinion. Dans Pline, VIII, 45, et dans Valère-Maxime, VIII, 1, 8, il est fait mention d'un citoyen qui fut accusé et mis à mort pour avoir tué un bœuf de labour, afin de régaler un homme de mauvaise vie. Varron dit, *de Re rust.*, II, 5 : *A bove aratore antiqui manus ita abstineri voluerunt, ut capite sanxerint, si quis occidisset.* Voy. aussi Cicéron, *de Nat. deor.*, 63; et Élien, *Hist. div.*, V, 14.

et père de leur fondateur, en conservant à côté d'eux toute une génération de divinités champêtres. C'est par là que la religion romaine se distingue déjà de la mythologie grecque; puis, nouveau témoignage de supériorité, elle attribue à tous les dieux des fonctions analogues à la conservation et au perfectionnement de l'homme. L'introduction des trois grandes divinités étrusques, qui n'eut pas lieu sans luttes, fut un acte important.

Les augures, que l'on consultait au moyen de rites regardés par le culte ancien et nouveau comme supérieurs à celui des dieux, proscrivirent l'un après l'autre les autels qui empêchaient d'étendre l'enceinte du nouveau temple; mais il fut impossible d'obtenir l'éloignement de Terme et de Jeunesse, deux divinités appartenant à cette religion des génies propre aux anciens Italiens.

Lorsque la famille des divinités fut complétée à Rome après l'expulsion des rois, nous la trouvons composée des douze dieux *Consentes*, six mâles et six femelles : Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon, Mars, Mercure, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, appelés aussi grands, nobles, célestes, *dii majorum gentium*. Les *dii selecti* ou intermédiaires, dont le culte paraît remonter à l'âge des Tarquins, sont Saturne, Rhéa, Janus, Pluton, Bacchus, le Soleil, la Lune, les Parques, les Génies, les Pénates. Viennent ensuite les dieux inférieurs, divisés en *indigetes* et *semones :* aux premiers appartenaient Hercule, Castor, Pollux, Ellée, Quirinus; aux autres, Pan, Vertumne, Flore, Palès, Averruncus, Rubigus. On y ajouta plus tard des êtres moraux et des divinités empruntées aux nations soumises (1).

(1) Le plus grand nombre des divinités romaines de premier ordre ont des noms grecs, plus ou moins modifiés. Il est inutile de faire mention de Bacchus, Hercule, Latone, Thémis, Proserpine, Esculape, Pollux, Castor, du Soleil, des Heures, des Muses, des Grâces, des Nymphes, de la Lune (apocope de Σελήνη), etc. Mais, pour s'en tenir aux dieux de premier ordre, il est facile de faire dériver *Jupiter* de Ζεὺς πατήρ, *Juno* de Ζήν ou Διώνη, *Apollo* ou *Phœbus* des appellations identiques, *Vesta* d'Ἑστία, Cérès d'Ἔρα, avec la gutturale. Quant à *Mars*, il viendrait d'Ἄρης avec adjonction de l'M; *Neptunus* de νέω, νήχω, j'ondoie; dans le dialecte éolien, πτ prend souvent la place de σσ, et la terminaison *unus* est commune à *Portunus*, *Vertunus*, *Tribunus*, etc. *Consus*, autre nom de Neptune, viendrait de Πόντος, le K prenant souvent la place du π, comme de πέντε vient *quinque*. *Vénus* ne dériverait pas de *venire* ni de *feo* (racine de *fœtus*, *fœmina*), mais de εὐναῖα, εὐνήεσσα, ou εὔνους; *Vulcanus*, de φλέγω et φλόξ, racine de *fulgeo*, *fulgo*, *fulmen ; Mercurius* ne serait pas tiré de *merx*, mais de Ἑρμ, par transposition, comme *forma* de μορφή, et avec la finale κοῦρος ou κήρυξ; *Minerve*, de son épithète Ἐνάρεα, par allusion aux dépouilles de l'ennemi, qui lui étaient dédiées, avec l'M préfixe et le digamma éolique, ΜενάρϜεα. Voy. A. HURTUNG, *Die relig. der Römer ;* Erlangen, 1836, 2 vol. in-8°.

La religion romaine fut toujours aride, prosaïque et toute politique, à la différence de celle des Grecs; en Grèce, elle est libre, indépendante, tandis qu'à Rome les patriciens la renferment dans un système combiné tout à leur avantage. L'Ancile, bouclier de Mars tombé du ciel, le Palladium, le sceptre de Priam, le char de Jupiter, venu de Véies, les cendres d'Oreste, la pierre conique, le voile d'Hélène ou d'Iliona, constituaient sept gages sacrés de l'existence et de la prospérité de Rome (1). La ville avait deux noms, exprimant force et fleur (2), plus un troisième qui restait secret. Les seuls patriciens avaient le privilége des auspices, qui sanctifiaient la propriété, les mariages, les jugements; des souvenirs historiques se rattachaient à toutes les fêtes, afin d'associer la religion, la politique et la morale.

Avec Tullus Hostilius l'histoire se détache des dieux et se fait humaine; peut-être retrace-t-elle le temps où la fierté latine prévaut sur la domination sacerdotale. Horace tue sa sœur, et le père exerce le droit patriarcal en absolvant le fratricide. Métius Suffétius est écartelé; Albe, détruite par la ville sa fille, lui cède la suprématie qu'elle avait exercée dans une ligue de cités italiques, premier fait qui révèle déjà le système de Rome, de s'affilier les peuples étrangers, en les absorbant dans la cité, et d'envoyer des colonies sur le territoire conquis. Mais Tullus Hostilius, qui voulait usurper les fonctions du sacerdoce et s'immiscer dans les rites fulguraux, est tué d'un coup de foudre ou par la vengeance sacerdotale. Tullus Hostilius.

Ancus Martius se présente avec une double physionomie; il fait en même temps des conquêtes et des constructions (2), civilise, communique les religions et introduit à Rome les Étrusques.

(1) Cancellieri, *Le sette cose fatali di Roma antica.*

(2) *Roma*, *Flora*. On prétend que son troisième nom, celui qui restait mystérieux, était *Amor*, anagramme de Roma, afin d'exprimer la sainte union qui devait exister entre les citoyens. Les pontifes seuls pouvaient le prononcer dans les sacrifices, et malheur à eux s'ils l'eussent révélé au peuple! Le nom de Flora était sacerdotal; il fit instituer les fêtes Florales, *Floralia*, et donner plus tard son nom à Florence. Le nom civil et vulgaire de Rome venait peut-être de ῥώμη, force, ou bien de *ruma*, qui, dans le latin primitif, signifiait mamelle, et qui nous rappelle le *figuier ruminal* sous lequel furent nourris Romulus et Rémus. G. Schlegel, se souvenant de l'οὖθαρ ἀρούρης d'Homère, admet cette dernière étymologie, en l'appliquant aux collines qui s'élèvent au milieu de la Campagne romaine.

(3) Il ouvre le port d'Ostie, et longtemps après nous trouvons les Romains sans marine; il publie les mystères de la religion, et pendant des siècles encore ils furent ignorés des plébéiens; il établit les Latins sur le mont Aventin, et une loi rendue longtemps après distribue entre les plébéiens les terres de l'Aventin.

Un lucumon étrusque parvient à lui succéder, et le règne de Tarquin l'Ancien indique peut-être l'époque où Rome fut enlevée aux Sabins et conquise par les lucumons de Tarquinies; l'âge étrusque remplace l'âge mythologique et sabin. Alors le patriciat sacré des Étrusques l'emporte sur le patriciat guerrier des Sabins ; les arts et les richesses d'une nation policée entrent dans les murs de Rome. On rapporte à cette époque des conquêtes étendues et des constructions auxquelles suffiraient à peine plusieurs générations. Tarquin l'Ancien, dont le regard aurait pu embrasser tout son royaume, s'empare du territoire des Sabins, des Latins, et soumet la grande nation des Étrusques. Or, peu de temps après, la seule ville de *Clusium* mit Rome à deux doigts de sa ruine, et il fallut dix années de siége aux Romains pour s'emparer de Véies.

Ces contradictions nous portent à croire que Tarquin donna à Rome la force dont il avait essayé vainement de faire jouir l'Étrurie, c'est-à-dire l'union, en la mettant à la tête d'une confédération qui comprit quarante-sept cités, celles peut-être qu'Albe avait dirigées avant sa destruction.

Servius Tullius.

Un autre lucumon, Cœlius Bibenna, sorti de l'Étrurie avec une foule de clients et de serviteurs en armes, s'empara du mont Cœlius, ainsi nommé depuis pour honorer sa mémoire. A sa mort, un de ses compagnons, Mastarna, fils d'un esclave, entre dans Rome avec les restes de cette armée et parvient à régner sous le nom de Servius Tullius (1). Il dut favoriser les gens de sa classe et ceux qui étaient arrivés récemment dans la cité. Afin que les plébéiens, c'est-à-dire les étrangers, participassent au pouvoir, il proportionna les droits politiques, non plus à l'illustration des familles, mais à leurs richesses. La tradition populaire lui attribua le mérite de tous les avantages que la plèbe mit des siècles à acquérir : il racheta les débiteurs que leur insolvabilité avait réduits à l'esclavage, éteignit les créances, distribua les terres entre les plébéiens, et rassembla les Latins sur l'Aventin, colline plébéienne en dehors des murailles patriciennes et consacrées par les augures.

Tarquin le Superbe.

Mais la faction aristocratique (2), afin d'anéantir les franchises

(1) Ce fait, ignoré de Tite-Live et de la plupart des historiens, nous a été transmis dans un discours prononcé par l'empereur Claude, à l'occasion de l'admission des Gaulois de Lyon dans le sénat. Ce discours, gravé à Lyon sur le bronze, fut publié par Juste-Lipse; et c'est un renseignement d'autant plus digne de foi que l'empereur Claude avait, comme on le sait, écrit une histoire des Étrusques.

(2) Cette faction fut secondée par la méchante Tullie, fille de Servius, mariée à Tarquin.

concédées par Servius, fait alliance avec les lucumons étrusques, qui, sous le nom de Tarquin le Superbe, reviennent dominer dans Rome, sans l'assentiment des curies, pour tuer la liberté; ils oppriment à la fois les nobles sabins et les plébéiens latins, et rouvrent les prisons féodales. Les rites et les divinations étrusques, ainsi que le langage symbolique (1), reprennent faveur sous les lucumons de Tarquinies. Les anciennes divinités sont bannies du Capitole, à l'exception de trois qui sont étrusques, et qui deviennent par la suite Jupiter, Junon, Minerve. Le fils de Tarquin s'empare de Gabies, qui offre encore, comme un monument de sa grandeur, les murs du sanctuaire de Junon; Tarquin sacrifie lui-même le taureau, sur la colline d'Albe, dans les féries latines.

Cependant les tribus primitives, soit par suite d'injures privées, soit pour défendre leurs franchises, s'insurgèrent contre les Tarquins et les chassèrent en abolissant le gouvernement sacerdotal. Porsenna, *lars* ou roi de Clusium, à l'instigation de la dynastie exilée, vint conquérir Rome, qu'il prit, bien que défendue par Horatius Coclès (2), et qu'il traita avec une extrême rigueur; il ne permit aux Romains de se servir du fer que pour les travaux de l'agriculture (3). On ignore la durée de cette domination, et comment les Romains s'en affranchirent : le fait est qu'après l'expulsion des rois et la bataille près du lac Régille, où périt la race des anciens héros, les patriciens constituèrent deux consuls annuels, élus dans leur classe.

Gouvernement.

L'interprétation confuse des mots roi, peuple, liberté, nuit à l'intelligence complète de ce passage d'un état de choses à un autre. Ces rois n'étaient ni absolus ni héréditaires, et leur action était entravée par le sénat, les patriciens, la commune, les institutions religieuses et nationales, les liens de la clientèle. A Rome, dans l'origine, tout est sacré : le droit est sacré; aux dieux seuls

(1) Par exemple, les pavots de Gabies.

(2) Horatius *seul* veut dire avec tous ses clients et serviteurs. Dans le langage héroïque, le chef seul est compté; les autres sont des choses. La formule s'en est conservée pour les rois, et nous disons encore Alexandre conquit l'Inde; Napoléon vainquit à Austerlitz, etc. Rome, qui possédait dix milles de territoire autour de ses murs, fit don à Coclès de terres d'un circuit égal à celui que deux bœufs peuvent parcourir en un jour de marche, c'est-à-dire de trois milles carrés. Exagérations qui révèlent l'origine poétique de la tradition, de même que les bracelets d'or des soldats du Sabin Tatius.

(3) Ce fait, bien opposé à la leçon vulgaire, est attesté néanmoins par Tacite, *Hist.*, III, 72 : *Sedem Jovis optimi maximi, quam nec Porsenna dedita urbe, neque Galli capta temerare potuissent;* et par Pline, XXXIV, 39 : *In fœdere quod, expulsis regibus, populo Romano dedit Porsenna, nominatim comprehensum invenimus, ne ferro nisi in agricultura uterentur.*

appartient l'initiative des affaires humaines, qu'ils exercent par l'intermédiaire de la caste sacrée des patriciens; les magistratures, même la suprême, sont des sacerdoces. Numa se fait inaugurer sur une pierre mystérieuse; les consuls, les préteurs et les censeurs conservent, même plus tard, les auspices, et le ciel répond à leurs interrogations. Le *pomœrium,* premier asile du peuple, est sacré et orienté à l'imitation du ciel; les murailles qui l'entourent sont sacrées, et c'est un crime de les franchir.

La famille romaine est constituée sur le culte des aïeux et le dogme de la solidarité. Le père est une espèce de dieu déchu; il crée presque en donnant la vie; par ses œuvres et celles de ses fils, il mérite de devenir lare. L'hérédité entraîne l'indispensable obligation des sacrifices expiatoires annuels; ils sont accomplis par les descendants mâles avec une exactitude tellement rigoureuse que, si un débiteur meurt insolvable et ne laisse qu'un esclave, celui-ci est affranchi pour que les sacrifices ne restent pas suspendus. C'est pour cela que les limites de toutes les propriétés sont déterminées par le dieu Terme.

Les actions judiciaires sont solennelles. La classe sacerdotale parvient à désarmer le peuple, qui ne se montre plus armé dans la ville, et les conquérants du monde deviennent *gens togata.* La contestation civile est *sacramentum,* et la peine corporelle *supplicium.* Le foyer domestique est un sanctuaire.

Mais la liberté humaine prévaut sous une forme séculière; les patriciens étrusques différaient déjà des asiatiques en ce qu'ils réunissaient le double caractère du prêtre et du guerrier. Le patricien romain, allant plus loin, soumit la religion à l'État, et, se séparant tout à fait de la théocratie, constitua un corps choisi de citoyens, *pères* et fondateurs de la patrie, élisant un chef (*rex*) pour présider à leurs délibérations, les mener au combat et rendre la justice. Le même patricien pouvait être roi, général et pontife: comme roi, il convoquait l'assemblée du sénat et celle du peuple; il prononçait des condamnations, même contre les patriciens, mais avec appel au peuple, c'est-à-dire à la commune (1); il disposait aussi du territoire des vaincus.

Tribus.

On entendait par *peuple* la réunion des trois tribus, forme commune aux sociétés antiques, et dont, par conséquent, il est utile de s'occuper.

Les tribus sont ou de famille ou de lieu. Les premières, unies par la communauté d'origine, ressemblent aux castes; entièrement

(1) Comme il arriva pour Horace, coupable de fratricide. TITE-LIVE, I, 26.

distinctes et sans se fondre par le mariage, elles diffèrent encore par les dignités, et leurs membres peuvent descendre, mais non s'élever. Si la religion intervient, comme dans l'Inde, aucun mélange ne les altère; autrement, les formes vont s'adoucissant, jusqu'à produire l'égalité (1). Les familles précédant l'État, elles en sont considérées comme des éléments nécessaires, et rien n'appartient à la république qui n'appartienne à une famille (*gens*) par dérivation légitime. Seulement, il arrive parfois que, par grande condescendance, l'homme libre y est admis, ou même une famille nouvelle, lorsqu'une des anciennes est éteinte, et qu'il faut compléter le nombre rituel.

Les tribus territoriales correspondent, au contraire, à la division du pays en districts et en bourgades; de sorte que quiconque possède dans cette circonscription, au moment de l'institution, se trouve membre de la tribu, à laquelle ses descendants continuent d'appartenir, quand même ils auraient perdu ou échangé leurs propriétés. Il se forme donc une espèce de généalogie, bien que moins rigoureuse.

Si un peuple ainsi constitué se transplante dans un autre pays, il conserve la forme primitive; mais il admet dans son sein les étrangers qui lui prêtent secours, et les répartit dans les diverses tribus, selon des convenances diverses, sans qu'aucun lien de sang ou de patrie existe entre les membres d'une même tribu.

Chaque tribu se divisait en dix curies, comme qui dirait paroisses, chacune ayant ses jours solennels et ses sacrifices suivis de repas publics, auxquels tous les membres de la curie devaient assister. Un curion préposé au culte et un augure étaient élus par le peuple dans chaque curie.

Les tribus se trouvaient ainsi composées de diverses *gentes*, sans qu'aucun lien de parenté ou de dérivation fût nécessaire, non-seulement entre elles, mais dans une *gens* prise en son entier, pas plus qu'il n'y en a, chez nous, entre personnes portant le même nom de famille: aussi, dans la même *gens*, les uns étaient-ils nobles et les autres plébéiens, quand ils étaient issus de mariages disproportionnés. Un culte commun les unissait (2); ils héritaient les uns des autres, en l'absence de dispositions testamentaires, et donnaient leurs noms à leurs affranchis, qui restaient alors leurs clients. Gens.

La clientèle se transmettait par hérédité: les clients furent peut- Clients

(1) La noblesse de Venise parvint à cette égalité.

(2) Ainsi les Nautiens, *gens Nautia*, révéraient Minerve; les Fabiens, *gens Fabia*, Sancus; les Horatiens, *gens Horatia*, expiaient par des dévotions particulières le meurtre d'une sœur égorgée, etc.

être dans l'origine des citoyens des villes alliées, qui, pour habiter dans Rome, étaient dans la nécessité d'y avoir un patron; ou bien des délinquants et des débiteurs, venus pour chercher un asile près de l'habitation d'un homme puissant. Le client était tenu de faire preuve de déférence et d'affection envers son patron; il devait l'aider à payer ses amendes, à doter ses filles, à le racheter s'il était prisonnier; s'il mourait intestat, sa succession appartenait au patron. Entre patron et client, il n'y avait point de citation en justice, et ils ne rendaient pas témoignage l'un contre l'autre. Si le client se trouvait sans profession ou dépourvu du nécessaire, le patron lui assignait une maison et deux arpents de terrain à titre précaire. Mais s'il était vrai, comme on l'enseigne dans les écoles, que chaque plébéien eût un patricien pour patron, l'histoire de Rome, toute remplie de luttes entre les aristocrates et la plèbe, serait une énigme.

Comices par curies.

Dans l'origine, il y avait deux assemblées à Rome, les comices *curiates* et le sénat. Les premières se composaient des *gentes*, et les patriciens des trente curies, dans lesquelles les trois tribus étaient distribuées, avaient seuls le droit d'y voter. Les chefs de chaque tribu, de chaque curie et de chaque maison, formaient les trois cents sénateurs : autorité qui se perpétua sous toutes les formes de gouvernement.

Sénat.

Plèbe.

Lorsqu'un pays était conquis, son territoire tombait dans le domaine de l'État; il en restait à la commune une partie, dont jouissaient les patriciens et leurs vassaux. Une autre partie revenait au roi, qui en assignait un tiers aux anciens propriétaires. Les vaincus formaient la *plèbe*. Conduits à Rome, ils étaient admis à la bourgeoisie, mais sans avoir droit de suffrage, parce qu'ils n'étaient pas compris dans les curies, qui seules avaient qualité pour voter; ils ne pouvaient contracter de mariages légitimes, et se trouvaient enchaînés aux patriciens. Aussi trouvait-on parmi eux des familles illustres; il ne faut donc pas les confondre avec les clients et les vassaux, qui n'y entrèrent que plus tard, c'est-à-dire après l'extinction des anciennes familles et les progrès de la liberté.

Dans des gouvernements aristocratiques de ce genre, le pouvoir finit, à mesure de l'extinction des familles, par se concentrer dans les mains de quelques oligarques. Les rois, pour réprimer ceux-ci, favorisaient donc la classe plébéienne, qui constituait la plus grande partie de l'armée, et que nous voyons déjà sous Ancus former une portion libre et nombreuse de la nation; mais la première mesure en faveur de la classe inférieure fut prise

par Tarquin l'Ancien, qui doubla les centuries des chevaliers, et choisit des familles plébéiennes illustres pour remplir les vides survenus dans le patriciat. Servius Tullius organisa la plèbe en la distribuant par tribus locales, dans lesquelles fut inscrit tout citoyen non patricien, jouissant d'une certaine aisance; ainsi s'éleva, à côté du *peuple* des patriciens, la *commune* des vaincus, qui se réunissait en comices par tribus, avec ses juges, ses édiles, ses tribunaux propres. Afin que tous agissent dans un intérêt commun, Servius distribua les patriciens, les clients et les plébéiens, tant de la cité que de la campagne, en centuries, appelées à participer, en proportion de leurs richesses, au suffrage dans les comices par centuries, *comitia centuriata;* ayant donc conservé les six centuries de chevaliers patriciens, il en forma douze autres de chevaliers plébéiens, assez riches pour s'équiper à leurs frais en temps de guerre. Le reste de la plèbe fut divisé en cinq classes et organisé comme une armée; il y avait en tout cent quatre-vingt-treize centuries, dix-huit pour l'ordre équestre, et cent soixante-quinze pour le reste du peuple. Les centuries se divisaient en deux sections, l'une *des plus jeunes* (*juniorum*), comprenant tous les citoyens de quinze à quarante-cinq ans; l'autre *des plus âgés* (*seniorum*), comprenant tous ceux de quarante-six ans à soixante. Pour la guerre, la première classe donnait trente centuries de princes (*principes*) et dix centuries de triaires (*triarii*); la deuxième et la troisième classe en donnaient aussi quarante, dont vingt pour les hastats (*hastati*) et vingt autres pour les triaires; la quatrième fournissait dix centuries d'hastats, et la cinquième, trente centuries de troupes moins pesamment armées. Le reste servait dans l'infanterie légère. La première classe, ayant assez d'aisance pour se pourvoir d'armes à l'épreuve, était placée au premier rang.

L'organisation de Servius Tullius avait pour objet d'amalgamer les familles patriciennes avec les plébéiens, afin d'assurer à ces derniers la liberté et les droits politiques, en laissant toutefois le gouvernement aux patriciens.

Les comices, ainsi constitués, se réunissaient dans le champ de Mars; chaque centurie avait un chef. Le sénat proposait les élections et les lois; les comices pouvaient les rejeter, mais non en proposer d'autres, ni discuter. S'ils approuvaient, il fallait de plus le consentement des curies. La prééminence restait de toute manière aux patriciens; car ils avaient la majorité dans le sénat, et pouvaient, dans les comices par curies, annuler ce qui avait été décidé dans les comices par centuries, en étouffant le vœu des plébéiens à l'aide des suffrages de leurs clients. Comices par centuries.

Il est probable que les patriciens se servirent de la plèbe pour briser la monarchie sacerdotale (1); mais l'expulsion de Tarquin le Superbe, qui fut une insurrection contre un tyran, et non une révolution dans la chose publique, livra les plébéiens au pouvoir arbitraire des forts. Cette expulsion, en effet, fut l'œuvre des patriciens, et n'amena point, comme le croient la plupart des écrivains, la liberté populaire; car, la royauté abolie, le sénat resta fermé aux plébéiens, la cité aux vaincus, et la multitude n'eut plus le sacerdoce ni les monarques pour la protéger. Tous les droits concédés dans les premiers jours de la république, sans excepter la provocation de Valérius Publicola, restèrent des priviléges au profit des patriciens. Cette association de peuples de toutes races, qui s'était formée sous les rois, fut alors limitée par la jalousie des aristocrates, qui voulaient maintenir la cité dans un état inférieur, afin de réduire la plèbe à la condition des clients étrusques.

Gouvernement patricien.

La première pensée de l'aristocratie romaine est de maintenir les limites des champs et celles des classes; elle s'entoure donc de rites et d'auspices, introduit des formules d'une précision rigoureuse, tandis qu'elle refuse à la plèbe le mariage, la famille, la propriété. Les seuls patriciens ont le droit de la lance (*jus quiritium*) et des augures; seuls, ils possèdent les terres, dont des cérémonies sacrées ont réglé le partage, et que séparent des tombeaux; chaque part est renfermée dans une enceinte religieuse, hors de laquelle il n'y a pas de propriété civile. Mais la religion est devenue politique; le patricien lui-même accomplit les rites privés, et, s'il maudit quelqu'un (*sacer esto*), celui-là mourra; il envoie consulter les prêtres de l'Étrurie, ces prêtres qu'il a renversés du pouvoir, bien qu'il sache, au besoin, les contredire et punir l'imposture sacerdotale (2).

La famille constitue un lien politique et religieux d'une grande sévérité. Le père seul est indépendant (*sui juris*) et despote dans sa maison (3); il peut vendre, battre, tuer ses esclaves, ses serviteurs, ses enfants. Si sa femme est infidèle, si elle boit du vin, il a droit de la tuer; l'enfant monstrueux est mis à mort, et les autres peuvent être vendus jusqu'à trois fois. Quelque haut rang que le fils occupe dans la cité, son père peut l'arracher de la chaise curule et de la tribune, et le juger dans sa maison. L'émancipation est un châtiment, car le fils n'hérite plus de son père dès qu'il

(1) Le bas peuple est représenté par Brutus, plébéien, esclave rebelle.

(2) Voyez l'affaire de la statue d'Horatius Coclès dans AULU-GELLE, IV, 5.

(3) Le mot *patron* vient de là.

cesse d'être à lui. Quel ne sera pas le pouvoir d'un tel père sur la parenté entière, sur les colons, auxquels il donne ses terres à cultiver, sur les clients, qui sont ou les anciens propriétaires soumis par les armes, ou des prisonniers, ou des esclaves fugitifs qui sont venus demander un asile aux lares du noble? Tous ces gens ne comptent pour rien dans la cité, privés qu'ils sont du droit augural, sans lequel il n'en est pas accordé d'autre. Le chef de maison seul est le représentant de tous, et lui seul a un nom; son droit imprescriptible s'étend sur la terre, sur les biens, sur l'héritage de l'ennemi, et son autorité sur lui est éternelle (1). Ceux qui sont sous sa dépendance n'ont aucune action contre lui, et il ne peut être puni à cause d'eux; s'il commet une faute, la curie, c'est-à-dire l'assemblée de ses pairs, déclare seulement qu'il a mal agi (*improbe factum*). Dans un tel état de choses, les patriciens s'en tiendront scrupuleusement à la lettre de la loi, au sens matériel des mots (2), aux serments tels qu'ils ont été proférés (3); ils appliqueront les lois aux faits, dussent-elles apparaître dures et impitoyables : telle est la raison d'État, qui considère le salut public comme la loi suprême.

Mais à côté de ces patriciens qui représentent l'élément oriental, l'unité, l'exclusion, l'individualité nationale, s'élèvent les plébéiens représentant le caractère européen, l'expansion, l'agrégation et le progrès; or, tandis que ce caractère succombe en Orient, il prévaut dans Rome, que deux forces opposées poussent à sa glorieuse mission : sans le patriciat, elle aurait perdu son originalité; sans la plèbe, elle n'aurait pas conquis le monde (4).

(1) *Adversus hostem æterna auctoritas*, fragm. de la loi des Douze Tables dans Cicéron, *de Off.*, I, 12.

(2) Rome a promis de respecter la cité (*civitatem*) de Carthage; elle épargne donc les citoyens, mais elle détruit la ville (*urbem*). Il en fut de même après l'humiliation des Fourches Caudines, et aussi lors des trêves conclues pour tant de jours, et violées de nuit.

(3) Comme Agamemnon immolant Iphigénie; comme Jephté vouant sa fille au Seigneur.

(4) Voy. Niebuhr, *l Next.* — Michelet, *Histoire romaine*, t. 1, ch. I. — Chr. F. Schulze, *Lutte entre l'aristocratie et la démocratie à Rome, ou Histoire romaine de l'expulsion de Tarquin jusqu'au consulat plébéien*, Altenbourg, 1802 (allemand). — Sigonius, *De antiquo jure civium romanorum.* — Grævius, *Thes. antiq. Rom.*, t. I et II. — Beaufort, *La république romaine, ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, la Haye, 1766; *Histoire critique du gouvernement romain*, Paris, 1765. — Texier, *Du gouvernement de la république romaine*, Hambourg, 1796. — Bach, *Hist. de la jurisprudence romaine*, Leipsick, 1754, 1796. — Hugo, *Éléments de l'histoire du droit romain*, 1806.

Nous avons vu, en effet, que Rome, à la différence des États orientaux, loin d'exclure les éléments étrangers, tendit à se les assimiler. Ceux qui cultivent les campagnes voisines, ne pouvant rester en butte à ses hostilités, viennent y implorer la protection d'un chef de famille, sans être admis à partager les droits civils et politiques, sans mariage légal, sans autorité paternelle, sans personnalité, sans gentilité, sans successions légitimes, sans testament et sans tutelle. Sous les rois, cependant, les plébéiens les plus riches parvinrent au patriciat, et participèrent au droit divin et humain qui leur assurait la liberté individuelle et le droit de posséder. Les plébéiens pauvres, outre le travail des champs, étaient employés à d'immenses constructions, comme la multitude en Égypte et dans l'Inde. L'esclavage avait cet effet que le noble pouvait, comme dans les autres sociétés antiques, se passer de l'industrie des plébéiens, qui se trouvaient ainsi privés des moyens d'acquérir de la richesse et de l'importance, comme ils le firent dans les temps modernes.

Six cent cinquante mille habitants environ, outre les esclaves, étaient agglomérés sur le petit territoire de Rome (1), compris entre Crustumérium et Ostie, sans autre source de gain que les champs et le butin, et entourés d'ennemis qui, durant les guerres fréquentes, pillaient les cabanes et ravageaient les terres. Le plébéien, qui ne pouvait, au milieu des ces continuels dégâts, se livrer, pour entretenir sa famille, à des professions *serviles*, avait recours à son patron, auquel il promettait d'éteindre sa dette la première fois qu'il irait saccager le pays ennemi. Si l'occasion ne se présentait pas, ou si l'expédition lui rapportait peu, il devait hypothéquer son petit champ (2), sur lequel le patricien lui prêtait à dix et même à douze pour cent.

Ces patriciens, qu'on nous représente dans les écoles comme peu soucieux de la richesse, aspiraient à agrandir sans cesse leurs domaines, surtout depuis que, par suite de l'institution des comices centuriates, le pouvoir politique ne se mesurait pas d'après la

(1) Nous déduisons ce chiffre des 130,000 individus capables de porter les armes, énumérés dans le cens de Publicola. Quand les consuls chassèrent les Latins, ils leur enjoignirent de ne pas s'approcher de plus de cinq milles de la cité. C'était là la frontière, et jusqu'au temps de Strabon on voyait à cinq ou six milles de Rome un endroit appelé *Festi*, où était l'ancienne limite du territoire romain. Il s'étendit par la suite; mais durant longtemps il ne dépassa pas, du côté des Latins, Tibur, Gabies, Lanuvium, Tusculum, Ardée et Ostie; du côté des Sabins, Fidènes, Antemna, Collatie; au delà du Tibre, Cæré et Véies.

(2) Romulus en avait fixé la contenance à deux arpents par tête. Ils furent portés à sept sous la république.

noblesse, mais d'après les possessions. Or, à défaut de commerce, ils devaient, pour acquérir, ou faire la guerre, ou dépouiller les plébéiens, qui, en effet, voyaient bientôt la dette absorber leur petit champ (1), et devenaient alors de leurs personnes, c'est-à-dire avec leur famille entière, la garantie du créancier. L'échéance arrivée, comment le débiteur (*nexus*) sera-t-il traité? La loi répond : « Qu'il soit appelé en justice; s'il ne vient pas, prends « des témoins et contrains-le; s'il est retenu par l'âge ou la « maladie, fournis-lui un cheval, mais point de litière. Que le ri- « che réponde pour le riche; pour le pauvre, qui voudra. La « dette avouée, la cause jugée, trente jours de délai, puis qu'il soit « appréhendé et mené au juge. Là, s'il ne paye pas, et si per- « sonne ne répond pour lui, le créancier l'emmènera, l'attachera « avec des cordes ou avec des chaînes d'un poids de quinze livres « au plus. Que le débiteur vive à ses frais, et donne-lui une livre de « farine ou plus, à ton gré. S'il ne s'arrange pas, garde-le soixante « jours captif, et présente-le en justice pendant trois jours de « marché, en proclamant sa dette. A la troisième publication, « s'il y a plusieurs créanciers, qu'ils le coupent par morceaux. « Ils peuvent, si cela leur plaît, le vendre au delà du Tibre (2). »

(1) On appelait *nexi*, selon Niebuhr, ceux qui se rendaient garants d'un plébéien envers un patricien, en y engageant leur avoir, ce qui comprenait la famille, par l'obligation de satisfaire à la dette au moyen du travail personnel. On désignait encore par ce mot le plébéien qui, faute de payement, devenait l'esclave du patricien, son créancier. Si la dette n'était pas éteinte au terme fixé, les intérêts s'ajoutaient au capital. Vico pense, au contraire (et, ce semble, avec plus de raison), que les plébéiens tinrent d'abord en fief les terres des patriciens, moyennant un cens annuel. Au cas de non-payement de la rente, ceux-ci pouvaient l'exiger par autorité royale, et se faire adjuger comme esclaves les débiteurs en retard. Il fut facile d'étendre abusivement à toute autre dette cette prérogative féodale.

(2) Le texte, selon Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XX, I, 45, est clair : *Tertiis nundinis capite pœnas dabant... Si plures forent quibus reus esset judicatus, secare, si vellent, atque partiri corpus addicti sibi hominis, permiserunt. Tertiis nundinis, partes secanto : si plus minusve secuerunt, se fraude esto* (si l'on coupe trop ou trop peu, il n'y aura pas fraude). Cette loi est si atroce que quelques-uns ont voulu l'expliquer dans le sens de la division des biens du débiteur obéré, *sectio bonorum*. La précision de la loi rend absurde cette interprétation bénigne. On connaît l'anecdote du juif Shylock, prêtant à un chrétien à la condition d'enlever à son débiteur un poids déterminé de chair, en cas de non-payement au jour convenu. Celui-ci, hors d'état de se libérer, comme il l'avait promis, s'adresse au magistrat, qui déclare la convention valable, mais décide en même temps que le Juif aura la tête tranchée, s'il coupe plus ou moins de la quantité fixée au contrat, si bien que l'usurier est obligé de se désister. Mais le cas avait été prévu à Rome, où le créancier pouvait, sans encourir aucune peine, tailler plus ou moins sur la personne de son débiteur. Bien mieux,

Aussi, lorsque survenait une disette, les uns se vendaient eux-mêmes, les autres émigraient, ou se précipitaient dans le fleuve. Telle était la liberté donnée par Brutus. Que reste-t-il à faire dans un pareil état de choses et lorsque l'oppression est parvenue à l'excès? Ou, comme les nègres de Saint-Domingue, on met le feu aux habitations des maîtres cruels; ou bien, convaincu de la force de l'union, on présente une résistance compacte, et l'on conquiert pas à pas des droits méconnus : ce fut l'œuvre de l'Italie.

Un jour se présente sur la place publique un vieillard couvert de haillons, les cheveux et la barbe hérissés, ressemblant plus à une bête fauve qu'à un être humain; mais il porte les insignes que lui ont transmis ses aïeux, et sa poitrine est sillonnée de blessures reçues dans vingt-huit combats glorieux. Il raconte que, dans la guerre contre les Sabins, sa maison a été incendiée, ses troupeaux enlevés; alors, accablé sous le poids des charges publiques toujours croissantes, sous celui des dettes augmentées par l'usure, il vendit son champ, puis fut arrêté par un créancier, battu de verges, conduit, non pas à un travail forcé, mais dans un véritable

si l'un des créanciers restait inexorable, il conservait son droit, et pouvait tuer ou mutiler le malheureux.

Il est possible que la loi ne fût jamais appliquée, ou qu'elle le fût rarement; que le débiteur se rachetât en consentant à l'hypothèque de sa personne; que ses parents et ses amis offrissent aux créanciers plus qu'ils n'eussent retiré de la vente de leur débiteur; que les tribuns fussent là pour s'opposer au furieux qui lui aurait refusé toute transaction. Il n'y a pas longtemps encore que la torture et le duel judiciaire étaient autorisés par le droit criminel anglais, et la vente de la femme par son mari l'est encore; pourtant maintes dispositions contraires empêchaient et empêchent de les mettre en pratique.

Une loi du dictateur Pétilius Libo Visolus abolit le *nexum*, l'an 440 de Rome, interdisant pour l'avenir l'hypothèque de la personne, et la faisant cesser pour tout débiteur qui déclarerait, sous la foi du serment, posséder un avoir suffisant pour se libérer. *Ut omnes qui bonam copiam jurarent, ne essent nexi, sed soluti*, dit Varron (*de Lingua lat.*, VII, 105). Les *addicti* ne pouvaient être mis aux fers, sauf le cas où ils auraient été condamnés par suite d'un délit. Nous voyons dans Plaute que le moyen le plus terrible pour se faire payer d'un débiteur était l'*addiction* ou chartre privée. Tite-Live nous apprend qu'au temps même de la guerre d'Annibal, ceux qui étaient condamnés à la restitution d'une somme étaient jetés dans les prisons comme des criminels.

En Égypte, on donnait pour hypothèque le cadavre de son père, et celui qui ne le retirait pas était noté d'infamie. A Thèbes, en Béotie, le débiteur insolvable était exposé sur la place publique avec une corbeille d'osier sur la tête. Les anciens Italiens le livraient à une bande d'enfants, qui faisaient un grand vacarme, en portant une bourse vide. Saint Augustin raconte (*Cité de Dieu*, XII, 4) que les mauvais débiteurs étaient exposés en plein soleil. Les villes italiennes du moyen âge pratiquaient envers le débiteur des usages pareils; on l'exposait les jours de marché, etc.

lieu de torture. L'indignation des uns, la compassion des autres, l'intérêt du plus grand nombre, font que le peuple se soulève, et une foule de voix s'écrient : Vainqueurs au dehors, nous sommes au dedans esclaves, endettés et prisonniers.

Ce terrible accord populaire épouvante les sénateurs, qui prennent la fuite. Les insurgés se présentent devant le consul, lui montrent les traces des chaînes et des coups, et réclament la convocation de l'assemblée. La crainte empêche les sénateurs de s'y rendre, ce qui fait croire aux plébéiens qu'on les abuse. Les patriciens essayent tour à tour de la violence, avec Appius Claudius, ou de la condescendance, avec Servilius, son collègue; mais ni l'un ni l'autre, ni Valérius, élu dictateur, ne parviennent à apaiser la multitude. Les patriciens regardèrent donc comme un bonheur l'irruption des Volsques, contre lesquels ils envoyèrent les plébéiens, en leur promettant que toute exécution contre les débiteurs sous les armes serait suspendue. Les plébéiens se laissent persuader, le serment est prononcé, et ils partent; mais bientôt, s'apercevant du piége, ils proposent, afin d'éluder le serment de fidélité prêté à leurs chefs, d'égorger les consuls qui l'ont reçu. Toutefois l'avis plus modéré d'enlever les aigles, qu'ils ont juré de ne pas abandonner, prévaut, et ils vont se poster sur le mont qui depuis fut appelé Sacré. Établis dans cette position, ils conservent une attitude menaçante; ne croyant plus aux fables ni aux flatteries, ils réclament des conditions suffisantes, et l'élection de deux tribuns (1) pour la protection de leurs personnes et de leurs intérêts.

Retraite sur le mont Sacré. 493.

Tribuns.

Les tribuns n'eurent, dans le principe, que le droit d'assister aux délibérations du sénat, sans participer au gouvernement; mais ils avaient pour mission de représenter la commune des plébéiens, de protéger sa liberté, et d'apposer leur *veto* aux décisions du sénat : liberté négative, limitée à un seul mot, contrainte parfois à s'arrêter sous le vestibule du sénat, mais sacrée, parce que la personne des tribuns est sacrée. Leur magistrature deviendra très-puissante, grâce à la force expansive inhérente aux institutions libérales; elle créera le véritable peuple, et, lorsqu'elle sera exercée par des hommes de sens et d'énergie, par un Tibérius Gracchus, elle sera plus profitable que les chartes de nos jours, et le plébéien romain lui devra de s'élever à toute la dignité d'homme.

Si les patriciens sacerdotaux avaient distrait et dompté la

(1) Junius Brutus et Sicinius Bellutus. Voilà encore Brutus, c'est-à-dire le serf rebelle de la révolution contre les Tarquins.

plèbe à force de l'employer à des constructions, les patriciens guerriers parvinrent au même résultat au moyen des guerres. De là, des batailles sans fin, dont nous épargnerons au lecteur les fastidieux détails. Qu'il nous suffise de dire que, le Latium étant divisé entre deux ligues, celle des Volsques et des Èques d'un côté, celle des Latins et des Herniques de l'autre, les Romains se réunirent à la seconde, exterminèrent la ligue rivale, et étendirent le nom de Latium jusqu'aux frontières de la Campanie. De telles conquêtes ne ressemblent point à celles qui sont accomplies par la fougue momentanée des Asiastiques et des Grecs; elles sont poursuivies, durant deux siècles, avec une lenteur calculée, un courage indomptable dans les revers, une infatigable activité, qui, dans la paix même, se tient prête au combat, attentive à profiter de tous les événements qui peuvent assurer le succès d'une guerre (1).

Les batailles n'empêchaient pas que, de temps à autre, les plébéiens n'élevassent la voix pour demander l'*ager*, nom sous lequel les pauvres entendaient du pain, et les riches, des droits. Le sénat offrait alors des terres éloignées enlevées aux vaincus, ou en dehors de la ligne sacrée, et qui, par cette raison, ne conféraient pas la participation aux auspices, ni en conséquence les droits de citoyen. Les pauvres s'y rendaient en colonies, et ces établissements contribuèrent à étendre et à soutenir la puissance romaine.

Colonies.

Quand on voulait envoyer au dehors une colonie, le peuple rassemblé faisait le choix des familles qui devaient en faire partie; on leur distribuait à chacune une portion du territoire conquis, et toutes s'y rendaient organisées militairement, sous la conduite de trois chefs, *triumvirs*. Une fois que la colonie était rassemblée à l'endroit déterminé par les augures, on commençait avant tout par creuser une fosse, au fond de laquelle on déposait de la terre et des fruits apportés de la patrie; puis on traçait avec une charrue au soc d'airain, traînée par un bœuf et par une génisse, l'enceinte de la cité future, selon qu'il avait été réglé par les aus-

(1) « Il y aura paix entre les Romains et les cités du Latium, tant que dureront le ciel et la terre. » DENYS D'HALICARNASSE, I. C'était une confédération militaire : dix cités d'abord, puis trente, ensuite quarante-sept, envoyèrent des députés à la Fontaine de Férentinum, pour traiter des intérêts communs. Dans la suite, la réunion dite *Feriæ latinæ* se tint sur le mont Aventin et au Capitole. Voy. FESTUS, au mot *Prætor ad portam*. Le *jus Latii* consistait dans le droit de mariage entre les deux peuples, *connubium*, et dans le *commercium*, qui renfermait la *vendicatio* et *cessio in jus*, la *mancipatio* et le *nexum*. Voy. HALBOLD, *Institutiones*, avec des additions précieuses par C. E. OTTO; Leipsick, 1826.

pices. Les colons suivaient la charrue, approfondissaient le sillon, et formaient un retranchement avec la terre qui en sortait. Le bœuf et la génisse étaient enfin immolés à la divinité que la colonie choisissait pour protectrice spéciale.

Le sénat avait soin que rien dans la colonie ne fût en apparence différent de ce qui existait dans la métropole. Là aussi l'augure et l'arpenteur déterminaient la distribution de la cité et du champ de chacun, abattaient les bornes et les tombeaux des anciens propriétaires. Les duumvirs tenaient lieu de consuls, les quinquennaux de censeurs, les décurions de préteurs. La colonie était gouvernée en république ou commune plébéienne, et fournissait à Rome des levées de troupes; du reste, elle ne devait être qu'une pépinière de soldats, puisque Rome restait l'arbitre seule de la guerre. Ces colonies ne se rendaient pas indépendantes, comme les cités grecques, à mesure qu'elles acquéraient de la puissance; elles ne constituaient réellement qu'une extension de la métropole. On voyait encore s'élever à côté d'elles d'autres établissements formés par de nouveaux étrangers qui, adoptés sous le nom de *municipes*, avaient moins de faste et plus d'indépendance; mais les uns et les autres se tenaient agglomérés autour de Rome, unique souveraine ressemblant à un patriarche au milieu de sa famille (1).

Si cet exil déguisé donnait satisfaction aux besoins des plus pauvres, il n'abusait pas les plébéiens, qui aimaient mieux *demander des terres à Rome que d'en posséder à Antium* (2), et qui réclamaient le champ consacré par les auspices dans les environs de la métropole. Ainsi commencèrent à se manifester les prétentions relatives à la loi agraire, qui comprenait deux propositions Loi agraire. distinctes : la première, qui avait pour objet d'admettre les plébéiens à posséder dans l'enceinte du territoire sacré, ce qui conférait le droit des auspices, source de tous les autres droits civils (3); la seconde, de répartir équitablement les terres conquises au prix du sang du peuple tout entier, et usurpées par les seuls patriciens.

Un jeune patricien, qui avait pris son surnom de la ville vaincue de Corioles, ennuyé de ces prétentions, ouvre l'avis d'affamer la 491.

(1) Au temps d'Annibal, les Romains avaient cinquante-trois colonies en Italie, Voy. Heyne, *de Romanorum prudentia in coloniis regendis*. — *De veterum coloniarum jure ejusque causis*. Opuscula, vol. I et III.

(2) Tite-Live, III, 1 : *Multitudo poscere Romæ agrum malle, quam alibi accipere*.

(3) Dans le moyen âge, comme dans l'antiquité, *celui qui possédait pouvait*.

multitude et de la contraindre ainsi à se taire. La proposition se divulgue, la plèbe s'irrite, les tribuns rassemblent les comices par tribus, et Coriolan est condamné à l'exil. Il s'en vengera en appelant les armes étrangères contre sa patrie; mais le coup est porté, et le patriciat cesse d'être inviolable : à côté des assemblées

Comices par tribus.

par centuries s'élèvent les assemblées par tribus, convoquées et présidées par les tribuns, et pour lesquelles il n'est pas besoin d'auspices. La commune plébéienne autorise les tribuns à y faire des propositions, premier moyen qui devait leur donner grande influence dans la législation.

Ceux qui s'opposaient à la loi agraire, Titus Ménénius, Spurius Servilius, et jusqu'aux consuls Furius et Manlius, furent cités devant les comices par tribus. Les patriciens s'effrayèrent de ce

472.

coup de vigueur, et le tribun Génutius fut trouvé mort la veille du jugement des accusés; c'était par de semblables expédients que l'aristocratie se débarrassait souvent de ses antagonistes les plus énergiques (1).

Leur chef abattu, les plébéiens étaient au moment de se disperser, et de se courber sous le joug en se laissant entraîner à la guerre, lorsque le plébéien Voléro s'oppose à ce qu'on l'inscrive sur le rôle; la plèbe le seconde, le nomme tribun, et lui donne pour collègue Létorius, qui disait : *Je ne sais pas parler, mais ce que j'ai dit une fois je sais le faire. Réunissez-vous demain ; je mourrai sous vos yeux, ou je ferai passer la loi.* Mais les patriciens se présentent à l'assemblée entourés de leurs clients, et la dureté inflexible d'Appius Claudius fait encore une fois rejeter la loi agraire. Que fait la plèbe? elle se laisse battre par l'ennemi, et supporte docilement la décimation à laquelle on la condamne (2); mais Appius, cité devant les comices par tribus, n'échappe à la condamnation de la commune plébéienne qu'en se laissant mourir de faim.

A quoi se réduisaient les prétentions de cette plèbe que l'on nous dépeint comme l'ennemie turbulente des anciennes institutions? à réclamer le droit de posséder, et de contracter des mariages solennels, reconnus par la loi, comme ceux des nobles eux-mêmes (3). Les patriciens, au contraire, voulant conserver leurs

(1) Dion Cassius le dit positivement (*Exc. de Sent.*) : Οἱ εὐπάτριδαι φανερῶς μὲν οὐ πάνυ... ἀντέπραττον, λάθρα δὲ συχνοὺς τῶν θρασυτάτων ἐφόνευον. « Les nobles ne résistaient pas beaucoup ouvertement, mais ils se débarrassaient traîtreusement de leurs adversaires les plus audacieux. »

(2) On en mettait un à mort sur dix.

(3) C'est ce que signifie *Tentaverunt connubia patrum*, non pas : *Ils cher-*

priviléges, faisaient de temps à autre élire un dictateur, autorité suprême et despotique devant laquelle se taisaient toutes les autres, même la puissance tribunitienne; ils envoyaient encore le plébéien à la guerre sous des chefs impérieux et violents, ou bien ils traduisaient devant les tribunaux, où ils siégeaient comme juges, et punissaient quiconque avait élevé la voix avec le plus de force dans le forum et dans les assemblées populaires.

La plèbe persista donc à réclamer les droits qui se rattachaient à la possession des terres, et la promulgation de lois uniformes. Le consulat ayant été suspendu, dix personnages furent chargés de faire ces lois et de les mettre à exécution, deux pouvoirs qui n'étaient jamais séparés dans l'antiquité. L'année suivante, les lois sont complétées par d'autres décemvirs, qui, dévoués aux patriciens, abusent de l'autorité absolue. Appius veut outrager la fille du plébéien Virginius, qui la tue pour lui sauver l'honneur; il court au camp, excite les soldats à la vengeance, et le sang d'une jeune fille fonde la liberté populaire, comme celui d'une chaste épouse avait fondé la liberté patricienne. Les plébéiens, rassemblés sur l'Aventin, réélurent les tribuns et les consuls, qui organisèrent les forces de la démocratie.

Decemvirs. 451.

XII Tables.

Les lois des Douze Tables, de même que tout autre code, n'introduisirent pas des institutions nouvelles; elles ne firent que consolider ou modifier celles qui existaient déjà, et servirent de fondement au droit jusqu'à Justinien, précisément parce qu'elles résumaient les croyances et les coutumes nationales. Rome, placée entre la civilisation avancée de l'Étrurie et de la Grande Grèce, et la grossièreté des montagnards, était poussée d'un côté vers la première, et retenue de l'autre par l'aristocratie territoriale, conservatrice des anciennes coutumes. Dans les Douze Tables on trouve, en effet, trois éléments distincts : les antiques coutumes de l'Italie, dures et féroces; celles de l'aristocratie héroïque, tyrannisant les plébéiens; enfin les libertés que ceux-ci réclament, et qu'ils obtiennent peu à peu. C'est ainsi qu'après l'invasion des barbares et leur établissement dans la Péninsule, quand les Italiens parvinrent à ressusciter la commune et à se gouverner en république,

chèrent à s'allier avec les nobles. Toute la lutte des plébéiens avec les patriciens est élégamment exprimée par Florus, I, 26, 5, lorsqu'il dit que les plébeiens voulaient acquérir *nunc libertatem, nunc pudicitiam, tum natalium dignitatem, honorum decora et insignia.* Le même auteur, I, 8, 6, dit (ce dont le loue Ballanche, *Palingénésie sociale*) : *Actus a Servio census quid effecit, nisi ut ipsa se nosset respublica?* C'est le *Nosce te ipsum*, le Γνῶθι σαυτόν, que Vico dit avoir été enseigné par Solon au peuple de l'Attique.

les lois se formèrent, partie des coutumes nationales, partie de celles que les Germains avaient apportées avec eux : les unes et les autres modifiées par le droit romain, qui reprenait vigueur, par le droit canonique, qui se faisait jour, et par la liberté, qui demandait de nouvelles garanties.

C'est donc une erreur de croire que la législation des Douze Tables fut faite d'un seul jet, et sous l'inspiration d'une pensée unique ; elle laisse apparaître clairement, au contraire, les efforts des patriciens, qui désirent maintenir l'ancien droit aristocratique, ou substituer au moins un droit nouveau à celui qui s'écroule, pour résister à leurs adversaires, et ceux des plébéiens, qui veulent des garanties contre les patriciens. Vous entendez les patriciens dans ces prescriptions : *Point de mariage entre les familles patriciennes et plébéiennes; peine de mort contre les attroupements nocturnes; peine de mort pour quiconque fera ou chantera des vers diffamatoires.* Les lois contre les débiteurs, que nous avons rapportées, et les formules impérieuses, sont des vestiges de l'ancien droit; mais la voix populaire, exigeant des garanties, se fait entendre à son tour : *Que la loi soit invariable, générale, sans privilége; que le patron qui tente de nuire à son client soit sacré*, c'est-à-dire maudit; *que le citoyen puissant qui casse un membre à un plébéien paye vingt-cinq livres d'airain; s'il ne s'arrange pas avec le blessé, qu'il subisse la peine du talion; que personne ne puisse être privé de sa liberté; afin que le noble ne se venge point par les tribunaux, le crime capital ne pourra être jugé que dans les comices centuriates; le juge suborné sera puni de mort, le faux témoin précipité de la roche Tarpéienne; que l'usurier découvert restitue au quadruple; que celui qui brise la mâchoire à un esclave paye cent cinquante as; le témoin qui refuse d'attester la validité d'un contrat, est sans probité, et ne peut tester.* Comme les nobles s'emparaient des bestiaux sous prétexte de sacrifices, la loi permet de s'assurer d'un gage contre celui qui prend une victime sans la payer; elle défend, sous peine de restitution au double, de consacrer aux dieux un objet en litige.

La famille libre vient aussi se substituer à la famille patriarcale et aristocratique. Les droits sur une femme s'acquièrent, non par l'achat, mais par le consentement et la jouissance, par la possession d'une année, pourvu qu'elle ne soit pas interrompue durant trois nuits. Alors la femme n'est plus acquise comme chose, mais se trouve en tutelle par un mariage librement contracté. Le fils sera émancipé par trois ventes successives, simulation légale qui atteste l'esclavage, mais qui y met un terme; le fils,

devenu aussi père de famille, n'est plus réuni à la famille paternelle que par une espèce de patronage, et le temps viendra où la loi devra rappeler que *le soldat même est tenu à des égards pieux envers son père.*

Le père, de son côté, n'a plus un héritier nécessaire, fatal; il peut disposer de ses biens et de leur administration par testament. Ainsi la propriété, enchaînée d'abord à la famille, devient mobile en suivant dans ses phases la liberté individuelle; deux années suffisent pour prescrire la possession des terres et des maisons, une suffit pour celle des biens meubles.

Vico suppose que les lois somptuaires furent promulguées seulement lorsque les Grecs eurent enseigné le luxe aux Romains: nous les croyons plus anciennes, et dirigées contre l'opulence des classes inférieures, tandis que les pontifes, les augures, les nobles, représentant les dieux, peuvent déployer la magnificence dans les sacrifices publics et privés, et dans les cérémonies funèbres : *Ne façonnez pas le bûcher avec la hache; aux funérailles, trois robes de deuil, trois bandelettes de pourpre, dix joueurs de flûte; ne recueillez pas les cendres des morts pour en faire plus tard les obsèques; point de couronne au mort, s'il ne l'a gagnée par sa valeur ou par son argent* (1); *ne faites pas plusieurs funérailles pour un mort; point d'or sur le cadavre, mais s'il a les dents liées par un fil d'or, ne l'arrachez pas; que personne ne soit enseveli ni brûlé dans l'enceinte de Rome*, et cela parce que les tombeaux, servant de bornes, rendaient les propriétés inviolables.

Ces lois ont passé très-anciennement pour avoir été recueillies en Grèce; mais déjà Polybe niait leur ressemblance avec celles des Athéniens, trouvant qu'elles se rapprochaient plutôt de celles de Carthage (2). La comparaison prouve d'ailleurs que, si ceux qui les ont compilées visitèrent la Hellade et la Grande Grèce, ils n'en imitèrent rien, soit dans les dispositions essentielles et caractéristiques du droit personnel, soit dans les formes de la procédure. Il n'existe de rapports que relativement à des objets tenant à un principe de droit beaucoup plus étendu, ou dont la nature exigeait l'uniformité; ce qui permet de passer sous silence certains détails minimes, concernant l'usage de la propriété (3). Du reste, on n'y découvre aucune trace des lois religieuses de la

(1) Dans les courses, par exemple, avec ses propres chevaux.

(2) Livre VI, chap. 4 et 51.

(3) La distance, par exemple, entre les haies et les fossés sur la limite des champs; entre celles-ci et les arbres; la suspension du jugement au coucher du soleil, etc.

Grèce, ni de la démocratie attique, ni des constitutions invariables des Doriens.

Dans Athènes, le mari était protecteur; à Rome, maître; au lieu de donner de l'argent à son beau-père, il en recevait. La femme, dès lors, qui apportait une dot dans la maison, conservait une certaine indépendance; elle pouvait accuser son mari, qui jouissait du même droit à son égard, et la séparation était facile. Dans Athènes, le père peut tuer sa fille pour libertinage, et non pas son fils; mais il peut refuser de reconnaître le nouveau-né, qui, dans ce cas est vendu comme esclave; il peut encore déclarer son fils indigne, même lorsqu'il est adulte : répudiation qui pas n'a lieu à Rome, où le père, en émancipant son fils, n'abdique aucun de ses droits. Ni l'âge ni le rang n'interrompaient ces droits, tandis qu'à Athènes le fils à vingt ans était inscrit dans la *phratrie*, c'est-à-dire devenait indépendant et chef de maison.

Nous pourrions prolonger ces comparaisons, d'où résulterait jusqu'à l'évidence que les Romains ne songèrent pas à modifier leur droit d'après un type étranger, et que ceux qui devaient donner au monde l'exemple de la législation la plus sage, ne commencèrent pas leur grande œuvre par des emprunts faits au dehors. Nous pouvons donc rechercher dans les XII Tables les vestiges de l'ancien droit italique; car on ne fit alors autre chose que rédiger par écrit et sanctionner ce qui déjà se trouvait dans la coutume. Vico nie au surplus la compilation même des XII Tables; il affirme que la seule loi des décemvirs fut celle qui rendait commun à la plèbe le domaine quiritaire des champs, et qu'on rapporta ensuite aux XII Tables, comme à un type idéal, toutes les lois qui, peu à peu, vinrent rendre la liberté égale pour tous.

Que ces lois soient toutes du même temps ou d'époques diverses, l'égalité y est établie en droit; mais il devait s'écouler un long espace de temps avant qu'elle le fût de fait. Le patricien continue de posséder seul les augures, et les formules secrètes indispensables pour donner de l'autorité aux jugements. Le plébéien ne peut se présenter au tribunal qu'assisté de son patron, qui lui dira les jours fastes et néfastes, les cérémonies précises au moyen desquelles seulement il parviendra à se faire écouter et à obtenir justice.

Bien que les XII Tables statuassent peu de chose en ce qui concernait l'État, la démocratie, introduite par les décemvirs dans le droit civil, passa dans le droit politique. Le tribunat, puissance qui n'avait d'autre frein que la nécessité pour les tribuns d'être

tous d'accord entre eux, fut rétabli; les lois faites par la plèbe assemblée par tribus (*plebiscita*) devinrent obligatoires même pour le noble (1), et les auspices n'y furent point nécessaires.

Forts de cette importante conquête, les plébéiens, sous le tri- Loi Canuleia. 444.
bunat de Canuléius, réclament le droit de mariage avec les patriciens, et finissent par l'obtenir; ainsi fut abattue la barrière qui s'élevait entre les deux classes. Puis ils demandent le consulat; mais les patriciens, plutôt que de céder, suspendent l'élection de tout consul, en conférant l'autorité judiciaire à des préteurs patriciens, et le commandement des armées à des tribuns militaires chefs de légions, choisis parmi les nobles et les plébéiens, sans droit d'auspices.

Ainsi donc Rome, avec son organisation par *gentes* et familles, ne restait pas immobile; elle progressait avec ordre et mesure, en ouvrant aux vaincus les portes de la cité. Les différentes classes du peuple n'étaient pas séparées l'une de l'autre, comme les castes orientales; mais la fleur de chacune d'elles montait toujours à la classe supérieure, que rajeunissaient ces recrues nouvelles. Aussi le soldat, le jurisconsulte, l'orateur, sentaient vivement le désir de s'élever, et portaient dans leur nouveau rang, non pas la nonchalance d'un pouvoir certain et héréditaire, mais l'activité de celui qui a dû conquérir sa position. Puis il y avait encore cette série de magistratures, toutes électives, qui ramenaient une sorte d'examen annuel, et servaient d'aiguillon pour les remplir avec zèle; car c'était le moyen de parvenir à de plus importantes fonctions, et de transmettre à sa famille la *dignité*, c'est-à-dire l'honneur qu'elles procuraient.

La censure fut créée pour que cet avancement progressif s'ac- Censure.
complît avec ordre, en évitant tout à la fois la précipitation et l'immobilité. Sans pouvoir direct et sans autorité impérative, toute-puissante néanmoins dans le mouvement de la vie publique, elle était conférée, à titre de récompense, à ceux qui avaient soutenu dignement le poids des autres charges. Tous les cinq ans, les censeurs passaient en revue le peuple romain, rassemblé dans le champ de Mars, et, sans autre appareil que leurs officiers et leurs registres, ils inspectaient et épuraient les classes, les tribus, les *gentes*. A l'appel de leur nom par le héraut, les Romains comparaissaient par classes et par centuries, pour rendre compte de leur avoir et de leur conduite. Les censeurs alors réformaient le clas-

(1) *Legem tulere, ut quod tributim plebs jussisset, populum teneret.* Tite-Live, III, 55.

sement selon que le réclamaient les besoins de l'État et les changements de fortunes, faisant monter les uns, descendre les autres jusqu'à les confiner parmi les simples contribuables (*ærarii*), qui ne conservaient des droits du citoyen que celui de payer l'impôt. Après le peuple venaient les chevaliers, suivis de leurs coursiers, qu'ils tenaient par la bride; ceux qui étaient trouvés trop pauvres, ou coupables de quelque tort, ou peu soigneux de leur cheval, restaient privés de celui-ci, en signe de dégradation. Des sénateurs avaient-ils perdu le cens, ou s'étaient-ils déshonorés, ils étaient effacés de l'album et remplacés. D'autres censeurs exécutaient cette opération dans les colonies et dans les municipes; ils en transmettaient le résultat aux censeurs de Rome, qui déposaient dans le temple des Nymphes les pièces de ce recensement général périodique.

Tant que la censure resta dans les mains du sénat, celui-ci put composer les assemblées législatives de manière à les dominer à son gré; car chaque tribu et chaque centurie n'ayant qu'un suffrage à exprimer, si la foule des citoyens pauvres était resserrée dans un petit nombre de tribus et de centuries, elle succombait sous la majorité de celles que formaient les riches.

Bien que les plébéiens eux-mêmes pussent être élevés au tribunat militaire, on ne conféra pendant longtemps cette dignité qu'à des patriciens, la plupart se tenant satisfaits de la sécurité accordée à la propriété et aux personnes. Mais cette sécurité était tous les jours en péril : des débiteurs étaient sans cesse conduits dans les prisons particulières; la misère ne laissait pas aux plébéiens le loisir de s'occuper des affaires publiques, et l'oligarchie allait étouffer Rome au berceau, quand apparut le tribun du
3 6. peuple Caïus Licinius Stolon. Quoique décrié dans l'histoire, toujours composée par des membres de l'aristocratie, ou sous leur inspiration hostile, nous voyons en lui l'auteur sublime d'une révolution qui, accomplie par des moyens légaux, sans violence ni effusion de sang, contribua puissamment à la grandeur future de Rome.

C. Licinius Stolon.

Il proposa d'abord une loi qui, en annulant les intérêts accumulés, adoucissait la condition des débiteurs; puis une autre qui limitait à cinq cents arpents chaque propriété prise sur l'*ager*, c'est-à-dire sur le domaine public, pour que le reste fût distribué aux pauvres; enfin une troisième loi, qui exigeait que l'un des deux consuls fût toujours un plébéien. Les tribuns, en mettant leur *veto* à toutes les élections, opposition qui laissa pendant dix années Rome sans magistrats, obtinrent que les plébéiens entras-

sent dans le collége des prêtres sibyllins, oracle de l'État; qu'ils pussent occuper la dictature, la préture, le pontificat, l'édilité, 353 337.
et jusqu'à la censure, dernier refuge du pouvoir aristocratique. Bien plus, les lois du dictateur Publilius Philon (336) abolirent le 339.
vote par curies, rendirent les plébiscites obligatoires pour tous les Romains, avec le seul assentiment du sénat, sans qu'il fût besoin de celui des curies. Le sénat prit alors la place des anciens *pères;* le peuple se composa aussi des nobles, et les tribuns purent prendre les auspices; enfin Flavius, secrétaire d'Appius Claudius, pour gagner la faveur populaire, publia les formules judiciaires 305.
et le calendrier.

La plèbe avait conquis de cette manière l'égalité des droits et l'égalité religieuse. Il existait bien encore des dissensions entre les familles patriciennes et les plébéiennes; mais les deux ordres cessèrent de former des États distincts dans la république, qui, démocratique désormais, était admirablement harmonisée par les droits du peuple, du sénat et des grands; puis la religion de l'État, avec ses formes inaltérables, consolidait tout, en s'opposant à l'anarchie démagogique comme au despotisme militaire. La loi, sacrée dans les temps sacerdotaux, mystérieuse dans les aristocraties, était désormais divulguée. A la raison divine, révélée mystérieusement par les prêtres, et à la raison d'État, par laquelle le peuple héroïque pourvoit à sa conservation avec un sénat propre, vient se substituer la raison humaine dans une équitable répartition de droits. Le sénat ne constitue plus dès lors une autorité de domination, mais de tutelle, pour n'avoir, sous les empereurs, qu'une influence de conseil; la liberté romaine se formule dans ces trois mots : autorité du sénat, souveraineté populaire, pouvoir des tribuns du peuple.

CHAPITRE XXX.

LES GAULOIS.

A la première lueur de l'histoire, nous apercevons les Gaulois dans le pays qui s'étend entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan; ils sont aussi dans les deux îles au nord-ouest de l'Europe, qui font face aux embouchures du Rhin et de la Seine, et appelées, l'une *Alb-in* (île Blanche), l'autre *Er-in*

(île occidentale) (1). Chasseurs et pasteurs, ils se divisaient en tribus qui formaient autant de peuplades réunies par des alliances. Telles étaient celles des Celtes, ou tribu des bois; des Armoriques, ou maritime; des Arvernes, ou habitants des hauteurs; des Allobroges, ou du haut pays; des Helvètes, ou des pâturages; des Séquanes, sur les rives de la Seine; des Éduens ou Bituriges (2).
1400? Les Celtes, refoulés probablement par les Aquitains, envahirent l'Espagne, où ils se mêlèrent avec les Ibères (Celtibères) et donnèrent leur nom à la Galice. D'autres Gaulois se dirigèrent vers l'Italie, et une horde nombreuse, sous le nom d'Ambra (3),
1300? vainquit les Sicules, et resta maîtresse de la vallée du Pô, d'où elle poussa ses conquêtes jusqu'au Tibre, qui, avec le Nar (*la Nera*) et le Truente (*il Tronto*), devint la frontière de leur vaste territoire (4). Ils se divisèrent en trois régions, appelant *Is-Ombrie* les environs du Pô; *Oll-Ombrie*, les deux versants de l'Apennin; *Vil-Ombrie*, la côte de la mer Inférieure, entre le Tibre et l'Arno : les deux premières comptaient jusqu'à trois cent cinquante-huit bourgades.

1050? Les Rasènes ou Étrusques, qui vinrent s'établir dans la Vil-Ombrie, enlevèrent la domination aux Gaulois, sans toutefois les exterminer, et firent la guerre à l'Is-Ombrie, qu'ils conquirent peu à peu, et où ils fondèrent douze colonies. Plusieurs, parmi les Is-Ombriens, retournèrent dans la Gaule; d'autres restèrent dans les vallées des Alpes, et quelques-uns se fixèrent dans le pays entre le Tésin et l'Adda; les Oll-Ombriens furent aussi subjugués, et réduits à la contrée qui garda le nom d'Ombrie.

Cimbres. La Gaule eut à subir de terribles vicissitudes, dont la plus mémorable fut l'arrivée des Cimbres ou Kymris. Les Cimbres, dont l'origine était peut-être la même que celle des Gaulois, habitaient très-anciennement les vastes régions entre la Chersonèse Taurique, le Palus-Méotide et le Tanaïs. Dans le onzième siècle avant notre ère, ils envahirent la Colchide, le Pont et le littoral de la mer Égée, épouvantant l'Asie et la Grèce, qui les appelaient Cimmériens, et les croyaient anthropophages et d'une race infernale.

(1) L'Angleterre et l'Irlande.

(2) *Coille*, *coilte*, bois, forêt. — *Armhuirich*, voisin de la mer. — *Ar*, *all*, haut; *brog*, village. — *Elva* ou *selva*, troupeau. — *Ait*, *et*, lieu. Voy. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

(3) Voyez ci-dessus, chap. XXIV, page 394.

(4) De là le grand nombre de noms gaulois des villes de la haute Italie.

Dans le septième siècle, les nations scythiques et teutonnes, qui firent irruption sur les côtes du Palus-Méotide et du Pont-Euxin, poussèrent vers l'Europe les Cimbres, dont une partie occupa la Chersonèse Cimbrique (*Jutland*); d'autres, appelés Boïens ou terribles, s'établirent autour des monts Sudètes et dans la forêt Hercynienne (*Bohême*), tandis que les Belges s'arrêtaient dans les bois de la rive droite du Rhin. Quelques bandes de ces derniers, après avoir passé le fleuve, s'avancèrent à travers la Gaule jusqu'aux Cévennes, où elles se fixèrent sous le nom de Tectosages, ayant Toulouse pour métropole; d'autres, commandées par Hésus le Puissant, infligèrent à la Gaule tous les maux d'une invasion violente, ce qui détermina l'émigration de beaucoup de ses habitants. De ce nombre furent ceux qui, sous la conduite de Sigovèse, gagnèrent la forêt Hercynienne, et s'établirent dans les Alpes Illyriennes,
ainsi que les Bituriges, les Éduens, les Arvernes, les Ambarres, 590.
qui suivirent en Italie le Biturige Bellovèse; ils se jetèrent, par le 587.
mont Genèvre, sur le territoire des Ligures taurins, habitant entre le Pô et la Dora, et se dirigèrent vers la Nouvelle-Étrurie. Là, ayant rencontré les débris de la première invasion, ils adoptèrent, comme un augure favorable, le nom d'Is-Ombriens, conservé par ces anciens Gaulois; c'était un peuple farouche, dont la politique
n'a laissé d'autre indice que la construction d'une forteresse au 580.
milieu du territoire conquis, appelée Milan (1) et destinée aux assemblées ainsi qu'aux sacrifices.

D'autres, sous le nom de Carnutes, d'Aulerques et de Cénomans, arrivèrent conduits par Élitovius (2) qui, unissant ses forces
à celles des premiers, repoussa les Étrusques au delà du Pô, 521.
fonda Brescia et Vérone. Une troisième horde, composée de Salyes, de Lèves et de Lybiques, fit irruption par les Alpes Maritimes, et s'établit à l'occident, sur la droite du Tésin. Cimbres, Boïens, Lingons, Anamans, secondèrent ce mouvement; après avoir traversé l'Helvétie, les Alpes Pennines et la Transpadane,
ils franchirent l'Éridan (3). Les Anamans peuplèrent Plaisance. 511.
Les Boïens, ayant choisi Felsina pour leur résidence, l'appelèrent Bononia (Bologne). Les Sénons, après avoir repoussé les Om-

(1) *Mei-land*, mon pays; *mitte-land*, pays du milieu; *medio-amnium*, entre le Tésin et l'Adda; *Medus* et *Olanus*, deux chefs de bande; *medio-lanæ*, de la truie à toison qu'ils y auraient trouvée; *Medelland*, ville de la Vierge, sont les différentes étymologies de Milan, *Mediolanum*.

(2) *Ele-dove*, le tourbillon.

(3) SILIUS ITALICUS, VIII, 453 : *Et Senonum de nomine Sena*. Séna s'appela ensuite *Senogallia*; c'est aujourd'hui *Sinigaglia*.

briens jusqu'au fleuve Æsis, s'arrêtèrent à Séna. La Transpadane se trouva ainsi occupée par les Gaulois, la Cispadane par les Cimbres, et tout ce pays civilisé par les Étrusques fut livré à la désolation et à la barbarie.

De tant de cités florissantes détruites par les Gaulois, pour qui s'enfermer dans des murailles paraissait une atteinte à la liberté, Mantoue et Melpum, dans la Transpadane, Ravenne, Butrium, Ariminum, dans l'Ombrie, furent les seules qui échappèrent à la ruine générale. Melpum succomba peu de temps après, et les autres durent se conduire avec la plus grande prudence au milieu de ces terribles conquérants (1). Ils habitaient des bourgs sans murailles d'enceinte, n'avaient ni meubles ni aucune des commodités de la vie, couchaient sur l'herbe ou sur la paille, ne se nourrissaient que de viande, et ne s'occupaient que de guerres. Les
390 seules richesses dont ils fissent cas, parce qu'elles pouvaient se transporter, étaient l'argent et les troupeaux (2); ils allaient donc porter le pillage jusque dans la Grande Grèce, en côtoyant la mer Supérieure, et en évitant les montagnards de l'Apennin et les robustes fils du Latium.

Leur population s'étant accrue, ils voulurent envoyer au dehors une colonie, et trente mille Sénons passèrent dans l'Étrurie. Les Étrusques leur envoyèrent dire : « Pourquoi venez-vous dans « un pays où vos pères n'ont pas habité ? » — Nous cherchons « à nous établir ; cédez-nous les terres qui ne vous servent pas, « et nous seront amis. Cette vieille habitude des Italiens de faire appel à l'étranger dans leurs discordes fraternelles, nous ferait adopter assez volontiers l'opinion que les Étrusques excitèrent contre les Romains les envahisseurs, qui, en effet, marchèrent sur Clusium et Cæré, villes alliées de Rome. Le sénat leur envoya des ambassadeurs pour les engager à s'éloigner ; mais, au lieu de négocier, ces ambassadeurs prirent les armes pour la défense des villes menacées. Les Gaulois Sénons, irrités, marchèrent alors contre les Romains sous le commandement de leur Brenn, et les défirent sur les bords de l'Allia ; voyant qu'ils ne pourraient défendre leur ville, les Romains l'abandonnèrent, comme les Athéniens avaient fait dans la guerre médique, et Rome fut réduite en cendres. Une poignée de braves se réfugia avec Manlius dans le Capitole ; mais, ayant perdu l'espoir de résister à l'ennemi, et domptés

(1) Mais comment les Gaulois, qui détruisaient tant de villes florissantes, parce que c'était à leurs yeux une atteinte à la liberté que de se renfermer dans des murailles, fondèrent-ils Vérone, Brescia, Séna et Milan?

(2) POLYBE, II.

par la faim, ils se décidaient à capituler, lorsqu'ils furent secourus à temps. Furius Camillus, oubliant les outrages de la patrie qui l'avait exilé, réunit les fugitifs, est proclamé dictateur, et survient au moment où, à Pesaro (*Pesa-auro*), on traitait de la délivrance à prix d'argent : « C'est avec le fer, s'écrie-t-il, et non avec l'or qu'il faut racheter la patrie! » Il délivra la citadelle, expulsa les Gaulois, et prouva par l'événement l'immobilité du Jupiter Capitolin; Camille fut regardé comme le second fondateur de la cité.

Ainsi parle une tradition d'orgueil national et patricien, aussi riche de poésie que de contre-sens et d'erreurs; mais une autre, plus positive, révèle que les Romains ne se rachetèrent qu'à prix d'or, et que cet or, transporté dans la Gaule et gardé comme un précieux trophée, fut plus tard recouvré par Drusus. Il est certain que les Gaulois ne vidèrent pas si promptement le pays; mais, campés près de Tibur, que Tite-Live appelle *arcem gallici belli*, ils parcouraient les campagnes voisines, et répandaient une telle terreur que les Romains furent au moment d'abandonner Rome, où ils n'étaient pas en sûreté, pour se transporter à Véies : heureusement les patriciens, qui auraient perdu toute supériorité en perdant le territoire sacré, les en détournèrent à l'aide des augures. La ville plébéienne fut alors réédifiée à la hâte et sans ordre, au même lieu où le *lituus* étrusque avait d'abord fondé rituellement la cité patricienne.

Les Gaulois, qui s'étaient retirés dans la partie supérieure de l'Italie, appelée de leur nom Gaule Cisalpine, ne cessèrent d'inquiéter la république. Les Romains conservèrent même une telle appréhension des barbares qui avaient ruiné leur ville, qu'ils gardaient exprès un trésor, pour les cas où il y aurait avec eux quelque guerre (*tumultus gallicus*). Tous les citoyens étaient alors, sans aucune exception, obligés de prendre les armes; les affaires restaient suspendues, et l'on élisait un dictateur afin de pourvoir à ce que la république n'éprouvât aucun dommage.

CHAPITRE XXXI.

POLITIQUE EXTÉRIEURE. ITALIE SUBJUGUÉE.

Rome réalisait tout à la fois le progrès intérieur et se répandait au dehors; à la différence des États grecs, qui recherchaient l'originalité, l'isolement, et répugnaient à la fusion des races, elle

s'ouvrait à tous, et se plaçait à la tête d'une société grandissant tous les jours. Rome, en effet, tira sans cesse un nouveau peuple romain de toute nation italique, et telle fut la cause principale de sa grandeur croissante. Les vaincus, comme aliment de ce grand corps, venaient chaque jour renouveler ses forces; ils n'existaient que pour Rome, mais Rome à son tour leur infusait la vie par les colonies : admirable système de politique, qui lui permit de s'assimiler les peuples avant de les absorber, et qui l'aurait rendue éternelle, si l'excès des conquêtes n'avait pas jeté dans son sein cette foule d'étrangers, cause de réplétion et non plus source de nourriture.

Il est de la plus haute importance d'étudier ce second rôle de Rome, comme action sociale tendant à l'unité, inconnue jusqu'alors dans le monde, et qui étend les barrières d'une petite société au point d'embrasser le genre humain. Au début, les proscrits de toute origine, puis des tribus, enfin des populations et des races entières, viennent se fondre dans la cité; tantôt les Albains vaincus, tantôt les Sabins vainqueurs, sont contraints ou déterminés à porter leurs pénates auprès de ceux de Rome. Il est vrai que l'esprit aristocratique restreignit cette introduction d'étrangers; mais le peuple la désira toujours, et ses partisans, depuis Spurius Cassius jusqu'à César, furent aussi les défenseurs des intérêts italiques.

Mais, à cette époque, un esprit d'invasion et d'injustice provoquait et dirigeait les guerres contre les nations italiotes, qui s'étaient altérées au milieu de ces luttes continuelles. Les Opiques, établis dans la Campanie, peut-être identiques avec les Sicules, reçurent beaucoup de colonies grecques, qui, jointes aux migrations sabines, modifièrent leur développement. Les Étrusques eurent beaucoup de villes dans la Campanie, mais jamais une autorité générale; leur appui servit à consolider une aristocratie campagnarde qui domina les villes, dont la principale était Capoue. Leurs relations avec la Grèce et l'Asie Mineure firent prévaloir le caractère grec parmi les Étrusques. Tarquin avait voulu les rendre puissants; mais, n'ayant pu réussir, il vint donner la force à Rome, contre laquelle plus tard, comme une mère contre sa fille, Porsenna prit les armes.

Les Romains, poursuivant leur lutte perpétuelle contre les Èques et les Volsques, battaient l'aristocratie étrusque et s'emparaient des villes sacrées de Tarquinies, Vulsinies, Capène, Fidène, Véies. Le long siége de Véies, qui dura dix ans, obligea de rester sous les armes pendant l'hiver, et, pour la première fois, une paye fut assignée aux soldats. Cette nouvelle dépense put être couverte par

les richesses trouvées dans la ville ; mais, plus tard, il fallut aggraver les tributs. Rome prit encore Falère, et semblait sur le point de soumettre l'Étrurie entière, lorsque survint le fléau des Gaulois. Cette guerre améliora la tactique des Romains, qui, pour mieux résister aux longues épées gauloises, remplacèrent le casque de cuivre par un casque en fer battu ; ils bordèrent de fer les boucliers, et substituèrent aux frêles et longues javelines le *pilum*, perfectionnement du *gais* ou *gæsum* de ces barbares, également propre à parer les coups d'épée ou de sabre, et à frapper de loin comme de près.

Par gratitude envers les habitants de Cæré, qui avaient donné asile aux dieux pendant l'invasion, le droit de cité leur fut accordé : nouvelle extension donnée à la politique de l'assimilation. On ne transporte plus les vaincus dans Rome ; c'est Rome qui va au-devant d'eux, et les crée citoyens romains hors du territoire, avec des droits plus ou moins complets. Bientôt les Véiens, les Fidénates, les Falisques et d'autres Étrusques reçurent ainsi le droit de cité. Quant aux Latins, ils furent domptés par les armes.

Les Romains, qui ne refusèrent pas toujours leurs éloges aux vaincus, ont raconté (1) qu'un Volsque de Priverne, interrogé sur la peine méritée, selon lui, par ses concitoyens, répondit : *Celle que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté.* Et comme on ajoutait : *Si l'on vous pardonne, comment vous comporterez-vous?* Il répliqua : *Selon que vous agirez vous-mêmes ; si les conditions sont équitables, la paix sera durable et sûre ; sinon, elle durera peu.*

Les Samnites, mélange de Sabins et d'Ausones, étaient pour Rome des ennemis redoutables. Cette nation sobre et indomptée, défendue par des vallons, des torrents, et redoutable pour les habitants de la plaine, était alors au comble de sa puissance ; elle surpassait Rome en population et en territoire, car elle occupait toute la contrée de la mer Inférieure à la mer Supérieure, du Liris aux montagnes de la Lucanie et aux plaines de l'Apulie. Les Samnites ne constituaient pas un seul État, mais plusieurs, liés par les rapports d'un municipe commun, dirigés par un *induperator*, souvent rivaux, parfois ennemis.

Les villes grecques et étrusques résistaient de leur mieux aux excursions des jeunes Samnites ; mais, ayant franchi les barrières
qu'elles leur opposaient, ils envahirent les plaines qu'arrose le 420.
Vulturne, et c'est d'eux que cette contrée, si différente de leur

(1) Tite-Live, VIII, 21.

pays de montagnes, reçut le nom de Campanie (1) et les qualifications d'*heureuse*, de *terre de labour,* à cause de sa fertilité en vin et en blé. La délicieuse Capoue, en passant des mains des Sabelli dans celles de cette nation belliqueuse, vit accroître sa réputation guerrière. Ses cavaliers, non moins renommés que les fantassins du Latium, se mettaient à la solde des tyrans de Sicile, et servirent même les Grecs dans la guerre du Péloponèse; elle fut l'émule de Rome, et put un moment aspirer à l'empire de l'Italie; cependant elle s'adonnait tellement au luxe que la rue Séplasia n'était remplie que de boutiques de parfums. Les vases que l'on y découvre attestent jusqu'à quel degré de perfection elle avait porté les arts plastiques; elle inventa les pièces burlesques, dont les fables atellanes et les masques du Zanni et du Polichinelle sont des souvenirs.

Jamais les Campaniens n'aimèrent leurs dominateurs montagnards, et jamais les Samnites ne connurent la politique où excella Rome, de fondre en un seul peuple vainqueurs et vaincus, patriciens et plébéiens; les uns et les autres se regardaient donc avec
348. une défiance haineuse. Les Campaniens, attaqués par les Samnites, demandèrent des secours aux Romains, qui, sortant pour la première fois du triste Latium, connurent cette admirable contrée, les délices du climat, l'élégance et la sensualité grecques. L'armée en fut tellement enchantée qu'elle demanda d'y transférer la patrie, et, comme sa réclamation fut repoussée, elle marcha contre Rome, y excita un violent tumulte, imposa l'abolition des dettes usuraires et l'élection d'un consul plébéien.

342. Le Latium ressentit le contre-coup de cette agitation; il secoua le joug, et s'allia avec les colonies romaines (2), avec les Campaniens et les Sidicins, pour repousser les montagnards du Samnium, et réprimer l'orgueil croissant des Romains. Deux préteurs des Latins vinrent même réclamer leur part dans la cité romaine, et exiger que l'un des deux consuls et la moitié des sénateurs fussent pris parmi les Latins. Les Romains, peu habitués à céder aux menaces, s'unirent aux montagnards, poussèrent les Marses

(1) *Campania*, de κάμπος, plaine. PLINE, III, 9, 7 : *Campania felix,* et XVII, 3, 3 : *in Laborino Campaniæ nobili campo.* FLORUS, 1, 16 : *Nihil uberius solo; ideo Liberi Cererisque certamen dicitur.*

(2) Quand il est question de révolte dans les colonies romaines, il ne faut pas l'entendre comme pour les colonies grecques, qui veulent se rendre indépendantes de la mère patrie. L'existence des colons romains était trop intimement liée à celle de la métropole : c'étaient des soulèvements des anciens habitants du pays contre les nouveaux, qu'ils voulaient chasser de leurs maisons, de leurs boutiques et de leurs positions militaires.

et les Péligniens contre les Campaniens, et battirent les confédérés 340.
à Véséris, près du Vésuve. Dans cette guerre fratricide, Manlius Torquatus condamne à mort son fils pour avoir combattu contre ses ordres; Décius se dévoue aux dieux infernaux pour les apaiser, et, après avoir proféré les terribles formules, se précipite sur l'ennemi : sévérité des patriciens conservateurs, et reste du fanatisme farouche des religions pélasgiques.

Les Romains punirent l'insurrection des Latins et des Campaniens par l'extinction de leur vieille nationalité, transportèrent sur leur propre territoire les habitants du pays, et les remplacèrent par des colonies nouvelles. Ils célébrèrent par vingt-quatre triomphes l'assujettissement des Volsques, et détruisirent entièrement la fertilité artificielle de ce pays, où les ruines de tant de cités éparses au milieu de marais (1) insalubres, attestent la grandeur du peuple anéanti et la cruauté des vainqueurs. Cette rigueur impitoyable était due aux patriciens, partisans opiniâtres de la sévérité héroïque, tandis que la plèbe, se rappelant son origine italique, aurait voulu qu'on usât de clémence. 327.

A cette époque, Rome change de moyens, mais son but reste le même; elle arme les Latins, les Campaniens, les Apuliens, tous habitants de la plaine, contre les Samnites, les Lucaniens, les Vestins, les Èques, les Marses, les Trentans, les Péligniens, tous habitants des montagnes. Ceux-ci, vaincus, demandent à traiter, et éprouvent un refus; dans la fureur du désespoir, ils profitent d'un avantage de position, et enferment l'armée romaine dans les Fourches
défilés de Caudium. Un vieillard samnite conseillait ou de passer Caudines. 321.
tous les Romains au fil de l'épée, ou de les renvoyer avec honneur : *Détruisez vos ennemis*, disait-il, *ou faites-en des amis*. Pontius Hérennius, son fils, général et philosophe, écoutant plus l'humanité que la politique, voulut épargner les vaincus; il se contenta de leur enlever armes et bagages, et de les faire passer sous le joug, le consul Posthumius en tête. La capitulation qu'ils jurèrent alors fut bientôt annulée.

Les Romains, se prévalant de cette fidélité à la lettre qui changeait le juste en injuste, expulsèrent de la cité ceux qui avaient juré le traité; puis, lorsque les Samnites les eurent accueillis avec une généreuse hospitalité, le consul Posthumius se mit à maltraiter le fécial. Les Romains, considérant l'outrage comme venant d'un Samnite, s'en firent un prétexte pour une rupture nou-

(1) Le riche pays des Volsques est aujourd'hui couvert par les marais Pontins. On cherchait, au temps de Pline, la place de leurs vingt-trois cités. Pline, III, 5. 34.

velle (1). La victoire favorisa les parjures; Pontius, si vénéré parmi ses compatriotes que, même après l'erreur de sa clémence, ils ne lui avaient retiré ni leur confiance ni le commandement de l'armée, fut défait et conduit à Rome; et lui qui n'avait pas voulu que l'armée prisonnière fût passée au fil de l'épée, lui qui avait empêché que l'on maltraitât les fils répudiés de Rome malgré leur parjure, fut lâchement et légalement livré au bourreau.

318. Les Romains profitent de deux années de trêve pour faire rentrer leurs colonies dans le devoir, et les révoltés sont égorgés en présence du peuple, pour servir d'exemple à l'avenir; car il importait avant tout d'assurer la tranquillité des colons. Leurs établissements une fois affermis dans la Campanie, ils enveloppent les Samnites dans un vaste filet; ce peuple, ne se trouvant plus assez fort pour lutter d'égal à égal contre ces conquérants qui avaient encore grandi, appela à son aide la confédération étrusque.

316. Guerre contre les Étrusques.

Cette puissance avait été réduite, par les Samnites et les Gaulois, à se renfermer dans ses anciennes limites; mais la population y surabondait, et l'agriculture et l'industrie, également florissantes, étaient pour les villes des sources inépuisables de richesse. Elle fit trêve au commerce et aux arts pour secourir ses anciens ennemis contre les nouveaux, plus menaçants que ne l'avaient été les Ligures, les Samnites et les Gaulois. Mais les Romains avaient à leur tête Fabius, surnommé Maximus par les
312. patriciens, parce qu'il avait relégué dans les quatre tribus la populace qu'Appius Claudius avait disséminée dans toutes; Curius Dentatus, qui ne voulait pas posséder d'or, mais commander à qui en avait; Papirius Cursor, l'Achille romain, celui qu'ils auraient opposé à Alexandre le Grand, s'il eût tourné ses armes contre l'Italie (2); Décius enfin, qui, à l'imitation de son père,

(1) En admettant qu'une fiction légale pût jamais donner à une iniquité le caractère de la justice, au cas présent, l'apparence même du droit faisait défaut aux Romains. En effet, le *jus exulandi* était en vigueur entre eux et les Samnites.

(2) C'est ce que pense Tite-Live (IX, 17 et 18), qui demande quel aurait été le résultat de la guerre, si Alexandre fût venu attaquer les Romains. L'orgueil national, qui respire dans chaque ligne de cet écrivain, se manifeste surtout dans ce passage, l'un de ceux, fort rares du reste, où il porte ses regards hors de l'enceinte de Rome. La réponse qu'il fait à cette question est dictée sans doute par le patriotisme; mais combien il montre peu d'exactitude dans ses aperçus! Il dit d'abord que le nom d'Alexandre était inconnu à Rome. Toute personne sensée croira au contraire que le nom et les expéditions d'Alexandre furent le sujet non-seulement des entretiens des curieux, mais encore des appréhensions des hommes d'État dans toute l'Italie. Nous savons d'ailleurs historiquement que les Tarentins eurent à combattre Alexandre, roi d'Épire, oncle du conquérant macédonien, et que les Romains eux-mêmes s'allièrent avec ce roi

devait se dévouer aux dieux infernaux. Les trois villes les plus belliqueuses de l'Étrurie, Pérouse, Arrétium (1), Cortone, demandèrent une trêve de trente ans. Les autres, quoique désarmées, et bien que, dans les assemblées communes tenues à Vulsinies dans le temple de la déesse Voltumna, elles fussent en dissidence d'opinion et dès lors affaiblies, déployèrent tant d'énergie qu'on peut avoir une idée de la force immense de cette confédération à son origine. Elles renouvelèrent le pacte sacré, coutume nationale en vertu de laquelle chaque guerrier choisissait un frère d'armes; ils veillaient l'un sur l'un l'autre, et se croyaient infâmes à jamais s'ils s'abandonnaient. Les Étrusques furent vaincus, mais ils se rallièrent dans la forêt Ciminienne, aussi épaisse que la forêt Hercynienne dans la Germanie. Après des alternatives de victoires et de défaites, les Étrusques, malgré des prodiges de valeur, succombèrent enfin près du lac Vadimon pour ne plus se relever, bien que de fréquentes insurrections vinssent protester contre leur servitude. 310.

L'indépendance étrusque fut anéantie; l'aristocratie sut se

d'Épire contre les Samnites. Le vainqueur de Darius reçut dans Babylone les hommages des Carthaginois, des Ibères, des Celtes, des Éthiopiens, des Scythes, tant son nom était répandu et redouté au loin. Arrien nous atteste de plus que les Lucaniens, les Bruttiens, les Tyrrhènes, envoyèrent le complimenter. Les Lucaniens et les Bruttiens devaient craindre en effet qu'Alexandre ne songeât quelque jour à venger son oncle, et il leur importait de se concilier ses bonnes grâces. Qui sait même si les Romains n'étaient pas désignés sous la domination de Tyrrhènes par les historiens chez lesquels Arrien a puisé? En effet, Clitarque, qui écrivait peu de temps après la mort du héros macédonien, dit positivement que les Romains envoyèrent une ambassade à Alexandre; et Pline (*Hist. nat.*, III, 9) cite cet historien sans lui opposer le moindre doute.

Que serait-il arrivé si Alexandre, vainqueur de l'Orient, se fût dirigé contre l'Italie? C'est un de ces problèmes insolubles comme tous ceux auxquels le temps ou le hasard mêle des éléments que ne saurait pénétrer la prévoyance humaine. Mais qui sait s'il se serait contenté en Italie d'une suprématie pareille à celle qu'il exerçait en Grèce, et si, de leur côté, les Romains et les Samnites auraient voulu s'y résigner? Il est facile de dire que les héros du Latium eussent coûté bien autrement de peine à vaincre que les hordes de Darius; mais l'histoire nous montre qu'Alexandre n'eut pas seulement affaire à des nations vaincues par la mollesse avant de l'être par les armes. Il aurait transporté en Italie, indépendamment de ses trente mille Macédoniens, toutes les phalanges qu'il aurait voulu acheter avec les trésors de l'Asie, les meilleurs soldats de fortune, tout ce que l'Afrique et l'Espagne comptaient de plus vaillants guerriers. Ne fût-il même venu qu'avec les seuls Macédoniens, Tite-Live aurait pu se rappeler Pyrrhus, qui, avec moins de forces et moins de génie, mit à deux doigts de sa perte la future métropole du monde.

(1) Cette ville étrusque d'Arrétium (*Arezzo*) fournit de quoi armer et nourrir l'armée avec laquelle Scipion termina la seconde guerre punique.

concilier les vainqueurs, les aruspices se firent l'instrument de la grandeur romaine, et le nom d'alliés italiens servit de masque à la servitude. Ils conservèrent, il est vrai, leurs gouvernements municipaux, continuèrent à cultiver les arts, à faire des vases, à couler le bronze, à se hasarder sur la mer; mais l'instant vint où les propriétaires furent réduits à la condition de fermiers.

La nation la plus importante une fois domptée, la gloire et la puissance de la Péninsule se concentraient dans l'heureuse Rome, qui, dans les guerres, se voyait déjà précédée de ce qui aide tant à la victoire, un nom formidable. Les Samnites, dans l'espoir de prendre leur revanche, réunissent deux nombreuses armées, et les perdent. Alors, se voyant abandonnés par les Campaniens, par les Èques, par les Herniques subjugués, et entourés de colonies romaines, ils descendent au milieu des Étrusques, les excitent à se soulever de nouveau, et forment avec eux, avec les Ombriens, avec les hordes de Gaulois venues récemment de l'autre côté des
296. Alpes, une ligue formidable, qui pourtant est vaincue à Sentinum par la valeur calculée de Fabius et de Décius. Les Étrusques
295. obtiennent la paix, non les Samnites, dont le pays est abandonné à la dévastation soldatesque.

Les Samnites, pour défendre le dernier reste de la liberté italique, ont recours aux dieux de la patrie. Réunis à Aquilonie, ils entourent de toile un espace de vingt pieds carrés; après avoir sacrifié les victimes, ils introduisent, l'un après l'autre, leurs guerriers dans cette enceinte, et leur font prononcer devant l'autel d'horribles imprécations sur eux-mêmes et sur les leurs, s'ils venaient à prendre la fuite, ou s'ils ne tuaient pas ceux qui fuiraient. Quiconque refuse le serment est égorgé par des soldats qui se tiennent l'épée nue autour de l'autel.

Ils formèrent alors une armée de trente mille hommes, qui,
290. fidèles à leur serment, périrent jusqu'au dernier; ainsi finit cette guerre après avoir duré cinquante-quatre ans. Le pays resta dépeuplé, et les Samnites qui avaient survécu se réfugièrent dans les Apennins. L'année suivante, les Romains, en ayant découvert deux mille dans une caverne, les firent périr par la fumée. Deux millions et demi de livres de cuivre en barres, produit de la vente des prisonniers, furent portés en triomphe avec deux mille six cent soixante marcs d'argent provenant du pillage des villes et des campagnes. Une partie des armes enlevées fut laissée comme trophée aux alliés et aux colonies; on fit du reste une statue de Jupiter Capitolin, si gigantesque qu'on la voyait du mont Albain.

ÉPILOGUE.

Ici se termine l'époque héroïque de Rome, époque *plus que toute autre féconde en vertu* (1). Mais quelle vertu! Brutus condamne à mort ses deux fils, et assiste à leur supplice; Lucrèce se tue pour un crime qui n'est pas le sien; Scévola punit sa main d'avoir manqué un assassinat, assassinat approuvé par le sénat tout entier; Curtius, par superstition, se précipite dans un gouffre, comme les Décius au milieu des rangs ennemis; un tribun fait brûler vifs ses neuf collègues, parce qu'ils empêchent de remplacer les magistrats (2); le sage Cincinnatus déshonore sa vieillesse par un assassinat légal. Les serments sont violés sous la sanction de l'autorité publique; E. Fabius Gurgès, édile curule, construit un temple à Vénus avec le produit des amendes encourues par les dames romaines pour avoir violé la foi conjugale et manqué à l'honnêteté publique; dans un temps d'épidémie (3), cent soixante-dix femmes (4), accusées d'avoir empoisonné leurs maris, sont réduites à s'empoisonner elles-mêmes, ou bien un dictateur est élu pour enfoncer le clou sacré dans le temple de Jupiter au Capitole : singulier préservatif contre la peste qu'un rite d'une superstition ridicule, ou qu'un supplice inique et cruel.

La vertu des temps héroïques, pur égoïsme de l'individu et de la classe, ne profite en rien à la masse du peuple, opprimé et décimé par des guerres continuelles, appauvri par l'usure, battu de verges, emprisonné dans les cachots particuliers : c'est, au lieu de l'intérêt public, la tyrannie d'un petit nombre; c'est le crime de rébellion imputé à quiconque élève la voix en faveur de la multitude : multitude insolente, qui osait demander que chacun fût traité en homme et en citoyen!

La Grèce nous présente le même aspect dans ses nombreuses aristocraties, facilement dégénérées en oligarchies, dont l'unique but était de se conserver à tout prix : de là, la chasse aux Ilotes, et le serment prêté d'être toujours hostiles au peuple et de ne lui donner que des conseils funestes (5). Faits incroyables, s'ils ne

(1) *Nulla ætas virtute feracior*. TITE-LIVE.

(2) VALÈRE-MAXIME, VI, 3, 2.

(3) Heyne a soutenu (*Opusc*. III) que toutes les pestes de Rome dont il est fait mention jusqu'à celle de Lucius Vérus, dans le deuxième siècle après J. C., n'étaient en réalité que des épidémies.

(4) TITE-LIVE, VIII, 18.

(5) Νῦν μὲν ἐνίαις (ὀλιγαρχίαις) ὀμνύουσι· Καὶ τῷ δήμῳ κακόνους ἔσομαι, καὶ

s'étaient renouvelés sous nos yeux : à Fribourg, par exemple, où l'on punit comme traîtres des députés qui, dans leur conscience d'honnêtes gens, proposent de rendre aux bourgeois et aux habitants de la campagne les droits qui leur ont été enlevés ; à Schwitz, qui prive de leurs franchises ses nouveaux sujets. Aux États-Unis, ce pays de la liberté, c'est un crime que de donner l'instruction aux nègres. Une liberté avec des esclaves, comme est celle-là, peut nous donner une idée (en tenant compte du progrès du temps) de la liberté antique, ramenant tout au profit d'une classe plus ou moins nombreuse de dominateurs.

Et cependant combien l'humanité n'a-t-elle pas fait de progrès, en s'étendant de l'Orient vers l'Occident ! La barrière des castes est abattue ; la philosophie, ramenée du ciel sur la terre ; la science, arrachée aux sanctuaires et discutée dans les écoles. Alexandre écrit à Aristote : *Je suis fâché que tu aies publié tes livres sur les sciences acroamatiques. En quoi serons-nous supérieurs au reste des hommes, si les sciences que tu m'as enseignées deviennent communes à tous? J'aimerais bien mieux les surpasser en connaissances élevées qu'en puissance.* Orgueil oriental, qui, en rendant au savoir le plus magnifique hommage, s'efforce en vain de retenir un torrent prêt à déborder, et à répandre par mille ruisseaux la vertu et la science.

Ce ne sont plus des multitudes qui s'offrent désormais à la politique, mais des hommes. Le citoyen est devenu individu, et peut librement travailler. La subdivision a facilité les moyens de perfectionner l'ouvrage : ce qui faisait le profit de quelques-uns s'est étendu à beaucoup; la concurrence augmente, et l'habileté donne des garanties contre les attentats de la force. Rome renonce à la perpétuité des lois et des coutumes, affermie en Orient, essayée à Sparte, et les rajeunit de siècle en siècle.

La religion n'est plus déjà, comme en Orient, une essence infinie qui absorbe et contient tout; mais à Rome, comme en Étrurie et en Grèce, elle parle et gouverne, de sorte que l'activité humaine met à profit les croyances mêmes, et pratique ce qu'elle croit.

Nous ne rencontrerons peut-être jamais sur notre chemin une autre époque dans laquelle l'esprit humain ait ainsi marché à pas de géant. Cette époque a produit les plus grands artistes, les plus grands écrivains, l'éternelle admiration de la postérité ; elle a vu

βουλεύσω ὅ, τι ἂν ἔχω κακόν. « Dans quelques oligarchies, on fait ce serment : Je serai toujours ennemi du peuple, et je lui donnerai les conseils les plus nuisibles. » ARISTOTE, *Polit.*, V, 8, 19.

naître les théories de tous les beaux-arts, et d'importantes découvertes ont été faites, étendues ou appliquées. La science de l'homme intérieur s'est développée plus que celle du corps et de la nature; la pensée s'est abandonnée avec confiance à ses propres forces, et l'intelligence et la raison ont pris un merveilleux essor.

Mais la pensée grecque, belle et artistique par essence, dont l'intelligence ne se révélait que sous les voiles, les symboles et les formes de la religion, de l'art, de la grâce, devint plus sévère avec Socrate; elle sacrifia alors son ingénuité native pour revêtir les formes de la réflexion, et s'initier aux profondeurs de la conscience philosophique. Platon allie de la manière la plus remarquable la grâce et l'étude. Vient ensuite Aristote, qui se sépare tout à fait du caractère hellénique pour suivre le sien propre dans les formes élevées et abstraites, pour exposer la pensée privée de tout ornement, et dans la forme où elle est conçue. Mais la Grèce, maintenant qu'elle a dépassé ses limites, perd beaucoup de sa nature harmonique; hors d'état de soutenir le poids du monde, elle succombe à la peine, pour donner place à une société nouvelle, qui, plus riche d'éléments septentrionaux, laisse la force et l'activité se développer sans entraves.

Ces progrès se font remarquer autour de la Méditerranée, dans la chaîne des établissements phéniciens, qui s'échelonnent de la Syrie à Cadix, et dans les deux Grèces avec leurs colonies, qui répandent les arts et la civilisation, de la mer Caspienne à la Gaule et à l'Espagne. L'Afrique occidentale et l'Éthiopie sont en relation avec Carthage, Cyrène et Tyr; l'Égypte n'est plus inaccessible; les Grecs de la Sicile et de l'Italie, les Étrusques, les Romains, parcourent la Méditerranée; Marseille fait le commerce des Gaules, et Gadès, celui des côtes d'Espagne; Corinthe et Athènes peuplent de colonies les côtes de la mer Égée et de la mer Noire; les conquêtes rapprochent les peuples de l'Asie : tout annonce que l'antiquité, dans laquelle chaque nation avait accompli isolément sa civilisation, est prête à disparaître, et que la diversité absolue des formes politiques va cesser au moment où les Macédoniens et les Romains en font prévaloir une seule sur tant de peuples vaincus. Jusqu'ici chacun d'eux s'est trouvé à son poste; désormais ils seront placés dans celui où les poussera l'épée.

Oui, l'épée! puisque, de même que la mer, qui semblerait devoir être une barrière entre les nations, les rapproche au contraire, ainsi la terrible nécessité de la guerre opère le mélange des peuples, et les aide dans leur marche à travers le sang.

La plupart des autres nations restaient étrangères à cette impulsion. Les Indiens conservaient leur constitution immobile. Un peuple différent d'eux, nègre peut-être, habitait l'île de Taprobane ou Ceylan. L'Arabie restait partagée entre de petits scheiks, qui la gouvernaient patriarcalement, et dont les noms, s'il le fallait, pourraient être recueillis dans des traditions postérieures. L'isthme caucasien, entre la mer Noire et la mer Caspienne, avait presque les mêmes habitants qu'aujourd'hui. L'Arménie septentrionale, la Géorgie, l'Albanie, ne furent pas assujetties par Alexandre. Au nord-ouest de l'empire perse, qu'il détruisit, se trouvaient à l'écart la Sogdiane et la Transoxiane, habitées peut-être par ceux que les annales chinoises désignent sous le nom de Szou, et dont sont descendus probablement les Afghans, de race indo-germanique. Au nord de la Transoxiane résidaient les Massagètes, c'est-à-dire Gètes lointains, de la même souche que les Gètes européens, les Parthes et les Alains. Au centre de l'Asie erraient les tribus des Turcs, appelés par les Chinois Hian-Yioun, ayant au nord les nations samoyèdes, près desquelles habitaient les ancêtres des Mongols actuels et des Toungouses. La Chine gisait ignorée dans le funeste excès du gouvernement patriarcal qui sacrifie tout à l'État.

Nous ne pouvons nous former une idée des mœurs de ces peuples qu'en les comparant à d'autres peuples parvenus à un égal degré de civilisation; mais, dans quelque lieu qu'aient pénétré les voyageurs et les historiens, ils ont aperçu une immense corruption répandue sur la descendance égarée d'Adam. Si Carthage immole des victimes, il n'est pas étonnant qu'en Afrique, à peu de distance de Cyrène, ville grecque, les Nasamons eussent la prostitution en honneur, et que les Atarantes maudissent le soleil. Ainsi, au nord de la Grèce, dans le voisinage de la Thrace, remplie encore des chants d'Orphée, la naissance d'un enfant est une occasion de deuil public. En Europe, au delà du Danube, on égorge les prisonniers pour rafraîchir de leur sang la rouille d'une épée, emblème du dieu des combats; on arrache les yeux des esclaves pour qu'ils travaillent avec plus d'assiduité; on égorge, aux funérailles du roi, sa femme et ses serviteurs, et l'on immole cinquante victimes humaines à l'anniversaire de sa mort. Chez les Issédons, le fils, quand son père est mort, en sert, dans un banquet, les chairs à ses parents avec celles d'animaux. Près de la colonie de Marseille, on apaise la colère des dieux en livrant aux flammes des colosses d'osier remplis de bêtes et d'hommes vivants. Quelques-unes de ces nations sont restées depuis lors plongées

dans cet état de dégradation ; d'autres se sont relevées à travers mille souffrances, en suivant la route que nous avons vue conduire la plèbe romaine à la conquête de l'égalité des droits. Cette égalité, une fois recouvrée dans sa plénitude et dans sa signification entière, ne saurait plus se perdre. Les temps d'esclavage et d'abrutissement ne reparaîtront plus ; car l'histoire atteste que l'avenir n'est jamais la répétition du passé, et, au milieu des calamités auxquelles la société comme l'individu sont sans cesse en butte, elle nous récrée ou nous console par l'espoir d'un progrès continu.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES

DU LIVRE III.

A. Page 274.

TRADITIONS ORIENTALES SUR ALEXANDRE.

Les mille fables répandues sur Alexandre le Grand suffiraient pour le faire considérer comme un mythe par certains critiques modernes, s'il avait vécu dans un temps où les historiens eussent été plus rares. Quinte-Curce peut fournir plus d'un échantillon de ces fables pour peu qu'on veuille le consulter (1).

Il semblait que l'impulsion imprimée aux études orientales pût faire espérer quelque nouvelle découverte au sujet d'un personnage si plein de vie dans les traditions de l'Asie. Nous trouvons dans les *Transactions of the Royal Society of litterature of the United-Kingdom,* t. I, 2e partie (Londres, 1829), un discours de sir William Ouseley, qui avait précisément entrepris des recherches dans ce but, mais qui, faute d'apercevoir des chances de succès, a dû y renoncer. « A peu d'exceptions près, dit-il, « toutes les anecdotes qui, dans les contes arabes ou persans, peuvent « être considérées comme historiques au sujet du héros macédonien, « sont empruntées aux auteurs grecs et latins. Tout ce qui présente de « l'extravagant ou du fabuleux me paraît enfanté par l'imagination orien- « tale. »

Souvent aussi les Orientaux confondent Alexandre Doul-Korneïn, ou l'*homme aux deux cornes,* dont parle le Koran, peut-être parce qu'ils l'ont vu sur des médailles représenté avec les cornes d'Ammon. Ce héros accomplit, dans de longs et insipides romans, des exploits étranges et merveilleux, dignes des Mille et une Nuits; il commence ses lettres par la formule d'un pieux musulman.

Nous avons déjà vu (livre III, page 12) que, selon les historiens perses, Alexandre est un frère de Darab II. Darab Ier, monté sur le trône après de pénibles épreuves, eut la guerre avec Fikous (Philippe), roi des Grecs; il le vainquit, et, l'ayant obligé de lui payer un tribut annuel de quarante mille œufs, ou pièces d'or de cette forme, il demanda et obtint sa fille en mariage. Mais, quoiqu'elle fût des plus belles de la Grèce, il lui trouva la première nuit une odeur si fétide qu'il la renvoya à son père, enceinte

(1) Par exemple, V, 2; VII, 5 et 10; VIII, 3, etc., etc.

d'un fils, qui fut ensuite Ascander ou Alexandre. Celui-ci, devenu grand, refusa le tribut à Darab II, Darius, son frère germain, qui envoya le lui demander. Ascander répondit que les oiseaux qui avaient pondu les œufs réclamés s'étaient envolés dans un autre monde. Afin de soutenir son refus, il se mit en marche avec une armée, entra en Asie, et vainquit Darius dans une bataille. Celui-ci, en mourant, trahi par ses généraux, pria Ascander de punir ses meurtriers, d'épouser sa fille Rusceng (Roxane), et de ne pas confier à des étrangers le gouvernement des provinces de l'empire.

Tel est le récit de Mirkhond. Un autre auteur (1) ajoute qu'Ascander agit ainsi, et même d'après le conseil d'Aristote, son premier vizir.

Il est facile jusqu'ici de juger que les écrivains orientaux ont puisé à une source grecque; mais on trouve chez eux certains faits ignorés des classiques. Ainsi Alexandre, interrogé pourquoi il honorait plus son maître que son père, répondit : « Parce que mon père me fit descendre « du ciel sur la terre, tandis que les enseignements de mon maître m'é« lèvent de la terre au ciel (2). »

Il dit à un conseiller qui avait été longtemps à son service : « Je ne « suis pas content de toi; je sais que je suis un homme et sujet à l'erreur, « et pourtant tu ne m'as jamais repris. Si tu ne t'en aperçois pas, ton « ignorance te rend indigne du poste que tu occupes; si tu t'en aperçois, « ton silence est une véritable trahison (3).

Quelques-uns s'étonnaient qu'il eût, aussi jeune, acquis un aussi vaste empire, et, plus encore, qu'il eût su le conserver. Alors Alexandre dit : « J'y suis parvenu en observant deux maximes : traiter si bien mes en« nemis qu'ils trouvent leur intérêt à m'avoir pour ami, et traiter mes amis « de manière à les attacher doublement à mon service. »

Il fit passer d'un poste élevé à un emploi inférieur un courtisan qu'il voulait mettre à l'épreuve. Après un certain temps, il s'enquit de lui s'il s'y plaisait, et comment il s'en tirait. « Très-bien, répondit le courtisan; « car ce n'est pas l'emploi qui honore l'homme, mais bien l'homme qui « honore l'emploi, quand il montre de la probité et du jugement. » Alexandre, satisfait de cette réponse, lui rendit son ancien emploi et lui fit un riche présent (4).

Mirkhond raconte qu'un homme mal vêtu présenta à Alexandre une requête bien rédigée, et que le prince, en ayant admiré le style et les pensées, lui dit, après l'avoir toisé de la tête aux pieds : « Si tu t'étais of« fert devant moi avec un habillement aussi décent que celui dont tu re« vêts tes pensées, ta présence m'eût été plus agréable. » Le suppliant répondit aussitôt : « La nature a donné à votre serviteur l'habileté de « style dont vous faites l'éloge; c'est à vous, dont la générosité est connue

(1) Sahia al Casvini, dans *Lebtarikh*.
(2) Vit. Rabialakiar.
(3) Hafez, dans le *Baharistan*.
(4) Moiannabi, dans Herbelot, art. *Ascander*.

« de tous, qu'il appartient de me donner un vêtement digne de paraître « devant vous. » Cette réponse juste et modérée plut à Alexandre, qui non-seulement lui fit don d'un vêtement magnifique, mais y joignit encore une somme considérable.

Le récit de Farez, dans le *Baharistan,* contient un fait analogue. Il raconte qu'Alexandre, s'étant rendu maître d'une ville, l'abandonnait à la fureur des soldats, quand les courtisans lui dirent qu'un illustre philosophe y avait sa demeure; il le fit venir, et, trouvant que son aspect ne répondait pas à sa réputation, il se tourna vers ses courtisans en leur demandant : « Qu'est-ce que vous m'avez amené-là ? » Le philosophe piqué improvisa alors ces vers :

« O prince, dont l'intelligence n'égale pas la renommée,
« Pourquoi mon aspect t'inspire-t-il du mépris pour ma personne?
« Ne sais-tu pas que notre corps n'est que l'enveloppe d'une âme in-
« visible?
« Pourquoi juges-tu du fil d'une épée d'après le fourreau seulement? »

Et il ajouta en prose « : On peut dire, d'un homme privé de vertu, que « son corps est une prison si désagréable à l'âme que toute autre réclu- « sion lui semble liberté. Le méchant éprouve de continuels tourments, « et il n'est besoin, pour le punir, de gardes ni de bourreaux; car sa peau « lui forme une prison dont il voudrait vainement sortir. »

Puis : « Rien n'est plus déraisonnable que d'envier aux autres les dons « que leur accorda la nature. Le sein de l'envieux est toujours plein de « dépit contre le Créateur; il croit que tout ce que les autres possèdent a « été mal partagé, et désire ce qui ne lui est pas échu. Comme c'est la « coutume des envieux de blâmer celui qui gouverne le monde avec une « sagesse infinie, la bouche qui murmure ainsi contre la Providence ne « mérite d'autre réponse que d'être remplie de terre. Un homme de ce « caractère s'écrie, à tout ce qui arrive d'heureux à son voisin : Pourquoi « celui-ci doit-il avoir plus que moi? »

Il s'arrêta à ces mots; Alexandre, qui admirait également son courage et sa sagesse, lui ordonna de continuer, en approuvant ce qu'il avait dit. Il reprit donc : « Le sage fait part de ses richesses à ses amis, tant « qu'il jouit de la vie. L'avare accumule follement des trésors pour ses enne- « mis. Les railleries que les grands font des petits rapetissent les grands eux- « mêmes, et dispensent les autres des égards qu'ils leur doivent. L'homme « qui se fatigue à battre ceux qui n'oseraient pas lui rendre les coups, sera « facilement battu quand il trouvera qui ose lui résister; et celui qui passe « les autres au fil de l'épée sentira un jour combien c'est un traitement in- « juste et douloureux. »

Alexandre, frappé de ce discours, pardonna aux citoyens qu'il avait condamnés à mort, et récompensa le philosophe du conseil qu'il lui avait donné.

L'auteur du Nichiartisan rapporte qu'un rebelle fameux ayant été amené à Alexandre, il lui fit rendre la liberté. Un favori lui disant alors : « Si « j'étais à votre place, je n'aurais pas usé de clémence envers lui! »

Alexandre repartit : « Et moi, je lui ai pardonné parce que je ne suis pas à la tienne. » C'est la réponse faite à Parménion

Au moment de mourir, il écrivit à sa mère : « Ton fils, après avoir « compté quelques instants de vie, va devenir la proie de la mort ; il s'éva-« nouit comme un éclair, et ne laisse après lui qu'un sujet d'entretien aux « générations futures (1). »

Des écrivains appartenant à d'autres pays de l'Orient ont aussi mêlé diverses fables à l'histoire d'Alexandre. Jean Malala, auteur d'une histoire des empereurs de Constantinople, bien qu'il s'en tienne le plus souvent aux récits des écrivains grecs, y joint quelques anecdotes qui sont évidemment d'origine orientale. Alexandre avait coutume, dit-il, dans le cours de ses expéditions, d'accompagner incognito les ambassadeurs qu'il envoyait aux diverses cours, afin de faciliter ses desseins, en observant par lui-même. Candace, reine d'Éthiopie, en ayant été informée et sachant qu'Alexandre était de petite taille, qu'il avait les dents larges et quelques-unes excédant la lèvre, un œil gris et l'autre noir, s'écria, lorsqu'il parut devant elle : « O Alexandre, tu es plus vaillant que tous les autres hommes ; mais une « femme t'a vaincu en habileté. »

Ce qui lui valut cette réponse : « A cause de cela, je prends sous ma « protection toi et tes sujets, comme récompense de ta supériorité, et je « désire devenir ton époux. » Candace accepta (2).

Le célèbre historien arabe Abul-Faradj dit : « *Secander ben Filukuf* « régna six ans après la mort de Darius, et six avant. Il subjugua beaucoup « de nations, étendit son empire jusqu'aux Indes et aux frontières de la « Chine. Il s'appelait aussi *Doul-Korneïn*, c'est-à-dire *à deux cornes*, « à cause de sa puissance, qui s'étendit de l'orient à l'occident. Il vainquit « trente-cinq rois, fonda douze cités. . . . . De retour de l'Inde, il « mourut empoisonné à Babylone ; il fut transporté, dans un cercueil « d'or, sur les épaules de nobles et de rois jusqu'à Alexandrie, où il fut « enseveli. Scander construisit la muraille Jajuii, en pierre et en fer. On « fit couler le fer, à l'aide du feu, entre les pierres, dont chacune avait douze « coudées de long sur huit de large. Quand cette muraille fut achevée, « elle s'étendit jusqu'à l'endroit appelé Babo et Abwah, d'où elle fut con-« tinuée par-dessus les montagnes jusqu'à la mer des Grecs. Plusieurs « rois de Perse, afin de garantir leurs États des invasions des Turcs, cher-« chèrent à quel endroit elle commençait ; mais en vain. Quand Zazde-« gerd le découvrit, il la continua ; mais elle ne fut achevée que par Chos-« roës Nusherwan, etc., etc. »

Cette muraille est une autre fable orientale ; elle passe pour avoir été bâtie pour repousser la nation de Gog et Magog, composée d'hommes à tête de chien qui s'efforcent continuellement de la percer en la léchant. Ils y parviendront avant le jour du jugement dernier, et alors ils causeront d'immenses dommages sur la terre.

(1) D'Herbelot, art. *Ascander*.

(2) J. Malala, Χρονογραφία, p. 249.

On trouve aussi dans le Talmud un apologue relatif au fils de Philippe :

« Alexandre, poursuivant son chemin au milieu de déserts stériles et « de terrains incultes, arriva près d'un ruisseau dont l'onde s'écoulait dou- « cement entre deux frais rivages. Sa surface, qu'aucun souffle ne venait « rider, était l'image du contentement, et semblait dire en son langage « muet : *Voici l'asile du repos et de la paix.* Tout était calme, et l'on « n'entendait rien que le murmure des eaux, qui semblaient répéter à « l'oreille du voyageur fatigué : *Viens prendre ta part des bienfaits de « la nature,* et se plaindre qu'une telle invitation fût vaine. Cette scène « aurait suggéré mille réflexions à une âme contemplative ; mais comment « aurait-elle pu flatter celle d'Alexandre, tout plein d'ambitieux projets « de conquêtes, et dont les oreilles s'étaient familiarisées au bruit des armes, « aux gémissements des mourants ? Alexandre continua sa route ; cepen- « dant, épuisé de faim et de fatigue, il fut bientôt obligé de s'arrêter. S'é- « tant assis sur le bord du ruisseau, il aspira quelques gouttes de son eau, « qui lui parut très-fraîche et d'une saveur exquise. Il se fit alors servir « des poissons salés, dont il avait provision, et les plongea dans l'eau, pour « tempérer l'âcreté excessive de leur goût ; mais quelle fut sa surprise en « trouvant qu'ils exhalaient une douce senteur ! *Certainement,* dit-il, *ce « ruisseau, doué d'une si rare vertu, doit prendre sa source dans « quelque riche et fortuné pays; cherchons-le.* Remontant donc le cours « de l'eau, Alexandre parvint aux portes du Paradis, qui étaient fer- « mées ; il frappa et demanda l'entrée avec sa fougue ordinaire. *Tu ne « peux être admis,* lui cria une voix de l'intérieur ; *c'est ici la porte du « Seigneur.*

« *Je suis le Seigneur, le seigneur de la terre,* repartit l'impatient mo- « narque ; *je suis Alexandre le conquérant; que tardez-vous à m'ou- « vrir?*

« *Non,* lui répondit-on ; *l'on ne connaît ici d'autre conquérant que « celui qui dompte ses passions : les justes seuls peuvent entrer ici.*

« Alexandre chercha en vain à forcer le séjour des bienheureux ; ni « menaces ni prières n'eurent d'effet. Voyant tous ses efforts inutiles, il « se tourna vers le gardien du Paradis, et lui dit : *Tu sais que je suis « un grand roi, qui reçoit l'hommage des nations ; si pourtant tu ne « veux pas me laisser entrer, donne-moi au moins quelque chose qui « prouve au monde que je suis venu jusqu'ici, où aucun mortel ne m'a « précédé.*

« *Voilà, insensé,* lui répondit le gardien du Paradis, *voilà une chose « qui pourra guérir les maux de ton âme. Un regard que tu y jetteras « t'enseignera plus de sagesse que tu n'en as appris jusqu'ici de tes an- « ciens maîtres; poursuis maintenant ton chemin.*

« Alexandre prit avec avidité ce qu'on lui donnait, et retourna à sa « tente ; mais que devint-il lorsque, en examinant le don, il reconnut que « ce n'était rien autre chose qu'un morceau de tête de mort !

« *Voilà donc,* s'écria-t-il, *le beau présent que l'on fait aux rois et*

« *aux héros! Voilà donc le fruit de tant de travaux, de périls, d'in-*
« *quiétudes!*

« Furieux et trompé dans ses espérances, il jeta au loin ce reste misé-
« rable d'une dépouille mortelle.

« *Grand roi*, dit un sage qui était présent, *ne dédaigne pas ce don;*
« *quelque méprisable qu'il paraisse à tes yeux, il possède des vertus*
« *extraordinaires, comme tu peux t'en assurer, si tu le pèses avec de*
« *l'or et avec de l'argent.*

« Alexandre ordonna d'en faire l'épreuve, et l'on apporta une balance; le
« débris humain fut mis dans un bassin, l'or dans l'autre, et, à la grande
« surprise de tous, l'os fit abaisser son bassin. On ajouta d'autre métal,
« et toujours l'or fut plus léger; plus même on mettait d'or dans le bassin,
« plus ce bassin s'élevait.

« *Il est bien étonnant*, dit Alexandre, *qu'une si petite quantité de*
« *matière l'emporte sur tant d'or. Il n'est donc aucun contre-poids qui*
« *suffise à rétablir l'équilibre?*

« *Si fait*, répondit le sage, *peu de chose suffit;* et prenant un peu de
« terre, il en couvrit l'os dont le bassin se leva aussitôt

« *Voilà quelque chose d'extraordinaire*, s'écria Alexandre; *pour-*
« *rais-tu m'expliquer un pareil phénomène?*

« *Grand roi*, lui répondit le sage, *ce fragment d'os est celui qui ren-*
« *ferme l'œil humain, qui, bien que limité dans son volume, est illi-*
« *mité dans ses désirs. Plus il a, plus il voudrait avoir. Ni or, ni ar-*
« *gent, ni autre richesse terrestre, ne saurait le satisfaire; mais lorsque,*
« *descendu une fois dans la tombe, il est recouvert de terre, il y a là*
« *une limite à son avide ambition.* »

B. Page 495.

HISTORIENS ROMAINS.

Les sources de l'histoire romaine primitive sont :

I. Les grandes annales;

II. Les actes publics;

III. Les livres des magistrats;

IV. Les *Libri lintei*, qui peut-être ne font qu'un avec les précédents;

V. Les mémoires des familles censoriales, qui peut-être se confondent aussi avec quelqu'une des précédentes catégories.

Il ne faut pas oublier certaines fêtes nationales, telles que les *Palilies*, en l'honneur de Palès, qui se célébraient le 21 avril, jour anniversaire de la fondation de Rome. Denys d'Halicarnasse conjecture qu'elles précédèrent la fondation de Rome, et que leur jour fut choisi, comme heureux, pour inaugurer la nouvelle cité; à moins qu'elles n'aient pris naissance avec la ville elle-même, pour l'inauguration de laquelle on crut qu'il serait profitable d'invoquer les divinités pastorales en même temps que les autres. Plutarque affirme qu'elles étaient célébrées antérieurement dans

le Latium. Quoi qu'il en soit, c'est là un nouvel exemple de l'habitude qu'avaient les anciens, d'unir les événements historiques aux légendes hiéroglyphiques, astronomiques et agraires ; en effet, le 21 avril est le lendemain du jour où le soleil entre dans le signe du Taureau, animal révéré en Italie comme en tant d'autres pays, et lorsque le printemps renouvelle l'aspect de la nature. D'autres fêtes encore rappelaient des faits de l'ancienne Rome ; mais il pourrait se faire, ou qu'on y eût appliqué les légendes traditionnelles, ou que celles-ci en eussent altéré le sens primitif. Ainsi, à Milan, on fête le 13 avril la venue de saint Barnabé, et l'on expose une croix que l'on dit avoir été plantée par lui ; cependant une critique plus saine semble exclure la prédication de cet apôtre dans la Gaule Cisalpine.

De plus, chaque année le premier magistrat, consul ou dictateur, enfonçait un clou dans le temple, pour indiquer le temps selon les uns, dans un but religieux selon d'autres. En cas de peste, on créait un dictateur exprès pour planter ce clou : *dictator, clavi figendi causa.*

Cet usage annoncerait que l'on ne savait pas écrire, ou que l'on écrivait peu; l'histoire de ces premiers temps n'aurait donc pu nous être transmise avec les particularités racontées par certains écrivains ; eux-mêmes, après nous avoir donné comme positifs beaucoup de faits dans tous leurs détails, se montrent pleins d'hésitation et d'obscurité en ce qui concerne les événements d'une importance capitale. Tite-Live, dont Niebuhr dit qu'il ne connut pas le doute, en laisse paraître à plusieurs reprises pour ce qui touche aux commencements de l'histoire romaine.

Il existait au Capitole certains documents publics gravés sur pierre, que l'on ne pouvait lire; Polybe eut peine à comprendre le sens de plusieurs d'entre eux, ignorés des historiens latins. La prise de Rome par les Gaulois causa la ruine de tout ce qui était antérieur à cet événement. Les annales des pontifes y périrent en grande partie ; le reste était secret, et le sénat ne commença à dresser procès-verbal de ses actes que sous Jules César.

Les historiens avaient donc fort peu de sources où ils pussent puiser; aussi ne parut-il aucun historien avant Caton. Les premiers qui s'occupèrent de l'histoire romaine furent quelques-uns de ces Grecs salariés comme instituteurs dans les maisons patriciennes, plus désireux de donner de l'éclat à celles-ci que de rechercher la vérité. Les deux plus illustres, Denys d'Halicarnasse et Polybe, laissent voir qu'ils n'ont aucune foi dans les écrivains qui précédèrent.

Il n'y a donc pas à s'étonner si l'on trouve tant de contradictions entre les uns et les autres; en effet, on ne peut savoir avec certitude ni l'époque de la fondation de Rome, ni quel en fut le fondateur, ni quels étaient ses premiers habitants, ni comment furent créés les comices par tribus, ni si Porsenna se rendit maître de la ville, ni si les Gaulois la détruisirent.

M. Michelet, dans une note de son *Histoire romaine*, cite avec une grande exactitude les divers passages des auteurs qui confirment nos asser-

tions. En résumé, nous trouvons que les documents de l'histoire romaine primitive, quels qu'ils fussent, ont péri dans l'incendie de Rome par les Gaulois; qu'il ne survécut que le souvenir de certains chants nationaux (non pas une épopée régulière), dans lesquels un fond de vérité avait été, comme toujours, embelli par l'imagination. Il était d'usage, avant Caton, de les chanter dans les banquets; c'est pourquoi Cicéron, dans les *Tusculanes* (IV, 2), fait dire à Caton : *Morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes;* et Varron (dans Nonius, II, 70; *assa voce*): *Aderant in conviviis pueri modesti, ut cantarent carmina antiqua, in quibus laudes erant majorum, et assa voce et cum tibicine* (1).

Les Grecs furent les premiers qui écrivirent l'histoire sur ces documents oraux, en l'altérant selon leur manière de voir et en raison de l'éloignement des temps. Quand les Romains se mirent eux-mêmes à écrire, ils sacrifièrent trop souvent la vérité au beau, et presque toujours avec intention.

Les deux auteurs principaux sont Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. L'*Histoire* du dernier commence à l'origine de Rome, et va jusqu'à l'époque où Polybe commença la sienne. Les onze premiers livres s'arrêtent à l'année 433 de Rome, et le reste est perdu; mais Angelo Maï a publié différents extraits des autres, du XIIe au XXe.

Il est facile, du reste, de voir que Denys et Tite-Live ne font que compiler sans critique des fables, mal déguisées par la rhétorique de l'un et la haute éloquence de l'autre. Tite-Live avoue de temps en temps qu'il n'a pas de certitude; il raconte souvent sous forme dubitative, sans pourtant que cela l'empêche d'entrer dans autant de détails que s'il eût réellement entendu et vu. Comme il manque d'ailleurs et de la souplesse d'esprit, qui sait s'adapter aux différents temps et aux peuples divers, et du sentiment de l'antiquité, il ne nous offre que l'idéal des vices et des vertus.

Denys d'Halicarnasse trouva, dans ces dernières années, un défenseur énergique dans Petit-Radel (2), qui s'efforça de prouver qu'il fut à la fois bien informé et véridique. Il arriva à Rome peu après la mort de Cicéron, du vivant de Varron, lorsque Caton venait d'écrire son ouvrage sur les *Origines* de la cité. On voit qu'il a copié les annales des différentes nations et les inscriptions lapidaires de chaque pays, lesquelles, par le motif précisément qu'elles étaient municipales, ne se trouvaient pas altérées par

(1) On se servait des mots *assa vox* pour exprimer que la voix n'était pas accompagnée du son d'un instrument. On peut y trouver l'idée du *solo;* ainsi que l'étymologie du mot italien *asso*, et de la phrase *restar in asso*, pour *être abandonné, demeurer seul.* Dans le même Nonius, Caton dit : *Melos alterum in cantibus est bipartitum, unum quod est in assa voce, alterum quod vocant organicon.*

(2) Voy. la dissertation imprimée en 1820 dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions.

la manie systématique de les faire combiner avec les autres. Ces louanges, fussent-elles méritées, ne pourraient lui attirer la confiance qu'en ce qui concerne le temps des Pélasges et les autres villes italiques ; mais, quant à Rome, son penchant à l'exalter est trop évident. Or, comme nous avons déjà établi qu'on doit une foi médiocre aux documents susmentionnés, l'autorité de Denys en reste d'autant plus infirmée ; en effet, étant venu le dernier et n'ayant qu'à compiler, il aurait dû mieux examiner les sources.

Plutarque, dans les Vies de Romulus, de Numa, de Coriolan, de Publicola et Camille, paraît avoir connu des documents ignorés ou négligés par Tite-Live et par Denys ; il acquiert donc quelque importance en nous les faisant connaître.

Sur ce sujet, nous recommandons les ouvrages suivants :

HEEREN, *De fontibus et auctoritate Vitarum Plutarchi,* dans les *Commentationes recentiores Societatis scientiarum Gottingæ;* ouvrage imprimé ensuite séparément : Göttingue, 1821 ;

C. F. LACHMANN, *Commentatio de fontibus Titi Livii in prima Historiarum decade.*

On pourrait nous faire ici cette objection : Comment opposez-vous souvent Tacite et Pline à Tite-Live et à d'autres qui, plus anciens, étaient plus voisins des faits, et dès lors semblent mériter plus de foi ?

Nous répondrons qu'une autre source de l'histoire romaine existait dans les plaques d'airain sur lesquelles on gravait les traités, et dans les boucliers couverts d'inscriptions que l'on suspendait dans les temples. Polybe y prit deux documents très-importants, ignorés de Tite-Live. Au temps de Rome républicaine, l'homme était absorbé dans la vie publique, et le temps lui manquait pour fouiller les archives, exhumer les pierres funéraires, déchiffrer les tables anciennes. Toute l'histoire de cette époque indique, en effet, la plénitude de la vie publique et l'enthousiasme bien plus que la méditation et l'érudition. Les temps changèrent, et les empereurs encouragèrent les recherches. Suétone nous dit positivement que Vespasien fit reparaître trois mille tables d'airain qui contenaient des traités, des sénatusconsultes, des plébiscites et des priviléges, remontant jusqu'à l'origine de Rome. *Ipse* (Vespasianus) *ærearum tabularum tria millia, quæ simul conflagraverant, restituenda suscepit, undique investigatis exemplaribus, instrumentum imperii pulcherrimum ac vetustissimum, quo continebantur pene ab exordio Urbis senatusconsulta, plebiscita de societate et fœdere ac privilegio cuicumque concessis* (Vespas., VIII 12). Tacite et Pline auront pu consulter ces tables d'airain, et y trouver, par exemple, le traité honteux avec Porsenna, et bien d'autres choses qui pouvaient certainement modifier l'histoire de Rome primitive, si elle avait été écrite, soit par eux, soit par des hommes de leur caractère et de leur talent.

La vénération pour tout ce qui était antique se glissa dans les esprits au temps de la renaissance des lettres, de manière à influer non-seulement sur la littérature, mais encore sur la législation et sur la vie. Il n'y a donc

pas à s'étonner que l'histoire romaine ait été acceptée comme article de foi et traitée avec cette soumission d'esprit et de jugement à la lettre écrite, et transmise avec cette peur de s'en écarter que l'on avait pour toutes les autres branches de l'enseignement. Émettre un doute sur ce qu'avaient dit un Tite-Live, un Denys, eût paru un scandale, un crime de lèse-antiquité ; on devait tout au plus s'occuper de mettre d'accord leurs contradictions, en calculant quelle autorité était d'un plus grand poids. Les critiques du XVIe siècle se contentèrent donc d'employer leurs travaux à recueillir tous les fragments de la littérature survivante, propres à éclaircir les antiquités romaines : tâche pénible qui les immortalisera aux yeux de tous ceux qui ne sauraient sévèrement blâmer un écrivain de n'avoir pas été au delà des idées et de l'érudition de son temps (1).

Il est vrai qu'il se trouva dans le nombre des esprits indépendants qui, apercevant les contradictions historiques et les absurdités, affrontèrent le reproche de témérité en les révélant. Lorenzo Valla mit le premier à nu les invraisemblances du récit en ce qui concerne Rome primitive. Après lui le Suisse Glaréanus, ami d'Érasme (1521), montra avec plus de hardiesse les erreurs de Tite-Live ; mais sa voix fut étouffée par l'indignation générale de la tourbe savante. Puis le grand Scaliger et Juste-Lipse vinrent, avec une érudition plus mûre et une belle réputation, élément qui en impose tant aux esprits peu soucieux de penser par eux-mêmes, soumettre les historiens à un examen sérieux. Périzonius, professeur à Leyde, le fit avec plus de violence dans ses *Animadversiones* (1685). Il opposa texte à texte, et, signalant le premier la partie qui, dans le récit de Tite-Live, doit être attribuée aux anciens chants nationaux, il sut s'élever de la minutie des détails à des considérations générales et étendues.

Dans son livre, qui est resté classique même après tant d'autres sur le même sujet, on sentait déjà que l'art de la critique s'associait au progrès des sciences, s'émancipait et entrait dans une ère nouvelle ; que, cessant de regarder les livres avec un respect aveugle, comme la seule étude des érudits, il voulait qu'on se livrât à leur appréciation avec son propre jugement, son sentiment propre et l'expérience des choses du monde. Le sort de Périzonius fut celui de quiconque devance de beaucoup son siècle ; on ne le comprit pas, et il resta ignoré. Bayle, qui, douze ans plus tard, jetait en plaisantant le doute sur des choses beaucoup plus sacrées que la nymphe Égérie et les oies du Capitole, fit peu d'usage des travaux de Périzonius, qu'il appelait pourtant l'*errata* des historiens et des critiques. Bayle suppose que, de même qu'on donnait dans les monastères pour exercice aux étudiants de composer des vies et des éloges de saints, pris dans la suite pour des histoires véritables, l'histoire des premiers rois de Rome fut tout simplement tirée d'exercices de rhétorique : *Que sait-on si la plupart des anciennes fables ne doivent pas leur origine à quelque coutume de*

(1) Parmi les Italiens, Paul Manuce, Sigonius, *De antiquo jure Italiæ ; de antiquo jure provinciarum ; de judiciis*, et plus tard Gravina, méritent néanmoins des éloges particuliers.

faire louer les anciens héros, le jour de leur fête, et de conserver les pièces qui étaient les meilleures (1)? Niebuhr revint, plus tard, à croire l'histoire romaine primitive déduite des poëmes nationaux.

Parurent ensuite Pouilly (1722) et Louis de Beaufort (2). Tous deux eurent pour adversaire, dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'abbé Sallier. De Beaufort entra dans la lice, non plus en éclaireur, comme ses devanciers, mais de propos délibéré, et avec une habile tactique de guerre; il déversa le scepticisme sur l'histoire primitive de Rome, et la rejeta entièrement au rang des fables poétiques. Son ouvrage, à cause même de la manière piquante dont il est écrit, eut de la vogue. Les philologues n'étaient plus assez puissants pour faire condamner ce qui était hardi; l'auteur s'associait si bien à l'œuvre de démolition, alors dans toute sa ferveur, qu'il fut accueilli avec enthousiasme, en dépit de son extrême faiblesse quand parfois il lui arrive de vouloir reconstruire. Les hommes d'esprit le lurent, l'applaudirent, et continuèrent à croire aux sept rois, comme Diderot, qui battait en brèche l'existence de Dieu. Quant aux historiens, ils se remirent de plus belle à raconter avec une foi intrépide l'histoire des premiers temps de Rome.

Montesquieu lui-même, qui s'élève si haut lorsque Rome prend une physionomie politique, et que l'élément italique lutte et se fond avec l'élément étranger, Montesquieu est en défaut en ce qui touche la connaissance de Rome primitive et de ses antiquités; les sept rois sont pour lui, comme pour Machiavel, des personnages agissant dans des cours et des cabinets modernes.

Mais, avant tous ces travaux de démolition, un Italien, isolé, inconnu, traitant la question sur une plus grande échelle, avait démontré que l'histoire romaine, telle qu'elle était comprise alors, était plus incroyable que les fabuleuses chroniques de la Grèce; car, si l'on ne comprend pas ce que celles-ci veulent dire, l'autre répugne à l'ordre de la nature humaine; toutefois, non content d'abattre à la manière française, il avait employé les débris à reconstruire un édifice grandiose.

On a pu s'apercevoir que nous parlons de Vico, qui, dans ses deux *Scienze nuove,* et plus encore dans ses œuvres latines, recherche dans l'histoire romaine l'idéal de l'humanité, en interprète les récits comme des symboles, et, partant de ce principe que l'humanité s'organise par elle-même, en suit la marche dans toutes ses glorieuses conquêtes. Comme il s'agit ici d'un Italien dont les rêves mêmes attestent le génie, nous nous arrêterons un moment à exposer l'ordre de ses idées au sujet des premiers temps de Rome:

« Ces hommes infiniment supérieurs aux autres ne sont qu'une création de l'humanité, qui accumula sur eux seuls et résuma en eux l'œuvre lente des siècles et les exploits de plusieurs de leurs contempo-

(1) Dictionnaire critique de Bayle, au mot *Tanaquil*.

(2) *Sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*; la Haye, 1738, 1750.

rains. Romulus, Numa, Servius, les Douze Tables, sont des tres d'un ordre idéal, des idoles historiques, des épisodes d'un cycle poétique. Romulus et les ancêtres des familles illustres (*gentes*) fondèrent la cité sur la religion des auspices, et sur l'asile ouvert aux vaincus et aux faibles, venant se réfugier sous leur tutelle. De là, comme dans toutes les cités héroïques, sortirent les deux communes, des patriciens et des plébéiens, l'une qui commandait, et l'autre qui obéissait. Les patriciens avaient l'autorité domestique et l'autorité publique. La première s'étendait sur toutes les personnes composant la famille, y compris les enfants, ce qui donna naissance aux noms de *patritii, patria*, *res patrum,* et sur les propriétés dont ils jouissaient avec exemption de tout tribut. Tous réunis, ils avaient l'autorité publique et administraient dans les assemblées les intérêts communs. Ces assemblées étaient les *comices curiates*, où intervenaient le peuple des Quirites (ainsi appelés de *quir*, lance), c'est-à-dire les seuls nobles, et le *sénat,* composé des chefs de famille présidés par un roi.

« Ces patriciens, comme nos barons du moyen âge, habitaient sur les hauteurs fortifiées, tandis que la plèbe demeurait en bas (de là *humili loco natus*), exclue de toute participation aux droits de cité, vivant de ce qu'elle gagnait à cultiver les terres des nobles, obligé de servir sous eux sans solde en temps de guerre, et de leur remettre tous les produits du sol, si elle ne voulait être jetée dans leurs cachots particuliers. Il n'existait point de lois écrites; mais le peuple, c'est-à-dire les nobles *rassemblés*, pourvoyaient *selon les cas*, à la sûreté publique (de là les mots *lex* et *exempla*).

« Tel était le gouvernement sous les rois, qui ne sont pas des personnages réels, mais des caractères héroïques et poétiques, sur lesquels on accumula des circonstances et des institutions diverses : c'est ainsi, par exemple, que furent attribuées à Romulus toutes les lois relatives à l'organisation civile, à Numa celles qui concernaient la religion et le culte, à Tullius celles qui concernaient la guerre, à Tarquin les attributs fastueux de la royauté, à Servius les règlements pour le cens et les institutions qui amenèrent la liberté populaire.

« En effet, un changement remarquable s'était opéré sous le règne de Servius. Les plébéiens, toujours plus opprimés par les nobles, reconnurent combien le nombre et l'union donnent de force, et réclamèrent une loi agraire. Ils obtinrent le *domaine bonitaire,* c'est-à-dire le *droit de possession* des terres de la république, converties en fiefs ruraux, moyennant une redevance annuelle ou cens à payer aux nobles. Ceux-ci étaient obligés de les leur conserver, et de leur prêter assistance pour les recouvrer en cas de besoin (*juris auctores fieri*), eux conservant toujours le *domaine quiritaire,* c'est-à-dire le *droit de propriété.*

« Partout où les choses sont dans une condition semblable, le roi se trouve comme le tuteur des intérêts populaires contre les nobles. Tel dut être le rôle qu'assumèrent Servius et Tarquin le Superbe, ce qui fut probablement cause que les nobles, mécontents, chassèrent ce dernier

en faisant une révolution considérée bien à tort comme populaire et libérale. L'arrogance revenant alors aux nobles, ils voulurent reprendre leurs champs ou augmenter le cens payé par les plébéiens, qui avaient commencé déjà à tenir les comices de leurs tribus. Afin de conjurer l'orage, le sénat ordonna que le cens des champs fût payé, non plus au propriétaire privé ou feudataire, mais au trésor public, qui se chargeait des dépenses relatives à la guerre.

« La plèbe cependant, privée de toute action civile, manquait de moyens pour se mettre à couvert des usurpations des grands; c'est alors qu'elle se retira sur le mont Sacré, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu, d'abord des tribuns pour la défense de sa liberté naturelle et de ses possessions, puis une loi écrite et patente, obligatoire pour les patriciens comme pour les plébéiens. Ce fut celle des Douze Tables; dès lors la science des lois, n'étant plus exclusivement le partage des nobles et des prêtres, cessa d'être un mystère. Elle fut rédigée, non d'après les lois grecques, mais d'après les coutumes italiques et romaines, ainsi qu'on le reconnaît jusqu'à l'évidence en la dépouillant des additions qui y ont été faites.

« Cette loi garantissait aux plébéiens le domaine quiritaire; mais elle leur interdisait le mariage légitime, *connubium*, véritable source du droit public et privé. Réduits aux mariages naturels, ils ne pouvaient transmettre l'hérédité de leurs champs, qui faisaient retour aux nobles, à mesure que mouraient les vassaux; ils demandèrent donc à participer au mariage solennel, qui leur fut accordé par la loi Canuléia, et dès ce moment ils entrèrent tout à fait dans la cité romaine.

« Ils aspirèrent alors à l'autorité publique, à participer aux magistratures, dont ils restaient exclus comme privés de la religion des auspices, et à intervenir dans la confection des lois. Dans les comices par tribus, la plèbe décidait sur ce qui était relatif à ses besoins, et deux fois elle obtint que sa volonté (*plébiscite*) fût respectée par les nobles : en l'an 304 de Rome, lorsqu'elle se retira sur l'Aventin, et que la loi Horatia prescrivit qu'aucun magistrat ne pût être créé sans son consentement, et en 367, quand on lui refusait son admission au consulat. Maintenant elle veut que ses lois deviennent obligatoires pour tous, de sorte que deux pouvoirs législatifs puissent coexister. On élut donc un dictateur (416) qui, supérieur à tous, ordonna que les plébiscites obligeraient la généralité des Quirites; que le sénat, dont l'autorité seule avait jusque-là donné force de loi aux délibérations populaires, ne ferait plus que proposer et conseiller ce que déciderait le peuple réuni en comices; enfin, que la plèbe serait aussi apte à exercer la censure.

« Les plébéiens étaient ainsi égalés aux nobles; mais ceux-ci conservaient la faculté d'emprisonner leurs débiteurs plébéiens, quand l'abus qu'ils en firent provoqua la loi Pétilia (419), qui enleva aux feudataires la prison privée. Il ne restait alors au sénat que le grand domaine des terres de la république, qu'il entendit maintenir, même à l'aide des armes, comme dans les séditions des Gracques. Le sénat ne se composait plus pourtant

des seuls patriciens; le dictateur Fabius avait effacé la distinction entre les nobles et les plébéiens en distribuant le peuple en trois classes, les sénateurs, les chevaliers et les plébéiens, en proportion de la richesse de chacun. Cette mesure avait ouvert à la plèbe la porte de tous les rangs de la société; le peuple, divisé en ces trois classes, se réunissait en comices par centuries pour les lois consulaires, en comices par tribus pour les lois tribunitiennes, en comices par curies pour les lois sacrées et les abrogations. La marche naturelle des sociétés humaines amena par la suite cette cité, aristocratique d'abord, puis populaire, à tomber sous la domination d'un seul. »

Voilà ce qu'avança ce prophète de l'histoire conjecturale. Or, bien que sa profonde sagesse ne franchît que lentement les Alpes; bien qu'en Italie même l'empressement paresseux des esprits, avides seulement de lectures faciles, laissât ses livres dans l'oubli; bien que les études postérieures, en fait d'histoire et de philologie, en aient diminué la valeur, il lui restera toujours la gloire d'avoir marché le premier dans la voie des découvertes. Si d'autres parviennent à le dépasser dans la carrière, ils ne sauraient y effacer la trace de ses pas.

Mais les semences, ainsi jetées par Vico, ne tardèrent pas à germer en Italie. Emmanuel Duni, ce grand penseur qu'on nomme à peine, publia à Rome, en 1763, un livre intitulé *Origine e progressi del cittadino e del governo civile di Roma*, dans lequel, à l'aide des traditions, il devine les faits véritables et l'histoire du droit. La religion des auspices est pour lui, comme pour Vico, la source de tout droit public ou privé. Par elle, il n'y avait de citoyens que les patriciens, maîtres de la loi, à l'exclusion du vulgaire sans nom, qui n'avait ni pères certains ni auspices. Duni, qui ne voit dans les noms de classes et de centuries que des institutions militaires, discute dans son livre comment la plèbe arriva à la questure, au consulat, au pontificat, acquit le droit de suffrage dans les comices centuriates, institués, dit-il, par Tullius, pour l'organisation de la milice, la répartition du cens, et pour la publication des décrets rendus par le roi et le sénat, des lois nouvelles et des élections des magistrats.

Il explique ensuite la marche du gouvernement sous les rois. Il n'y avait alors, dit-il, que deux ordres, le peuple, c'est-à-dire les patriciens, et la plèbe; les célères, les flexumines, les trossules, les chevaliers, n'étaient que des grades militaires, occupés par la jeunesse patricienne. Cette forme dura jusqu'à l'époque où les tribus plébéiennes se retirèrent sur le mont Sacré, d'où elles ne descendirent qu'après avoir obtenu des tribuns pour les protéger. Dès ce moment, les plébéiens se réunirent aussi en comices par tribus, où ils condamnèrent même des patriciens, Coriolan, par exemple. La force expansive des droits leur fit obtenir la convocation des comices indépendamment du sénat, puis une loi agraire, enfin la restriction du pouvoir consulaire par la publication de la loi des Douze Tables. Les abus auxquels se portèrent les décemvirs, eurent pour résultat qu'aucun magistrat ne pût être créé sans le consentement du peuple, et que les patriciens durent obéir aux plébiscites.

Jusqu'alors la plèbe n'avait fait que se garantir de l'oppression; elle commence désormais à exercer des droits. Le gouvernement était toujours purement aristocratique, et la multitude se trouvait en dehors de toute autorité publique et privée, ainsi que du droit de suffrage. Voyant que sans cela elle ne pourrait parvenir à aucun des avantages espérés, elle réclama et obtint le mariage légitime, et le plébéien devint alors citoyen avec l'autorité privée; puis, lorsqu'elle fut admise aux magistratures, elle acquit ainsi l'autorité publique, et l'aristocratie se changea en démocratie. Afin qu'il n'y eût pas de conflit entre les deux pouvoirs, le dictateur décida que les plébiscites obligeraient également tous les citoyens, et que les plébéiens pourraient être aussi appelés à la censure. Les patriciens et les plébéiens sont désormais égaux; les uns perdent le droit de prisons privées, les autres apprennent à connaître les règles judiciaires. Mais les patriciens riches ne veulent pas se trouver en communauté avec des citoyens moins aisés; de là, trois ordres . les patriciens, les chevaliers et la plèbe. Avec les Gracques, la plèbe commence à vouloir dominer la noblesse.

Assurément Duni devance l'époque de la démocratie, la cité étant encore répartie en nobles et en plébéiens; il confond le sénat et les curies, mais il prouve néanmoins que l'on savait en Italie fixer ses regards sur la splendeur romaine sans en être ébloui. La meilleure partie de son travail est celle où il traite de l'État des familles (1).

Il faut tenir compte aussi des travaux de Mario Pagano et de Melchiorre Delfico, qui cependant ne s'éloignèrent pas des traces de Vico; c'est également avec les idées de celui-ci que Vincenzo Coco interrogea l'antique civilisation des peuples italiens dans son *Platone in Italia*.

Nous pourrions encore citer d'autres auteurs italiens, tels que Lancelotto Secondo (2), Algarotti (3), et F. Cavriani. Ce dernier rejette l'existence de Romulus, et croit que les Sabins ont vaincu la horde établie sur le Palatin, et lui ont tout imposé, roi, dieu et nom.

Dans le siècle précédent, l'Allemagne se livrait à de fortes études, et, associant à la philologie une critique plus indépendante, se sentait appelée au rôle de médiatrice entre l'époque antérieure et la nôtre. Après Lessing et Wolf, on répudia ces paroles indéterminées, ces idées vagues qu'on ne peut comprendre qu'à moitié; les observations superficielles firent place à l'examen approfondi, aux idées positives, et l'on voulut deviner ce que les classiques passaient sous silence ou n'indiquaient qu'à peine en le supposant connu. Dès lors on sonda la vie intérieure, les idées sur la Divinité, les formes les plus minutieuses du gouvernement, comme on ferait relativement à un peuple dont on serait séparé par l'espace, non par

(1) Eisendecker fit connaître l'ouvrage de Duni en Allemagne (*Ueber die Entstehung, Entwickelung und Ausbildung des Bürgerrechts im alten Rom.*, 1829.)

(2) *Farfalloni degli antichi storici,* 1677.

(3) *Saggio sopra la durata dei regni dei re di Roma* (Œuvres, t. III).

le temps; enfin, grâce aux grandes expériences modernes, le voile qui couvrait l'énigme antique fut levé.

Celui qui, parmi les Allemands, porta le plus intrépidement le regard dans les sanctuaires de la Vesta romaine fut B. G. NIEBUHR, fils de l'illustre voyageur dont les travaux nous ont été si utiles en ce qui concerne l'Orient.

S'isolant tout à fait des ouvrages modernes, pour ne vivre qu'avec les anciens, indépendant dans ses opinions, infatigable à l'étude, plein d'imagination dans ses reconstructions, il se mit à réédifier l'ancienne cité par des efforts toujours hardis s'ils ne furent pas toujours heureux.

Il publia en 1812 la première partie de sa *Römische Geschichte;* puis, venu en Italie pour y chercher l'inspiration qu'aucun livre ne peut donner, celle des lieux, il eut le bonheur de découvrir à Vérone les Institutes de Gaius (1), au même temps où se publiait l'ouvrage de Lydus, *de Magistratibus reipublicæ romanæ*, 1812, et la *République* de Cicéron. Un nouveau champ s'ouvrit donc devant lui; il refondit alors son travail, modifia même tout à fait sa façon de voir sur les premiers habitants de Rome, et, dans une troisième édition, la réforma encore en plusieurs parties, dont la principale regarde l'origine des *Lucères*, qu'il cessa de considérer comme Étrusques.

Il est certain que, lorsque Niebuhr rétablit à sa guise une inscription dont il ne reste que quelques fragments, et qu'il veut en tirer un fait nouveau; quand il trouve que Cicéron ou que Tite-Live ont mal compris la constitution de leur propre pays, et qu'il indique ce qu'ils auraient dû dire; quand on rencontre des passages du genre de ceux-ci: *Hérodote, dans un moment de malheureuse inspiration, estime que...;* ou bien: *La tradition aurait dû dire que...;* ou encore: *Gaius s'est trompé en écrivant de telle manière, il aurait dû écrire de telle autre...; C'est moi qui prête à Camille cette prière dans le temple...; Mais il est certain que cela est selon la tradition...; Aucun historien ne parle de cette assignation, mais elle était indispensable...;* on se demande comment on peut pousser aussi loin les hypothèses hasardées, et détruire, au moyen de fragments isolés, ce que d'autres ont établi solidement; d'autant plus qu'en réfléchissant sur le fond, on ne saurait se résigner à croire à une constitution

(1) Dans les notes sur le discours pour *Frontéius*, trouvé au Vatican, Niebuhr prouve que les Romains tenaient déjà les livres en partie double, même pour les comptes des questeurs, et que ce ne fut pas une invention des Lombards. Il croit qu'ils faisaient aussi usage des lettres de change, opération commerciale qu'ils exprimaient par le mot *campsare*.

Il écrivait à M. Lerminier: « Ce qu'il m'importe surtout de voir reconnu, c'est que mon but est de communiquer aux lecteurs la même conviction dont je suis pénétré moi-même; le livre doit convaincre par lui-même celui qui s'en occupe de bonne foi. Il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit mis avec toute l'exactitude possible, pour exprimer ma manière de voir et ma conviction propre; ce serait le comble de l'injustice que de m'attribuer le désir d'émettre des paradoxes. »

non-seulement en opposition avec le caractère de l'antiquité, mais, de l'aveu de l'auteur, contraire à toute analogie dans l'histoire.

Cependant l'immense érudition de l'écrivain, le bonheur avec lequel il rétablit ou corrige les passages de cent auteurs, la hardiesse avec laquelle il marche dans le champ qu'il s'est ouvert, en comparant les institutions anciennes avec les institutions modernes les plus minutieuses et les plus compliquées; la conviction, enfin, qu'il apporte dans ses recherches, et avec laquelle il vous prie de le croire en l'absence de preuves, seulement parce qu'il est intimement persuadé de ce qu'il avance, tout se réunit pour vous faire respecter son opinion, lors même que vous en différez, qu'il semble se contredire, et (ce qui lui arrive trop souvent) qu'il s'enveloppe dans un langage obscur et sibyllin.

Ses vues sur l'Italie primitive, sur les familles patriciennes et les curies, sur la commune plébéienne, sur les tribus, sur les centuries, sur la constitution de Servius Tullius et sur les *nexi*, sont particulièrement dignes d'attention.

Il suppose que les fables des premiers temps naquirent des *nénies* dans lesquelles on célébrait les morts, et des chants en usage dans les banquets, chants isolés ou épopées. L'histoire de Romulus forme par elle-même un poëme; il n'y eut sur Numa que des chants de peu de longueur. Un autre poëme comprend Tullus Hostilius, les Horaces et la ruine d'Albe. L'histoire d'Ancus n'a point la couleur poétique; mais avec Tarquin l'Ancien commence un autre poëme, qui finit à la bataille tout à fait homérique du lac Régille, poëme plus grandiose que tout ce que Rome a jamais imaginé, qui n'est pas renfermé dans l'unité classique, mais qui correspond plutôt à la variété des Niebelungen.

Niebuhr s'accorde donc avec Vico pour signaler la nature poétique de l'histoire romaine, pour la comparer aux histoires plus anciennes, et l'éclaircir au moyen des histoires modernes. Tous deux ont vu la cité partagée dès l'origine en deux classes, l'une de patrons, l'autre de clients; mais Vico considère ces derniers comme la source de la plèbe romaine, tandis que Niebuhr ne la fait naître qu'au moment où Ancus réunit les vaincus sous l'administration de Rome. Tous deux remarquent dans Servius un progrès des plébéiens vers une organisation civile plus juste; mais, selon Vico, il ne leur est alors accordé que le droit naturel ou la possession *bonitaire* des champs, sous l'obligation d'un cens annuel à payer et du service militaire; tandis que Niebuhr veut qu'indépendamment de la confirmation du domaine *quiritaire*, on leur ait concédé à ce moment le droit de suffrage dans les affaires publiques, qu'il y ait eu dès lors le cens public et une solde pour les gens de guerre. Le fondement principal de Vico est la religion des auspices, dont Niebuhr ne s'occupe même pas; ce qui pour nous est la preuve la plus forte que puissent invoquer ceux qui affirment que l'auteur allemand n'a pas même connu le grand penseur italien, dont il ne fait aucune mention.

C. Schlegel (*Jahrbücher von Heidelberg*, 1816, n. 53) a presque entièrement adopté l'opinion de Niebuhr, quoiqu'il le combatte sur certains

détails, en niant surtout que les poëmes chantés dans les banquets pussent être épiques. Il croit, au contraire, que c'étaient des chants courts et détachés, tels qu'ils convenaient aux Latins, déshérités du génie épique des Grecs. N. Wachsmuth, qui combat aussi Tite-Live et les anciennes opinions, se sépare entièrement de Niebuhr (*Die ältere Gesch. des Rom. Staats*).

M. Michelet, beaucoup plus agréable à lire, profita dans son *Histoire romaine* de tous les travaux antérieurs, comme le prouvent les notes nombreuses dont il a enrichi son ouvrage; d'un autre côté, il offre dans le texte les résultats de la critique, voulant faire *une histoire, non une dissertation*. Il suit donc le principe de Niebuhr, sans se faire l'esclave de sa manière de voir; mais, indépendamment de la méthode et de l'exposition, son livre a l'avantage d'envisager l'existence entière de ce peuple, et non pas seulement ses premiers temps. Il distingue trois époques dans la civilisation romaine : l'*époque italienne*, jusqu'à Caton; l'*époque grecque*, commençant avec les Scipions, produisant le siècle d'Auguste pour la littérature et Marc-Aurèle pour la philosophie; l'*époque orientale*, qui subjugue les vainqueurs de l'Orient. Quant à l'histoire politique, la cité se forme dans les premiers siècles par le nivellement et le mélange des deux peuples, patricien et plébéien, jusqu'en 350; dans la seconde, l'empire se forme par la conquête et le mélange des étrangers; puis, après la guerre sociale, la cité est ouverte à tous les peuples.

Nous avons indiqué dans ce coup d'œil les auteurs sur lesquels nous comptons nous appuyer; nous donnerons maintenant la liste de ceux qui sont utiles à consulter :

Grævius, *Thesaurus antiquitatum romanarum*, Lugd. Bat., 1694; 12 vol. in-folio;

Sallengre, *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, Venise, 1732; 3 vol in-folio;

Fergusson, *The history of the progress and termination of the roman republic*, Londres, 1785; 3 vol.;

Lévesque, *Histoire critique de la république romaine*, Paris, 1807. On trouve dans cet ouvrage un examen sévère des faits accomplis par les Romains; mais les vues de l'auteur sont arbitraires, et de beaucoup inférieures à celles de ses devanciers.

Pour la topographie, nous recommandons :

Venuti, *Descrizione topografica delle antichità di Roma*, 1803; édition faite par E. Q. Visconti, dont les travaux fournissent une foule d'utiles renseignements;

Platner, Bunsen, Gherard et autres Allemands (*Beschreibung der Stadt Rom*, en voie de publication à Stuttgard);

Piranesi, *Antichità di Roma*; 3 vol. in-folio.

Pour la chronologie :

Fasti romani, publiés par Grævius et par Almeloveen, Amsterdam, 1705;

Ghici, *Annales Romanorum*, jusqu'à Vitellius, Anvers, 1615, 2 vol. in-folio.

En outre, il y a de très-curieuses dissertations insérées dans les mémoires des différentes académies, surtout de celle de Paris, de Göttingue et de Turin; parmi les ouvrages les plus récents, nous citerons encore avec éloge celui de FR. CREUZER, *Abriss der Römischen Antiquitäten*, Leipzig, 1824, in-4°.

Chaque chapitre de cet ouvrage offre une série de questions, avec leurs diverses solutions, au choix du lecteur, et l'indication de livres à consulter. Voici, comme essai, une partie du premier chapitre : Origine de Rome. — Différentes opinions des anciens et des modernes. (Voir SCHWARTZ. *Observations sur Nieuport,* Compend. antiq. rom., p. 13. — FABRICIUS, *Bibl. antiq.*, p. 215-16. — RUHNKEN, *Prælect. academ. in antiq. rom.*, I, chap. I. — CICÉRON. *De repud.*, II, 27). — Tradition qui fait de Rome une colonie d'Alba Longa. (CICÉRON, *De rep.*, II, 2 : *Concedamus enim famæ hominum;* et puis, *Ut jam a fabulis ad facta veniamus.* Observations sur ce passage, à comparer avec l'Histoire romaine de LÉVESQUE, p. 434, et les travaux d'autres modernes.) — HÉRODOTE, sur Thurium en OEnotrie, année de Rome 310, ne sait rien de cette ville, e t parle beaucoup des puissants Tyrrhènes, qui combattirent contre les Phocéens (I, 166 : consulter NIEBUHR, *Hitoire rom.*, I, 84), et donnèrent leur nom à toute l'Italie occidentale, jusqu'à l'année 420. (DENYS D'HALICARNASSE, I 23-29.) — Souvent la nation tyrrhène a pour chef un lucumon distingué par son savoir. (TITE-LIVE, I, 2, v. 23; ATHÉNÉE. IV, p. 153, XII, p. 517. — MAFFEI, VER. illustr., I. — LAMPREDI, *Del governo civile degli antichi Toscani*, Lucca, 1760. — LANZI, *Saggio di lingua etrusca,* Rome, 1789. — MICALI, L'*Italia avanti il dominio dei Romani,* Florence, 1810. — FR. INGHIRAMI, *Monumenti etruschi*, Florence, 1820.) — Rome fut-elle fondée par les Étrusques et par les Tyrrhènes? — Rome est-elle une colonie de Cæré? (NIEBUHR, I, p. 162. — SCHLEGEL, *Annales littéraires de Heidelberg,* 1816, p. 892.) — Cæré, jadis Agilla, sur la rive gauche du Tibre, a-t-elle donné aux Romains le nom de Quirites, de l'ancien mot Cairites Cérites (SCHLEGEL, *ib.*) ? — S'agit-il de ces Cérites quand il dit que les Carthaginois et les Tyrrhènes livrèrent bataille sur mer aux Phocéens? (NIEBUHR, I, 84.) Le fond de la population romaine était-il étrusque, cérétique? — Les patriciens sont-ils une caste sacerdotale de cette nation (NIEBUHR, SCHLEGEL.) ? — Les anciens Étrusques sont-ils les seuls sujets de Romulus? Rome eut-elle une origine grecque ou pélasgique? (BONSTETTEN, *Voyage en Italie*, I, 225. — WACHSMUTH, p. 10. — RAOUL-ROCHETTE, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, II, 360), etc.

C. Pages 421 et suiv.

LANGUES ITALIQUES.

L'Asie centrale a très-probablement été le berceau du genre humain; de là sont parties les émigrations successives des peuples qui ont colonisé

l'Occident. De ces colonies asiatiques le plus mémorable témoignage se retrouve dans les langues que nous parlons encore, dans celles surtout qui ont été parlées avant nous, le grec et le latin. C'est dans une des langues les plus parfaites de l'Inde, le sanscrit (1), que se reconnaît l'origine de beaucoup de mots latins, très-usuels et très-simples. En voici un curieux spécimen que nous empruntons à l'ouvrage de M. Eichkoff, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* (2).

SANSCRIT.	LATIN.	SANSCRIT.	LATIN.
man, ma	*me*	genaka	*genitor*
tuan	*tu, te*	matri	*mater*
vas	*vos*	bhratri	*frater*
mat	*meus*	svasri	*soror*
tuat	*tuus*	djana	*genus*
suas	*suus*	naman	*nomen*
antaras	*alter*	asmi	*sum*
unas	*unus*	asi	*es*
dui	*duo*	asti	*est*
tri	*tres*	smah	*sumus*
catui	*quatuor*	stha	*estis*
sas	*sex*	santi	*sunt*
saptan	*septem*	vid	*video*
navan	*novem*	ed	*do*
dacan	*decem*	tan	*tendo*
catan	*centum*	poutra	*puer*
aicadacan	*undecim*	suta	*satus*
duadacan	*duodecim*	svana	*sonus*
vincati	*viginti*	nav	*navis*
trincat	*triginta*	dina	*dies*
catuarincat	*quadraginta*	vahati	*vehit*
septati	*septuaginta*	vartate	*vertitur*
pratamas	*primus*	tistati	*stat*
sastas	*sextus*	dadami, dadati, dadas	*do, das, dat* (4)
navamas	*novem et nonus*	vamati	*vomit*
dacamas	*decimus*	mri	*mori*
viras	*vir*	kas, ka, kam	*qui, quæ quod* (5)
pitri, tata	*pater et tata* (3)	itan	*id*
		ittan	*ita*

(1) Voy. les *Notions élémentaires de grammaire comparée*, par M. EGGER, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, 3[e] édit., 1834.

(2) Paris, 1836. *Vocabulaire*, n° 324.

(3) VARRON, dans Noneus, 81, 5, cite ce mot enfantin, employé aussi sur des inscriptions. Voy. ORELLI, 2813 et suiv.

(4) C'est la forme grecque de δίδωμι.

(5) Il est à croire que les Latins prononçaient la syllabe *qui* comme on la prononce en français. Un jeu de mots de Cicéron, le *facetus consul*, semble le prouver. Le fils d'un cuisinier *coquus*, lui demandait son vote; il lui répondit :

SANSCRIT.	LATIN.	SANSCRIT.	LATIN.
—	—	—	—
cada	*quando*	*Noms d'animaux et parties du corps*	
cua	*quo*		
iti	*et*	pacus	*pecus*
na, nau	*non*	sarpam	*serpens*
nu	*nunc*	acuas	*equus*
hyas	*heri*	avis	*ovis*
ady	*hodie*	arahas	*verres*
cvas	*cras*	cuan	*canis*
masa	*mensis*	musas	*mus*
agnis	*ignis*	cauchilas	*cuculus*
divas	*dies*	ulukas	*ulula*
nic	*nox*	pikas	*picus*
jalan	*gelu*	ansas	*anser*
anilas	*anima*	moksica	*musca*
vatas	*ventus*	ciras	*cranium*
nabhus	*nubes*	capalas	*caput*
udan	*udum* (*unda*)	cirrajas	*cirrus* (*crinis*)
miras	*mare*	caisaras	*cæsaries*
palan	*palus*	nasa	*nasus*
dhara	*terra*	lapas	*labium*
kulan	*collis*	dantas	*dentes*
antran	*antrum*	gallas	*gula*
calamus	*calamus*	pannas	*penna*
palas	*palea*	jukert	*jecur*
stariman	*stramen*	cusas	*coxa*
vahas	*veha* (*via*)	jenus	*genu*
dahman	*domus*	pad	*pes*
sala	*aula* (*sala ital.*)	tantus	*tendo*
nidas	*nidus*		
vallas	*vallus*	*Adjectifs.*	
muran	*murus*		
cupas	*cupa*	sakias	*socius*
calacas	*calyx*	amat	*amans*
patra	*patera*	candat	*candens*
pilus	*pilum*	deiram	*durus*
matran	*metrum*	tapat	*tepens*
ida	*ode*	svadus	*suavis*
ras	*res*	alitas	*altus*

tibi quoque favebo, équivoquant sur *quoque* et *coque*. Quant à la lettre C, du temps de Plutarque elle devait se prononcer comme le K grec. Ce biographe, en effet, qui vivait à Rome, écrit Κικέρων, non Σισέρων, représentant ainsi les sons qu'il entendait. Plus tard, du temps d'Ausone, au quatrième siècle, le C s'était sans doute adouci devant certaines voyelles. C'est ce qu'on peut conjecturer d'après ce vers sur Vénus : *Orta salo, suscepta solo, patre edita Cœlo* (Epig. 33, 1). Il n'y aurait pas eu d'assonance ni de pointe si on n'avait pas lu *salo, solo, cœlo.*

SANSCRIT.	LATIN.	SANSCRIT.	LATIN.
—	—	—	—
uttas	*udus* (1)	maduras	*maturus*
yuvan	*juvenis*	navas	*novus*
malas	*malus*	putas	*patis*
malinus	*malignus*	varmitas	*armatus*
mascitas	*mixtus*	anaicas	*iniquus*
mertas	*mortuus*	sudin	*sudus*
madias	*medius*	prativid	*providus*
mutas	*mutus*		

On pourrait indéfiniment étendre cette nomenclature, en comparant dans les deux langues les mots composés ; il y a sur ce point encore une singulière analogie. Ainsi, là où les Latins mettant *a*, *in*, *inter*, *ab*, *præ*, le sanscrit place *a, ni, antar, ada*, *dra* ; par exemple :

ada	*addo*	antarbu	*interfui*
atul	*attollo*	apasta	*absto*
acar	*accurro*	apai	*abeo*
alig	*alligo*	prasad	*præsideo*
nisad	*insideo*	prada	*prodo*
nidil	*indico*	pradica	*prædico*
nista	*insto*	prasta	*præsto*
antari	*intereo*		

Ce qui est plus frappant encore que ces analogies verbales, c'est l'identité presque complète de la construction grammaticale dans le latin et dans le sanscrit ; elle se retrouve dans l'italien même, chose d'autant plus remarquable pour cet idiome, qu'il n'a aucune ressemblance ni au fond ni en détail avec les langues sémitiques de la côte africaine, bien que le nord de l'Afrique soit en continuelle relation avec les parties méridionales de la péninsule italique.

Ce n'est pas à dire pour cela que les anciens peuples de l'Italie proviennent directement de l'Inde ; mais on reconnaît bien manifestement la dérivation d'une souche commune. Par de longues pérégrinations et des mélanges successifs, les langues primitives s'altérèrent ; ainsi s'expliquent les différences notables qui existaient entre les idiomes de l'Ombrie, de l'Étrurie et du Latium.

Grotefend, directeur du gymnase de Hanovre, a longuement exposé les éléments de la langue ombrienne (2). Auparavant, dans une dissertation alleamnde, insérée aux nouvelles Archives de philologie et de pédagogie,

(1) L'adjectif italien *asciutto*, sec, en vient sans doute, avec l'addition de l'*a* privatif. On sait que l'*a* est une particule négative en sanscrit comme en grec, et c'est là une de ces particularités qui montrent l'analogie de deux langues mieux que cent mots d'une parfaite conformité.

(2) *Rudimenta linguæ umbricæ*, *in inscriptionibus antiquis enodata ;* Hanovre, 1835-1839, huit fascicules.

1829, n° 26, il avait traité des langues de l'Italie centrale, à savoir des Étrusques, des Sabins, des Sicules; il s'est étendu plus longuement sur la langue ombrienne, parce qu'il la regardait comme celle d'où le latin tire son origine.

Les sept Tables eugubines, découvertes en 1444 à Gubbio (*Iguvium* et *Eugubium*), sont le principal monument de cette langue; il y en a cinq écrites en caracteres étrusques. Les deux plus grandes, qui semblent un fragment de liturgie païenne, sont en lettres latines, comme aussi onze lignes d'une troisième table. Toutes sont différentes d'orthographe, d'écriture et de langage, de sorte qu'on pourrait les croire d'époques très-diverses; mais aucune de ces époques n'est connue, et il n'y a pas de raisons bien puissantes en faveur de la conjecture de Lepsius (1), qui prétend que les tables écrites avec l'alphabet latin sont postérieures à celles qui portent des caractères étrusques.

Ces Tables ont donné lieu aux plus bizarres interprétations; Gori, Lami, Bardetti, ont prétendu y lire les lamentations des Pélasges sur les calamités qu'ils eurent à souffrir; Maffei et Passeri, des actes légaux de donations ou de procès entre particuliers. Lanzi (2) les assimile aux *Pontificales et rituales libri* dont parle Cicéron. En voici un fragment, qui ressemble à une sorte de litanie ; on y voit un parallélisme et un retour de certains mots, comme dans les prières en usage chez les Hébreux.

TEIO DEI GRABOVE (3).

DEI GRABOVI OCREPER FISIV TOTA PER HOVINA ERER NOMNEPER ERAR NOMNEPER ERAR NOMNEPER FOSSEI PACERSEI OCREFISEI.

DI GRABOVIE TIO ESU BUE PERACREI PIHACLU, OCREPER FISIU TOTAPER HOVINA ERER NOMNEPER ERAR NOMNEPER.

DI GRABOVIE ORER OSE PERSEI OCREM FISIEM PIR ORTOM EST TOTEME HOVINEM ARSMOR DERSECOR SUBATOR SENT PUSEI NEIP HEREITU.

DI GRABOVIE PERSEI TUER PERSCLER VASETOM EST PESETOM EST PERETOM EST PROSETOM EST DAETOM EST TUER PERSCLER VIRSETO AVIRSETO VAS EST.

DI GRABOVIE PERSEI MERSEI ESU BUE PERACREI PIHACLU PIAFEI.

DI GRABOVIE PIHATU OCRE(M) FISI(M) PIHATU TOTAM HOVINAM.

DI GRABOVIE PIHATU OCRER FISIER TOTAR HOVINAR NOME NERF ARSMO VEIRO PEQUO CASTRUO FRI PIHATU FUTU FONS PACER PASE TUA OCRE FISI TOTE HOVINE ERER NOMNE ERAR NOMNE.

DI GRABOVIE SABVO SERITU OCRER FISIM SALVAM SERITU TOTAM HOVINAM.

DI GRABOVIE SALVOM SERITU OCREM FISIER TOTAR HOVINAR NOME NERF ARSMO VEIRO PEQUO CASTRUO FRIF SALVA SERITU FUTU FONS PACER PASE TUA OCRE FISI TOTE HOVINE ERER NOMNE ERARD NOMNE.

(1) Voy. C. R. Lepsius, *de Tabulis eugubinis*, Berlin, 1833.

(2) Lanzi, t. III, p. 571, du *Saggio di lingua etrusca*.

(3) *Teio*, du grec τίου, *sois honoré*.— *Dei*, de Δίς, οὗ γενικὴ Διός (Eustathe), *Jupiter*. — *Grabove*, surnom de Bacchus, de Mars ou de Jupiter (*a cura boum*. Voy. la suite du commentaire dans Lanzi, t. III, p. 657, du *Saggio di lingua etrusca*.

DI GRABOVIE TIOM ESU BUE PERACRI PIHIACLU OCREPER FISIU TOTA PER HOVÍNE ERER NOMNEPER ERAR NOMNEPER.

DI GRABOVIE TIOM SUBOCAU, etc.

La traduction qu'on donne ici n'est pas certaine, mais probable :

Jovi Grabovi suboco.

Jovem Grabovem invoco in sacrificio pro tota jovina (gente), *eorum nomine, earum nomine,* uti tu *volens sis, propitius sis sacrificio.*

Jupiter Grabovi, macte esto eximio bove piaculo sacrificio pro tota jovina, eorum nomine, earum nomine.

Jupiter Grabovi, hujus rei ergo quoniam ad sacrificium ignis ortus est toti jovinæ, armi desecti subactique sint tanquam sacrificio uno.

Jupiter Grabovi, prout pesclos *mactare factum est, positum est, dictum est, mactare pesclos fas jusque est.*

Jupiter Grabovi, dissecto eximio bove, piaculo piatus esto.

Jupiter Grabovi, piamine sacrificii expiato totam jovinam.

Jupiter Grabovi, piamine sacrificiorum totius jovinæ nominibus, agrûm, virûm, pecus, oppido expiato, fiasque volens propitius pace tua sacrificio totius jovinæ gentis, eorum nomine, earum nomine.

Jupiter Grabovi, salvo satu sacrificii, satum sospita toti jovinæ.

Jupiter Grabovi, salvo satu sacrificiorum totius jovinæ nominibus arvûm, virûm, pecudum, oppido satum sospita, fiasque volens propitius sacrificio totius jovinæ gentis eorum nomine, earum nomine.

Jupiter Grabovi, macte esto eximio bove piaculo sacrificio, pro tota jovina gente, eorum nomine, earum nomine.

Jupiter Grabovi, macte hoc honore esto, etc.

Grotefend s'écarte en divers endroits et de ce texte et de cette version ; il en lit et traduit ainsi un fragment :

TEIO SUBOCAV SUBOCO DEI GRABOVI, FISOVI, SANSI, TEFRO JOVI! OCRIPER IFSIU, TOTAPER HOVINA, ERER NOMNEPER, ERAR NOMNEPER : FOS SEI, PACER SEI OREC FISEI, TOTE HOVINE, ERER NOMNE, ERARD NOMNE. ARSIE! TIO SUBOCAV SUBOCO, DEI GRABOVE.

ARSIER FRITE, TIO SUBOGAV SUBOCO, DEI GRABOVE, ETC.

Te bonas preces precor, Jovem Grabovem! Fisovem Sansium! Tefram Joviam! pro monte Fisio, pro tota Iguvina, pro illius nomine, pro hujus nomine, uti *sies volens propitius monti Fisio, toti Iguvinæ, illius nomini, hujus nomini. Benevole! te bonas preces precor, Jovem Grabovem! Benevolentia tua fretus, te bonas preces precor, Jovem Grabovem*, etc.

Mais la longue et patiente étude de Grotefend ne conduit pas encore à des résultats décisifs. Ce même philologue a mis en tête du traité sur la langue latine de J. Henop une préface où il étudie diverses questions relatives à la langue des Sabins (1).

(1) *De singularum litterarum apud Sabinos ratione. — De lingua græca et sabina. — Quæritur quem locum inter reliquas Italiæ linguas tenuerit sabina. — De linguæ sabinæ et latinæ ratione;* Hanovre, 1837, in-8°.

La langue la plus répandue dans l'Italie méridionale était l'osque; on le parlait jusque dans le Brutium et dans la Messapie, où naquit Ennius, qui disait, suivant Aulu-Gelle (1), avoir trois cœurs, parce qu'il savait parler grec, osque et latin. L'osque, comparé au latin, ainsi que l'a démontré Klense, n'offrait pas de différence fondamentale, et si nous avions des livres écrits en osque, nous pourrions en comprendre sinon tous les mots, du moins le sens. Dans les inscriptions que nous avons en osque, on retrouve les éléments du latin qui sont étrangers au grec, avec des flexions inusitées en grec, et sous des formes qui, dans le latin, ont perdu des syllabes et des terminaisons. Le *p* est souvent substitué au *q*, comme *pid* pour *quid*, et *pidpid* pour *quidquid ;* l'*ei* remplace l'*i*, et l'*ou* l'*u*; le *d* est ajouté à beaucoup de mots qui finissent en *o*.

Ainsi les osques disaient *akera*, *anter*, *phaisnum*, *famel*, *solum*, ce que les Latins modifièrent ainsi, *acerra*, *inter*, *fanum*, *famulus*, *solus*, etc. Il y avait si peu de différence entre les langues osque et latine, qu'à Rome on mettait des inscriptions en osque sur les maisons, comme *arse verse* (*arsionem averte*), et que, jusque sous les empereurs, on jouait en osque des farces qui amusaient beaucoup le peuple. « Le sort des Osques, dit Strabon (2), a ceci de particulier : après leur destruction, leur langue n'a pas laissé de subsister dans Rome, au point que l'on s'en sert sur la scène pour certaines pièces dramatiques et certaines farces composées dans le goût de celles qui se représentaient chez ce peuple dans ses jeux. »

On serait porté à croire que l'osque a été la langue fondamentale et vulgaire de l'Italie ancienne, qui s'est toujours maintenue dans les basses classes du peuple, même à côté de la langue latine, aux plus belles époques de la civilisation et des lettres; puis, dans la suite des temps, après la décadence de l'empire, il a de nouveau prévalu, au point de redevenir la langue vulgaire de l'Italie moderne.

Les Sabins parlaient l'osque. Tite-Live (X, 20) dit, en effet, que pour espionner l'armée samnite (3), on envoya des émissaires *gnari oscæ linguæ*. Les Volsques devaient avoir une langue quelque peu différente ; car, dans une citation rapportée par Festus, au mot *Oscum*, il est dit *: osce et volsce fabulantur, nam latine nesciunt*. Les Brutiens parlaient l'osque et le grec; de là l'épithète de *bilingues* (4). On cite le mot *hirpus* (loup) comme également en usage chez les Falisques et les Samnites. Suivant Denys d'Halicarnasse et Strabon, les Falisques avaient une langue particulière. Servius attribue aux Sabins le mot *hernæ* (roches), et Varron le mot *multa* (amende); au lieu de *arena* (sable), ils disaient *fasena ; tebas* chez eux signifiat *collines*, et de leur *embratur* est venu l'*imperator*

(1) *Nuits attiques*, XVII, 17 : *Tria corda habere sese dicebat, quod loqui græce, osce et latine sciret.*

(2) Liv. V, p. 233.

(3) Les Samnites étaient de race sabine, et quelquefois on les appelle *Sabelli*, petits Sabins.

(4) *Bellingues Brutiates*. Festus.

des Romains. Enfin, selon Tite-Live (XL, 52), les habitants de Cumes demandèrent et obtinrent la permission d'employer le latin dans leurs actes publics et dans les ventes à l'encan ; ce qui prouve que jusqu'alors ils s'étaient servis de leur propre langue. Avec le temps, et à mesure que les Romains devinrent les maîtres de l'Italie, tous ces dialectes disparurent et se confondirent dans la langue romaine, qui devenait la langue officielle, celle des affaires et de l'administration; elle était tellement regardée comme le symbole de la domination que, dans la guerre sociale de 663, cette dernière réaction de l'Italie contre Rome, les peuples confédérés reprirent par un décret public leurs langues nationales et primitives, et s'en servirent dans les légendes des monnaies qu'ils frappèrent. Dans cette lutte, les armées romaines et la langue latine triomphèrent. Le seul étrusque survécut encore quelque temps, grâce au respect religieux que le gouvernement romain affectait d'avoir pour les rites secrets de l'Étrurie.

Dans la langue des maîtres de l'Italie, dans le latin, on peut facilement reconnaître deux éléments : l'un d'origine italienne et locale, l'autre de dérivation grecque. C'est au dialecte éolien et au dorien qu'il a été fait le plus d'emprunts, et Denys d'Halicarnasse a pu dire que les Romains parlaient une langue ni tout à fait barbare ni tout à fait grecque (1). Tout ce qui, dans le latin, n'est pas d'origine grecque ou pélasgique, vient des Celtes, des Sicules, des Ombriens, des Osques. Les mots qui expriment les relations de famille, les usages et les instruments de l'agriculture (2), sont analogues au grec, tandis que les termes de guerre ou de chasse paraissent étrangers ; ce qui indiquerait le mélange de deux nations distinctes, les Pélasges, par exemple, voués à la vie agricole et pastorale, et une nation septentrionale et guerrière, comme les Sicanes ou les Rasènes. En même temps que Rome se constitua et s'étendit, sa langue dut se coordonner et s'enrichir ; cependant une littérature écrite n'apparut que lorsque les guerres de Pyrrhus eurent rapproché de nouveau la Grèce et Rome, surtout quand les captifs de Tarente y firent pénétrer les lettres grecques. Sous leur influence active et continue, une grande révolution s'opéra dans les mœurs et le langage ; aussi, un siècle après, du temps de Polybe, on ne comprenait plus le texte des traités faits avec les Carthaginois après l'expulsion des Tarquins.

Nous n'avons plus ces traités dans leur texte primitif (3). En général,

(1) Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὔκ ἄκραν βάρβαρον, οὐδ' ἀπαρτισμένως ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δέ τινα ἐξ ἀμφοῖν, ἧς ἡ πλείων Αἰολίς, I, 40.

(2) Parmi les mots latins d'origine grecque, appartenant au fond primitif de la langue latine, nous ne choisirons que quelques exemples : *Deus*, Θεός. — *Domus*, δόμος. — *Sylva*, ὕλη, dor. ὕλα. — *Sedes*, ἕδος. — *Aratrum*, ἄρατρον. — *Vinum*, οἶνος. — *Oleum*, ἔλαιον. — *Lac*, γάλα, γάλακτος. — *Bos*, βοῦς. — *Sus*, ὗς. — *Equus*, ἵππος, éol. ἴκκος. — *Somnus*, ὕπνος (Voy. AULU-GELLE, *Nuits Att.*, 13, 9). Le nombre des mots communs aux deux langues est si considérable qu'on a pu dire qu'apprendre le grec, c'était apprendre le latin sous une autre forme.

(3) POLYBE, III, 22 : « Nous allons donner la traduction de ce traité, aussi fidèle

les monuments de l'ancienne langue latine (1) sont très-peu nombreux. Le plus ancien est le chant des frères Arvales, qui remonte au temps de Romulus. On n'en connaissait que quelques fragments, lorsque, en 1778, on déterra dans la sacristie de Saint-Pierre à Rome une longue inscription (2), qui, au milieu de détails sur les cérémonies confiées au collége des Arvales, contenait le texte même de leur chant traditionnel. Nous ne reproduisons que la partie principale de cette inscription :

ENOS LASES JUVATE, ENOS LASES JUVATE, ENOS LASES JUVATE,
NEVE LUERVE MARMAR SINS INCURRERE IN PLEORES
SATUR FURERE MARS, LIMEN SALI STA BERBER.
SEMONIS ALTERNI ADVOCABIT CONCTOS.
ENOS MARMOR JUVATO
TRIUMPE TRIUMPE,

Chaque ligne ou vers est répété trois fois. En voici la traduction (Voy. aussi celle de Hermann, dans ses *Elementa doctrinæ metricæ*) :

Nos, lares, juvate (ter) : *neve luem', Mamers, sines incurrere in plures* (alii *in flores*) (ter) : *satur fueris Mars : limen sali, sta, vervex* (ter) : *semones alterni, advocabite* (advocate) *cunctos* (ter). *Nos, Mamers, juvato* (ter) : *triumphe, triumphe.*

Hermann, Klausen et Grotefend pensent que cette inscription est métrique et en vers saturnins.

Après le chant des Arvales, nous avons quelques fragments des lois de Numa, que Festus nous a conservés. Tels sont les suivants : SEI HEMONE FOLMINI JOBEIS OCEISET, EM SOPRAD CENOAD TOLITOD. HEMO SEI FOLMINED OCEISOS ESIT, OLE IOUSTA NOULA FIEISIER OPORTEITOD. C'est à-dire *si hominem fulmen Jovis occisit* (p. occiderit), *ne supra genua eum tollito. Homo si fulmine occisus est, illi justa nulla fieri oportet.* — PELECS ASAM JUNONIS NEI TANCITOD. *Pellex aram Junonis ne tangito.*

Dans Varron, on trouve quelques restes du chant des prêtres Saliens (*Carmen saliare*, Horace, *Épit.*, II, 1, 86), de ces prêtres institués par Numa pour la garde des anciles ou boucliers sacrés. Grotefend, dans ses *Rudimenta linguæ umbricæ*, en dispose ainsi le texte :

COZOIAULOIDOS ESO : OMINA ENIMVERO
AD PATULA' OSE' MISSE JANI CUSIONES

qu'il nous a été possible de la faire ; car telle est la différence de l'ancienne langue latine avec la langue moderne, que les plus habiles ne peuvent qu'avec peine y comprendre quelque chose. »

(1) Ils ont été recueillis et commentés dans les *Latini sermonis vetustioris reliquiæ* de M. Egger (Paris, 1843), ouvrage devenu classique.

(2) On trouvera cette inscription avec un admirable commentaire, dans l'ouvrage publiée par le savant Marini, sous ce titre : *Gli atti e monumenti dei fratelli Arvali*, Rome 1795, 2 vol. in-4°.

DUONUS CERUS ESET, DUNQUE JANUS VEVET.
. . . MELIOS EUM REGUM.

C'est-à-dire *Choroiauloidos* (dux cantuum) *ero' omina*; *enimvero ad patulas aures misere Jani curiones. Bonus Cerus* (nom mystique de Janus) *erit donec Janus vivet, melior eorum regum.*

Festus nous a encore conservé une loi de Servius Tullius, cinquième roi de Rome, ainsi conçue : SEI PARENTEM PUER VERBERIT, AST OLOE PLORASSIT, PUER DIREIS PARENTUM SACER ESTOD; SEI NURUS, SACRA DIREIS PARENTUM ESTOD. En latin classique : *Si puer verberaverit parentem, at ille ploraverit, puer diris parentum sacer esto*; *si nurus, sacra diris parentum esto.*

Les lois des Douze Tables sont le cinquième monument de la langue latine ; elles sont postérieures d'un siècle à Servius Tullius, et datent de 450 ans avant notre ère. Il en reste des débris assez considérables (Voy. *Histoire du droit romain* de M. Giraud (1841), p. 467); en voici un extrait curieux, TABULA III, *de rebus creditis* : 1. AIRIS CONFESEI REBOSQUE IOURED IOUDICATEIS XXX DIES IOUSTEI SUNTOD. 2. POST DEINDE MANIUS ENDOIACTIOD ESTO, ENDO IOUS DUCITOD. 3. NEI IOUDICATOM FACSIT AUT QUIPS ENDO EO IM IOURE VINDICIT SECUM DUCITOD, VINCITOD AUT NERVOD AUT COMPEDEIBOUS XV PONDO NEI MAIOSED AUR SEI VOLET MINOSE VINCITOD. 4. SEI VOLET SOVO VIVITOD NEI SOVO VIVIT QUEI EM VINCTOM HABEBIT LIBBAS FARIS ENDO DIES DATOD SEI VOLET PLOUS DATOD. On en trouvera la traduction page 484 de ce volume.

Après les lois décemvirales, il s'écoule un siècle et demi sans qu'il se présente de nouveaux monuments écrits. Le premier qu'on rencontre est une inscription du tombeau des Scipions découvert dans des fouilles faites à Rome en 1780. Les lettres sont gravées sur une espèce de lave, en creux, et de couleur rouge, suivant un usage dont parle Pline (*Hist. nat.*, XXXIII, 7). Cette inscription sépulcrale est celle de Scipion Barbatus, consul, l'an 456 de Rome. La voici :

CORNELIUS LUCIUS SCIPIO BARBATUS GNAIVOD PATRE PROGNATUS FORTIS VIR SAPIENSQUE. — QUOIUS FORMA VIRTUTEI PARISUMA FUIT. — CONSOL CENSOR AIDILIS QUEI FUIT APUD VOS. — TAURASIA CISAUNA SAMNIO CEPIT. — SUBICIT OMNE LOUCANA OBSIDESQUE ABDOUCIT.

C'est-à-dire : *Cornelius Lucius Scipio Barbatus, Cneo patre prognatus, fortis vir sapiensque, cujus forma virtuti parissima fuit, consul, censor, ædilis, qui fuit apud vos, Taurasiam, Cisaunam, Samnium cepit, subjecit omnem Lucaniam, obsidesque abduxit.*

Une trentaine d'années après la mort de ce Scipion, l'an 464, on éleva au consul C. Duillius Népos une *colonne rostrale*, en souvenir de la victoire navale qu'il avait remportée sur les Carthaginois. Une inscription

fut gravée sur le piédestal de cette colonne, et ce piédestal, avec l'inscription suivante, existe encore dans une des salles du Capitole :

C. BILIOS..................
. . . D EXEMET..............
. . . LECIONEIS MAXIMOSQUE MACISTRATOS...
.'. . OVEM CASTREIS EXFOCIONT MACELL...
. . . VGNANDOD CEPET ENQUE EODEM MACIS...
. . . EM NAVEBOS MARID CONSOL PRIMOS C...
CLASESQUE NAVALES PRIMOS ORNAVET PAR...
CUMQUE EIS NAVEBOS CLASEIS POENICAS OM....
PRÆSENTED DICTATORED OL... OM IN ALTOD MARID PUCN... etc.

C'est-à-dire

C. Duillius.... obsidione exemit....
...legiones maximosque magistratus
N*ovem castris effugerunt. Macell*um munitam urbem
P*ugnando cepit, inque eodem magis*tratu prospere
R*em navibus mari consul primus g*essit : remigesque,
*Classesque navales primus ornavit, para*vitque diebus sexaginta,
Cumque eis navibus classes punicas omnes,
*Coram dictatore illorum, in alto mari pug*nando vicit.
Voy. ORELLI, 589 ; ZELL, 1560.

Le huitième monument dans les annales de la langue latine n'est postérieur que de peu d'années à l'inscription de la colonne Duillienne ; c'est une autre inscription du tombeau des Scipions, celle de L. Cornélius Scipion, fils de Scipion Barbatus :

HONCOINO PLOIRUMNE CONSENTIONT R...
DUONORO OPTUMO FUISE VIRO
LUCIOM SCIPIONE FILIOS BARBATI
CONSOL CENSOR AIDILIS HIC FUET A...
HEC CEPIT CORSICA ALERIAQUE URBE
DEDET TEMPESTATEBUS AIDE MERETO.

C'est-à-dire : *hunc unum plurimi consentiunt* Romæ *bonorum optimum fuisse virum, L. Scipionem filium Barbati. Consul, censor ædilis hic fuit apud vos. Hic cepit Corsicam, Aleriam urbem; dedit Tempestatibus ædem merito.*

Il est assez remarquable que le style de cette inscription renferme plus d'archaïsmes que celle du père, antérieur d'un demi-siècle.

Environ soixante ans après, l'an 568 de Rome, il fut rendu un *sénatus-consulte sur les Bacchanales*, dont Tite-Live (XXXIX, 18) parle avec beaucoup de détail. La table d'airain sur lequel il fut sculpté, et qu'on trouva en 1640 dans la Calabre, à Terra di Teriolo, est aujourd'hui dans

le Musée impérial de Vienne. Nous suivons, dans le texte qu'on va lire, l'édition de M. Zell (p. 268 du *Delectus inscriptorom.*)

Q. MARCIUS L. F. S. POSTUMIUS L. F. COS.
Quintus Marcius, Lucii filius, Sextus Posthumius, Lucii filius, consules

SENATUM CONSOLUERUNT N. OCTOB. APUD ÆDEM DUELONAI. SC.
senatum consuluerunt nonis octobris apud ædem Bellonæ. Scribendo

ARF. M. CLAUDI M. F. VALERI. P. F. Q.
adfuerunt, Marcius Claudius Marci filius, Valerius Publii filius, Quintus

MINUCI. C. F. DE BACANALIBUS QUEI FOIDERATEI ESSENT, ITA EXDEI-
Minucius Caii filius. De bacchanalibus qui fœderati essent, ita edi-

CENDUM CENSUERE : NEI QUIS EORUM BACANAL HABUISE VELET. SEI QUES
cendum censuere : ne quis eorum bacchanalia habuisse vellet. Si qui

ESENT QUEI SIBEI DEICERENT NECESUS ESE BACANAL HABERE, EEIS UTEI AD
essent qui sibi dicerent necesse esse bacchanalia habere; iis ut ad

PR. URBANUM ROMAM VENIRENT, DE QUE EEIS REBUS UBEI EORUM VERBA
prætorem urbanum Romam venirent, deque iis rebus ubi eorum verba

AUDITA ESENT, UTEI SENATUS NOSTER DECERNERET, DUM NE MINUS SENATORIBUS
audita essent, ut senatus noster decerneret dum ne minus senatoribus

C. ADESENT, Q. EA RES CONSOLERETUR. BACAS VIR NE QUIS ADIESSE
centum adessent, cum ea res consuleretur. Bacchas vir ne quis adesse

VELET CEIVEIS ROMANUS, NEVE NOMINIS LATIN, NEVE SOCIUM QUISQUAM, NISEI
vellet civis romanus, neve nominis latini, neve sociorum quisquam, nisi

PR. URBANUM ADISENT; IS QUE DE SENATUOS SENTENTIAD, DUM NE MINUS
prætorem urbanum adessent; is que de senatus sententia, dum ne minus

SENATORIBUS C. ADESENT QUOM EA RES CONSOLERETUR, JOUSISENT, CEN-
senatoribus centum adessent, quum ea res consuleretur, jussissent, cen-

SUERE; SACERDOS NE QUIS VIR ESET, MAGISTER NEQUE VIR NEQVE MULIER QUISQUAM
suere; sacerdos ne quis vir esset, magister neque vir neque mulier quisquam

ESET; NEVE PECUNIAM QUISQUAM EORUM COMOINEM ABUISE VELET, NEVE
esset; neve pecuniam quisquam eorum communem habuisse vellet, neve

MAGISTRATUM; NEVE PRO MAGISTRATUO, NEVE VIRUM NEVE MULIEREM QUIS-
magistratum; neve pro magistratu, neve virum, neve mulierem quis-

QUAM FECISE, NEVE POSTHAC INTER SED CONIOURASE, NEVE COMVOVISE NEVE
quam fecisse, neve posthac inter se conjurasse, neve commovisse, neve

CONSPONDISE; NEVE COMPROMESISE VELET, NEVE QUISQUAM FIDEM INTER
conspondisse, neve compromisisse vellet, neve quisquam fidem inter

SED DEDISE VELET, SACRA IN OQUOLTOD NE QUISQUAM FECISE VELET, NEVE IN
se dedisse vellet, sacra in occulto ne quisquam fecisse vellet, neve in

POPLICOD NEVE IN PREIVATOD NEVE EXTRAD URBEM SACRA QUISQUAM FECISE
publico neve in privato, neve extra urbem sacra quisquam fecisse

VELET, NISEI PR. URBANUM ADIESET, IS QUE DE SENATUOS SENTENTIAD, DUM
vellet, nisi prætorem urbanum adesset, isque de senatus sententia, dum

NE MINUS SENATORIBUS C. ADESENT, QUOM EA RES CONSOLERETUR, IOUSI-
ne minus senatoribus centum adessent, quum ea res consuleretur, jussis-

SENT, CENSUERE; HOMINES PLOUS V OINVORSEI VIREI ATQUE MULIERES SA-
sent, censuere, homines plus quinque universi viri atque mulieres sa-

CRA NE QUISQUAM FECISE VELET, NEVE INTERIBEI VIREI PLOUS DUOBUS, MULIE-
cra ne quisquam fecisse vellet, neve interibi viri plus duobus, mulie-

RIBUS PLOUS TRIBUS ARFUISE VELENT, NISEI DE PR. URBANI SENATUOS QUE
ribus plus tribus adfuisse vellent, nisi de prætoris urbani senatusque

SENTENTIAD', UTEI SUPRAD SCRIPTUM EST. HAICE UTEI IN CONVENTIONID EXDEICATIS
sententia, ut supra dictum est. Hæcce uti in concionibus edicatis

NE MINUS TRINUM NOUNDINUM; SENATUOS QUE SENTENTIAM UTEI SCIENTES ESETIS,
ne minus trinum nundinum, senatusque sententiam uti scientes essetis

EORUM SENTENTIA ITA FUIT. SEI QUES ESENT QUEI ADVORSUM EAD FECISENT QUAM
eorum sententia ita fuit. Si qui essent qui advorsum ea fecissent quam

SUPRAD SCIPTUM EST, EEIS REM CAPUTALEM FACIENDAM CENSUERE; ATQUE UTEI
supra dictum est, iis rem capitalem faciendam censuere atque uti

HOCE IN TABOLAM AHENAM INCEIDERETIS, ITA SENATUS AIQUOM CENSUIT, UTEI QUE
hocce in tabulam æneam incideretis, ita senatus æquum censuit, utique

EAM FIGIER IOUBEATIS UBEI FACILUMED GNOSCIER POTISIT; ATQUE UTEI EA BACA-
eam figi jubeatis ubi facillime nosci possit; atque uti ea baccha-

NALIA, SEI QUA SUNT, EXTRAD QUAM SEI QUID IBEI SACRI EST, ITA UTEI SUPRAD
nalia, si qua sunt, extra quam si quid ibi sacri est, ita uti supra

SCRIPTUM EST, IN DIEBUS X QUIBUS VOBEIS TABELAI DATAI ERUNT, FACIATIS
scriptum est, in diebus decem quibus vobis tabulæ datæ erunt, faciatis

UTEI DISMOTA SIENT IN AGRO TEURANO (1).
uti dimota sint in agro Teuranio.

(1) « Quintus Marcius, fils de Lucius, et Sextus Postumius, fils de Lucius, consuls, ont consulté le sénat, le jour des nones d'octobre, dans le temple de Bellone. Les secrétaires étaient Marcus, Claudius, fils de Marcus, Lucius, Valérius, fils de Publius, et Quintus Minucius, fils de Caius.

« On a été d'avis que le décret suivant fût porté au sujet des associations qui s'étaient formées sous le nom de Bacchanales :

« Qu'aucun membre de ces sociétés ne célèbre plus de Bacchanales à l'avenir;

« Si quelques-uns disent qu'il leur est nécessaire de célébrer des Bacchanales, qu'ils viennent à Rome se présenter au préteur de la ville; leur demande entendue, que notre sénat en décide, et qu'il n'y ait pas moins de cent sénateurs présents lorsque l'affaire sera mise en délibération;

« Qu'aucun homme, citoyen romain, du nom latin ou allié, n'assiste aux Bacchanales, à moins de s'être présenté au préteur de la ville, et que ce magistrat n'y ait consenti, après avoir auparavant consulté le sénat; qu'il n'y ait pas moins de cent sénateurs présents, lorsque l'affaire sera mise en délibération;

« Qu'aucun homme ne se charge du sacerdoce; qu'aucun homme ni aucune femme ne remplisse les fonctions de maître.

« Que personne ne tienne les fonds communs; qu'aucun ne s'avise de faire maître ou suppléant de maître soit un homme soit une femme.

« Que nuls ne se lient par serment, par vœux, par engagements, ou par promesse, ni ne se donnent mutuellement leur foi.

« Que personne ne célèbre aucun sacrifice hors de la ville, à moins de s'être présenté au préteur de la ville, et que ce magistrat n'y ait consenti, après avoir auparavant consulté le sénat; qu'il n'y ait pas moins de cent sénateurs présents, lorsque l'affaire sera mise en délibération.

« Que plus de cinq personnes en tout, hommes et femmes, ne puissent dorénavant se réunir pour célébrer un sacrifice; que sur ces personnes il n'y ait pas plus de deux hommes, ni plus de trois femmes, à moins que le préteur de la ville et le sénat n'y aient consenti, comme il a été dit plus haut.

« Afin que vous ayez connaissance de ce décret du sénat, vous le publierez dans les assemblées, au moins dans trois jours de marché; c'est ainsi qu'il a été statué.

Ce neuvième monument du premier âge de la langue latine devrait être classé dans le second âge; car, à l'époque où ce senatus-consulte fut publié, Tarente était prise depuis plus d'un demi-siècle, Ennius habitait Rome depuis plusieurs années, Plaute avait fait jouer la plus grande partie de ses pièces, et Térence était né. Cependant, avant d'entrer dans cette ère nouvelle de la latinité, nous citerons encore quelques épitaphes de la sépulture des Scipions.

1° Sur un fils du premier Scipion l'Africain :

QUEI APICEM INSIGNE DIALIS FLAMINIS GESISTEI,
MORS PERFECIT TUA UT ESSENT OMNIA
BREVIA, HONOS FAMA VIRTUSQUE
GLORIA ATQUE INGENIUM : QUIBUS SEI
IN LONGA LICUISIET TIBE UTIER VITA,
FACILE FACTIS SUPERASES GLORIAM
MAJORUM. QUARE RUBENS TE IN GREMIU
SCIPIO RECIPIT TERRA PUBLI, PROGNATUM PUBLIO, CORNELI.

2° Sur un fils de Cn. Cornélius Scipio nHispallus :

CN. CORNELIUS GN. F. SCIPIO HISPANUS (*sic*).
PR. AID. Q. TR. MIL. II. XVIR. LS. JUDIK XVIR SAC. FAC (1).
VIRTUTES GENERIS MIEIS MORIBUS ACCUMULAVI
PROGENIEM GENUI FACTA PATRIS PETIEI
MAJORUM OBTENUI LAUDEM UT SIBI ME ESSE CREATUM
LETENTUR; STIRPEM NOBILITAVIT HONOR.

3° Sur un fils de Scipion l'Asiatique, petit-fils de Scipion l'Africain :

L. CORNELI. L. F. P. N.
SCIPIO QUAIST
TR. MIL. ANNOS
GNATUS XXXIII
MORTUOS PATER
REGEM ANTIOCO
SUBEGIT

Pour clore cette série de monuments épigraphiques, nous rapporterons

« S'il s'en trouve qui contreviennent à ce qui a été dit plus haut, il a été décidé qu'il leur serait intenté un action capitale.

« Vous graverez ce décret sur une table d'airain, le sénat l'a ainsi décidé; et vous le ferez sceller dans le lieu où il sera le plus facile d'en prendre connaissance.

« S'il existait quelques Bacchanales, à moins qu'elles ne soient consacrées par la religion, ainsi qu'il a été dit plus haut, vous ferez en sorte que, dans les dix jours de la réception de ce décret, elles aient disparu du territoire de Teura. » Traduction de M. Le Bas, *Hist. rom.*, t. I, p. 538 (Paris, Didot, 1847). »

(1) C'est-à-dire : *prætor, ædilis curulis, quæstor, tribunus mil., decemvir litibus judicandis, decemvir sacris faciundis.* Il fut préteur vers 142 av. J.-C.

une formule de dédicace, de l'an 645 de Rome, trouvée dans des fouilles à Capoue (Orelli, 2487) :

N. PUMIDIUS Q. F.	M. RÆCIUS Q. F.
M. COTTIUS Q. F.	N. ARRIUS M. F.
M. EPILIUS M. F.	L. HEIOLEIUS P. F.
C. ANTRACIUS C. F.	C. TUCCIUS C. F.
L. SEMPRONIUS L. F.	R. VIBIUS M. F.
P. CICERIUS C. F.	M. VALERIUS L. F. Z. M.

HEISCE MAGISTREIS VENERUS JOVIÆ
MURUM AEDIFICANDUM COIRAVERUNT (pour CURAVERUNT).
PED. CCLXX ET LOIDOS FECERUNT (pour LUDOS).
SER. SULPICIO M. AURELIO COSS.

Enfin le second âge de la langue latine s'inaugure (vers l'an de Rome 540, avant J.-C. 213); c'est Livius Andronicus et Cnéius Nævius qui en ouvrent l'histoire pour la poésie, comme pour la prose Fabius Pictor. Que dire de Plaute et de Térence, la gloire de cette époque? Leurs chefs-d'œuvre sont connus. En conséquence, nous bornerons nos citations à quelques fragments choisis dans les poëtes contemporains et dans ceux qui les ont précédés ou suivis. Ils suffiront à l'esquisse du développement et des progrès de la langue et des lettres latines :

NÆVIUS (1)

(mort l'an de Rome 550).

Quæ ego in theatro hic meis probavi plausibus,
Ea nunc audere quemquam regem rumpere?
Quanto libertatem hanc hic superat servitus !

Sic Pœni contremiscunt artibus; universim
Magni metus tumultus pectora possidet;
Celsum funera sagitant; exsequias itilant,
Temulentiamque tollunt festam.
Superbiter contemptim conterit legiones.

Etiam qui
Manu res magnas sæpe gessit gloriose,
Cujus facta viva vigent nunc, qui apud gentes solus præstat,
Eum suus pater cum pallio uno ab amica abduxit.

Une fille prie son père de ne pas la séparer de son mari :

F. Injuria abs te afficior indigna, pater;
Nam si improbum Cresphontem exstimaveras,
Cur me his locabas nuptiis? Sin est probus,
Cur talem invitam invitum cogis linquere?

(1) On lui attribue l'invention des vers saturnins, *Saturnium in honorem dei Nævius invenit.* VARRON, VI.

P. Nulla te indigna, nata, afficio injuria ;
Si probus est, bene locavi ; sin est improbus,
Divortio te liberabo incommodis :
Erravi ; post cognovi et fugio cognitum.

Voici l'épitaphe que s'est composée Nævius, et qu'Aulu-Gelle a qualifiée de *plenum superbiæ campanæ* :

Mortaleis immortaleis flere si foret fas,
Flerent divæ Camœnæ Næviom poetam ;
Itaque postquam est orcino traditus thesauro,
Oblitei sunt Romæ loquier latina lingua.

ENNIUS

(mort l'an de Rome 584).

Quam preimum cascei popolei tenuere latini....
Certabant urbem Romamne, Remamne vocarent ;
Omnis cura vireis uter esset endoperator.
Exspectant, veluti consol, quom mittere signum
Volt, omnes avidei spectant ad carceris oras,
Qua mox emittat picteis ex faucibu' currus ;
Sic exspectabat populos, atque ora tenebat
Rebus, utrei magnei victoria sit data regni.
Interea sol albu' recessit in infera noctis :
Et simol ex alto longe polcerruma praipes
Laita volavit avis : simul aureus exoritur sol.
Cedunt ter quator de coilo corpora sancta
Avium, praipetibus se se polcreisque loceis dant.
Conspicit inde sibei data Romulus esse priora,
Auspicio regnei stabileitaque scamna solumque...

Non habeo denique nauci Marsum augurem,
Non vicanos haruspices, non de circo astrologos,
Non isiacos conjectores, non interpretes somnium :
Non enim sunt ii, aut scientia, aut arte divinei ;
Sed superstitiosi vates, impudentesque hariolei,
Aut inertes, aut insanei, aut quibus egestas imperat :
Qui sibei semitam non sapiunt, alteri monstrant viam,
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsei petunt :
De his divitiis sibi deducant drachmam, reddant cæterea ;
Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias.

At tuba terribilei sonitu tarantatara dixit.

Moribus antiqueis res stat romana vireisque

Stolidum genus Aeacidarum
Bellipotentes sunt magi', quam sapientipotentes.

Homo qui erranti comiter monstrat viam,
Quasi lumen de suo lumine accendat, facit ;

Nihilominus ipsi luceat, cum ille accenderit (1).

Nec mi aurum posco, nec mi precium dederitis,
Nec cauponantes bellum, sed belligerantes,
Ferro, non auro, veitam cernamus utreique,
Vosne velit an me regnare hera; quidve ferat fors,
Virtute experiamur; et hoc simul accipe dictum :
Quorum virtutei bellei fortuna pepercit,
Horundem me libertati parcere certum'st;
Dono ducite, doque volentibu' cum magneis Dis.

Fortibus est Fortuna vireis data...

Africa terribilei tremit horrida terra tumoltu
Undique, multimodis consumitur anxia coireis;
Omnibus endo loceis ingens apparet imago
Tristitiai, oculosque, manusque ad sidera lassas
Protendunt, exsecrando duci' facta reprendunt
Poinei, pervortentes omnia circumcursant.

Marsi filius in dictus popolaribus olleis
Quei tum veivebant homines, atque aivom agitabant,
Flos delibatus popolei suadaique medolla.

Unus homo nobis cunctando restituit rem;
Non hic ponebat rumores ante salutem.

Eo ego ingenio natus sum, amicitiam
Atque inimicitiam in fronte promptam gero.

Philosophandum est paucis, nam omnino haud placet.
Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cæsa accidisset abiegna ad terram trabes;
Neve inde navis inchoandæ exordium
Cepisset, quæ nunc nominatur nomine
Argo, qua vecti Argivi delecti viri
Petebant illam pellem inauratam arietis
Colchis imperio regis Peliæ, per dolum!
Nam numquam hera errans mea domo efferet pedem
Medea, animo ægra, amore sævo saucia (2).

Ego Deûm genus esse semper dixi et dicam cœlitum.
Sed eos non curare opinor quid agat humanum genus;
Nam si curent, bene boneis sit, male maleis, quod nunc abest.
Terra corpus est; at mentis ignis est.

(1) Vers admirables par la simplicité, par la clarté de l'expression, et plus encore par le sentiment moral qu'ils renferment : « L'homme qui remet gracieusement dans la bonne voie celui qui s'égare, agit pour lui comme s'il lui permettait d'allumer son flambeau au sien ; il n'a rien perdu de sa propre lumière pour en avoir donné à un autre. »

(2) Traduit de la Médée d'Euripide, Εἴθ' ὤφελ' Ἀργοῦς, V. 1.

Épitaphe de Scipion l'Africain :

A sole exoriente supra Mæoti' palude
Nemo est qui factis me æquiparare queat.
Si fas endo plagas cœlestum scandere cuiquam,
Mi soli cœli maxima porta patet.

Épitaphe d'Ennius par lui-même :

Adspicite, o ceiveis, senis Ennii imagini' formam,
Heic vostrûm panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumeis decoret, nec funera fletu.
Facsit. Quur? volito vivu' per ora virum.

PACUVIUS

(mort l'an de Rome 623).

Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.

Ego odi homines ignava opera, et philosopha sententia.

Comme Nævius, comme Ennius, Pacuvius a fait aussi son épitaphe :

Adulescens, tametsi properas, hoc te saxum rogat
Utei ad se adspicias : deinde quod scriptum est, legas :
Heic sunt poetæ Pacuvii Marcei sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses ; vale.

LUCIUS ATTIUS

(vers l'an 938 de Rome).

Nihil credo auguribus, qui aures verbis divitant
Alienas, suas ut auro locupletent domos.
Multi iniqui atque infideles regno, pauci sunt boni.

Visum est in somnis pastorem ad me adpellere
Pecus lanigerum eximia pulchritudine,
Duos consanguineos arietes inde eligi,
Præclarioremque alterum immolare me.
Deinde ejus germanum cornibus connitier
In me arietare, eoque ictu me ad casum dari ;
Exin prostratum terra graviter saucium,
Resupinum in cœlo contueri maximum ac
Mirificum, facinus dextrorsum orbem flammeum
Radiatum solis linquier cursu novo.

C. LUCIUS

(mort vers l'an de Rome 663).

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum
Queis in versamur, queis vivimu' rebu', potesse :
Virtus est homini, scire id, quod quæque habeat res.
Virtus scire homini rectum, utile, quid sit honestum;
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhonestum.
Virtus quærendæ rei finem scire modumque :
Virtus divitiis pretium persolvere posse :
Virtus, id dare quod re ipsa debetur honori :
Hostem esse atque inimicum hominum morumque malorum,
Contra defensorem hominum morumque bonorum;
Magnificare hos, his bene velle, his vivere amicum :
Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postremaque nostra.

Nunc vero a mane ad noctem, festo atque profesto,
Totus item pariterque die populusque, patresque
Jactare indu foro se omnes, decedere nusquam,
Uni se atque eidem studio omnes dedere et arti,
Verba dare ut caute possint, pugnare dolose,
Blanditia certare, bonum simulare virum se,
Insidias facere, ut si hostes sint omnibus omnes.

Græcum te, Albuti, quam Romanum atque Sabinum,
Municipem Ponti, Titii, Anni centurionum,
Præclarorum hominum ac primorum, signiferumque
Maluisti dici. Græce ergo prætor Athenis,
Id quod maluisti, te, quum ad me accedi', saluto :
Χαῖρε, inquam, Tite : lictores, turma omni', cohorsque,
Χαίρετε. Hinc hostis Muti Albutius, hinc inimicus.

Nous rapporterons encore une charmante épigramme d'un poëte du sixième siècle de Rome, L. Valérius ÆditItuus; c'est un amant, allant chez sa maîtresse, qui s'adresse ainsi à l'esclave qui le précède et l'éclaire :

Quid faculam præfers, Phileros, qua nil opu' nobis?
Ibimu' sic : lucet pectore flamma satis.
Istam non potis est vis sæva extinguere venti,
Aut imber cœlo candidu' præcipitans;
At contra hunc ignem Veneris, nisi si Venus ipsa,
Nulla est quæ possit vis alia opprimere.

Nous voici arrivés au dernier précurseur du grand siècle, à Lucrèce. Rappelons-en les plus beaux vers :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem;

Non, quia vexari quemquam est jocunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Per campos instructa, tua sine parte pericli,
Suave etiam belli certamina magna tueri.
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Nocteis atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum menteis! o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodquomque est!

II, 1.

Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta' st,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

II, 578.

Medio fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

IV, 1127,

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quom primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
Vagituque locum lugubri complet, æquomst,
Quoi tantum in vita restet transire malorum.

V. 223.

Usque adeo res humanas vis abdita (1) quædam.
Obterit, et pulchros fasceis sævasque secureis
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur!

V. 1233.

C'est Cicéron qui fut l'éditeur du poëme de la nature, *de Natura rerum;* avec ce poëme, avec Cicéron, nous entrons dans l'âge d'or des lettres latines. A la fin du règne d'Auguste, l'empire a atteint sa plus haute splendeur, et la langue romaine sa pleine maturité.

Néanmoins la populace et les esclaves continuèrent de parler la langue vulgaire, lorsque très-probablement, et du nom des classes serviles, *vernæ*, elle s'appelait même *lingua vernacula*.

Parler latin, *latine loqui,* voulait dire parler correctement, élégamment. Beaucoup de textes le prouvent : *Præcepta latine loquendi puerilis doctrina tradit*, dit Cicéron (*de Oratore*), et ailleurs : *non tam præclarum est scire latine quam turpe nescire*. Ovide recommande aux jeunes gens d'apprendre les deux langues : *Cura sit et linguas edidicisse duas* (*Artis amat.* II, 22). Donat, dans sa vie de Virgile, rapporte qu'un pu-

(1) Ce *vis abdita*, qui ne peut désigner que Dieu, ne semble-t-il pas absoudre Lucrèce du reproche d'athéisme?

riste, parodiant le début de la IIIe églogue, pour critiquer le *cujum pecus*, avait écrit à la marge sur son exemplaire : *Dic mihi*, *Damœta*, *cujum pecus*, *anne latinum? Non, vero Egonis; nostri sic rure loquuntur*. C'est dans cette langue rustique, épurée il est vrai, mais sans *que retranché*, comme dans le vers de Virgile : *Haud equidem credo quia sit divinitus illis ingenium*, que l'on chanta les premières liturgies de l'Église, que fut écrite la *Vetus italica versio* des psaumes, respectée et conservée par saint Jérôme dans la Vulgate; mais, tandis que l'Église, en l'adoptant pour ses offices, lui imprimait son caractère de perpétuité, au dehors de l'Église elle s'est altérée de plus en plus, et mêlée à des idiomes barbares; enfin, par une transformation merveilleuse, elle es devenue en Occident la langue romane, et en Italie l'italien moderne, la langue admirable de Dante et du Tasse.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE III.

PERSE.

GRÈCE.

ITALIE.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

